

VALERY ALEFF

PRISON DOREE

AVERTISSEMENT

Cette œuvre de fiction n'est pas un roman à clef : la porte est grande ouverte. On connaît l'histoire ; je brode dessus. Le travail et le devoir d'un écrivain.

On connaît l'histoire. La connaîtra-t-on dans trente ans ? On demande à un étudiant de l'Université de Moscou : « Qui est Sakharov ? » Il répond : « Je ne sais pas. » Il parle des oligarques qui, d'après lui, sont des hommes remarquables. Sakharov, physicien hors pair, a reçu le prix Nobel de la paix. On ne se souvient plus de lui. Se souviendra-t-on de Dominique Strauss-Kahn et d'Anne Sinclair dans trente ans ?

Elle était une brillante journaliste. Elle a épousé un homme intelligent ; elle l'a aidé dans sa carrière politique. Il allait devenir président de la République Française. Il était un des hommes les plus importants de la planète, dit-on. Le directeur général du Fonds monétaire international.

Il fait un saut à New York, l'espace d'un week-end. Il descend dans un hôtel et va dans la salle de bain. Une femme de chambre entre ; il sort de la salle de bain, nu comme un ver. Il attaque la femme de chambre ou il ne l'attaque pas. Elle porte plainte. Anne Sinclair n'abandonne pas son mari que l'on arrête pour un viol présumé. Il n'y a pas de vidéo.

Voici l'histoire. Le reste est littérature ; ou silence. J'ai choisi la littérature.

PREMIERE PARTIE

1

Je ne sais que faire de ma tristesse. D'ailleurs, je ne sais pas s'il s'agit de ma tristesse ou de la tristesse tout court. C'est peut-être la tristesse du monde qui entre chez moi tous les matins. Françoise Sagan a réduit ce mot à un poncif, de sorte que je ne pourrais jamais dire « bonjour » à ma tristesse ou à celle que tout le monde connaît un peu partout. Même ceux qui n'aiment pas les romans de cette dame peuvent parfois ressentir de la tristesse, mais ils répugnent à lui dire bonjour pour ne pas créer un lien entre leurs états d'âme et le roman qu'ils n'ont peut-être pas lu. Ils ne disent pas non plus au revoir à leur tristesse qui part en claquant la porte, indignée par le manque de politesse que l'on manifeste à son égard.

Moi non plus, je ne dis ni bonjour ni au revoir à ma tristesse, à toutes les tristesses du monde lorsqu'elles entrent dans mon appartement pour me gâcher la soirée ou toute la journée, toute la vie. Je peux me réfugier dans ma baignoire pour leur faire croire que je ne suis pas là. Cela me dispense de l'obligation de leur dire bonjour, de répondre à leurs salutations, à leurs questions. Que me disent-elles ? Comment allez-vous ? D'habitude, je hoche la tête en pensant qu'en leur présence je ne me sens jamais bien. Quand je vais dans un restaurant dont je suis un habitué, on me pose souvent cette question et je réponds : « Chez vous, je me sens toujours très bien. » Et si l'on me demande : « Cela vous a plu ? » Que dois-je répondre ? Une fois, dans un restaurant moscovite, je me suis permis de critiquer le chef, le service et même l'addition ou plutôt la somme que j'y avais lue. Mais d'habitude, je dis : « Comme d'habitude » pour dire que tout était parfait, que je suis aux anges, que la serveuse qui m'a apporté du pain est jolie. On ne me demande pas si je veux la voir nue ; je ne le demande pas non plus. Je ne demande pas la permission de voir cette femme nue dans un salon particulier ou dans les toilettes. Je ne lui fais même pas comprendre que sa silhouette me plaît et que ses jambes ont gâché une partie du repas car je n'arrivais pas à me concentrer sur les combinaisons savantes dont le chef ornait les assiettes que l'on mettait sur ma table.

Je pourrais sans doute dire à l'une de ces femmes : « J'aimerais partager avec vous une grande bouteille. J'imagine que votre patron ne vous autorise pas à boire avec les clients. Vous n'avez pas le temps. Les clients ne peuvent pas déguster leur repas sans avoir du pain sur la petite assiette qui voisine avec les fourchettes, avec les grandes assiettes. Donc, je vous invite chez moi, demain soir, après-demain. Je cuisine bien et ma cave est au-dessus de tout soupçon. » Je ne dis rien du tout. Je continue à regarder les jambes, les courbes, les galbes, les tailles. J'ai assez d'argent pour rendre une de ces femmes heureuse, mais il y a d'autres clients autour de moi ; ils ont encore plus d'argent, j'imagine. C'est pour cela que je suis triste de temps à autre, presque tous les jours.

Je me réfugie donc dans la salle de bain pour ne pas voir ni saluer ma tristesse. Elle entre dans mon appartement sans y être invitée parce qu'elle en a la clé et sait s'en servir. Elle a un trousseau de clés dans sa poche ; je me dis que je ne suis pas son seul client. Il y a d'autres individus qui partagent ma tristesse, la même tristesse, comme s'il n'y avait pas assez de tristesse de par le monde ; comme si chacun ne pouvait avoir sa tristesse à lui, à elle – sa tristesse sur mesure. Dans un hôtel, une femme de chambre nettoie plusieurs chambres au cours d'une matinée ; elle ne se contente pas d'une chambre, même s'il s'agit d'une suite royale, impériale, cosmique. Quelles que soient les dimensions de la suite qu'elle nettoie à fond, elle n'y consacre pas toute la matinée ou tout l'après-midi : dans les hôtels japonais, je dors d'habitude jusqu'à treize heures pour ne pas avoir affaire au décalage horaire. Il est vrai que je n'occupe jamais une suite impériale, mais je suis certain qu'aucune femme de chambre n'y passe trois heures d'affilée. Ce qui ne m'empêche pas de la violer, si elle y consent. Dans ce cas, il s'agira d'un acte sexuel et pas d'un viol pur et simple. D'ailleurs, les viols ne sont pas toujours purs et simples.

La tristesse m'appelle en criant : « *Housekeeping* ! » Je ne lui réponds pas ; j'attends qu'elle parte. Pourquoi m'entretenir avec ma tristesse ou avec celle de quelqu'un d'autre ? A quoi bon la violer ? Que se passerait-il si elle portait plainte ? Je dirais à mes juges : « Oui, j'ai violé ma tristesse parce que je voulais être joyeux. Je lui avais dit à plusieurs reprises : 'Ne me dérangez pas. Ne venez plus, je vous en supplie.' Elle ne m'écoute pas. Et aucune tristesse ne consent à abandonner sa proie. Condamnez-moi à la joie. »

Ou bien je leur dirais : « J'aime ma tristesse. J'ai toujours voulu faire l'amour avec elle. Elle m'aime aussi, j'en suis sûr. Sinon elle ne me rendrait pas visite tous les jours. Ce n'est pas pour nettoyer ma suite ou mon appartement qu'elle vient. Elle nettoie mon âme. Quelle vie aurais-je sans ma tristesse ? Je ne crois pas à l'éternel bonheur, à la chance qui ne nous quitte pas. Homère a dit que celui dont la vie garde l'équilibre entre le bonheur et le malheur est heureux. D'habitude, les malheurs qui nous accablent triomphent de notre bonheur, des jours sans nuages. » Est-ce ainsi que l'on parle aux juges ? Plutarque prétend que Paul-Emil attendait toujours quelque reflux, quand il avait « le vent en poupe ». « Etant arrivé à port de salut, et voyant toute cette ville à mon retour pleine de réjouissance, de fêtes et de sacrifices, j'avais encore toujours la fortune suspecte, sachant très bien qu'elle n'a point accoutumé de gratifier si libéralement aux hommes, ni leur octroyer choses si grandes nettement, sans qu'il y ait ne sais quoi d'envie, mêlé parmi... » Il s'est calmé en voyant ses deux fils mourir. Alors, il a cru en la prospérité de sa patrie. La vie est une poutre et il faut marcher en équilibre sur cette poutre. Je ne sais pas si c'est Homère qui a dit cela.

2

Plutarque trace des parallèles entre les héros, leurs bonheurs et leurs tristesses. Il y a tant de parallèles dans le monde que je me demande parfois si l'humanité ne partage pas une seule vie à l'abri de tout changement. Certes, il y a des hommes qui veulent toucher les seins d'une femme de chambre ; il y en a d'autres qui préfèrent un garçon dans un bistrot. Mais tout cela revient au même, à mon avis – à un désir que rien ne peut satisfaire.

En tout cas, jusqu'ici je n'ai pas encore touché aux femmes de chambre – ni au Japon, ni en Europe, ni aux Etats-Unis. Je ne leur ai même pas touché la main, sans parler des seins ou d'autres endroits érogènes. Pourquoi est-ce que je parle des femmes de chambres ? Il n'y a qu'une femme de chambre dans le monde et cette femme de chambre est intouchable : on ne peut même pas la voir à la télévision ou dans les journaux qui nous montrent tout depuis quelques temps. Ils ne me montrent pourtant pas cette femme de chambre, si bien que je suis obligé de me rabattre sur d'autres femmes de chambre, sur les serveuses et de simples passantes sans souci. Elles auraient des soucis à se faire si elles savaient à quoi je pense, mais je ne suis pas dangereux – même si je me retourne sans cesse pour voir les jambes des femmes qui viennent à ma rencontre dans les rues, sur les boulevards. Elles se disent donc : « Pas de souci, ce n'est pas lui. » Tout le monde sait à qui elles pensent.

Le sauront-elles dans dix ans, dans vingt ans ? Il y aura d'autres femmes de chambre d'ici là, d'autres DSK. Il y a beaucoup de DSK parmi nous, et certains habitent en France. Nous ne savons pas encore qu'ils sont des DSK. La plupart ne sont même pas des ABC ou des DEF. Nous savons ce que signifie EDF, mais nous ignorons complètement l'identité de DEF. Qui est-il ? Dans quel hôtel se tapit-il ? Je n'en ai pas peur : il ne s'intéresse pas aux hommes de mon âge. Il ne s'intéresse même pas aux serveurs imberbes. Il attend sa femme de chambre – au XXII^e siècle. Il ne sait rien de DSK, de ses exploits sexuels. Il fonce sur sa victime sans penser aux prisons qui l'attendent ou ne l'attendent pas. Je ne sais pas quel sort lui sera réservé au XXII^e siècle.

Je ne savais presque rien de DSK et de son sort au moment où le malheur a pris le dessus sur le bonheur. Je l'ai appris avec un jour de retard – grâce à la télévision russe que je regarde dans les moments où la nostalgie ne me laisse pas en paix. C'est une forme de tristesse, je crois, et je n'ai pas envie de la violer ni dans ma chambre ni ailleurs. Elle ne me viole pas non plus ; elle me touche tout doucement en mettant des accents sur mes zones érogènes. Mais je ne lui fais pas l'amour ; je ne la sodomise pas. Je l'embrasse de temps à autre et elle me sourit, comme si elle me pardonnait quelque chose.

À la télévision russe, on a dit ceci : « Espérons que sa femme lui pardonnera encore une fois. » Je ne pouvais voir ni DSK ni sa femme ; je ne pouvais voir personne car on avait changé de sujet sans prêter attention à mon désir d'en savoir davantage sur cette affaire de femmes et de pardon. Je n'avais qu'à rester devant la télévision jusqu'à ce que l'on me montre cette femme et son mari qui avait commis un petit ou un grand méfait. Le méfait devait être grand, puisqu'on en parlait à la télévision russe qui s'intéresse surtout aux meurtres. On passait les nouvelles en boucle, mais j'ai attendu une vingtaine de minutes avant de voir DSK que je connaissais comme tout le monde.

Non, je suis en train de confondre les jours et les nuits, son arrestation et son apparition devant la cour d'assises. Je ne sais pas comment cela s'appelle ; je sais qu'il y avait un juge en face de lui et à ses côtés se tenait son avocat. Il y a un trou dans mon histoire – pas dans ma mémoire, cette fois. Il y a des contradictions, des témoignages contradictoires. Même moi, je n'arrive pas à raconter cette histoire sans brouiller les pistes à mon insu. Je n'ai rien vu le premier jour. J'ai simplement entendu une phrase, une question : « Sa femme lui pardonnera-t-elle cette fois ? » Je ne sais pas si le nombre de pardons est limité et je ne tiens pas à le savoir. Les femmes pardonnent ou ne pardonnent pas à leur mari et vice-versa. Pourquoi perdre son temps avec ces réconciliations et ces ruptures ?

3

Le jour suivant je regarde les nouvelles à la télévision russe et je vois DSK menotté, sans cravate, mal rasé ou pas rasé du tout. Et puis on parle de la femme de chambre et je comprends où l'on veut en venir. J'y ai déjà pensé plusieurs fois, surtout dans les hôtels moscovites et pétersbourgeois où les femmes de chambres sont particulièrement jolies. Je les croise dans un couloir où elles se préparent à nettoyer les vestiges d'une débauche nocturne, et je me demande toujours s'il est vraiment impossible d'en avoir une dans sa chambre, après les heures de travail, en comptant sur le room-service et son propre charisme. Ne craquent-elles jamais, ces femmes qui tiennent à leur boulot et à leur famille qu'il faut nourrir coûte que coûte ? S'il faut la nourrir, elles doivent prêter une oreille attentive aux oligarques et même à un pauvre mortel prêt à subvenir à leurs besoins. Cela ne leur coûtera rien, sauf si elles sont dégoûtées lorsqu'une main étrangère les touche et palpe leurs secrets, leurs trésors érotiques. En ce cas, cela leur coûtera un moment de dégoût, de répulsion immédiatement dédommagée par les nombreux billets de banque qu'elles reçoivent en échange. Le troussage des domestiques était en vogue aux siècles révolus, et je ne suis pas sûr que ces domestiques aient touché des heures supplémentaires.

Bref, je vois une femme de chambre ou plutôt quelqu'un qui parle d'elle. Je ne le vois pas non plus car il parle au-delà de l'écran. Je m'imagine la femme de chambre et cela me fait perdre quelques détails précieux, de sorte que je reste devant la télévision jusqu'à la prochaine édition des nouvelles que l'on passe en boucle. Je passe et repasse en boucle la femme que je vois dans mon rêve éveillé – cette femme de chambre que j'ai vue à maintes reprises dans les hôtels russes. Certes, il s'agit de plusieurs femmes, mais je les rassemble, je concentre leurs rayons lumineux dans le foyer de ma lentille. C'est trop littéraire, et je veux débarrasser mes rêves érotiques de la littérature qui les encombre, les étouffe. Ai-je d'autres rêves à ma disposition ? Il n'y a que de l'érotisme dans mes rêves, à l'exception des cauchemars où l'on trouve toutes sortes de choses – même des rhinocéros.

Et puis on dit que la femme violée par DSK n'était pas jolie. Ce sont les avocats qui l'ont dit à quelqu'un – ses avocats à lui, je veux dire. Les avocats de la jeune femme doivent prétendre qu'elle est belle et que la cruauté de DSK a porté atteinte à sa beauté virginale. Était-elle vierge ? Je me pose la question et je me dis que je ne sais toujours pas si DSK l'a sodomisée ou violée en détruisant son équilibre psychique et une petite partie de son corps. Je sais qu'il a surgi des ténèbres ; il était nu comme un ver.

On a dit à la télévision que la femme de chambre se croyait seule dans la suite de DSK. Alors, je me suis dit qu'il était en train de prendre son bain, qu'il demeurerait immobile dans la baignoire. Elle n'entendait même pas le clapotis des vagues que le corps de DSK produisait à son insu ou à dessein. Qui sait ? N'y avait-il pas de Jacuzzi dans sa suite ? Ou bien s'adonnait-il au plaisir solitaire en attendant une femme quelconque ? On ne fait pas beaucoup de bruit lorsqu'on s'abandonne à ce passe-temps. Attendait-il une femme de sa connaissance ? Après sa mésaventure (ou aventure) avec la femme de chambre, il a quitté l'hôtel précipitamment, paraît-il. A-t-il laissé tomber l'autre femme ? Je ne crois pas. D'après mes calculs, il attendait une femme de chambre ou la femme de chambre : il aurait pu la rencontrer dans le couloir la veille de sa mésaventure. Il n'a donc pas demandé qu'on ne le dérange pas dans son sommeil au moyen de cette pancarte que l'on pend près de la porte ou sur la porte. Au contraire, il a peut-être demandé que l'on nettoie sa suite – au moyen d'une autre pancarte – que l'on met aussi à votre disposition. Parfois il suffit de retourner la première pancarte pour que n'importe quelle femme de chambre voie l'inscription qui exige sa présence immédiate dans la chambre ou la suite. Quelle était la suite de son subterfuge ? Nous en savons peu de choses.

Je savais que je devais me rendre en Touraine pour passer deux semaines dans la maison d'une de mes amies. Je savais que j'aurai assez de temps pour lire plusieurs romans à

propos des femmes de chambres et leurs violeurs. Je me disais que même dans le train je pourrais lire les journaux que j'avais achetés et mis dans un sac en prévision de mon départ. J'en avais mis pas mal dans ma valise, de sorte que je ne craignais pas de me trouver à court d'information dans le train ni pendant mon séjour en Touraine.

Le train était bondé ; je n'avais pas prévu cet inconvénient, cette déconfiture. On ne peut tout prévoir. Preuve en est que DSK s'est vu menotté devant un juge au lieu de passer une heure agréable en compagnie d'Angela Merkel ou de sa femme : j'ignore son emploi du temps. Je pars à neuf heures vingt du matin. À la caisse, un Guinéen me demande si je veux voyager en première classe. Je me souviens de Tolstoï qui voyageait toujours en troisième classe et je lui dis : « Non. » J'ai peut-être ajouté : « En seconde » ou « en deuxième ». Ou bien, j'ai simplement hoché la tête. De toute façon, il n'y a plus de troisième classe en France depuis belle lurette. Qu'aurait fait Tolstoï dans le pays où je vis depuis plus de trente ans ?

Je monte dans le train et je ne vois pas de rangée libre. Il me faut pourtant toute une rangée pour m'installer confortablement avec mes journaux, mes bouquins, mes disques et mon ordinateur. Donc, je continue à traverser les voitures qui se succèdent sans m'offrir ce que je cherche : il n'y a même plus de place du tout. Je longe la voiture de première classe en me disant que je dois y rester pour m'instruire à l'aise sur les aventures amoureuses ou érotiques de DSK. Ou sur ses viols : il y a beaucoup de « ou » dans cette histoire ou plutôt dans ce mystère qui n'est pas encore élucidé malgré le nombre de journaux, de magazines et de chaînes de télévision qui s'en occupent vingt-quatre heures sur vingt-quatre. J'ai oublié Internet car je ne l'ai pas à la maison.

Je continue à traverser le train dans l'espoir d'y trouver un fauteuil qui me permettra de lire à ma guise et à l'aise les journaux que je porte. Il n'y a pas de banquette ni de siège sur mon chemin ; j'arrive à une porte derrière laquelle je vois la locomotive où il y a peut-être quelques sièges et même une banquette. Je me retourne et je vois une jeune femme qui s'avance vers moi, comme si elle voulait me faire une déclaration d'amour. Elle veut trouver une place dans ce train bondé. « C'est la fin du train, lui dis-je en hochant la tête. Je ne peux plus porter cette valise, ce sac, mon ordinateur. Je suis fatigué, mais je suis au bout de mes peines. Je reste ici.

- Vous voulez voyager debout ? me demande-t-elle.
 - Je ne le veux certainement pas. Mais je n'ai pas le choix.
 - Nous pouvons nous asseoir derrière cette porte, dit-elle.
 - C'est pour le personnel. Personne ne nous permettra de voyager dans ce compartiment.
- Un homme ouvre la porte et la ferme derrière lui.

- Peut-on s'installer dans ce compartiment ? dit la jeune femme.
- Non. C'est mon compartiment, dit-il. Mes copains vont arriver.
- Je suis une femme, dit-elle.
- Il y a deux copines parmi mes copains », dit-il.

Je ne pense pas encore aux viols. Je ne pense même pas à la femme de chambre que je contemplais tout à l'heure à l'intérieur de mon cerveau ou plutôt à l'intérieur de mon corps. J'aimerais la contempler à l'extérieur de mon corps, cela va sans dire, mais la jeune femme que je vois devant moi a pris sa place. Si vous voyez une jeune femme devant vous, vous oubliez la jeune femme qui se pavane dans votre cerveau car la réalité a ses droits et ses pouvoirs. Cette jeune femme est bien plus tangible que n'importe quelle image mentale et seul un malade mental peut préférer une image virtuelle à la réalité, à son impact physique et psychique.

La femme qui se tient devant moi – à ma portée et hors de ma portée – n'est pas vraiment jolie. Elle n'est pas laide non plus, mais je ne crois pas que j'essaierais de dégrafer son soutien-gorge si je me trouvais en face d'elle dans la suite impériale de l'hôtel Sofitel ou ailleurs. « Aurais-je retroussé sa jupe ? Je me le demande maintenant, deux jours après cet épisode qui a eu lieu dans le couloir du train bondé. Portait-elle une jupe, une robe ? Aurais-je retroussé sa robe ? Elle portait un pantalon, si je ne me trompe. Et si je me trompe, tant pis pour moi ou pour elle. Non, je n'aurais rien fait de tel. Et pourtant elle n'était pas mal. »

Voilà comment je me parle aujourd'hui. Je me parlais différemment dans le train : quand je vois une femme, j'ai envie de la déshabiller, même si elle n'est pas très jolie. Je ne vois plus cette femme et donc je ne retrousserai ni sa jupe ni sa robe. (Je vois de nouveau ma femme de chambre.) Dans le train, je me demandais s'il était possible de soudoyer le contrôleur pour qu'il nous laisse nous installer dans son compartiment. Je me suis souvenu d'une aventure que j'avais eue dans un train en Union Soviétique. Un jour, je prends un train soviétique en compagnie de ma petite amie qui est sexy à défaut d'être jolie. Le contrôleur constate que nos billets correspondent aux places qui sont déjà occupées par un autre couple. Il y a un double dans les parages, aurait dit Dostoïevski. Je ne me souviens plus de l'origine de cette confusion, mais le contrôleur nous a dit : « Ne vous inquiétez pas : je vous offre mon compartiment. »

Nous nous installons dans son compartiment et le train quitte la gare. Ma compagne se déshabille et j'examine son corps sous toutes les coutures. Je connais son corps par cœur, mais j'ai besoin de rafraîchir ma mémoire car ce rafraîchissement est parfois plus érotique que le corps lui-même : les souvenirs d'autres corps y participent, y concourent. La mémoire fait

un effort semblable au processus décrit par Proust à plusieurs reprises et cet effort est très érotique, comme tout effort lié au corps d'une femme. (Ou d'un homme.) Si on ne faisait pas d'effort pour conquérir le corps d'un être aimé, on resterait de glace.

Elle est nue comme un ver, comme deux vers, comme trois vers. Les paysages défilent au-delà des fenêtres. Je regarde les paysages et son corps multiplié par quatre, par cinq. Même les paysages sont érotiques quand on les voit à travers le prisme de la passion. Nous faisons l'amour et les secousses qui nous accompagnent nous donnent un coup de main. Cela me rappelle une histoire que mon amie tourangelles m'a racontée un jour. Elle est au Canada et demande une chambre dans un hôtel de luxe, comme si elle avait rendez-vous avec DSK. « C'est pour une nuit ou une petite secousse ? » lui répond-on. Au Québec, « une petite secousse » veut dire deux ou trois jours. Il y avait une série de petites secousses que j'ai bénées au cours de notre voyage.

Nous sommes secoués dans le train, la jeune femme et moi, mais nous ne faisons pas l'amour. Elle n'est même pas nue comme un ver, un seul. Elle s'assied par terre bien qu'elle soit mille fois plus jeune que moi. Moi, je reste debout, comme pour démontrer à tout le monde que je ne suis pas vieux, que je peux mourir debout à l'instar d'un bon soldat. Il n'y a que des jeunes gens dans le couloir, et ils sont tous assis soit par terre, soit sur leur valise. Ils ne me regardent même pas ; ils ne veulent pas savoir comment se comporte un représentant de la vieille garde. J'échange quelques sourires avec la jeune femme dont j'ignore le nom ; nous faisons cet échange inoffensif quand quelqu'un nous dérange en longeant le couloir pour aller ailleurs – dans la voiture de première, par exemple. Je regrette de ne pas y être resté, quitte à payer la différence au contrôleur. D'ailleurs, on ne contrôle pas les billets. Il y a plusieurs contrôleurs dans le compartiment réservé au personnel ; il y en a d'autres qui se promènent dans le train, comme s'ils ne pouvaient pas se promener dans les bois ou dans leur village natal. Ils se promènent, ils nous bousculent ; la jeune femme et moi, nous échangeons des sourires. Est-ce la prémisse d'un acte sexuel ? DSK saute sur tout ce qui bouge, paraît-il. Je ne sais pas s'il sauterait sur cette femme s'il était libre de ses mouvements : elle ne bouge presque pas. Elle est assise dans un couloir étroit. Ce n'est pas une suite impériale ni même une chambre de bonne. On peut violer une bonne dans sa chambre ; le couloir d'un train ne se prête pas à ce genre d'exercice, étant donné son étroitesse. Mais les secousses sont bienvenues, cela va sans dire.

Il y a des gens qui aiment faire l'amour sur des lits étroits, dans les couloirs, voire même sur une poutre. Ils ont l'impression de participer à une partouze dans une pièce où il n'y a pas assez de places pour tous les corps entassés sur les lits, les tapis et les pianos. Pendant six

jours, j'ai fait l'amour sur un lit assez étroit dans l'appartement moscovite d'un ami. Il n'était pas là, mais je n'ai pas osé utiliser le lit où il se prélassait avec son épouse qui n'était pas là non plus : elle a toujours été fidèle à son mari. Quel parallèle peut-on tracer en l'occurrence ? Elle est aussi dévouée qu'Anne Sinclair ; il voyage aussi souvent que DSK. D'ailleurs, il ne voyage plus tellement : il est à la retraite. Lui et sa femme sont soit à la Baule, soit à Paris, soit à Saint-Petersbourg. Il est aussi riche qu'Anne Sinclair ; elle est plus pauvre que DSK. Et pourtant DSK n'est pas vraiment pauvre. Tout cela revient au même : en tant que couples, ils sont riches et prospères, sauf que DSK chute dans les sondages et aussi dans la vie.

4

La jeune femme – je suis toujours dans le train – est assise par terre tandis que je sors un journal de mon sac en plastique. C'est un tirage au sort : il n'y a aucun ordre dans mon sac ni dans ma vie. Je tire tout au sort, même les femmes qui m'entourent et partent quand elles ont ras-le-bol de ma vie désordonnée. Le *Parisien* (mercredi 18 mai 2011). *Le prisonnier de Rikers Island*. DSK est déjà en prison et moi, je suis toujours dans le train. Je me plains parce que je ne suis pas dans une voiture de première classe où je pourrais lire et relire un article consacré à son séjour en prison. Moi, je ne trouve pas mon couloir particulièrement adapté à ma vie, même si la tranche de vie que je suis en train de vivre dans ce train ne durera que deux heures. Je mérite mieux, me semble-t-il. Je me demande une fois de plus pourquoi j'ai refusé le billet de première lorsque le vendeur m'a posé la question au guichet. DSK doit se poser toutes sortes de questions, lui aussi. Pourquoi a-t-il sauté sur une femme de ménage qui bougeait, certes, mais dont le visage n'était pas vraiment extraordinaire ? S'intéressait-il à son visage ou plutôt aux parties de son corps plus aptes à lui procurer le plaisir qu'il recherchait en introduisant soit dans sa bouche, soit dans un autre orifice que je ne nommerai pas, une partie de son anatomie que je ne nommerai pas non plus car tout le monde sait de quoi je parle. Tout le monde sait déjà tout et je ne fais que répéter que DSK est en prison et qu'il n'est pas très content.

Bien sûr, il a dit à plusieurs reprises qu'il ne le méritait pas, d'autant qu'il était très important sur le plan national, international et même cosmique. (Il ne faut jamais oublier le cosmos lorsqu'on parle politique.) Au lieu de l'écouter, on le menotte et on l'amène dans cette prison où il risque d'être tué par un autre prisonnier qui n'est ni très important ni très riche. Quel droit a-t-il de tuer un VIP ou un VIR ? (*Very Important Rascal*.) On se le demande, mais le prisonnier qui se trouve dans la même prison ne se pose pas de question : il saute sur tout ce qui bouge. Au lieu de violer cet objet mouvant et émouvant, il le tue. Les goûts et les

couleurs. On n'a pas encore tué DSK, sinon j'en aurais été informé par la télévision, les journaux et mon amie chez qui je passerai deux semaines si le temps est beau et si je suis en bonne santé. Si personne ne me tue. Rikers Island. Il y a d'autres lieux sur terre où l'on risque d'être tué pour un oui ou pour un non.

D'après *Le Parisien* et tous les autres journaux, DSK a été incarcéré lundi soir sur une île située entre le Bronx et le Queens. Les gens parlent toujours des îles où ils passent leurs vacances, où ils ont envie de se reposer sans pouvoir le faire : contrairement à DSK ou plutôt à sa femme, ils n'ont pas assez d'argent sur leur compte en banque ou dans leur tirelire. Les îles sont associées dans leur esprit au paradis terrestre auquel ils n'ont pas accès parce que les riches y séjournent en permanence en occupant toutes les places disponibles. Qui plus est, ils ne donnent pas de l'argent aux pauvres pour que ceux-ci puissent les rejoindre dans ce paradis où il n'y a pas de place pour tout le monde. Les Français disent toujours : « Les riches doivent payer. » Mais les riches ne payent pas. Au lieu de payer, de remplir les poches des pauvres, ils leur disent : « Cause toujours. » Ils ne font rien pour faciliter la vie de leurs semblables. DSK a fait quelque chose pour eux, pour l'euro ; le numéro du *Parisien* que je tiens dans mes mains n'en parle pas. Je n'en parlerai donc pas non plus – pas maintenant, en tout cas.

L'établissement où DSK passe la nuit est constitué d'une dizaine de bâtiments. DSK a été placé dans l'un des plus petits bâtiments dont les cent quarante cellules sont réservées aux détenus porteurs d'une maladie transmissible, mais aussi aux détenus fragiles, notamment du fait de leur notoriété. On dirait qu'il y a assez de places pour tout le monde dans ce petit bâtiment : cent quarante cellules sont à notre disposition. Il faut en outre prendre en considération le fait qu'il y a dix-sept mille places dans cette prison qui, d'après *Le Parisien* et les Parisiens qui sont au courant de tout, est une des plus grandes prisons du monde. Et DSK est une des plus grandes personnalités du monde. Par conséquent, cette prison lui va comme un gant, au dire de certains.

Est-il porteur d'une maladie transmissible ? Le deuxième journal que je consulte dans le couloir du train éclaire le vice de DSK du point de vue médical dont j'ai besoin pour répondre à ma propre question. *Le Monde* (Dimanche 22 – Lundi 23 mai 2011) : « L'addiction sexuelle est l'impossibilité répétée de contrôler un comportement et la poursuite de ce comportement pathologique en dépit de la connaissance de ses conséquences négatives. » C'est le professeur Michel Reynaud qui parle, mais il nous ne dit pas s'il agit d'une maladie ou non. Il ne dit pas non plus si cette maladie est transmissible ou non : il y a des maladies qui restent où elles sont sans vouloir se répandre partout. Il y a des maladies qui se tiennent à leur place et tiennent leur place. Et la maladie de DSK ? On ne sait toujours pas s'il s'agit d'une maladie ou non.

On nous dit que c'est « l'addiction sexuelle ». Est-ce une maladie ? L'addiction à la drogue est une maladie, paraît-il. Et l'addiction au tabac ? En tout cas, cette nouvelle addiction n'est pas transmissible.

Toutes les addictions sont transmissibles, si l'on veut. Si DSK me rencontre un jour – pas dans une prison, j'espère – il pourra me dire : « Je sais que vous êtes un coureur de jupons. Mais avez-vous jamais touché les seins d'une femme de chambre ? Il est facile de faire l'amour à une femme qui vous aime. Essayez de forcer la main d'une femme que vous ne connaissez pas. Essayez de la sodomiser. La fellation doit être constamment à l'ordre du jour. En Russie, on appelle la fellation l'amour français', si je ne me trompe. Et bien, allez-y ! Une femme de chambre entre dans votre chambre et, au lieu de penser à la tristesse et à d'autres métaphores, violez-là ! Tant pis pour les conséquences. C'est le plaisir qui compte, un moment dans la vie humaine. »

Supposons que je suive son conseil. Dans ce cas, la maladie de DSK est transmissible. Mais on ne sait toujours pas si c'est une maladie ou simplement une addiction. « Les altérations de la régulation des émotions, du contrôle comportemental et du système motivationnel sont à l'origine de cette maladie. » Le mot « maladie » est enfin prononcé. Enfin nous sommes fixés là-dessus. Donc, il s'agit d'une maladie. Qui plus est, c'est une maladie transmissible. Et la période d'incubation ? Il me faut d'abord trouver un hôtel de luxe, pas nécessairement à New York. Ensuite, j'enlève l'écriteau « Ne pas déranger » et je me précipite vers la salle de bain qui doit être loin de la porte. Mais je divague, comme dit Plutarque quand il veut revenir à ses moutons.

5

Revenons au *Parisien*. L'endroit où se trouve DSK – l'endroit où il ne se trouve plus, plus précisément – ne compte actuellement qu'une trentaine de pensionnaires, selon le porte-parole de la prison. Je pense qu'*actuellement* cet endroit compte vingt-neuf pensionnaires qui doivent regretter l'absence de DSK : d'après sa femme, il sait séduire les femmes et les hommes. C'est important pour un futur président, ajoute un journaliste. Le porte-parole ajoute que DSK est isolé « afin de prévenir un éventuel risque d'agression du fait de sa renommée ». On n'avait qu'à le laisser tranquille chez lui – à Washington ou à Paris ou à Marrakech. Il possède – sa femme possède – suffisamment de maisons où n'importe qui se sentirait en sécurité, surtout si les gardes du corps étaient là. Où étaient-ils le jour « J », je me demande ? D'après Bernard-Henri Lévy, autrement DSK est l'homme le mieux gardé au monde. O.K. Mais où étaient ses gardes pendant qu'il essayait d'introduire tout ce qu'il pouvait dans la

bouche de la femme de chambre ? Pourquoi ne sont-ils pas intervenus ? Tout le monde s'accorde pour dire que cette aventure est un suicide politique, social et moral. Ne sont-ils pas censés veiller sur la vie de DSK ? Je parle toujours des gardes du corps. Les amis de DSK, eux aussi, sont censé veiller sur sa vie, mais c'est une autre paire de manches.

Les gardes du corps auraient dû dire à DSK : « Monsieur, il y a une femme de chambre qui s'approche de votre suite. S'il vous plaît, n'essayez pas de la violer. Elle n'est pas très jolie, d'ailleurs. Vous avez des femmes beaucoup plus appétissantes à votre disposition – à votre bureau, par exemple. Avez-vous vraiment besoin de cette femme de chambre ?

- Pourquoi pas ? répond DSK. Le contexte compte aussi, et ce contexte m'excite. On invite sa secrétaire au restaurant, on lui fait boire de la vodka... C'est banal à crever ! J'en ai soupé, comme vous le savez. Une femme de chambre a de la fraîcheur, au moins dans mon imagination. Elle ne couche pas avec tout le monde – pas dans un hôtel de luxe new-yorkais, en tout cas. Rien de plus désirable qu'une femme de chambre noire qui entre dans votre suite pendant que vous êtes dans une des baignoires.

- Monsieur, rappelez-vous Kant, son impératif catégorique : 'Agis de telle sorte que tu puisses vouloir à tout instant que la maxime de tes actes se transforme en loi universelle !' Vous êtes l'homme le plus intelligent de la planète. Vous comprenez certainement la philosophie de Kant quoiqu'il soit le plus ésotérique des philosophes. Voulez-vous que la maxime de votre futur acte se transforme en loi universelle ? Voulez-vous que toutes les femmes de chambre soient violées par tous les clients des hôtels du monde entier ?

- Je veux que vous me foutiez la paix, répond DSK.

- Imaginez que vous êtes un homme de chambre. Vous voulez nettoyer une suite dans un hôtel de luxe. Vous ne le voulez pas particulièrement, mais c'est votre boulot et par conséquent vous êtes obligé de le faire. Vous entrez dans la suite et un homme nu comme un ver vous attaque. Il fourre son membre viril dans votre bouche sans vous en demander la permission. Il vous pousse vers le lit. Vous crachez tout ce que vous pouvez, mais il continue son attaque. Vous êtes à terre, vous n'arrivez pas à vous enfuir. Il ferme toutes les portes à clé et vous pousse dans vos derniers retranchements.

- Foutez-moi la paix, dit DSK. Vous n'êtes pas là pour protéger les femmes de chambre. »

Je suis triste. Quel gâchis ! Je ne crois pas que DSK soit l'homme le plus intelligent de la planète. On parle des politiciens, des banquiers et des chanteurs. On oublie les

scientifiques, les écrivains. Il y a un mathématicien qui, à mon avis, est un candidat plus logique, plus méritoire, au titre d'homme le plus intelligent. Il s'appelle Grigori Perelman. Raymond Poincaré a proposé à l'humanité une énigme ou une équation que personne n'a pu résoudre pendant plus d'un siècle. Il a dit, paraît-il : « Le jour où cette énigme sera résolue on comprendra l'univers, ou il y aura un tournant dans l'histoire qui nous pèse et dont nous aimerions nous débarrasser. Il y aura une autre histoire. » Et bien, Perelman est venu à bout de cette énigme. Il habite à Kiev ou dans une autre ville ; personne ne fait attention à lui, à part quelques spécialistes et quelques journalistes. On lui a décerné un prix important, mais il l'a refusé ; il a refusé la somme coquette d'un million de dollars. Pourtant il n'est pas aussi riche que DSK, que n'importe quel politicien ou banquier. Sa mère n'a pas de quoi manger ; elle souffre de maladies qui ne sont pas imaginaires. Il refuse un million de dollars ; il ne reçoit pas les journalistes qui lui veulent du bien, d'après ce qu'ils disent. Il pense qu'ils lui veulent du mal et qu'ils mentent. « Foutez-moi la paix », dit-il. Il a sans doute raison : la paix et les mathématiques sont plus importants que la gloire et un million de dollars.

Je suis triste quand-même. Même si DSK n'était pas plus intelligent que moi, je serais triste. Comment a-t-il pu foutre en l'air sa carrière politique qui lui promettait le paradis ? Mais nous n'en sommes pas encore là : il se présentera peut-être. Peut-être sera-t-il le nouveau président de la République française. Les Français ne l'ont pas encore oublié. Au contraire, beaucoup pensent qu'il s'agit d'un complot. Quel complot ? national, international ? Laissons les complots de côté pour l'instant : on n'en parle ni dans *Le Monde* ni même dans *Le Parisien*.

Sa cellule mesure 12 m², et dispose, comme les autres, d'une fenêtre. Que voit-il à travers la fenêtre ? Le monde, le ciel que voyait Verlaine de sa cellule. La vie peut être simple et tranquille, à condition qu'on fiche la paix aux femmes de chambre. (Il ne faut pas employer le verbe « foutre » tout le temps. Le marquis de Sade n'est pas dans les parages.) Sa cellule n'est pas grande en comparaison des suites et des maisons dont DSK dispose quand il ne donne pas libre cours à son imagination qui le mène loin, trop loin. Les petits déjeuners sont apportés entre 6 et 7 heures. Il prend son petit déjeuner au lit, ce qui ne le dépayse pas, sauf que le lit n'est pas le même et, comme je l'ai dit tout à l'heure, sa cellule n'est pas une suite impériale ; ce n'est même pas une suite carcérale.

Le déjeuner est servi à 11 heures. DSK ne doit pas faire la queue pour profiter de la soupe populaire à laquelle tout le monde a droit, à l'exception des prisonniers. Le déjeuner est « servi ». Mais ce n'est pas le déjeuner qui m'attend aujourd'hui. Je lis *Le Parisien* dans le train ; j'écris dans la maison de campagne que mon amie, Gabrielle Rochard, possède en

Touraine. J'ai déjà ouvert une bouteille de Figeac 1988 et, tout à l'heure, je sortirai deux terrines du frigo. Mon amie sera de retour cet après-midi ; je déjeunerai tout seul. DSK, lui aussi, a déjeuné tout seul, sinon on l'aurait sans doute tué.

A son arrivée dans le complexe pénitentiaire, DSK a été photographié nu et a subi une fouille au corps. A-t-on fouillé ses vêtements ou son corps ? Comment fouille-t-on le corps humain ? DSK a peut-être voulu simplement fouiller le corps de cette femme de chambre en oubliant qu'elle n'était pas en prison. Pourquoi l'a-t-on photographié nu ? Y a-t-il des femmes parmi les gardiens de la prison ? Les homosexuels, eux aussi, ont besoin de la nudité pour attiser leur ardeur, leurs convoitises et leurs désirs. Viole-t-on les prisonniers dans la prison de Rikers Island ? Les prisonniers passent leur temps à tuer les prisonniers. Et les gardiens, que font-ils ?

DSK a reçu un kit de toilette composé d'un verre, d'un savon, de shampoing et de dentifrice. Ne peut-il pas casser le verre pour se couper la gorge ? Les gardiens et le juge ne veulent pas qu'il se suicide. Le veut-il lui-même ? Dans sa vie de Persée, Plutarque écrit : « Il donna clairement à connaître qu'il avait en lui un autre vice encore plus lâche et plus vil que l'avarice, c'était faute de cœur et crainte de mourir, par laquelle il se priva lui-même de la compassion et commisération des autres, qui est le seul point que la fortune ne peut ôter aux affligés quand ils ont le cœur bon. » D'après Plutarque, on ne plaint pas celui qui ne veut pas en finir une fois pour toutes, même s'il est vaincu et humilié. DSK était vaincu par lui-même, par ses passions et ses vices. S'il s'était suicidé en prison, la plupart de ses amis auraient loué son courage. Dieu nous a donné la vie et c'est à lui de la reprendre, pensent les chrétiens et les non-chrétiens. Mais parmi les chrétiens – Tolstoï est un bon exemple – il y a des individus qui approuvent le suicide, pourvu qu'il soit justifié par l'énormité d'une faute ou d'un désastre. Personne ne conteste l'immensité du problème auquel DSK est en train de faire face. Pourquoi ne pas en finir une fois pour toutes ? Plus de problèmes, plus de tentations, plus de femmes de chambre, plus de juges. Rien que des démons avec leurs fourches et leurs dents acérées.

Le destin de DSK est similaire à celui de Persée qui doit marcher au milieu de la foule qui salue son vainqueur, Paul-Emile. « L'on dit bien que Persée envoya devers Emile le requérir et supplier qu'il ne fût point ainsi mené par la ville, en la montre du triomphe ; mais Emile, se moquant, comme il méritait, de sa lâcheté et faiblesse de cœur, répondit : 'Cela auparavant était, et encore est en sa puissance, s'il veut', lui donnant assez à entendre qu'il devait plutôt choisir la mort, que de souffrir, lui vivant, une telle ignominie ; mais il n'eut onques le cœur de ce faire, tant il était lâche... » DSK souffre d'une ignominie qui ne cède en

rien à celle dont souffrait Persée. Et, à l'exemple de Persée, il ne fait rien pour l'adoucir ou couper court à ses souffrances. Mais il n'est pas trop tard, comme dit Plutarque. Il n'est jamais trop tard pour commettre un suicide, comme disent beaucoup de gens. Tant mieux pour lui ; tant pis pour ses détracteurs qui seront privés de leur cible, si DSK suit le conseil de Plutarque et de Paul-Emile. Il n'est pas dans son pouvoir de défaire le passé et sa faute ; il peut, en revanche, se débarrasser de l'avenir et des fautes à venir.

7

Je suis toujours dans le train et la jeune femme qui s'est assise par terre me regarde de temps à autre – ce qui ne veut rien dire du tout. Elle pense sans doute que les vieillards ne sont pas toujours faiblards, sinon je ne pourrais pas rester debout pendant une heure. Nous nous approchons d'Orléans et je lui dis qu'il y aura peut-être des places pour nous dans cette voiture : je n'ai pas envie de déplacer mes bagages. Je jette un coup d'œil derrière moi et je me rends compte qu'il y a moins de monde dans la voiture. « Il y a déjà une place pour vous », dit la jeune femme. J'examine le compartiment voisin et je vois la place vide qui m'attend, d'après la jeune femme. Les jeunes gens qui ne sont pas loin de mon corps fatigué le pensent aussi, à en juger par les regards qu'ils me lancent. Il y a encore une place qui se libère dans le même compartiment. Elle est même située à côté de la mienne. « Il y a une place pour vous aussi », dis-je en regardant la jeune femme. Elle est jeune, mais pas très jolie. Je ne regrette donc rien.

Nous nous installons dans le compartiment. La proximité de son corps qui n'a pas l'air fatigué n'éveille pas de désir illégal dans mon cerveau, ni ailleurs ; je continue ma lecture. Mes pensées s'orientent vers une autre jeune femme, bien que je ne sois pas tenté de comparer sa souffrance à celle subie par ma compagne de voyage : le nombre astronomique des voyageurs l'ont privée de confort pendant une heure. La fille de DSK fait ses études à l'Université de Columbia. Combien d'heures souffrira-t-elle ? La durée est différente ; la souffrance est différente. Plutarque parle de nouveau du roi Persée. Il parle de ses enfants. Qu'aurait-il dit de la fille de DSK ? la même chose ? « Les enfants du roi, que l'on menait prisonniers avec la suite de leurs gouverneurs, leurs maîtres d'école et officiers, tous éplorés, qui tendaient les mains au peuple regardant, et enseignaient aux petits enfants à faire le semblable pour requérir et demander grâce au peuple. »

J'ignore combien de filles et de fils ont DSK et sa femme, Anne Sinclair. Je sais qu'il avait une autre femme, autrefois ; elle avait un autre mari ou deux maris. Ou c'est lui qui avait deux femmes auparavant. Je me perds parmi ces femmes, ces maris, ces enfants et ces

divorces. Pour le moment, je suis dans le train et j'ai dans mes bagages un nombre limité, quoiqu'impressionnant, de publications où l'on parle de DSK et de ses déboires. Je suis presque sûr que l'on parle aussi de sa famille et de ses divorces. Mais je me concentre sur les deux journaux que j'ai sous les yeux.

Le *Parisien* me renseigne sur la fille de DSK qui étudie actuellement à New York. Elle est née des secondes noces de DSK avec Brigitte Guillemette dans les années 1980. Elle a déjeuné avec son père à Manhattan samedi vers 13 heures. Nous sommes mardi et le ciel s'éclaircit. Je pourrai donc déjeuner dehors et j'en suis ravi. DSK n'est plus en prison. Il est dans un hôtel particulier qui est plus grand que la maison où je vais séjourner, mais il ne peut pas déjeuner à l'air libre. Son air est emprisonné à l'intérieur de l'hôtel particulier qui n'est pas le sien, d'ailleurs : sa femme le loue pour 50 000 dollars par mois. Une coquette somme, comme disent les Français.

Donc, Camille – une de ses filles ou sa fille unique – déjeune avec lui peu après l'agression présumée de la femme de chambre. Elle ne lui pose pas la question : « Comment ça s'est passé ? » Elle ne la pose pas pour la bonne raison qu'elle ne sait pas du tout ce qui s'est passé. Et même si elle l'avait su, elle ne lui aurait pas posé cette question car c'est une fille bien élevée qui sait qu'il est mal élevé de poser des questions indiscretes à son père ou à qui que ce soit à l'exception de son petit ami. Elle lui pose d'autres questions, mais, d'une façon générale, personne n'est au courant du contenu de leur conversation – à l'exception d'Anne Sinclair, peut-être.

DSK déjeune souvent avec Camille quand il vient à New York et avant de repartir pour l'Europe. Ils se parlent souvent, mais on ne sait pas sur quels sujets courent leurs propos. On sait, en revanche, que la déposition de Camille pourrait servir à contrer l'accusation. Supposons qu'elle dise : « Mon père m'a dit qu'il n'était pas en forme. » Alors, l'avocat de son père dira aux jurés : « Comment voulez-vous qu'un homme qui n'est pas en forme veuille sodomiser une femme de chambre ou qui que ce soit *for that matter* ?

- D'accord, disent les jurés. Mais comment expliquez-vous la fellation ? On vous fait d'abord la fellation et ensuite vous faites ce que vous voulez parce que vous êtes en forme, à condition que vous vous arrêtiez à mi-chemin. Si vous jouissez, tout est fini pour vous. C'est pour ça que votre client a exigé qu'on lui pratique la fellation. »

Cette conversation n'est pas terminée ; elle ne fait que commencer. On ne cesse de poser des questions à Camille. « Dans quel état était votre père ce jour-là ?

- Je vous ai déjà dit qu'il n'était pas en forme.

- C'est lui qui vous l'a dit ou vous l'avez remarqué vous-même ?

- Il me l'a dit et je le voyais.
- C'est son visage qui n'était pas en forme ?
- Son visage, ses vêtements...
- Ah bon, ses vêtements. Etaient-ils froissés ?
- Ce tissu ne se froisse pas, dit l'avocat de DSK.
- Vous a-t-il confié que quelque chose d'anormal venait de se produire ?
- Vous faites une allusion à la femme de chambre ? dit Camille.
- Oui, dit le juge.
- Mais c'était normal, dit Camille.
- Vous trouvez ça normal ? dit le juge.
- C'est la réaction de cette femme qui était anormale, dit Camille.
- Vous a-t-il parlé de la réaction de la femme de chambre ? dit le juge.
- Mon père aime les femmes et les femmes l'aiment, dit Camille. (Comment pourrait-elle dire quelque chose d'important au juge, aux jurés ?) Je jure qu'il ne m'a rien dit à part quelques bêtises.

- Votre père ne dit jamais de bêtises. Il est très intelligent. Il a sauvé l'euro. »

Tout le monde parlait de la chute de l'euro ; à présent tout le monde parle de la chute de DSK. Je n'y comprends plus rien. On dit que Camille a trouvé son père tout à fait normal. Il est vrai qu'il draguait les femmes vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Dans ce domaine, il a toujours été surexcité. Camille était habituée à le voir dans cet état qui ne dépendait ni de ses réussites ni de ses échecs. Ses yeux brillaient, il se retournait pour voir les jambes et les derrières. Pendant leur déjeuner, il a dû se retourner plusieurs fois. Il était normal, même s'il était un peu malade ou tout à fait malade. Dans *Le Monde*, on parle d'un livre que je dois commander sur Internet avant de me prononcer définitivement. *On ne pense qu'à ça*, Flammarion, 2009. Entre-temps, je relis l'article consacré à la maladie dont DSK souffre depuis son enfance, si tant est que ce soit une maladie.

Michel Lejoyeux qualifie le terme addiction sexuelle de « raccourci médical ». « C'est une construction très nord-américaine de fascination pour le sexe mâtinée d'une pudibonderie considérable qui ne tient pas compte de la complexité de l'expression et de la réalisation du désir », dit-il. J'en tiens compte, mais je n'y comprends rien. Camille n'y comprend rien non plus. Les avocats de DSK s'intéressent de près à son témoignage ; moi aussi. Que peut-elle dire ? A-t-elle regardé sa montre tout le temps ? Il n'est pas poli de regarder sa montre en présence de son père qui ne dit jamais de bêtises. De quoi lui parlait-il ? De Wittgenstein, de Deleuze, de Derrida ? Il ne lui parlait pas de l'euro, je parie.

8

La jeune femme est assise à côté de moi. (Je suis toujours dans le train.) Je sens la chaleur de son corps, mais cette chaleur ne me dit rien ; je ne bouge donc pas.

Aurais-je bougé si cette chaleur m'avait dit quelque chose, si elle m'avait dit : « Remue-toi » ? Je ne crois pas. Nous étions dans un compartiment rempli de témoins qui ne nous regardaient pas parce qu'on est en France, parce que je suis trop vieux pour cette fille. Si elle avait eu 32 ans, à l'instar de la femme de chambre, on aurait pu me soupçonner de velléités deskasiennes. Non, je ne risquais rien et je n'ai rien fait. Je suis donc chez Gabrielle Rochard et pas en prison.

« Ce qui induit la demande de soins, c'est la souffrance, la conscience aiguë d'avoir perdu sa liberté d'action », explique Joëlle Mignot. Elle n'explique rien du tout ; en tout cas, le cas DSK ne s'éclaire pas. Visiblement, il n'a pas perdu sa liberté d'action. Ce jour-là, il se sentait plus libre que n'importe quel Américain et la plupart des Français. Ce n'est pas sa liberté que je mettrais en cause. Il agissait à sa guise et il se sentait libre, parfaitement heureux jusqu'à ce que les policiers le retirent de l'avion. Mais je n'ai pas encore terminé mon analyse médicale.

« L'addiction sexuelle peut apparaître à l'adolescence et s'inscrire dans la construction de la sexualité, mais elle peut aussi être déclenchée par un traumatisme. » Apparue à l'adolescence, chez DSK, l'addiction sexuelle a pu être déclenchée par un traumatisme. Pour en savoir plus, je dois lire le livre que Gabrielle a commandé sur Internet : *Le Roman vrai de Dominique Strauss-Kahn* par Michel Taubmann. Pourquoi pas : *Les Romans de DSK* ?

Quel genre de traumatisme peut-il déclencher une réaction semblable à celle qui a mené notre héros au bord du gouffre ? N'avait-il pas de gouvernantes ? En avait-il trop ? Que faisaient-elles ? Se promenaient-elles nues dans la maison de ses parents ? Ou le déshabillaient-elles toutes les demi-heures sous prétexte de laver son corps une fois de plus ? Où était leur bouche pendant qu'elles faisaient tout cela ? Gabrielle a feuilleté le livre. Elle a dit qu'il était écrit par un homme de gauche qui parlait surtout de l'intelligence de DSK et des résultats positifs de ses labeurs. À mon tour, j'ai feuilleté ce livre tout en me disant que je n'avais pas le temps de me plonger dans une lecture qui ne pouvait pas m'apporter grand-chose, vu le peu d'intérêt que ce genre de livres représente pour un amateur de philosophie et de poésie. Je pourrais lire une biographie de Musil ou de Heidegger, mais DSK est un économiste et même les présidents de toutes les républiques du monde n'éveillent mes passions qu'occasionnellement car ils ne sont ni des artistes ni des scientifiques. Mao écrivait

des poèmes, mais je ne les ai pas lus. Il y a d'autres poètes dans l'histoire de la poésie : Lao-Tseu, Hölderlin.

Je perds beaucoup de temps avec DSK, ce qui ne veut pas dire qu'il ne le mérite pas. Il y a des femmes et des hommes qui se passionnent pour lui. Il ne m'intéresse que comme un coureur de jupons qui a couru trop loin. Je l'ai trouvé plutôt sympathique jusqu'au jour où il s'est mis à courir dans sa suite impériale en exhibant son corps ou plutôt certaines parties de son anatomie. Il ne le faisait pas en présence de miroirs qui supportent tout sans porter plainte. Il y a des Narcisse qui aiment se déshabiller devant leurs miroirs tous les matins et tous les soirs. Dans leurs maisons, on ne trouve que leur corps et une quantité de miroirs où ils se tortillent comme des vers et dansent en espérant se séduire eux-mêmes et peut-être séduire leurs murs. À mon avis, on peut s'adonner au plaisir solitaire sans ce genre d'exhibition.

Emule indigne de Freud, je me suis penché sur l'enfance de DSK. Que tripotait-il sous sa couverture, dans la salle de bain ? Je n'en sais rien et personne ne me le dira. Par contre, l'auteur du livre me dit que DSK est né à l'heure du déjeuner. « Il sera un gros mangeur ! » Ses partisans cherchent et trouvent l'explication dont ils ont besoin pour expliquer et excuser l'embonpoint de leur idole. « Que voulez-vous ? Il est né à l'heure du déjeuner. Il mange beaucoup parce qu'il ne peut pas faire autrement. Et vous, vous êtes né quand ? à l'heure du dîner ? Alors, regardez-vous dans la glace. Que diriez-vous de votre propre embonpoint ? Au moins, notre DSK suit un régime. Pour lui qui adore la bonne chère, les longs repas d'affaires et les dégustations, c'est une dure épreuve. Pour vous ce ne serait rien, mais vous ne faites pas de régime. Admirez notre DSK ! Il est vrai que l'heure de sa naissance et son côté bon buvant — pardon, bon vivant — lui a fait prendre un embonpoint considérable. Mais ceux qui aiment vivre bien font en sorte que les autres vivent bien aussi. Votez donc pour notre candidat, pour notre DSK ! »

L'auteur du livre que je scrute à mon corps défendant ne parle pas du fait que DSK s'est mis au bronzage UV afin de présenter un visage attrayant en toute circonstance. D'ailleurs, je l'ai trouvé attrayant dans la cour de justice, face au juge : il était sérieux, beau, tragique. Mais sa bonne ou sa mauvaise mine — il n'était pas rasé — n'était certainement pas due au bronzage UV ni aux salles de gym en général. Pour être beau et attrayant, il vaut mieux comprendre le côté tragique de notre existence et en tirer des conclusions. Il faut consentir à cette tragédie permanente pour jouir de la vie, de la bonne chère et des Caroline chéries qui nous attendent dans nos bureaux, dans les trains, dans les hôtels et partout ailleurs. Ce consentement est la seule liberté dont nous puissions jouir dans ce monde. DSK l'a enfin compris grâce aux

menottes et aux caméras de télévision qui ne le flattaient pas, cette fois ; grâce à la femme de chambre qu'il avait bafouée comme un être inférieur, comme une sous-femme.

A sa naissance, le futur directeur général du Fonds monétaire international pèse moins de trois kilos et mesure 48 centimètres. Il est toujours petit, mais il pèse beaucoup plus. Il se rattrape très vite, selon l'auteur du livre que je regarde en ce moment. La meilleure façon de suivre un régime est de retomber en enfance, à condition de peser moins de trois kilos à votre naissance. Il ne faut surtout pas vous rattraper par la suite. Restez comme vous êtes. Vous prendrez 70 kilos – c'est tout. Il faut savoir s'arrêter au bon moment. Il en va de même pour les femmes de chambre. Regardez-les, mais n'enlevez pas vos vêtements ; autrement, n'importe quelle femme de chambre dira que vous êtes sorti de votre salle de bain nu comme un ver. Ne lui demandez surtout pas d'ouvrir la bouche : vous n'êtes pas son dentiste. Et si par hasard elle ouvre la bouche, vous devez lui dire : « Je ne suis pas médecin. Je ne sais pas si vous souffrez d'angine ou non. Fermez donc votre bouche, s'il vous plaît. Et ne dites surtout pas à votre avocat que vous l'avez ouverte en ma présence, dans ma suite. »

« Dominique est un farceur qui a pour complices deux fillettes un peu plus âgées que lui, Maryse et Joëlle », écrit Michel Taubmann. Dois-je me pencher sur ces deux fillettes ? Je n'avais pour complice qu'une fillette dans mon enfance. Cela ne m'a pas empêché de devenir un coureur de jupons. Rien d'étonnant que DSK soit double champion du monde dans cette catégorie.

L'auteur va encore plus loin : « Un jour, les trois chenapans font sauter un pétard dans la serrure de l'appartement du consul de France qui habite dans le même immeuble que les Strauss. » Chacun sait qu'une serrure est un symbole du sexe féminin. Par conséquent, Strauss-Kahn a violé une femme à l'âge de six ans. « Un après-midi, ils [les trois chenapans] aspergent les passants à l'aide d'un arrosoir du balcon du quatrième étage. » Pas de commentaire. Non, je crois qu'un commentaire s'impose car il y a sans doute des individus qui ne tracent aucun parallèle entre cet épisode enfantin et la tragédie dont la suite se déroule sous l'œil de la caméra et par conséquent sous les nôtres. Vous rappelez-vous le morceau de moquette que l'on a découpé dans la suite cosmique de DSK ? Il y avait une tache sur cette moquette et la police a découpé cette tache pour savoir à quoi elle correspond. Ce n'était pas une tache de vin, d'autant que DSK n'est pas un gros buveur. Il est « un gros mangeur de femmes », comme dit un humoriste, mais ce n'est pas le moment de plaisanter. Il faut prendre en considération le tragique de la vie qui s'étale sous nos yeux. Cette tache en est la preuve.

On analyse cette tache et on se rend compte qu'elle correspond à la virilité de DSK. Gabrielle me dit : « C'est impossible. Il a été opéré. Il n'a plus de sperme. » D'où tient-elle

cette information ? Taubmann n'en parle pas. Et pourtant c'est un atout qu'un défenseur consciencieux de DSK pourrait utiliser comme preuve de son innocence. On innocent Dominique sur toute la ligne. Si vous n'avez pas de sperme, vous ne vous intéressez pas aux femmes. À la rigueur peut-on s'intéresser aux hommes, dans ce cas. Il faut oublier les femmes une fois pour toutes.

Berlusconi dit : « J'aime la vie, j'aime les femmes. Il vaut mieux avoir la passion des belles femmes qu'être gay. » Donc, il vaut mieux avoir du sperme et en asperger les moquettes dans les suites où l'on séjourne. Le chemisier de la femme de chambre en a été aspergé également, paraît-il. (Je parle du sperme de DSK, cette fois.) A-t-on analysé la tache qui enjolive dorénavant le chemisier de cette femme malheureuse ? Et si elle n'avait qu'un seul chemisier ? Il ne faut pas oublier qu'elle est très pauvre. Elle dit aux policiers : « Je garde mon chemisier. J'en ai besoin.

- Ne le lavez surtout pas, disent les policiers.

- Voulez-vous que je me balade avec un chemisier sale ? J'aurais l'air ridicule ! Personne n'a jamais prétendu que j'étais malpropre. Ce n'est pas le moment de changer. J'ai assez de soucis comme ça. »

9

Le 28 avril dernier, DSK révèle au quotidien *Libération* ses handicaps : « Le fric, les femmes et ma judéité. » Ma mère était juive, mais je ne le savais pas. Je suis né dans un pays où les Juifs n'étaient pas des citoyens à part entière et ceux qui pouvaient cacher leur judéité le faisaient à contrecœur pour ne pas en subir les conséquences. Récemment j'ai appris que même aux Etats-Unis, les Juifs étaient maltraités autrefois – surtout dans les universités où l'on se passait de leurs services malgré leurs capacités et leur dévotion à la science, aux arts. Certains Juifs allaient jusqu'à changer de nom pour pouvoir consacrer leur vie aux mathématiques, à la biologie en profitant des laboratoires et des bibliothèques que seules les universités pouvaient mettre à leur disposition.

Je n'ai pas changé de mère. Ce n'était pas nécessaire car très peu de gens savaient qu'elle était juive. Notre voisin me l'a dit quelques années après sa mort. Il n'était plus notre voisin ; il vivait déjà en Israël. On se voit à Moscou, un jour. Il me le dit et cela ne m'étonne pas : je l'ai toujours senti sans le savoir. J'ai ressenti la joie qu'un mathématicien connaît au moment où deux nombres coïncident et créent une harmonie indicible. Mon esprit a finalement et définitivement coïncidé avec mon corps.

Les parents de mon père ont enrichi son sang russe par la dignité et la poésie polonaises, par la musique et la philosophie allemandes. Mes racines et mes amours cohabitent paisiblement dans mon corps. J'aime la poésie, la musique, la philosophie ; je suis juif dans mon âme. Je peux souscrire à cette déclaration de DSK : « Je considère que tout Juif de la diaspora, et donc de France, doit, partout où il peut, apporter son aide à Israël. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il est important que les Juifs prennent des responsabilités politiques. En somme, dans mes fonctions et dans ma vie de tous les jours, à travers l'ensemble de mes actions, j'essaie d'apporter ma modeste pierre à la construction d'Israël. »

Un jour, une amie juive qui habite à présent Nuremberg, me raconte cette histoire : « Je prends un train avec mon père : j'habitais aux environs de Moscou. Tout d'un coup, un homme commence à l'insulter. 'Sale Juif ! Que fais-tu en Russie ? Va en Israël avec tes copains. L'air sera plus pur sans vous. Pourquoi ne me frappes-tu pas ? Tu as peur ? Frappe-moi ! Tu as peur, sale Juif. Tous les Juifs sont des lâches.' Mon père était sportif. Il aurait pu tuer cet homme. Il n'en a rien fait. Il s'est recroquevillé sur lui-même, comme si cet homme l'avait battu. »

C'est en partie pour cela que je suis toujours pour Israël, quoi qu'il arrive. Je me dis que toute l'humanité a une dette incommensurable envers les Juifs. Tant de persécutions, tant de morts, tant de personnes blessées à vie. Il faut retrouver, reconstituer l'équilibre dans le monde. Il faut reconstruire Israël.

DSK dit que sa judéité est une tare – dans le cadre de sa campagne électorale. Pourquoi ? *Portrait VIP* l'explique ainsi : « De quoi l'accuser de communautarisme, voire de faire douter les électeurs sur sa capacité de privilégier les intérêts de la France plutôt que ceux d'Israël. » Leurs intérêts ne coïncident donc pas ? Pas d'harmonie, cette fois ?

10

Dominique Strauss-Kahn arrive à New York le vendredi 13 mai en fin d'après-midi. Le Fonds monétaire international met à sa disposition un appartement, mais il s'agit d'un déplacement privé – n'oublions pas la femme de chambre – et DSK préfère un hôtel à un appartement en ville. Il règlera la note de sa poche car il n'est pas pauvre et peut par conséquent se permettre de passer toute sa vie dans un hôtel de luxe, dans une suite destinée aux oligarques russes, aux magnats du pétrole et aux sultans. Il dit à un de ses assistants : « Je suis riche, ma femme l'est aussi. Pensez-vous que je sois aussi radin que Persée ? Rappelez-vous son histoire ! Par crainte de dépenser de l'argent, il a ruiné totalement les affaires de la Macédoine. Lisez donc Plutarque. »

Pour se démarquer encore plus de Persée, DSK choisit le Sofitel qui se situe entre Times Squares et la cinquième Avenue. Un établissement quatre étoiles. (Persée aurait choisi un hôtel trois étoiles.) DSK et la plupart de ses collègues apprécient le confort du Sofitel et la discrétion de son personnel. En tout cas, il pensait qu'il pouvait compter sur sa discrétion et sa compréhension. Il ne le pense plus ; ses collègues non plus. Ni garde du corps ni chauffeur avec lui : BHL a tort. Il prétend que DSK est l'homme le mieux gardé au monde. Lors de ses week-ends privés, le directeur général du FMI – la plupart des directeurs le soutiendraient dans cette démarche – savoure la liberté de s'en passer. Il savoure sa liberté jusqu'à ce que les policiers le menotent. Mais pour le moment il ne porte pas de menottes et aucun policier ne l'accompagne. Ses gardes du corps ne sont pas là non plus. Il est donc sans policiers, sans garde du corps et sans menottes, mais il n'enlève pas encore ses vêtements. Aucun journaliste ne peut écrire : « Il est nu comme un ver. » Il prévient Anne Sinclair, restée à Paris, qu'il déjeunera avec sa fille Camille. Pourquoi Anne Sinclair est-elle restée à Paris ? Quelle erreur ! Evidemment, elle ne savait rien de ce qui allait se passer. Lui non plus, apparemment. Ils n'ont pas consulté les oracles. DSK aurait dû au moins faire des sacrifices aux dieux.

Grand admirateur de Plutarque, il n'ignorait certainement pas la déconfiture d'un général qui faisait des sacrifices aux dieux pendant que l'ennemi attaquait son armée. Il était « en grande détresse de voir que le prêtre immolait victime sur victime, et qu'il ne s'en trouvait pas une agréable aux dieux ». À la longue, les sacrifices sont devenus propices et le général n'eut qu'à cueillir les fruits de la victoire. Si DSK, par l'intermédiaire d'un quelconque prêtre, avait sacrifié aux dieux, il aurait sans doute vaincu la résistance de la femme de chambre. Avec de la patience on arrive à tout, comme disent les livres et les sages. À dire vrai, DSK n'a même pas prié le Dieu unique par peur de L'ennuyer avec une prière indigne, non seulement de n'importe quelle divinité, à l'exception d'Aphrodite et de son fils Eros, mais aussi du Fonds monétaire international. Il s'est lancé dans une aventure sans être soutenu par les immortels qui veillent sur nous pour nous épargner les expériences désagréables telles que la prison, les menottes, les repas immangeables et la piquette.

En principe, il doit déjeuner avec Camille avant de prendre un avion pour la France où personne ne peut le déranger, pas même la police. Il s'endort et une hôtesse de l'air lui propose du caviar. Il dit : « Je dors. Revenez plus tard. » Il s'endort et elle vient deux heures plus tard avec le même pot de caviar que personne n'a osé entamer pendant son sommeil de plomb. À part ce pot de caviar et quelques journaux où l'on parle de lui, rien n'intervient dans sa vie privée pendant les vols qu'il effectue toutes les semaines : Paris – New York, New York – Paris – Berlin, Berlin – Tokyo – Washington – Zurich – Londres. Cette fois, il doit

aller à Berlin pour rencontrer la chancelière allemande, Angela Merkel. Ensuite, il s'envolera à Bruxelles pour la réunion consacrée à l'augmentation de l'aide européenne à la Grèce. Une fois de plus, il leur parlera de Plutarque.

Les Grecs ne comprennent toujours pas pourquoi ils subissent une politique d'austérité au moment ils ont décidé de brûler la chandelle par les deux bouts. Il leur a déjà cité Plutarque il y a un an lorsqu'il fut obligé de leur dire quelque chose pour qu'ils acceptent la décision prise à Bruxelles à leur insu. Il ne se souvient pas du passage qu'il a cité à cette occasion, mais comme Plutarque dénigre l'argent, les richesses et les riches assez régulièrement à l'instar des philosophes et des saints, il trouve sans peine un passage qui lui paraît susceptible de faire pencher la balance de son côté ou plutôt du côté de ce Fonds qu'il représente. Voici le passage en question :

Le gouvernement de l'île de Sardaigne lui échut une fois par le sort, étant prêteur, et, au lieu que les autres prêteurs, avant lui, mettaient le pays en grands frais à les fournir de pavillons, de lits, de robes et autres meubles, et chargeaient les habitants d'une grande suite de serviteurs, et grand nombre de leurs amis, qu'ils traînaient toujours quant et eux, et d'une grosse dépense qu'ils au contraire, y fit un changement de superfluité excessive en simplicité incroyable ; car il ne leur fit pas coûter, pour lui, un tout seul denier, parce qu'il allait faisant sa visitation par les villes, à pied, sans monture quelconque, et le suivait seulement un officier de la chose publique, qui lui portait une robe et un vase à offrir du vin aux dieux dans les sacrifices.

En relisant le texte pour l'apprendre par cœur, il se dit qu'il risquait de subir une sorte d'interrogatoire sur son train de vie : récemment on l'a vu monter dans une Porsche qui ne lui appartenait pas. « Je sais que je dois rouler dans des voitures françaises, comme tous les présidents de la République le font. Mais cette Porsche appartient à un ami, et cet ami ne m'appartient pas, si vous voyez ce que je veux dire. Il peut faire tout ce qu'il veut, d'autant qu'il n'est pas le Président de la République et ne le deviendra jamais. Remarquez qu'il pourrait le devenir s'il le voulait parce que c'est un homme très intelligent, mais il ne le veut pas, un point c'est tout. En tout cas, ce n'est pas ma Porsche et je peux traverser Paris à pied, s'il le faut. Mais il est difficile d'aller à pied jusqu'à Bruxelles, sans parler de la Grèce. »

Il répondra à toutes les accusations en grec moderne ; il récitera le texte de Plutarque en grec ancien, dans l'original. Il l'a déjà fait il y a deux ans à Athènes et les députés l'ont applaudi debout, impressionnés par sa connaissance de leur langue et de leur culture.

Domage qu'il ne se souvienne pas de l'extrait qu'il a récité par cœur, comme d'habitude. Les députés ne s'en souviennent pas non plus, pense-t-il. De toute façon, ils n'ont rien compris. Cela le rassure et il s'endort. Il est encore au Sofitel et je suis déjà chez Gabrielle, en Touraine.

11

La plage qui se trouve tout près de la villa de ses parents tient une place très importante dans la vie de Dominique – du jeune Dominique, pour être exact. Les plages y tiennent toujours un rôle prépondérant, mais Dominique n'est plus jeune et il s'appelle DSK. Dans son enfance, il fréquentait un club nautique et allait à l'école. « Domi arrive de l'école, la Mademoiselle descend les petits », écrit Michel Taubmann. Je ne sais pas de quels petits il s'agit – il y en a beaucoup de par le monde –, et je n'ai pas le temps d'élucider ce mystère : j'ai d'autres chats à fouetter, d'autres mystères à élucider. Une chose est certaine – aucun de ces petits n'était la femme de chambre la plus célèbre du monde. Michel Taubmann n'en parle pas car le livre est sorti avant la dernière aventure de DSK.

DSK ou plutôt Domi n'a pas bien dormi, mais cela n'a pas d'importance. Il n'a pas encore dix ans et à cet âge je ne dormais pas du tout. Je lisais tout le temps – *Guerre et paix*, entre autres. Domi adore la compagnie des Mademoiselle qui se succèdent tous les deux ans au domicile familial. Tout à l'heure, j'ai parlé des gouvernantes. Appelons-les Mademoiselle. Cela n'a aucune d'importance ; je ne suis même pas sûr que l'on parlera de ces créatures pendant le procès qui attend DSK à New York. Et pourtant il a dû examiner leur corps sous toutes les coutures, sinon il ne les aurait pas adorées. Ces demoiselles lui enseignaient les langues anciennes et modernes. Grâce à elles et à son grand-père, Marius Kahn, avec qui il parlait allemand, italien, basque et breton, il maîtrise parfaitement la langue de Goethe et de tous les écrivains européens que la plupart des Français lisent en français.

Mon père parlait allemand et un peu anglais ; ma mère parlait français et un peu anglais. Mon père me parlait allemand et je lui répondais en russe parce que je ne voulais pas parler allemand. Je voulais jouer au foot, et je n'avais pas le temps de digérer des mots allemands qui ne me disaient rien. Ma mère me parlait français et refusait de me répondre en russe. J'ai donc décidé de ne plus parler à ma mère. Et pourtant je n'étais pas un enfant difficile ; je ne voulais pas apprendre les langues étrangères car je pensais que tout le monde devait apprendre le russe qui était une langue compréhensible. « Pourquoi tous ces gens parlent-ils des langues incompréhensibles ? » disais-je à mon père qui me disait que les Allemands parlaient allemand. « Les Français parlent vraiment français ? » disais-je à ma mère. Elle me répondait

en français. De nouveau, je ne lui parlais pas pendant une semaine. Je parlais aux oiseaux qui parlaient russe, qui me répondaient en russe. Il était plus facile de s'entendre avec les oiseaux.

Je regrette amèrement de ne pas avoir appris toutes ces langues dans mon enfance : comme tout le monde le sait – et tous les mondes le savent aussi –, il est mille fois plus facile d'apprendre les langues étrangères dans son enfance quand la mémoire n'a pas de trous et par conséquent fonctionne à la perfection. Elle est très longue et peut atteindre le pays basque, les Etats-Unis et même l'Argentine où l'on parle un espagnol exquis, à en juger par Borges et d'autres écrivains que DSK aimait dans sa jeunesse. Il va sans dire qu'il était doté d'une « mémoire phénoménale », et je me demande pourquoi Michel Taubmann en parle – cela va de soi. Il n'aurait pas appris tant de langues, tant d'us et coutumes, tant de chiffres s'il avait eu une mémoire en forme de passoire et s'il avait été dénué de raisonnement logique. Dans son enfance, il savait déjà comment sortir des crises ; il savait aussi qu'il y aurait des crises dans sa vie et dans le monde à la fin du XX^e siècle, au début du XXI^e siècle. Il savait qu'il faudrait en sortir car, en plus de ses talents linguistiques et mathématiques, il avait un don prophétique que son grand-père du côté maternel instillait dans sa tête et dans son corps.

C'était un talmudiste et Domi exerçait son esprit en lisant le Talmud, en posant des questions à propos de ce qu'il lisait, en ajoutant ses propres commentaires aux commentaires qui font déjà partie de l'histoire juive. Je me demande quel commentaire il ajoutait aux punitions prévues par le Talmud quand un homme transgresse les règles et rend la vie de la communauté juive insupportable. La condamnation revêtait l'une de ces quatre formes : « lapidation, mise à mort par le feu, décapitation, strangulation. » Si l'on demande à DSK « Quelle forme de condamnation choisissez-vous ? » il répondra à coup sûr : « Je suis innocent. » *Not guilty*, en anglais. Bon, il faut le punir quand-même. Si on ne le punit pas, l'histoire dira : « Il n'a commis aucune faute. Certes, une femme de chambre est entrée dans sa suite pour y nettoyer les restes de l'orgie qui a eu lieu le jour de son arrivée à New York, mais il n'a prêté aucune attention à cette femme parce qu'il était fatigué. » Comme d'habitude, ses biographes ne seront pas d'accord entre eux. Les uns diront : « Il est innocent. La femme de chambre est coupable. Elle n'aurait pas dû entrer dans sa suite.

- La femme de chambre est innocente, répond le biographe numéro deux. D'ailleurs, je me demande pourquoi on ne parle pas du tout de cette femme infortunée.

- On en parle pour dire que DSK l'a sodomisée, dit le biographe numéro trois.

- Elle est impardonnable, dit le biographe numéro quatre. Cette poussière de femme sortie des décombres du Bronx a osé enrayer la grande machine de l'Histoire. Par sa faute,

DSK ne sera plus ni le plus grand banquier du monde ni le successeur de Louis Napoléon Bonaparte et du général De Gaulle. Et cela, on le lui fera payer cher, très cher.

- C'est DSK qui paie des sommes faramineuses pour l'instant, dit l'avocat numéro un.

- C'est sa femme, dit l'avocat de la plaignante. Elle se nomme en réalité Anne-Elise Schwartz. Sa mère, Micheline, était la fille d'un des plus grands marchands d'art au monde, Paul Rosenberg. Il a légué à Anne-Elise, alias Anne Sinclair, une véritable fortune en tableaux et œuvres d'art. DSK est pauvre à côté d'elle.

- Il est en résidence surveillée et il paie ses surveillants. Vous trouvez ça juste ? dit le biographe numéro deux.

- Supposons que quelqu'un vous casse la gueule, dit l'avocat numéro trois. Vous lui donnez de l'argent en disant : « Casse-moi encore la gueule ! » Vous trouvez ça logique ?

- Oui, si l'homme qui paie est masochiste, dit le biographe numéro un. Le marquis de Sade était comme ça, je parie.

- Pauvre femme, dit Tierno Monénembo. (Ecrivain guinéen, prix Renaudot 2008.)

- Parlez-vous de Nafissatou Diallo ou d'Anne Sinclair ? demande un avocat quelconque.

- Il n'y a qu'une femme pour moi dans cette affaire, dit Tierno Monénembo.

- Vous vous trompez, dit l'avocat de la plaignante. Il y a beaucoup de femmes dans cette affaire : secrétaires, journalistes, attachées de presse, passantes sans souci.

- Il n'y a qu'une femme pour moi, dit Tierno Monénembo.

- Etes-vous amoureux d'elle ? demande un autre avocat quelconque.

- Déjà, des millions de dollars sont mobilisés pour la salir. On a jeté à ses trousses toute une officine d'espions, privilège habituellement réservé aux multinationales et aux Etats. On va fouiller son passé à New York, mais aussi dans le moindre village de Guinée pour lui trouver les mille et un visages du Mal. On prouvera au monde entier que, si elle n'est pas espionne, elle est sûrement une pute, un vampire, une terroriste ou une trafiquante de drogue. »

Les avocats de DSK sont des collectionneurs de sentiers battus. Ils se lancent aux trousses de la plaignante pour trouver une faille dans sa déposition, dans sa vie. Ils ne consultent ni le Talmud ni les livres philosophiques. Ils cherchent un mensonge que cette femme a laissé échapper de sa bouche dans son enfance, dans sa jeunesse, la veille de son mariage, sur une plage ou aux toilettes. « Ah, elle a menti, disent-ils. Elle a menti une fois, donc elle peut mentir une deuxième fois. Elle a dit à sa mère : 'Je n'ai pas mangé cette prune.' 'Qu'as-tu fait du noyau ?' s'inquiète sa mère. 'Je l'ai jeté par la fenêtre', répond sa fille. Avez-vous détecté ce mensonge, chers jurés ? Elle a mangé la prune, sinon elle n'aurait pas

pu jeter le noyau par la fenêtre. Les noyaux n'existent pas sans prunes. C'est aux prunes qu'ils doivent leur existence. Vous pensez qu'elle a décortiqué la prune pour en extraire le noyau ? Vous vous dites qu'elle voulait jouer avec le noyau, n'est-ce pas ? Vous vous trompez, chers jurés. Elle a *avalé* le noyau ce jour-là. Elle ne l'a même pas jeté par la fenêtre, contrairement à ce qu'elle a dit à sa mère. Deuxième mensonge. Ceux qui mentent deux fois peuvent mentir une troisième fois. Nafissatou Diallo a menti une fois de plus en accusant notre client. D'après nos calculs, c'était son mille et unième mensonge. »

C'est banal à crever, comme dirait DSK. Supposons que j'aie menti à ma mère dans ma jeunesse. Je me promène en compagnie d'une ravissante jeune fille. Je la couvre de baisers sur un escalier qui ne mène nulle part. Ma mère m'attend à la maison. Je lui téléphone pour lui dire qu'il y a un cours supplémentaire et que je ne peux pas me libérer avant sept heures. Ma mère me répond : « Tu mens. Tu dois perdre ton temps avec une fille. » Je dis que je ne mens pas ; je raccroche et je continue ma promenade. J'ai menti et je n'ai pas envie de le nier. Mais cela ne veut pas dire que je mentirai si l'on me sodomise sans m'en demander la permission. Supposons qu'un double de DSK – un homme de soixante-deux ans – veuille me sodomiser. Il ne s'intéresse pas aux filles ; il ne s'intéresse même pas aux jeunes garçons. Il s'intéresse aux vieux garçons. D'accord. Mais je n'ai rien à faire de ses intérêts, de ses passions et de ses vices. Je veux qu'on me foute la paix. Lui, de son côté, il répète le verbe « foutre » tout le temps. Il me poursuit à travers ma suite, ma maison, mon château et ma vie. Je le dis à mon avocat. Est-ce que je mens ou non ? L'avocat du pervers prétend que oui parce que jadis j'ai menti à ma mère. Est-ce juste ? Où est la justice ? On doit lapider ce pervers ; on doit le brûler vif.

Arrivés à environ dix mètres du lieu du supplice, deux hommes disent à DSK : « Avoue ; les condamnés à mort ont coutume d'avouer. Celui qui avoue aura part au monde à venir, puisque nous voyons qu'il en fut ainsi d'Akhan, à qui Josué dit : 'Mon fils, donne, je te prie, gloire à l'Eternel, au Dieu d'Israël et fais-lui ta confession.' Akhan répondit à Josué : 'Il est vrai que j'ai péché contre l'Eternel, le Dieu d'Israël ; j'ai violé la femme de chambre.' Sa confession expia son crime. Pourquoi ? Parce qu'il est écrit : 'Josué lui dit : Pourquoi nous as-tu troublés ? L'Eternel te troublera aujourd'hui.' Josué lui dit donc 'aujourd'hui' et pas 'demain' ou 'après-demain' ou 'dans le monde à venir.' Tu ne souffriras ni demain ni dans le monde à venir si tu confesses ton crime aujourd'hui, séance tenante. Sais-tu comment exprimer ton aveu ?

- Non, dit DSK.

- Enonce ceci : 'Puisse ma mort expier tous mes péchés !' »

12

Ce week-end là, DSK est la plus importante personnalité de l'hôtel : tous les autres clients sont disséminés sur les plages des îles britanniques. DSK se dit qu'il est aussi sur une plage. Le Sofitel lui offre d'emblée sa plus belle suite. Une fois à l'intérieur, il ôte ses vêtements et s'apprête à nager dans la salle de bain. « Remarquez que notre client n'a pas ôté ses vêtements dans le couloir où beaucoup de femmes de chambre se promènent. Il ne voulait pas attirer l'attention sur son anatomie. Il n'avait aucune attention de rouler les mécaniques en présence du personnel féminin de l'hôtel dont la plaignante fait partie. »

La suite se compose d'un vestibule, d'une salle de réunion, d'un salon et d'une chambre à coucher. D'habitude, on la facture 3000 dollars. Mais l'hôtel fait un geste pour son client de marque. Le directeur se dit : « Il n'est pas si riche que ça. Il ne gagne que 29000 euros par mois. Une fois de plus, il fera appel à sa femme si nous lui demandons 6000 dollars pour deux nuits. Faisons un geste pour une fois. Une fois n'est pas coutume, quoique je n'aie rien contre les coutumes. Dorénavant il ne payera que 525 euros pour cette suite. Il y logera toujours, même si d'autres clients s'y trouvent. Ils feront une partouze de plus. Ils m'en remercieront. »

A midi, Nafissatou Diallo, alias Ophélie, pénètre dans la suite. Elle a trente-deux ans. Originaire de Guinée, elle émigre aux Etats-Unis en 1998, où elle élève seule sa fille. « Permettez-moi de vous rappeler, chers jurés, dit l'avocat d'Ophélie, que l'accusé avait plusieurs jeunes-filles à son service. Appelons-les 'gouvernantes'. Sa mère ne l'élevait pas seul. Il n'était pas seul non plus. Il a toujours été entouré d'enfant, tandis que la fille d'Ophélie est souvent seule : sa mère travaille toute la journée et une partie de la nuit. Vous me dites que l'accusé est polyglotte. Il est facile d'être polyglotte quand tous vos oncles et vos grands-pères parlent des langues différentes. Si vous ne les comprenez pas, vous ne mangez rien – surtout si vous ne leur répondez pas dans leur langue. Ophélie n'est pas polyglotte, sa fille non plus. Ophélie parle à peine anglais, mais sa fille ne parle pas français. »

Ophélie est munie d'une *green card* qui lui permet de travailler. Notez que la *green card* n'a rien à voir avec le célèbre billet jaune que les prostituées russes devaient porter sur elles au XIX^e siècle. On l'embauche au Sofitel ; elle choisit un nom d'emprunt qui sonne mieux en anglais car Shakespeare l'a utilisé dans une de ses tragédies. À présent elle s'appelle Ophelia et non Nafissatou Diallo. Appelons-là Ophélie puisqu'elle parle français. D'après ses voisins, elle est « très grande », près de 1,80 m. D'après DSK, elle est aussi « très grande », près de 1,80 m. Tout ceux qui travaillent à l'hôtel s'accordent à dire qu'elle est très grande – tous sauf une femme dont le mari est un joueur de basket. Mais cette femme, pourtant, rejoint

les autres pour dire qu'Ophélie est « très gentille, très respectable », et « une bonne musulmane ». Chaque matin, elle quitte le Bronx et son immeuble de six étages en brique rouge à l'ascenseur déglingué pour aller nettoyer la suite de DSK. Ses supérieurs hiérarchiques l'apprécient énormément. On la note d'habitude 4,5 sur 5.

A l'école, on me notait bien, moi aussi. D'habitude, j'avais 5 sur 5 car j'étais consciencieux et je ne faisais l'école buissonnière qu'une fois par an. Dominique, lui aussi, était premier de sa classe sans se tuer à la tâche. L'expression « se tuer à la tâche » me rappelle son suicide manqué, mais je n'ai pas envie de m'y appesantir maintenant, surtout qu'il ne s'agit pas d'un suicide *manqué* : il n'a même pas essayé de se suicider. Il est vrai qu'en prison cela aurait été plutôt compliqué : on le réveillait tous les quarts d'heure pour lui poser la question suivante, les deux questions suivantes : « Comment allez-vous ? Vous ne vous êtes pas encore suicidé ? » Il répondait d'une voix lasse : « Non, je ne me suis pas encore suicidé. » Alors on lui posait encore une question : « Pourquoi ? » Les gardiens voulaient savoir pourquoi il ne s'était pas encore suicidé. À sa place, ils l'auraient déjà fait trente-six fois ; et pourtant ils ont l'habitude de la vie dure, de la vie carcérale. Même à l'extérieur de la prison, leur vie est dure et ne diffère en rien de la vie qu'ils voient dans la prison. Ils ne mangent pas à leur faim et ne sortent pas beaucoup car ils n'ont presque pas d'argent. « Ce prisonnier a de l'argent. C'est pour ça qu'il ne se suicide pas », se disaient-ils. Ils pensaient qu'il pouvait s'en sortir, qu'il pouvait non seulement sortir de la prison en payant un million de dollars, mais aussi se sortir de la situation où il s'était fourré en essayant de fourrer son membre viril dans la bouche de la femme de chambre.

Je ne me tuais pas à la tâche non plus, mais je regrette le peu de temps que j'ai consacré à mes études car cela n'a servi à rien. Cela ne m'a servi à rien. Je ne suis devenu ni géographe ni historien ni mathématicien. Je sais que deux plus deux font quatre. C'est à peu près tout ce que je sais dans le domaine des mathématiques. Pourtant j'ai gagné plusieurs « olympiades » mathématiques et mes parents en étaient très fiers. C'était inutile et je m'en rends compte au moment où je ne peux retrouver le temps perdu. Je ne le retrouverai ni demain ni après-demain ni dans le dernier tome du chef-d'œuvre de Proust. À ce propos, je pense à une histoire juive. Cela se passe dans une école pour une fois. L'instituteur demande à Abraham : « Deux et deux font combien ? » « Sept », dit Abraham. « Que dis-tu là, Abraham ? dit l'instituteur. Deux et deux font quatre. D'accord, cinq – six, à la rigueur. Mais pas sept, tout de même ! »

Et bien, Abraham est devenu le PDG d'une multinationale. Il gagne beaucoup plus que moi, que DSK. Sa femme est très riche, elle aussi. Elle est aussi riche qu'Anne Sinclair. À

quoi servent toutes ces études ? Au moins DSK a-t-il appris la langue de Goethe et celle de Dante ainsi que toutes les langues de la terre. Il peut parler à Angela Merkel sans recourir aux services des interprètes qui traduisent tout de travers. Il a appris des lettres et aussi des chiffres. Il sait combien vaut le tableau de Matisse que sa femme a vendu il y a quelques années. Il sait quand elle l'a vendu et combien elle a reçu pour ce tableau. Je me rappelle vaguement la somme dont tous les journaux parlent en connaissance de cause : 35 millions de dollars. Ou est-ce 35 millions d'euro, 36 millions, 37 millions ? Il ne faut pas que ce soit un chiffre rond.

Ma mémoire flanche ; la mémoire de DSK ne flanche jamais. Il se souvient de tous les tableaux de sa femme. Il se souvient de toutes leurs maisons et de chaque pièce, chaque jardin, chaque piscine. Moi, je me souviens de la somme que sa femme a déjà dépensé pour lui : 6 millions de dollars. Je m'en souviens parce que le magazine où l'on en parle est sous mes yeux. VSD. Je ne sais pas ce que c'est : je n'ai jamais vu ce magazine de ma vie. *Anne Sinclair, son cher, son très cher DSK... Déjà 6 millions de \$ dépensés ! Elle met sa fortune au service de son mari.* Elle a dit qu'elle ne croyait pas un mot de toute cette histoire. Elle ne croira sans doute pas un mot de ce que je dis dans ce livre si elle le lit un jour. Et pourtant, à l'école j'avais presque toujours 5 sur 5 et cela n'a servi à rien. Donc, je n'ai pas menti. Elle me dira peut-être : « Non, vous avez menti. Vous étiez fort en géographie et c'est pour ça que vous savez où se trouve New York. Vous savez où mon mari a été maltraité, calomnié, emprisonné et jugé par des jurés partiaux. » Elle aura raison.

L'écrivain guinéen Tierno Monénembo a raison : on parle très peu d'Ophélie – la victime de la furie charnelle de DSK. On parle beaucoup plus d'Anne Sinclair pour louer son courage, sa fidélité conjugale et sa loyauté financière. On oublie pourtant qu'elle dilapide l'argent de ses enfants qui comptaient peut-être passer leur vie dans des hôtels cinq étoiles. Pour information, le Sofitel a quatre étoiles dans le guide Michelin ou dans les autres guides. Donc ils n'avaient aucune intention de descendre au Sofitel où les femmes de chambre s'introduisent dans votre suite sans crier gare. Elles crient « *Housekeeping !* », mais cela ne veut rien dire du tout. Dans les hôtels soviétiques, on vous appelait souvent au téléphone pour vous dire en anglais : « Avez-vous besoin de compagnie ? » C'est ainsi que les femmes de chambre doivent se comporter dans les hôtels américains. Elles ne veulent rien nettoyer ; elles veulent se faire sauter en l'air. Qu'elles le disent pour que tout le monde les comprenne. Mais les clients ne comprennent pas grand-chose. Ils sortent nus de leur salle de bain et voient une femme de chambre en train de nettoyer un divan. Ils se disent que c'est une allusion à autre chose. Leurs suppositions se confirment quand la femme de chambre se met à changer les

draps. Alors, ils entrent en action car ils n'ont rien d'autre à faire. Ils se disent que c'est le moment d'agir, mais ils ne savent pas comment agir, quoi faire. Au lieu de téléphoner à la direction, ils agissent n'importe comment. Ils ne téléphonent pas, ils ne disent pas : « Ecoutez, quelque chose de bizarre se passe dans ma suite. Une femme de chambre est en train de changer mes draps. J'ai l'impression qu'elle veut faire l'amour avec moi. N'est-ce pas dangereux ? Nous ne sommes pas en France. Nous sommes aux Etats-Unis où l'on surveille les clients et où la moindre chose est qualifiée de 'harcèlement sexuel' ou même de 'viol'. Je risque soixante-quatorze ans de prison. S'il vous plaît, débarrassez-moi de cette fille. »

Ophélie entre dans la suite de DSK. Elle ne sait pas s'il est là ou non. Elle ne sait même pas qui est l'homme ou la femme dont elle doit changer les draps et effacer les vestiges d'une orgie. Bref, elle ne semble pas avoir tout à fait conscience de l'importance de celui qu'elle accuse et dont elle nettoie à fond la suite pour révéler au monde ses péchés, ses crimes. Nettoie-t-elle sa conscience, sa vie ? Nettoie-t-elle le fond des choses ? Il y a de la poussière dans la suite ; elle ramasse la poussière et la montre à tout le monde. D'accord, il y a plus que la poussière : il y a des taches, des relents d'alcool. Il y a une âme pourrie qui se détache du corps de son agresseur et qui, au lieu de monter au ciel, se dirige droit sur elle pour la supplier de satisfaire la demande du corps qu'elle occupe. Elle parle à cette âme : « Monsieur, s'il vous plaît. Ne m'empêchez pas de nettoyer votre chambre.

- Ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser, dit l'âme. Moi, je suis calme et sereine. C'est ce corps qui sort de ses gonds. Je n'arrive pas à le retenir. Je suis pourrie à cause de ce corps en révolte. J'attends sa mort avec impatience. Seule sa mort me permettra de m'envoler pour toujours.

- Mais je ne peux pas attendre la mort de Monsieur pour nettoyer cette chambre, dit Ophélie. Il faut que je la nettoie, sinon je serai congédiée. Je ne sais pas quoi faire. Votre corps m'agresse et me pousse vers le lit. Je ne sais pas ce qu'est une fellation. Mon français n'est pas parfait.

- Je ne veux pas savoir ce que c'est, dit l'âme de DSK. Tout cela me dégoûte profondément. Je ferai mon possible pour retenir les membres de ce corps, mais je ne vous promets rien. Ce corps fait trop de bêtises et je baisse les bras quand je regarde ce qui se passe sous mes yeux.

- S'il vous plaît, laissez ma bouche tranquille.

- Ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser. Ce n'est même pas tout le corps de mon patron qui est en cause. D'ailleurs, c'est moi qui suis sa patronne. Il ne le sait pas, hélas.

- Laissez ma langue tranquille.

- Ne parlez pas trop. Vous le mettez dans tous ses états.
- Je ne peux pas me taire.
- Taisez-vous ! »

C'est l'heure habituelle du ménage et personne ne s'étonne de voir la porte de la suite entrouverte. Et puis, la porte se ferme et l'on entend une cacophonie dont l'origine se trouve derrière la porte de la suite 2806. Tout le monde se dit que c'est de la musique sérielle, que le V.I.P. qui loge dans la suite aime Schoenberg, Berg, Webern et leurs disciples. Et puis, il n'est pas poli d'écouter aux portes, surtout dans un hôtel de luxe, même s'il ne s'agit que d'un hôtel quatre étoiles. Les femmes de chambre qui passent par là pressent le pas pour ne pas en entendre davantage car elles ont peur d'être flanquées à la porte et de ne plus faire partie du personnel de l'hôtel que les Français et même les Américains apprécient à cause de la discrétion non-ostentatoire du personnel. « Si vous voulez de la discrétion, vous en aurez, se disent les femmes de chambre en pressant le pas. Ce ne sont pas nos affaires. J'espère qu'aucune de nos copines ne subit d'agression dans cette suite. C'est une partouze colossale, à en juger par le bruit. Tant pis. Qu'elle se débrouille. Espérons qu'elle y consent. Où est Ophélie ? »

13

Lorsque les clients décident de prolonger leur séjour au-delà de l'heure prévue pour le check-out, il est d'usage que la direction en parle aussitôt à son personnel. DSK téléphone à la réception et dit : « Je ne suis pas encore prêt. Je suis nu comme un ver et je me sens très bien dans la baignoire.

- Ne vous inquiétez pas, Monsieur. Permettez-moi de vous poser une question indiscrete.
- Allez-y.
- Vous avez rendez-vous avec votre fille.
- Je sais, je sais. J'en ai pour une demi-heure. »

Ophélie s'apprête à rentrer chez elle après avoir nettoyé trois suites d'affilée. Son patron l'arrête et lui dit : « Ophélie, il faut que tu nettoies encore une suite. Je sais que je n'ai pas de suite dans les idées, puisque je t'ai dit tout à l'heure que tu pouvais disposer. Mais il y a un client très important dans la suite 2806. Tu as dû voir son portrait peint par un peintre new-yorkais en vogue. Il est pendu dans la penderie. Qu'est-ce que je dis ? Peu importe. Tu le verras dans la suite. Tu verras ce V.I.P. en chair et en os. Aucun portrait, si somptueux soit-il, ne peut rivaliser avec la vie.

- Rien ne peut rivaliser avec la vie parce que c'est Allah qui en est l'auteur, dit Ophélie.

- D'accord, d'accord. Je sais que tu es une musulmane pratiquante. Donc, tu verras ce monsieur très important qui est nu en ce moment. Il vient de m'appeler. Ne sois pas effrayée.

- Je peux attendre quelques minutes. Je ne suis pas pressée.

- A ta place, j'y irai tout de suite. Tu élèves une fille, si je ne me trompe.

- Oui, Monsieur. J'ai une fille.

- Tu veux que ta fille soit riche et prospère...

- Oui, Monsieur. Je ne crois pas qu'elle devienne riche, un jour. Mais j'espère qu'elle tombera amoureuse, qu'elle se mariera et donnera naissance à trois garçons et deux filles.

- Très bien. Rien ne l'empêche de tomber amoureuse et devenir enceinte cinq fois de suite. Alors, dépêche-toi. La suite 2806 t'attend.

- Mais elle n'est pas vide. Je ne suis pas censée entrer dans une suite où il y a quelqu'un, surtout s'il s'agit d'un monsieur important.

- Au contraire – tu dois y entrer si tu veux que ta fille prospère. D'ailleurs, toi, tu n'aurais rien non plus contre cinq millions de dollars.

- Je ne vous comprends pas, Monsieur.

- Dans la suite, tu vois un homme nu et poilu. Il te demande de pratiquer la fellation. Tu ne refuses pas. Tu fais de ton mieux pour le combler. Il te donne mille dollars. Tu le dénonces à la police et il te donne cinq millions de dollars.

- Mais je ne peux pas faire l'amour avec quelqu'un que je n'aime pas. Mon mari était le seul homme que j'aimais, avec qui je faisais l'amour. Je ne sais ni lire ni écrire. Je sais écouter et mémoriser ce qu'on me dit. Mon mari était un savant. Il admirait beaucoup Ibn 'Arabî. 'Quand deux amants s'embrassent intimement, me disait-il, chacun aspire la salive de l'autre qui pénètre en eux. La respiration de l'un se répand alors dans l'autre lors du baiser ou des embrassements et le souffle ainsi exhalé compénètre chacun des deux amants.'

- Je ne te demande ni de l'embrasser ni de l'aimer. La fellation, c'est tout ce que je demande. Je pense à ta fille. S'il te sodomise, tu auras cinq millions de plus.

- Mon mari, je l'aimais à la folie. Un jour, je me suis ouvert une veine et il a vu mon sang tracer son nom sur le sol.

- Arrête. Il n'y aura pas de sang, cette fois. Il y aura autre chose. Sur la moquette il y aura ta salive et la preuve de son ardeur. Essaie d'écrire son nom en crachant : ce sera une preuve supplémentaire. »

De son côté, DSK se prépare à la visite de la femme de chambre qui est en train de parler à son patron. Il sait qu'il ne sera pas déçu car tous les patrons de l'hôtel connaissent ses préférences, ses goûts dans le domaine du sexe. Ils ignorent presque tout de sa vie publique qui pourtant s'étale devant eux dans les journaux, sur les écrans de télévision. En revanche, ils connaissent par cœur sa vie privée et ils peuvent la réciter comme un texte, comme un extrait de Plutarque si la police leur pose trop de questions. Mais DSK est tranquille : il est le client le plus prestigieux de cet hôtel français où il se trouve en outre sur le territoire français, selon ses calculs qui s'avèreront faux au fur et à mesure du progrès de la situation. Il pense qu'il est à l'abri de la justice américaine qui ne fait pas de distinction entre un V.I.P. et un V.O.P. — en d'autres termes, les personnes ordinaires et extraordinaires se retrouvent dans la même prison et parfois dans la même cellule.

Je suis né à Moscou et j'ai quitté l'Union Soviétique en 1974. DSK n'a plus besoin de fournir au monde les détails de sa biographie car tout le monde sait qu'il a appris une multitude de langues dans son enfance, qu'il est très doué et qu'il a une mémoire à toute épreuve. Moi, je me dois de préciser où je suis né, quand j'ai quitté mon pays natal et combien de langues je parle couramment. Je ne sais pas si s'est très important, étant donné que je ne parlerai ni à Angela Merkel ni à Silvio Berlusconi. Ils parlent sans doute anglais, mais je ne leur parlerai pas anglais non plus. Ce n'est pas une grande perte : on n'a rien à se dire. Je n'aurais rien à dire à DSK non plus, si je le rencontrais en prison ou en première classe d'Air France. Je peux parler de lui sans être traduit devant les tribunaux pour diffamation.

Je quitte Moscou, je m'installe à Versailles, ma mémoire commence à avoir des trous que je n'arrive pas à boucher. En 1976 l'ambassadeur soviétique cherche à me rencontrer ; ses supérieurs espèrent que je regagnerai mes pénates pour ne pas noircir le tableau des exploits des travailleurs qui continuent à vivre dans le pays du communisme naissant. On n'échange pas le pays de Lénine pour le monde capitaliste où l'homme est un loup pour l'homme. Les hommes se mangent entre eux et par conséquent il n'y a plus d'hommes dans les pays capitalistes. Il n'y a que des femmes draguées par DSK et quelques ressortissants de l'ex-Union Soviétique.

Je dis au secrétaire de l'ambassadeur que je peux le rencontrer au consulat soviétique — sur le territoire français. Je n'ignore pas que seules les ambassades se trouvent sur le territoire du pays qu'ils représentent. (DSK n'ignore pas le statut du Sofitel, mais pour une raison inconnue, il pense qu'il peut s'y adonner à ses frasques impunément.) L'ambassadeur estime qu'il est trop important pour rencontrer un V.O.P. au consulat soviétique ou ailleurs. Je parle donc à son secrétaire qui est un homme plutôt affable. Je lui dis tout ce que je pense car je ne

suis pas sur le territoire soviétique où je serais mis en prison en un rien de temps. DSK matérialise ses phantasmes et se retrouve en prison : il est à New York, pas à Paris. Et il ne parle ni à Angela Merkel ni à Silvio Berlusconi. Il donne des ordres, mais la femme de chambre ne lui obéit pas.

Je vais toujours plus vite que les violons et pourtant j'aime les tempi lents. J'aime les violons qui jouent lentement les symphonies de Brahms et de Schubert. « Les étrangers aiment les expressions toutes faites », dit Gabrielle. J'aime simplement les violons et les symphonies de Beethoven. Dommage que je ne sois pas musicien. Dans son enfance, DSK jouait du piano à la perfection : il était doué dans tous les domaines, comme nous le savons. Mais il ne pouvait être pianiste et économiste à la fois. Vous ne pouvez pas être le président du Fonds monétaire international et donner deux cents concerts par an dans tous les pays du monde. DSK a choisi le Fonds monétaire international et pas Carnegie Hall. Tant mieux pour lui ; tant pis pour nous. Je suis sûr qu'il aurait sodomisé cette femme de chambre même s'il avait été un pianiste de renom.

Il se prépare donc à la recevoir dans sa suite. Comment se prépare-t-il ? Il sait que le plaisir solitaire est un bon entraînement, surtout si la rencontre amoureuse a lieu le matin. Vous n'êtes pas encore à moitié ivre et d'autres femmes n'aiguisent pas votre appétit. Il est seul dans sa suite et le plaisir solitaire s'impose au moins sur le plan linguistique : quand on est seul, on ne profite pas de l'atmosphère d'une partouze. DSK se réfugie dans la salle de bain qui est un lieu tout indiqué pour le plaisir auquel les autres – ou l'Autre, comme aurait dit Levinas – ne participent pas. Il commence tout doucement, sans brusquer les choses. Il sait qu'il ne faut pas les brusquer, sinon, comme dit le marquis de Sade, « l'écoulement de cette semence, en diminuant l'activité de vos esprits animaux, ralentirait la chaleur de vos dissertations ». Certes, il n'est pas en train de faire un discours en Allemagne – en allemand – ou en Grèce. Il n'a donc aucune intention de citer Plutarque. Enclin à la nonchalance, il cite le marquis de Sade aux moments décisifs de la drague. Par exemple : « Une jolie fille ne doit s'occuper que de *foutre* et jamais d'*engendrer*. Nous glisserons sur tout ce qui tient au plat mécanisme de la population, pour nous attacher principalement et uniquement aux voluptés libertines dont l'esprit n'est nullement peuplé. »

« La nature l'a doté d'une mémoire phénoménale qui lui permet d'ingurgiter ses leçons plus vite que les autres », écrit Michel Taubmann. Cette mémoire lui joue de mauvais tours parfois. Il ne sait pas encore qu'il risque la prison s'il rate son coup, mais au lieu de citer le marquis de Sade ou un numéro de *Play Boy*, il se souvient d'Antonio Gramsci, de ses *Cahiers*

de prison. Sa mémoire est prophétique et en cela, il suit la tradition vénérable des prophètes d'Israël. Pourquoi n'écoute-t-il pas les prophéties de sa mémoire ?

DSK est avant tout un économiste et même ses partouzes sont ponctuées par des chiffres et les termes qui n'ont rien à voir avec l'amour, l'érotisme et la jouissance. Mais il ne tient pas à contrecarrer l'écoulement de ses souvenirs : il sait qu'il ne faut pas toujours se concentrer sur l'objet de son désir par crainte d'épuiser sa fantaisie avant qu'elle ne soit sollicitée par la partie du corps dont le marquis de Sade parle dans ses œuvres. « L'activité économique appartient en propre à la société civile. L'Etat ne doit pas intervenir dans sa réglementation. Mais comme dans la réalité effective, la société civile et l'Etat sont une seule et même chose, force est de reconnaître que le libéralisme économique est lui aussi une 'réglementation' de caractère étatique, introduite et maintenue au moyen de la loi et de la contrainte : c'est l'acte d'une volonté consciente de ses propres fins et non l'expression spontanée, automatique, du fait économique. »

L'Etat ne doit pas intervenir dans sa réglementation. En Amérique, on répète souvent cette phrase. Mais on ignore la fin de la citation qui résonne dans sa mémoire. « Tout est un cercle vicieux, pense-t-il. Tout est étatique, éthique, méthodique. Ma rencontre avec la femme de chambre est une affaire privée. Elle peut devenir publique si je rate mon coup. Non, je suis dans un hôtel français où je ne risque rien, même pas quinze jours de prison. En Union Soviétique, c'était la peine de réclusion minimum : quinze jours. »

Dans sa jeunesse, il avait l'habitude de jouer à un petit jeu. Il s'imaginait dans la peau d'un criminel jugé par un tribunal judaïque. « Supposons que je tue quelqu'un accidentellement. Les accidents se produisent tous les jours et donc je peux tuer quelqu'un sans le vouloir. Supposons que j'aplanis un toit en terrasse à l'aide d'un rouleau. Soudain, ce rouleau tombe et tue quelqu'un. Ou je descends et je tombe. En tombant je tue quelqu'un. Je suis très intelligent et ma mémoire est à toute épreuve. Mais je tombe parfois parce que mon corps est assez lourd. La loi de la gravitation triomphe souvent de mon sens de l'équilibre. Elle m'entraîne dans sa chute et je tombe. Supposons qu'en tombant je tue quelqu'un. Si je suis sur terre, je ne tuerai personne : quoique lourd, mon corps ne sera pas en mesure d'écraser un autre corps. Mais si je grimpe sur une échelle et je tombe en tuant quelqu'un, on ne me bannira pas. Si, par contre, je descends de l'échelle et je tombe en tuant quelqu'un, on me bannira du Maroc. Bon, je vivrai en France. Il n'y a pas de mal à cela. Je ferais mieux de tomber en tuant quelqu'un pour que je puisse m'installer en France. Il faut que je descende de mon échelle plusieurs fois par jour en regardant vers le bas. Si je vois quelqu'un, je descends. Si je ne vois personne, je ne descends pas : ce n'est pas la peine de descendre si je ne vois

personne. Autant rester en haut de l'échelle. Il y a un saint chrétien qui passait sa vie sur une sorte d'échelle – en guise de pénitence. Et bien, je resterai en haut de l'échelle aussi longtemps qu'il le faut, en attendant quelqu'un. J'y resterai jusqu'à ce que quelqu'un passe à proximité de l'échelle. Alors, je tomberai et je le tuerai – accidentellement. Non, ce ne sera pas un meurtre accidentel. En ce cas, je serai condamné à mort. Je ne vivrai jamais en France parce que je serai condamné à mort. Au fait, j'aimerais plutôt vivre aux Etats-Unis : de là-bas, la France doit paraître très petite. Pourquoi ne pas devenir le directeur général du Fonds monétaire international ? Mais si je tue quelqu'un de cette manière, je serai condamné à mort. Non, personne ne saura que je l'ai fait volontairement. J'ai le droit de rester en haut de mon échelle toute la journée et toute la nuit. J'ai le droit d'y vivre. Et puis, je tombe parce que je suis maladroit et que mon embonpoint m'empêche de garder l'équilibre. 'Je n'y peux rien, dirai-je au juge. Je tombe très souvent. Un faux mouvement et je tombe. Je ne suis pas un oiseau. Je ne sais pas me retenir dans les airs pour ne pas tomber sur ceux qui passent en bas de mon échelle.' Voilà ce que je dirai au juge pour me disculper. »

« Emmenez-le hors du camp », dit le juge. Un des témoins renverse DSK et le fait tomber sur les reins. DSK meurt de sa chute ; la loi est satisfaite. DSK ressuscite car il retombe toujours sur ses pieds. Même s'il tombe sur les reins, il retombe sur ses pieds. Alors, le second témoin saisit une pierre et la lui lance, visant au cœur. Le coup est mortel ; justice est faite. DSK ressuscite de nouveau. « La main des témoins le frappera la première pour le faire mourir, dit le juge. Ensuite ce sera la main de tout le peuple. » Le peuple lève la main. « Il faut le pendre », dit le frère de la victime. « On ne pend que ceux qui ont été convaincus de blasphème et d'idolâtrie », dit le juge. « Il faut le pendre », répète le frère de la victime. « D'accord », dit le juge. On trouve une poutre. On y pend DSK qui ressemble aux carcasses d'animaux pendues par les bouchers. « Descendez le cadavre, dit le juge. Il ne faut pas violer la loi qui dit : 'Son corps ne restera pas exposé toute la nuit, mais vous l'enterrez le même jour car celui qui est pendu est un objet de la malédiction de Dieu. » « Pourquoi a-t-il été pendu ? » dit une jeune femme. « Parce qu'il a maudit le Nom, et que par conséquent le Nom céleste est profané », répond le juge.

« Serais-je puni de lapidation ? » se demande le jeune DSK. Et il passe en revue les crimes punis de lapidation : l'inceste avec sa mère, la seconde femme de son père ou sa propre belle-mère, l'homosexualité, le commerce contre nature d'un homme ou d'une femme avec un animal, le blasphème, l'idolâtrie, la mise à mort d'un enfant par le feu pour adorer Molokh, la nécromancie, la divination, la profanation du sabbat, la malédiction de son père ou de sa mère, les rapports sexuels avec une jeune fille fiancée, l'idolâtrie inculquée à une

personne ou à une localité entière, la sorcellerie, la rébellion filiale. « Je choisis les rapports sexuels avec une jeune fille fiancée, se dit DSK. C'est le seul crime qui m'aille comme un gant. Un jour, il faut que je fasse l'amour avec un animal pour voir ce que cela donne. »

« L'attitude de l'économisme à l'égard des expressions de la volonté, de l'action et de l'initiative politique et intellectuelle, est pour le moins étrange : comme si celles-ci n'étaient pas une expression organique des nécessités économiques, et même la seule expression efficiente de l'économie. »

« Ma volonté est liée à l'économie, se dit DSK. Je veux la femme de chambre. Sans l'économie je ne serais pas dans cet hôtel. Sans l'économie elle ne ferait pas attention à moi. Les femmes de chambre convoitent l'argent de ma femme, mais elles admirent mon intelligence et apprécient l'importance de mon poste. C'est pour ça qu'elles craquent pour moi et font tout ce que je leur demande de faire. Ma volonté, leur action, mon initiative sexuelle. Gramsci aurait dû ajouter le mot 'sexuel'. Il ne faisait pas assez attention aux femmes de chambre. »

Le plaisir solitaire commence à faire de l'effet. DSK se sent de plus en plus en forme. Pourquoi ne pas inviter deux femmes de chambre dans la suite ? Jamais deux sans trois. Son raisonnement ne quitte pas les sentiers battus, mais cela lui est égal. Il n'est pas en train de parler à Angela Merkel. Il suit son raisonnement dans la salle de bain de sa suite ; son plaisir solitaire est vraiment solitaire pour le moment. « Elle partagera ce plaisir », pense-t-il. Cela lui fait plaisir de penser que la femme de chambre partagera son plaisir car il aime faire plaisir aux autres : c'est la vocation d'un vrai économiste. À quoi l'économie sert-elle si ce n'est pour nous faire plaisir ? L'argent ne sert à rien si l'on n'en profite pas. On peut l'accuser de tout ce qu'on veut, mais personne ne dira qu'il ne profite pas de l'argent de sa femme ou plutôt du grand-père de sa femme, Paul Rosenberg. Les socialistes ne comprennent rien ; ils disent n'importe quoi. Comment un millionnaire peut-il comprendre et partager les soucis des Français moyens, lui qui est plus riche que tous les hommes politiques de droite réunis ? Lui, il comprend les Français moyens ; les socialistes ne comprennent rien. Ils pensent que s'ils roulent en scooter, ils roulent en direction des Français moyens, de leurs soucis. Où prendront-ils l'argent s'ils ne peuvent même pas s'offrir une Porsche ? Comment remédier aux maux de la France sans Porsche, sans villa à Marrakech ? Sans argent on n'aide pas les gens. Les socialistes ne disent que des bêtises. « Dominique Strauss-Kahn, c'était un ministre des Finances plus tendance Karl Lagerfeld que Karl Marx. » Ils ne sont pas tendance du tout. Karl Marx n'est plus à l'ordre du jour, même si son spectre se balade quelque part. Karl Lagerfeld n'est pas à la portée des Français moyens, mais ceux qui représentent la France

s'habillent chez lui ou chez le tailleur de New York que DSK affectionne particulièrement. Chaque costume qu'il porte vaut 15000 dollars. S'il portait des costumes moins chers, le Fonds monétaire international ne donnerait pas tant d'argent à la France et à la Grèce où Plutarque est né il y a dix-neuf siècles.

Le plaisir solitaire continue à faire de l'effet.

15

Les socialistes et les Français moyens regardent DSK, ses costumes et les images luxueuses de sa résidence surveillée de Manhattan. Ils se disent : « Bon, d'accord. Il viole une femme de chambre, il la sodomise et lui met ce qu'il veut dans sa bouche. Elle crache et s'enfuit. Ça arrive à tout le monde. On le fait aussi – en dehors des Etats-Unis. Mais si on vous attrape, il faut jouer le jeu. On vous met en prison, on vous libère sous caution. Comportez-vous avec modestie. Après tout, vous êtes un criminel. Il n'y a pas de quoi pavoiser, se prélasser dans les fauteuils Louis XV, comme si de rien n'était. Sa femme loue un hôtel particulier à 50000 dollars par mois. D'accord, ce n'est pas elle qui a sodomisé la femme de chambre. Mais c'est son mari qui l'a fait. Elle le récompense pour son exploit macho, elle lui fait des cadeaux. 'Vas-y, mon petit. Ne t'inquiète pas. Je vais te tirer d'affaire. Tu trouveras une autre femme de chambre. Il y a beaucoup d'hôtels dans le monde.' On trime comme des bêtes et lui, il saute des femmes de chambre et ne se suicide même pas. »

« Je comprends que ça puisse choquer des millions de Français d'entendre parler de loyers pareils, dit le porte-parole du PS, Benoît Hamon.

- A sa place, je ne l'aurais pas fait, mais c'est son choix », commente un député.
- Vous n'auriez pas fait quoi ? demande un journaliste.
- Je n'aurais pas touché les seins de la femme de chambre.
- Vous préférez les jambes alors ? Il y a des hommes qui aiment les seins. Les autres aiment les jambes.
- J'aime les deux, mais je ne l'aurais pas fait. Je n'aurais pas loué cet hôtel particulier.
- Anne Sinclair a loué un appartement modeste, mais les voisins...
- Il n'était pas modeste.
- D'accord. Je ne peux pas me permettre de louer un appartement modeste à New York. C'est pour ça que je vis à Sarcelles.
- Et moi, je vis à Bobigny. Mais je ne sodomise pas les femmes de chambre.
- Vous sodomisez qui, sans indiscrétion ?

- C'est son choix. Qu'il sodomise ce qu'il veut, mais les criminels doivent vivre en prison tandis qu'il nage dans sa piscine.

- Il nage dans le bonheur au lieu de sombrer dans la démence.

- Si je devais être enfermé quelque part pendant plusieurs mois, je préférerais être dans 600 m² que dans un studio.

- Il voulait être dans un studio, mais les voisins criaient : 'Pas dans mon arrière-cour, pas dans ma rue, pas dans mon quartier, pas dans mon pays.'

- Ils voulaient qu'on l'extrade vers la France.

- Ils voulaient qu'il épouse la femme de chambre et vive dans le Bronx.

- Ce qui choque, ce ne sont pas tant les ressources financières de DSK que l'écart avec celles de la plaignante, dit Jérôme Sainte-Marie.

- Il faut qu'elle épouse un homme dont le grand-père collectionnait les tableaux.

- Il faut que ce grand-père soit un ami de Picasso.

- Et de Matisse, et de Braque, et de Salvador Dali.

- Picasso aurait peint toute la famille. Et Anne Sinclair aurait donné le tableau au Metropolitan Museum.

- Si Ophélie épouse DSK, Anne Sinclair leur donnera son héritage. Tant pis pour ses enfants.

- Ophélie a une fille. Elle a droit à l'héritage d'Anne, elle aussi. Ce couple fortuné a une fille de plus maintenant.

- Il faut qu'ils assument.

- Il faut qu'ils se suicident. »

Pour une fois, on parle d'Ophélie. On craint même qu'elle ne sombre dans la folie – comme la vraie Ophélie. On se dit qu'elle ne doit pas s'approcher de l'Hudson ou de toute autre rivière. Sait-elle nager ? se demande-t-on. Même si elle sait nager, elle risque de se noyer car on oublie presque tout quand on est dément. On n'oublie pas de se noyer, mais on oublie le reste car rien d'autre ne compte à part la noyade. On se dit qu'elle doit vivre avec la famille Strauss-Khan, sous le même toit, pour profiter de la piscine qui se trouve au milieu de la maison, juste en face du cinéma où Anne Sinclair regarde les films français. Ophélie aime nager et elle peut le faire autant qu'elle le veut dans la maison de DSK, sous la surveillance de ceux qui le surveillent et qu'il paie de sa poche ou plutôt de la poche de sa femme. Lorsqu'on parle de poches, on ajoute toujours qu'il s'agit des poches de sa femme.

La plupart du temps, on dit pourtant qu'Anne Sinclair est une femme admirable. (Les féministes passent d'une femme à l'autre sans problème.) Ophélie est formidable : on loue sa

modestie, sa fidélité à son mari décédé, son efficacité, ses bonnes notes. Anne Sinclair est formidable aussi, mais pour une autre raison. Elle ne nettoie pas les suites royales, ni même les suites princières ; elle n'a pas de bonnes notes au Sofitel pour la bonne raison qu'elle n'y a pas de notes du tout : elle n'y travaille pas et ne compte pas y travailler, même si elle est obligée de rester à New York toute sa vie pour ne pas se séparer de son très cher DSK. Elle compte sur sa fortune qui diminue chaque jour ; elle compte rester aux côtés de son mari quoiqu'il advienne. Elle n'ira pas avec lui en Sibérie, contrairement à ce que les femmes de Décembristes ont fait au XIX siècle. Je devrais parler des Décembristes à ceux qui ne connaissent ni Nicolas I^{er} ni la Russie, mais je n'ai pas le temps. Tout le monde connaît la Sibérie, même les écoliers américains. Ils s'enfuient lorsque l'on prononce le mot « Sibérie ».

Pour en revenir à Anne Sinclair, elle ne compte pas voyager car son mari ne voyagera plus jamais ; et comme elle veut rester à ses côtés, elle ne voyagera pas non plus. Certes, elle n'ira pas en prison, mais elle restera tout près de la prison, de la cellule où son mari passera le reste de sa vie. Elle lui portera les oranges et d'autres fruits, d'autres légumes bios. Récemment, on a trouvé quelques concombres empoisonnés en Allemagne et ailleurs. Plusieurs personnes en sont mortes. Donc, Anne Sinclair ne portera pas à DSK des concombres qui viennent d'Espagne. Elle lui portera les oranges qui viennent d'Espagne.

Bref, c'est une femme remarquable. N'oublions pas qu'au début des années 90, elle était la journaliste la plus populaire du pays ! Les Américains disent : « On ne la connaît pas. » Alors, il faut ajouter que quand on parle du pays où Anne Sinclair brillait, on parle de la France et pas des Etats-Unis. « Où a-t-elle brillé ? Où est la France ? » demandent les Américains. On dit que les Français ne connaissent pas la géographie. Que dire des Américains ?

Bref, elle brillait en France. Ses yeux bleus électrisaient la France profonde et la France superficielle, sinon DSK ne serait pas tombé amoureux d'elle. Son sourire radieux parlait de l'avenir radieux de la France et de toute la terre. Elle faisait fondre les téléspectateurs les plus réfractaires à la politique, sinon je n'aurais pas regardé son émission de temps en temps.

Son grand-père connaissait les meilleurs peintres de tous les temps et sa mère a été peinte par Picasso. Anne Sinclair a vendu ce portrait soit au Musée Picasso, soit au Musée d'Art Moderne pour payer les droits de succession. Elle a vendu beaucoup d'autres tableaux et elle continue à en vendre tous les jours pour payer les surveillants de son mari et aussi pour dédommager les automobilistes qui passent trop de temps dans les embouteillages à cause de lui. Tout le monde veut voir leur nouvelle résidence et leur ancienne résidence – celle qui se trouve à proximité de l'arrière-cour qu'un homme, photographié par les plus grands

journalistes du monde, leur interdisait mordicus : « Pas de DSK dans mon arrière-cour. » (*Not in my backyard*, en anglais.) Il portait cette pancarte à travers New York et les touristes, les journalistes le photographiaient. Ils lui posaient la question suivante : « Où est votre arrière-cour ? » Il leur donnait son adresse et à présent ils s'agglutinent devant cette arrière-cour pour voir l'endroit où DSK n'a pas passé le reste de sa vie ou quelques semaines en attendant la prison éternelle.

Tout d'un coup, il y a trois ou quatre décennies, Anne Sinclair se trouve à la tête d'une fortune dont il est bien difficile de mesurer les contours exacts. « Où sont les contours de cette fortune ? » demandent les peintres qui veulent peindre la fortune bâtie grâce aux peintres. « Nous ne le savons pas », disent les avocats d'Anne Sinclair. Une légende tenace – et jamais démentie – prétend qu'elle posséderait encore un stock de plus de cent cinquante œuvres dans les coffres d'une banque située à l'étranger, peut-être même aux Etats-Unis. DSK n'a pas à s'inquiéter : même si on le condamne à mille-et-un ans de prison, il aura de quoi manger.

Il est clair qu'Anne Sinclair n'a pas volé cet argent. Mieux encore, elle perd de l'argent, entraînée trop loin par sa fierté professionnelle. De 1984 à 1997, elle est la reine de l'information sur TFI ; mais elle refuse de capitaliser sur sa célébrité. Elle décline toutes les invitations en or pour apparaître ici et là, bien que ces offres auraient pu lui permettre de doubler ou même tripler son salaire. De même, elle renvoie systématiquement les bijoux qui lui sont prêtés par les grands joailliers pour qu'elle les porte à l'antenne : ce qu'elle garde, elle l'achète. Pas de cadeaux, j'ai tout ce qu'il me faut. Ne savez-vous pas que j'ai de quoi payer vos bijoux, vos villas, vos jets privés ? Une probité morale qui est tout à son honneur lui permet de garder aujourd'hui la tête haute. Cela ne l'empêche pas d'adopter un profil bas.

Son succès personnel se confirme avec une autre émission, *Question à Domicile*. Elle débarque chez les V.I.P. et les questionne sur leur vie, sur leur peur de la mort. Elle ne les questionne jamais sur leurs partouzes et leurs exploits dans le domaine de la pédophilie. On ne mélange pas la politique et la pédophilie. Un philosophe français vient de parler d'un ministre pédophile qui vit et jouit au Maroc. On le questionne et il ne dit rien. Anne Sinclair savait que personne ne parlerait de partouzes à l'antenne ; il était donc inutile de poser à ses invités ce genre de questions. Elle ne les posait pas, mais à la fin de l'émission un invité qui restait caché jusqu'à la dernière minute quittait sa cachette et demandait à l'invité principal : « Me reconnaissez-vous ? » Cet invité surprise pouvait être un petit garçon ou une petite fille ; ou une jeune femme, une belle femme. Ou même une femme laide. « La beauté est la chose simple, écrit le marquis de Sade. La laideur est la chose extraordinaire, et toutes les imaginations ardentes préfèrent sans doute toujours la chose extraordinaire en lubricité à la

chose simple. La beauté, la fraîcheur ne frappent jamais qu'en sens simple ; la laideur, la dégradation portent un coup bien plus ferme, la commotion est bien plus forte, l'agitation doit donc être plus vive. »

L'invité principal agite les bras et dit : « Non, non, non. Je ne vous reconnais pas. » « Ah bon ? dit l'invité surprise. Tant pis. » Et il disparaît dans les coulisses. L'émission est terminée. L'invité principal baise la main d'Anne Sinclair qui sourit et le séduit grâce à ses yeux bleus. « Les yeux bleus, les yeux pleins de passion », chante l'invité en quittant le studio. Dans les coulisses, il rejoint l'invité surprise. L'émission est terminée, mais tout ne fait que commencer.

Au cours d'un des tournages, Anne Sinclair fait la rencontre de l'homme de sa vie. C'est un coup de foudre, foudre, foudre, foudre, foudre. J'ai entendu les Allemands prononcer ce mot et je m'en souviens encore, malgré les défaillances de ma mémoire. Elle ne tombe pas dans ses bras au cours de l'émission ; elle attend la fin, les coulisses. Elle oublie qu'il y a un invité surprise dans les coulisses. Comme par hasard, c'est une femme de chambre. Elle sort de sa cachette et dit à DSK : « Me reconnaissez-vous ? » Dans son for intérieur, Anne Sinclair appelle déjà DSK « mon cher, mon très cher DSK », mais elle ne dit rien à haute voix. DSK dit : « Non, je ne vous reconnais pas.

- Vous ne pouvez pas la reconnaître, dit enfin Anne Sinclair. Vous ne la verrez qu'en 2011. Je ne connais pas encore la date. Promettez-moi de ne pas faire de bêtises d'ici-là.

- Je vous le promets, dit DSK en riant.

- Promettez-moi d'être sage pendant le nettoyage.

- Promis », dit DSK. Il rit toujours.

L'émission est terminée. Leur vie de couple commence dans les coulisses ; elle continue à Marrakech.

16

Sortie des coulisses, la femme de chambre se tient devant la porte de la suite fatidique, pour ne pas dire fatale. Ce n'est pas une femme fatale qui se tient devant cette suite. Une belle femme – grande, modeste, efficace. Rien n'est encore perdu pour DSK. Il n'est pas encore sorti de la salle de bain ; libre à lui d'y rester pendant qu'Ophélie change les draps et passe l'aspirateur dans le salon et même dans la chambre à coucher. Il est curieux de savoir de quoi a l'air la femme de chambre qui pénètre dans la suite que la direction de l'hôtel lui prête, mais il sait pertinemment que la curiosité a tué le chat ; et il n'a pas envie d'être tué – pas aujourd'hui, en tout cas.

La plupart des journalistes prétendent qu'il ne pensait pas au danger avant et même après l'arrivée de la jeune femme dans son champ de vision. « Il pensait qu'il était en France où tout est permis aux VIP dit une femme interviewée par un successeur d'Anne Sinclair.

- Je ne crois pas que tout soit permis chez nous, répond le successeur. Je ne peux pas vous violer dans ce studio pendant que les millions de téléspectateurs nous regardent.

- Et si je suis consentante ? demande la journaliste.

- Dans ce cas, on fera l'amour dans les coulisses. Ce soir, après l'émission.

- La fellation aussi ?

- Je n'ai rien contre la fellation.

- Alors, l'émission est terminée », dit la journaliste aux millions de téléspectateurs.

DSK savait qu'il risquait sa carrière politique et même sa vie ce jour-là. Mais il ne savait pas s'arrêter. Il ne sait toujours pas s'arrêter. S'il va quelque part, il va quelque part. « Où vas-tu ? lui demande-t-on.

- En prison.

- Ah bon ?

- En prison, en prison, il répond. J'y vais de mon plein gré. »

Il y a une histoire juive que j'aime beaucoup. Au fait, j'aime presque toutes les histoires juives. J'aime l'autodérision que les Juifs pratiquent avec assiduité. À la fois, nous nous moquons de nous-mêmes et nous nous prenons très au sérieux.

Un Juif marche le long d'une route. Un moujik va à sa rencontre et lui demande : « Où vas-tu ?

- Je vais à Kiev. Est-ce loin ?

- Très loin. Tu comptes y aller à pied ?

- Oui.

- Pourquoi vas-tu à Kiev ?

- Parce que je sais qu'à Kiev je trouverai quelqu'un pour me ramener. »

Oui, Kiev est une grande ville où il y a beaucoup de voitures. New York est aussi une grande ville ; ce n'est pas une route déserte où il n'y a que des moujiks. DSK part à l'aventure. « Ne sait quand reviendra, ne sait quand reviendra. »

« Où vas-tu, Maître ?

Un jeune homme s'adresse à Rabbi Nahman dont il est le disciple.

- Je ne sais pas. Partir, tel est mon but. »

Ses frères et sœurs accourent. Ils le dissuadent de partir en disant qu'ils ont besoin de lui à la maison. « Ma maison est le voyage, répond-il. N'importe quel arbre que je trouverai sur

ma route est ma maison. La majeure partie de moi-même est déjà là-bas, et la minorité doit se plier à la majorité.

- La majorité peut avoir tort, dit sa famille. Prenons pour exemple les élections dans un pays démocratique. Ne sais-tu pas que la plupart du temps le peuple choisit un mauvais président ?

- Je suis le président de moi-même, répond-il. Je décrète une loi selon laquelle je dois partir. J'obéis à mes propres lois. »

DSK, lui aussi, obéit à ses propres lois. Une de ses lois lui dicte ceci : « Derrière la porte de ta suite se tient une femme de chambre. Elle est grande, elle a de longues jambes. À ma connaissance, tu raffoles des longues jambes, comme la plupart de tes collègues et des hommes ordinaires. Tu les appelles des VOP. Alors, écoute-moi bien. Elle veut que tu lui foutes la paix pendant qu'elle nettoie ta suite. Joue un peu avec le verbe 'foutre' : ça te fera du bien. 'Dominique aime manier les mots', écrit ton biographe. Il ne faut pas le contredire. Tu ne voudras tout de même pas décevoir les lecteurs de ta biographie. Ils risquent de se plaindre auprès de l'éditeur. 'Votre livre ment. DSK n'arrive même pas à manier le verbe « foutre ». Et pourtant ce n'est pas difficile. N'importe qui manie ce verbe à la perfection. N'importe quel gamin sait le faire dans toutes les circonstances. DSK en est incapable. Votre livre dit que c'est un génie. C'est un minus, rien de plus.' »

DSK part en voyage, mais il sait que quelqu'un le ramènera. Qui ? Dieu ? Est-ce la seule façon de sentir la présence de Dieu ? Nous attendons qu'Il nous ramène. Il ne peut nous ramener que chez Lui, dans son royaume. Pour qu'Il nous ramène, il faut partir : il n'y a pas d'autre moyen. Nous partons à la recherche de Dieu. Mais où Le chercher ? Quelque part.

On part quelque part. On ne sait pas où l'on va ; on ne sait pas quand on reviendra. On ne reviendra peut-être jamais. Je lis le livre de Marc-Alain Ouaknin *Lire aux éclats*. Rabbi Nahman part. « Tout le voyage n'est qu'obstacles, mais il les affronte comme des moments d'initiation à surmonter, comme un combat duquel il sort victorieux. » Il part ; DSK part aussi.

Il n'est pas trop tard. Il peut ne pas partir ; il peut encore se retenir. La femme de chambre entre dans sa suite, mais il est encore dans la salle de bain en train de faire sa toilette. Que fait-il au juste ? Il réfléchit peut-être. Il se dit : « Je ne sors pas, je ne cours pas à ma perte. J'attends jusqu'à ce qu'elle sorte, elle, la femme de chambre. Moi, je reste où je suis. Je suis très bien dans la salle de bain. Pourquoi la quitter ? Pour rien au monde je ne dois la quitter, sinon je perdrai le monde. Je perdrai le nord, l'ouest, le sud. Je perdrai Marrakech, Paris et Washington. Je perdrai ma vie, ma femme et tous les tableaux que je ne n'ai pas

encore vus et ceux que j'aimerais revoir. Je perdrai la bonne bouffe et les grands vins. Je suis un bon vivant. Je deviendrai un mauvais vivant. Je ferai de mauvais jeux de mots. Faut-il partir ? Faut-il mourir ? »

DSK a un goût immodéré pour les femmes de chambre, mais il veut cesser de s'y intéresser. Elles viennent pour nettoyer ses suites ; elles repartent. L'intérêt qu'il leur porte doit se limiter à cela. Quand il est à la maison, il n'y pense même pas. Il ne se dit pas : « Dans deux jours, je pars en voyage. Je ne serai ni à Marrakech ni à Washington. Je ne serai pas dans mes innombrables villas. Je serai dans un hôtel, dans deux hôtels. Et dans chaque hôtel il y a des femmes de chambre. Dans chaque hôtel il y a une dizaine de femmes de chambre, une centaine de femmes de chambre. » Non, il ne se dit rien de tel. Il jouit du confort de sa villa, de son hôtel particulier. Il ne pense pas du tout aux hôtels. Et puis, il part en voyage ; il descend dans un hôtel. Même s'il ne voit aucune femme de chambre dans le hall, il sent leur odeur ; il sait qu'elles sont là à l'attendre dans un couloir, dans un salon. Elles nettoient tout ; elles peuvent nettoyer son corps s'il consent à ce nettoyage. Grâce à elles, il peut se débarrasser des fluides qui l'empêchent de réfléchir en bouchant les canaux par lesquels passent ses pensées.

Il peut éviter les lieux où les femmes de chambre se promènent jour et nuit ; autrement dit, il peut louer des maisons dans les villes où il séjourne pour sauver l'euro et la Grèce, sans parler du Portugal. Mais dans chaque maison il y a des femmes qui nettoient quelque chose et cuisinent de bons petits plats. Ces femmes ne sont pas nécessairement des femmes de chambre ; ce sont des femmes quand même et DSK ne l'ignore pas. Il ferait mieux de rester chez lui en laissant tomber l'euro, l'Espagne et la crise mondiale. Il tient pourtant au titre auquel il a tous les droits : sauveur de l'humanité. Et les femmes de tous bords viennent à sa rencontre.

Il n'essaie même pas de s'inspirer le dégoût des femmes de chambre. Elles sont repoussantes, répugnantes. Toute la journée elles éliminent la saleté au sens propre, au sens figuré. Tous les mégots, toutes les débauches trouvent refuge sur leurs vêtements, sur leur corps, au tréfonds de leurs cœurs et de leurs âmes qui, malgré leur pureté intrinsèque, acceptent l'inévitable que les marxistes définissent comme le triste sort de la classe ouvrière ou la misère de la classe ouvrière. Mais DSK n'a rien contre cette petite saleté noyée dans la grande pureté des femmes simples chantées par Flaubert. Il aime les cœurs simples, à condition qu'ils logent dans des corps sophistiqués aux galbes agréables.

Selon le philosophe David Hume, la raison sert à accomplir ses désirs plutôt qu'à les juger. La raison de DSK travaille à plein temps. Elle accomplit une quantité de désirs sans les

trier sur le volet. Les désirs s'accomplissent ou ne s'accomplissent pas. Dans ce dernier cas, DSK souffre un peu, mais il se dit qu'il y aura d'autres désirs et d'autres accomplissements car il a tout son temps. Prenons le cas de Tristane Banon qui s'est plainte de son cas pendant une émission de télévision sans porter plainte pour autant. On se plaint et on ne se plaint pas.

Elle travaille sur un projet de livre intitulé *Erreur avouées*. « Le principe était de demander aux personnalités interrogées la plus grosse erreur de leur vie. » A présent on connaît la plus grosse erreur de DSK et je suis en train d'écrire un livre à ce propos.

En 2002 Tristane Banon s'adresse à DSK et il lui donne son adresse. Elle arrive dans un appartement complètement vide. Elle ne crie pas « *Housekeeping* » parce qu'elle n'a aucune intention de nettoyer cet appartement. DSK n'est pas nu, ce qui ne l'empêche pas de faire des avances à la jeune femme. Il lui dit : « Je ne suis pas très bavard. J'ai des complexes. Tenez-moi la main, sinon je ne pourrai rien vous dire.

- C'est une erreur, dit Tristane Banon. Mais je vous pardonne. J'espère que c'est la plus grosse erreur de votre vie.

- N'avez-vous jamais entendu parler du contact humain ? Des fluides. Avez-vous entendu parler des fluides ?

- Je ne sais pas de quoi vous parlez, dit Tristane.

- Je parle des vibrations. Mes pensées vibrent, mon cœur vibre. Pour sentir ces vibrations, vous devez me tenir la main. C'est ma réponse à votre question.

- Vos vibrations ?

- Oui.

- A un moment donné, vous avez vibré. C'est tout ?

- 'Il faut rire et pleurer, aimer, travailler, jouir et souffrir, enfin vibrer', comme dit Flaubert.

- Donc, vous vibrez. Mais ce n'est pas une erreur, d'après Flaubert – bien au contraire. Tout dépend du moment où vous vibrez, des circonstances...

- Je vibre maintenant. Je suis en train de vibrer.

- Vibrez tant que vous voulez, mais ne me serrez pas la main.

- Je vibre, donc je vis – donc j'existe, comme dit Descartes.

- Je sais que vous existez, sinon je ne serais pas venue chez vous. Quelle est la plus grosse erreur de votre existence ?

- Exister, peut-être. Il y a des philosophes qui pensent qu'il vaut mieux de ne pas naître.

- Vous êtes né, vous avez vécu, comme aurait dit Heidegger. Quelle est la plus grosse erreur que vous ayez commise ?

- Vous lisez donc Heidegger ? Nous avons un terrain d'entente. Lisez-vous Plutarque ?
- Quelles sont vos erreurs ? Choisissez-en une et parlez m'en.
- Pour ça, il faut que je dégrafe votre soutien-gorge. »

Il dégrafe son soutien-gorge, il essaie d'ouvrir son jean. Elle lui donne des coups de pied. « Ne me donnez pas des coups de pied, dit-il. Donnez-moi plutôt un coup de main. » Il débloque complètement. Ils se battent ; elle prononce le mot « viol », mais cela ne lui fait pas peur. Il est habitué au mot, au fait, et il n'a pas envie de changer ses habitudes. « La seule habitude qu'on doit laisser prendre à un enfant est de n'en contracter aucune », dit Rousseau. Trop tard : DSK n'est plus Domi.

17

Je n'ai pas encore de diabète, mais mes analyses ne sont pas brillantes. Mon médecin me conseille de m'abstenir de sucre et je m'en abstiens quand je vais au restaurant. Chemin faisant, je m'abstiens toujours de sucre et je me dis que je ne prendrai pas de dessert. Une entrée, un plat – c'est tout. Je me dis que même si l'on m'apporte quelques chocolats avec l'addition, je ne les mangerai pas. Je mange l'entrée, je mange le plat ; l'heure du dessert approche. Je vois le chariot des desserts que l'on roule d'une extrémité du restaurant à l'autre pour montrer à tous les clients ce qui s'y trouve. Je me rends compte que le temps a vaincu mes bonnes résolutions : je suis attiré par les desserts et j'en choisis quelques-uns pour assouvir mon désir et accentuer la tendance qui n'arrange ni mon médecin ni les amis qui me veulent du bien. Il y aura plus de sucre dans mon sang et dans mes urines à cause de cette mousse au chocolat, ce gâteau au chocolat auxquels je ne renonce pas car le temps a toujours le dernier mot. Au cours de mon trajet en taxi qui m'a mis devant la porte du restaurant, j'ai prononcé le mot « non » une dizaine de fois. Le chariot roule d'un bout de la pièce à l'autre et j'entends « oui » dans mon for intérieur qui s'approche de plus en plus de l'extérieur, de la table où je suis assis. Je dis « oui » au garçon et il me sert un morceau de ceci, une tranche de cela. C'est comme cela que DSK se comporte avec les femmes.

Ce n'est pas tellement la présence des gâteaux qui m'a fait changer d'avis à leur sujet : j'étais déjà prêt à céder à la tentation bien avant, en mangeant l'entrée. Je ne les voyais pas encore, mais le temps continuait à opérer un changement dans mon esprit, dans mes papilles gustatives. La même chose se passe avec DSK. Si le temps s'était arrêté au moment où il a pris la décision de ne plus jamais sauter sur les femmes qui ne lui appartenaient pas légalement, il n'aurait pas dégrafé leur soutien-gorge ; elles ne lui auraient pas donné des

coups de pied. Mais le temps est cruel ; il opère des changements partout et nous commettons des crimes sans le vouloir, sans vouloir du mal à nos victimes.

Non, je me trompe une fois de plus. Même si le temps s'arrêtait au moment des bonnes résolutions, DSK se précipiterait sur la première femme venue en la voyant – en un rien de temps. C'est le facteur « présence » qui joue un rôle décisif dans sa vie. S'il n'avait pas vu une femme de chambre dans sa suite, il ne l'aurait pas sodomisée ; il serait resté dans la salle de bain pour continuer à s'adonner au plaisir solitaire. Une fois le rite terminé, il aurait payé sa note et rejoint sa fille dans le meilleur restaurant de New York. Mais la femme de chambre entre dans sa suite et sa vie bascule. Chaque vie est un fauteuil à bascule ; elle est tantôt ici, tantôt là. Tantôt nous sommes dans une suite royale, tantôt c'est la plus grande prison du monde qui nous accueille. Et nous continuons à nous prélasser dans ce fauteuil, à moins que le suicide ne nous apparaisse comme l'unique solution à nos problèmes ; à moins que le temps ne nous dissuade de mettre fin à nos jours.

On interviewe le philosophe Jon Elster. On lui demande : « Peut-on imaginer de se donner une loi que l'on ne puisse plus défaire ? » « Oui », répond-il. Ma réponse est « non ». Il dit qu'il faut faire appel à une institution. Aux Etats-Unis, on interdit aux joueurs invétérés d'entrer dans les casinos. Les joueurs signent un papier autorisant à les jeter dehors s'ils franchissent le seuil de tel ou tel établissement. On les jette dehors ; ils reviennent. On les jette dehors une fois de plus. Cela continue de plus belle jusqu'à ce qu'ils se trouvent dans un hôpital, amochés par les videurs. Alors, ils changent de tactique. L'application est limitée à certains États. Ils prennent l'avion et s'envolent. L'application s'étend sur tous les états des Etats-Unis. Les joueurs sont dans tous leurs états, mais cela ne dure pas. Ils reprennent l'avion et s'envolent vers la France où ils jouent à Deauville et ailleurs. Ils prennent un train et vont à Monaco. Tout va bien : ils perdent leur fortune, mais personne ne les bat à l'entrée des casinos.

DSK écrit de nombreux SMS à Tristane Banon. « Est-ce que je vous ai fait peur ? » demande-t-il à répétition. « DSK aime la musique répétitive, écrit Tristane dans son bouquin. Il est minimaliste dans tout ce qu'il entreprend. S'il voit une femme, il ne pense qu'à son soutien-gorge et à son jean. Il ne pense pas du tout à ses pensées. »

Aucune femme n'accepte les invitations de DSK, quitte à renoncer aux interviews que la France entière – profonde, superficielle et moyenne – attend avec impatience. Il a beau écrire son adresse sur tous les bouts de papier qui lui tombent sous la main ; les femmes le désertent peu à peu. Mais on continue à l'inviter à la radio, dans les studios de télévision : on ne peut pas se passer du futur président de la République. Si la montagne ne vient pas à

Mahomet, c'est Mahomet qui va à la montagne. Donc DSK commande une Porsche et roule vers les studios de France Inter.

La chronique de Stéphane Guillon précède de quelques minutes son arrivée. « Dans quelques minutes Dominique Strauss-Kahn va pénétrer dans ce studio. Évidemment, des mesures exceptionnelles de sécurité ont été prises au sein de la rédaction. Pour protéger le personnel féminin, tous les endroits sombres et reclus de la station (parkings, toilettes et certains placards) ont été condamnés : cinq seuils d'alerte sont prévus lors de cette matinale, le dernier étant l'évacuation pure et simple du personnel féminin d'Inter vers d'autres étages. Essai de sirène. Hu ! Hu ! Hu ! À ce signal, je vous demande de vous diriger toutes sans exception vers les ascenseurs. Pas de panique. On va mettre du bromure dans son café. »

DSK entend la chronique en compagnie d'Anne Sinclair au moment où il quitte son riad de Marrakech. Non, il est déjà à Paris, dans son appartement du XVI^e arrondissement – à deux pas de la Maison de la Radio. Le couple a acheté cet appartement en prévision des nombreux interviews que DSK était censé donner pendant sa campagne présidentielle. Il comptait déjà le nombre des femmes qui lui diraient « bonjour » dans les studios, dans les coulisses, etc. Tout d'un coup, il entend cette chronique. Du coup, tous ses projets, tous ses espoirs s'écroulent. Que faire ?

Deux pas le séparent de la Maison de la Radio. Il fait ces deux pas en Porsche et se prépare à un combat sans précédent. La campagne présidentielle n'est rien à côté du combat qu'il doit livrer à l'humoriste et à tout le personnel masculin de la Maison – à toute la France, si nécessaire. Il téléphone à son meilleur ami qui lui dit ceci : « Si tu es le défenseur de la liberté d'expression, tu as aussi la liberté de ne pas te rendre à Inter. Si tu es le défenseur des droits de toutes les femmes sans exception tu as aussi la liberté de ne pas toucher leurs seins. Mais tu as aussi la liberté de les toucher. Donc, tu ne participes pas à cette émission. Dégrafe plutôt des soutiens-gorges. N'est-ce pas plus agréable ?

- Je suis avec ma femme, dit DSK.

- Ah bon ? Alors, vas-y. Réponds aux questions. Mais ne fais aucune allusion à Guillon. Tu vas lui faire de la pub. C'est encore pire. »

En faisant fi du conseil de son meilleur ami, DSK fait de la pub à Guillon. « Je ne veux pas faire de la pub à votre humoriste, dit-il, mais je dois vous dire que je n'ai pas tellement apprécié son humour. Ne sait-il pas que j'ai l'intention de sauver la France et le monde entier ? À présent je m'occupe du nucléaire. Les atomes sont autour de nous. S'il y en a trop, nous sommes détruits. Tout le monde le sait et pourtant on continue à construire des centrale nucléaires, on continue à produire des déchets nucléaires. Je n'ai pas le temps de penser aux

femmes. Certes, je pense à ma femme et cela prend beaucoup de temps. Donc, je n'ai pas le temps de penser à d'autres femmes, d'autant que tout le temps je pense aux centrales nucléaires que nos dirigeants actuels sont en train de construire. »

« La France est un étrange pays, écrit Michel Taubmann, où quelques humoristes se veulent plus moralisateurs que les puritains américains et où l'animateur Thierry Ardisson ouvre son antenne sans la moindre précaution à des accusations, totalement infondées, qui visent à salir l'honneur de Dominique Strauss-Kahn. » Qu'en pense-t-il à présent ? Qu'écrit-il ? « Les Etats-Unis sont un étrange pays où quelques juges et quelques policiers, sans parler des femmes de chambre, se veulent plus moralisateurs que les humoristes français et où les tabloïds prêtent leurs pages à des accusations, totalement infondées, qui visent à salir l'honneur et à détruire le corps de Dominique Strauss-Kahn. »

À moins en France ne détruisait-on pas son corps.

18

« En fait, n'est-ce pas une des vocations des institutions que de contraindre les gens à ne pas céder à leurs préférences momentanées ? demande le journaliste à Jon Elster.

- C'est une idée que j'ai avancée depuis longtemps et à laquelle je continue de réfléchir. Il y a des exemples qui semblent le vérifier. Aux Etats-Unis, il y a huit jours d'attente avant de confirmer l'achat d'une arme à feu. »

Il paraît qu'aux États-Unis on impose des délais de réflexion avant qu'une décision ne soit définitive. Une femme de chambre entre dans votre suite. Vous lui dites : « Attendez, laissez-moi réfléchir. » Et vous réfléchissez tranquillement, sans vous presser. La femme de chambre vous regarde et dit : « Monsieur, j'ai beaucoup de travail ce matin. Je dois nettoyer cinq suites.

- Elles sont vides, ces suites-là. Tandis que ma suite est pleine. Je veux dire que je ne suis pas encore parti. J'ai un rendez-vous avec ma fille, mais j'ai tout mon temps. Et il faut que je réfléchisse avant de prendre une décision définitive.

- Quelle décision ?

- Vous êtes trop indiscrete, ma petite. Et vous m'empêchez de réfléchir. Plus vous parlez, plus long sera le temps de votre attente. »

Vous continuez à réfléchir. Si vous ne saviez pas que le gouvernement avait imposé ce délais de réflexion, vous caresseriez le corps de la femme de chambre sans hésiter une seconde. Mais le délai est imposé et vous réfléchissez pour ne pas vous retrouver en prison. Vous vous demandez de temps en temps : « Est-ce terminé ? Dois-je continuer à réfléchir ?

Cela dure combien, ce délai ? huit jours ? Mais je ne suis pas en train d'acheter une arme à feu. J'achète une femme de chambre. Une femme de chambre n'est pas une arme à feu. Si, dans un certain sens. Je brûle déjà, je suis en feu. Dois-je dire 'feu' à *mon* arme à feu ? Attendons encore un peu. »

Vous savez que le gouvernement américain impose aussi un délai avant un mariage, un divorce, un avortement. Vous n'avez aucune intention d'épouser cette femme de chambre, d'autant que vous êtes déjà marié. Pour pouvoir l'épouser, il faut que vous divorciez d'avec votre femme. Mais vous n'avez pas besoin de réfléchir à cette dernière éventualité : pour rien au monde vous ne divorcerez d'avec votre femme. Primo : elle est riche et la femme de chambre est pauvre. Ses poches sont vides et elle ne vous offrira jamais un riad à Marrakech. Il n'y a donc pas de « secundo » dans cette affaire. Et l'avortement ? D'accord, vous n'utiliserez pas le vagin de la femme de chambre. Vous êtes un lecteur assidu du marquis de Sade et vous savez qu'il y a des endroits plus appropriés à la vraie jouissance.

Madame de Saint-Ange parle du sceptre de Vénus, alias l'arme à feu qu'Eugénie – sa pupille – voit sous ses yeux. « On le nomme membre par excellence, dit Madame de Saint-Ange. Il n'est pas une seule partie du corps humain dans laquelle il ne s'introduise. Toujours docile aux passions de celui qui le meut, tantôt il se niche là (elle touche le con d'Eugénie) : c'est sa route ordinaire... la plus usitée, mais non pas la plus agréable ; recherchant un temple plus mystérieux, c'est souvent ici (elle écarte ses fesses et montre le trou de son cul) que le libertin cherche à jouir : nous reviendrons sur cette jouissance, la plus délicieuse de toutes ; la bouche, le sein, les aisselles lui présentent souvent encore des autels où brûle son encens... »

Vous n'avez que l'embarras du choix. Vous choisissez la bouche et le trou du cul. L'un ou l'autre ? La question ne se pose pas comme cela : vous pouvez avoir les deux, à condition que vous réfléchissiez avant de choisir. On peut aussi choisir la sortie – celle de la femme de chambre. Vous lui dites simplement : « Sortez » et vous êtes sauvé. Le gouvernement américain vous laisse en paix et votre carrière continue de plus belle. Vous sauvez l'euro et supprimez les centrales nucléaires dans le monde entier. Plus de Tchernobyl, plus de Fukushima, plus de cancers. Les prolétaires de tous les pays vivent beaucoup plus longtemps et vous bénissent à longueur de journée.

La femme de chambre s'impatiente. Elle n'a que faire des centrales : elle n'en a jamais entendu parler. Vous continuez à peser le pour et le contre. D'un côté il y a le monde, de l'autre une femme de chambre. La femme de chambre est beaucoup plus petite que le monde, mais le monde est petit de toute façon. Et la femme de chambre est assez grande ; elle mesure près de 1,80 m. Et vous avez la folie des grandeurs et aussi celle des longueurs. Une fois

encore vous regardez ses jambes ; la décision est presque prise. La balance penche de plus en plus vers la femme de chambre qui vous ferme l'accès à la présidence de la République française. Pourquoi ne pas préférer une prison américaine ? C'est une superbe école de vie. Quand on me pose des questions au sujet de ma vie à Moscou dans les années soixante, je réponds : « Une école de vie sans pareille. »

Rabbi Nahman part en voyage. Il s'embarque à Odessa et attend que le navire atteigne la pleine mer. Un orage éclate, les flots submergent le pont. Rabbi Nahman est prisonnier du navire d'où il ne peut s'échapper. Il ne le veut pas. Il s'occupe de la « délivrance des âmes ». Faut-il préciser que son âme se trouve parmi ces âmes ?

Il est à Istanbul. « Nous sommes en pleine guerre, écrit Marc-Alain Ouaknin. La campagne d'Egypte bat son plein, Napoléon veut conquérir Jérusalem. Les combats font trembler les portes de la Terre sainte. La population d'Istanbul voit des espions partout : de ce fait, Rabbi Nahman doit subir les tracasseries des autorités turques, ainsi que la méfiance des juifs. » Une école de vie sans pareille.

Vous continuez à réfléchir. La femme de chambre ou le riad de Marrakech ? Son trou du cul ou l'Elysée ? D'ailleurs, rien ne dit que vous pourrez utiliser ce trou du cul si vous attaquez la femme de chambre : elle peut ne pas céder à vos avances. Vous vous retrouvez en prison pour rien. Du coup vous perdez les fanfares, les femmes dans le studio de France Inter et toutes les autres femmes de chambre, ce qui est encore plus important. Vous vous demandez si cette femme de chambre ne vaut pas toutes les femmes du monde. Comment répondre à cette question ? Toutes les femmes du monde –femmes du monde comprises – sont loin et plus ou moins vagues ; tandis que cette femme de chambre est à deux pas de vous, comme la Maison de la Radio. Vous n'avez pas besoin d'une Porsche pour franchir cette distance. Vous n'avez besoin de rien, à part votre arme à feu, votre sceptre de Vénus. Il est là ; la femme de chambre aussi. La décision est prise.

Pas si vite, pas si vite. Il est encore temps de revenir sur sa décision. N'avez-vous pas dit et redit à vos collaborateurs, aux membres de votre équipe exceptionnelle : « Ne faites rien qui puisse me porter préjudice, n'annoncez pas que je suis candidat, sinon je vais me faire virer du FMI. Ce n'est ni dans votre intérêt ni dans le mien » ? Est-ce dans *votre* intérêt de sauter cette femme de chambre ? A coup sûr, cela vous portera préjudice. Tout le monde sait que vous êtes candidat. Un journal américain l'a annoncé en ces termes : « *Yes, I kahn.* » Alors, vous pouvez ou vous ne pouvez pas ? Pouvez-vous vous retenir ou non ? Vous avez dit que votre campagne devait être préparée le plus loin possible des curieux. Si vous vous

approchez de cette femme de chambre, les curieux seront partout. Ils regarderont par les trous de vos serrures, ils feront des photos de vous dans les salles d'audience, en prison.

Vous vous dites que vous serez encore plus célèbre. Aucun président de la République française – de Gaulle compris – n'est aussi célèbre qu'un scélérat qui attaque une femme de chambre dans sa suite impériale, pourvu que ce scélérat soit le directeur général du Fonds monétaire international. Impérial, international – ça sonne bien, tout ça. Vous vous bercez de ces sons et la femme de chambre s'impatiente. « Désolée, Monsieur, mais je dois partir pour faire les autres suites.

- Ne partez pas, ne partez pas, ne me quittez pas. »

La chanson et la voix de Jacques Brel résonnent dans vos oreilles. Rien au monde ne peut être comparé au corps féminin planté devant vous. Vous vous approchez de ce corps et le corps recule. Vous vous approchez encore ; le corps continue à reculer. Il y a un mur derrière le corps qui recule. « Nous ne pouvons pas reculer : derrière nous, c'est Moscou », disaient les soldats soviétiques. Le corps ne peut plus reculer : il y a un mur derrière lui. Il ne recule pas pour mieux sauter car il y a un autre corps devant lui – votre corps. La femme de chambre est coincée entre votre corps et le mur.

19

Dans la première salle d'audience, on projette un film qui bouleverse tout le monde, y compris les avocats de DSK. C'est un film muet. Les créateurs de burlesques qui avaient conquis le monde du cinéma dans les années 1910 ne l'auraient pas récusé. Il y a deux corps dans ce film : un corps vêtu et un corps nu. Le corps nu s'approche du corps vêtu. Celui-ci recule, heurte un mur, rebondit vers le corps nu. Les bras de celui-ci enlacent celui-là – le corps vêtu – et les deux corps tombent par terre. Ils échangent des coups de pied et des gifles. Puis ils se relèvent et cela recommence de plus belle : le corps nu avance, le corps vêtu recule. Tout continue, tout recommence. La doctrine de l'éternel retour est étayée par ces manèges. Les bras nus enlacent le corps vêtu, dégrafent le soutien-gorge qui cache les seins du corps vêtu. Il ne les cache plus. Il y a donc un corps nu d'un côté et un corps à moitié nu de l'autre.

Le corps nu attaque ; le corps à moitié nu se défend. Le sceptre de Vénus vise la bouche du visage qui appartient au corps à moitié nu. Celui-ci est trop grand et le corps nu se met sur un divan pour mieux viser la bouche qu'il convoite. Le corps à moitié nu se déplace et le corps nu saute sur un lit et ensuite sur le bureau. Le corps à moitié nu se déplace à nouveau et le corps nu saute par terre. Le sceptre de Vénus vise maintenant le trou du cul qui est toujours caché par la jupe que le corps à moitié nu porte pendant les heures de travail. Le cul recule ; le

corps nu brandit le sceptre de Vénus. Le corps nu saute sur le cul vêtu et le corps à moitié nu s'écroule. Le corps nu s'installe sur le corps à moitié vêtu. Celui-ci se dérober aux caresses prodiguées par les bras nus et par le sceptre de Vénus. « Ce ne sont pas des caresses », dit le procureur.

Le sceptre de Vénus essaie de faire un trou dans la jupe du corps à moitié vêtu pour atteindre le cul. La première tentative échoue piteusement ; la deuxième aussi. Soit le spectre n'est pas assez fort pour faire des trous dans les vêtements ou il n'est pas destiné à cela. « L'avenir nous le dira » pensent les spectateurs. L'avenir continue à parler. Le corps à moitié nu est déjà nu aux trois quarts, mais il continue à se dérober aux soi-disant caresses du corps nu qui vise de nouveau la bouche ou la grotte de Vénus. La bouche claque des dents et le sceptre de Vénus recule pour mieux sauter. Il saute et pénètre dans la grotte de Vénus pour voir se qui s'y passe. Les dents ne claquent plus, mais le sceptre de Vénus sort de la grotte de Vénus, comme s'il n'y avait rien trouvé d'intéressant. Le corps nu aux trois quarts gifle le corps nu. Le corps nu gifle le corps nu aux trois quarts. Les spectateurs bâillent. Le juge continue à regarder le film avec une attention soutenue.

20

Personne ne peut accuser DSK d'avoir négligé ses devoirs de futur président de la République. Pris par ses fonctions, il profitait de ses passages en France pour demander à ses soutiens des notes tous azimuts. Y a-t-il assez de gendarmes en France ? Y a-t-il assez de délinquants en France ? Y a-t-il assez de viols en France ? « Les gendarmes ne doivent pas chômer, avait-il coutume de dire. Nous avons assez de chômeurs sur les bras. » La réforme de l'armée doit-elle être poursuivie ? Pourquoi réformer l'armée ? Sommes-nous à la veille de la Troisième Guerre Mondiale ? « Nous sommes plutôt à la veille de la fin du monde. Selon le calendrier de Maya, la fin du monde est programmée pour le 21 décembre 2012. À quoi bon réformer quoi que ce soit ? En tous cas, ma fin s'approche à grand pas. Sans moi, vous ferez ce que vous voulez. »

DSK disait la vérité à son équipe et ses membres le respectaient pour cela. Mais ils faisaient semblant de travailler ; DSK, lui aussi, faisait semblant de vouloir devenir président de la République. « Croyez-moi ou pas, je suis devenu écolo. Le rôle de l'air pur est primordial pour la vie humaine. Même les animaux et les plantes ont besoin d'air pur. Et nous, nous avons besoin des animaux et des plantes. Croyez-moi ou pas, je suis devenu végétarien, mais je dois penser à ceux qui aiment la blanquette de veau et la daube de bœuf. Les citoyens français ont le droit de manger ce qu'ils aiment. Ils m'aimeront pour ça. »

Et puis tout s'écroule – non seulement le corps de la femme de chambre, mais aussi les projets, la présidence, les plans nucléaires, les plans anti-nucléaires, l'armée, les gendarmes, les délinquants. Dorénavant il n'y a qu'un délinquant ou criminel dans le monde ; les autres sont éclipsés. Il est vrai qu'il y a toujours des meurtres dans le monde. Mais qui sont les meurtriers ? Sont-ils les futurs présidents, les futurs premiers ministres ? Ils sortent un couteau ou un revolver ; ils tuent quelqu'un. Et alors ? Il y a tant de meurtres autour de nous ; il y a tant de meurtres à l'intérieur de notre corps. Il y a des gens qui sont morts avant d'être morts. Ophélie appartient peut-être à cette catégorie. Tous les commentaires de ses amis vont dans le même sens : « Elle est dévastée », « elle n'est plus elle-même », « elle ne sera plus jamais elle-même », « elle sera quelqu'un d'autre », « elle était parfaite, donc elle sera imparfaite », « sa vie est en jeu », « sa vie est en danger », etc. Rien d'étonnant que tous ses amis la soutiennent et s'inquiètent pour sa vie : si elle gagne le procès – et il y a beaucoup de chances qu'elle le gagne –, elle partagera l'argent d'Anne Sinclair avec eux. « Ce sont mes meilleurs avocats », dit-elle. Ils font ce qu'ils peuvent pour qu'elle puisse quitter le Sofitel pour passer le reste de sa vie dans des hôtels de luxe – de l'autre côté de la barricade. C'est elle qui logera dans les suites royales et une armée de DSK – une armée réformée, à n'en pas douter – la servira en enlevant les restes des repas, en lavant les taches sur les moquettes.

Ses amis craignent pour sa vie. Certains d'entre eux ne sont pas analphabètes. Pour mieux défendre Ophélie, ils ont lu le livre de Taubmann. Ils citent les paroles de Tristane Banon qui craint toujours pour sa vie à cause de son indiscrétion que DSK considère comme une trahison : « Il y avait tout bêtement le fait que je vis seule à Paris. Il est avec un mec qui n'est pas forcément un tendre, il n'a pas forcément des méthodes très raffinées... Je ne pense pas qu'il m'aurait fait assassiner, mais me refaire le portrait, ça aurait été possible. » DSK était donc avec un mec. Avec un garde du corps ? Il n'allait pas la faire assassiner, selon elle. Qu'est-ce qu'elle en sait ? Il y avait un mec à côté de DSK ; il y avait d'autres mecs ailleurs. Ils étaient tous aux ordres de DSK, même s'ils ne disaient pas tous les jours : « A vos ordres. » Il est trop tard pour tuer Tristane : elle est hors de course. Une autre femme a pris sa place ; et cette femme a porté plainte. Les mecs n'ont pas refait le portrait de Tristane, à en juger par les photos que l'on voit dans les journaux. À en juger par les même photos, elle n'a pas besoin de chirurgie esthétique.

Il n'y a pas de photos d'Ophélie dans la presse. On ne la montre pas à la télévision car elle est sous la protection de la police. On la couvre d'un drap – comme si elle était déjà morte –, et on l'emmène quelque part pour la protéger contre la curiosité de badauds et de journalistes qui sont toujours à la recherche d'un scoop. « Ophélie est au bord du suicide »,

« Ophélie se fait refaire le portrait ». En tous cas, Ophélie ne doit pas être au bord du suicide : même DSK n'est pas tenté par cette sortie de secours. Elle n'a rien à perdre ; sa mésaventure dans la suite impériale peut lui rapporter gros. DSK a tout perdu, excepté sa femme et les poches de sa femme. Ce n'est déjà pas mal. Beaucoup de gens aimeraient tout perdre sauf les poches de sa femme. Mais il n'est pas donné à tout le monde d'épouser Anne Sinclair.

« Nous aurons un désaccord sur le nucléaire », disait-il. À présent, il ne dit plus rien. Ses collaborateurs sont désarçonnés. Dans le bureau dont tous les journalistes parlaient à n'en plus finir, il ne reste plus grand-chose. Les mecs ne sont pas là non plus. Ils sont quelque part – il n'y a aucun doute là-dessus. Sont-ils en train de refaire quelques portraits ? En fait, c'est le portrait de DSK qu'il faut refaire à tout prix. Ils s'en donnent à cœur joie. Bernard-Henri Lévy réclame « une explication sans délai sur le fait qu'une femme de chambre ait pu entrer seule dans la suite de l'un des hommes les plus surveillés de la planète ». La porte était entr'ouverte ; elle est donc entrée. BHL parle d'une brigade de femmes qui nettoie les suites dans les hôtels de luxe à New York. Rien n'empêche une femme de chambre, une seule, d'entrer dans une suite : moi aussi, j'ai séjourné dans des hôtels de luxe à New York, San-Francisco et Chicago. BHL veut prouver à tout le monde qu'il connaît les hôtels de luxe mieux que les juges et les journalistes américains. Il les connaît même mieux que les avocats de DSK qui n'ont pas parlé de brigades. « Il n'y a que des Français pour appeler deux femmes une brigade », dit un humoriste américain. « Il n'y a pas mort d'homme », dit Jacques Lang. Mais si, il n'a rien compris.

Christine Angot s'interroge sur les goûts de DSK : « De Zahia à Bruni, il aurait pu cibler n'importe qui. Là, il n'a pas eu la sexualité d'un chef. Une femme de ménage noire, s'il y tenait, il aurait dû la payer ou être prudent. » Il l'a peut-être payée. Qu'est-ce qu'elle en sait ?

La femme de chambre entre dans sa chambre. Il sort de la salle de bain et dit : « Ma petite ! Tu auras deux cents dollars si tu abrites mon sceptre de Vénus dans ta grotte de Vénus.

- Vous parlez de mon vagin ou de ma bouche ?
- De ta bouche.
- Vous me prenez pour qui ? Deux cents dollars ?
- Trois cents dollars, dit DSK.
- Vous n'êtes pas à une vente aux enchères.
- Quatre cents dollars, dit DSK.
- Deux mille dollars, dit Ophélie.

- Tu te prends pour qui, ma petite ? pour la Belle Hélène ?

- Je suis Ophélie. Hamlet était amoureux de moi. Il m'aurait donné dix mille dollars si on ne l'avait pas assassiné dans la pièce de Shakespeare.

- D'accord. Je te donne dix mille dollars.

- J'aurai beaucoup plus si je vous dénonce. N'oubliez pas que vous êtes aux Etats-Unis et pas en France.

- Nous sommes au Sofitel. C'est la France.

- Vous vous trompez. Dix mille dollars, s'il vous plaît.

- Je te fais un chèque.

- Pas de chèque. Je n'accepte pas les cartes de crédit non plus. »

DSK n'avait pas tant d'argent sur lui : à l'exemple du patron de Ferrari, il ne portait sur lui ni argent liquide ni cartes de crédit ni chéquier. Il entra dans un magasin, dans un restaurant et disait : « Vous me reconnaissez ?

- Naturellement, répondaient les patrons. Comment ne pas vous reconnaître ?

- Trois bouteilles de Dom Pérignon. »

On sortait les bouteilles, il buvait et sortait. C'est ainsi qu'il vivait avant son dernier séjour au Sofitel. Il ne vit plus comme cela. Et pourtant Anne Sinclair lui apporte deux bouteilles de Dom Pérignon chaque jour : à l'exemple de Churchill, il boit deux bouteilles de champagne par jour. Mais Churchill buvait du Pol Roger. Comme les Américains fortunés, DSK boit surtout ce champagne que l'on considère comme le top du top aux Etats-Unis. On ignore le Salon, les vieilles vignes françaises. Les personnages de *Dynasty* sortent les bouteilles de Dom Pérignon de leur frigo et commettent leurs crimes.

DSK n'a plus envie de boire. On lui dit : « Pas de souci. » Il répond : « Non, je ne suis pas d'accord avec vous. Il y a beaucoup de soucis. » Ses collaborateurs ou ses mecs ont des soucis, eux aussi. Ils sont prêts à refaire quelques portraits – notamment ceux de tous les juges et de tous les procureurs de New York –, mais ils n'ont plus le moral. Un mec de DSK dit : « De toute façon, il n'aurait pas tenu une semaine. La droite a des photos, elles existent ! Ces salopards les auraient fait circuler.

- Quelles photos ? de partouzes ? dit un autre mec.

- Il y a un film, dit un troisième mec.

- Quel film ? un film muet ?

- Oui.

- Ce n'est pas un documentaire. C'est un faux. C'est Brad Pitt qui tient le rôle de DSK. »

« Depuis des années, on parle de photos de partouzes géantes, dit DSK à sa femme. Je n'ai jamais rien vu sortir. As-tu vu ces photos ? »

- Non, dit Anne Sinclair.

- Alors qu'ils les montrent ! dit DSK. Tu aimerais les voir ? Il se tourne vers sa femme.

- Pourquoi pas.

- J'aimerais savoir ce que c'est qu'une partouze, dit DSK.

- Tu penses que notre maison est truffée de micros ?

- Je n'en sais rien, mais il faut être prudent. J'ai peur qu'on ne m'oblige à dévoiler des propositions destinées...

- Repose-toi », dit Anne.

Il se prépare toujours à la campagne présidentielle. Il y croit toujours.

21

Je ne suis pas seul en Touraine. Evidemment, Gabrielle est avec moi ; elle me fait de petits plats et nous avons bu une bouteille de Krug le jour de son anniversaire. Le fait que je ne sois pas seul ne signifie pas que je ne puisse pas être seul, que ne supporte pas la solitude. Je supporte la solitude et les voyages pleins d'obstacles. Sans cesse je pars en voyage et mes voyages sont aussi périlleux que ceux de DSK. On ne me met pas en prison – c'est la seule différence. « Oui, j'aime les femmes. Et alors ? » dit DSK. Je dis la même chose, mais si les femmes me repoussent, je n'insiste pas, que je sois au Sofitel ou à la maison. Il y a d'autres voyages qui sont bien plus importants que ceux où les femmes nous tiennent compagnie.

DSK et ses femmes. Les journalistes féminines se plaignent de ses avances pesantes. (N'oublions pas son embonpoint.) Certaines laissent même entendre avoir reçu le message implicite que, pour avoir une interview, il fallait accorder certaines faveurs au patron du FMI. Rien n'est certain dans ce monde et personne n'écoute ces femmes car elles ne portent pas plainte. Elles ont peur d'être assassinées ; leur portrait risque d'être refait. Elles se regardent dans la glace et se disent : « Non, il n'est pas encore venu. Son mec n'est pas encore là. » Tout cela n'est pas sérieux et ne se prête pas à une analyse approfondie effectuée par un groupe de spécialistes, par les procureurs et les avocats.

« Je me suis arrangée pour ne pas me retrouver seule avec lui dans un endroit fermé », dit une femme. L'endroit n'est pas fermé. DSK sort son sceptre de Vénus et la femme ouvre encore une porte. DSK rentre son sceptre de Vénus et ferme sa braguette.

« Je crains que cet homme n'ait un problème qui, peut-être, le rende peu apte à diriger une organisation où travailleraient des femmes », écrit une autre femme. La France est un

pays où beaucoup de femmes travaillent ou se prélassent dans des hamacs. DSK n'est pas apte de diriger ce pays, à moins que l'on n'extrade toutes les femmes pour lui faire plaisir, pour lui permettre de dire : « Je suis le président de la République française. »

Dans mes rêves, je dirige souvent une organisation pleine de jolies femmes, mais je ne leur fais rien, à moins qu'elles ne consentent à venir chez moi où plusieurs bouteilles de Salon 1959 les attendent. Même dans mes rêves je ne brusque pas les choses. Je ne réussis pas toujours ni dans mes rêves ni dans la réalité de tous les jours, mais cela n'a pas d'importance. La vie passe, les choses se cassent ; on les remplace et tout va bien.

Un jour, je me suis permis de draguer une hôtesse de l'air lors d'un vol d'Aeroflot. J'allais au Japon ; nous avons bavardé toute la nuit. Je lui donne mon adresse qui disparaît dans son soutien-gorge. Tout se passe bien ; elle ne me téléphone pas. Serais-je malheureux ? Je regarde plusieurs films pornos et j'oublie l'hôtesse de l'air, toutes les hôtesse de l'air : il n'y en a pas dans les films que je regarde. Si un soutien-gorge ne s'enlève pas, je le laisse où il est ; j'imagine la poitrine que je ne vois pas et un sourire béat refait mon portrait.

Et puis, il y a des amis qui ne remplacent pas les femmes ; ils ne valent même pas les films pornos que l'on peut passer et repasser à longueur de journée. Mais je parle avec mes amis ; nous nous amusons en nous racontant des histoires à dormir debout. Les autres dorment debout ; quant à nous, nous nous amusons. Ensuite, nous dormons, nous aussi. À notre réveil, tout recommence. Tant mieux.

J'attends un ami allemand, Gerhard Brotz, qui doit venir dans quelques jours pour donner un récital à Tours. Ce n'est pas un simple récital ; il s'agit plutôt d'une pièce théâtrale inspirée des *Tableaux d'une exposition* de Moussorgski. Mon ami est allemand ; moi, je suis russe d'origine juive. Il adore la musique russe ; je préfère la musique allemande. Je ne connais pas grand-chose en musique, mais cela ne m'empêche pas de l'écouter. Je n'écouterai pas la musique si elle ne me mettrait pas en transes. Lorsque la musique cesse de m'émouvoir, je regarde des films pornos ; les transes ne me quittent jamais. Je ne dois pas imiter Jaques Brel pour les retenir.

Hier, j'ai reçu un email de mon ami ; il m'a envoyé quelques articles sur l'affaire DSK qui avaient paru dans les journaux allemands. Je tombe sur un paragraphe où l'on parle de l'enfance de DSK et son grand-père qui lui enseignait le Talmud. Le grand-père pensait que la lecture du Talmud et tous les exercices mentaux liés à cette lecture et relecture favorisaient la croissance du cerveau. Il avait tout à fait raison.

DSK allait régulièrement à la synagogue ; moi, je la voyais de loin. Parfois je passais devant elle sans savoir que c'était ma vraie maison. Ma mère ne parlait pas de sa judéité. Ma

mère s'était convertie au Christianisme et fréquentait les églises orthodoxes ; de plus, elle ne voulait pas que l'on parle de mon sang juif dans les sphères où le destin des citoyens soviétiques se dessinait à mesure que le triomphe final du communisme s'approchait de nous. L'antisémitisme régnait dans mon pays natal ; mes coreligionnaires n'en parlaient que rarement. Pourquoi ajouter la touche finale à sa condamnation ?

Je ne vais pas à la synagogue : je suis toujours en voyage. (Serait-ce la vraie synagogue ?) Je n'ai pas l'habitude d'y aller ; à mon âge, les habitudes commencent à compter. Il est trop tard pour créer de nouvelles habitudes ; et si j'en crée quelques unes, je n'aurai pas le temps d'en profiter. Autant chouchouter les vieilles habitudes qui me connaissent par cœur et que je renouvelle un peu pendant mon voyage. Je les restaure plutôt. Peu importe – elles sont toujours là ; je ne suis pas mort non plus.

Un mendiant aveugle assiste à un mariage. Il dit aux jeunes mariés : « Je suis venu à votre mariage et je vous apporte un 'cadeau de parole' : puissiez-vous être aussi vieux que moi ! Je vous avais souhaité d'être aussi vieux que moi. Maintenant je vous apporte cela en cadeau de mariage : être aussi vieux que moi ! Vous croyez peut-être que je suis aveugle ? Il n'en est rien. Le temps est relatif. Un clin d'œil : l'éternité. L'éternité : un clin d'œil. De ce fait, je suis très vieux et cependant je suis jeune et je n'ai pas encore commencé à vivre. »

Je lis le Talmud et je me sens jeune : il est interdit d'être vieux. Je suis jeune et je vois tout ce qu'il faut voir ; le reste ne m'intéresse pas. Je suis aveugle. Je ne vois pas la femme de chambre qui héritera quelques millions d'Anne Sinclair, mais je n'en souffre pas. Si elle entre dans ma chambre je ne serai pas nu. Je ne serai même pas dans ma salle de bain. Je vois ce qu'il faut voir, ce qu'il m'est donné à voir. L'éternité est devant moi ; je la plie comme une carte routière et je la mets dans ma poche. C'est ainsi que je voyage.

« Je n'ai plus rien à dire, dit Rabbi Nathan à ses disciples. Je ne trouve la force de vivre que dans le voyage. » La pièce de Moussorgski *Les Tableaux d'une exposition* est aussi un voyage. Elle commence par une promenade. Gerhard a écrit un texte inspiré de cette pièce. : « La Kabbale fait l'éloge de l'individualisme. D'après elle, il y a 600 000 lectures possibles de la Torah, nombre égal à celui des enfants d'Israël présents au Sinaï – en d'autres termes, chaque juif aborde la Torah par un chemin qu'il est le seul à suivre. Samuel Goldenberg, Schmuyle. À chacun sa Torah. » Il y a une pièce au milieu des *Tableaux* ; elle s'appelle *Goldenberg et Schmuyle*. Deux juifs ; l'un est riche, l'autre pauvre. À chacun sa Torah ; à chacun sa voie. DSK poursuit son chemin. Il est tantôt riche, tantôt pauvre. Quand je dis « pauvre », je ne pense pas à ses poches. Les juifs savent qu'il ne faut pas toujours penser aux poches. À présent il est pauvre. Son âme pleure, vocifère. Ses plaintes se trouvent au milieu

de la pièce. Et puis il y a une sorte de reprise où Goldenberg et Schmuyle se parlent. DSK se parle à lui-même. Le premier DSK s'affirme contre tous ; le deuxième – ou l'autre – se plaint, s'en remet à Dieu. DSK devient de plus en plus beau, à en juger par les photos que je vois dans la presse. Il commence à consentir au tragique de l'existence. Ses avocats parlent déjà du consentement ; ils ont raison.

Bernard Madoff suit son chemin, lui aussi. « Suis-je un détraqué ? » se demande-t-il. Beaucoup de gens pensent que DSK est malade. « Il faut qu'il se soigne », disent les femmes. Il y a des maladies qu'on ne peut pas soigner parce qu'elles sont naturelles ; elles appartiennent à la vie au même titre que la santé. Sans ces maladies, nous serions déjà morts

On a déjà comparé DSK à Madoff et je suis la même voie puisqu'elle me paraît de mise. « J'avais déjà plus qu'assez d'argent pour ma famille et moi, dit Madoff, mais je me suis laissé entraîner dans tout ça, en pensant que je pourrais en sortir rapidement. » On se laisse entraîner. On suit une autre voie qui n'est pas la bonne. Ce n'est pas la voie inscrite dans la Torah. On ne la trouve pas sur la carte de la Torah. Mais on n'y fait pas attention ; on oublie la Torah et ses voies. On se souvient de soi ou plutôt des femmes, des yachts. On ne se souvient plus de soi. On ne soigne plus son moi ; on ne se soigne pas.

Il n'y a même pas de déclic ; il ne se produit pas. « Je ne me suis pas réveillé un matin en me disant : 'Tiens, dis donc, faudrait que je m'achète un yacht et un jet privé ! Je vais me lancer dans ce business.' » Cela arrive progressivement. DSK passe d'une secrétaire à une autre secrétaire, à une journaliste, à une attachée de presse. Quand il arrive à Ophélie, il n'a plus besoin de déclic. Il est nu ; il sort de la salle de bain et voit une femme de chambre. Il trouve normal qu'elle le voie nu et qu'il s'apprête à plonger son sceptre de Vénus dans sa bouche ou dans une autre grotte. Il ne le trouve même pas : il ne se donne pas la peine à réfléchir, à juger la situation où il s'engage. Il agit parce qu'il est VIP ou DSK, parce qu'elle est là et il est là, lui aussi. Ils sont là, donc il faut faire quelque chose ; ils ne sont pas là pour se tourner les pouces. Quoi qu'il fasse, il suit le chemin d'un VIP – avec un paradis au bout, comme d'habitude.

Gerhard arrive et nous parlons de DSK qui ne loge pas encore dans sa nouvelle résidence, dans sa « prison dorée », comme disent les journalistes. DSK est juif ; Ophélie, musulmane.

« C'est un complot d'Al-Qaïda, dit Gerhard. Après la mort de Ben Laden, ils se réunissent dans leur palais pour mettre au point leur vengeance. Ils se disent que ce n'est pas la peine de détruire des gratte-ciels : il y a d'autres symboles du capitalisme et de l'impérialisme. DSK est un de ces symboles. C'est à lui qu'il faut s'attaquer et pas à un gratte-ciel, quelle que soit sa grandeur. Il faut que ce soit une attaque psychique.

- Dans un film soviétique, on montre une attaque psychique, lui dis-je. Une division de l'armée blanche avance vers des soldats rouges sans lever les fusils, sans bouger. Seules les jambes des officiers blancs bougent au rythme implacable des tambours.

- Ce n'est pas tout à fait ça, répond Gerhard. Tout le monde connaît les travers de DSK. On cherche une femme, comme toujours. Cette fois, on cherche une femme musulmane et pratiquante. On s'arrange pour que DSK passe la nuit dans la suite impériale qui est assez grande pour permettre à la femme de chambre d'ignorer sa présence dans la salle de bain. Elle dira par la suite : 'Je pensais qu'il n'y avait personne.' Elle n'est tout de même pas un kamikaze.

- Une musulmane triomphe d'un juif, dis-je. Le Coran triomphe de l'Ancien Testament.

- Elle ne fait rien, dit Gerhard. Elle ne dégrafe même pas son soutien-gorge. Elle sait qu'il fera tout à sa place.

- Tu penses qu'il s'en sortira ? dis-je.

- Cette fois, il ne suffira pas d'écrire une lettre d'excuse », dit-il.

COURRIEL D'EXCUSES DE DSK AU FMI - 20/10/2008

Je veux m'excuser auprès du membre du personnel concerné par mon erreur, pour avoir initié cette relation. C'est une économiste talentueuse et une professionnelle accomplie. Je reconnais et regrette la situation difficile que cela lui a créé. Je m'excuse aussi auprès de ma femme et de ma famille. Je me suis excusé et j'ai déclaré que je regrettais énormément cet incident.

Deuxièmement, si cet incident a constitué une erreur du jugement de ma part, dont je prends toute la responsabilité, je crois fermement que je n'ai pas abusé de ma position.

Il faudrait réécrire cette lettre en tenant compte des circonstances qui caractérisent la rencontre de DSK avec la femme de chambre. Certes, Ophélie est une femme de chambre talentueuse et professionnelle, sinon on lui aurait pas donné la note que j'ai citée plus haut : 4,5 sur 5. DSK crée une situation difficile en manipulant son sceptre de Vénus de façon à le placer à l'endroit qui lui semble approprié pour déclencher une jouissance sans pareille. La

situation se complique parce que non seulement Ophélie est beaucoup plus grande que DSK, ce que ne lui facilite pas la tâche, mais elle est prête à contrecarrer son dessein par tous les moyens dont elle dispose. Les balais sont remplacés par des aspirateurs et il n'est pas facile de taper quelqu'un sur la tête avec un aspirateur. Mais Ophélie a sans doute un chiffon avec lequel elle peut couvrir le visage de DSK pour qu'il ne voie ni sa bouche ni les autres grottes qu'elle possède. Il risque de crier : « J'étouffe, j'étouffe. » Il ne faut pourtant pas qu'il étouffe : cela risque de créer un incident diplomatique ou politique ou religieux. Il faut simplement couvrir ses yeux en laissant son nez en état de marche. De toute façon, il ne sentira rien à part le parfum d'Ophélie.

L'économiste talentueuse que DSK apprivoise pour en faire sa maîtresse démissionne du FMI. Ophélie ne va plus à l'hôtel car elle se cache par crainte qu'on ne l'assassine ou qu'on ne la force à renoncer à ses accusations et à sa pureté quasi virginale. Elle pense qu'on veut la contraindre à dire : « J'ai consenti à cette relation sexuelle parce que Monsieur est très beau, très séduisant. Je suis tombée amoureuse de lui dès que je l'ai vu sortir de la salle de bain. Même s'il était sorti tout habillé, je serais tombée amoureuse de lui. » Elle se cache, mais si DSK lui écrit une lettre d'excuses, quelqu'un lui lira cette lettre. « C'est une lettre de votre agresseur présumé. Ne voulez-vous pas revenir sur votre déposition ? »

Je me demande si DSK regrette la situation difficile que son attaque psychique et physique a créée. Il regrette d'avoir été traduit devant un tribunal ; il regrette d'avoir passé une nuit en prison. Il regrette d'avoir à payer dix millions de dollars à une femme de chambre qu'il connaît à peine. Pourquoi doit-il lui donner quoi que ce soit ? Elle n'a même pas nettoyé sa suite.

DSK écrit : « Je regrette la situation difficile que cela lui a créé. » Pense-t-il à toutes les femmes qui lui ont donné l'occasion d'abuser de son pouvoir ? Pourquoi ne pas écrire une lettre à toutes ces femmes ? Pourquoi ne pas régler ce problème une fois pour toutes ? Il crée toujours des situations difficiles. Il est vrai qu'il ne le regrette pas toujours, mais rien ne l'oblige à dire la vérité dans cette lettre : il n'a pas juré sur la Bible d'écrire une lettre véridique.

« Je m'excuse aussi auprès de ma femme et de ma famille. Je me suis excusé et j'ai déclaré que je regrettais énormément cet incident. » Très bien ; une lettre suffit. On peut la photocopier pour multiplier les excuses. On peut faire en sorte qu'Anne Sinclair et sa fille reçoivent cette lettre tous les jours. DSK n'a qu'à changer la deuxième phrase : toutes ses femmes ne sont pas des économistes talentueuses. Certaines sont des économistes sans talent, d'autres brillent dans le domaine du journalisme. « C'est une secrétaire talentueuse », « c'est

une secrétaire paresseuse », « c'est une pianiste de génie », « c'est une gymnaste invaincue depuis 1999 »...

Gerhard ne pense pas qu'un complot américain ou français soit à l'origine de la descente aux enfers que DSK exécute comme pour prouver que l'exploit d'Orphée n'avait rien d'exceptionnel. « L'idée du complot est ridicule parce que les Américains n'ont rien contre le FMI et DSK. Obama est plus proche de la gauche que de la droite et Sarkozy a toujours préféré tenir DSK à l'écart de la France, de la campagne présidentielle qui ne se déroule pas aux Etats-Unis.

- Je n'aime pas la théorie de complot qui, la plupart de temps, accable les juifs, dis-je. On dit même qu'Hitler avait été propulsé au pouvoir par les juifs qui voulaient assurer leur suprématie dans le monde pour les deux siècles à venir. Il est vrai que le bilan de la deuxième guerre mondiale nous interdit toute manifestation d'antisémitisme à grande échelle. Mais quand on me dit que les juifs gouvernent le monde, je réponds que si c'était le cas, le monde serait meilleur. Je ne sais pas si ce serait le meilleur des mondes possibles. Il serait en tous cas bien supérieur au monde où nous vivons. »

Nous discutons de cet épisode crucial dans la vie politique française qui, d'ordinaire, ne concerne pas les Américains. Maintenant, toute la planète en discute, comme si c'était un match de foot. Tout le monde regarde les nouvelles dès que DSK y fait son apparition. Il n'y apparaît pas souvent car on lui interdit de sortir n'importe quand, à volonté, de sa prison dorée, si ce n'est pour aller à la synagogue, chez un médecin et chez le juge ou les juges. De toute façon, il ne faisait pas les courses ni en France ni aux Etats-Unis. Quant aux restaurants trois étoiles, il peut compter sur le cuisinier qui vient d'arriver d'Espagne pour lui offrir des repas moléculaires dont les gourmets du monde entier raffolent à juste titre.

Je ne connais ni le Sofitel ni le cuisinier qui soigne les clients de cet hôtel quatre étoiles. Je sais, par contre, que DSK a pris son petit déjeuner dans sa chambre au lieu de s'envoler à Londres pour s'offrir un vrai breakfast anglais. Un garçon sortait un plateau de sa suite au moment où Ophélie s'est attardée sur le seuil de cette suite, ne sachant que faire. Le plateau était vide, ce qui signifie que DSK avait mangé son petit déjeuner avec appétit. Il n'avait même rien craché sur la moquette qui ne révèle que les traces de son sperme et rien d'autre. Donc, le garçon sort et voit Ophélie qui n'ose pas pénétrer dans la suite par peur de déranger son occupant. « Tu tombe à pic, dit le garçon. Il y a un mec dans la suite. Il me tape sur le système.

- Il a l'intention de te violer ? dit Ophélie.

- Naturellement. Tout le monde veut me violer. Il faut que tu te joignes à nous. Je ne tiendrai pas le coup tout seul.

- Que dis-tu là ? Il nous faut encore une fille.

- Il te payera le double.

- Combien ?

- Je n'en sais rien. Viens !

- Il est comment ?

- Ne discute pas. Il est vieux, mais l'argent n'est pas vieux – pas les dollars que j'ai vus dans son portefeuille. Il me dégoûte, mais toi, je t'aime bien. »

La femme de Gerhard est peintre. Il lui téléphone et je lui dis : « Harriet, j'ai une idée pour toi. Pourquoi ne pas peindre la moquette où il y a les vestiges de la passion que DSK a éprouvée pour la femme de chambre ? On a découpé un morceau de cette moquette pour démontrer que DSK n'avait pas perdu son temps pendant le séjour d'Ophélie dans la suite impériale.

- Le directeur général du FMI ne perd jamais son temps, dit Harriet.

- C'est vrai. Mais il a perdu plus que le temps cette fois. Il a perdu l'espace. En fait, son espace se limite à cette tache : son avenir en dépend. Je confonds toujours le temps et l'espace.

- Comment intituler le tableau ?

- *L'avenir de DSK*, dis-je. *Le passé de DSK*. *La prison de DSK*. Peu importe. »

« On ferait mieux d'acheter un morceau de moquette, de faire une tache et de la vendre aux enchères », dit Gerhard.

23

Je reviens toujours à ma tristesse, comme si elle revenait toujours sans prévenir. Elle vient à l'improviste et je ne peux pas la mettre à la porte. Si je le fais, je sortirai avec elle. Où irai-je ? Il vaut mieux vivre avec ma tristesse sous le même toit que de ne pas vivre du tout. La question se pose et il n'y a pas de réponse à cette question. On peut ne pas poser cette question, mais elle se pose toute seule et j'obéis à sa décision, à cette position qu'elle prend vis-à-vis de ma vie. Il n'y a rien à faire : il y a de la pourriture dans l'air, sur terre, à l'intérieur de nous. Nous avons beau nous en défaire, elle revient tout le temps.

On trouve beaucoup de citations dans le journal de DSK que son nouveau biographe – Nathan Lieberman – a l'intention d'utiliser dans la biographie qui sortira l'année prochaine. Nous savons déjà que DSK aime Plutarque : il cite ses œuvres au cours des réunions qui

règlent le sort du temps et de l'espace ou de l'espace-temps. Voici une des citations que Lieberman a trouvées dans le journal secret de DSK :

Mais celle qui ne laisse jamais les hommes jouir de l'aise d'une grande prospérité purement et simplement, et entremêle toujours en la vie de l'homme du mal parmi du bien, soit ou la fortune, ou l'envie de la destinée, ou bien la nécessité de la nature des choses terriennes, peu de jours après cette grande réjouissance, envoya à Marius la nouvelle de Catulus, son compagnon au consulat, qui fut comme une nuée en un beau jour clair et serein, et qui rejeta derechef la ville de Rome en nouvelle frayeur et nouvelle tourmente...

Il n'est pas facile de parler du destin car tout ce qui nous arrive n'est pas nécessairement déterminé par lui et on peut se retenir en voyant une femme de chambre sur le seuil de sa suite dans n'importe quel hôtel. La liberté d'action peut être illusoire, mais il est clair que nous pouvons aider notre destin ou notre vie à arriver à bon port sans trop d'encombres : sans prisons, sans piloris. Mais il est vrai aussi que la vie change tout le temps et nous ne remarquons pas toujours ces changements. Nous ne nous doutons de rien et notre vie bascule à un tel point que du jour au lendemain nous passons du bonheur au malheur sans bornes. On appelle cela une « chute » et pourtant les philosophes disent qu'il n'y a pas de chutes dans la vie des hommes ; il n'y a que des montées et de descentes.

DSK aime les héros d'autrefois car il se compare à eux pour suivre leur exemple et aussi pour ne pas perdre son temps avec les héros de notre temps qui ne sont pas vraiment dignes de sa considération. Même De Gaulle lui paraît risible à côté de Jules César. Il lit et relit l'ouvrage de Plutarque dont les extraits parsèment son journal qu'il fait parvenir à son nouveau biographe à mesure qu'il avance sa chronique. Il s'est mis à la recherche d'un nouveau biographe parce que sa vie passait dans une autre dimension qui était beaucoup plus épique que celle décrite dans le livre de Michel Taubmann. « Votre livre est parfait pour un candidat, mais pas pour un président, pour un empereur. Votre style ne reflète ni la grandeur grecque ni le courage romain. »

DSK appelait son équipe « l'armée victorieuse » et il ne voulait pas que l'on parle de la « campagne présidentielle » : ce terme lui rappelait la petitesse de notre temps. Il avançait à grand pas le long de l'histoire humaine et dépassait notre siècle pour aller vers l'Empire Romain de sorte que ses ennemis disaient : « Vous reculez, cher Monsieur. » « L'essentiel est de ne pas rester où l'on est : il faut voyager. Peu importe la route que vous empruntez. Il faut la suivre. Il faut devenir Autre. »

Il note dans son journal : « Rabbi Nahman change de nom. Tantôt il est Cohen, tantôt il s'appelle Lévi. Parfois il se présente comme Israël. Il brouille les pistes et suscite la colère. On le frappe, on l'injurie, on l'humilie ; on le prend pour un fou. Il a réussi parce qu'il est devenu Autre. » Et DSK d'ajouter après son séjour en prison : « Je suis devenu Autre. On ne me reconnaît pas. »

Hier, je l'ai vu de nouveau à la télévision. Il est beaucoup plus beau qu'il ne l'était. C'est à peine si je l'ai reconnu. Ces anciens voisins ne reconnaissent pas non plus. On en a interviewé quelques-uns. « Il a toujours été très poli, très policé, dit un homme. On l'admirait beaucoup. » « Il ne m'a jamais déshabillée, dit une femme. Quand il me croisait dans la rue, il ne me déshabillait pas du regard. À un moment donné, je me suis sentie humiliée. Je me suis dit : 'Ne suis-je pas belle, sexy ? Pourquoi ne prête-t-il pas attention à mes jambes, à mes seins ? » « Ce n'est pas lui », dit un enfant.

DSK marche aussi en direction de Jérusalem. Certes, la Jérusalem d'aujourd'hui occupe ses pensées, mais c'est la Jérusalem du temps des prophètes qui constitue le but de son voyage. Il note dans son journal : « Mon voyage a un but ; en même temps, je suis simplement mon chemin. Mais tous mes chemins mènent vers Jérusalem. » Cette réflexion est suivie par ce texte talmudique :

Rabbi Yohanan a dit : « Je suis un reste des splendeurs de Jérusalem. » Si l'on veut contempler une beauté comparable à celle de Rabbi Yohanan, qu'on prenne un gobelet d'argent à peine sorti des mains d'un orfèvre, qu'on le remplisse des graines de grenade rouge, qu'on le recouvre de pétales de roses rouges et qu'on le pose entre ombre et soleil. Ainsi l'on aura un simple reflet de ce que pouvait être la beauté de Rabbi Yohanan.

DSK ne se rend pas compte que la seule vie que tout le monde compare à sa vie est celle d'Ophélie. On dit qu'il est riche, qu'il a cent mille fois plus d'argent qu'elle. Il est un patron, un VIP et un dictateur, tandis qu'elle est une esclave. Il est l'un des maîtres du monde ; elle est la poussière du monde. C'est ainsi qu'il la regardait en sortant de la salle de bain. Pour lui, elle n'était qu'un grain de poussière ; lui, il était Autre. Mais le grain de poussière qu'il voyait devant lui avait des seins qu'il fallait dénuder pour en jouir pleinement. Ce qu'il a essayé de faire. Dans son journal, il note une phrase que tout le monde connaît par cœur : « Il faut voir le monde dans un grain de poussière. » Et il ajoute : « Il faut voir une femme dans un grain de poussière. » Cette fois, il voit une femme et pas le monde. Il oublie le monde car il voit une femme. On ne peut pas voir les deux en même temps. Il y a des gens qui prétendent que

n'importe quelle femme nous guide vers le monde. À ce train, on peut affirmer que tout nous mène vers le monde, qu'il n'y a rien au monde qui n'y appartienne pas. Je dirais plutôt : « Il y a des femmes qui nous éloignent du monde. » C'est peut-être le cas de DSK. Et encore...

Ophélie ne récite pas le Talmud ; elle récite le Coran.

*Malheur au calomniateur acerbe
qui a amassé une fortune et l'a comptée et recomptée !
Il pense que sa fortune l'a rendu immortel.
Qu'il prenne garde ! Il sera certes précipité dans la Hotama.
Et qu'est-ce qui t'apprendra ce qu'est la Hotama ?
C'est le Feu d'Allah allumé
qui dévore jusqu'aux entrailles,
qui est sur eux refermé
en longues colonnes de flammes.*

Ophélie sait déjà que DSK prétend qu'il ne l'a pas violée. Il prétend même qu'il n'a jamais eu cette intention. Il dit qu'elle le calomnie. C'est pour cela qu'elle répond : « Malheur au calomniateur acerbe. » Elle sait aussi que son agresseur est un homme richissime. C'est pour cela qu'elle dit : « ... qui a amassé une fortune et l'a comptée et recomptée ! » Il y a des féministes qui disent : « C'est elle qui doit compter sa fortune maintenant. C'est à elle de la compter et recompter. »

Quant à l'immortalité de DSK, elle se trompe, à mon avis : ce n'est pas la fortune de sa femme qui lui ouvre la porte de l'immortalité. C'est l'aventure à laquelle Ophélie a pris part sans le vouloir. Dans le livre de Plutarque, on trouve plusieurs exemples de ce genre d'immortalité. DSK ne cite pas ces exemples et je ne les cite donc pas non plus. Mais j'ai ce livre qui traite des vies parallèles dont l'éclat a marqué l'ouverture de l'opéra humain. Je crois que les lois promulguées par Lycurgue rendaient les divorces difficiles, voire impossibles. La première personne qui a osé porter atteinte à cette loi en divorçant d'avec sa femme est devenue immortelle : son nom est gravé dans notre mémoire collective. DSK, de son côté, n'a aucune intention de quitter sa femme pour des raisons que les journaux mettent en évidence presque tous les jours. Les journalistes ne disent pas : « DSK ne quittera jamais sa femme. » Il serait superflu de le dire et les journalistes n'ont pas beaucoup de place pour épancher leur âme dans les colonnes de leurs journaux. Donc, ils disent simplement : « DSK est attaché à sa femme. » Ils ne disent pas : « DSK est infidèle à sa femme » par peur d'être entraînés dans un

procès en diffamation. Au lieu de cela, ils citent Lamartine : « Les cœurs s'ouvrent sans défiance, ils se soudent tout de suite. » En l'occurrence, il ne peut être question d'un procès en diffamation : les cœurs d'Anne Sinclair et de DSK se sont soudés tout de suite.

Le cœur d'Anne s'est ouvert sans défiance et, comme disent tous ses amis, il est impossible de refermer son cœur. Elle a beau essayer, elle ne le refermera jamais. C'est comme si un ressort s'était cassé pour toujours. Si une amie lui fait un discours à propos des frasques de son mari, Anne quitte la table. Si cette amie lui dit en guise de conclusion : « Ferme ton cœur, Anne », Anne Sinclair quitte la salle à manger. Si une autre amie lance : « Tu cours à ta perte », elle quitte la maison, le riad ou le palais. Ses amies la poursuivent pour lui raconter toutes les histoires qui soumettent les frasques de DSK au crible de leurs analyses. Anne Sinclair leur répond : « Pourquoi amasser toutes ces histoires ? Vous feriez mieux d'acheter des tableaux pour en faire une collection prestigieuse. »

Ophélie continue son parcours de combattante. Elle suit un autre chemin et personne ne sait ce qui l'attend au bout de ce chemin, au bout de ses peines. Personne n'ignore le fait que ses peines doivent aboutir à quelque chose, un jour ; la plupart de ses amis pensent qu'elle sera récompensée pour toutes ses souffrances – sinon il n'y a pas de justice dans l'univers. Ils n'en savent rien : il y a peut-être une planète en dehors du système solaire – tout est empoisonné par la terre *à l'intérieur* de ce système – où une femme de chambre peut nettoyer des suites impériales sans rencontrer de la résistance de la part de leurs occupants. Sur cette planète, même les DSK se conduisent bien : ils s'occupent de l'euro et laissent les femmes tranquilles. Ils ne les déshabillent ni dans les rues ni dans les suites. Ils jouent des suites de Bach soit au piano, soit au violoncelle et toute la planète les applaudit.

24

« Si on réussit à vendre l'œuvre de Harriet – la moquette tachée – on donnera l'argent aux pauvres, dit Gerhard. Il y a de la musique concrète. Il y a aussi de la peinture concrète.

- Ce n'est pas par dégoût qu'elle a craché, dis-je. Bien sûr, il y avait du dégoût dans ce crachat monumental. Mais il y avait aussi autre chose.

- L'œuvre de Harriet ne sera pas authentique, dit Gerhard. Dans la musique, la question d'authenticité se pose avec acuité.

- Dans la peinture, il peut y avoir des ersatz, dis-je. Comment obtenir le sperme de DSK ? Cela doit coûter la peau des fesses.

- DSK est généreux, j'en suis sûr, dit Gerhard. S'il ne l'était pas, il n'y aurait pas de taches sur les moquettes dans les suites directoriales.

Supposons que DSK prenne un ascenseur ; ce n'est pas une supposition gratuite. Il y a une femme dans cet ascenseur, une seule. Elle n'est ni belle ni laide. Il tend la main pour dégrafer son soutien-gorge. Elle dit : « Non, pas ici. On va faire ça dans votre suite.

- Pourquoi perdre du temps ? dit DSK. Chaque minute compte. J'en sais quelque chose puisque je suis le directeur général du Fonds monétaire international.

- Moi aussi, j'en sais quelque chose, répond la femme. Dans votre suite, je vous ferai un cadeau : une fellation.

- Vous pouvez la faire ici, dit DSK.

- Mais dans votre suite, je pourrai cracher sur la moquette. Il est plus facile de découper un morceau de moquette que d'extraire votre sperme de cet ascenseur.

- Pourquoi cracher ? à quoi bon les preuves ? Je vous donnerai dix mille dollars.

- Je ne veux pas de votre sale argent. Je veux que vous finissiez vos jours en prison. »

La femme sort une barbe de son sac et la colle sur son visage. Elle vient de prendre part à une manifestation anti-macho qui s'est déroulée à Paris. On voyait des femmes barbues qui accostaient des femmes sans barbe et faisaient semblant de les violer. « C'est comme ça qu'on nous traite », scandaient-elles. On a érigé un piédestal sur la place de la Concorde. Thalia Breton a grimpé sur ce piédestal pour déclarer : « Cette affaire a révélé de façon très claire l'indignation vis-à-vis du sexisme, certes, mais aussi l'immense ras-le-bol de ce décalage entre un discours ambiant très égalitaire et une réalité sur le terrain qui l'est beaucoup moins. »

L'anthropologue Françoise Héritier lui succède : « C'est un choc, un révélateur qui permet de franchir d'un seul coup plusieurs marches d'un escalier que l'on gravit depuis trop longtemps. Il y a encore vingt ans, personne n'aurait réagi, sauf par gaudriole. Alors qu'aujourd'hui une grande partie de l'opinion a été choquée. C'est une évolution énorme. »

Cinq femmes apportent un énorme escalier et commencent à le gravir. Elles tombent, se relèvent et continuent leur ascension vers la transparence, la vérité et l'avenir sans faille, sans DSK. On attrape un homme et on lui fait grimper cet escalier. « Plus vite, plus vite, crient-elles. Si tu tombes tu seras puni. Plus vite ! Nous n'avons pas beaucoup de temps. Il faut que tu sois champion du monde. On te donnera un bonbon si tu atteins le sommet dans trente secondes. » Elles commencent à compter les secondes. L'homme transpire ; la sueur dégouline de son front et l'aveugle complètement. « Je ne vois rien », dit-il. « Continue à grimper, crient les femmes. Tu n'as pas besoin de voir les marches. Il faut les sentir. Tes pieds sont là pour ça. Si tu ne grimpes pas plus vite, on te coupe les jambes. »

Marielle de Sarnez grimpe sur le piédestal. « Vas-y ! Grimpe sur l'échelle ! crient les autres femmes. On t'entendra mieux.

- Vous m'entendrez, dit Marielle de Sarnez. Tout la France m'entendra. Le monde entier m'entendra. »

Elle commence son discours : « La France est un pays archaïque. Le monde du pouvoir y est exclusivement masculin. Il fonctionne comme un club où les choses sérieuses se discutent entre hommes. Il n'y a pas d'égalité, pas de respect, parce que les femmes y sont minoritaires et marginales : 18% de femmes à l'Assemblée. Un taux magistral qui nous place au 64^e rang mondial. C'est honteux ! »

DSK les observe de loin – depuis New York. Mais les femmes l'aperçoivent, le sortent de l'anonymat et le traînent sur la place publique. L'une d'elle ouvre sa braguette et dit : « Jouis, salopard. » Mais DSK n'arrive pas à jouir dans ces circonstances : il y a trop de monde autour de lui et, pour une fois, il ne s'agit pas d'une partouze. Les femmes crient : « Jouis, jouis ! » Les hommes les rejoignent : ils n'arrivent pas à supporter le spectacle qui se déroule sous leurs yeux. « Il faut qu'on en finisse », se disent-ils. « Jouis, jouis », répondent les femmes.

DSK ne jouit pas – loin de là. Quant à la joie, il ne la ressentira pas avant son acquittement qui ne tardera pas à éclater aux yeux du monde entier, comme le prétendent ses avocats. « Un peu de patience et vous serez de nouveau joyeux », disent-ils. DSK pourrait jouir avant son acquittement, mais on ne jouit pas sur la place de la Concorde – il n'y a rien à faire. « C'est un impuissant, dit une femme en s'approchant de lui. Tu permets ?

Elle lui arrache un cheveu.

- Pourquoi ? demande DSK.

- Un cheveu suffira. L'ADN prouvera que tu es criminel.

- C'est vous qui m'obligez à jouir, dit DSK.

- Alors jouis. Je ne t'empêche pas de jouir. Ne t'inquiète pas : je vais te tirer d'embarras. Prête-moi ton sceptre.

Elle attrape son sceptre de Vénus et se met à le tripoter. Le sceptre ne réagit pas.

- Quoi ? Je ne te plais pas ? Encore une insulte, encore une humiliation. On va te donner une leçon. »

Toutes les femmes se précipitent sur DSK. Les unes lui arrachent les cheveux ; les autres tripotent son sceptre de Vénus. Une femme apporte un sceptre de Vénus en plastique et fait de son mieux pour remplacer le sceptre de DSK par celui qu'elle serre dans son poing. DSK pousse un cri ; les femmes lui répondent par un hurlement. « Nous sommes dans la

réalité d'aujourd'hui, crient-elles. Nous nous trouvons devant une telle remise en cause que nous sommes contraintes de défendre nos acquis. »

« Je suis allé chez DSK pour lui poser quelques questions sur le Maroc, dit une journaliste. Il a refermé la porte derrière moi. Tandis que j'approchais de son bureau, j'ai entendu un bruit étrange derrière moi et, quand je me suis retournée, il avait le pantalon sur les chevilles. J'ai éclaté de rire et je me suis sauvée. J'ai porté plainte et on m'a dit : 'Avez-vous une photo de son pantalon et de ses cuisses ?' J'ai dit : 'Non.' 'Revenez avec des photos. Plus en aurez, mieux ce sera.' Je vais de nouveau chez DSK. Il referme la porte derrière moi et j'entends le même bruit. Je me retourne et je vois ses cuisses nues. Je sors mon appareil photo et je le photographie. Je le photographie encore trois fois et j'apporte les photos à la police. 'Qu'est-ce que s'est ?' me demande-t-on. 'Les cuisses de DSK.' 'Cela ne veut rien dire, me dit-on. Il voulait sans doute faire pipi. N'a-t-il pas droit de faire pipi ?' Je vais de nouveau chez DSK. Cette fois, j'attends un peu avant de me retourner. Son pantalon est par terre. Je vois ses jambes et son sceptre. Je sors mon appareil photo et je le photographie quatre fois de suite. J'apporte les photos à la police et on me dit : 'Il voulait sans doute se baigner nu. Au Maroc et partout ailleurs il possède des plages privées où personne ne lui interdit de se baigner nu. Les plages sont ses salles de bain. N'a-t-il pas droit de se prélasser nu dans ses baignoires ? Doit-il porter un maillot dans ses baignoires ? »

Aux Etats-Unis, cela se passe différemment. En mai 1987, un journaliste pose une question au sénateur du Colorado, Gary Hart. Celui-ci a annoncé sa candidature à la présidence trois semaines plus tôt. Celui-là – le journaliste – dit à brûle-pourpoint : « Avez-vous déjà commis un adultère ? » Il s'adresse à Gary Hart qui est le président des Etats-Unis au même titre que DSK : il est le futur président qui ne se présente pas. Gary Hart ne sait pas quoi répondre. Il répond donc : « Bien sûr que non. J'aime ma femme comme au premier jour. » Vingt ans après, Anne Sinclair se souvient de cet interview lorsqu'elle écrit sur son blog : « Chacun sait que ces choses peuvent arriver dans la vie de tous les couples. Pour ma part, cette aventure d'un soir est déjà derrière nous ; nous avons tourné la page ; nous nous aimons comme au premier jour. » « Cette aventure d'un soir » concerne Piroshka Nagy et Anne Sinclair n'ignore pas que l'aventure en question dépasse largement le cadre d'un jour et même d'un lit. Elle n'en dit rien sur son blog et tout le monde sait qu'elle ment. On admire son courage, sa patience et son pieux mensonge.

De son côté, Gary Hart défie le journaliste par *son* pieux mensonge. « Prouvez que cette liaison dangereuse existe. J'ai lu le roman de Choderlos de Laclos, comme vous pouvez le constater. À mon avis, un président des Etats-Unis doit connaître la littérature et la

philosophie. » Il connaît surtout le corps de l'ex-actrice Donna Rice que l'on voit assise sur ses genoux. Il sourit ; elle sourit. La photo fait le tour de l'Amérique. Les Américains sourient et ricanent. Le favori du parti démocrate ne sourit plus, même quand Donna Rice à moitié nue s'assied sur ses genoux. Détruit politiquement et humainement, il renonce à la course.

Sur la photo, on voit les cuisses de Rice ; ses seins restent cachés par une chemise. Hart et Rice. Tous deux sont près de l'eau ; une baignade les attend. Sur les photos de la journaliste, on voit DSK presque nu ; on ne voit pas d'eau. S'il voulait faire pipi, on verrait une cuvette. Il n'y a ni cuvette ni salle de bain ni eau. Mais personne ne lui interdit de se promener nu, à condition qu'il soit dans un de ses palais et pas sur la voie publique.

DSK écrit une lettre ouverte aux féministes :

J'ai le droit de me promener nu à proximité de n'importe quelle salle de bain, sans parler de mes jardins. Il y a des femmes qui apparaissent, mais elles disparaissent aussitôt en me voyant nu. Dans leur fuite, elles m'effleurent parfois ; certaines d'entre elles tombent et se font mal en tombant. Ce n'est pas ma faute : elles n'ont qu'à ne pas m'effleurer. Elles ont suffisamment d'espace pour s'enfuir sans incident, sans fellation. Et si elles le font dans les couloirs où l'espace est plutôt étriqué, ce n'est pas ma faute non plus parce que j'ai le droit de me promener dans les couloirs.

Je m'adresse à tous ceux et celles qui me haranguent dans les journaux et sur les places publiques du monde entier. Vous ne connaissez pas les tyrans et leurs façons d'accoster les jolies filles. Caligula assiste à un mariage en tant qu'invité. Assis en face des nouveaux mariés, il dit à l'époux : « Ne serre pas mon épouse de trop près. » L'époux ne comprend rien du tout. Caligula n'est pas marié ; il le sera quelques heures plus tard. L'époux comprend enfin de quoi il s'agit, mais il ne pourra jamais récupérer son épouse. Mao crée la Troupe d'action culturelle où prédominent les danseuses. Plusieurs fois par jour, Mao passe à l'action sexuelle. Je n'ai pas un harem de danseuses à ma disposition et je n'épouse pas les épouses des autres. J'ai une épouse, une seule, et cela me suffit. Je n'ai aucune intention d'épouser les femmes qui m'effleurent, ces filles en fleur. Il est vrai que, lors de repas à l'Elysée, j'ai balancé des boulettes de pain sur mes cibles, comme le faisait Staline. Dans mon cas, c'est un jeu inoffensif. Staline restait en tête à tête avec la femme qu'il bombardait : les autres partaient à la hâte. Mes boulettes amusent tout le monde et personne ne part. « Je me nettoie dans le corps des femmes », disait Mao à son médecin qui lui conseillait de se laver

les parties génitales. J'ai trente-six salles de bains à ma disposition. Pourquoi me comparer aux tyrans ?

25

Je ne sais pas si Gerhard a raison quand il se déchaîne contre les hommes politiques qui ne lui font pas de mal. En fait, ils ne font mal à personne, même pas à leur secrétaires, sans parler des femmes de chambre qui sont devenues légendaires grâce à l'intervention malencontreuse de DSK. Les hommes politiques visés par Gerhard ne font pas de mal à une mouche ; ils sont simplement des hommes politiques et cela suffit pour déchaîner ses passions, sa colère. Il dit qu'ils ne sont bons à rien, qu'ils sont dénués de talent, que leur bagout est ridicule. « Pour qui se prennent-ils ? » Gerhard me pose cette question assez souvent, comme si je pouvais y répondre. Selon lui, même Churchill n'était pas à la hauteur : « Il a traité Nils Bohr de *'blithering idiot'*. Quel crétin ! »

J'imagine qu'il croit les artistes infiniment supérieurs aux hommes politiques qui font de la politique à l'époque où le monde est dirigé par l'argent et non par des génies militaires tels que Jules César ou Pyrrhus. Selon lui, nous sommes tous des marionnettes dansant au rythme des tambours que les oligarques de Wall Street font résonner dans le monde entier. Les artistes, eux, suivent leurs sentiers qui ne sont pas battus, quoique tracés par la Kabbale. C'est eux qui inventent le monde et même le Tout-Puissant qu'ils nourrissent de leur inspiration, de leur imagination. Sans eux, le monde serait un orange mécanique.

« Tu n'aimes pas le film de Kubrick ? dis-je.

- Je voulais utiliser le mot 'mécanique', dit-il.

- Tu n'aimes pas les oranges ? dis-je. On demande à un Russe : 'Aimez-vous les oranges ?' 'Quand je les mange, je les aime. Sinon non.' »

Il y a des écrivains qui sont bien inférieurs à n'importe quel homme politique. Aujourd'hui on peut se passer des écrivains parce qu'ils écrivent n'importe quoi. Je ne les lis pas, mais je regarde parfois les émissions où les hommes politiques discutent et se querellent. Cela m'amuse, tandis que les écrivains ne sont même pas capables de m'amuser avec leurs inepties. Mais quand on me dit qu'un ministre se permet de baisser son pantalon en présence d'une femme au lieu de lui offrir d'abord du champagne et de petits fours, j'explose et la phrase de Gerhard surgit dans ma mémoire : « Pour qui se prennent-ils ? »

Je connais pas mal de coureurs de jupons. À quelques exceptions près, ils ne draguent pas les femmes directement, sans préambule. Ils n'ouvrent pas leur braguette, ils ne passent pas leur langue entre les dents de leur victime. J'imagine qu'un artiste pop est capable de le

faire parce qu'il se croit au-dessus de tout et de tout le monde. Il brandit un contrat où il y a une clause qui lui permet de compter sur une fellation *légal*e après un concert. Il quitte la scène, rentre dans sa loge, baisse son pantalon et lève les yeux au ciel en gémissant. Il est adulé par une foule de femmes ; rien d'étonnant qu'elles expriment leur gratitude dans sa loge et dans sa suite. Quant aux ministres et aux présidents, c'est leur pouvoir qui domine les femmes ; leur pouvoir et leur argent, pas leur chant. Je préfère le chant : il faut choisir entre deux maux. Même une chanson pop est mieux que le pouvoir d'un ministre.

La pièce de Gerhard (et de Moussorgski) se termine par *La Porte des bohatyrs de Kiev* qui, d'après Gerhard, symbolise le triomphe de l'artiste et stigmatise les bourgeois, les politiciens et la stupidité de notre temps. Le texte qu'il a écrit pour cette pièce est assez éloquent : « La multitude a toujours raison. La loi du marché, l'offre et la demande, le marketing ! L'audimat. À chacun son Mc Donald's. Comme si la géographie n'existait plus. Plus ça change et plus c'est la même chose. Démocratie. Nous avons changé un cheval aveugle contre un cheval borgne. La stupidité et la cruauté ont blanchi le sang humain. *Le Titanic* et consorts ont été faits pour et par des enfants en bas âge et de bas étage. Par des avortons. Des poussins avortés dans leur coquille. Ils n'ont pas d'ombre. Le soleil et la lune ne remarquent pas leurs silhouettes. Le soleil et la lune les ignorent souverainement. La voie lactée les méprise. L'art est la seule justification de notre histoire. Un monde idéal devrait être gouverné par des artistes : poètes, compositeurs... Les mondes idéaux existent-ils seulement dans notre imagination ? ou sous la mer, comme l'Atlantide ? »

L'artiste crée ses œuvres énigmatiques au-delà de la stupidité et de la brutalité. Et les politiciens cherchent à satisfaire les instincts de la foule qui veut et fait toujours la même chose, qu'elle vote à gauche ou à droite. Tantôt elle vote à gauche, tantôt à droite. Un beau discours dont la stupidité ne connaît pas les limites lui plaît au point de l'ensorceler, de la faire voter pour un minus. Comme d'habitude, tout va bien dans le meilleur des mondes. Et puis on s'aperçoit que rien ne va bien. Alors, on sort dans la rue et on manifeste. On se colle une barbe ; on enlève la barbe. « La barbe ! » crient les uns ; les autres ne comprennent rien. Un ministre prend un bain de foule. Il baisse son pantalon et un peloton des femmes pratique une fellation. Les hommes crient au scandale. Les policiers arrivent et mettent le ministre en prison. Il sort de la prison, sort un million de dollars de sa poche et les juges sourient. Chaque femme sort un million de dollars de sa poche et le ministre s'installe dans un palais d'hiver, dans un palais d'été, dans un palais de printemps. Il se baigne ; il sodomise. Il dit : « On va sauver la Grèce », et tout le monde applaudit. Il dit : « *Yes, nous pouvons* », et tout le monde applaudit. « Vous pouvez quoi ? » demande quelqu'un, mais personne ne l'écoute. On ne sait

même pas qui c'est. Mais le ministre répond à ce quidam : « Je peux baisser mon pantalon. » Tout le monde applaudit de nouveau. « Et nous, qu'est-ce que nous pouvons ? » crie la foule. « Vous pouvez porter plainte », dit le ministre. « Non, non, non », crie la foule. « Oui, oui, oui », crie la foule.

Une femme entre dans un studio de télévision. « Il paraît que DSK voulait violer votre fille, dit un journaliste. Il n'y est pas parvenu. Donc, votre fille n'a pas porté plainte.

- J'avais des ambitions et ces ambitions dépendaient de DSK, dit la femme.

- Quand on a des ambitions, on dépend de quelqu'un, dit le journaliste. Donc il vaut mieux de ne pas avoir d'ambition.

- Comment ne pas avoir d'ambition dans notre monde ? Comment renoncer à la nourriture ? Il faut nourrir et chouchouter notre corps. Il faut aller au bord de la mer et se baigner dans les piscines privées. Il faut avoir des villas un peu partout parce que le corps aime le changement. Il ne peut pas croupir dans le même appartement. Pour vivre longtemps et prospérer, il faut aller chez les puissants de ce monde. Il faut qu'ils nous ordonnent de pratiquer une fellation. Ma fille ne voulait pas être sodomisée. C'est son affaire. Mais je lui ai dit, après l'avoir écoutée : 'Si tu avais permis à DSK de te sodomiser, tu serais devenue millionnaire en un rien de temps. Tu veux rester pauvre ? Tant pis pour toi. Mais je t'ordonne de ne pas porter plainte. Si tu le fais, je ne serai pas millionnaire non plus.

- Votre fille n'a pas porté plainte, dit le journaliste. Etes-vous millionnaire ?

- Non. Mais je suis toujours en vie. C'est déjà ça.

- Il paraît que cette expérience malheureuse a marqué votre fille pour la vie.

- Oui. Elle est toujours sous le choc. Mais elle est toujours en vie. Il vaut mieux vivre sous le choc que de ne pas vivre du tout.

- Vous ne regrettez donc rien ?

- Elle aurait dû porter plainte. Elle ne l'a pas fait. Elle se plaint maintenant. Moi aussi. On ne peut pas s'empêcher de se plaindre. C'est ça la vie. Soit on vit et on se plaint, soit on ne vit pas. »

Il y a quelques années, un ministre dit à sa jeune attachée de presse : « Nous partons en province. » Ils partent en province : les ministres ne mentent jamais. Pendant un déplacement en province – un déplacement parmi d'autres – le ministre fait monter sa jeune attachée de presse à ses côtés à l'arrière de la voiture : ils ne se déplacent pas dans deux voitures et le ministre ne veut pas se mettre à côté du chauffeur. La jeune attachée de presse non plus ; elle a des ambitions et aspire à une promotion. Le ministre lui demande d'étaler sur ses genoux le châle qu'il lui a offert en cadeau à Noël. En fait, il lui a offert plusieurs châles : un châle

d'hiver, un châle de printemps, un châle d'été etc. Durant le trajet, le ministre tripote la jeune attachée de presse qui continue à vieillir. Même le ministre n'est pas en mesure d'arrêter le temps, le vieillissement. Même s'il la tripote huit heures par jour, elle continuera à vieillir.

26

On ne sait pas ce qui s'est passé dans la suite 2806. On sait qu'Ophélie se sauve ou sort tout simplement de cette suite. Elle n'est pas inquiète – pas le moins du monde. Elle sait qu'elle a fait son boulot. Elle cache l'argent que DSK a lui donné et prend l'ascenseur. Sur son chemin, elle rencontre le serviteur qu'elle a rencontré au seuil de la suite avant d'y pénétrer. Il ne porte plus le plateau qu'il a dû déposer quelque part. « Comment ça va ? » dit-il. En guise de réponse, Ophélie sort l'argent de sa poche. « Mille dollars ? s'écrit-il. Mais tu es folle. Tu aurais dû demander dix mille dollars, cent mille dollars. Ecoute, fais semblant de pleurer, déchire tes vêtements, ton soutien-gorge. Je préviens Jessica. »

Jessica, la responsable des femmes de chambre, est la première à donner l'alerte. Elle somme le service de sécurité de se rendre d'urgence au 28^e étage. Une employée y a été découverte par l'une de ses collègues, prostrée, près d'un cagibi. Ophélie balbutie qu'elle vient d'être violente par l'occupant de la suite 2806.

« Re commençons », dit le juge. Ophélie se sauve ; elle n'a même pas le temps de claquer la porte de la suite 2806. Ses vêtements sont déjà à moitié déchirés. Si elle continue à les déchirer, elle sera nue dans le couloir qui la mène vers le service de sécurité. Donc elle ne déchire rien : elle n'en a pas le temps. Il faut qu'elle parle de ce qui lui est arrivé le plus vite possible. Mais elle n'a pas la force de courir, de marcher, de parler. Elle s'écroule près d'un cagibi et ferme les yeux. Deux caméras filment son désarroi.

« Il n'y a pas de caméras dans les couloirs de cet hôtel », dit le juge. On recommence. Elle ne se sauve pas de la suite. Elle dit à DSK : « Je sais que vous avez rendez-vous avec votre fille. Annulez-le. Déjeunez avec moi. Après le déjeuner nous aurons encore du temps pour deux fellations et une sodomisation. Votre vol est dans cinq heures, si j'ai bien compris. Il n'y a pas d'urgence. Je peux vous dénoncer dans cinq heures. Voulez-vous vraiment parler à votre fille ? Vous vous êtes déjà tout dit. Après tant d'années, vous n'avez plus rien à vous dire. Moi, je vous vois pour la première fois. On ne se reverra qu'au tribunal, et encore. Profitez de mon corps tant qu'il est encore temps. »

« Le déjeuner avec la fille a eu lieu », dit le juge. On recommence, comme d'habitude. Il est 12h 20 environ lorsqu'Ophélie parvient à ouvrir la porte et à s'enfuir de la suite en laissant DSK à quatre pattes, nu comme un ver. Deux de ses collègues du personnel de

nettoyage la décrivent alors affolée et désespérée. Elles l'accompagnent jusqu'à un responsable de la sécurité de l'hôtel. Le responsable jette un coup d'œil sur Ophélie et dit : « Où est votre client ? »

- Dans la suite 2806, dit Ophélie.

- Il est comment ?

- Il est nu. Il est à quatre pattes.

- C'est lui que je dois protéger, dit le responsable. Ce n'est pas pour rien que je suis responsable de la sécurité de cet hôtel. Un client nu ne peut pas se défendre, surtout s'il est à quatre pattes.

- Il a essayé de me violer, dit Ophélie.

- N'avez-vous pas consenti à l'être ? Tout le monde l'aurait fait à votre place. »

Peu importe ce que dit le responsable de la sécurité. Le juge retient le fait que le témoignage d'Ophélie est enregistré à 12h 38. L'appel au 911, le numéro d'urgence de la police, n'est répertorié qu'à 13h 32. Le responsable de la sécurité enregistre l'appel : il ne peut pas faire autrement. Mais personne ne lui interdit de bavarder avec la jeune femme, d'autant qu'il se sent seul. Il aimerait faire un brin de causerie avec le client d'Ophélie – avec DSK lui-même. Hélas, celui-ci est déjà parti car il doit déjeuner avec sa fille à qui il ne pose jamais de lapin. Donc, le responsable se rabat sur Ophélie qui n'a pas la force de répondre, de satisfaire sa curiosité. Il lui demande entre autres comment DSK l'a attaquée et pendant combien de temps elle a pratiqué la fellation. Il pense qu'Ophélie est experte en la matière ; il est déçu lorsqu'elle lui apprend que c'est sa première expérience dans ce domaine.

« As-tu conscience de l'importance de l'homme que tu accuses ? dit le responsable.

- Non, répond Ophélie. Ses réponses sont très courtes.

- N'as-tu pas vu son portrait dans le vestibule ?

- Non.

- Tu n'aimes pas la peinture ?

- Je ne sais pas ce que c'est. »

C'est son ami, Blake Diallo, qui lui dit au téléphone que son agresseur est un des hommes les plus importants de la planète. Qu'il soit important ou non, cela lui est bien égal. Un viol est un viol et l'importance réside dans l'état de choc qu'il provoque. Mais les journaux français et les amis de DSK ne sont pas de cet avis. Ils parlent surtout de ce qui a suivi la mésaventure de leur héros – *Du côté de chez DSK*. Ce sont ses faits et gestes qui les intéressent. Une cliente française du Sofitel assure avoir vu DSK attendre tranquillement, puis régler sa note. Elle doit avoir une fille qui veut devenir millionnaire. Elle-même, elle ne dirait

pas non si on lui proposait cette somme. Elle dirait au bienfaiteur : « Je vous assure que je donnerai cet argent à ma fille qui en a besoin. » Pour sa part, l'hôtel enregistre le *check-out* de DSK à 12h 28.

Les calculs vont bon train. Combien de temps a-t-il mis pour enlever son soutien-gorge ? Il sort de la salle de bain ; cela ne lui prend que quelques secondes. Il est nu ; elle s'excuse. Encore deux secondes. Elle se dirige vers la porte ; il la rattrape. Six secondes. Il se jette sur elle avant de claquer la porte et de fermer le loquet. Sept secondes. Il lui caresse la poitrine et le sexe. Trois minutes. Il la poursuit en essayant de lui arracher son collant et de la violer. Deux minutes. Elle résiste ; il lui impose, par deux fois, une fellation – dans la chambre, puis dans la salle de bain. Un quart heure. Il trouve que la proximité d'eau rend la fellation encore plus agréable. Il est en extase. Deux minutes. Elle parvient à s'enfuir. Neuf secondes. DSK se remet de ses émotions et une fois encore promène son regard autour de la suite. Il devait occuper une chambre classique, à près de 500 dollars, mais la direction de l'hôtel, qui appartient au groupe français Accor, a décidé de le surclasser et de lui allouer la suite 2806, son marbre vert et ses boiseries acajou. C'est grâce à cette suite qu'il a rencontré une des femmes de sa vie ; peut-être la femme de sa vie. Tout dépend du point de vue.

La sécurité de l'hôtel attend qu'Ophélie se calme. Une demi-heure environ. Ensuite la sécurité appelle la police. Mais avant d'appeler la police, on essaie de calmer Ophélie. On lui dit : « Calme-toi. Tout ira bien. Deux fellations ? Ce n'est rien du tout. N'as-tu pas joui de ce rituel ? Dommage, dommage. Une prochaine fois. C'est un des plus grands plaisirs accessibles aux êtres humains. Le marquis de Sade le disait, en tous cas. As-tu lu ses chefs-d'œuvre ? Pardon, tu es illettrée, on le sait. On l'oublie parfois, mais on ne l'ignore pas. Et bien, au lieu de lire le marquis de Sade, tu mettras en œuvre ses conseils. C'est un personnage très important, tu sais. On parle de ton client, cette fois. Il est même plus important que le marquis de Sade, quoiqu'ils aient beaucoup de points communs. Ce n'est pas la peine de porter plainte : il s'en sortira de toute façon. Sa femme est richissime, tu sais. C'est de l'argent que tu veux ? D'accord, d'accord. On va arranger ça. Es-tu sûre de vouloir porter plainte ? Réfléchis avant d'agir. Il faut que tu nous dises : 'Laissez-moi le temps de réfléchir.' Comme ça le temps passera. Notre cher DSK sera à l'aéroport. Il prendra place dans l'avion et s'envolera vers la France. Pour le moment il déjeune avec sa fille. Réfléchis bien. Calme-toi. »

Ophélie ne se calme pas. Et puis elle se calme et dit d'une voix tranquille : « Je veux porter plainte. » Entre-temps, DSK prend la fuite, comme le dit la police. Les conditions du départ de DSK sont encore l'objet d'une vive controverse. L'adjoint au procureur, Mc

Connell, décrit un « départ inhabituellement rapide ». D'habitude, les clients traînent à la réception : ils n'ont pas envie de quitter l'hôtel où on les accueille chaleureusement en leur faisant goûter les délices de l'élégance française. Tout est élégant dans cet hôtel : les repas, le service, les femmes de chambre. DSK ne nie pas qu'il ait passé un moment agréable dans son hôtel préféré, mais il est pressé : sa fille l'attend. Qui plus est, il a commis un crime dans la suite 2806. Pour échapper à la police et retrouver la douce France où tout est permis, il doit partir très vite.

Où se rend-il ? Prend-il directement une limousine pour l'aéroport JFK ou déjeune-t-il d'abord au restaurant avec sa fille Camille ? D'après ses amis, il retrouve sa fille à onze heures. Et la fellation ? Est-il prêt à sacrifier deux séances de fellation pour un malheureux déjeuner avec Camille qui le comprend très bien, pour le moment ? Rien ne dit qu'elle le comprendra toujours. Et sa femme ? Lui pardonnera-t-elle cette fois ? Je reviens à l'émission que j'ai vue à la télévision russe il y a quelques semaines. C'est ainsi que l'affaire DSK a commencé pour moi. Et cela ne fait que commencer. Cela recommence.

27

Si le rendez-vous a eu lieu dans un restaurant, il y a d'autres témoins que Camille. Seraient-ils capable d'accréditer l'horaire ?

- « Oui, nous les avons vu, DSK et sa fille. Ils étaient en train de déjeuner.
- Moi, je pensais qu'il était encore au Sofitel.
- Et moi, je le croyais à Paris.
- Il ne verra plus jamais ni Paris ni la douce France.
- O.K. À quelle heure les avez-vous vus ?
- Je ne regarde pas l'heure quand je déjeune.
- DSK a bu beaucoup d'eau. On boit comme ça après un acte sexuel. Je me suis dit qu'il s'était amusé au Sofitel.
- Tout le monde s'amuse au Sofitel : c'est un petit bout de la France.
- Il était excité.
- Il avait l'air plutôt fatigué.
- Et vous ? après deux fellations ?
- Etes-vous sûr de les avoir vus ?
- Je connais DSK personnellement, mais je ne connais pas sa fille.
- Il était peut-être avec une autre femme.
- Encore une ?

- Il est infatigable.

- Un vrai directeur général du Fonds monétaire international. Il honore la France et confirme la supériorité des Français dans le domaine des jeux galants.

- Il a sali la France, ce faux intellectuel qui philosophe dans le boudoir. La France est affaiblie par l'affaire DSK. Il a craché sur la France.

- C'est elle qui a craché.

- Elle n'a pas craché sur la France. Elle a craché sur la moquette.

- Elle a craché sur DSK. »

Le chauffeur de la limousine dit que DSK était stressé. Un témoin prétend qu'il a vu DSK dans un taxi et pas dans la limousine de l'hôtel. « Il n'était pas stressé du tout. Il était en train de sucer un bonbon.

- C'était peut-être un médicament, dit le policier.

- Ou un poison, dit un autre policier.

- Non, il n'a pas l'intention de se suicider », dit le témoin.

DSK s'enfuit précipitamment. Il n'a même pas le temps de profiter de la limousine que l'hôtel met à sa disposition. D'ailleurs, il a peur d'être repéré par la police qui saura où le trouver s'il monte dans la limousine. Il fait un signe et un taxi s'arrête. Il oublie son téléphone dans la suite. Il oublie aussi son rasoir et sa trousse de toilette. C'est pour cela qu'il ne se rase pas pendant deux jours : à la télévision il apparaît au naturel, quoique vêtu. Il descend du taxi, achète un billet et prend place dans l'avion où un fauteuil de première classe l'attend depuis son départ de l'hôtel.

« Non, dit l'avocat de DSK. Mon client n'a pas acheté son billet d'avion pour Paris en urgence. William Murrya, porte-parole du FMI, a déclaré le 16 mai que le FMI avait réservé bien avant le billet en classe affaires sur le vol Air France 023, prévu au départ à 16h 40 à l'aéroport Kennedy. » Comment se fait-il que la police l'ait retiré de la *première* classe ? On le surclasse à chaque fois qu'il prend un avion, qu'il descend dans un hôtel ? Comme Tolstoï, il achète toujours des billets bon marché, mais on le reconnaît, on le surclasse et l'hôtesse de l'air fait son devoir – une fois de plus.

De l'aéroport, l'ex-directeur général du FMI – il est encore le directeur général à ce moment-là – appelle, à 15h 40, la direction du Sofitel. Il informe la direction qu'il a oublié l'un de ses téléphones portables dans la suite. Il vient de passer la sécurité et s'apprête à attendre son avion dans le salon VIP. Il ne sait pas que la police écoute la conversation. Si, il le sait ; en tous cas, il le devine, sinon il n'aurait pas quitté l'hôtel à la hâte en oubliant un téléphone portable, un rasoir. Il a plusieurs téléphones portables, mais un seul rasoir. Il

pourrait en avoir plusieurs : un pour la joue droite, un autre pour la joue gauche. Il n'en a qu'un. DSK n'est pas un vrai VIP.

Il n'a pas peur de téléphoner à l'hôtel car il sait qu'il est déjà à l'étranger. Il n'est pas encore en France où ses frasques font sourire, mais il est hors d'atteinte de la police américaine : il vient de passer la sécurité. Je ne sais pas si c'est vrai, mais un de mes amis qui doit être au courant de ce genre de choses me dit qu'il aurait pu ne pas quitter l'avion où la police l'a trouvé. Nous n'en sommes pas encore là ; nous ne sommes nulle part. Nous ne savons pas où nous en sommes. Il n'y a que des rumeurs contradictoires ; rien n'est certain dans cette histoire. Les uns disent : « C'est DSK lui-même qui indique qu'il est à l'aéroport. La police écoute la conversation et fait signe à la sécurité de lui demander où rapporter le portable. » Les autres répondent : « Mais il était déjà en sécurité. Il n'avait plus peur de la police new-yorkaise. »

Mes amis me disent : « Il avait plusieurs portables à sa disposition. Pourquoi s'inquiéter de celui qui est resté dans la suite ? » Je leur explique que chaque portable d'un VIP contient une II (information importante). Un jour, un collègue japonais a oublié son portable chez moi. Je lui téléphone pour lui dire qu'il a oublié son portable sur un de mes divans. « Je peux te l'envoyer tout de suite. » Il me répond qu'il faut le détruire le plus vite possible. Il me demande de le jeter dans le vide-ordures. Et pourtant mon collègue n'est pas un VIP. Le portable de DSK était plein d'II : des emails de femmes du monde, entre autres. Il ne voulait pas qu'on sache qu'il y avait beaucoup de princesses parmi ses conquêtes.

Aussitôt, la police demande au New York Port Authority de retarder le départ du vol jusqu'à l'arrivée de ses agents. L'embarquement a lieu normalement et DSK ne se doute de rien. La douce France l'attend toujours ; les femmes qui s'y trouvent l'attendent avec impatience. Il y a beaucoup de femmes en France et la plupart d'entre elles attendent le retour du futur président de la République. À 16h 40, alors que l'avion est sur le tarmac, deux policiers montent à bord et exigent de DSK qu'il les suive. Il n'oppose aucune résistance ; on se demande pourquoi. Les remords ont-ils pris le dessus dans sa bataille intérieure ? On dit qu'il est sans scrupule. N'y a-t-il pas de remords non plus dans le trésor de son for intérieur ? Sa vie n'est pas aussi riche que l'on prétend s'il lui manque quelque chose. Il est pauvre en sentiments, en réactions humaines. Son problème est insoluble parce qu'il ne peut pas sortir des remords et des scrupules de la poche d'Anne Sinclair. Même le FMI ne peut lui fournir des remords, sans parler de la direction du Sofitel. On pourrait surclasser ses remords, s'il en avait. Puisqu'il n'en a pas, on ne peut rien pour lui.

A-t-il pensé à l'avion soviétique qui a été retenu dans le même aéroport il y a trente-cinq ans ? Dans un des fauteuils de l'avion était assise une femme qui, d'après son mari, ne voulait pas regagner sa patrie. D'après lui, elle voulait demander l'asile politique aux Etats-Unis ; lui l'avait fait quelques heures auparavant. Il disait qu'on avait poussé sa femme dans l'avion pour qu'elle y reste au lieu de demander asile aux Etats-Unis. Une hôtesse de l'air a mis un somnifère dans le café de la jeune femme. Elle dormait et ne répondait pas aux appels de son mari. Le pilote disait à la police qu'elle ne voulait pas parler à son mari parce qu'elle voulait retourner dans sa patrie. Il fallait choisir entre la patrie et le mari. « Elle choisit la patrie », a dit le pilote. C'était un vol Aeroflot ; la femme était déjà sur le territoire soviétique. Deux jours plus tard, l'avion a décollé.

DSK n'a pas envie de passer deux jours dans l'avion. La femme soviétique est repartie ; lui, il a peur qu'on ne le retire de l'avion, quoi qu'il fasse. Un avion ne peut rester sur le tarmac pendant des semaines et des semaines. Et les repas ? et les boissons ? Si on lui apportait trois bouteilles de Dom Pérignon par jour, il resterait trois jours à bord de cet avion. Mais il n'est pas sûr qu'on lui apporte *trois* bouteilles par jour. Donc, il quitte l'avion accompagné de trois policiers en civil. Il sait que, quoi qu'il lui arrive, il résidera dans une prison dorée où les repas seront à la hauteur de sa réputation de gros mangeur. Plus de campagne présidentielle, plus de régime.

28

J'ai quitté l'Union Soviétique en 1974. Je l'ai quittée une fois pour toute ; il faut que j'en parle une fois par mois. Je me suis installé en France. J'ai été condamné à sept ans de prison par contumace. DSK risque d'être condamné soixante-quatorze ans de prison ; moi, je suis plus modeste, d'autant que ma condamnation arrivait de loin et ne pouvait en aucune manière influencer ma vie. Je suis revenu en Russie en 1989 grâce à la perestroïka qui avait amnistié tous les transfuges et leur avait permis de revenir dans leur pays natal sans être emprisonné pour la vie.

Je rentre dans mon pays et je tombe sur une femme superbe dans un hôtel de Pétersbourg. Elle travaille dans un bar de cet hôtel et je lui parle pendant que les autres clients sirotent leur bière. Moi aussi, je sirote ma bière et je pense à cette femme à qui je parle de temps à autre quand je vois qu'elle est plus ou moins libre. Je sirote ma bière ; « *sirota* » veut dire « orphelin » en russe. Mes parents sont morts depuis longtemps ; je suis seul à Pétersbourg.

Elle me parle comme elle parle à tous les clients qui boivent de la bière à son comptoir. Elle parle plus souvent à ceux qui boivent du champagne, mais je ne veux pas la séduire de cette manière. Il ne faut pas qu'elle tombe amoureuse de moi parce que j'ai une Porsche ou plutôt une Ferrari ; parce que j'ai des villas en France, en Italie, en Suisse, aux Etats-Unis. Mon problème consiste en ceci : je veux que les femmes tombent amoureuses de moi. Je n'ai rien contre la fellation, mais je suis encore plus excité quand une femme me fait une déclaration d'amour tout en enlevant ses vêtements, tout en se dénudant.

Elle n'a rien enlevé du tout à part le verre que je venais de vider. J'ai commandé encore une bière pour me donner du courage. Je ne comptais pas lui faire une déclaration d'amour, mais j'avais envie de l'inviter quelque part – dans ma chambre, par exemple. Je pensais qu'il était exclu de dîner avec elle dans un des restaurants de l'hôtel à cause de ses collègues et de la direction qui veille sur ses employés pour qu'il n'y ait pas d'écart de conduite ni au bar ni dans les chambres, sans parler des suites. On pouvait dîner ailleurs. « S'il ne lui est pas permis de faire l'amour dans l'hôtel où elle gagne sa vie, on ira dans un autre hôtel, on s'envolera pour Paris. » Je me parle toujours quand je drague une femme, autrement j'essaie de me taire.

Je lui ai dit : « Voulez-vous dîner avec moi ? » Aux Etats-Unis j'aurais déjà été jeté en prison – rien que pour ça. En Russie, je pouvais continuer la drague, malgré la présence d'autres clients. Elle a répondu : « Pourquoi pas ? » Quand une femme dit « pourquoi pas », cela veut dire « oui ». Quand un diplomate dit « pourquoi pas », cela veut dire « non ». J'imagine que cette femme était une diplomate. Je me demande pourquoi elle travaillait dans cet hôtel et pas à l'ambassade de Russie en France.

Je lui pose une autre question : « Vous travaillez jusqu'à quelle heure ? » « Jusqu'à minuit », me dit-elle. Et notre dîner ? On ne peut pas travailler et dîner en même temps, à moins que vous n'ayez rendez-vous avec un client dans un restaurant de luxe où vous comptez lui faire signer le contrat du siècle. Je me suis dit qu'elle disait n'importe quoi pour se débarrasser de moi. Malgré cela, je continuais à la draguer, si l'on peut appeler cela de la drague. Je n'avais pas le trac, mais je faisais des bêtises. Gerhard me dit : « Quand j'ai le trac, je ne fais pas de bêtises sur scène parce que je me concentre. » Il est pianiste ; moi, je suis coureur de jupons. Donc, je fais des bêtises quand je drague une femme, surtout si elle travaille dans un restaurant. J'ai le trac même si l'action ne se déroule pas à New York où l'on vous épie pour vous pincer.

« Alors je reviendrai vers minuit, lui dis-je. Cela vous convient ? » « Oui », dit-elle. Je signe l'addition et je m'en vais en croyant que cette femme est à moitié amoureuse de moi. Je me promène le long de la Neva où Pouchkine draguait les femmes, lui aussi ; je rentre à

l'hôtel vers minuit en pensant à Pouchkine, aux femmes de sa vie. Je me dis qu'il aurait dragué cette femme, lui aussi, s'il l'avait rencontrée dans cet hôtel ou ailleurs. Elle est toujours derrière le comptoir. Je m'assieds et commande une bière. Je commande une bière russe pour prouver à cette femme que la Russie m'intéresse toujours, malgré mon amour pour la France. Je lui dis que j'habite en France et elle apprécie le fait que je boive une bière russe malgré ma connaissance approfondie des bières belges. Je pense à l'amour et pas à la bière. Je me demande à quoi pense la femme qui me sert une bière, une autre bière. Elle ne pense à rien. Elle veut se débarrasser de moi, mais elle ne pense pas à cela non plus. Elle se dit que je partirai tout seul, de guerre lasse. Elle ne se dit rien ; elle sait. Elle continue à servir ses clients. Je commande encore une bière. Je m'en vais vers une heure du matin. Qu'aurais-je dû faire ?

Je n'aurais pas pu apparaître dans ce bar comme DSK – nu comme un ver ou comme n'importe quel animal à l'exception des chiens qui portent un manteau en hiver. Si j'avais quitté ma chambre nu, on m'aurait demandé de regagner ma chambre et de m'habiller pour être présentable. J'aurais pu arriver au bar en costume pour baisser mon pantalon au moment voulu. Cela n'aurait servi à rien : je n'étais pas ministre à cette époque-là. J'aurais pu offrir un châle à cette femme pour pouvoir lui couvrir les genoux pendant ma crise : je souffre d'une maladie liée au sexe. Je ne connais pas le nom de cette maladie, mais je sais qu'elle est centrée sur le sexe. J'aurais pu tripoter son sexe pendant des heures. Je ne l'ai pas fait. Elle ne l'a pas fait non plus : elle n'a pas mis de châle sur ses genoux. J'ai raté le coche ; je n'ai pas fait mouche.

Gabrielle me dit que j'envie DSK. Plus maintenant, et encore. Qu'aurait-il fait dans un hôtel à Paris ? Il drague une femme au bar. Elle sourit ; elle est prête à tout. Elle fait semblant de résister pour aiguïser l'appétit de DSK. Elle ne fait même pas semblant. Elle se jette sur lui ; il se jette sur elle. La direction vide le bar et l'hôtel. Il n'y a que deux personnes dans cet hôtel de luxe. Ils font l'amour et le reste. Toutes les suites sont à leur disposition. La suite au prochain numéro. Voilà comment cela se passe. Très bien. Et moi ?

29

DSK cherche un biographe. Il a envie d'écrire une autobiographie, mais si vous écrivez une autobiographie quelqu'un dira : « C'est un mégalomane. Il s' imagine qu'il est Jules César ou Jésus-Christ. Même Jésus-Christ n'a pas écrit son autobiographie. » Si l'on écrit votre biographie, c'est que vous êtes important ; vous êtes un VIP ou un VVIP – très, très important.

Donc, DSK cherche un biographe. Il faut que ce biographe soit cultivé, qu'il connaisse non seulement le monde d'aujourd'hui, mais aussi celui d'hier, d'avant-hier – d'avant Jésus-Christ. DSK aime l'espace et le temps ; pour une fois, il n'est pas contre les clichés. Les philosophes et les physiciens ne parlent que de cela. Tout le monde en a ras-le-bol. Espace, temps, espace, temps. On a autre chose à faire. Mais personne ne vous interdit d'aimer l'espace de l'Empire Romain. Son temps était compté : tous les temps sont comptés. Il n'empêche que c'était grand et DSK est fasciné par Plutarque, par la grandeur romaine et grecque.

On écrit un livre sur son séjour au FMI. Cela ne lui suffit pas car ce n'est qu'une page dans sa vie qu'il s'apprête à tourner. On dirait que c'est sa vie qu'il tourne au lieu de tourner juste une page. Qu'est-ce qui lui a pris, se demande-t-on ? On se pose, on se repose cette question. Une femme de chambre. Il cherche un biographe et trouve une femme de chambre. Il trouve les deux en fait.

Son nouveau biographe est Nathan Lieberman. Son nom figure déjà dans ce livre car il a commencé à écrire une biographie de son idole avant l'épisode du Sofitel. DSK lui parle de Plutarque et lui dit qu'il faut imiter le style de ce livre inimitable. « Cette grandeur n'existe plus », dit-il en ouvrant le premier tome du livre, en le feuilletant. Il s'attarde sur une vie, lit une tranche de cette vie. Nathan écoute et fait « oui » de la tête. Il sera toujours d'accord avec son modèle, quoi qu'il se passe. Et il se passe beaucoup de choses, comme on le sait déjà. Il se passera encore beaucoup de choses. Le procès ne fait que commencer ; d'ailleurs, il n'a pas encore commencé.

DSK se met à écrire un journal pour compléter sa biographie, pour l'étoffer. Il l'entame avant de rencontrer Ophélie, la femme de sa vie. Les notes qu'il prend ne sont pas très intéressantes car elles concernent surtout son travail au FMI. Il ne parle même pas de ses aventures amoureuses, comme s'il avait peur de la censure. Et puis, il pense encore à la campagne présidentielle ; il vise la plus haute marche de l'échelle. Il porte son journal à sa banque et l'enferme dans un coffre-fort. N'oublions pas que son mot d'ordre est « prudence ».

Voici un extrait de son journal : « Spectres, spectres. Ce ne sont pas des spectres de Marx – en ce qui me concerne, en tous cas. Il y a beaucoup de spectres sur le marché. Personne n'en veut ; il n'y a plus de demande. Ils y restent quand-même. Ils ne sont pas à vendre ; c'est un musée que l'on visite. On se promène le long des couloirs et les spectres nous regardent. » A en juger par cet extrait, DSK pense déjà à Plutarque, à ses héros. Plutarque ne peut pas nuire à sa réputation ; il peut en parler tant qu'il veut.

Voici encore un extrait : « Z. annule la première réunion. Le monde entier doit se soumettre à la volonté d'un ivrogne important. Le jour suivant, vers onze heures du matin, il annonce enfin sa décision : 'La réunion n'aura pas lieu.' Elle a eu lieu néanmoins grâce à mon concours, à ma patience, à mon indulgence. » Cette note est sans intérêt pour quelqu'un qui ne compte pas écrire sa biographie. C'est mon cas. J'ai d'autres chats à fouetter – à caresser plutôt. Pourquoi perdre mon temps avec ce pervers ? J'écris à propos de ses femmes, de sa chute. J'aime les chutes, le néant, comme aurait dit Heidegger. DSK vit à présent dans une sorte de néant. Il y a beaucoup de néants dans le monde. À chacun son néant.

Il cite Plutarque :

... n'estimant point que le vrai de nature fût plus fort ni plus puissant que le faux, mais mesurant la valeur de l'un et de l'autre au profit qui en sortait, en se moquant de ceux qui disaient que les descendants d'Hercule ne devaient point faire la guerre par ruses ni cautèles : « Car, quand la peau de lion n'y peut fournir, disait-il, il y faut coudre aussi celle du renard. »

Il est clair qu'il écrivait cela en vue de la campagne présidentielle. Je ne sais pas s'il a utilisé la même stratégie pour obtenir le poste de directeur général du FMI. En tous cas, ce poste lui était bien utile – pas seulement sur le plan médiatique. Les femmes, les femmes, cherchez les femmes. Il les cherchait ; il les trouvait. Parfois il ne les cherchait même pas : elles se trouvaient où il fallait qu'elles se trouvent. DSK connaissait déjà toutes les femmes de France. Il s'est mis à explorer les Etats-Unis et les pays en difficulté, tels la Grèce et l'Irlande. Il aimait les femmes grecques parce que Plutarque en parle souvent. Il aimait aussi les Irlandaises – peut-être grâce à James Joyce.

Il trompait les femmes qu'il accostait pour les sodomiser. Il leur disait qu'il allait divorcer d'Anne Sinclair pour les épouser toutes. Il leur promettait monts et merveilles jusqu'à ce qu'elles ne lui cèdent pas – jusqu'à la première fellation, pour être exact. Ensuite il oubliait ses promesses parce qu'elles ne lui étaient plus utiles. Les femmes lui disaient : « Tu oublies que notre mariage est utile. Je peux en tirer quelque chose. Tu prendras quelques millions à ta femme. Tu n'es pas pauvre, toi non plus. Je trouve qu'il m'est très utile de t'avoir comme mari. Ne t'inquiète pas – tu deviendras président de la République même après ton divorce. Sarkozy a divorcé de sa femme. Il est toujours président. »

A un moment donné, on lit dans son journal toute l'histoire de son aventure au Sofitel. Mais cette aventure n'est pas racontée par un témoin de sa vie – par lui-même, en d'autres

termes. Elle est vue et entendue par des journalistes qui s'expriment dans les journaux que tout le monde peut lire. Certes, il ne voulait pas révéler ses actes au grand jour ; on le comprend facilement. Mais moi, je n'écrirais pas un journal pour copier ce que les autres disent de moi. Qu'ils écrivent ma biographie, s'ils veulent. Moi, j'écirai ce que pense et sens. Autrement ce n'est pas la peine d'écrire ; autant se prélasser dans sa baignoire en attendant une visite agréable, la matérialisation d'un rêve. Je dis à la femme qui m'accompagne en ce moment, de loin : « Bon, je te dis au revoir. Je raccroche. Je dois travailler maintenant. » Elle me répond : « Comment ? Tu ne restes pas au lit après notre conversation ? Tu n'es pas excité ? Tu veux travailler ? » On se parle au téléphone. *Long distance*, comme disent les Américains. Tout sa vie DSK ne faisait que raccourcir les distances : entre l'argent et sa poche, entre les femmes et son sceptre de Vénus.

DSK peut rester dans la baignoire tant qu'il veut ; personne ne viendra chez lui, à part sa femme et sa fille. Donc, il écrit ce qu'écrivent les journaux, comme pour prouver à tout le monde qu'il n'y a que des fait connus et des suppositions dans cette affaire – rien d'autre. Il n'y a pas de détails inconnus ; il n'y a pas de secrets sordides.

Il écrit par exemple : « Pour les défenseurs de DSK, l'urgence consiste d'abord à faire sortir leur illustre client de la prison de Rikers Island. Lundi, aucun argument n'a réussi à convaincre la juge Melissa Jackson de le remettre en liberté : ni la promesse du versement d'une caution d'un million de dollars, ni l'engagement à porter un bracelet électronique, ni la remise de son passeport, ni la domiciliation chez sa fille qui étudie à New York. » On peut lire cela dans n'importe quel journal français. On se demande pourquoi il continue à ruminer le chagrin causé par son séjour en prison. Il n'est plus dans une cellule de 12 m². Sa prison dorée mesure 600 m², 800 m² ou 1 k m² : j'oublie ce genre de détails. (Mon appartement mesure 186 m².) Sa nouvelle prison sur mesure pourrait héberger une centaine de familles guinéennes. Personne ne serait contre un séjour indéterminé dans cette prison, quitte à la quitter pour une prison encore plus dorée.

Une prison sur mesures ; des costumes sur mesures. DSK se fait faire tout sur mesures, cela va sans dire : on n'est pas un VIP pour rien. Son imperméable a été fait par le meilleur tailleur du monde. Quand il se promenait dans les rues de New York, ses mains menottées, l'œil hagard, on voyait son imperméable littéralement pendu à ses épaules. On se demandait pourquoi on avait choisi les épaules de DSK pour pendre un imperméable aussi luxueux. N'y avait-il pas de cintres dans les parages ? On aurait dit que DSK avait confondu son imperméable avec son pantalon : il avait baissé l'imperméable, cette fois. Voulait-il sauter sur Melissa Jackson ? Les menottes l'empêchaient de remettre l'imperméable sur son épaule

droite ou gauche : je n'ai pas enregistré ces nouvelles. À quoi bon fréquenter les meilleurs tailleurs si vos vêtements pendent sur vous ?

On s'attend à un commentaire de sa part. En voici un : « Je n'ai pas aimé Melissa Jackson. C'était le contraire d'un coup de foudre. Je me demandais s'il elle avait un mari, un amant. Je ne voulais pas me concentrer sur ma honte. Je voulais me distraire coûte que coûte. Donc, je pensais au mari de Melissa Jackson. »

30

Au Sofitel, après les prélèvements de la police, la suite 2806 a subi quelques travaux de rafraîchissement. En Union Soviétique, chez un coiffeur, on vous posait cette question : « Voulez-vous qu'on vous rafraîchisse ? » Vous voyiez un flacon contenant une horrible eau-de-Cologne soviétique qui s'approchait de vos cheveux et même de votre visage. A-t-on aspergé la suite après le passage de DSK ? Il paraît qu'il y avait des taches partout, pas uniquement sur la moquette. Il y avait même une tache sur une vitre, comme si DSK avait vu une jolie femme par la fenêtre. Mon chat, lui aussi, regarde souvent par la fenêtre pour observer le vol et d'autres habitudes des oiseaux. Un jour, il a pris son élan pour sauter sur un arbre situé derrière la fenêtre du salon : il y avait trois gros oiseaux sur l'arbre. Il s'est cogné contre la vitre ; il n'a pas renouvelé son attaque. DSK n'est pas un chat ; il renouvelle toujours ses attaques. Il se cogne tout le temps, mais cela ne l'arrête pas. Il asperge les meubles, les écrans, les rideaux. Quand une femme lui parle de ses rides, il rit parce qu'il sait qu'il est tout-puissant et qu'une ride ne compte pas dans la vie d'un VIP. Les femmes crient : « Au viol ! » Il crie « VIP ! » Les femmes pleurent ; il rigole.

Il ne voyage plus : il a remis tous ses documents de voyage à la police. « Tous mes documents, écrit-il, qu'ils soient français ou internationaux (au nom du FMI). » Ce n'est plus la peine de rafraîchir les avions, les salons VIP, sans parler des suites de toute sorte. Les femmes de chambre se reposent. Ou plutôt elles manifestent leur colère dès que DSK fait son apparition dans les rues de New York. Elles débarquent par dizaines et crient : « *Shame on you !* » Elles le font à l'appel de leur syndicat ou à l'appel de leur cœur qui ne veut pas admettre que DSK puisse s'en tirer indemne. « On est venu soutenir la lady. On travaille dur, disent-elles. Notre boulot n'est pas facile, surtout quand DSK est là. Il faut tout asperger, tout nettoyer, tout découper, changer toutes les vitres, toutes les télévisions. On travaille pour nourrir notre famille, pas pour être abusées. Personne ne travaille pour être abusé, mais il y a des gens qui abusent de nous quand ils travaillent et quand ils ne travaillent pas. Ils abusent de nous toujours et partout, comme s'ils n'avaient rien d'autre à faire. C'est ça leur boulot :

abuser de nous. » Ces femmes ont le sentiment d'avoir été rabaissées par cette agression. Quand elles en parlent, elles n'ajoutent pas « présumée ». Pour eux, l'affaire est claire, comme si elles lisaient le journal secret de DSK tous les jours, tous les matins. Et pourtant certaines d'entre elles sont illettrées.

Lisent-elles aussi les poèmes que DSK a écrits en prison ? Eh oui, pendant cette nuit fatale, notre prisonnier est devenu poète. Il a écrit deux poèmes hermétiques. En voilà un :

*Nous avons une sonate de Schubert – ce n'est pas la peine
D'aller ailleurs. Je ne vais pas ailleurs : j'écoute cette
Sonate. J'écoute mon petit doigt qui me parle : « Hier n'était pas
Demain ». Je ne suis pas ce que je suis ; une note.*

*Une note est plusieurs notes : do, ré, mi, fa, sol.
Nous sommes aux abois. Les sons. Ils sont à portée
De la main. Je les goûte, je les jette
Dans un fleuve qui n'est pas un fleuve.*

De quelle sonate de Schubert parle-t-il ? En connaît-il plusieurs ? En prison, on entend les sons, surtout si l'on ne dort pas. Il ne dormait pas : on le réveillait tous les quarts d'heure pour savoir s'il était encore en vie. J'en ai déjà parlé, je crois. Tout le monde en a parlé. Une employée de la prison a déclaré : « Pour la direction du pénitencier, il est impératif que rien n'arrive au détenu français, vu son importance. » Et si j'étais en prison, moi ? Qu'auraient-ils fait ? Ils auraient sans doute dit : « Qu'il se suicide, ce Français. Il n'est pas important. Donnez-lui un couteau de cuisine. » Au moins aurais-je dormi huit heures.

Les sons en prison. DSK les écoutait, les goûtait, un à un, deux à deux. Un intervalle, une sonate prisonnière. Il ne se souvenait pas de Proust ; il pensait à Schubert. Personne ne lui parlait, à part les gardiens. Sa solitude n'était pas absolue ; pourtant il se sentait seul. Il n'avait pas tort, d'ailleurs. Pour une fois, ses sentiments ne le trompaient pas. Il écoutait son petit doigt qui lui parlait. Sa voix était plus agréable que celle de son gardien. Son petit doigt ne lui demandait pas s'il était encore en vie : il le savait. Les petits doigts ne posent jamais de questions inutiles, gratuites.

DSK devient une note. Une note se porte mieux qu'un prisonnier qui viole des femmes de chambre. DSK préfère le destin d'une note, ce qui est tout à fait logique. Une note, quelle qu'elle soit : do, ré, mi, fa. « Hier n'était pas demain. » Il donnerait n'importe quoi pour

qu'hier ou plutôt avant-avant-hier devienne demain. Il ne toucherait pas à cette femme demain, sachant ce qu'il lui est arrivé. Quand on a un cauchemar, on se sent heureux au réveil. J'ai fait un cauchemar la nuit dernière. Je voyais mon crâne. Quelqu'un me disait : « Vous avez un cancer du cerveau. Regardez ! » Je regardais et je voyais un cancer du cerveau. Je me suis réveillé. DSK ne se réveille pas, ce qui ne veut pas dire qu'il ne dorme pas. Il n'a sans doute pas dormi en prison, même s'il n'en parle pas dans son journal. Il n'a pas écrit de poème intitulé *Insomnie* ou *Nuit blanche*. On n'écrit pas toujours des poèmes, même si l'on est en prison et si l'on ne sait pas comment tuer le temps. Il dort très bien dans sa prison dorée. Ces amis lui téléphonent de temps en temps. Il répond : « Je vais bien, je dors bien. » Mais il ne se réveille pas, comme si ses amis lui téléphonaient dans un rêve ou plutôt dans un cauchemar. Il n'y a plus que des cauchemars dans sa vie, et il ne se réveille pas. « La vie est un long fleuve tranquille », disent les Français. DSK pense que c'est un cauchemar tranquille. Il n'y a rien de pire qu'un cauchemar tranquille. C'est même pire que la force tranquille.

DSK est une note. Il deviendra toutes les notes s'il passe sa vie en prison. Je suis sûr qu'Anne Sinclair mettra un piano à sa disposition, même si sa cellule ne mesure que 12 m². Elle demandera qu'on élargisse la cellule ; elle payera un million de dollar pour un mètre. Son mari lui jouera la sonate de Schubert – pour son anniversaire. Le plus beau cadeau de sa vie.

Il jouera aussi *Les Tableaux d'une exposition*. Cela lui ira bien – non seulement parce qu'il y a deux juifs au milieu de cette pièce ; l'un est pauvre, l'autre riche. À présent, DSK est pauvre. En même temps, c'est un juif riche ; il peut donc jouer cette pièce à merveille parce que les deux thèmes se rencontrent dans la reprise. La main gauche représente le juif riche, la main droite le juif pauvre. On dirait qu'une moitié de DSK est riche – cette moitié est sa femme – et l'autre est pauvre.

Les Tableaux se terminent par une pièce que Gerhard appelle « le triomphe des artistes ». Pourquoi pas « le triomphe du directeur général du Fonds monétaire international » ? Avant cette pièce, il y a une sorcière russe qui voyage sur son balai. Elle représente toutes les femmes, la source maléfique des malheurs de notre héros. Le balai est symbolique, même si Ophélie n'a pas utilisé cet objet vénérable lors de son passage dans la suite 2806. Il y a aussi une pièce intitulée *Une Place de marché à Limoges*. DSK en sait quelque chose : les marchés étaient son fort. Tous les marchés du monde regardaient son petit doigt. S'il joue cette pièce, le marché de Limoges dépendra de ses dix doigts.

Il y a une pièce qui s'appelle *Gnomus*. Contre son gré, il s'identifie à un gnome à présent. Il y a aussi *Le Vieux château*. Tous ses châteaux sont encore là, mais il n'y vit plus. Où est le riad ? où sont les deux appartements parisiens ? A Paris, à Marrakech. Il est à New

York. Il y a tant de gens qui rêvent de vivre à New York ; lui, il y vit. Il n'est donc pas à plaindre, après tout. En tous cas, je ne le plains pas. Je ne le plaindrai pas tant que sa femme restera à ses côtés. Je ne le plaindrai donc jamais, mais je ne crois pas qu'il ait besoin de ma compassion.

Voici le deuxième poème hermétique qu'il a composé lors de son séjour en prison :

*Où sont mes promenades ? Je suis trop vieux
Pour me promener. Que la musique m'emmène
Vers un accord, vers un autre. Il y a
Une mélodie dans les parages ; il y a des notes partout.
Elles se détachent du paysage et jouent ce qui
Leur passe par la tête. Ma tête est lourde et
Légère, légère. Elle passe au travers des étoiles.*

Il y a de nouveau de la musique dans ce poème. De la musique avant toute chose, comme disait DSK : les femmes étaient sa petite musique. Il n'est pas trop vieux pour se promener, mais il est en prison ; il ne lui est pas permis de se promener. Au lieu de dire « Je suis en prison », il dit « Je ne me promène pas », et il trouve une excuse pour justifier cet état de choses. « Je suis vieux ; je ne peux pas aller au-delà de douze mètres carrés. Mes jambes ne me portent plus. Mais, comme d'habitude, ma tête est au milieu des étoiles. Je n'ai jamais eu la tête dans les nuages. Je suis toujours allé au-delà des nuages et rien n'est plus haut dans notre vie que les étoiles. »

Agression sexuelle, tentative de viol et séquestration. Il n'en parle pas dans son journal. Il n'agresse plus personne, même pas les pages qu'il couvre de son écriture. À quoi bon agresser les pages ? Il doit les séquestrer pour que personne ne les voie, pour que personne n'en tire des conclusions. « Tentative de viol », « séquestration ». Il y a une page recouverte de ces mots auxquels s'ajoute « agression sexuelle » – au bas de la page. Comme s'il était son propre juge. La page suivante ne nous apprend rien non plus. « *Not guilty, not guilty, not guilty, not guilty.* » Comme s'il n'arrivait pas à apprendre par cœur ces deux mots qu'il doit dire au juge. Il a appris tant de pages par cœur : Le Talmud, Plutarque, Baudelaire, le marquis de Sade. À présent il a peur d'oublier son texte, d'avoir un trou de mémoire au moment décisif de sa vie. Au lieu de dire « *Not guilty* » il risque de dire « *Guilty* ». Je suis coupable, je suis coupable, je suis coupable.

DSK se réveille, ouvre les yeux et regarde autour de lui. Chaque matin il se demande s'il n'est pas en prison. La réponse est « oui », mais ce n'est qu'une réponse partielle ; elle ne reflète pas vraiment la vérité. Il s'agit d'une prison dorée et DSK regarde autour de lui à la recherche de l'or. Il n'en trouve nulle part et décide par conséquent qu'il est dans la prison de Rikers Island. Il se lève et se met à mesurer sa chambre. Il marche de long en large et constate qu'elle est bien plus grande que la cellule où il a passé une nuit. Rikers Island compte une dizaine de gangs, dont une majorité de Latinos. Mais il n'y a pas de gangs dans la nouvelle résidence de DSK : en tous cas, il n'en a pas encore vu. « Il y a toujours des disputes dans cette prison, pense-t-il. Pour un kilo de sucre, ça se bagarre. » Il a mangé beaucoup de sucre hier et personne ne l'a attaqué, personne ne l'a battu. Il n'y pas de gangs ; il y a en revanche beaucoup de sucre. « Les couches de bébés servent à faire passer des lames de couteau », pense-t-il. Mais sa fille est déjà grande ; tous leurs enfants sont grands. Il n'y a pas de couches de bébés à la maison. Il y a quelques couteaux dans la cuisine, mais c'est normal ; c'est ainsi que cela doit être. « Tout va bien », se dit-il.

Il se demande comment il commencera la journée. Il pense surtout à sa forme physique. Sa forme mentale a toujours été au top, mais sa forme physique laisse à désirer. Il désire l'améliorer, d'autant qu'il a tout ce qu'il faut pour cela : un tapis roulant, un vélo d'appartement, une salle de fitness ultramoderne. Il se met sur le tapis qui roule ; il roule avec le tapis. Il tombe et roule ; il se cogne contre un mur et essaie de se lever. Le tapis continue de rouler. DSK ne veut plus rouler ; il veut courir. Il court et se cogne de nouveau, comme s'il était dans sa cellule de 12 m². Il se cogne tout le temps. Puis il roule ; puis se cogne. Plus il roule, plus il se cogne ; plus il se cogne, plus il roule.

Depuis son enfance, il aime les voyages en vélo. Il se met sur le vélo que le propriétaire a mis à sa disposition et le voyage commence. Il fait le tour de Marrakech et rentre dans la salle de fitness sans l'avoir jamais quittée. « Pourquoi la quitter ? se demande-t-il. Je me sens bien ici – beaucoup mieux qu'en prison. » Il n'a pas envie de comparer sa nouvelle vie avec sa vie ancienne. Il choisit toujours la prison de Rikers Island et sa cellule comme le point de départ d'où ses comparaisons prennent leur envol. Sa salle de fitness est mieux que sa cellule ; son vélo est mieux que sa cellule. Sa nouvelle salle de bain est mieux que sa cellule, elle aussi ; elle est même mieux que la salle de bain où il attendait la femme de chambre. Tout va donc pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Il n'a plus envie de rouler. Il quitte la salle de fitness et se dirige vers la salle de bain qui ne lui rappelle plus rien : à force d'anéantir les mauvais souvenirs, il a fini par oublier toutes

les salles de bain où il a passé la majeure partie de sa vie. Il est vrai qu'il se dit parfois : « Cette salle de bain est mieux que celle du Sofitel. » Mais tout de suite il se corrige en disant : « C'est ma première salle de bain. Je n'en ai pas connu d'autres. »

Un des surveillants a déjà fait couler l'eau. DSK n'a qu'à plonger son corps dans l'eau pour éprouver tous les plaisirs de la terre à l'exception de ceux qui ne sont pas de purs plaisirs car ils ont des conséquences désastreuses. Il se souvient d'Epicure qui déconseillait ce genre de plaisirs en prônant la modération en toutes choses. La modération est un nouveau mot d'ordre et DSK obéit à cet ordre. Il s'imagine qu'il est dans la mer, dans un lac, dans un océan. Il nage sous le soleil et sous les étoiles jusqu'à ce que tout disparaisse en laissant place à la salle de bain où il est enfermé. Il se lève, ouvre la porte de la salle de bain : il n'y a pas de gangs chez lui et personne ne peut le déranger à part quelques surveillants et sa femme. Mais d'habitude personne n'entre dans sa salle de bain par crainte de le déranger si bien qu'il peut sortir et se promener dans la maison, nu comme un ver ou habillé comme le directeur général du FMI. Il peut même s'habiller en général dans quelques jours : l'uniforme de général doit aussi être fait sur mesure. Mais il était plus important que n'importe quel général, à part, peut-être, le général de Gaulle. Il se promènera dans son pyjama, dans sa robe de chambre. Aujourd'hui il n'y a pas d'audience et les quatre personnes qu'il peut accueillir chez lui viennent à quatre heures de l'après-midi. Il a assez de temps pour se sentir à l'aise.

Il est toujours dans la baignoire qui ne le lâche pas : elle tient à son corps. C'est un amour réciproque : il tient à sa baignoire. Tout va bien et l'eau lui obéit à doigt et à l'œil. Il peut faire tout ce qu'il veut avec l'eau et cela l'amuse. Certes, l'eau qui remplit sa baignoire n'est pas la France. Il gouverne cette eau, mais la France sera gouvernée par quelqu'un d'autre. Cela lui est égal. Il faut jouir de la vie et de ce point de vue l'eau de New York est aussi importante que toute la France. Tout est important : chaque instant, chaque regard de sa femme. Où est-elle ? Ils se verront tout à l'heure.

Il quitte enfin la baignoire – des adieux déchirants – et prend sa brosse à dents. Ses dents attendent la brosse depuis longtemps. Il ne faut pas faire attendre les dents ; il veut être gentil avec ses dents, sinon elles le lâcheront tôt ou tard. Ses dents sont plus précieuses que ses amis qui le lâchent sans arrêt. Tant pis, il n'en a pas besoin. Il a assez d'argent pour survivre ; il a assez d'argent pour acheter une nouvelle brosse à dents électrique.

Il se rase et pourtant il n'y a pas d'audience aujourd'hui. Et même s'il y en avait une, il pourrait se passer du rasage : le monde entier l'a déjà vu mal rasé ou plutôt non rasé. Il est vrai qu'il n'est plus en prison et personne ne l'empêche de se raser. Il n'a plus de lames de rasoir car on a toujours peur qu'il se suicide. Ces gens ne le connaissent pas. Bon, il se rasera

avec ce rasoir électrique qu'il n'aime pas tellement. On ne peut pas tout aimer, tout et tout le monde. Il aime sa femme, sa fille, sa baignoire. Son espace-amour n'est pas illimité. Il se contente de peu d'amours ; il est modeste. Il est presque aussi modeste qu'une femme de chambre, mais il s'efforce de ne plus penser aux femmes de chambre. Cette comparaison lui a échappé.

Il enfile enfin une sortie de bains, quitte la salle de bain et décide de travailler un peu : il n'y a rien de mieux pour la forme mentale que le travail quotidien. Il aborde une nouvelle étape de la journée qu'il appelle « ma séance de travail et de lecture des journaux ». Cette séance se déroule dans le bureau attenant à la *master bedroom*. Il aurait dû commencer par le travail et remettre ses ablutions à plus tard. Il le fera demain ; aujourd'hui il a fait l'inverse et il est trop tard pour bousculer l'ordre qui règne chez lui. Il s'assied dans un fauteuil que je n'ai pas envie de décrire : ce n'est pas un fauteuil Louis XV. Il s'assied donc dans un fauteuil moderne et se met au travail. Il allume son ordinateur et ouvre *Les 120 journées de Sodome*. Cela lui fait du bien de commencer sa journée par une des journées de Sodome décrites par Sade.

Il tape sur le clavier de son ordinateur : « Les plus beaux cheveux noirs, retombant en boucles naturelles par-dessus les épaules et, quand on le voulait, jusque sur le joli poil de même couleur qui ombrageait ce petit con voluptueux, devenaient une nouvelle parure que j'eusse été coupable d'omettre, et achevaient de prêter à cette créature angélique, âgée d'environ vingt-deux ans, tous les charmes que la nature peut prodiguer à une femme. » Cette femme ne doit pas rester seule, sinon sa beauté risque de se flétrir. Il faut mettre cette fleur dans un vase plein d'eau. Mais pour cela, DSK a besoin d'un instrument qui lui manque pour le moment. En tous cas, c'est ce que les gardiens lui répètent tous les jours : « On vous a confisqué votre instrument. Vous n'êtes plus en mesure de nuire à nos femmes. »

DSK feuillette son journal et trouve la note suivante : « Durcet est âgé de cinquante-trois ans, il est petit, court, gros, fort épais, une figure agréable et fraîche, la peau très blanche, tout le corps et principalement les hanches et les fesses, absolument comme une femme ; son cul est frais, gras, ferme et potelé, mais excessivement ouvert par l'habitude de la sodomie ; son vit est extraordinairement petit : à peine a-t-il deux pouces de tour sur quatre de long ; il ne bande absolument plus ; ses décharges sont rares et fort pénibles, peu abondantes et toujours précédées de spasmes qui le jettent dans une espèce de fureur qui le porte au crime ; il a de la gorge comme une femme, une voix douce et agréable, et fort honnête en société, quoique sa tête soit pour le moins aussi dépravée que celle de ses confrères. »

DSK est outragé. Il ne comprend pas de quelle façon cette citation a atterri dans son journal. Il n'aurait jamais copié une chose pareille, ô combien humiliante et nuisible. Les surveillants lisent sans doute son journal de temps à autre : c'est leur devoir. Ils ont toutes les clés possibles et imaginables ; ils ouvrent toutes les portes, tous les tiroirs. Ils en sortent ce qu'ils veulent ; ils restent près de son bureau pendant des heures et ne sortent qu'une fois leur boulot terminé. Il pensait que leur boulot consistait à lire ce qu'il avait écrit la veille ou l'avant-veille. À présent, force lui est de constater qu'ils *ajoutent* des passages à son journal, à son insu, sans lui en demander la permission. C'est dégoûtant ! A tout prix il faut contrecarrer leur dessein. Et il faut faire vite, avant qu'il ne soit trop tard.

Il ouvre le livre au hasard ; il copie le premier passage qui lui tombe sous les yeux. « Le duc, malgré l'énormité de sa construction, avait joui de sa fille, mais il avait été obligé de l'attendre jusqu'à quinze ans, et malgré cela il n'avait pu empêcher qu'elle ne fût très endommagée de l'aventure, et tellement qu'ayant envie de la marier il avait été obligé de cesser ses jouissances et de se contenter avec elle de plaisirs moins dangereux quoique pour le moins aussi fatigants. » Ouf, il respire. Il se redresse et pousse deux soupirs de soulagement. Il n'aurait pas attendu que cette fille ait quinze ans, mais peu importe. Il n'aurait pas cessé ses jouissances non plus. Il se demande de quoi il s'agit lorsque le marquis parle de plaisirs moins dangereux. Tous les plaisirs sont dangereux : son aventure au Sofitel le prouve une fois pour toutes. Les plaisirs fatigants. De quoi s'agit-il ? La fellation ? Ce n'est pas fatigant. La sodomisation ? Non plus. C'est la police qui est fatigante. Et tout le reste : les interrogatoires, les voisins qui ne sont pas contents et manifestent leur désapprobation presque tous les jours.

A la hâte, il copie encore un passage : « Ce déjeuner sera servi par les huit filles nues, aidées des deux vieilles Marie et Louison, que l'on affecte au sérail des filles, les deux autres devant l'être à celui des garçons. Si les amis ont envie de commettre des impudicités avec les filles pendant ce déjeuner, avant ou après, elles s'y prêteront avec la résignation qui leur est enjointe et à laquelle elles ne manqueraient pas sans une dure punition. » DSK se sent mieux à présent, surtout lorsqu'il pense au déjeuner en question. Mais une question se pose pourtant : quand aura-il lieu, ce déjeuner ? où sera-t-il servi ? Les gardiens gâcheront tout de toute façon. Ils se mêlent à tout et on ne peut rien faire sans leur rendre compte de ses moindres faits et gestes. Il n'y a rien à faire : il est sous la férule de ses gardiens. Il n'y a que la littérature qui lui porte secours. Le reste est la prison.

La séance de travail est terminée. Chaque séance est un mélange de satisfaction et de frustration. « C'est ça la vie », se dit-il en laissant son journal tranquille. Il sait qu'il ne sera pas tranquille en son absence, vu l'intérêt que les gardiens manifestent à son égard. Qu'ils

lisent tout ce qu'il écrit : cela lui est égal. Mais il espère – en vain peut-être – qu'ils n'y ajouteront plus rien. Cela le perturbe et porte atteinte à son moral. C'est sans doute le but qu'ils poursuivent. Et bien, ils ont déjà atteint ce but. Qu'ils se proposent un autre but dorénavant !

Le petit déjeuner est servi par un des gardiens – comme d'habitude. Il n'est ni jeune ni vieux ni beau ni laid. Il apporte du lait et DSK le boit. Il mange un croissant immangeable et regrette une fois de plus d'avoir prêté attention à une femme de chambre qui habite loin de Paris où les croissants sont bien meilleurs. Il faut penser aux croissants quand on pense aux jeunes femmes. Il oublie souvent cette règle d'or. Sa prison est dorée ; ses règles sont dorées. Sa vie est misérable.

Le petit déjeuner se termine et il se souvient qu'il n'a pas encore parlé à sa femme assise à ses côtés. Il n'a pas l'intention de lui parler du marquis de Sade, et le duc qui viole sa fille ne l'intéresse pas non plus – il en est sûr. Il lui parle donc de Woody Allen. « Si on regardait un de ses films ? dit-il.

- Lequel ? demande sa femme.
- Il s'appelle *Scoop*, je crois. On ne parle pas de moi, pour une fois.
- Non, on y parle d'un grand reporter...
- Ils sont tous grands, ces reporters.
- Je sais que ça t'agace. Si on regardait autre chose ?
- Il fait quoi ce reporter ?
- Il livre un scoop à une jeune femme, Scarlett Johansson. Il est déjà mort. C'est son fantôme qui lui livre le scoop.
- Je ne suis pas encore mort. Et je ne suis pas un reporter. Ce film n'a rien à voir avec moi. Donc, on peut le voir. Ça ne me fera pas de peine.
- J'espère que non », dit sa femme. Elle sait très bien que tout fait de la peine à son mari depuis son séjour en prison.

Le couple soudé descend dans la salle de cinéma dernier cri qui comprend six larges fauteuils de cuir fauve dotés de commandes électriques. « Tout est électrique dans cette maison, se dit DSK en pensant à son rasoir électrique. La chaise électrique n'est pas loin non plus, j'imagine. » Il soupire une fois de plus, mais cette fois ce n'est pas un soupir de soulagement que sa femme entend. Elle soupire à son tour et insère le DVD dans l'appareil. La projection commence.

Acte sexuel criminel du premier degré (deux chefs).

Tentative de viol au premier degré (un chef).

Abus sexuel au premier degré (un chef).

Séquestration au deuxième degré (un chef).

Abus sexuel au troisième degré (un chef).

Attouchements (un chef).

« Ça recommence, dit-il. Même dans notre salle de cinéma nous ne sommes pas tranquilles. On ne nous laisse pas en paix. Quand aurai-je la paix ? Quand on dira : ‘Paix à son âme’ ?

- Si on regardait un autre film ? suggère sa femme.
- Quel film ? Il n’y a plus de chefs d’accusation.
- Il y a autre chose peut-être », dit sa femme en insérant un autre DVD dans l’appareil.

L’accusé a tenté d’avoir, par la force, une relation sexuelle anale et orale avec une autre personne ; l’accusé a tenté d’avoir des rapports vaginaux avec une autre personne ; l’accusé a forcé une autre personne à un contact sexuel ; l’accusé a séquestré une autre personne : l’accusé a obligé une autre personne à un contact sexuel sans le consentement de cette dernière ; l’accusé a de façon intentionnelle et sans raison légitime touché les parties sexuelles et autres parties intimes d’une autre personne dans le but d’avilir une autre personne et d’abuser d’elle, et dans le but d’assouvir le désir sexuel de l’accusé.

« C’est ça le nouveau film de Woody Allen, dit DSK avec un sourire amer. Je l’ai déjà vu, celui-là. Que racontent-ils ? Je ne voulais pas l’avilir. Ils disent n’importe quoi. C’est sur ces balivernes qu’on bâtit l’accusation. Pourquoi devrais-je avilir des femmes ? Parce qu’elles sont toutes des femmes de chambre ? Je ne parle pas de toi, ma chérie. Mais c’est pénible, admets-le.

- Je l’admets volontiers, dit sa femme.
- Ces gens ne savent rien, ne connaissent rien. Ils n’ont que leurs chefs et leurs chefs d’accusation. Si on regardait la télévision ? Leurs DVD sont truqués, empoisonnés. »

Sa femme tripote la télécommande pendant que DSK s’agite dans son fauteuil. Le couple à toute épreuve voit sur l’écran le texte suivant :

Ces attaques ont été commises dans les circonstances suivantes : le soussigné constate que l’accusé a... fermé la porte du lieu cité ci-dessus et empêché la plaignante de quitter le

lieu, a saisi les seins de la plaignante sans son consentement, a essayé de retirer le collant de la plaignante et de toucher son sexe, a fait entrer en contact son pénis avec la bouche de la plaignante à deux reprises, est parvenu à réaliser les actes ci-dessus en utilisant la force physique.

« Il n'y a pas d'autres chaînes ? demande DSK.

- Il y en a des centaines, répond sa femme.

- Je n'ai plus de forces – ni physiques ni morales. De quelle force parlent-ils ? Cette femme est beaucoup plus forte que moi. Elle est beaucoup plus grande. Même si je voulais la violer, je ne le pourrais pas. Je ne voulais pas, je ne voulais pas.

- Je te crois, dit sa femme.

- Tu t'ennuies, n'est-ce pas ? Nos conversations sont ennuyeuses. Je parle toujours de cette aventure qui n'en est pas une, d'ailleurs. Ma vie n'est pas terminée.

- C'est pour ça que je suis là », dit sa femme.

Il est vrai que leurs conversations sont ennuyeuses. Il dit : « Pas coupable. » Elle répond : « Je sais. » Que peut-elle dire de plus ? Que peut-il dire de moins ? C'est pour cela qu'ils regardent la télévision. Il lui demande de changer de chaîne. « Je me rappelle les années quatre-vingts. Quand je suis arrivé aux Etats-Unis, il y avait trois cents chaînes à New York. Chez nous, il n'y en avait qu'une dizaine, une vingtaine. Même pas. Je me disais : 'Quel progrès !' Trouve-moi une autre chaîne, s'il te plaît. »

Sa femme trouve une autre chaîne et l'écran leur montre le texte suivant :

Ses mains sont attachées à un poteau, une de chaque côté. L'employé de la synagogue relève ses vêtements jusqu'au cou ; s'ils sont déchirés ou décousus, peu importe. La poitrine est ainsi mise à nu, et l'on place une pierre derrière le patient. Sur cette pierre monte le préposé ; il tient à la main une lanière de cuir de veau, qu'il double puis quadruple ; il l'attache en haut et en bas par deux minces parcelles (de peau d'âne). La poignée a la longueur de la main ; la lanière en a la largeur ; elle atteint l'estomac du condamné. Un tiers des coups est porté sur la poitrine ; deux tiers derrière. Le condamné n'est pas frappé debout ou assis, mais courbé, car il est dit : « Le juge le fera étendre. » L'exécuteur le frappe, d'une main, de toute sa force. Le juge doyen d'âge lit pendant la flagellation ce qui suit : « Si tu n' observes pas toutes les paroles de cette loi pour les mettre en pratique... l'Eternel ton Dieu te frappera, toi et ta postérité, de plaies extraordinaires. »

« Le juge pense que le Talmud m'impressionne, dit DSK. Je le connais par cœur. Il m'impressionne toujours, mais ce n'est plus une surprise. Le juge compte toujours sur l'effet de surprise. Je suis trop vieux pour être surpris. Rien ne me surprend plus – même pas cette arrestation. Tout est toujours dans l'air. L'air est trop hospitalier ; il accueille toujours tout sans faire la différence entre ce qui est utile et les choses nuisibles. L'air du temps est hospitalier, lui aussi. Il paraît que plusieurs ministres ont démissionné du gouvernement à cause de viols. Tu ne crois pas à l'adultère, j'espère. Je te suis toujours resté fidèle. »

Et DSK d'expliquer à sa femme le terme « adultère ». « Il y a adultère dans la relation entre un homme et une femme quand cette relation implique qu'ils ne seraient pas en mesure de répondre du futur de l'enfant qui pourrait naître de leur union... »

Encore une chaîne :

Si un homme se livre une fois à l'acte sexuel sans perdre sa semence, il fortifie son corps.

S'il le fait deux fois, son ouïe sera fine et sa vue perçante.

S'il le fait trois fois, toutes les maladies disparaîtront.

S'il le fait quatre fois, il jouira de la paix de l'âme.

S'il le fait cinq fois, son cœur et son sang seront améliorés.

S'il le fait six fois, ses reins deviendront robustes.

S'il le fait sept fois, ses fesses et ses cuisses gagneront en puissance.

S'il le fait huit fois, son corps deviendra lisse.

S'il le fait neuf fois, il atteindra la longévité.

S'il le fait dix fois, il deviendra immortel.

« Personne n'est immortel, dit DSK. Je crois que mon corps est lisse. Qu'en penses-tu, chérie ?

- Ton corps est très lisse, dit Anne Sinclair.

- Et mes cuisses ?

- Elles sont lisses aussi.

- Sont-elles puissantes ou non ?

- Très puissantes.

- Tant pis pour mes reins et mon sang.

- Tu as un cœur à toute épreuve, dit Anne Sinclair.

- Je me retiens de temps en temps.

- Je sais, dit Anne.
- Mais mon ouïe commence à baisser.
- Tu m'entends toujours, dit Anne.
- Je te vois aussi », dit DSK.

Encore une chaîne :

Qui est-ce donc, dit-elle, qui a osé introduire ces méprisables courtisanes ? Incapables d'apporter aucun remède à sa douleur, elles l'entretiennent, au contraire, par des poisons d'autant plus dangereux qu'ils paraissent plus doux. Ce sont elles qui, par des sentiments frivoles, étouffent les fruits solides de la raison ; elles accoutument le cœur aux maux qui le dévorent, mais elles ne l'en délivrent pas. Séductrices ! si vos caresses ne nous enlevaient que quelque profane mondain, car ce sont là vos conquêtes ordinaires, je ne m'en chagrinerai pas, je n'y perdrais rien ; mais vous avez tenté de surprendre un de mes plus chers élèves. Eloignez-vous, perfides sirènes, dont l'artificieuse douceur conduit les hommes à leur perte. Sortez ; c'est aux chastes muses que je protège qu'il appartient de prendre soin de ce malade.

Boèce, *Consolation de la philosophie*

« Je me souviens de ce livre, dit DSK. Mon oncle m'en a parlé plusieurs fois. J'ai même commencé à le lire, les premiers pages. Il y avait une femme splendide, je m'en souviens. Ça ne t'ennuie pas trop, ma chérie ?

- Pas du tout, dit Anne Sinclair.
- Alors, on continue à regarder ce programme. »

Hélas ! dans quel gouffre profond l'esprit de l'homme s'abîme-t-il ! Dans quelles ténèbres, fermant les yeux à sa propre lumière, va-t-il se plonger lorsque son cœur est en proie aux soucis dévorants qu'augmente et qu'enflamme le souffle de la cupidité des choses de la terre ! Ce philosophe, accoutumé à jouir du spectacle de la nature entière, lui qui, s'élevant jusqu'aux cieux, mesurait la course du soleil et de la lune, et suivait les astres dans les différents cercles qu'ils décrivent ; lui qui s'appliquait à connaître cet esprit tout-puissant, âme et moteur de l'univers ; qui connaissait pourquoi les astres sortent des mers orientales pour se coucher dans celles d'Hespérie ; lui qui s'occupait à pénétrer l'origine de ces souffles impétueux qui agitent les flots de l'Océan, qui recherchait avec tant de soin ce qui, dans les beaux jours du printemps, fait éclore les fleurs, et ce qui, dans la saison fertile de l'automne, fait mûrir les raisins sur nos coteaux ; lui qui avait interrogé toute la nature, et s'était efforcé d'en pénétrer tous les secrets : cet esprit si éclairé est plongé dans les ténèbres ; cet homme si libre est accablé du poids de ses chaînes ; cette âme qui s'élevait jusqu'aux cieux est contrainte de

ramper honteusement sur la terre ! Mais il vaut bien mieux m'occuper à guérir ce malade qu'à me plaindre de lui.

Boèce, *Consolation de la philosophie*

« Mais où sont ces muses, cette femme superbe ?

- Je n'en sais rien, dit Anne Sinclair.

- On continue ?

- Un court-circuit, dit Anne.

- Si j'écrivais *Consolation de la philosophie*, moi ? Mon oncle disait que Boèce avait écrit ce livre en prison. Ça s'impose, non ?

- Si ça peut te consoler », dit Anne.

Une fois de plus, DSK se met à écrire :

Une femme entre chez moi. Ses yeux étincèlent et sa silhouette me fait penser à une de mes collaboratrices. Elle m'apprend la philosophie et l'art de l'amour que je ne connais pas assez, paraît-il. Les Tantristes prétendent que l'on arrive à la sagesse par l'intermédiaire du corps. Elle abonde dans le même sens. D'après elle, on n'emprisonne pas l'âme de l'homme ; tout au plus, on peut emprisonner son corps. « Si j'emprisonne ton corps, dit-elle, ton âme sera libérée. » Elle tient sa promesse : elle emprisonne mon corps. Mon âme s'envole ; mon corps demeure en prison. J'espère que je n'en sortirai pas.

32

En revanche, ses avocats s'amuse. Certes, il n'est pas très amusant d'essayer de tirer d'affaire quelqu'un qu'on ne peut pas tirer d'affaire ; ils s'amuse quand même. De toute façon, ils ne perdront pas d'argent. Ils peuvent en gagner beaucoup, mais ils ne perdront rien, quoi qu'il arrive.

« On ne peut pas pratiquer une fellation sans forcer son partenaire à y consentir, écrit l'Avocat I dans son carnet. Si je mets mon pénis dans la bouche d'une femme, elle risque de me mordre pour me priver de la possibilité de lui nuire. Elle peut me mordre aussi pour se venger de toutes les femmes que j'ai violées dans ma vie. La plupart des femmes sont féministes aujourd'hui. En tous cas, elles sont conscientes de l'inégalité qui existe entre hommes et femmes. Elle me mord, je crie, elle s'enfuit. Ce n'est pas ce que j'appelle la fellation. »

L'Avocat II lit le texte et dit : « Supposons que tu la menaces d'un revolver. On le fait en France. Notre client l'a peut-être fait aussi. Et puis, il a jeté le revolver par la fenêtre.

- On n'a pas trouvé de revolver sous les fenêtres de notre client, dit l'Avocat I.

- Il l'a ramassé en partant. Il l'a jeté dans un terrain vague sur le chemin de l'aéroport. Ou il l'a mis dans une poubelle dans les toilettes du restaurant.

- D'accord », dit l'Avocat I.

Il prend son stylo et écrit : « Je la menace d'un revolver ; elle ne me mord pas. Mais la fellation qu'elle pratique ne me satisfait point. Je lui demande où elle a appris à pratiquer une fellation. Elle me répond qu'il n'y a pas d'école pour ça. Je lui dis qu'il y en a pas mal. 'Je vais te donner l'adresse de la meilleure école, lui dis-je. Dans un an, quand je reviendrai ici tu me montreras ce que tu as appris.' »

« Parle un peu de notre client, dit l'Avocat II.

- Que puis-je dire ?

- Il n'avait pas de revolver. Il aurait pu la menacer d'un revolver, mais il ne l'a pas fait.

- Cinq ans de moins, dit l'Avocat I. Il sera condamné à 74 ans, si je calcule bien.

- C'est ça. Et s'il avait eu un revolver, on l'aurait condamné à 79 ans, dit l'Avocat II.

- Je me perds dans cette affaire. Je reçois tout le temps des SMS. 'Aucun désir, aussi puissant soit-il, ne donne à quiconque le droit d'asservir les autres.' J'en ai marre.

- Comment dis-tu ? Je vais noter ça », dit l'Avocat II.

Il utilise un ordinateur. Il écrit : « Nos désirs sont très puissants, mais il faut savoir les maîtriser. Notre client les maîtrise parfaitement. Il ne porte pas de revolver. Mais même s'il en avait un, il ne serait pas tenté de le braquer sur une femme au cours d'une fellation. Il sait que son désir ne lui donne aucun droit d'asservir les autres, même s'il s'agit d'une femme de chambre. »

L'Avocat I lit le texte et dit : « Si tu leur montre ça, on aura encore une manifestation de prolétaires sur les bras. Ecoute, on leur dira ceci, quelque chose de banal : 'Lorsque les preuves seront produites, il apparaîtra clairement qu'il n'y a pas eu de contrainte.' Et on ajoutera : 'Il n'y a pas d'élément fort montrant qu'il y a eu contrainte, démontrant qu'il y a eu viol.'

- C'est banal en effet, dit l'Avocat II. Et si on disait : 'Une blessure infligée à une femme de chambre est une blessure pour nous tous. Notre client en est conscient. Il n'a donc pas blessé cette femme de chambre.'

- Tu penses que c'est plus original ? Peut-être, dit l'Avocat I. Mais où sont les preuves ?

- Il n'y a que des preuves du contraire, dit l'Avocat II. Et si on disait : 'Comment un homme politique aussi mûr, qui était si près du pouvoir suprême, qui allait atteindre l'objectif de toute sa vie, a-t-il pu chuter dans une affaire aussi sordide ? C'est impossible – vous en conviendrez. Il n'a donc pas chuté. C'est hors de question. C'est inimaginable. Nulle imagination n'est capable de concevoir une chose pareille. Notre client n'a pas chuté. Par conséquent il n'y a pas eu d'affaire sordide.

- Il n'est pas très bien, je trouve, dit l'Avocat I.

- Notre client ?

- Je lui parle de sa salle de bain dernier cri. Il me dit : 'Oui, je passe beaucoup de temps dans la baignoire.' Je lui demande s'il profite du bain turc. Il me dit : 'Non.' Je dis : 'Comment ? Vous négligez le bain turc ? Et le Jacuzzi ?' Il me répond qu'il se sent bien dans l'eau. Je lui dis qu'on peut se sentir encore mieux. Une douche 'cascade', par exemple. 'A moins que vous ne préfériez l'option « averse ».' Il dit qu'il ne sait pas ce que c'est. Comment vivent-ils à Marrakech ? Je me le demande.

- C'est leur affaire, dit l'Avocat II. Et notre affaire est de tout faire pour le sortir de là.

- Je ne suis pas sûr qu'il veuille s'en sortir, dit l'Avocat I. D'après ce qu'il me dit tous les jours, il ne veut même pas sortir de sa baignoire. En tout cas, il a mauvaise mine. Pourquoi ne déjeune-t-il pas sur la terrasse aménagée sur le toit de la maison ? »

- Son sperme, c'est tout de même fâcheux, dit l'Avocat II. Pourquoi a-t-il aspergé à la fois la moquette et le chemisier de la bonne femme ? Supposons qu'il dise à la femme : 'Je vais jouir. Puis-je arroser ton chemisier ? Il est plus facile de le nettoyer que la moquette. Je pense à toi, à ta fatigue. Tu le mets dans la machine à laver et le tour est joué. La moquette, c'est plus compliqué.' Non, il salit les deux.

- Et s'il n'y avait du sperme que sur son chemisier ? dit l'Avocat I. Quelle est la différence ?

- Alors on pourrait dire qu'il avait joui dans la salle de bain. Dit l'Avocat II. Il jouit, elle y entre, voit le sperme dans le lavabo et en met un peu sur son chemisier pour faire du chantage ensuite.

- Elle aurait pu enduire de sperme la moquette et son chemisier, dit l'Avocat I. Tant qu'à faire...

- Il n'aurait pas eu assez de sperme, voyons, dit l'Avocat II. C'est un vieil homme. Il a passé toute sa vie en Europe et en Afrique. Chez nous les hommes se conservent mieux. Leur sperme aussi. Ils en ont plus. En Europe, c'est différent.

- Il en a eu suffisamment pour asperger la moquette et le chemisier, dit l'Avocat I. Où est la différence entre la quantité de sperme versée dans la salle de bain et au salon ? A mon avis, il répand d'habitude plus de sperme pendant la fellation. Quand il se masturbe, il est moins excité.

- Tu sous-estimes son imagination, dit l'Avocat II. Mais on oublie une chose. C'est elle qui crache le sperme, pas lui. Il répand le sperme à l'intérieur de sa bouche et elle le crache sur son chemisier et sur la moquette.

- Et supposons qu'il retire son pénis *avant* que tout le sperme ne quitte son corps, dit l'Avocat I. Dans ce cas, c'est lui qui asperge la moquette, pas elle. Une vraie femme de chambre n'éclabousse jamais son lieu de travail. Primo, elle n'a pas envie de faire un effort supplémentaire. Secundo, elle tient à la propreté quasi monastique des suites impériales. À propos, as-tu lu son dernier poème ?

- Je pensais qu'il n'écrivait des poèmes qu'en prison, dit l'Avocat II. Je pensais même qu'il fallait le mettre en prison pour qu'il devienne poète.

- Ecoute, je te le récite :

Tant de choses à raconter. Je ne raconte rien.

Il n'y a rien à raconter. La vie est une prison dorée

Où l'on trouve des crachats. On crache

Tout le temps. Une fenêtre est une moquette. Une prise

De sang, un crachat, une condamnation à mort.

- Un crachat, 74 ans de prison, corrige l'Avocat II.

- J'aimerais qu'il nous raconte quelque chose au lieu d'écrire des poèmes, dit l'Avocat I.

- Et supposons, dit l'Avocat II, que la femme de chambre dise à notre client : 'Monsieur, je vois que vous êtes très excité. D'après moi, vous êtes sur le point de jouir. Pourriez-vous me donner un peu de sperme, s'il vous plaît ? Je vis toute seule et je suis très chaste. Mais j'aimerais avoir un enfant. Je n'en ai pas encore. Si vous pouviez verser un peu de sperme dans cette coupe à champagne, je vous serais très reconnaissante.'

- Je vois. Une fois qu'il est parti, elle asperge de son sperme la moquette et le chemisier, dit l'Avocat I. Quelle gaffe ! Je dis toujours à mes clients : 'Ne donnez pas votre sperme à n'importe qui.'

- Cette gaffe peut nous coûter très cher, dit l'Avocat II.

- A lui aussi, dit l'Avocat I. Ne parle plus des poches de sa femme, s'il te plaît. Peu importe de quelle poche l'argent sort. D'ailleurs, c'est une femme admirable.

- Mais revenons à notre sperme, dit l'Avocat II. Rien ne nous empêche de dire qu'elle provient d'une coupe de champagne. On descend au Sofitel...

- Aux frais de la princesse, précise l'Avocat I.

- ...et on subtilise une coupe de champagne dans la suite impériale. Ensuite, on demande à notre client de verser un peu de sperme dans cette coupe.

- Trop tard, dit l'Avocat I. La police a tout répertorié : toutes les coupes, toutes les moquettes.

- Il paraît que notre client n'a plus de sperme, dit l'Avocat II. La femme de chambre a dû prendre le sperme de quelqu'un d'autre. Je n'arrive pas à croire qu'il n'y a pas deux spermes identiques dans le monde.

- Mais comment a-t-elle su exactement ce qu'il lui fallait ? dit l'Avocat I. Il y tant de spermes dans le monde.

- Que ferions-nous sans ce sperme ? dit l'Avocat II.

- Nous serions à sec », dit l'Avocat I.

33

Il paraît que DSK se plaint qu'il n'y avait pas assez de glaces dans la suite où il a éprouvé tant de plaisir. Il y a des glaces partout dans sa maison à Washington. « Pourquoi toutes ces glaces ? » s'étonne Anne Sinclair. (DSK les a fait pendre aux murs en son absence.) Voici la bonne réponse :

C'est pour que, répétant les attitudes en mille sens divers, elles multiplient à l'infini les mêmes jouissances aux yeux de ceux qui les goûtent sur cette ottomane. Aucune des parties de l'un ou l'autre corps ne peut être cachée par ce moyen ; il faut que tout soit en vue ; ce sont autant de groupes rassemblés autour de ceux que l'amour enchaîne, autant d'imitateurs de leurs plaisirs, autant de tableaux délicieux, dont leur lubricité s'enivre et qui servent bientôt à la compléter elle-même.

Anne Sinclair ne connaît toujours pas cette réponse. DSK lui a dit qu'il aimait les miroirs depuis son enfance, mais qu'il n'était pas narcissique pour autant. « J'aime m'observer de loin, a-t-il dit. Comme si j'étais quelqu'un d'autre. Si on mettait des miroirs partout, à Paris aussi ? »

Il se multiplie car on le compare à Kennedy et à Clinton. Si une journaliste écrit : « J'entre chez lui et il me dit : 'Où veux-tu t'installer, ma petite ? Sur mes genoux, j'imagine ?' », on pense tout de suite à DSK. Une barmaid dit à une autre journaliste : « Quand ils posent un billet de 500 euros sur le bar et que tu refuses encore, ça les dépasse. Ils sont sûrs que tout le monde aime le fric autant qu'eux. » De nouveau, on pense à DSK. On le voit poser ce billet sur le bar, on l'entend s'étonner. « Comment, petite ? Tu ne veux pas de ce fric ? Tu gagnes combien par mois ? Pas la moitié, je parie. Tu ne veux pas t'amuser un peu ? » On ne se rend même pas compte que la barmaid parle au pluriel.

« D'abord, ils sont étonnés que tu ne veuilles pas coucher avec eux, dit la même barmaid. Ce sont des gens qui n'ont pas l'habitude qu'on leur dise non. » C'est incroyable. Cela me fait de la peine. Je me rappelle de nouveau cette scène au bar où j'ai passé une heure en attendant la barmaid qui ne voulait pas de moi. Cela ne m'a pas étonné outre mesure. Ces gens s'étonnent, par contre. Gerhard doit avoir raison quand il dit : « Pour qui se prennent-ils ? » Un scientifique scrute les énigmes de l'univers qui est mille fois plus énigmatique que n'importe quelle foule séduite par un fantoche. Le vide cède peu à peu sous la pression d'un poète qui lui arrache une harmonie, tout en le caressant. Supposons que ce poète s'installe au bar et regarde une barmaid. Celle-ci pense : « Il ne croit tout de même pas que je vais coucher avec lui. Ce n'est pas un homme politique : ça se voit tout de suite. » Même un secrétaire du maire de Pétersbourg aurait eu plus de chance avec la barmaid que j'ai décrite plus haut. Je ne sais pas si je l'ai décrite ou non. Elle était jolie, c'est tout ; je n'ai pas envie parler de ses yeux, d'autant que je les ai oubliés. Pourquoi me souvenir des yeux d'une femme qui n'a pas voulu de moi ?

Anne Sinclair n'a pas épousé un mathématicien, un poète, un compositeur. Elle interviewait surtout les hommes politiques, si je m'en souviens bien. Même avec elle, un artiste n'aurait pas eu de chance. Même les femmes remarquables ne regardent que des hommes politiques.

Je scrute son regard et je pense à Lady Macbeth. Mais il n'y a pas mort d'homme ; ma comparaison ne tient pas. On la compare à Antigone qui s'occupait du cadavre de son frère. Cela ne tient pas non plus : DSK n'est pas encore mort et il n'a aucune intention de se suicider. Il me reste à conclure : c'est une femme unique. On la ridiculise de plus en plus. Pourquoi cette détermination ? Parce que – il n'y a pas d'autre réponse. L'amour n'est pas aveugle à ce point. Son amour est aveugle et sourd. Il n'est pas muet pour autant. Je me demande si son amour possède un odorat. Le sperme de son mari est partout, mais le sperme ne sent presque pas.

Le Mystère Anne Sinclair. La Misère d'Anne Sinclair. Beaucoup d'articles lui sont consacrés. Je regarde les photos où elle apparaît aux côtés de son mari. Son regard est éteint ; le regard de sa femme perce les foules et peut-être le temps. Voit-elle l'acquittement de son mari ? Où le voit-elle ?

Elle est ardente, émouvante. Elle marche tout droit, comme s'il y avait son acquittement au bout – celui de son mari. Elle défie la foule, elle affronte les problèmes et les adversaires de son mari. Elle essuie des affronts. C'est une femme-orchestre. Elle fait tout à la fois en oubliant que pour une fois elle ne peut rien faire pour son mari. Elle oublie pas mal de choses et ne se plaint jamais de l'infidélité de sa mémoire. Elle dit qu'elle se souvient de tout. « J'ai une très bonne mémoire, dit-elle. Si je ne me souviens pas de quelque chose, c'est qu'il n'y a rien eu. » Toute de noir vêtue, elle marche droit vers son destin, comme une héroïne de Sophocle que DSK ne cite pas dans son journal.

« Nous nous aimons comme au premier jour », dit-elle. Moi, j'ai rarement aimé une femme au premier jour. J'ai besoin de découvrir mes partenaires et la découverte à laquelle j'aspire ne concerne pas uniquement leur corps que je découvre souvent au premier jour. À mesure que nous faisons connaissance, elles dénudent leur cerveau et cette glande légendaire où Descartes situe l'emplacement de notre âme. Je dirais plutôt : « Nous nous aimons comme au dixième jour. » Mais les gens croient aux coups de foudre et pensent que les autres versions de l'amour ne sont pas dignes de considération. Anne Sinclair parle toujours en fonction des foules, des téléspectateurs. Elle oublie les artistes.

Les avocats de DSK comptent beaucoup sur elle. « Si sa femme lui pardonne, les jurés ne pourront que lui pardonner », disent-ils. Puis ils se souviennent qu'il n'y a rien à pardonner. « Pardon, il n'y a rien à pardonner, disent-ils. Notre client n'est pas coupable. D'ailleurs, il le dit lui-même. Ne l'avez-vous pas entendu dire : '*Not guilty*' ? Etes-vous durs d'oreille ? » Les avocats croient aussi que la détermination d'Anne Sinclair doit inspirer DSK qui ne croit plus à rien ; il risque même d'abandonner Dieu. Un jour, ils assistent au dialogue suivant :

« Tu n'es pas coupable, dit Anne Sinclair.

- D'où tiens-tu cette information ? C'est la femme de chambre qui te l'a dit ?

- Non. Mais je sais que tu n'es pas coupable.

- Comment le sais-tu ? C'est ton instinct féminin ou quoi ?

- Si tu veux, dit-elle.

- Je veux qu'on me laisse tranquille. D'accord, je ne suis pas coupable. C'est fini ?

- J'espère que tu le crois vraiment, dit-elle.

- Oui, je le crois, je le crois. Je crois aussi en Dieu. Existe-t-Il pour autant ?

- Oui, dit-elle.

- D'accord. Alors Il existe. Cette femme de chambre existe aussi. Tout existe, tout ce à quoi on pense.

- Sans doute, dit-elle.

- Tu ne doutes jamais. Et tu ne te doutes jamais de rien.

- Peut-être, dit-elle.

- Le doute est un sentiment merveilleux. Sans lui, aucune découverte scientifique n'aurait vu le jour. N'importe quelle hypothèse est un doute.

- Je ne crois pas un mot de ce qu'on dit sur toi, dit-elle.

- C'est ça. Tu me connais mieux que quiconque. Madame je-sais-tout.

- Je sais que tu n'es pas coupable, dit-elle.

- Change de disque, s'il te plaît.

- Tu l'as dit toi-même, dit-elle. N'as-tu pas dit : '*Not guilty*' ?

- Je dis ce que mes avocats me disent. Je répète leurs paroles pour ne pas dépenser mon énergie mentale. Je n'en ai pas beaucoup. Tu me pompes cette énergie. »

De guerre lasse, Anne Sinclair se tait. Mais les avocats ne veulent pas qu'elle se taise : la guerre n'est pas encore finie.

- L'accusation ne fournit pas de preuves convaincantes qu'il y aurait eu une relation forcée, dit l'Avocat I.

- Il n'y a eu aucune relation, dit Anne Sinclair.

- Attendez, ce n'est pas tout à fait exact, dit l'Avocat II.

- Voulez-vous une preuve ? dit DSK. Je peux vous en fournir plusieurs. Vous n'avez pas besoin de l'accusation pour ça.

- Attendez, dit l'Avocat I. Si vous voulez nous fournir des preuves de votre innocence, nous vous écoutons.

- Je suis innocent, je suis coupable, dit DSK.

- Ça ne nous avance pas », disent les deux avocats.

Anne Sinclair se sent bafouée une fois de plus. Cette fois, elle l'est par son mari. Mais elle reste digne parce qu'elle n'a rien d'autre à faire. Elle a choisi ce rôle et elle doit le tenir jusqu'au bout. Elle ne sait pas encore de quel bout il s'agit, mais elle devine que cela doit être la fin. Le rideau tombe ; elle n'est plus Antigone ou une autre héroïne. Elle est humiliée par son mari et par ses avocats qui lui répètent sans arrêt qu'elle a un rôle à jouer dans ce procès, comme si elle n'existait pas sans DSK et ses déboires avec la police et les juges. Humiliée,

mais droite face à l'épreuve. C'est ainsi que tout le monde la voit actuellement. Elle préfère ne pas avoir d'épreuves : on peut s'en passer et rester droit. Mais on ne peut pas être une héroïne contemporaine sans traverser des épreuves effroyables. Elle n'a pas envie d'être une héroïne. À quoi bon ? Votre vie pourrait être un long fleuve tranquille où l'on nage, où votre mari pêche des poissons. Au lieu de cela, votre mari va à la chasse dans les hôtels et partout ailleurs. C'est un coureur de jupons et vous êtes une héroïne contemporaine.

Les avocats de son mari parlent d'elle quand ils pensent qu'elle ne les écoute pas. Elle écoute toujours tout le monde, mais cela ne mène à rien. Ses amis lui disent qu'elle doit plaquer DSK, au lieu de quoi elle plaque ses amis. Elle est fidèle à son mari, elle l'aime, elle aime son amour – l'amour qu'il lui porte et celui qu'elle porte à son mari. Ou son amour propre : elle se perd dans ces amours. Il y en a peut-être trop pour une femme, même si cette femme est une héroïne de tous les temps, si elle à la fois Antigone et Anne Sinclair. « Pourquoi, pourquoi accepte-t-elle cela ? dit l'un des avocats à son collègue.

- Parce qu'elle l'aime, voyons, répond l'autre avocat.

- A ce point ? Ils rient tout les deux. Puis le premier avocat dit à l'autre :

- L'égalité entre homme et femme restera un leurre tant que les femmes accepteront de se laisser déshonorer par les hommes de leur vie.

- Elle ne pense pas à l'égalité, dit l'autre avocat. Elle pense plutôt à la fraternité. » Il le dit en français et les deux avocats rient de nouveau.

Elle sort de sa cachette et dit à tous les avocats du monde, à tous les juges et à tous ses amis : « Vous avez été très très très nombreux à m'adresser des messages. Vous ne savez même pas à quel point vous étiez nombreux. C'est le moment de réduire votre nombre. Je ne peux répondre à chacun, mais sachez que tous m'ont touchée et aidée. Vous savez que rien ni personne ne peut m'aider. Néanmoins vous avez essayé et je vous en remercie. Vous comprendrez que les circonstances m'imposent de suspendre temporairement cette communication. Je vous dis simplement : adieu !

- Ne nous quittez pas, ne nous quittez pas, disent les deux avocats. Que ferions-nous sans notre héroïne, sans notre Antigone ? N'oubliez-pas que vous n'avez pas encore enterré votre mari. Vous lui avez déjà pardonné, mais vous ne l'avez pas encore enterré.

- Le pardon est une étape indispensable sur la voie de la rédemption, dit-elle.

- Ce n'est qu'une étape, disent-ils. Nous attendons le reste. »

Ses amies ne la lâchent pas non plus.

« Il existe entre nous une solidarité fusionnelle, disent-elles. C'est à peu près la même solidarité qui existe entre toi et DSK.

- Quelle solidarité ? dit-elle.

- Il avait coutume de nous déshabiller du regard, mais toi, il ne te regardait pas comme les autres femmes.

- Il ne me regarde plus, sauf quand nous sortons pour aller chez le juge, chez son médecin ou à la synagogue. Il a peur des photographes. Si on nous voit désunis, on le condamnera à la perpétuité. Ils pensent tous que, puisque je suis toujours là, il en vaut la peine. Et s'il en vaut la peine, il ne doit pas s'intéresser aux femmes de chambre.

- Il les déshabille du regard, c'est tout. On ne condamne pas les gens pour un regard. Ton regard peut tuer, ma chère Anne. Mais on ne te condamne pas à la mort. »

« C'est ça » se disent les avocats qui écoutent toujours aux portes. Et ils décrochent le deuxième téléphone quand le premier téléphone sonne : ils écoutent aussi toutes les conversations téléphoniques. Cette fois, ils disent : « C'est ça. Il l'a déshabillée du regard. La femme de chambre entre dans sa suite. Il sort de la salle de bain et il la déshabille du regard. 'Pourquoi mes déshabillez-vous ?' demande-t-elle. Il continue à la déshabiller du regard. 'Voulez-vous faire l'amour avec moi ?' demande-t-elle. Le regard de notre client lui dit qu'une fellation est préférable à l'acte sexuel ordinaire. 'L'un n'empêche pas l'autre', dit la femme de chambre. Notre client ne dit rien. Son regard est plus fort que n'importe quelle parole. 'Je ne comprends plus votre regard, dit la femme de chambre. Voulez-vous me sodomiser ou me séquestrer ?' 'L'un n'empêche pas l'autre, dit le regard. Au contraire, l'un favorise l'autre. Tu es trop sévère à mon égard. Pourquoi ne fais-tu rien ? Ne parle plus. Regarde-moi plutôt. Tu peux pratiquer une fellation au moyen de ton regard. Il en va de même pour la sodomisation. Regarde-moi, regarde-moi. Ne détourne pas ton regard. Voilà, très bien. Je suis sur le point de jouir.' Rien n'a eu lieu, sauf quelques regards », concluent les avocats.

Anne Sinclair. Je l'admire et elle m'agace en même temps. Pourquoi s'accroche-t-elle à lui avec cette force surnaturelle ? Qu'a-t-elle trouvé en lui ? Un génie qui laissera les vestiges de son cerveau dans l'histoire de l'humanité ? Le héros de l'euro ? Ses amis et ses amies continuent à lui envoyer des messages : « Je suis avec toi et toi, tu es avec lui. C'est ce que j'appelle l'harmonie. »

« Vous vous aimez comme au premier jour. C'est ce qui compte. Si vous vous aimiez comme au deuxième jour, je serais triste et pessimiste. »

« Tu es femme jusqu'au bout des seins, jusqu'au bout des jambes. Ton mari est homme jusqu'au bout de... Tu sais de quoi je parle. »

« Tu es Antigone, Pénélope, Hélène. Lui est Agamemnon, Ajax, Diomède et Spinoza. »

« Tu es une femme qui résiste. Pourquoi ne résistes-tu pas à son regard ? Certes, ce regard ne te déshabille pas. Il te dépouille de ta fortune. »

« On ne peut comprendre ton attitude d'hier et d'aujourd'hui. La comprends-tu toi-même ? Si tu ne la comprends pas, personne ne te l'expliquera. »

« Qui dit passion, dit aussi douleur. Mais tu n'es pas obligée de dire 'douleur'. Dis simplement : 'passion'. À ta place, je ne dirais même pas 'passion'. »

« Si tu te tournes tantôt vers la droite, tantôt vers la gauche, tu risque de loucher. »

« Tu forges dans le bronze ton profil de 'femme digne dans la tempête'. Ton mari est indigne de ta confiance et de son poste, et toi, tu es digne. Il n'y a pas d'harmonie dans votre couple. Essayez de régler ce problème le plus vite possible. »

« Tu dis que ton mari est un séducteur mais pas un violeur. L'un n'empêche pas l'autre. Parfois on séduit et on viole en même temps. Lui, il n'a même pas essayé de séduire la femme de chambre : il n'en avait pas le temps. Il avait rendez-vous avec Camille. D'ailleurs, je ne crois pas qu'il aurait essayé de la séduire, même s'il avait eu toute la journée devant lui. On ne séduit pas les femmes de chambre, on les viole. C'est ce qu'il pense, en tout cas. Qu'en penses-tu ? »

« On te disait prête à tous les sacrifices qu'impose une course à la présidentielle. Ce qui t'arrive maintenant s'appelle 'un sacrifice de plus'. Tu sacrifies ton argent, ton honneur, ta vie. Tant pis ! Mais n'oublie pas qu'il n'y a plus de course à la présidentielle. Il n'y a plus de course du tout. Prélassez-vous dans vos fauteuils. Regardez les films de Woody Allen que vous adorez. »

« Je ne te lâcherai jamais. Même s'il te lâche et que tous les autres font de même, je ne le ferai pas. D'ailleurs, il ne te lâchera pas non plus. Il a besoin de toi, de ton support moral, de ta morale. *Cheer him up* ! Vous vous parlez en anglais à New York ? »

Elle ne le quitte pas, comme si Jacques Brel ou plutôt sa chanson dominait sa vie. Il n'y a plus d'ambition, plus d'honneur. Il n'y a que cette chanson de Jacques Brel. « Que vous reste-t-il ? lui demande-t-on. Vous n'êtes plus journaliste, vous n'êtes pas first lady. » « Il me reste cette chanson de Jacques Brel, dit-elle et chante : 'Ne me quitte pas ! Ne me quitte pas ! »

J'en ai ras-le-bol, d'autant que sa fille et sa famille en général ne le quittent pas non plus. Personne ne le quitte, comme s'il était interdit de le quitter. « Faites ce que vous voulez, dit le juge. Vous pouvez le battre, le tuer, le bafouer, lui arracher son sceptre de Vénus, mais ne le quittez pas. Ce ne serait pas humain. »

Pourquoi ne pas lui arracher ce sceptre de Vénus ? Il n'est pas roi, que je sache. Il n'est même plus le directeur général du FMI. Pourquoi tient-il ce sceptre ? Il ne le laisse pas tranquille. Dès qu'il s'enferme dans une salle de bain, il se met à jouer avec son sceptre comme si c'était un pistolet à eau. Si vous lui retirez son pistolet, il se mettra à pleurer comme un petit garçon. « Rendez-moi mon sceptre, rendez-moi mon sceptre ! Si vous ne me rendez pas mon sceptre, je saute par la fenêtre. » Et bien, ne cédez pas au chantage. Qu'il saute par la fenêtre, s'il veut. Y a-t-il des grilles à ses fenêtres ? « Je ne sauterai pas par la fenêtre parce qu'il y a une grille qui m'en empêche. Mais je jure sur la tête de ma mère que je ne cesserai de pleurer et de crier toute la nuit, si vous ne me rendez pas mon sceptre. Je vous empêcherai de dormir par tous les moyens si je n'ai pas mon sceptre dans deux minutes. »

Camille est tellement bonne qu'elle lui rendra tout ce qu'il veut à condition qu'il jette son regard sur elle de temps à autre. Même sans condition, elle lui rendra son sceptre, sa couronne, son royaume. « Papa, tu m'aimes toujours ? » « Oui. Où est ma couronne ? » Il essaie de violer sa meilleure amie et Camille ne dit rien : ce n'est pas son affaire. C'est l'affaire de sa meilleure amie, un point c'est tout. Tout se termine très vite, quand il s'agit des lubies de papa. Les lubies sont toujours là, mais il n'y a pas de plainte. Personne ne se plaint. Tout va bien, tout va bien. La fête bat son plein. D'accord. Alors de quoi vous plaignez-vous ?

Il a encore une fille ; elle est aussi à ses côtés, comme si l'on ne pouvait pas être ailleurs. New York n'est pas une petite ville, mais tout le monde se tient aux côtés de DSK. Pourquoi ne pas faire des courses sur la Cinquième avenue ? Non, nous sommes bien ici. Les restaurants ne nous intéressent pas non plus. Cet homme nous attire ; il nous hypnotise. On se sent bien en sa présence. On peut se passer de nourriture, de vêtements. D'ailleurs, il est nu lui-même. Nous sommes nus, nous aussi – pour ne pas être en reste de courtoisie. C'est ça la vraie harmonie.

Et moi, je suis seul, tout habillé. C'est ça, je me plains. Je porte toutes les plaintes que les autres ne portent pas. Je deviens les autres, comme dit DSK. (Pour devenir président de la République, il faut devenir les autres, sinon on n'est pas élu.) Il faut que je déménage à Jérusalem pour être plus près du Mur des Lamentations. Faute de mieux, je construis ce mur chez moi, sur mesure. DSK se fait faire des costumes et des souliers sur mesure ; je me contente de mon mur des lamentations. À chacun son destin.

Il n'est pas un juif pauvre ; il ne le deviendra jamais. Il n'arrive même pas à s'imaginer dans la peau d'un juif pauvre – de n'importe quel pauvre. Fidèle à Proust, je n'ai pas d'imagination, mais je n'en ai heureusement pas besoin pour me sentir dans la peau du juif pauvre que Moussorgski peint ou met en musique dans ses *Tableaux*. Je ne sais pas jouer du

piano, mais je saurais jouer l'épisode qui parle de ce juif. À la fin, dans la reprise, DSK jouera la main gauche, moi la main droite. Il ne pourra jamais jouer cette pièce en entier, même s'il la travaille pendant 74 ans.

34

Tout le monde me quitte, comme si personne ne connaissait Jacques Brel.

Je suis toujours chez Gabrielle – pas pour longtemps. Tout à l'heure le téléphone a sonné. Quand le téléphone sonne, je ne suis jamais content : il n'y que des mauvaises nouvelles dans ma vie. Je n'ai pas besoin de cette sonnerie pour faire des courses ; je ne mourrai donc pas de faim si le téléphone ne sonne pas. J'ai assez d'argent sur mon compte en banque pour ne pas mourir de faim. Je ne mangerai pas de foie gras, mais je mangerai suffisamment pour garder mon organisme en état de marche. Je marche, donc je suis. « Etre » est le comble de mes désirs. Pas confondre avec « ne pas être ».

Le téléphone sonne et je décroche. Gabrielle est à mes côtés – pas pour longtemps. C'est elle qu'on appelle. Rien d'étonnant : on ne m'appelle jamais chez elle. Parfois on appelle son frère ou sa sœur qui n'est presque jamais là. Je suis souvent là, mais on ne m'appelle pas. On ne m'appelle pas à la maison non plus – *well*, très rarement. (De temps en temps, il faut parler anglais pour être dans le bain new-yorkais.)

C'est une de ses nièces, une nièce de Gabrielle ; je n'en ai pas de toute façon. Elle l'appelle pour savoir si elle peut passer le week-end dans la maison que toute la famille partage. Toute la famille de Gabrielle est propriétaire de cette maison. Moi, je ne fais pas partie de la famille, donc la maison ne m'appartient pas. Même une minuscule partie de cette maison ne m'appartient pas, sans parler de la grande chambre où je dors. Gabrielle dit : « Oui, je serai ravie de te revoir. Comment vont les enfants ? » Je me dis que sa nièce ne viendra pas seule. Elle nous rendra visite en compagnie de son mari et de ses enfants. Je me prépare au pire ; et pourtant je n'ai aucun droit à cette maison. Je m'y sens bien, mais cela ne me donne rien sur le plan juridique et même sur le plan humain. Gabrielle raccroche et je demande à combien de fils et de filles sa nièce a déjà donné la naissance. « Trois, je parie », dis-je. Gabrielle ne répond pas. J'en conclus que sa nièce a cinq ou six enfants. Personne ne lui interdit d'avoir autant d'enfants. En Union Soviétique on l'aurait appelée une « mère-héroïne ». Encore une héroïne ; pas Antigone, cette fois.

Je n'ai rien contre les enfants ; j'aime les chats un peu plus, mais cela ne veut rien dire. Les chats ne pleurent pas la nuit ; en tout cas, mon chat ne le fait pas. S'il dort avec moi, il me réveille vers quatre heures du matin en tapant sur la porte de ma chambre. Même si je le mets

dans le salon, il tape sur la porte de ma chambre – de l'extérieur. Vers quatre heures du matin, je suis censé jouer avec lui au football, à cache-cache, etc. Mais si je me bouche les oreilles avec des boules Quiès, il ne me réveillera pas. Mais aucune bouille ne me protégera des pleurs d'un bébé. Même DSK pleure moins bruyamment.

Oui, mon chat ne me quitte pas, pourvu que je reste avec lui. Si je le mets pour quelques jours chez Gabrielle, il ne me reconnaît pas au retour. Je le caresse et il essaie de se libérer. Ce n'est pas réjouissant ; après tout, il ne connaît pas Jacques Brel. Les filles de DSK le connaissent, malgré leur attachement à New York.

Je dis à Gabrielle que je pars car je n'ai pas le choix. « Vous pouvez rester ici », dit-elle. Parfois elle me dit : « Vous êtes chez vous », mais cette fois elle ne dit rien de tel. Un jour, les enfants des voisins faisaient trop de bruit et m'empêchaient de travailler, d'écrire des bêtises. Je dis à Gabrielle : « Ne peut-on pas les faire taire ? Si on allait chez les voisins pour leur dire que leurs enfants seraient plus intelligents s'ils jouaient aux échecs ? » « Vous n'êtes pas chez vous », me dit Gabrielle. Elle a raison sur tous les plans.

« Je ne pourrais pas travailler en présence des enfants, lui dis-je. Je jouerai avec eux. J'oublierai DSK parce qu'ils ne le connaissent pas.

- Ils le connaissent sans doute : ils regardent déjà la télévision.

- Mais ils ne comprennent pas les détails. La tache sur la moquette, par exemple. Ils pensent peut-être qu'il a fait pipi.

- Dites-leur qu'il a fait pipi, dit Gabrielle. (Nous nous vouvoyons depuis trente ans.)

- Alors j'écirai dans mon bouquin : 'DSK a fait pipi sur la moquette.'

- C'est ce que ses avocats diront, je parie, dit Gabrielle.

- C'est ça. 'Dans son enfance, notre client faisait pipi au lit – comme tout le monde. À présent il retombe en enfance. Comme les toilettes étaient loin – à l'autre bout de la suite qui est gigantesque – il a fait pipi sur la moquette. Il n'avait pas le choix. Il aurait pu faire pipi sur le divan, mais il a préféré la moquette. Le verdict d'acquittement s'impose. Vous n'allez tout de même pas le condamner pour son choix ? Il pensait qu'il était plus facile de nettoyer la moquette que le divan. Il aime beaucoup les meubles de la suite, surtout le divan.'

- C'est ça, dit Gabrielle.

- Je pars demain matin », dis-je.

Je fais une promenade rituelle en pensant à DSK qui ne se promène pas dans les rues de New York sans être accompagné par des gardes du corps. Moi, je n'ai pas de gardes du corps ; je n'ai même pas ça. Je ne le mérite pas. Qu'on me tue, qu'on me batte, qu'on me déshabille et qu'on me sodomise ! Le monde ne verra cela ni à la télévision ni dans les

journaux. Personne ne sera condamné à part DSK. On l'idolâtre, on le chouchoute, on le condamne. On ne s'occupe que de lui. Est-ce juste ? Même la justice américaine ne saurait répondre à cette question.

Supposons que je traduise le monde en justice. Le monde plaide non coupable. Le monde et moi, nous avons des avocats ; en face de nous il y a des jurés qui font partie du monde. Laissons cet aspect du problème de côté pour le moment ; peut-être pour toujours. Nos avocats respectifs s'assurent qu'aucun des jurés n'a d'idée préconçue sur moi. Idéalement, il faut que ces personnes n'aient jamais vu mes photos, mes images à la télévision, qu'elles n'aient jamais lu mes livres, qu'elles n'aient jamais lu d'articles relatifs à l'affaire. Il n'y avait pas d'articles ni d'images à la télévision. Personne ne me connaît. Quant à DSK, il faut que l'on constitue ce jury sur la lune. Comment vont-ils faire ?

Il faut convaincre douze jurés et pour cela j'aurais besoin des preuves tangibles. Elles sont partout ou plutôt nulle part. Je ne suis nulle part, donc le traitement que l'on m'inflige n'est pas juste. Lui est partout, moi nulle part. Est-ce juste ? Et c'est ainsi que l'on me traite – il n'y a pas l'ombre d'un doute. Le monde est coupable « *beyond a reasonable doubt* » (« au-delà du doute raisonnable »). Aucune créature dotée de raison ne peut douter du fait que je suis maltraité dans ce monde où DSK et d'autres VIP prospèrent. En Chine aussi – encore plus qu'ailleurs. Un VIP dit : « Je veux cette femme », et cette femme est à lui : on la lui amène. Il dit : « Je veux qu'elle se déshabille et qu'elle me montre son derrière. » Alors on la déshabille et elle lui montre son derrière par le menu. Il continue à énumérer ses désirs et tous ses ordres sont exécutés séance tenante. Et moi, que puis-je dire, quels ordres puis-je donner ? Je dis : « Je veux cette femme », et tout le monde rit. On ne se donne même pas la peine de rire. On passe devant moi sans me regarder, sans m'écouter ; comme si j'étais un brin d'herbe. D'habitude, on regarde les brins d'herbe. On se dit : « C'est la nature. Qu'elle est belle, la nature ! Dieu est généreux. » On commence à croire en Dieu en regardant un brin d'herbe. Et moi ? On ne me regarde même pas. Et si l'on me regardait, on ne dirait pas : « Dieu est grand. » On ne dirait rien.

Le doute raisonnable revendiqué par un seul juré suffit à ce que la condamnation ne puisse être prononcée. Evidemment, ce juré – ou un autre juré – fait partie du monde. Il ne peut pas se faire condamner pour me faire plaisir. Donc, le monde ne sera jamais condamné. Et moi, on ne me condamnera pas. C'est la pire condamnation. Il vaut mieux être en prison, épié vingt-quatre heures sur vingt-quatre par des gardiens sauvages, farouches et incultes. Au moins on vous regarde, on vous écoute. Si vous dites : « J'ai une envie irrésistible de me suicider », on vous prêterait attention. On vous enfilera une camisole de force, on vous calmera

à l'aide de calmants, d'injections. Et même si vous dites : « Je n'ai pas envie de me suicider », on prêterait attention à vos paroles. On se dira : « Il veut nous bernier. Il ne pense qu'à ça, au suicide. Il nous prend pour des idiots qui ne comprennent pas l'âme humaine. Soyons vigilants. » On vous épie encore plus ; on n'éteint plus la lumière dans votre cellule. Vous pouvez lire toute la nuit sans vous fatiguer les yeux.

Il faut que je m'occupe de moi-même à présent : personne ne le fera à ma place. D'habitude, Gabrielle m'aide à faire ma valise, mais cette fois, elle ne sait pas ce que je veux emporter avec moi, de quelle information sur DSK j'ai besoin à la maison. Toute information m'est utile. Par exemple, je lis dans *Le Monde* : « Ce qui plaide contre DSK, c'est d'abord la personnalité de la plaignante. La défense ne nie pas qu'un contact sexuel ait eu lieu, mais laisse entendre qu'il aurait été consenti. Or la femme de chambre a témoigné sous serment devant le grand jury. » Cela m'est utile et pourtant je sais que ma personnalité ne plaide pas en ma faveur. (N'oublions pas que je fais un procès au monde entier.) Je ne suis pas très pauvre ; je n'ai pas de fille que je dois nourrir, vêtir et élever tout seul. Je ne vis pas dans le Bronx et si je reviens un jour à New York, c'est plutôt au Sofitel que je descendrai, étant donné la qualité de ses femmes de chambre. Et si je travaillais au Sofitel au lieu d'y descendre lors de mes visites à New York, on ne me donnerait pas de bonnes notes ; la direction de l'hôtel n'attesterait pas de ma bonne conduite. Je m'intéresse trop au personnel féminin de tous les hôtels où je descends. Personne ne dirait : « Il est très gentil, très respectable. » On ne dirait certainement pas que je suis un bon musulman. On dit tout cela à propos d'Ophélie ; tant mieux pour elle.

Je fais donc mes valises. J'y mets pêle-mêle tout ce que j'ai ramassé pendant ces trois semaines : tous les journaux, tous les magazines qui parlent de DSK et d'Ophélie. (Il ne faut jamais l'oublier.) Non, permettez-moi de m'attarder encore un peu sur le procès contre le monde que je n'ai aucune chance de gagner. (Les valises peuvent attendre : mon train part dans deux heures.) « Ni riche ni connu, modeste, normal, tranquille : tout pour s'attirer la sympathie d'un jury statistiquement d'origine populaire, face à l'ancien directeur du FMI, assigné à résidence dans un palace de Manhattan à 50 000 dollars par mois. » Je ne suis ni pauvre ni riche ; je ne suis ni connu ni totalement inconnu. N'importe quel jury est toujours statistiquement d'origine populaire. Je peux attirer la sympathie d'une moitié du jury – de six membres, pour être exact.

Je ne sais pas si le monde réside dans un appartement misérable du Bronx ou dans un hôtel de luxe. Il est facile de dire qu'une moitié du globe réside au Sofitel et l'autre moitié à Bronx. Mes calculs sont inexacts, mais cela n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est que je

ne serai ni condamné ni acquitté ; comme d'habitude, personne ne fera attention à ma personne. Tandis qu'on continue à parler de cette femme de chambre. Certes, je ne suis pas supérieur à cette femme. Mais on parle d'elle et on passe sous silence ce que je pense, ce que je fais. Il y a des gens qui estiment que l'on ne parle pas assez de cette bonne musulmane ; je le pense aussi. Mais il y a des millions de bons musulmans auxquels on ne pense pas du tout, à moins qu'ils ne soient des kamikazes ou des disciples de Ben Laden. Je ne suis pas prêt à devenir musulman et à remplacer Ben Laden sur le trône d'Al-Qaïda pour que l'on parle de moi, pour que l'on m'assassine. Non, ce n'est pas ma voie. J'ai envie de me plaindre, c'est tout.

Donc, je fais mes valises : il est grand temps que je parte. Gabrielle s'inquiète et elle n'a pas tout à fait tort. Tout le monde a l'air d'avoir raison, à part moi. Comme d'habitude, je suis à part. Et bien, je fourre DSK dans mes valises, je mets mon chat dans sa petite maison – dans sa résidence de luxe – et Gabrielle m'aide à transporter tout cela jusqu'à la voiture. J'ai oublié de parler de la mauvaise nouvelle. J'oublie toujours quelque chose, surtout les bonnes nouvelles ; c'est pour cela que je suis malheureux. Cette fois, j'ai oublié une mauvaise nouvelle. Je ne suis pas devenu heureux pour autant, mais peu importe.

Le train que je comptais prendre n'était pas disponible parce qu'il y avait des travaux quelque part entre Paris et Montrichard, entre Paris et Onzain – entre le Bronx et le Sofitel. Il faut que tout le monde comprenne de quoi je parle. Donc, il faut que je prenne un train à Onzain ou à Montrichard et je change à Tours pour pouvoir arriver à Paris le matin-même. Je peux allonger mon trajet et passer par Nantes pour déjeuner dans un de mes restaurants de prédilection. Je ne le ferai pas pour la bonne raison que j'aimerais être à Paris ce matin. Il n'est pas facile de porter tous mes bagages d'un quai à un autre, d'un train à un autre, surtout que mes bras sont plutôt fragiles.

On arrive à la gare d'Onzain et on constate que le guichet est fermé et qu'on ne peut prendre aucun billet car la machine se bloque. Gabrielle propose de me conduire à Tours. Ce n'est pas la première fois qu'elle le propose ; elle l'a déjà fait à la maison. Et puis elle a dit que je pouvais prendre un train à Onzain et changer à Tours, que c'était plus facile. « De toute façon, je ne pourrais pas vous aider avec les bagages, parce qu'il faudra garer la voiture. Et ce n'est pas évident. » Ce n'est jamais évident, même en province.

Cette fois, on n'a pas le choix : soit je reste chez elle entouré d'enfants, soit je prends un train à Tours. Il y a une femme dont la voiture s'arrête juste devant la machine qui se bloque. Elle se rend compte qu'elle n'y peut rien et dit : « Le TGV est bondé. Même si on ne le rate pas, on ne pourra pas y monter. » Nous avons toutes les chances de le rater parce que le temps

ne s'arrête pas. Il ne s'est pas arrêté il y a une demi-heure ; il ne s'arrête pas maintenant non plus.

Nous partons quand-même ; la femme part aussi, mais elle ne monte pas dans notre voiture. Gabrielle roule trop vite et je lui parle d'excès de vitesse et de radars : elle ne veut plus entendre parler de DSK. Il vaut même mieux lui parler des radars, ce qui n'est pas un sujet passionnant. Nous roulons et je regarde la Loire qui a l'air de me faire signe. Les fleuves communiquent avec nous quand nous nous donnons la peine de les regarder attentivement. C'est ce que je fais et je me dis que DSK ne voit aucun fleuve, même pas l'Hudson. J'ai vu sa résidence sur le plan de New York et il ne me semble pas que l'Hudson coule près de ses fenêtres. Mais je peux me tromper et j'espère que je me trompe : les fleuves calment les nerfs.

Entretemps, je me fâche. Je me sens bafoué et humilié, ce qui n'est pas étonnant dans le contexte. Je parle si souvent de l'humiliation subie par Ophélie que je me sens humilié par osmose. DSK est aussi humilié et bafoué. Je suis donc doublement malheureux. Je dis à Gabrielle que je n'ai pas de famille. « Parfois vous me dites que je fais partie de votre famille, mais ce n'est pas vrai. Votre nièce arrive et je dois partir. Vous ne prenez pas en considération mon travail, mes soucis, mon sommeil. Chez moi, il y a trop de bruit pour que je dorme convenablement. Vous le savez et malgré cela vous ne dites pas à votre nièce : 'Venez plutôt la semaine prochaine.' Vous savez que je dois partir dans quelques jours – dans quelques jours, pas maintenant. Vous m'obligez à partir maintenant. Tant pis pour mon travail, mon sommeil, ma santé en général. Votre nièce a quarante ans ; moi, j'en aurai bientôt soixante-quatre. Mais je ne suis ni votre neveu ni votre mari. Donc, je dois partir. »

Je ne crois pas que j'aime être humilié, mais chaque fois que je le suis, je retourne le couteau dans la plaie pour me sentir encore plus malheureux. Je suis prêt à porter une valise de plus pour me sentir au bord de suicide. J'espère qu'il n'y aura pas de place dans le train, pas même en première classe. Je passerai donc tout le matin et tout l'après-midi à la gare à ne rien faire ou plutôt à attendre un train qui sera bondé, lui aussi. C'est un passe-temps que je n'affectionne pas particulièrement, mais je suis prêt à tout pour craquer une fois pour toutes. Je ne craque pas encore et je le regrette amèrement. Tout dépend de ce que vous appelez « craquer ». Gabrielle pense peut-être que je craque complètement.

Gabrielle me propose de porter une de mes valises ; je refuse. Je lui dis : « Partez » et je m'aventure dans la gare. Contrairement à ce que je craignais ou espérais, je trouve tout de suite une machine où j'insère ma carte de crédit sans faire trop d'erreurs. La machine n'avale pas ma carte ; elle me donne un billet. Je me mets à la recherche du quai, en espérant me tromper cette fois. Il me reste encore dix minutes, mais si je me trompe, je peux passer une

demi-heure à errer d'un quai à l'autre en regardant l'horizon ou les panneaux, ce qui revient au même en l'occurrence.

Un train s'arrête et je demande à un homme s'il va à Paris. « Oui, je vais à Paris, dit-il. Et je prends ce train. » J'ai l'intention de le prendre aussi, mais pour cela il faut que je trouve ma voiture : ma place est réservée. Je pars à la recherche de la première classe et j'arrive à la locomotive ; il ne faut surtout pas oublier que je porte mon chat, deux valises et mon ordinateur. Je montre mon billet à un contrôleur et il me dit : « C'est la rame suivante. Dépêchez-vous. Il ne vous reste que trois minutes. » Vu le nombre de mes bagages, je ne peux pas me dépêcher. Je me dépêche quand-même, tant bien que mal. C'est mon effort qui se rapporte au verbe « se dépêcher », pas ma vitesse. Je marche ou je cours le long du train, mais je ne vois aucune rame à part celle qui défile sous mes yeux. Alors je fais quelques pas en arrière pour ne pas dépasser le train, pour ne pas me retrouver nulle part, face à l'horizon. Je monte dans une voiture et je demande à une jeune femme qui se tient près de la porte : « Savez-vous quel est le numéro de cette voiture ? » Je n'ai pas l'intention de la violer et elle le sent. Elle me répond sans trembler de tout son corps : « Cinq ou six. Je n'en sais rien. » Aime-t-elle pratiquer la fellation ? C'est maintenant que je peux me poser cette question. C'est à elle que j'aurais dû la poser, mais j'avais trop de choses à faire et même la fellation était tenue à l'écart pendant que je cherchais ma place dans le train en laissant le monde tranquille. D'une façon générale, je cherche ma place dans le monde, mais cette fois le train était le monde où je devais me caser pour ne pas tomber de fatigue. C'était le monde entier, mais même ce monde-là n'était pas vraiment petit.

J'avance vers l'arrière du train où, d'après mes calculs, doit se trouver la voiture 11 dont le numéro est indiqué sur mon billet. J'avance péniblement. De temps à autre je tiens mon chat au-dessus de ma tête pour laisser passer d'autres voyageurs qui avancent et reculent en bousculant les sièges, les bagages, les corps et tout le reste. Je traverse un bar, mais je ne me dis pas que j'aimerais prendre un verre. Je suis malheureux au point de ne plus avoir soif.

J'arrive à la voiture numéro 10 et un contrôleur me dit que je ne peux pas accéder à la voiture 11 pour la bonne raison qu'il se trouve dans une autre rame. « Vous êtes en première ?

- Oui.
- Alors il faut rebrousser chemin.
- La première classe est où, dans cette rame ?
- En tête, voiture 3, voiture 2. »

Le train est archibondé : si l'on ne peut aller à Paris que par ce moyen, tout le monde utilise ce moyen. Personne ne veut passer par Nantes. Je me fraie chemin dans le sens opposé. Il y a moins de monde dans le couloir, de sorte qu'on se bouscule en peu moins. Mais c'est bien suffisant pour me rendre encore plus nerveux. Mes nerfs craquent ; mes bras craquent aussi. Tout craque, mais personne ne le remarque. DSK ne porte pas ses bagages et ses chats à travers les trains. Il voyage en première partout et ses nombreux admirateurs portent tous ses bagages. Ils se battent pour porter ses bagages. Que le meilleur gagne ; ou le pire.

Il y a un fou qui me suit le long du train – tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Je n'ai plus la force de le laisser passer. Une fois je l'ai fait – dans l'autre sens. Maintenant il me poursuit en sens inverse. On inverse les sens, mais la poursuite continue. Veut-il me prouver que je suis idiot, moi aussi ? L'idiotie me poursuit et je ne peux m'enfuir, semer l'idiotie, faute de force.

Enfin je trouve une place dans la voiture 3. Je demande si elle est libre : même les voitures de première classe sont bondées. « Oui, pour le moment », me répond-on. Je m'installe, mais je ne pousse aucun soupir ; je n'ai plus d'air disponible dans mes poumons. Et si j'en avais, je pousserais plutôt un cri : un cri de fureur, un cri de douleur, un cri de colère, un cri de désespoir. Un cri déchirant, un cri strident. Cela suffit comme ça ; mes poumons ne peuvent pas contenir tant d'air, même quand je ne suis pas essoufflé.

Avant d'ouvrir une de mes valises et d'en sortir des journaux, je me souviens que Gabrielle a téléphoné à sa nièce pour savoir combien de temps elle restera chez elle, dans le berceau de sa famille. « Trois jours », répond la nièce. À en juger par les réponses de Gabrielle, elle a aussi demandé si elle ne gênait pas trop ceux qui se trouvaient actuellement dans la maison. Elle ne pouvait pas savoir si j'étais seul ou avec une amie. « Non, non, pas du tout. Je vous attends. » C'est la réponse que j'ai entendu. Gabrielle aurait pu dire qu'il y avait une ribambelle d'enfants à la maison. « Alors ils joueront ensemble », aurait répondu la nièce. Et si Gabrielle avait dit que j'étais l'unique invité en ce moment, la nièce aurait répondu : « Il doit s'ennuyer tout seul. Toi, ma tante, tu travaille toujours. Tu n'a pas beaucoup de temps pour lui. Nous l'amuserons. Les enfants courront avec lui dans le jardin. »

Il y a des gens qui ont réponse à tout. Même si on leur demandait : « Comment peut-on tirer DSK de l'embarras où il se trouve ? », ils offriraient une réponse logique. Je ne leur demande rien car je n'ai pas envie d'entendre leur voix et de me sentir idiot. L'idiot qui me poursuit me suffit amplement.

Je sors une pile de journaux d'une valise et je recommence à lire au sujet de cette affaire qui n'est peut-être pas l'affaire du siècle : j'espère qu'il aura des affaires de plus grande envergure dans les années qui viennent.

Je tombe sur une fille de DSK, sa deuxième fille qui ne le lâche pas non plus. Moi, elle ne me lâche pas non plus car je tombe toujours sur le magazine où l'on parle d'elle. Non, c'est la première fille, Camille. J'ai perdu la deuxième ; elle m'a enfin lâché.

Camille fait beaucoup de sacrifices pour son papa. Quand Jacques Brel dit : « Ne me quitte pas », il ne compte pas sur les sacrifices de celle à qui il s'adresse. Au contraire, c'est lui qui est censé faire des sacrifices. Il devrait l'inviter dans de grands restaurants et acheter deux caisses de champagne pour prendre l'apéritif à la maison. Mais DSK ne promet rien à Camille ; elle le suit pourtant – autant que cela lui est permis. Un entretien avec des officiers du NYPD, connus pour leur agressivité, a dû bouleverser l'étudiante extrêmement réservée. Et ce n'est pas le seul entretien de ce genre qu'elle devra subir au cours de la procédure. Il y a beaucoup d'entretiens comme ça en perspective. Elle soutient son père contre vents et marées. Elle se dit : « C'est une expression, rien de plus : il n'y aura ni vents ni marées dans cette affaire. Quelques entretiens, quelques questions. » Elle se trompe. Il y aura beaucoup de questions embarrassantes. Elle sera embarrassée et choquée une fois de plus, trois fois de plus. « Elle semble résolue à soutenir son père, même si elle affiche toujours une grande timidité », écrit *Le Figaro Magazine*. Je ne comprends pas très bien cette phrase. On peut soutenir son père même si l'on est timide ; je n'y vois aucune contradiction. Elle ne doit pas soutenir son corps en le tenant au-dessus de sa tête. On peut être timide et fort.

Je me souviens d'une histoire géorgienne ; pour une fois, il ne s'agit pas d'une histoire juive mais d'un mariage géorgien. (Ai-je déjà raconté cette histoire dans un de mes nombreux écrits ?) Un jeune homme y assiste. Il se conduit mal. Il chante et crie mal à propos ; il casse des verres, monte sur les tables. Il est ivre et on veut se débarrasser de lui. Deux jeunes gens s'approchent de lui pour le jeter par la fenêtre. Tout d'un coup, un vieux sage les arrête en disant : « Ne le touchez pas. Il est très fort. » Les jeunes gens reculent, et le premier continue de plus belle. La scène se répète ; le vieux sage arrête l'exécution. La scène se répète une fois de plus, deux fois de plus. On finit par jeter le malotru par la fenêtre. Alors on pose cette question au vieux sage : « Pourquoi as-tu dit qu'il était fort ? » « Il est fort, mais léger », répond le vieux sage. On peut donc être timide et fort à la fois. Peut-être Camille pourrait-elle soulever son père et le tenir au-dessus de sa tête pendant une dizaine de minutes. Les officiers du NYPD ne le lui demanderont pas.

« On l’aperçoit régulièrement faisant la navette en taxi jaune entre son appartement du quartier huppé de l’Upper West Side et celui de Tribeca en bas de Manhattan où Dominique Strauss-Kahn vit en résidence très surveillée avec Anne Sinclair », affirme le magazine. Rien à dire – ce sont les gens les plus huppés de la ville. Tout le monde est huppé dans cette famille. Comme dit DSK : « Je ne vais tout de même pas me plaindre de ce que ma femme se trouve être riche. » Camille – la jeune fille de 26 ans, née du deuxième mariage de DSK avec Brigitte Guillemette – en profite aussi. Papa ne l’oublie pas. Papa, elle ne l’oublie pas non plus. C’est un amour réciproque. Encore une. Je suis privé de ce genre d’amour. Je sais que c’est ma faute pour une fois : ce n’est pas la faute du monde.

Malgré tout, elle *affiche* une grande timidité. N’importe qui peut afficher n’importe quoi. On peut aussi s’afficher avec sa maitresse, ce que je fais parfois. Camille affiche une grande timidité pour frapper plus fort. Personne ne s’attend à un coup comme ça de sa part. Puis elle frappe et tout le monde est étonné, bouleversé. Du coup, son père sort indemne de toutes les prisons.

Entretemps, elle lui apporte des produits du drugstore. Elle fait aussi des courses avec sa belle-mère dans un magasin d’ameublement : le couple est en train de s’installer dans sa nouvelle résidence. C’est bizarre ; c’est même loufoque. Pourquoi ne pas aller chez les antiquaires pour y dénicher quelques fauteuils Louis XV ? Les meubles modernes ne sont pas beaux ; et ils ne valent rien. Ils sont chers au moment où vous les achetez. Si vous voulez les vendre, vous n’aurez presque rien. Je me trompe peut-être. La valeur des meubles anciens baisse tous les jours car les jeunes ne s’intéressent ni à Louis XV ni à Louis XVI. Il en va de même pour les tableaux. Seuls les tableaux des trente dernières années deviennent de plus en plus chers – parce qu’ils ne valent rien sur le plan artistique, j’imagine. (J’ai déjà parlé de l’équilibre dans le monde.) Même les impressionnistes baissent. Anne Sinclair ferait mieux de vendre ses tableaux avant qu’il ne soit trop tard.

Achète-t-elle des produits alimentaires dans un vulgaire drugstore ? Même moi, je n’allais pas dans ce genre de magasins à New York. J’allais chez Balducci, chez Zabar’s. Mon ordinateur ne connaît pas ces noms ; l’orthographe n’est pas correcte, j’imagine.

Je retrouve la seconde fille, une sœur de Camille. J’en étais privé parce que je cherchais un article, pas un paragraphe. Je pensais qu’on avait consacré tout un article à la seconde fille qui s’appelle Vanessa. Tous les enfants du couple légendaire méritent au moins un article. Vanessa paraît plus enjouée que Camille. Dommage que sa photo ne figure pas dans le magazine. Il se peut qu’elle *affiche* une disposition joyeuse. On ne sait jamais avec les filles. On l’a vu rire avec Anne Sinclair avant de s’engouffrer dans un taxi. J’aimerais voir une

photo de cette scène. Il y a tant de photographes autour de cette famille, mais je vois peu de photos dans la presse. Je ne peux tout de même pas acheter *tous* les journaux du monde. Je n'aurais pas assez de valises pour la presse mondiale.

DSK complique la vie de Camille. À cause de lui, elle a déjà coupé les ponts avec plusieurs amis qui n'arrivent plus à la joindre au téléphone. A-t-elle coupé son téléphone ? C'est aussi un pont. Reste à savoir si elle a coupé *tous* les ponts. En tout cas, elle a fermé son compte Twitter et son profil sur le site de l'université Columbia où elle fait ses études. Encore un pont. Elle collectionne les ponts pour pouvoir les couper. Il y a des gens qui aiment couper ; il y en a d'autres qui aiment coudre. Une de mes amies a lacéré un pantalon que je lui avais offert. Et puis elle l'a recousu. Dans les deux cas, elle a éprouvé une sorte d'extase que je n'aurais pas éprouvée à sa place. Mais je n'étais pas à sa place ; j'étais à ma place, assis en face d'elle.

Le Figaro Magazine pose la question suivante : « Celle dont la meilleure amie fut Tristane Banon, la jeune Française qui accuse DSK d'avoir tenté de la violer en 2003, se pose-t-elle des questions sur son père ? » Je crois qu'elle ne se pose plus de questions sur son père. Ou elle se pose un autre genre de questions. Est-il pervers ou simplement malade ? Ou pense-t-elle que Tristane ment, que la femme de chambre est une menteuse, elle aussi ? Seul son père dit la vérité. « Je les déshabillais du regard. Tu connais mon regard, ma fille. » « Oui », répond Camille. Mais elle ne se déshabille pas.

Je commence à détester DSK. Je le dissèque, je le déteste. Je paie 59 euros pour un billet de première classe et je me sens en prison pendant ce voyage. Il y a trop de monde autour de moi et il y a des idiots parmi les gens que je vois. Il y a peut-être des canailles, des gangsters. Mais DSK n'a pas souffert de leur présence – même en prison. Moi, je n'ai pas une cellule de 12 m². Le compartiment est beaucoup plus petit et il y a cinq personnes à part moi. Ce n'est pas ce que j'appelle « la première classe ».

Qu'il soit malade ou non, DSK est un criminel. Mais tout le monde s'empresse autour de lui, comme s'il était blessé, comme s'il perdait beaucoup de sang. C'est une blessure psychologique dont il souffre. Moi, j'en souffre aussi. Je porte dans mon âme pas mal de blessures psychologiques ou des blessures tout court. Personne ne s'en soucie. « Pas de souci », dit le monde. O.K. Je déteste DSK qui représente le monde en ce moment. Demain je détesterai ou j'aimerai quelqu'un d'autre. J'adore mon chat. Il ne peut même pas violer une chatte : je l'ai fait châtrer il y a deux ans. Pas de fellation non plus.

En Chine, on publie sur le Net le journal de Han Feng, cadre d'une administration locale du tabac (sic !). Il écrit entre autres : « Cette année, mes conquêtes féminines sont sur la

bonne voie. Mais je me demande s'il est indiqué pour la santé d'avoir autant de partenaires. » Le cadre d'une administration locale du tabac. Je me demande si DSK se pose ce genre de questions. La dernière affaire risque de nuire à sa santé car il ne se promène plus dans ses parcs privés. Et il paraît que les promenades quotidiennes améliorent la santé et remontent le moral. Si vous agressez une femme de chambre, vous risquez de nuire à votre santé. Autrement vous pourriez avoir autant de partenaires que vous voulez. Pour une fois je ne parlerai pas de moi. Cela va de soi. Tout a été déjà dit sur mon pouvoir dans ce domaine.

L'ex-ministre des Chemins de fer, Liu Zhijun, est accusé d'avoir détourné 150 millions de dollars et d'avoir entretenu pas moins de dix-huit « petites épouses ». Tous ces VIP se reflètent dans mes glaces. Mais il n'y a qu'une seule personne au centre de ma galerie : Dominique Strauss-Kahn.

36

Vicieux, corrompu, immoral, pervers, libidineux, débauché, obscène, fumier, salaud, salopard,. Il faut ajouter plusieurs substantifs et adjectifs à mon dictionnaire pour cerner la personnalité de DSK. Les tabloïds du monde entier l'accablent et il continue à vivre, comme si de rien n'était. C'est son expression préférée – comme si de rien n'était. Il ne s'est rien passé, rien qu'une petite erreur de parcours. Il parcourait le monde en faisant des petites erreurs de temps en temps.

La condamnation que je préfère aux autres – elle est à la fois digne et éloquente – se trouve dans le magazine VIP :

Trop c'est trop, vous avez humilié la France ! Vous l'avez ridiculisée. Les socialistes qui vous faisaient confiance doivent être rouges de honte et de fureur. Quand vous sortirez de prison, disparaissez dans votre riad, ne vous justifiez pas, ne dites plus rien. Vous avez été une fausse valeur, un obsédé sexuel, un escroc intellectuel. Vous avez sali votre pays. Ce que je vous souhaite c'est maintenant de vous soigner, il existe des médicaments pour les délinquants sexuels. J'ai honte car vos frasques risquent une nouvelle fois de donner des voix aux extrêmes. Disparaissez et vite.

Bernard Debré, député UMP

Il est vrai que la France est humiliée. Gabrielle dit : « Rien ne peut humilier la France. D'ailleurs, DSK ne représente pas la France ; il représente FMI. » Il représente l'humanité, à mon avis. Il humilie l'humanité – moi, en particulier. Je me sens humilié et bafoué, une fois

de plus. Et je ne dois pas pardonner cette humiliation à un parvenu qui sait jouer aux échecs, mais dont l'âme se comporte mal sur cette terre. Sur la lune elle saurait se comporter convenablement, peut-être ; les Sélénites et leurs femmes lui pardonneraient tout. Il n'y a sans doute pas de viols sur la lune où tout le monde est constamment ouvert à toutes les expériences. Il n'y a pas d'audiences sur la lune, pas de juges, pas de jurés. Vous faites ce que vous voulez et personne ne vous accuse de harcèlement. Vous allez d'une salle de bain à l'autre et sodomisez toutes les femmes de chambre sur votre chemin. Elles vous remercient et rampent à quatre pattes devant vous. Vous les sodomisez une fois encore. Et une fois encore elles pratiquent la fellation : ce n'est pas pour rien qu'elles sont à quatre pattes.

La France est humiliée parce qu'un guide touristique montre la résidence de DSK en disant : « Ici habite le Français. » Et tout le monde sait de quel Français il s'agit. Les autres Français n'existent plus. Tout la France est à présent aux Etats-Unis ou plutôt à New York – dans un seul immeuble, un seul hôtel particulier. Un homme regarde par la fenêtre, le guide l'aperçoit et dit : « Regardez, c'est la France. Ce n'est pas la peine de prendre un avion et de traverser l'Atlantique. La France est devant vous avec ses châteaux, ses monuments historiques, ses musées et ses vins. » Et cette France-là est humiliée ; tous les Français sont humiliés. Cette France est mal rasée, menottée ; cette France est traînée devant des juges qui ne la connaissent pas. Ils disent : « La France est débauchée, dépravée, dissolue. Les Français se permettent n'importe quoi. Ce sont tous des pervers. Ils abusent tous de leur pouvoir, même s'ils n'en ont pas. » Et la France les regarde, l'air hagard. Elle leur dit : « *Not guilty, not guilty.* » Elle oublie sa propre langue.

Elle balbutie quelque chose en anglais. « La France ne sait pas parler du tout. Elle retourne à l'âge des cavernes. Elle fait des signes, c'est tout. Les structuralistes français adorent le mot 'signe'. Ils doivent être comblés : la France utilise des signes pour communiquer avec le monde extérieur. Et à présent tout est le monde extérieur par rapport à la France parce que nous ne voulons pas y aller, nous ne voulons pas être violés. Rien ne sera plus à l'intérieur de la France à part ce Français, ce pervers, ce fumier. » DSK n'est pas en France. Il est au centre de New York.

Alors on se tourne vers lui et on dit : « Ce type est un abominable salaud, point final. Il ne mérite que la prison. » On veut mettre la France en prison. Heureusement que la prison où DSK a passé une nuit est suffisamment grande pour accueillir la France. « C'est une prison dorée, dit le guide. On l'a dorée pour que la France ne se sente pas trop humiliée. » Et le jeu de mots recommence : dorer la pilule, redorer le blason. DSK est mal dans sa peau malgré toutes ces dorures.

Y a-t-il des médicaments pour soigner la France et DSK ? Sont-ils vraiment identiques ? Parle-t-on de la même chose quand on dit « DSK » et on ajoute « la France » ? Maïakovski dit dans un de ses poèmes : « Nous disons ‘Le parti’ et nous voulons dire ‘Lénine’. Nous disons ‘Lénine’ et nous voulons dire ‘Le parti’. » Je dis DSK et je m’arrête. Pour le moment, je ne dis rien d’autre. La France est toujours là, même si je n’en parle pas. Elle n’a pas besoin de mes mots, des moues de DSK. Elle est seule et grandiose. Rien ne peut l’égaler ; c’est pour cela qu’elle est seule, mystérieuse.

Un homme ne peut détruire la France ; l’humanité entière ne peut détruire la France. Si tous les hommes de la terre étaient DSK – et les femmes aussi –, la France ne serait pas humiliée, menottée, ridiculisée. J’irai à Paris cet après-midi ; l’air de Paris me fera du bien. Il remplira mes poumons et je pousserai un cri de joie que la terre entière entendra. D’ici-là, j’ai assez de temps pour me plaindre.

J’ai mal aux bras. On ne le sent pas tout de suite, ce mal. Il faut attendre deux jours pour qu’il se manifeste. J’ai porté trop de valises, trop de DSK. C’est lui qui me fait mal, ce salopard. Pourquoi dois-je porter sa croix ? Je porte mes vêtements et cela me suffit. Je peux les enlever quand j’en ai assez, quand je suis à la maison et que mes rideaux sont fermés : je ne suis pas exhibitionniste.

Les Américains se moquent de DSK ; ils le montrent du doigt quand il apparaît dans les rues ou à ses fenêtres. (Il regarde le monde de temps en temps.) Contrairement au public français, ils ne sont pas choqués par le loyer mensuel de 50000 dollars du nouveau domicile que le guide leur montre. Ils disent : « S’ils en ont les moyens, tant mieux pour eux. » Mais ils ne disent pas : « Tant pis pour nous. » Et pourtant la plupart d’entre eux ne peuvent s’offrir une telle résidence. Ils ne sont pas envieux. « Tant mieux pour eux », disent-ils.

Ce qui choque au plus haut point le New-Yorkais moyen, c’est « l’abus de pouvoir ». On a le pouvoir ou on ne l’a pas. Si on l’a, on dirige une entreprise ou un pays. Mais on ne dit pas à ses subordonnés : « Puisque je dirige ceci et cela, je peux vous diriger, vous aussi. Je suis le chef d’orchestre, le maestro. La terre suit le mouvement que je dessine avec ma baguette. Les autres astres aussi. C’est joli, n’est-ce pas ? Je dirige l’univers et vous n’êtes rien, comparés à l’univers. Vous n’êtes qu’une petite note dans ma partition, une double croche. Je lève la baguette et vous rampez à quatre pattes. Savez-vous pourquoi vous rampez à quatre pattes ? Voulez-vous que je vous l’apprenne ? » Une fellation suit ; ensuite c’est le tour de la sodomisation. Ce n’est pas comme ça que l’on vit à New York. C’est pourquoi on dit de DSK : « C’est un satyre qui se jette sur sa proie. »

J'espère que ce satyre sera condamné à 74 ans de prison. Comme je suis français, je suis agacé et par sa résidence, et par sa libido débordante, et par son abus de pouvoir. Sa libido ne me dérange pas, sauf quand il arrose de son sperme des chemisiers et des moquettes au lieu de rester dans sa baignoire. Il y a des limites à tout, même à la libido de DSK qui n'a pas de limite, d'après ses amis et ses ennemis. Je ne dis pas : « Tant mieux pour lui. »

Je lis une interview d'Ivan Fisher et je me dis que DSK ne s'en sortira pas. Tant pis pour lui. Ivan Fisher est l'un des ténors du barreau de New York. Son interview est publiée dans *Le Figaro*. DSK annonce qu'il n'est pas coupable, mais « dans notre droit, ce n'est pas une assertion d'innocence », dit Fisher. J'espère que non. Il ne peut y avoir d'innocence dans cette affaire, même si leur droit ou notre droit le permet. Je rejette le droit qui permet à cette innocence d'apparaître au grand jour pour la bonne raison qu'elle n'existe pas. Et ce qui n'existe pas n'a aucun droit d'apparaître où que ce soit, même l'espace d'un instant.

Ensuite Ivan Fisher parle de Benjamin Brafman – de l'avocat de DSK qui a tiré d'affaire Michael Jackson. « A ce stade, ils semble que Brafman envisage de plaider la rencontre consensuelle. Je ne partage pas du tout cette stratégie. S'en prendre à la victime est sans fondement, ça sent le désespoir. Cela risque d'accroître considérablement les conséquences qui attendent DSK. Une grande défense est fille d'un grand concept. À New York, personne ne croit à cette prétendue relation consensuelle. Tout le monde croit qu'il y a bel et bien eu agression sexuelle. Et la probabilité d'une condamnation est réelle. Le dossier du procureur semble très fort. La défense semble ignorer l'environnement de cette affaire. »

Je bois du petit lait en lisant cette interview. J'espère que les jurés la liront aussi. Selon DSK, la victime est coupable. Elle n'aurait pas dû résister à ses avances ; elle aurait dû ramper à quatre pattes. Puisqu'elle a décidé de s'enfuir à deux pattes, on fouillera dans son passé pour trouver une faute quelconque. C'est ça la vraie logique. Mais les jurés ne sont pas fous ; ils préfèrent marcher sur deux pattes et ne rampent à quatre pattes qu'aux moments où ils cherchent quelque chose sous un divan. Et ils savent que s'ils laissent DSK sortir indemne de toutes ses prisons, tôt ou tard ils ramperont à quatre pattes, la bouche ouverte.

« Le concept de cette défense est promis à l'échec. L'idée que cette jeune femme de 32 ans, élevant seule son enfant, entre dans cette suite de l'hôtel pour y faire le ménage et soudain la chance lui sourit... Cet homme est déjà tout nu et voici qu'elle se met immédiatement à genoux pour lui pratiquer une fellation... Elle ne prend même pas le temps d'enlever ses vêtements ou de lui soutirer de l'argent. Absurde, insultant, et, au bout du compte, méprisable... » Cet homme est déjà nu ; elle n'a donc pas à lui enlever quoi que ce soit, pas même son slip. Il est difficile de pratiquer une fellation si le slip de votre client n'est

pas enlevé. Même si c'est un slip ouvert, il est préférable de lui demander de l'enlever. Ophélie parle à peine l'anglais. Son client ne dit rien pour le moment ; il tend vers lui son sceptre de Vénus et ça se passe des commentaires. Ophélie ne sait pas s'il est américain ou français. Elle sait qu'il n'est pas guinéen. Pourquoi doit-elle lui parler sa langue ? Comprendrait-il son dialecte ? Comment se dit « slip » dans son dialecte ? C'est trop compliqué, tout ça. Heureusement que le problème ne se pose pas : le slip est déjà enlevé. C'est trop tortueux ; Fisher a raison. C'est tortueux, ridicule et méprisable.

« Ah, vous êtes là ? dit-elle dans son dialecte. Si Monsieur est là pendant que je fais le ménage, il veut que je lui pratique une fellation. C'est ça, je ne me trompe pas ? Deux fois ? Ne vaut-il pas mieux aller dans la salle de bain d'où vous sortez à l'instant ? Mais d'abord donnez-moi cinq mille dollars. Ce serait un bon début. » C'est dégradant, dégoûtant, avilissant.

Il y a une histoire russe que je n'ai jamais racontée par écrit. Un homme descend dans un hôtel. Un serveur vient le voir. « Que voulez-vous, Monsieur ? demande-t-il. Nous avons une blonde superbe. Elle est d'origine suédoise. Ou préféreriez-vous une brune ? Notre call-girl italienne est incomparable. » Le client hoche la tête. Le serveur continue son discours : « Je vois. Dans ce cas, nous avons un garçon de douze ans. » Le client hoche la tête. « Que voulez-vous, Monsieur ? » demande le serveur. « Du poisson », répond-il. DSK ne voulait pas de poisson. Il en a mangé dans le restaurant où sa fille l'attendait pendant qu'Ophélie pratiquait deux fellations. Il paraît que dans ce restaurant on sert des fruits de mer si frais que tout New York s'y précipite pour en manger.

« Toute grande défense repose sur la vérité, dit Ivan Fisher. La vérité est enfouie dans la tête de cet homme. Quelque chose y déclenche un acte compulsif, destructeur. Cet homme a besoin qu'on l'aide. Il doit trouver un grand psychiatre qui identifie la cause d'un tel comportement compulsif. Le trouble mental est la meilleure chose à plaider, compte tenu du droit pénal en vigueur à New York. Il serait beaucoup plus efficace d'entrer en négociation avec le procureur, une fois qu'aurait été établi le caractère incontrôlable de ses comportements passés avec les femmes. C'est du bon sens ! »

Il y a tant de choses enfouies dans la tête de DSK que je me demande pourquoi sa tête n'éclate pas tout de suite, sans attendre le procès qui risque d'être dévastateur. On revient toujours au problème du suicide. Voici une façon inédite de se suicider que DSK pourrait utiliser s'il décidait enfin d'en finir une fois pour toutes. Il fourre encore une dizaine de choses dans sa tête. Elle n'éclate toujours pas. Alors il se dit que les choses qu'il fourre dans sa tête doivent être plus grandes et plus nombreuses. Il augmente donc leur quantité et leur

taille. La tête éclate enfin ; DSK est débarrassé de la sollicitude d'Anne Sinclair, du malheur de Camille et de la vie. Non, il ne veut pas m'écouter. Tant pis pour lui.

« Toute grande défense repose sur la vérité. » Mais si elle reposait sur la vérité, il n'y aurait plus de défense. Ce que DSK a fait dans cette suite présidentielle défie n'importe quelle défense. (Il paraît qu'elle s'appelle « présidentielle » et pas « impériale », cette suite.) Aucune défense, aucune défiance ne viendrait à bout de cette énormité. En Union Soviétique, les avocats disaient dans les années trente : « Je n'ai ni l'envie ni le droit de défendre mon client : son crime est trop énorme. » Evidemment, Brafman ne dira jamais cela. Il dira plutôt qu'il n'est pas en Union Soviétique et qu'il est fier d'être américain, ce qui lui permet de défendre des mafiosi et DSK. Il dira : « C'est sa faute », en pointant son index vers Ophélie. Et il expliquera aux jurés pourquoi elle est fautive. Il n'ira pas jusqu'à l'accuser d'avoir violé DSK, mais il parlera de sa nature perverse, de sa soif du mal.

Je ne sais pas comment on peut aider DSK : je n'ai pas encore reçu le livre où l'on explique de quelle maladie il souffre et de quels remèdes il a besoin. De toute façon, je n'ai nulle intention de le guérir : j'ai autre chose à faire. Mes œuvres sont destinées à guérir mon âme, à l'élever au-dessus d'elle-même. De ce point de vue, DSK est inguérissable. On peut guérir son corps, mais son âme restera pourrie, quoi qu'on fasse. Le trouble mental est sans doute la meilleure chose à plaider et je suis content d'apprendre que Brafman n'envisage pas cette solution. Il pense que DSK se porte comme un charme. « Si, à son âge, il a tant de sperme, il doit être solide comme un roc – physiquement et mentalement. » Et pourtant il ne connaît pas ce dicton russe : « Dans un corps sain, l'esprit est sain. » Plus vous avez de sperme, moins les troubles mentaux vous tracassent.

C'est du bon sens, c'est du mauvais sens. Personne ne sait dans quel sens il faut aller pour arriver quelque part. Le voyage commence et ne se termine pas. Un juif voyage parce qu'il ne peut pas rester où il est pour la bonne raison qu'on le lui interdit. On le chasse de partout, tout le temps. Il est habitué à voyager. Il s'élève dans les airs car personne ne peut le chasser des étoiles.

37

L'espace d'une interview, Fisher se substitue à Brafman. « Je recorrirais immédiatement aux services des meilleurs médecins. Je préparerais un mémoire pour le juge Obus, lui demandant du temps pour que nous puissions rechercher et identifier l'origine psychique de cet horrible comportement. À la question 'plaidez-vous coupable ou non coupable', je

clamerais n'être pas encore en mesure de répondre, et le juge me répondrait : 'Très bien, mais je consigne pour le moment un plaidoyer non coupable.' »

Même l'espace d'un instant il ne faut pas admettre que DSK puisse ne pas être coupable. Il est coupable, un point c'est tout. Cherchez les meilleurs médecins pour ce criminel. Qu'ils le guérissent ou le poussent au suicide, ce qui serait le meilleur remède dans son cas. Il aurait pu et dû se suicider en prison. D'accord, on le surveillait, on épiait ses mouvements, on le réveillait tous les quarts d'heures. Mais il est assez intelligent pour déjouer les manœuvres de n'importe quel gardien, n'importe quelle autorité. Même Bormann a réussi à se soustraire à la justice américaine. Ce misérable nazi trompe tous les gardiens, tous les juges, toute la justice mondiale. Il se suicide dans sa cellule ; les journaux ne parlent que de lui. Et pourtant, ce jour-là, on a pendu plusieurs criminels nazis. Les journaux parlent du triomphe de Bormann. Un misérable crapaud. Comment ont-ils osé parler de triomphe ? Même s'il s'était suicidé trente-six fois, il n'y aurait pas eu de triomphe. Son triomphe sur la mort était déjà terminé, Dieu soit loué. Il n'avait plus de triomphes à sa disposition.

Je ne crois pas qu'il soit plus difficile de se suicider maintenant. Evidemment, Anne Sinclair lui dira : « Ne te suicide pas mon chéri. Je te sortirai d'affaire. Nous avons assez d'argent pour une centaine de femmes de chambre, pour deux cents fellations. Pourquoi te suicider ? Nous avons encore plusieurs décennies devant nous. Tu verras grandir tes arrière-petits enfants. Ils te verront mourir d'une mort naturelle.

- Tu n'a donc pas assez d'argent pour me rendre immortel ? A quoi ça sert, l'argent, si je ne suis pas immortel ?

- Grâce à cette affaire, tu es déjà immortel. Tu le sais bien.

- C'est plutôt toi qui es immortelle. N'importe quelle femme m'aurait plaqué il y a belle lurette. On écrira des livres sur toi. Ton exploit fait pâlir Antigone. Et bien, je ferai tout pour salir ton image. Je dirai à tout le monde que tu m'empêchais de vivre, que tu me poussais à devenir président de la République. C'était mon dernier week-end libre. Je me suis défoulé. À qui la faute ? Sans toi, j'aurais été libre tous les week-ends, tous les jours. Je n'aurais jamais attaqué cette pauvre femme de chambre. Je me serais défoulé tranquillement. C'est ce que j'appelle la 'force tranquille'. »

« Une fois déterminée l'origine de ce malheur, dit Fisher, je crois que la question 'coupable ou non coupable' n'importera plus à mon client. Il aura pris conscience qu'il a détruit des vies, à commencer par la sienne. Je m'adresserai au bureau du procureur et à la Cour pour trouver une juste solution à ce drame sans aller jusqu'au procès. Avec une défense révélant cette vérité tragique, cet homme trouvera de la compassion, ici aux Etats-Unis,

comme chez lui, en France. » La vérité est tragique, mais DSK ne veut pas qu'on révèle cette vérité. « Si on avoue qu'on est malade, on est vraiment malade, et je tiens à ma santé, dit-il.

- C'est moi qui le dirai, dit Brafman.
- Le mot 'maladie' sera prononcé, dit DSK. Cela suffira pour me rendre malade.
- Je sais que les mots ont un pouvoir illimité, dit Brafman.
- Ils sont même plus puissants que je ne l'étais, dit DSK.
- Vous voulez dire que les mots et même les lettres peuvent se permettre n'importe quoi ? dit Brafman.
- Une lettre peut sauter une femme de chambre sans problème, dit DSK.
- Je saurais défendre une lettre, dit Brafman. Même une lettre, répète-t-il.
- Elle n'aura pas besoin d'être défendue, dit DSK. Une lettre peut faire tout ce qu'elle veut impunément. Elle peut même créer le monde.
- Pas impunément, dit Brafman.
- Pourriez-vous défendre le monde ? dit DSK.
- Oui, dit Brafman.
- Et vous pensez que ça pourrait marcher ? »

On pose cette question à Ivan Fisher. Il répond : « Oui. Si un homme aussi équitable et mesuré que le juge Obus finit par être convaincu de la réalité des problèmes psychiques de DSK ainsi que de la sincérité de son remords, la Cour pourrait très bien juger que l'incarcération ne constitue pas la bonne réponse à cette tragédie. »

Je ne sais pas si Brafman saurait défendre le monde. Ce serait plus difficile qu'expliquer les frasques de Michael Jackson aux jurés qui détestent les pédophiles. Quant à Ivan Fisher et sa proposition, je ne crois pas que la Cour puisse être touchée par les malheurs de DSK. Même ceux qui pleurent des malheurs de Sophie seraient sans doute insensibles à cet habile plaidoyer car on ne plaint pas toujours les malades. Il y a des malades que l'on ne supporte pas, que l'on ne laisse pas approcher des enfants et même des adultes. Pas dans mon arrière-cour, pas dans ma rue, pas dans ma ville, pas dans mon univers.

On ne dit donc pas toujours : « Ah, le pauvre. Il faut le mettre au lit. Mais tout d'abord on va changer les draps. Il ne peut guérir sur des draps sales. A-t-on pris sa température, la température de son cerveau ? Il brûle ? Que veut-il ? Une infirmière fera son affaire. En tout cas, on l'espère. Il faut qu'il soit au chaud. Mettez-lui des chaussettes de laine. Donnez-lui quelques comprimés de viagra. »

Les médecins et les infirmières disent à Fisher : « Nous ne voulons pas de ce salaud dans nos hôpitaux. Nous ne lui permettrons pas de salir nos draps. Qu'il aille en prison pour

toujours, malade ou non, ce vieux con. » Il y a des gens qui parlent d'une manière décente et n'utilisent jamais des mots que les gens de bonne compagnie n'utilisent jamais par crainte de blesser leur copains sensibles. Mais même ces gens disent « con » et « foutre » lorsque la conversation roule sur DSK. Ils disent, par exemple : « Qu'il foute le camp » ou « qu'il aille se faire foutre ». Qui plus est, cela ne choque personne.

Ivan Fisher entend ces mots ; il risque même de les prendre à son compte, puisque DSK n'est pas dans les parages. Il continue pourtant, emporté par son élan professionnel : « Dans la mesure où aura émergé la vérité sous-jacente à cet horrible incident, et où la haine aura été remplacée par la compassion, une compensation raisonnable, proportionnelle à la souffrance infligée, devrait pouvoir être obtenue. Ces compensations financières ne sauraient être excessives. Car rien ne serait pire que de vouloir transformer la justice en bazar. » Elle est déjà un bazar et Ivan Fisher le sait très bien. Je ne sais pas s'il sait que tout est un bazar, mais il ne faut pas généraliser. Je généralise pour souligner l'aspect chaotique de ce procès que Moussorgski stigmatise dans *Une place de marché à Limoges*. Le marché où nous marchandons. Une fellation coûte tant ; une deuxième fellation coûte un peu moins.

Il y a un chat ou une chatte qui miaule dans le jardin que je vois si je regarde par la fenêtre. Cet animal a dû grimper sur un arbre ; il ne peut pas descendre. Je ne sais pas de quel arbre il s'agit parce qu'il y en a plusieurs dans le jardin qui appartient à la municipalité – pas à DSK pour une fois. Ou appartient-il à un particulier, à un de mes voisins ? Pas à DSK, en tout cas : il n'est pas parmi mes voisins que je ne connais pas bien. Je les connais assez bien pour savoir que DSK n'est pas parmi eux. Je l'ai vu dans les journaux, à la télévision ; on le voit tous les jours, toutes les nuits. Je le reconnaitrais si je le voyais dans la rue, sans parler de mon palier. Il n'est pas là ; il ne peut pas être là si les médias ne mentent pas outrageusement. Il est à New York ; moi, je suis à Versailles. Il a dû partir à toute vitesse en laissant son chat enfermé quelque part – dans la cave peut-être. Le chat miaule ; DSK lui manque et il a faim. Que puis-je faire pour lui ? Je ne peux pas lui rendre DSK car sa liberté ne dépend pas de mes désirs. Même si elle en dépendait, il ne serait pas là, dans l'immeuble où j'habite. Pas dans mon arrière-cour !

Aujourd'hui je pense beaucoup plus à ce chat qu'à DSK ; je ne peux donc pas poursuivre mes travaux. Je ne suis tout de même pas là pour écrire un livre sur un chat que je n'ai jamais vu. Je ne peux pas non plus lire un entrefilet sur ce chat dans les journaux. On ne le montre pas à la télévision. Je ne suis pas obligé de décrire ses yeux, son poil. Je peux décrire ses cris et cela suffit amplement. Si Zadkine pensait qu'un cri représente l'humanité, je peux penser qu'un miaulement représente le monde. C'est mon monde aujourd'hui et par

conséquent, c'est le monde tout court. Il faut couper court à tous les sons à part celui-ci ; je n'ai pas besoin de visages non plus. Je vois celui d'Ivan Fisher qui regarde ses lecteurs dans les yeux comme pour leur dire : « J'ai raison. Brafman a tort. »

Que nous dit-il encore, ce ténor ? Pourquoi sont-ils tous des ténors ? Pourquoi n'y a-t-il pas de basses parmi ces avocats, ces procureurs ? En Russie, il y a surtout des basses qui plaident coupable et non coupable et dont on écoute les paroles car la vie des accusés en dépend. Fisher ne dit plus rien : l'interview touche à sa fin et se termine sur une note optimiste, sur *Le Marché de Limoges* ou sur *La Porte des bohatyrs de Kiev*.

Donc, DSK plaide non coupable parce qu'il ne se croit pas coupable. Il *sait* qu'il est coupable et il n'a donc pas besoin de le croire. Si nous savions que Dieu existe, nous ne devrions pas croire en Lui parce que ce serait inutile. À quoi bon croire ? Il faut savoir. DSK sait qu'il est coupable, mais il laisse croire qu'il ne l'est pas. Sa femme et ses filles le croient ; les autres pas. Sa femme le croit, comme si elle avait besoin de cette croyance ridicule pour croire en Dieu. Elle s'entraîne de cette manière. Dans quelques mois, personne ne pourra lui dire : « Vous ne croyez à rien. » « Je crois à tout, » répondra-elle.

Il est temps que je m'occupe des avocats de DSK pour pouvoir les juger et les neutraliser. Il ne faut surtout pas qu'il s'en sorte grâce à ces escrocs. Il y a un avocat qui s'appelle Taylor, je crois. Quand je pense à lui, mes pensées se tournent vers Elisabeth Taylor et elles restent avec elle, de sorte que je ne peux rien dire au sujet de cet avocat. Et ce n'est pas le moment de parler d'Elisabeth Taylor. Je m'occuperai donc du deuxième avocat qui est peut-être le premier avocat – Benjamin Brafman, un juif conservateur né Brooklyn. Il a grandi dans l'admiration et la mémoire de ses parents survivants de l'Holocauste. J'ai un respect immense pour les gens qui ont connu cette tragédie de très près : ils connaissent le monde beaucoup plus que n'importe qui. À côté d'eux, les autres sont des parvenus. Je suis un parvenu, moi aussi. Il y a une dimension qui me manque et cette dimension est essentielle.

Je lis un article sur Brafman dans *Le Figaro Magazine*. Dans un autre magazine j'ai lu les paroles qu'il avait prononcées à l'enterrement de sa grand-mère. Il a dit : « C'est la première fois que ma grand-mère n'a pas peur. » C'est la dimension que je recherche ; elle est au bout de mon voyage. Pas la peur, peut-être ; ces paroles. Leur espace est énorme ; elles résonnent différemment. Si je dis quelque chose à propos de ma grand-mère juive, mes paroles seront touchantes, pathétiques. Elles n'auront pas cette résonance ; elles n'auront pas cet espace car elle est morte dans son sommeil et elle n'a pas connu l'Holocauste.

Il a gardé de ce miracle de la survie le sentiment qu'il fallait rendre à la vie ce qu'elle lui avait donné. La vie est un cadeau, même si on se dit qu'il vaut mieux ne pas naître. C'est

un paquet-cadeau que je ne fais qu'ouvrir toute ma vie durant. J'enlève un emballage, un autre emballage. Je ne sais toujours pas ce qui se trouve au-delà de ces emballages. Parfois j'ai l'impression qu'il n'y a que les emballages et que le reste est un leurre, un fruit de mon imagination, de l'imagination collective. Il y a des gens qui pensent que l'histoire a commencé il y a deux siècles. Le reste a été inventé par les historiens pour nous amuser, pour nous faire croire que nous ne sommes pas seuls dans le royaume du temps. Je suis seul peut-être ; en tout cas, je n'ai pas connu l'Holocauste.

« Charmeur, expansif, volontiers émotionnel, Benjamin Brafman, un petit homme aux cheveux gris mi-longs rejetés en arrière, qui soigne son apparence, est un séducteur qui n'en garde pas moins la tête froide et construit impitoyablement les éléments de sa défense. » Quelle phrase ! J'aimerais que l'on dise quelque chose comme ça à mon sujet. Le sujet n'est pas exceptionnel, loin s'en faut, mais je compte sur votre style, mes chers confrères.

Pourrais-je faire une parenthèse ? Il y en a trop dans mon récit qui n'en est pas un. Ce n'est pas un récit ; c'est un voyage peut-être. Et ne me parlez surtout pas de la nuit : c'est le jour que je recherche. À la recherche du jour que je n'ai pas encore perdu.

Il n'y a que des parenthèses dans ce livre. Il y a ceux qui croient que ce qui arrive à DSK est une parenthèse, rien de plus. C'est une croyance que je ne partage pas. Je ne suis ni sa femme ni sa fille. Je ne suis même pas son fils. Je ne sais pas si j'aimerais être son fils. Et si Dieu me demandait : « Aimerais-tu être un fruit de l'union de DSK avec Anne Sinclair ? » Qu'aurais-je répondu ? « Pourquoi pas ! »

Je voulais parler du style qui ne doit pas être une petite musique. Il y a trop de petitesse partout ; et la musique est toujours grande, même s'il s'agit d'une bagatelle de Beethoven. Je lis *Le Figaro*. Ce n'est pas *Le Figaro Magazine*, pour une fois. Samedi 11 – dimanche 12 juin 2011. « Producteurs et scénaristes ne parlent que de l'affaire DSK. » Je cite *Le Figaro* parce que je n'arrive pas à m'imaginer ce qui se passe dans le monde du cinéma aujourd'hui. La littérature contemporaine me rebute aussi. Donc, je ne sais pas de quoi parlent les producteurs, les entrepreneurs, les écrivains, les écrivassiers, les réalisateurs qui ne réalisent rien, etc.

« Les cinéastes britanniques ou américains n'ont jamais craint de traiter l'actualité en temps réel. » Je ne sais pas si le temps où je parle est réel ou non. DSK s'agite dans sa prison dorée. Son temps réel est loin du temps que je passe en regardant ma télévision qui n'a rien à voir avec sa salle de cinéma où il passe et repasse les films de Woody Allen. Mon temps est irréel de toute façon car je construis ce temps au lieu de le subir. Il le construit aussi, notre cher DSK, car il se lève quand il a envie de se lever, et il va dans la salle de bain au moment où l'envie le prend d'y aller pour assouvir un de ses désirs. Mais ses gardiens et la loi

américaine risquent de déconstruire son temps pour faire plaisir à Heidegger et à Derrida. À n'importe quel moment, ils peuvent intervenir dans son emploi du temps pour lui dire : « Pas d'ablutions, pas de masturbations. Tu t'installes dans la salle à manger et tu manges. »

« Depuis que 'l'affaire DSK' a éclaté en plein Festival de Cannes, producteurs, scénaristes et réalisateurs ne parlent que de ça. » Voilà ce que je lis dans un supermarché où j'achète des produits qui sont analogues à ce que mange DSK aujourd'hui, à en juger par les journaux. Je crois que je suis mieux nourri que DSK.

Voilà ce que je lis et ce qui convient mieux à mon récit, à mon voyage, à l'étalage de mon esprit, de mon érudition :

Dix-sept scénarios ont déjà été déposés à la Société des auteurs compositeurs dramatiques (SACD), affirme Yves Boisset, réalisateur du Juge Fayard dit Le Sherif. Mocky l'iconoclaste pourrait réaliser un tel film. Ce sujet ne m'intéresse pas. Il est trop tôt. Le procès n'a pas encore eu lieu.

Quand le procès aura lieu, il sera trop tard. On répondra à plusieurs questions que je pose, que la vie nous pose même si nous la méprisons. Et je n'ai pas envie de répondre à ces questions car il n'y a pas de réponses ni à ces questions ni à celles qui leur succèdent. Il ne faut pas faire semblant ; et je ne fais pas semblant. Je ne réponds pas et je ne veux pas que les autres répondent à ma place.

Faire un film aujourd'hui sur l'affaire DSK serait moralement inacceptable, estime Xavier Durringer, réalisateur de la Conquête. On serait dans la déraison totale. Par ailleurs, on ne peut imaginer scénario plus caricatural que celui mettant en scène une femme pauvre, noire, musulmane, veuve, face à un homme riche, tout puissant, marié et juif.

Vous oubliez le style, mes chers amis. (Mon cher DSK ne l'oublie peut-être pas, d'ailleurs.) Un vin ne tient pas la route s'il n'est pas bien structuré. Chaque phrase doit porter dans un livre. On écrit n'importe quoi, parfois. On a une petite histoire à raconter. On fait du remplissage. La petite histoire est sage ; elle supporte le remplissage, les injections qui n'ont rien à voir avec le style que je prône. Il faut que tout chante et tout résonne. Un mot entend son écho. C'est cela l'écologie des mots, des phrases, des romans. La femme en question peut être pauvre ou riche, musulmane ou juive, veuve ou mariée – cela n'a aucune importance.

L'homme qu'elle accuse peut être aussi pauvre qu'elle, célibataire. Un Français moyen. Le style est un moyen de rendre la vie ou la mort à ces personnages.

« Et si Depardieu jouait le premier rôle... » Dans mon livre, Depardieu ne joue pas le premier rôle. C'est le style qui joue le premier rôle. Les cheveux de mon style sont grisonnants. La maturité a ses attraits dans le monde où l'on n'admire que les jeunes, les jeans, etc. Il y a trop de ce que j'appelle « etc. » dans ce monde. Il n'y a pas assez de parenthèses ; il y a trop de thèses qui ne veulent rien dire.

Mais certains producteurs ont l'esprit assez tordu pour tenter de faire un « coup » avec cette histoire ! Le film pourrait s'intituler Rendez-vous au Sofitel, avec Gérard Depardieu dans le rôle-titre, puisqu'il sait tout jouer.

Je ne sais pas si j'ai l'esprit tordu ou non. Je ne l'ai jamais tordu exprès, si mes souvenirs sont bons. J'ai pu le faire à mon insu, comme l'imaginent les psychanalystes auxquels je ne m'adresse pas. Quelqu'un d'autre a pu le tordre – à mon insu, comme d'habitude. Je n'en sais rien. En tout cas, je ne compte pas faire un « coup » avec ce livre ; peut-être un « cas », pour mettre les choses au mieux.

« Il ne faudrait pas tomber dans les travers du film à clef ou du docu-fiction », dit Alain Jessua. Mon roman n'est pas un roman à clef : toutes les portes sont ouvertes. Pas d'obligation de regarder par le trou de la serrure. Regardez et jugez ce que vous voyez. Tous les noms sont là ; les personnages aussi. DSK est DSK. Il n'est ni ONY ni NYV. Anne Sinclair n'est pas Anne Petrov ou Anne Ivanov. Elle est Anne Sinclair. Anne Ivanov aurait plaqué DSK il y a une dizaine d'années pour épouser un oligarque russe. Mais les gens préfèrent les trous de serrure aux portes ouvertes. Si les portes sont ouvertes, ils ne regardent pas ; cela ne les intéresse pas. C'est trop évident. Ce n'est pas la peine d'être curieux si c'est trop évident.

De toute façon, ce ne sont pas des travers. Le style sauve tout ; les travers n'existent plus. On peut écrire à propos de n'importe quoi. « Sexe, argent et pouvoir » est un sujet comme un autre. « Un chat, un arbre » est un autre sujet. Hier, j'ai choisi le chat et l'arbre ; aujourd'hui je reviens au sexe, au pouvoir et à l'argent. Je reviens au sexe, en tout cas. Voici ce que DSK écrit dans son journal : « Comme la petite friponne décharge !... Son anus se resserre à me couper le doigt. » Et encore : « Par l'attitude où je me place, mon vit est très près de vos mains, madame ; daignez le branler, je vous prie, pendant que je suce ce cul divin. » Et encore :

La jouissance de la bouche est infiniment plus agréable, tant pour l'homme que pour la femme. La meilleure façon de la goûter est que la femme s'étende à contresens sur le corps de son fouteur : il vous met le vit dans la bouche, et, sa tête se trouvant entre vos cuisses, il vous rend ce que vous lui faites, en vous introduisant sa langue dans le con ou sur le clitoris ; il faut, lorsqu'on emploie cette attitude, se prendre, s'empoigner les fesses et se chatouiller réciproquement le trou du cul, épisode toujours nécessaire au complément de la volupté. Des amants chauds et pleins d'imagination avalent alors le foutre qui s'exhale dans leur bouche, et jouissent délicatement ainsi du plaisir voluptueux de faire mutuellement passer dans leurs entrailles cette précieuse liqueur, méchamment dérobée à sa destination d'usage.

A ce stade – le journal n'en est qu'à son début – DSK commente les œuvres de Sade et de Plutarque pour les intégrer à son expérience qui ne peut plus se passer d'eux, vu les péripéties auxquelles elle doit faire face. (Il, elle – DSK ou son expérience.) Ensuite il laisse tomber les commentaires qui lui ne disent plus rien. Ils ne disent plus rien à personne : les textes parlent d'eux-mêmes. Cette fois, ils parlent des amants chauds.

« A contresens. Tout est à contresens. Cette fois, c'est agréable. Il y a tant de fois : la vie recommence sans cesse. Il y a des sens, des contresens. L'essence est trop chère, mais je ne m'en soucie guère. Pourtant les milliardaires comptent leurs sous. La précieuse liqueur. Je la répands à volonté. Dans ma jeunesse, j'allais dans les hôtels où l'on pouvait boire du champagne à volonté. Que les femmes boivent mon champagne à volonté, ma précieuse liqueur, mon amour. Il est agréable de boire l'amour, de l'avalier. Il ne faut pas cracher l'amour. C'est ce qu'Ophélie a fait malheureusement. L'amour sur la moquette. Je ne l'aimais pas, mais j'étais excité à ce moment-là. Et la passion compte. Elle a craché mon excitation, ma passion, ma libido, mon Freud. Freud rampait à quatre pattes sur ma moquette. »

38

Je ferme cette parenthèse et je reviens à la parenthèse précédente. Producteurs et scénaristes continuent à parler de DSK et de ses affaires. Il a laissé une partie de ses affaires à l'hôtel car il est parti à la hâte sans penser à ce qu'il pouvait oublier. Le portable avec tous ses secrets, et les autres affaires dont on ne parle plus. Tantôt on dit qu'il a oublié une partie de ses affaires, tantôt on dément cette information, on démonte une image déjà ancrée dans l'esprit des lecteurs et des spectateurs. Comment faire un film sur ce matériau ? On peut faire une série de films ou de parenthèses où la vérité n'apparaît jamais parce que seuls les

protagonistes la connaissent ; et ils ne parleront jamais, même pendant le procès. Ils diront ce qu'il faut dire pour être dédommagés, acquittés, pour punir. Il est rare que la vérité apparaisse au grand jour : elle préfère la grande nuit. Quand Eric Valette, réalisateur d'*Une affaire d'Etat*, dit : « L'histoire d'une jeune femme noire qui doit arriver à démontrer la culpabilité d'un homme politique riche à la libido intense » je pense au portable oublié dans la suite, à la salle de bain qui se répercute et se multiplie, comme si rien ne pouvait arrêter sa croissance. Je pense aux objets et aux corps qui s'unissent, se séparent et ne démontrent rien ; ils montrent leur nudité ou les vêtements qu'on enlève ou n'enlève pas.

On parle aussi de « la tragédie d'un homme puissant, dévoré par ses démons ». Ces démons doivent agir « au-delà de l'événement politique ». D'un côté il y a l'événement politique et on se dit qu'il n'y pas de places pour les hommes, pour les femmes ; tout est occupé par la politique. Mais au-delà de la politique se profilent deux démons, trois démons. Le premier démon s'appelle « Fellation » ; le deuxième « Sodomisation ». Ils se rencontrent et se serrent la main. « Comment ça va ? dit le premier démon.

- Ça va bien. On va s'amuser aujourd'hui. Notre marionnette est déjà nue et on continue à le dévorer.

- Il ne faut pas qu'on perde trop de temps dans la salle de bain. Ophélie va arriver.

- Mais la marionnette est déjà prête. Ophélie peut arriver quand elle veut.

- Il faut la dévorer encore un peu. Je parle de la marionnette.

- Que fait-on d'Ophélie ?

- On la laisse tranquille. On est censé démontrer la tragédie d'un homme blanc et puissant. Elle n'y est pour rien. C'est sa tragédie, à lui. Sans elle, il était déjà tragique, pathétique. Il le sera encore plus. Il franchira le Rubicon.

- Un Rubicon, encore un.

- J'ai faim.

- Moi aussi. »

Ainsi parlent les démons dans notre film à venir. Tout est à refaire. Quelle version choisir ? Cette parenthèse n'est pas fermée ; elle restera ouverte et j'y mettrai quelques objets, quelques nuances de la tragédie grecque ou romaine ou simplement humaine. Il en sortira quelque chose, peut-être. Je reviens à Brafman, car sans lui le film ne sera pas complet. Je ne sais pas quel acteur pourrait tenir son rôle. Il y a plusieurs prétendants au rôle-titre – Jacques Weber, Niels Arestrup –, mais il n'y a personne pour le moment pour jouer Ben Brafman.

C'est un tacticien qui construit impitoyablement sa défense. Une fois de plus nous sommes face à face avec l'univers impitoyable. Dans cet univers il y a beaucoup de gens

pitoyables, mais je ne crois pas que Brafman en fasse partie. Pendant les plaidoiries, il fait preuve de sens de l'humour ; il évoque sans complexe sa petite taille ou les défauts de ses clients. Il peut dire par exemple : « Je ne nie pas que mon client est sous l'emprise des démons. Je vais en énumérer quelques-uns pour vous donner une idée de la vie que mon client a menée jusqu'à aujourd'hui. Il est suffisant, prétentieux, libidineux, et j'en passe. Pourquoi voulez-vous que je passe en revue tous les défauts de mon client ? Cela risque de prendre trop de temps et je ne suis pas seul à vous parler cet après-midi. Par respect pour mes collègues, je ne m'appesantirai que sur trois démons. Donc, comme je l'ai dit tout à l'heure, mon client est suffisant. La plupart de ses collègues sont ravis de suivre les moindres péripéties de sa chute spectaculaire. Il était arrogant avec eux. Il se croyait tout permis. Et les femmes, mon Dieu, les femmes ! N'en parlons pas. Mais puisqu'il faut en parler – nous sommes là pour ça – je me permets de vous dire que les désirs, tout dévastateurs qu'ils soient, sont une composante essentielle de notre vie. Que ferions-nous sans eux ? La plupart d'entre vous aspirent à condamner mon client. C'est aussi un désir et, soyons francs, il n'est pas aussi légitime que celui qui nous permet d'aimer la vie. Les femmes sont la beauté de la vie. Nous aimons la beauté en aimant les femmes. Nous aimons le ciel bleu lorsque notre regard se pose sur une belle poitrine. Nous aimons l'herbe et les oiseaux lorsque des yeux bleus – je pense à l'épouse de mon client – consentent à se tourner vers nous. Le trop-plein d'amour que mon client manifeste à l'égard des femmes est bien compréhensible et, à mon avis, excusable parce que l'amour est le seul sentiment qui soit digne de l'âme humaine. Dans le cœur de mon client il n'y a pas de place pour la haine. L'amour envahit son cœur et rien ne pénètre en lui lorsque l'amour y règne. Et l'amour y règne toujours, ce que prouvent les nombreuses femmes qui sont tombées sous le charme de mon client, même si les rendez-vous se soldaient parfois par un échec. Au Sofitel, une fois de plus, mon client a fait exploser son amour pour l'humanité. Les malentendus nous empêchent de jouir pleinement de la vie. Cette fois encore, un malentendu n'a pas permis à l'amour de s'exprimer comme il faut. Mais on ne peut pas envoyer en prison la simple victime d'un malentendu. L'incompréhension est notre lot à tous. Les autres ne nous comprennent pas toujours ou ils nous comprennent de travers. Nous ne sommes pas en prison. Mon client ne mérite pas d'y être non plus. »

Et Brafman de citer Le Zohar :

Le Char supérieur émet la lumière du Sud, le Char inférieur dévoile une face vis-à-vis de cette lumière et la reçoit et il s'illumine grâce à elle. Et lorsque cette face est illuminée par

cette lumière, cette face prend alors le nom de El et elle domine pour faire du bien au monde avec amour et pour donner de la nourriture à chacun comme il convient.

« Ma cliente n'est pas le Chair inférieur, proteste l'avocat d'Ophélie.

- Le *Char* inférieur », corrige Brafman.

Il pleure lorsque ses clients sont condamnés. « L'essentiel est de garder le contrôle de la défense », dit-il. Mais il ne contrôle pas ses larmes qui ne demandent pas sa permission au moment où elles veulent couler à flot. Le client est condamné ; le moment est venu de pleurer. Et Brafman pleure sans faire attention aux caméras du monde entier. Il pleurera sans doute si DSK est condamné ; il pleurera peut-être à chaudes larmes. Une fois le verdict prononcé, aucune quantité de larmes, qu'elles soient chaudes ou non, ne sauvera son client. Il le sait et c'est pour cela qu'il pleure. Je pleure assez souvent, moi aussi. Un poème me fait pleurer, une mélodie, un mouvement. Brafman m'est de plus en plus sympathique ; mais je ne me ravise pas au sujet de DSK parce qu'il ne pleure pas suffisamment. D'ailleurs, je me demande s'il pleure quand c'est le moment de pleurer et que tout le monde pleure autour de lui. Il se dit : « Je n'ai perdu aucun procès. Je n'ai pas de clients et je ne défends rien ni personne à part ma politique et ma vie privée. Pourquoi verser des larmes ? Pourquoi en arroser mon oreiller ? J'ai assez de sperme pour cela. Laissons les larmes aux faibles et aux femmes. Moi, je suis fort. Et je suis le futur président de la République. »

Il va dans la salle de bain et prouve une fois de plus qu'il a raison. Son oreiller est moite, lui aussi. Et s'il perd son procès ? s'il est perdant ? s'il passe le restant de ses jours en prison ? Il aura un oreiller en prison et même une télévision. Une salle de bain ? Peut-être pas. Mais personne ne lui enlèvera son sperme – ni ses larmes, d'ailleurs. Il pourra se dire : « J'ai toujours besoin de mon sperme, mais pas autant qu'autrefois. Et si je pleurais de temps à autre ? Je dois me débarrasser de tous les liquides qui empoisonnent mon corps. Mes visites aux toilettes ne règlent pas tous les problèmes. Pour pleurer, je n'aurai pas besoin d'aller aux toilettes. Personne ne m'interdit de pleurer dans ma cellule. Tant mieux. Au moins je partage *un* droit avec les citoyens du monde. Profitons-en. » Il pleurera enfin. Il deviendra un peu plus humain. Il ne suffit pas de rabattre le caquet à un président, à un directeur général. Il faut pleurer.

Il y a aussi William Taylor, un autre ténor du barreau venu spécialement de Washington. Le combat s'annonce dur, d'autant que, selon Leslie Crocker Snyder, il n'est pas facile d'obtenir des condamnations pour ce type de délits. On accuse deux policiers de viol sur une femme ivre. On les acquitte. La femme était ivre. « Elle raconte n'importe quoi. Elle

fantasme. Elle prétend avoir vu un sceptre de Vénus. Ce n'était qu'un bâton. Tous les policiers sont munis de bâtons, ce qui ne les empêche pas d'avoir un sceptre de Vénus. Un bâton peut en cacher un autre. Rien ne vous interdit d'avoir deux bâtons à la fois. On lui a mis un bonbon dans la bouche. On était gentil avec elle. »

Ophélie n'était pas ivre : aucun journal ne parle de son ivresse présumée. DSK n'était pas obligé de porter un bâton. Il ne l'a pas battue ; personne ne porte cette accusation contre lui. Elle aurait sans doute préféré être battue. On ne sait jamais avec les femmes, avec les victimes.

On demande : « Dans quel lieu est-elle ? » On répond : « A terre », afin que les êtres d'en bas ne demeurent pas sans Providence, ne serait-ce qu'un instant. Quand toutes les trois autres faces se sont intégrées dans cette face, elle capte ce qui procède d'elles toutes et elle se constitue par elles toutes, et à elle seule elle est comme elles toutes, afin de prendre soin du bien du monde entier. Or cette face profère constamment une louange et manifeste sans cesse un élan envers celles d'en haut qui sont au-dessus d'elle, et celles d'en haut au-dessus d'elle manifestent un élan en direction des entités d'en haut situées au-dessus, et celles-ci en haut placées au-dessus manifestent un élan envers l'en-haut et les unes se reliait aux autres jusqu'à l'Infini.

Cet extrait du Zohar complète le discours de Brafman sur les deux chars et le lien, la communication entre le haut et le bas. DSK n'est pas en haut ; Ophélie n'est pas en bas. Ce sont des figures de style, des signes qui signalent quelque chose. Disons que DSK est en bas et Ophélie en haut, d'autant qu'à présent cela ressemble plus à la vérité qu'autrefois. Ce qui compte, c'est la lumière qui se répand partout lorsque les gens qui ne voisinent pas dans la vie de tous les jours, se retrouvent ensemble et ne savent pas quoi faire. À ce moment-là, une lumière surgit et les enveloppe – à leur insu parfois. La face qui profère une louange et manifeste sans cesse un élan vers les faces d'en haut est la face terrestre de la sefira Malkhout, sa quatrième face, celle qui exerce sa providence sur le monde inférieur. Ophélie exerce sa providence sur le monde inférieur, sur le monde supérieur qui n'est pas DSK. Ophélie profère une louange et manifeste un élan vers les faces de Dieu. Elle porte plainte ; c'est une louange parce qu'elle fait comprendre au monde qu'il y a un élan vers les faces d'en haut. Rien ne compte à part cet élan. Il se dirige vers une succession des faces qui montent de plus en plus pour éclairer le monde.

« Dans le passé, on pouvait carrément interroger la victime sur le nombre d'hommes qu'elle avait fréquentés », dit Leslie Snyder.

« Combien d'hommes ?

- Cinq, six, sept.

- Combien de fellations ?

- Je vous demande pardon ?

- Combien de sodomisations ?

- Je ne sais pas de quoi vous parlez. On mangeait du pop corn.

- Combien de pop corn ?

- Deux kilos, trois kilos.

- Pas de milkshakes ?

- Si, de temps en temps.

- Combien ?

- Je n'en sais rien.

- Et bien, vous savez tout sur les hommes. Vous n'êtes pas une ingénue.

- Non, je suis Ophélia.

- Ne faites pas semblant.

- Je ne fais rien du tout.

- Et lui, il n'a rien fait non plus.

- Je vous ai déjà tout dit.

- Vous avez trop parlé. Taisez-vous.

- Vous me posez des questions. J'essaie de répondre.

- Asseyez-vous. On vous appellera. »

On l'appelle. On lui demande combien de fois elle a menti dans sa vie. Elle dit :
« Trois.

- Alors vous êtes coupable.

- De quoi ?

- D'avoir menti.

- Il a mis son...

- Sceptre de Vénus ? C'est de ça que vous voulez parler ? Savez-vous qui s'est ?

- Qui ?

- Vénus.

- Non.

- Peu importe. Et le sceptre ? Savez-vous ce que c'est ?

- Un bâton. Chaque roi a un sceptre. Je l'ai vu à la télévision.
- D'accord. Dans la suite 2806, vous avez vu un sceptre. Ressemblait-il au sceptre de roi que vous aviez vu à la télévision ?
- Non. Il n'y avait pas de sceptre dans la suite 2806.
- Pourquoi avez-vous porté plainte ?
- Parce que le monsieur m'a poussé sur le lit.
- Il voulait que vous dormiez un peu. Vous aviez l'air fatigué.
- Je ne voulais pas dormir.
- Il était gentil. Il voulait que vous vous reposiez.
- Il n'était pas gentil.
- C'est votre faute. Vous auriez dû faire un petit somme dans cette suite. Vous n'aimez pas les suites présidentielles ? Dormez-vous souvent dans ce genre de lits ?
- Jamais.
- Vous auriez dû accepter son invitation. Vous êtes une imbécile, chère Madame. Au revoir. »

Cela a lieu lorsqu'il y a un élan suscité par ces faces au moyen des sublimes baisers, pour qu'il y ait adhésion selon le secret de l'en-haut et pour remplir et alimenter tous les mondes tout dans la joie, ainsi qu'il est dit : « Qu'il me baise des baisers de sa bouche, et pour remplir et nourrir tous les mondes afin que tous connaissent la joie, comme il est dit : 'Qu'il me baise des baisers de sa bouche.' »

39

Que dire du procureur ? « Dans deux jours, Cyrus Vance Jr sera dans l'arène pour superviser ce qui pourrait bien être le procès le plus important de sa carrière de procureur en chef du district de Manhattan. Brafman devrait lui dire : « Regardez plutôt le ciel ou la poitrine d'une femme – c'est plus important que votre carrière de procureur. Vous mourrez dans une vingtaine d'années. Qu'emporterez-vous dans la tombe ? ce procès ? ce directeur général ? Le ciel est plus important que n'importe quel directeur ou dictateur. » Brafman aurait raison. Cyrus Vance doit prouver au monde entier qu'il est le chef : c'est le mot qu'il répète toutes les heures. Dans les films américains, on dit souvent : « Chef, chef, chef, chef, chef. » Cyrus Vance a retenu la leçon. Il sait à quoi s'en tenir. Il doit condamner les hommes qui violent des femmes et il a tout à fait raison.

Toute sa vie il a tenté de prouver qu'il n'était pas seulement le fils de son père, cet ancien secrétaire d'Etat de Jimmy Carter, avisé et intègre... Qu'il soit le fils de Jimmy Carter ou de sa femme de chambre – cela m'est égal. Que peut-il faire pour Ophélie, ma victime préférée ? « Toute sa vie, ce fils affable et bien élevé de la côte Est s'est efforcé, malgré sa relation privilégiée avec son diplomate de père, de démontrer que sa carrière ne serait pas seulement affaire d'héritage... » Brafman me plaît beaucoup plus. Dommage qu'il ne soit pas le procureur ; c'est plus amusant d'être avocat. Je ne sais pas si l'on s'amuse quand on défend DSK. Peut-être.

« ... il ferait plus qu'utiliser les réseaux des 'vieux copains' (*'good old boys'*) qui ont scellé – et continuent partiellement d'assurer – la puissance de l'establishment blanc et protestant américain (Wasp). Mais malgré les longues années qu'il est allé passer à l'autre bout du pays dans un cabinet d'avocats privés de l'Etat de Washington, à Seattle, pour échapper à l'ombre tutélaire du paternel, de 1988 à 2004... » En tout cas, pendant les deux mois que je compte consacrer à ce soi-disant roman, je ne parlerai plus de Vance : il est trop barbant. On parle de lui dans les journaux français. Je me demande qui lit tout cela. Je suis en train d'écrire un livre sur DSK ; je lis donc tout ce qui le concerne, plus ou moins. Les autres ne sont pas obligés de lire ces bêtises.

Qui est Wasp, *for God's sake* ? « La puissance de l'establishment blanc protestant américain (Wasp). » Je n'y comprends plus rien. « *Wasp* » veut dire guêpe en anglais. Alors c'est une guêpe.

Je ne comprends pas mes rêves non plus. Ils ne sont ni énigmatiques ni prophétiques, mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi je fais ces rêves qui ne me disent rien et dont la présence dans mon inconscient me dérange pour rien : je n'ai rien à faire de ces rêves. Autant les raconter : au moins serviront-ils à quelque chose.

J'ai rêvé de DSK qui était nu, ce qui m'ennuie. Je n'avais aucune envie de voir DSK nu – ni nu ni habillé. Pour une fois, il n'était pas dans sa salle de bain et pourtant je m'installerais sûrement dans une salle de bain si je voulais faire ce qu'il faisait. Il peignait un tableau sur son corps ; c'était un portrait plutôt, le portrait d'une femme. Elle était nue aussi ; c'est logique. Je n'ai rien contre la logique, surtout si elle organise mes rêves. Donc, DSK est en train de peindre une femme sur son corps. D'abord, elle est habillée ; ensuite, il enlève ses vêtements pour feindre un striptease. Ça fait toujours plaisir, même si ça se passe sur votre corps, pas ailleurs, pas en face de vous. C'est votre striptease, en quelque sorte ; ça fait plaisir quand-même.

Il se regarde dans une glace, comme il se doit. Le plaisir solitaire succède à cette contemplation. Moi, je m'ennuie. Primo, je ne vois pas très bien la femme qu'il a peint, vu l'angle de ma vision. Et le corps de DSK ne me réjouit pas outre mesure. Un rêve comme un autre. À quoi sert-il ? « La force de Cyrus Vance : 500 employés et un budget de 73 millions de dollars. » D'accord. Alors qu'il dépense 10 millions de dollars pour faire condamner DSK, pour coincer ce salaud. Non, il empochera 10 millions de dollars. Il se dira : « Tant pis. La justice ne sera pas faite. Ce ne sera pas la première fois. Moi, j'aurai 10 millions de dollars. Si on me demande une explication, je dirai : 'J'ai tout dépensé pour faire condamner DSK, mais ça n'a pas marché. Ça ne marche pas à tous les coups.' »

C'est ainsi que ça marche ; c'est pour ça que ça ne marche presque jamais. Les puissants ne perdent ni leur puissance ni leur arrogance ; les faibles continuent de tout perdre. « Une victoire lui ouvrirait les portes de la mairie. » (On parle toujours de Cyrus Vance.) Les portes de la mairie sont ouvertes, mais il n'a pas 10 millions de dollars. On lui dit : « Tu auras plus si tu t'installes à la mairie. » Mais il se dit : « Non, il vaut mieux avoir 10 millions de dollars, voir 20 millions de dollars, que des espérances. J'ai trop espéré dans la vie. Il faut que les espérances se matérialisent, se concrétisent. C'est le moment de le faire. Dans une minute, ce sera trop tard. »

« Cyrus Vance a parfois été accusé de ne pas être assez battant. » Cette fois, il ne se bat pas non plus. Certes, il se bat pour 10 millions de dollars, voire pour 20 millions de dollars. En réalité, il ne se bat pas. Il ne fait rien. Il attend. On lui dit : « Tu laisseras ce salaud sortir indemne de cette affaire, de l'affaire du siècle ? » Il répond : « Je ne veux plus le voir. Qu'il sorte le plus vite possible. Qu'il foute le camp. Qu'il s'installe à la campagne, à Marrakech. Bon débarras ! »

« Mais ses partisans affirment que l'apparence réservée de cet homme au teint un peu rouge, aux cheveux poivre et sel et aux lunettes d'écaille toujours posées sur le nez, ne signifie nullement qu'il n'est pas l'homme de la situation. » Il est vrai qu'il est l'homme de la situation. Mais de quelle situation ? Il se dit : « Il y a deux situations. Soit je gagne 20 millions et il fout le camp, soit je ne gagne rien et il ne fout pas le camp. Je suis l'homme de la première situation. » Moi – je parle de moi, cette fois –, j'ai porté des lunettes pendant 40 ans. Il y avait des situations où il fallait porter des lunettes ; il y en avait d'autres que j'appelais les « situations numéro 2 ». Tantôt j'enlevais mes lunettes pour affronter les situations numéro 2, tantôt non. Tantôt je gagnais, tantôt non. Mais j'ai toujours gardé mes lunettes quand il fallait affronter les situations numéro 1. Tantôt je gagnais, tantôt non. Ça revient au même, comme d'habitude.

Dans le même magazine, il y a un article qui s'intitule : *Une Vénus des origines veille sur le bestiaire sacré*. C'est une autre Vénus ; en tout cas, il ne s'agit pas de son sceptre. Le bestiaire pourrait convenir ; je ne sais pas s'il serait sacré ou non. Vénus veillait sur DSK et sur moi – du moins, je l'espère. Elle ne veille plus sur DSK ; elle l'a abandonné. Et moi dans tout cela ?

« Le pouvoir et la politique, si présents en toile de fond de ce dossier 'franco-américain', il les connaît par cœur et ne sera sans doute nullement impressionné par la stature de l'accusé, qui avait pour tâche de sauver les Etats en détresse financière. » Le magazine parle de Cyrus Vance. Il ne parle plus de Vénus ; il parle de Mars. Cyrus Vance connaît par cœur le dossier qui ne m'intéresse pas du tout. Par contre, les extraits que Ben Brafman cite par cœur m'intéressent énormément.

« Qu'il me baise des baisers de sa bouche. » Par la bouche d'Elie cela a été énoncé. Il est écrit : « Et l'homme connu Eve sa femme, elle conçut et enfanta Caïn, etc. » « Et l'homme » c'est le premier homme, l'empreinte des signes subtils d'en haut. « Il connut » ce qu'il ignorait concernant Eve auparavant, il sut être face contre face. Quand ils se regardèrent face à face lors de l'accouplement, il est marqué alors : « Il connut. » Il connut comment l'abreuver, comment semer en elle une semence, comment produire des engendremens. Cela pour le bien, par l'éveil de la Providence dans l'en-bas.

Quand Brafman cite ces passages, on lui dit : « Vous parlez de quoi ? de fellations, de deux fellations ? » Que peut-on dire quand on vous parle comme ça ? Oui, ce sont des fellations, des sodomisations à n'en plus finir. Il n'y a que cela dans le monde. Condamnez-moi à mort. J'ai forcé toutes les femmes du monde à avaler mon sperme. Elles l'ont bel et bien avalé. Etes-vous contents ?

Qu'on m'avale, qu'on me punisse, qu'on me hisse sur la Tour de Babel. J'apprendrai toutes les langues au sommet de cette tour. Et je dirai inlassablement : « Qu'il me baise des baisers de sa bouche. Qu'elle me baise des baisers de sa bouche. Que tout le monde me baise. » Ça ne sert à rien parce que tout le monde me prend au pied de la lettre. Il y a des lettres et des lettres. Une lettre peut renverser le monde ; elle peut l'envelopper et danser avec lui. Ne me dites pas que vous prenez tout au pied de la lettre : vous ne connaissez ni le pied ni la lettre. Laissez-moi vous dire : « Que vous me baisiez des baisers de votre bouche. »

Je reviens au procureur. Je rebrousse chemin sans arrêt, comme si je n'avançais plus. J'avance mais je rebrousse chemin. C'est pour cela que j'avance peut-être – pour pouvoir

rebrousser chemin. C'est cela mon voyage : je reviens aux sources, au premier mot, à la première lettre. En Russie peut-être ; un petit peu. DSK est retourné au Maroc. Les juifs n'ont pas de racines, à part Jérusalem ; ils reviennent à ce qui les attache à quelque chose. On appelle cela des attaches ; je crois que c'est plus que cela. C'est la mère que nous recherchons. Et la mère n'est pas abstraite ; elle est quelque part – dans une ville, dans une maison. Elle est là, à portée de main. Elle nous allaite. Pour retrouver son sein, il faut savoir où elle se trouve.

40

Je n'ai plus envie de parler de Vance. Juste quelques mots à son sujet. Je pourrais écrire un livre sur lui si le bon Dieu me prêtait une vie assez longue pour accomplir cette tâche. Je pourrais aussi écrire un livre sur moi-même si j'en avais assez de temps. Mais le temps passe, se lasse, revient, nous embête ; et nous pardonnons à temps ses écarts de conduite.

Qu'écrit-il dans son journal, notre cher DSK ? On dit souvent : « Notre chère Anne Sinclair. » On ne dit presque jamais : « Notre cher DSK. Qu'écrit-il ? Il prend son petit-déjeuner et écrit ce que lui passe par la tête en sachant que sa tête est exposée dans un musée qui s'appelle *Le Monde entier*. Bon, il se résigne et écrit ce qu'il peut écrire en ces circonstances.

Encore Sade, encore Sade. Ça recommence. Ça commence à m'ennuyer. Ça ennuie tout le monde. Ça donne Sade à la longue. Il faut ajouter un petit « de ». Ça s'ajoute si facilement que ce n'est même pas la peine d'en parler. Je connais un aristocrate qui dit : « la comtesse Ségur. » Il oublie toujours le « de ». Et pourtant c'est un aristocrate, quoique d'origine hollandaise. Je n'ai rien contre les Hollandais. (Il faut toujours le préciser pour ne pas être poursuivi en justice par Monsieur Vance qui est d'origine hollandaise.)

Analysons, en attendant, pour la belle Eugénie, la jouissance sodomite, qui fait maintenant l'objet de notre entretien. La posture la plus en usage pour la femme, dans cette jouissance, est de se coucher à plat ventre sur le bord du lit, les fesses bien écartées, la tête le plus bas possible. Le paillard, après s'être un instant amusé de la perspective du beau cul que l'on présente, après l'avoir claqué, humecte de sa bouche le trou mignon qu'il va perforer, et prépare l'introduction avec le bout de sa langue ; il mouille de même son engin avec le bout de salive ou de la pommade et le présente doucement au trou qu'il veut percer ; il le conduit d'une main, qu'il sent son membre pénétrer, il faut qu'il pousse avec ardeur, en prenant bien garde de perdre du terrain ; quelquefois la femme souffre alors, si elle est neuve et jeune ; mais, sans aucun égard des douleurs qui vont bientôt se changer en plaisirs, le fouteur doit

pousser vivement son vit par gradations, jusqu'à ce qu'il ait enfin atteint le but, c'est-à-dire jusqu'à ce que le poil de son engin frotte exactement les bords de l'anus de l'objet qu'il encule. Qu'il poursuive alors sa route avec rapidité, toutes les épines sont cueillies ; il ne reste plus que des roses.

Cela m'ennuie profondément. Je regarde les films pornos pour voir des femmes nues, leurs fesses, leurs jambes. Elles sucent, elles crachent – c'est leur affaire. J'admire leur anatomie ; cela me suffit. Une paire de jambes risque de me perdre ; je ne me perds pas car je n'ai rien à perdre. Inutile de vous dire que je ne suis ni un directeur général ni un général tout court.

J'ai une voisine qui habite un étage plus bas ; cela ne veut pas dire qu'elle représente le Char inférieur. Je la vois de temps en temps dans l'ascenseur et même dans notre petite rue où je la croise quand je vais à ma voiture pour l'utiliser l'espace de quelques minutes : de longs trajets m'ennuient et me font peur. Je la croise ; nos regards se croisent. Cela me suffit, apparemment. Je dis « apparemment » parce que je ne sais pas si cela me suffit vraiment. Il y a beaucoup d'espace entre ce que je pense et ce que je sens. DSK a supprimé cette distance il y a pas mal de temps. Il sent quelque chose et il agit ; il ne pense pas. Je pense toujours parce que je ne suis ni un général ni un amiral.

Je pense avant de foncer et de sauter sur cette femme qui me regarde à peine ; et pourtant elle vit avec un petit garçon et pas avec un gros mec. Je ne risque pas d'être battu par un boxeur si je lui fais la cour dans l'ascenseur. Je lui demande un jour : « C'est au premier étage que vous habitez ? » Question inutile : je sais qu'elle habite au premier étage. Elle répond « oui ». Cela me suffit ; cela ne me suffit pas. On ne peut être satisfait par un échange qui ne mène à rien. DSK ne pose pas de questions inutiles. C'est le business qui l'intéresse : les lits, les salles de bain, les bouches, les bains de bouche. Le reste est littérature ou architecture – l'art. On n'est pas là pour écrire un poème.

Parfois je me dis qu'elle n'est pas jolie, mais j'aime ses jambes. J'ai toujours aimé ses jambes, quoique je ne les aie jamais vues. Elle porte toujours un pantalon ; elle a d'innombrables pantalons à sa disposition, à ma disposition. Je connais ces pantalons par cœur. Brafman connaît par cœur Le Zohar ; moi, je me contente des pantalons de ma voisine. J'ouvre Le Zohar et je copie le texte. Ma mémoire n'est plus digne de la sagesse juive :

« Le roi m'a fait entrer dans ses appartements. » Ce sont les chambres du jardin d'Eden. Si tu objectes : Les chambres du jardin d'Eden ! Elle est le jardin d'Eden et c'est Elle

qui aurait énoncé cela ! En réalité, il s'agit des « chambres » dont le jardin d'Eden se nourrit et d'où il tire son nom.

J'ouvre le Talmud, le Zohar, et je commente ce que je lis. Ces écrits entrent en moi et je leur dis ce que je pense d'eux et de leur création. C'est eux qui créent le monde parce que c'est Dieu qui les écrit. Il continue à les écrire ; je continue à les lire.

Ma voisine pourrait me faire entrer dans les chambres du jardin d'Eden. Je rate cette entrée, ce séjour indéfini, parce que je n'ose pas lui parler. Je lui ai posé une question stupide. J'aurais pu lui dire : « Voulez-vous dîner avec moi ce soir ? Voulez-vous vivre avec moi ? » La reine m'aurait fait entrer dans ses appartements – dans mes appartements que je ne connais pas encore. Je ne connais pas ma maison parce que sa maîtresse n'est pas là. Pas de famille, pas d'avenir. Mes racines s'envolent et je n'arrive pas à les retenir.

Je ne me nourris pas du jardin d'Eden et mon nom se perd dans les siècles. Il ne se perd même pas : il n'existe pas. Non, je me trompe : chaque nom existe. Un homme peut ne pas exister, mais son nom existe. Elle énonce cela, le nom, l'homme. Elle, elle, elle, elle. Je tire mon nom d'une femme que je ne connais pas.

Il se peut que je la connaisse, mais je n'ose pas lui parler. Il faut sortir nu de son appartement et l'affronter dans l'ascenseur. Il ne faut surtout pas l'affronter : il faut la prendre dans ses bras. Je sors nu, poilu comme mon chat et je lui dis : « Voulez-vous dîner avec moi ce soir ? Venez chez moi. La première chambre est Yah. Son nom se rapporte à la sefira Binah. C'est une chambre et une salle supérieure qui est sans apparence et sans aucune couleur si ce n'est quand elle se teinte selon la circonstance de par la mesure de la Flamme rigide, puis celle-ci se retire dans l'Infini au sein du mystère caché. » Ce n'est pas la peine de lui parler. La Flamme rigide. DSK doit aimer cette définition. Moi, je l'aime aussi. Je ne serai jamais impuissant si je pense à la Flamme rigide au bon moment, convenablement.

Ma langue, ma langue. Elle bouge dans ma bouche ; elle me parle quand je me donne la peine d'écrire quelque chose. Elle me parle très souvent ; elle ne parle pas à ma voisine. Ma langue est muette et pourtant je suis très bavard. Je suis timide sans doute ; il y a beaucoup de doutes dans le monde, mais je crois que personne ne doute de ma timidité à commencer par moi. La première chambre est Yah, *Yes*, Oui. La première chambre est un « oui » que je dis à la vie. Je ne suis pas sûr que la vie m'entende.

Ma voisine ne m'entend pas car je ne lui dis rien. Parfois il faut dire quelque chose de nonchalant pour qu'une conversation commence et ne se termine pas. Je ne sais pas quel mot est nonchalant, quel mot est à l'origine de toutes les conversations. Ce n'est pas le mot

« moi ». Et encore. Je ne suis sûr de rien. « Doute » est un mot-clé que je prononce quand je n'ai rien à dire. Il ne faut rien dire pour dire quelque chose. C'est trop compliqué ; ma voisine me dirait « au revoir ».

Elle est tout près ; je peux descendre quelques marches et sonner à sa porte. Pas la peine de prendre l'ascenseur. Je descends et je lui dis ce que je pense. Et je ne pense rien ; à mon âge, il vaut mieux ne pas penser quand on s'apprête à faire l'amour avec une femme, surtout si elle n'est plus toute jeune. Si on commence à penser, on se dit : « Ça marchera ou ça ne marchera pas ? » Si on est intelligent, on se dit que ça ne peut pas marcher à tous les coups à 62 ans. Le sperme coule, asperge les suites et les coussins, mais cela ne veut rien dire. La flamme n'est pas rigide ; elle est plutôt flasque, flemme. C'est une femme. La femme est souple ; la flamme aussi. Il faut que quelque chose soit rigide et il n'y a rien de rigide à votre disposition si vous vous mettez à réfléchir au lieu d'agir. À la longue, vos pensées deviennent rigides, elles aussi. Elles se disent : « Ce n'est pas la peine de grandir, de mûrir. On est bien comme ça. On reste comme ça. » Elles se solidifient et deviennent rigides.

DSK n'avait pas ces problèmes. Il descend ; il voit une femme. Il la saute ; il monte. Il voit une autre femme. Cette femme se dit : « C'est DSK. Il va me sauter. Tant mieux. » Elle lui cède. C'est un VIP et ses voisines sont toujours d'accord parce qu'il est DSK, qu'il descende ou qu'il monte. Il peut courir dans la rue ; tout le monde dira : « C'est DSK. Toutes les femmes feront l'amour avec lui. » Une femme sort de la foule et dit : « Je suis cette femme. » Elle n'est pas sa voisine, mais c'est une femme. Elle se déshabille, se couche et il fait son boulot. Ce n'est pas tout à fait son job. Il dirige un fonds quelconque et il doit gérer les fonds de ce fonds. Il les gère *all right* ; il gère tout ce qu'il faut. Il dit à ma voisine : « Vous avez un voisin qui est trop timide.

- Vous parlez de qui ?
- De votre voisin. Il veut faire l'amour avec vous.
- Ah bon ?
- Oui. N'est-ce pas grotesque ? Et moi, je suis DSK.
- Ah bon ?
- Oui. Vous ne m'avez pas reconnu ?
- Si, bien sûr. Mais je ne voulais pas vous céder tout de suite.
- Alors vous avez fait semblant de vous intéresser à n'importe qui ?
- Pas exactement.
- Vous avez affaire à moi, à DSK, à trois lettres. Et chaque lettre vaut de l'or.
- Je sais, je sais. Attendez un instant.

- Je n'ai pas de temps à perdre.
- Je n'ai rien contre mon voisin.
- Oubliez-le. C'est un minus. Quand on suce...
- Vous permettez que j'envoie mon fils faire des courses ?
- Qu'il aille au diable.
- Cher fiston, va faire des courses, s'il te plaît.
- Etes-vous prête ? dit DSK.
- A quoi ? dit ma voisine.
- A tout ?
- Je suis prête à tout. »

Et patati et patata. Patata, patata. Tatatatatatata. Ils ne voient aucune lumière ; ils n'en ont cure. Il y a toujours de la lumière quand on fait l'amour. Je suis assis tout près de ma fenêtre et ma voisine n'est pas loin. Je n'entends pas sa respiration, mais je sais qu'elle respire. DSK ne connaît ni ma voisine ni notre immeuble. S'il fait un saut à Versailles, il la connaîtra et personne ne l'empêchera de le faire, sauf les autorités américaines. Je peux dire à mes voisins ou plutôt à ma voisine : « DSK est retenu à New York. Je sais que c'est avec lui que vous aimeriez faire l'amour. Mais il n'est pas là. Moi, je suis là ; je suis disponible. DSK vous dirait : 'Je suis très occupé. Je ne peux faire l'amour que de quatre à six. » Moi, je vous dis : « Je ne suis pas très occupé. Je ne suis ni directeur ni sous-directeur. Je peux faire l'amour quand vous voulez : maintenant, dans une heure, dans trois secondes. Je suis à votre disposition tous les jours, tous les soirs du monde. S'il vous plaît, déshabillez-vous. J'aimerais voir vos jambes et vos seins. »

Ma voisine me dit : « D'accord, je me déshabille. Mais je pense à DSK. Quel homme, quelle stature, quelle envergure ! J'aime son embonpoint. L'embonpoint est un signe de réussite. Il a réussi et vous n'êtes rien. Faute de mieux, je ferai l'amour avec vous. Mais sachez que DSK est mille coudées au-dessus... »

Mille coudées au-dessus, dix milles coudées au-dessus. DSK est au-delà des nuages et je grimpe sur les arbres pour pouvoir l'atteindre. Je l'atteins et je dis : « DSK, s'il vous plaît. Laissez ma voisine tranquille. C'est ma chasse gardée. Vous avez toutes les femmes de la planète à votre disposition. Laissez-moi ma voisine. J'aime ses jambes et j'aime parfois son visage.

- Je l'ai déjà sautée, dit DSK.
- Vous avez sauté tout le monde. Même moi, vous m'avez sauté.
- Pas tout à fait. Qui êtes-vous ?

- Un pauvre juif.
- Connais pas.
- Connaissez-vous Moussorgski ?
- Bien sûr. Je suis un intello.
- Il y a une pièce...
- Je sais, je sais. Je suis riche et je représente le marché mondial. Limoges est trop petit.
- J'aime ma voisine. Je lui chante une chanson. Il y a un troubadour devant un vieux château.
- Quel troubadour, quel château ? Personne ne chante devant mon riad.
- Le troubadour exprime son amour dans *Les Tableaux d'une exposition*.
- Le sperme, c'est ça qui compte. »

Et lorsque la Femelle fut maquillée, car le roi d'en haut l'orna pour que les lettres retrouvent leur place dans l'alphabet comme il sied, il les introduisit dans les chambres du Mâle pour qu'elles soient mises en ordre, et les lettres furent réordonnées. Chaque lettre appelait et disait : « Entraîne-moi à ta suite, courons. » Quand elles furent réagencées pour s'unir, elles furent organisées selon le secret de a, t, b, ch, et elles furent disposées face à face. Lorsque la Femelle veut paraître en la présence du Mâle, Elle déclare qu'Elle vient d'être enjolivée au gré de la Mère et que toutes les lettres se sont réarrangées, c'est pourquoi « Le roi m'a fait entré dans ses appartements ».

Chaque lettre hébraïque m'entraîne à sa suite. Je suis chaque lettre car chaque lettre est une femme ou un homme où je pose mon sperme et mon esprit. Que mon esprit se repose dans l'Autre. La reine, le roi me font entrer dans ses appartements. Il ne faut surtout pas que ce soit « moi ». Mon « moi » me fait entrer ici et je ne me sens pas chez moi, si c'est mon « moi » qui le fait. Si c'est le « moi » de ma voisine qui opère cette transformation, je suis ravi et je m'allonge sur un divan quelconque. Je peux m'allonger par terre si c'est ma voisine qui me demande de le faire. Il ne faut même pas me demander de le faire : il suffit que je sois dans son appartement pour m'allonger sur un tapis ou sur un lit. Je ne demande pas mieux. DSK demande toujours quelque chose qui est mieux que l'état des choses auquel il est habitué. Ophélie était mieux que l'état des choses précédent. Moi, je me contente de tout. Donnez-moi ma voisine. Je serai avec elle sur n'importe quel tapis du monde. Même si l'on met par terre tous les journaux qui parlent de DSK, je ferai l'amour avec elle sur ces journaux. Je lui dirai : « Je ne suis pas un homme puissant. DSK l'est. Il est en-dessous de nous. Comme

ça, vous avez DSK et moi à la fois. Je suis un poète. Voulez-vous que j'écrive un poème pour vous ? »

Je lui écris un poème :

*Je vous écris un poème. Je ne suis
Ni trois lettres ni quatre lettres.
Je suis une lettre. Cela ne suffit pas ?
Une lettre, un amour, une passion. Au-delà
Il y a ce qu'il y a au-delà : Dieu,
Paradis, immortalité où tout se conserve
Comme dans une boîte. Je suis une
Boîte de conserves. Goûtez-moi ! Jouissez
De mon jus, de ma sauce.
Je suis « S ».*

Je ne sais pas ce que « S » veut dire ; elle non plus. Sauveur, soupe populaire. Je veux être son, son, son... Pas un son musical, mais son amant. Je suis Son, un point c'est tout. J'espère qu'elle entendra mon son, le seul son que ma vie puisse produire. J'ai toujours pensé à une multitude de sons. Je crois maintenant qu'il faut penser à un seul son – au son de la vie. Quand on parle de la vie en présence de DSK, il dit : « La vie est un vit qui vit. » Je ne sais pas ce qu'il dit en ce moment et je n'aimerais pas savoir ce qu'il dit, ce qu'il pense, ce qu'il fait dans son lit.

Donnez-moi mon S. Conservez-le. Je veux posséder une lettre ; cela me suffira pour la vie. Une lettre suffit ; ma voisine me suffirait peut-être aussi. Je ne sais pas. Supposons que je sonne à sa porte et dis : « Je suis S. » Non, il vaut mieux dire : « Je suis M. Ajoutez une lettre à ma lettre, s'il vous plaît. Pourquoi ne pas ajouter la lettre A ? Comme ça, on aura MA. Vous serez non seulement *ma* voisine, mais aussi *ma* femme, *ma* compagne, *ma* Sinclair. Je suis S. Je suis Sinclair. »

Oublions les lettres, les paroles, le langage. Je sonne à sa porte ; je ne dis rien du tout. Elle fait semblant d'apprécier le fait que je ne dise rien. Moi, je fais semblant d'apprécier le fait qu'elle fasse semblant au lieu de me foutre à la porte, purement et simplement. La pureté et la simplicité sont appréciées dans le monde entier et même au-delà du monde entier. Ma voisine me demande si j'ai oublié ma clé quelque part. Evidemment, elle ne pense pas que je

viens de sonner à sa porte pour la sauter. Je ne suis pas DSK ; elle n'a vu que ses photos mais elle sait que je ne suis pas DSK. « Vous n'êtes pas DSK. Que faites-vous chez moi ?

- Je sais que je ne suis pas DSK.
- Je le sais aussi.
- J'aimerais faire l'amour avec vous.
- Vous plaisantez ? Vous n'êtes pas DSK.
- Vous, vous n'êtes pas Ophélie non plus.
- Je suis Tristane Banon.
- Non. Vous êtes ma voisine. »

Les mots sont insupportables. Il vaut mieux ne rien dire. On saute, on saute, on saute, on saute. Vous sautez sur tous ce qui bouge. Vous sautez et on vous dit : « Attendez, vous sautez mais vous ne savez pas où vous sautez. Vous avez une voisine. Et votre voisine a un voisin – vous en l'occurrence. Ça ne veut rien dire. Vous restez où vous êtes. Personne ne saute. Et si quelqu'un saute, vous dites : 'Calmez-vous.' C'est tout. » C'est tout. Tout est terminé d'avance quand je commence quelque chose ; rien n'est terminé quand DSK sort d'une salle de bain, d'une suite, d'une prison. Et cela recommence :

- « Ceux qui sont droits t'aiment, disent les juges.
- Ce sont les lettres qui sont restées à l'écart.
- Personne ne reste à l'écart quand vous êtes là.
- Quelles sont ces lettres ?
- Ophélie est un être humain, pas une lettre.
- Les lettres qui se sont dédoublées rectifient. »

Je ne sais pas de quoi je parle. Les lettres surgissent, mais personne ne dit : « Je suis votre voisine. Venez, je vous aime. »

41

J'aime, j'aime, j'aime tout le monde. Je regarde un film porno et je vois des jambes qui ne sont ni trop filiformes ni trop grosses. Ce sont des jambes qui m'attirent. Je regarde la télé ; je vois ces jambes. J'immobilise l'image et je jouis pendant que cette image reste où elle est. Elle est sur mon écran et elle ne bougera pas avant que je me dise : « Je suis DSK. Cette image doit bouger. »

Je ne comprends pas ce que j'écris. Il y a un mot qui m'intéresse parmi les mots et les paresseuses qui m'entourent. Il y a des gens qui se prélassent partout parce qu'ils n'ont rien d'autre à faire. « Nous sommes là et alors ? » Tout le monde est là et je continue parce que

DSK n'est pas encore condamné. Il faut que j'attende qu'on le condamne afin de pouvoir continuer mon récit. Et si je ne termine rien du tout, il sera condamné à perpétuité. Il sera la *Symphonie inachevée* de Schubert ; ou plutôt une symphonie achevée.

J'étais dans une impasse : mêmes les voyages imaginaires ne m'aidaient pas à m'en sortir car ils étaient trop imaginaires. L'imagination est peu tangible, à moins que vous ne palperez votre tête de temps en temps. Dans mon cas, il faut plutôt toucher la poitrine, palper le cœur qui ne bat que pour vous et pour vous et pour vous, pourvu que vous soyez là et pas sur un écran de télévision. Je me suis donc dit qu'il fallait partir *vraiment* pour changer d'air, d'atmosphère. Ma voisine restera où elle est ; de toute façon est n'est pas à ma portée. Que puis-je tirer de cette situation, sinon les désirs, les remontrances que je m'adresse à moi-même ?

Souvent Gerhard Brotz me vient en aide avec son piano et son humour. Je lui téléphone et demande comment il va ou plutôt où il va, où il donne des concerts ce mois-ci. Il me dit qu'il va à Weimar où il y a un festival consacré à Liszt. « Pour une fois, je donne des master classes aussi, dit-il.

- A ta place, je le ferai deux fois par an. On trouve des jolies filles parmi les jeunes pianistes.

- Pas autant que tu penses. Les femmes qui se vouent à la musique classique sont rarement jolies.

- Elles sont jeunes au moins.

- La jeunesse ne garantit ni la beauté ni l'intelligence.

- Pour elles, tu es « le » maestro. Les étudiants s'abandonnent à leur professeur corps et âme. Tu es leur idole. On fait tout pour une idole.

- Viens à Weimar. Tu verras toi-même comment ça se passe. Tu trouveras peut-être une fille à ton goût.

- Tu les séduiras, tu les rejetteras. Je serai prêt à les accueillir, à écouter leurs plaintes.

- Tu les ramasseras à la pelle. »

Parfois Gerhard se comporte comme un macho insupportable. Il prétend que cela plaît aux femmes. Moi, j'ai beau me comporter comme un séducteur ; je réussis rarement.

Je pars pour Weimar. Je ne sais pas ce qui m'attend dans la ville de Liszt et de Goethe. Je sais ce qui m'attend : une série de déceptions ou une seule déception, une grande. Même une petite déception risque de gâcher mon séjour dans cette ville charmante.

Seuls les voyages imaginaires me procurent une sensation de bien-être parce qu'on voyage dans sa tête et l'on n'enlève pas ses chaussures dans les aéroports. Je voyage donc nu,

prêt à une aventure érotique, à une armée de femmes qui flânent dans les rues et sirotent des cocktails. Je me promène nu dans les rues et je n'ai pas besoin de salle de bain pour me déshabiller. Mon agence de voyages imaginaires m'offre des vacances avec une multitude des femmes qui ne portent pas plainte, même si je les force à ouvrir leur bouche au mauvais moment – au moment où elles veulent la garder fermée. Il ne faut pas leur expliquer qu'il serait dommage de cacher leurs dents, ces deux rangées de perles qui sont là pour être admirées. Je ne leur parle pas comme le renard dans la fable de La Fontaine. Je n'ai qu'à penser : « ouvrez la bouche » et elles s'exécutent. Mais je ne suis pas macho pour autant ; je les caresse tout le temps.

D'après Cicéron, Zénon expliquait la sagesse par une main qui s'ouvre et se referme. Les doigts étendus signifient « la représentation ». Puis les doigts se replient légèrement : « C'est l'assentiment. » Ensuite on voit le poing qui correspond à la compréhension. Saisir par l'intelligence, enfermer le savoir pour qu'il ne vous quitte pas. Zénon approche sa main gauche du poing fermé et le serre avec force. « C'est la science que personne ne possède, hormis le sage », dit-il. DSK possède sans doute cette science : il saisit, il renferme, il séquestre. Ophélie n'est peut-être pas un symbole du savoir, mais c'est le geste qui m'intéresse en l'occurrence. Il traite la journaliste avec plus de respect : il ne la pousse pas tout de suite sur le lit. Il commence par sa main qu'il tient dans la sienne. Et si la main de la jeune femme ne s'ouvre pas, il la serre pour démontrer que, malgré son âge, il peut la violer. Ensuite il saisit ses seins et prend le contrôle de tout le corps de sa victime.

D'après Marc-Alain Ouaknin, un maître du Talmud procède différemment. De la main gauche il serre le poing fermé de sa main droite et dit que c'est la sagesse de l'imbécile. Il croit qu'il sait tout et « pense tenir le monde dans les mailles de son filet ». Puis il libère son poing droit et ouvre peu à peu ses doigts, « comme les pétales d'une fleur qui s'ouvre à la vie ». « Ainsi fleurit l'intelligence », dit-il. La main s'ouvre entièrement ; il offre les doigts à autrui. « Cette main est celle du sage qui sait qu'il ne sait rien, mais qui connaît la valeur de la rencontre et du don. » DSK ignore la valeur du don. Il prend tout ce qu'il peut prendre ; il prend même ce qu'il ne peut pas prendre.

Les kabbalistes se sont posés la question : pourquoi ce nom de « mer Morte » ? Quelle définition donner de quelque chose qui est mort ? La réponse est très simple. Le lac de Tibériade est lac de vie parce qu'il accueille le Jourdain, se remplit de son eau et le libère plus loin. Il reçoit et il donne. Au contraire, la mer Morte (ou le lac Mort) reçoit le Jourdain,

prend son eau mais ne redonne rien du tout. Voilà la définition très concrète de la mort : ce qui est capable de recevoir, mais non de redonner.

Marc-Alain Ouaknin, *Les Dix Commandements*

Je caresse les femmes – dans ma tête et dans la réalité, à condition qu’elles me permettent de le faire. Sinon, je dis « adieu » et je pars ; je n’insiste pas. Pas de batailles par terre, pas de Vénus et son sceptre omniprésent, omnipotent.

Je pars pour Weimar en disant adieu à ma voisine. Pas pour toujours, j’espère. En l’occurrence, je ne me suis pas mis dans la situation où l’alternative se présente sans détour : insister ou ne pas insister. Je ne l’ai même pas invitée dans un salon de thé : il y en a plusieurs à Versailles. Et s’il n’en avait pas, j’aurais pu l’inviter chez moi pour boire un vieux champagne ; il m’en reste encore quelques bouteilles. Je n’ai rien fait du tout. Je lui dis merci lorsqu’elle tient la porte d’entrée en attendant que je passe. Dans les mêmes circonstances, elle me dit merci, elle aussi. Un merci n’est pas une fellation, même si la bouche s’entrouvre un peu.

Pour une fois, j’arrive trop tôt à l’aéroport. Je feuillette des journaux à la recherche d’une information supplémentaire sur DSK et son affaire. J’ai l’impression qu’on a déjà tout dit et qu’on attend le rendez-vous qui doit avoir lieu en juillet ; je ne me rappelle pas la date. Les journalistes oublient que l’on peut parler à l’infini à propos de rien, d’un grain de sable. Ils le savent, mais il faut vendre les journaux et leurs articles ; les lecteurs se fatiguent vite, à l’exception des admirateurs de Michael Jackson que Ben Brafman a d’ailleurs défendu il y a une dizaine d’années.

Je trouve quand-même trois magazines où l’on parle des femmes liées à cette affaire. Anne Sinclair est à l’honneur, comme d’habitude ; Ophélie n’est pas oubliée non plus. On parle même de toutes les femmes de chambre, surtout de celles qui nettoient les suites dans les hôtels de luxe. Ce qui me frappe instantanément, c’est ce qu’elles rencontrent quand elles franchissent le seuil de ces suites. Il paraît que nombre de top modèles font pipi au lit. Il est vrai qu’elles sont assez jeunes – mais pas à ce point, pas à ce point ! Je me souviens de l’avoir fait une fois ; j’avais trois ans, quatre ans. Je l’ai fait sans doute des dizaines de fois, mais je ne m’en souviens pas. Les top modèles ne s’en souviennent peut-être pas non plus. Elles sont tellement fatiguées après une journée de travail qu’elles ne se donnent simplement pas la peine d’aller jusqu’aux toilettes. Arrivent-elles à s’endormir ? Sont-elles habituées à l’eau, aux plages, aux îles – au point d’avoir l’impression de nager en permanence ? Et cela ne sent pas mauvais car leur parfum règne dans les suites où elles passent la nuit. Ou bien aspergent-

elles leurs draps de champagne avant d'aller se coucher ? Ou est-ce le sperme, le sperme éternel ?

Il y est aussi question de « la belle couette *My Bed* ». Elle doit être très lourde, à en juger par les propos d'une femme de chambre dont le nom a été modifié. Cette femme de chambre dit qu'il y a des matins où il lui faut dix minutes pour se redresser. Elle tourne et retourne la belle couette ; puis elle reste pliée en deux pendant dix minutes. DSK ne le sait pas, j'imagine. Il faut qu'il lise ces magazines avant de harceler une autre femme de chambre.

Ce que je viens de dire n'est pas si absurde que cela : Ophélie a peur pour sa vie. Son ancien avocat, Jeff Shapiro, a dit que sa cliente, si d'aventure M. Strauss-Kahn sortait de prison, serait « très inquiète » pour sa sécurité. Que craint-elle ? Une nouvelle attaque dans une suite quelconque, dans la prison dorée ? Il ne le ferait tout de même pas sous les yeux de sa femme. Il est vrai qu'elle n'est pas toujours là : elle est allée chez son coiffeur récemment, chez son coiffeur parisien. (Elle en a un à Washington et deux à Marrakech.) Mais Ophélie est invisible, puisqu'elle est protégée par le gouvernement américain. D'ailleurs, je n'ai jamais compris si on la protège des journalistes ou de DSK. On dit que DSK ne lâche jamais sa proie : en vrai politicien, il n'accepte que les victoires.

DSK pourrait quitter sa résidence et, en disant : « Je vais chez mon médecin », filer directement au Sofitel pour rendre visite à sa proie. Tout le monde sait qu'elle n'est plus là : Ophélie n'y a pas mis les pieds depuis cet incident qui a changé sa vie et celle de DSK. La vie de la femme de sa vie n'est pas la même non plus ; et sa fille n'est plus ce qu'elle était il y a un mois. Tous ses enfants vont la rejoindre d'ici un mois pour assister à l'audience du 18 juillet : les avocats de DSK l'exigent. Si tous les enfants croient en l'innocence de leur père, il est innocent : la vérité se trouve dans la bouche des enfants. Ils ne sont même pas obligés de crier sur les toits : « Notre père est innocent, notre père est innocent ! » Il sera innocent même s'ils demeurent silencieux. Ils sont là ; c'est la meilleure preuve de son innocence. Ils seraient horrifiés s'ils croyaient, ne serait-ce qu'une seconde, en la culpabilité et la férocité de leur père. Ils diraient publiquement : « Nous répudions notre père parce que c'est un monstre. Nous ne voulons plus lui adresser la parole. Nous avons honte de porter une partie de ses gênes. Nous allons nous adresser aux meilleurs médecins du monde pour qu'ils nous enlèvent ces gênes et nous protègent contre cette horrible maladie. »

Selon le magazine *Closer*, les quatre enfants de DSK comptent répondre à la sollicitation des avocats et à l'invitation d'Anne Sinclair. Mais David et Elie, les deux fils issus du mariage d'Anne avec Ivan Levaï, auront plus de difficultés à se rendre disponibles.

Seraient-ils pris ce jour-là ? Un travail urgent, un examen ? Ou se montrent-ils réticents devant une telle situation ? « Maman, tu sais que je ne voyage jamais en avion.

- Depuis quand ?

- Depuis hier. Le docteur m'a dit que je risquais de tomber malade...

- Tu peux prendre le bateau.

- Je ne supporte pas le tangage. Mon beau-père est innocent, mais je suis malade. De toute façon, la vérité éclatera aux yeux du monde, que je sois là-bas ou non.

- Les avocats insistent...

- C'est mauvais signe. S'ils insistent, ils ne croient pas en l'innocence de mon beau-père.

- Comment peux-tu dire ça ? »

Anne Sinclair espère toujours pouvoir convaincre ses enfants. Quant aux trois mousquetaires de la communication de DSK, ils ont déjà refusé catégoriquement de faire le voyage jusqu'à New York. « Nous avons trop de travail et nous ne sommes pas ses enfants, disent-ils.

- Vous *êtes* ses enfants, dit Anne.

- Pas tout à fait », répondent-ils.

Son ancien patron à TF1 dirige aujourd'hui l'équipe du *Figaro*. D'après les journaux, c'est son ennemi juré. Elle lui téléphone pour lui demander d'être plus clément vis-à-vis de son mari. « Nous disons la vérité parce que c'est notre devoir, dit-il.

- Personne ne détient la vérité, dit-elle. L'idée de vérité est dangereuse quand elle se transforme en idéologie, quand elle sert d'alibi à une politique.

- Nous disons ce que nous savons, dit-il.

- Vous n'êtes pas Dieu. »

42

DSK ne sait pas qu'Ophélie ne travaille plus au Sofitel – en tout cas, pas pour le moment. Il dit : « Je dois aller voir mon médecin. Je suis malade. J'ai des problèmes cardiaques. » On le laisse sortir et il file au Sofitel en espérant qu'on ne le prendra pas en filature. Quelqu'un le suit, mais il ne se retourne pas : le désir est plus important que les journalistes et les policiers. Il entre et tout le monde le reconnaît : c'est un vieux client que l'on admire beaucoup. « Pourriez-vous me donner cette suite, celle que j'occupais la dernière fois ? Je paie le double. » On l'accompagne dans la suite ; on le laisse tout seul. Il regarde autour de lui ; il y a un morceau de la moquette qui manque. Il n'y a plus de taches, mais il y a

des mauvais souvenirs partout : sur le divan, sur le lit, dans la baignoire, dans tous les lavabos. Il est poursuivi par les souvenirs. Il essaie de leur échapper ; les souvenirs le prennent en filature.

Le procureur entre et dit : « Les criminels reviennent toujours sur le lieu de leur crime. Vous êtes donc un criminel. » On lui passe les menottes et tout recommence : le commissariat, la prison. Il se dit qu'il est temps d'accepter la doctrine de l'éternel retour ; et pourtant il n'est pas un admirateur de Nietzsche. Ophélie fait son apparition au commissariat et reconnaît son agresseur ; il se tient derrière une vitre sans tain. « C'est lui, c'est lui », dit-elle. Non, elle ne dit rien : c'est trop dangereux. Il risque de reconnaître sa voix et de se rendre compte qu'elle l'a reconnu. Il la poursuivra partout pour se venger, pour la violer une fois de plus. Elle pointe son index vers lui ; il n'est pas capable de reconnaître son index. D'ailleurs, elle porte des gants.

La police demande aux médias de ne pas la photographier. Mais dès que DSK entre ou sort, les caméras et les photographes se tournent vers lui. Visage hâve, col ouvert. Le monde entier connaît ces images ; on les reconnaît. On les passe et repasse. On montre son passeport confisqué. Il n'a pas besoin de passeport, de papiers en général. Il donne un million par-ci, un million par-là. C'est pour cela que le jeune procureur adjoint et la juge refusent sa libération sous caution : l'absence de traité d'extradition entre les Etats-Unis et la France est un obstacle majeur à tout arrangement.

En tant que l'un des responsables politiques les plus puissants de la planète, il mérite au moins le plus grand complexe pénitentiaire de New York. « On vous traite avec les honneurs dus à votre rang », lui dit-on. DSK se trouve seul dans une petite cellule. Il s'ennuie car il n'y a pas de femmes autour de lui. Il n'y a pas de secrétaires en tout cas ; il y a peut-être une femme de cellule quelque part, mais il ne sait pas où la chercher. De toute façon, on ne le laissera pas sortir de la cellule, même s'il a envie de s'adresser à Dieu de toute urgence dans un lieu de culte. Faute de mieux, il commence à écrire des lettres à ses collaborateurs. Il sait qu'ils vont le défendre coûte que coûte ; ils ont des milliards de dollars et Anne Hommel connaît la presse internationale.

« Je sais ce que vous allez dire, écrit-il. Vous direz que cela ne me ressemble pas. C'est banal et même stupide. Savez-vous ce que je fais dans mon lit quand vous n'êtes pas là ? Etiez-vous au Sofitel avec moi ? A New York je fais ce que je ne fais pas à Paris. Aujourd'hui je fais ce que je ne faisais pas hier. Comment pouvez-vous savoir ce qui me ressemble ou ne ressemble pas ? Moi-même, je ne le sais pas toujours. Parfois je ne me ressemble pas du tout. Je me demande parfois qui je suis et je ne trouve pas de réponse. Ne dites surtout pas que je

peux séduire une femme sans jamais essayer de porter atteinte à sa pudeur. Autrement dit, d'après vous, je ne peux pas violer une femme. Mais où, d'après vous, se termine l'acte de séduction ? Où commence la violation des droits ? Où sont toutes ces frontières ? Qu'en savez-vous ? Cela ne lui ressemble pas, cela ne lui ressemble pas. Les bêtises vous ressemblent, par contre. Elles vous vont bien, les bêtises, les lieux communs.

Et puis il écrit un poème, ce qui ne lui ressemble pas du tout :

On me traite comme une mouche,

On m'attrape, on me touche.

C'est son premier poème. Il sait que ce n'est pas un chef-d'œuvre. Jusqu'ici il ne créait que des chefs-d'œuvre : l'euro, l'Europe, etc. À présent il s'agit d'écrire un grand poème, sinon il n'est pas grand. Pour une fois, il doit se prouver à lui-même qu'il est grand : les autres en sont persuadés depuis des siècles.

Je suis dans un petit coin. Il est petit, mais

Il y a des murs qui s'étendent à perte de vue. Et je perds

Ma vue parmi ces murs, ces filatures. Trop tard.

Je ne peux plus rien perdre, sauf ma vie. Je la perds,

Je la retrouve partout car ma vie est

Omniprésente. Ce gardien est ma vie, ma vie

Eternelle. Les juges sont ma vie. Cette femme de chambre

A perdu ma vie. Qu'elle la retrouve – par délicatesse.

DSK veut perdre quelques heures pour se débarrasser du temps qui traîne. Mais il ne peut rien perdre là où il se trouve. Il ne lui reste plus grand-chose : même les lacets de ses chaussures l'ont quitté. Les chaussures ou les pantoufles sont là. Comment les perdre ? Supposons qu'il décide de perdre une chaussure, histoire de s'entraîner pour le jeu décisif avec le temps qui est en principe invincible. Comment la perdre ? Il la perd à dessein ; il la voit devant lui. Il se lève, marche vers le mur opposé et regarde le mur ; il ne voit pas la chaussure. « Je l'ai perdue enfin », se dit-il. Il continue à regarder le mur ; il s'ennuie profondément. Le mur l'ennuie ; sa posture comique l'ennuie aussi. Il décide de changer de posture. Il change de posture et il voit la chaussure. Elle n'est pas perdue ; le temps non plus. L'entraînement s'est mal terminé ; il n'est pas encore prêt au match avec le temps.

Pourquoi ne pas écrire encore un poème ? Certes, c'est une perte de temps dans le monde actuel. On perd son temps en écrivant des poèmes car on ne gagne rien en les écrivant, même si l'on arrive à les faire publier.

Ca et là, Tuilerie.

Tu es ma patrie

Et mon bol de riz.

Cela ne veut rien dire et ce n'est pas vraiment une *nursery rhyme*. (« Rhume », corrige mon ordinateur.) Un poème absurde tue la logique ; le temps y résiste et tant mieux pour lui. DSK se penche sur la vie des femmes de chambre. « Leur clientèle a beaucoup changé, pense-t-il. Un journaliste qui travaille dans *Le Mensuel* me l'a dit. Leur clientèle est moins éduquée, plus jeune. On voit beaucoup de nouveaux riches dans les hôtels de luxe. Ma femme est une vieille riche, une riche vieille. On voit donc des vieux dans ces hôtels. Et des intellectuels qui connaissent Plutarque. Le riz était infect. »

Pendant ce temps-là, Anne Sinclair fête l'anniversaire d'un copain. Soudain, le téléphone sonne. Elle décroche, son visage change. Le reste change aussi : même ses jambes changent à ce moment-là. Elle n'arrive plus à marcher. Elle faisait du jogging tous les matins en courant de Paris à Marrakech. Maintenant elle est incapable de faire un pas. Elle en fait deux et s'écroule ; l'espace d'un instant, elle perd toute sa dignité. Mais peu à peu, elle reprend sa dignité. Elle est couchée par terre ; tout le monde la regarde et la compare à un pharaon dont la statue se trouve dans un musée près du Caire. Ce pharaon est allongé par terre au lieu de gouverner le monde. Il le gouverne même en restant couché. Elle est aussi belle que ce pharaon ; elle est aussi dominatrice que lui. Personne n'ose la relever ; on ne touche pas à la beauté.

Elle est digne et dévouée, mais elle commence à craquer, d'après les journaux. On dit qu'elle maigrit ; les gens qui le disent doivent l'avoir vue en chair et en os. Ils l'ont peut-être vue par terre et c'est pour cela qu'ils disent qu'elle commence à craquer. Mais si quelqu'un tombe, cela ne veut pas dire qu'il craque. On peut rester couché toute la journée sans craquer un seul instant. Son séducteur de mari la fait vibrer à distance ; elle sait qu'elle doit le rejoindre pour augmenter ses vibrations à lui qui sont presque inexistantes à présent. Autrement dit, il faut le séduire ; il faut le faire revivre car il n'y a plus de secrétaires à ses côtés.

Elle sait que l'odorat ou plutôt les parfums jouent un rôle primordial dans les jeux libertins. Elle cherche et trouve le parfum que son mari adore. Mais elle ne sait pas quels parfums étaient portés par les femmes qui faisaient craquer son mari en son absence. Quel parfum portait cette femme de chambre, par exemple ? Une de ses amies ne supporte pas les parfums. Elle dit que son corps sent bien meilleur que n'importe quel parfum. Elle a peut-être raison. Les chats tombent amoureux en se reniflant ; les chiens aussi. Il y en va de même pour tous les animaux, pour toutes les créatures vivantes. Même les microbes réagissent aux parfums.

Et puis il y a la voix humaine, comme disait Poulenc. Son mari n'est pas vraiment un mélomane ; c'est un intello mais pas un mélomane. Mais il aime Schwarzkopf ; et Anne Sinclair commence à chanter *Le Cavalier à la rose*. Comme il se doit, elle connaît l'opéra par cœur. Elle chante surtout le premier acte – plusieurs fois d'affilée. Il y a un homme et une femme ; c'est une femme qui chante la partie de l'homme. Il y a donc deux femmes dans une chambre à coucher. Anne devient ces deux femmes pour séduire son mari. Puis elle se souvient de *La Chauve-souris* où une femme séduit son mari. Elle chante aussi *La Chauve-souris*. Elle chante sept heures par jour avant de s'envoler pour New York.

Les phrases idiotes lui viennent à l'esprit : « Mon sex-toy et moi », « la fessée érotique, jeux de mains, jeux de coquins ». Elle aussi, elle écrit un poème : décidément, la verve poétique – ou le verbe poétique – est dans l'air du temps.

Jeux de mains, mon copain,
 Mon mari, mon ancien,
 Mon sex-toy, toï-toï-toï,
 Mon vieillard et mon boy.

On voit une similitude entre ce poème d'Anne Sinclair et celui que DSK a écrit en prison. (Je parle de son dernier poème.) Cela prouve à quel point ils ont des atomes crochus dans le domaine poétique et dans celui de l'intelligence.

Il y a des hommes qui passent des annonces sur Internet. Les statistiques disent qu'au-delà d'un revenu annuel de 50000 euros, les hommes obtiennent une fois et demie plus de réponses à leur annonces. Anne ne connaît peut-être pas ces statistiques. Elle sait qu'il lui suffit de passer une annonce pour obtenir un million de réponses, sinon beaucoup plus. Elle ne passe pas d'annonce ; elle n'essaie même pas de choisir un autre mari parmi ses amis qui ne

sont pas pauvres non plus. Ils l'aiment pour elle-même ; elle aime DSK ou SKD ou KSD – peu importe. Tout le monde sait de qui je parle.

Dans le même magazine – *Voici* – on parle de Kate Moss qui épouse Jamie Hince le 2 juillet. J'ai entendu parler de Kate Moss ; je ne connais pas Jamie Hince. Il paraît que c'est un des mariages de l'année. Anne Sinclair ne connaît peut-être ni Jamie Hince ni Kate Moss, mais elle sait que les gens se marient autour d'elle, loin d'elle – un peu partout sur la planète. Ils sont jeunes ; ils sont vieux. Elle ne veut pas les rejoindre. Les amis du couple débarquent dans deux gigantesques limousines Hummer rose. Sur place, ils se déplacent d'un endroit à l'autre en voiturettes de golf. Je ne sais pas de quelle place il s'agit, mais je les envie. Anne Sinclair pourrait se déplacer avec sa famille et ses amis dans une dizaine de Rolls ; elle ne le fait pas. Elle rejoint son mari en prison – pardon, elle rejoint son mari à New York. Mais son mari est encore en prison et en prison personne ne se déplace en limousine. Et les magnums de champagne se font de plus en plus rares en prison. Elle y va quand-même. C'est cela le vrai amour.

43

Pendant ce temps-là, je prends l'avion pour aller à Weimar ou plutôt à Leipzig où un chauffeur m'attend pour me conduire à Weimar, à l'hôtel Russische Hoff. Gerhard a tout arrangé ; c'est ça la vraie amitié. C'est un hôtel où DSK pourrait descendre s'il lui était encore permis d'aller dans un quelconque hôtel, quel que soit son personnel. Les tsars de Russie y venaient régulièrement ; c'est pour cela qu'il s'appelle *La Cour de Russie*. Liszt y rencontrait Schumann ; DSK aurait pu y rencontrer Angela Merkel il y a quelques semaines.

Rien ne s'est passé à l'aéroport de Paris. Deux femmes étaient assises dans la salle d'attente ; toutes deux portaient des mini-jupes. Je n'ai pas réagi car elles n'étaient ni jeunes ni jolies. Je réagis souvent quand je vois une jolie femme âgée, mais ce n'était pas le cas. Donc je n'ai pas réagi. J'attendais qu'elles se lèvent, pourtant : je regarde tout ce qui bouge. Une fois de plus je n'ai pas trahi ma nature profonde. J'ai regardé leurs jambes et je ne les ai pas trouvées jolies. Cela ne valait pas la peine de tourner la tête dans leur direction, mais je l'ai fait ; tant pis pour moi.

A l'hôtel j'ai vu une femme de chambre ; toutes les femmes de chambre sont à l'honneur aujourd'hui. Qu'elles en profitent. Je ne sais pas comment elles en profitent ; moi, je n'en profite pas. J'en ai vu deux hier et je n'ai pas réagi.

Récemment j'ai reçu le livre que Gabrielle avait commandé sur Internet : *On ne pense qu'à ça* par Michel Reynaud et Laurent Karila. Je lis ce livre pour savoir ce qu'il m'arrive ou

ne m'arrive pas. Il est vrai que je ne pense qu'à ça, mais il y a une différence entre penser et agir. Il paraît qu'il y a une molécule du plaisir ou du désir qui s'appelle « dopamine ». Je connais un somnifère qui s'appelle « donormyl », mais cela n'a rien à voir avec cette molécule parce que ce médicament vous endort au lieu de vous réveiller. Il faut que je me réveille, que j'attaque, que je jouisse de la vie.

Les femmes que je vois ne me plaisent pas. Gerhard a dix étudiants ; parmi eux il y a trois femmes. L'une d'elles n'est pas mal. Je me dis que j'ai besoin de dopamine pour la séduire. Gerhard me la cède et je n'ai qu'à la désirer pour l'obtenir. C'est ainsi que pense DSK. Je peux le penser aussi – autant que je veux. Je peux même penser que je l'ai déjà possédée. Personne ne me dira que j'ai tort si je ne le dis à personne. Je ne le dirai à personne – c'est promis. Cela ne m'avance pas.

Je ne sais pas si je veux la posséder ou non. Il faut commencer par vouloir la posséder. Je lis ceci à propos de la dopamine : « La dopamine est l'une des nombreuses substances chimiques qui agissent comme neurotransmetteurs dans le cerveau. Elle est le neuromédiateur de nos désirs, le messenger de nos sensations. Elle agit comme le 'carburant' de notre circuit de la motivation, oriente nos intérêts et fixe leur valeur. » C'est de ce carburant dont j'ai besoin pour désirer cette étudiante. Il me faut une station d'essence, en d'autres termes. Où peut-on la trouver ? Cette étudiante n'est pas une station d'essence, sinon le problème ne se poserait pas. Je peux regarder un film porno, faire le plein et attaquer cette femme. C'est une solution comme une autre. Mais il n'y a pas de chaînes payantes à l'hôtel, ce qui m'étonne outre mesure. Et je n'ai pas pris ma collection de films porno avec moi : mes bagages sont trop lourds, comme d'habitude. Comment faire ?

« La dopamine est sécrétée en attente d'une récompense. Si quelque chose nous a fait du bien, la seule perspective de ce plaisir se traduit par la sécrétion de dopamine. Le désir augmente le plaisir, le plaisir stimule le désir. » Cette chose m'a fait du bien mille et une fois ; c'est la perspective qui manque. Où trouver cette perspective ? Cette étudiante n'est pas mal, mais elle n'est pas en mesure de me fournir du carburant. Je ne la désire pas et le plaisir n'augmente pas. C'est plutôt le déplaisir qui augmente à mesure que j'y pense. Il vaut mieux ne pas y penser ; je n'y pense pas.

J'assiste aux cours de Gerhard ; les étudiants jouent très mal. Nous avons tous visité la maison de Liszt et on a permis à Gerhard de jouer sur le piano qui se trouve dans cette maison. C'est un des derniers pianos de Liszt. Il a joué quelques notes. Ensuite on a dit aux étudiants : « Vous pouvez aussi essayer ce piano. » Ils se sont mis à jouer l'un après l'autre ; c'était épouvantable. Ils tapaient sur ce piano à qui mieux-mieux. Ils le détruisaient en faisant

voler en éclats les légendes et le passé en général. Ils étaient les maîtres d'une situation qui se prêtait à tout car tout appartient aux jeunes. Je suis sorti ; Gerhard aussi. La femme qui nous a ouvert la porte n'était pas jolie.

Parmi ces étudiants, il y a un garçon dénué de toute sensation. Il joue des notes d'une façon neutre : Roland Barthes en aurait été ravi. Gerhard me dit : « Tu sais, je préfère ça à l'agression. Trop de pianistes maltraitent la musique, la violent. Ce garçon me permet de rêver, de créer d'autres interprétations pendant qu'il joue. J'entends plusieurs sonates de Beethoven pendant qu'il n'en joue qu'une seule. Regarde mon étudiante qui n'est pas désagréable à regarder. Elle te permettra de rêver à d'autres femmes qui lui ressemblent un peu : des brunettes à la peau douce. »

Je la regarde ; elle ne me fait pas rêver, mais je pense à d'autres femmes. Je ne la désire pas pour autant. Je vois une femme superbe dans la rue ; elle porte un short. Je me plante derrière elle et je la regarde pendant une dizaine de minutes. Elle s'amuse en regardant des musiciens ambulants, ce qui me permet d'étudier ses jambes, de les décortiquer. Cela me fait du bien, mais le plaisir n'est toujours pas en perspective. Il est vrai que ce spectacle est un plaisir en soi ou une chose en soi ; cela ne me suffit pas, hélas. La dopamine augmente à vue d'œil ; cela ne sert à rien. Elle n'est donc pas secrétée dans l'attente d'une récompense car je ne serai pas récompensé. Je peux dire à cette fille : « Ma dopamine est à son sommet. J'attends une récompense.

- Quelle récompense ? dira-t-elle.
- Pourriez-vous me récompenser ?
- De quoi ?
- J'ai tout fait pour que ma dopamine augmente. Je mérite une récompense.
- Je ne crois pas, dira-t-elle.
- S'il vous plaît, dirai-je.
- Voulez-vous que je vous gifle ? » dira-t-elle.

Elle pourra aussi me gifler au lieu de me dire quelques mots : je ne mérite même pas quelques mots de sa part. Ma dopamine monte, descend, disparaît pour toujours ; en tout cas, c'est l'impression que j'ai en ce moment. Mais le moment passe et la dopamine augmente de nouveau : je me souviens de cette fille. Je ne suis pas dans ma salle de bain ; je rêve d'elle dans mon lit. La dopamine monte et déborde le vase une fois de plus.

Gerhard parle à ses étudiants ; ils l'écoutent à peine. Ils veulent qu'il leur parle du piano ; il leur parle de la philosophie, de la vie. Il leur dit : « Au lieu de travailler votre piano sept heures par jour, allez vous promener, tombez amoureux. » Ils auraient pu voir cette fille

que j'ai vue tout à l'heure ; ils ne l'ont pas vue. Leur dopamine est au plus bas. « Psychologiquement, un défaut de dopamine entraîne souffrance, irritabilité, frustration. Physiquement, on a moins de ressort, on est ralenti, apathique. Le défaut de dopamine (hypodopaminergie) explique le malaise de l'amoureux privé de son partenaire comme le manque du toxicomane privé de sa drogue. À contrario, un surplus de dopamine (hyperdopaminergie) procure euphorie et force vitale. La dopamine c'est l'envie d'agir, de créer, d'aimer, de faire l'amour, de découvrir, d'explorer. » Ces jeunes n'ont besoin de rien sauf de leur piano qu'ils maltraitent. Pour le moment, je n'ai pas de dopamine non plus. Je suis privé de mes partenaires et des jambes que j'ai vues tout à l'heure. Il y a d'autres jambes dans le monde, sinon personne ne sortirait dans la rue.

« Nietzsche dit que notre vie n'aurait pas de sens sans la musique, dit Gerhard. Supposons que la musique se retire du monde. » Cette idée me plaît. Je ne comprends rien à la musique, mais elle me fait souffrir. Elle ouvre des perspectives qui sont plus amples quand elles restent cachées. Il ne faut pas tout dévoiler. Nous souffrons, certes, mais nos souffrances n'ont pas une valeur absolue. La musique est trop absolutiste pour nous laisser en paix. Tout est décuplé dans la musique ; tout est omniprésent. Un chagrin d'amour sans importance devient une tragédie universelle. Sans musique, il n'y a pas de désirs. Avons-nous besoin des désirs qui nous détruisent ? Je crois que mes désirs sont musicaux.

Je reste en tête à tête avec cette étudiante que je ne désire pas. Je continue à ne pas la désirer. Pourtant elle s'intéresse à moi, si je ne m'abuse ; et je m'abuse souvent dans ce domaine. Parfois j'ai l'impression que tout le monde s'intéresse à moi, ce qui n'est pas vrai, naturellement. Tout le monde s'intéresse à DSK, et encore...

Je lui parle de DSK ; elle dit que cela ne l'intéresse pas. Elle me dit que pendant trois ans elle a vécu aux Etats-Unis : elle faisait ses études à l'Institut Curtis. « Un jour, j'ai assisté à la master class d'un professeur que je connaissais à peine. J'ai joué pour lui. Puis une vieille femme lui a posé cette question : 'Que dois-je faire, professeur ? Je travaille mon index sept heures par jour, mais ça ne marche toujours pas.' Il lui a répondu : 'Soit ça vous est donné, soit pas.' Elle s'est plainte auprès de la direction et on a mis le professeur à la porte. Les Américains sont comme ça. Ils font des procès partout. Je suis sûr que DSK est innocent. Il a souri à la femme et elle a cru qu'il allait la violer.

- Et la tache sur son chemisier ?

- Elle a demandé à son ami de la faire.

- Et la moquette ? Elle amène son ami à la suite et lui dit : 'Fais-le encore une fois, mais cette fois arrose la moquette.'

- Pourquoi pas ? Tout est possible. Personne n'est coupable. Elle est pauvre, il est riche. Elle veut vivre mieux aux dépens de lui qui vit trop bien. Je n'y vois pas de mal.

- Les riches doivent payer comme disent les Français, lui dis-je.

- Il a assez d'argent pour nous tous, dit-elle.

- Il est trop tard pour le rencontrer, lui dis-je.

- Sinon nous aurions joué ce spectacle, vous et moi.

- En Allemagne ça n'aurait rien donné.

- Nous serions allés aux Etats-Unis. 'Avec toi – même jusqu'au bout du monde', comme dit Liza dans *La Dame de pique* de Tchaïkovski. »

Je retiens mon souffle. Elle est prête à aller avec moi jusqu'au bout du monde. Un joli scénario. Ma dopamine – ma vitamine, plus exactement – monte d'un seul coup, mais le niveau qu'il atteint n'est pas suffisant pour l'amener au bout du monde. Il est peut-être assez élevé pour l'amener dans ma chambre d'hôtel.

Nous buvons encore deux verres de vin blanc. Elle me dit qu'elle préfère le vin rouge. Nous buvons du vin rouge et elle commence à rougir. Encore un fruit de mon imagination : un fruit mûr. Je crois qu'elle croit que le moment est venu de passer à l'action. Je lui dis :

- Liszt était un coureur de jupon invétéré. Connaissez-vous l'histoire ?

- Il y a beaucoup d'histoires, dit-elle. Beaucoup d'histoires, beaucoup de femmes.

- Un jour, une femme sonne à sa porte.

- Y avait-il des sonnettes à cette époque-là ? dit-elle.

- Peut-être, je n'en sais rien. Elle dit : 'Je vous admire, Maestro. J'aimerais vous offrir quelque chose. Mais je suis pauvre. Je ne peux vous offrir que moi-même.' »

Ma dopamine entame une descente : je n'aime pas les questions stupides. Pourquoi m'a-t-elle parlé des sonnettes ? Sonnettes, sornettes. Elles me dévient de ma trajectoire. Je me voyais déjà faire le trajet entre le restaurant et ma chambre en la compagnie de cette jeune fille. À présent je me dis qu'il faut que j'y aille tout seul. J'obéis à mon instinct de conservation et j'accompagne l'étudiante jusqu'à son hôtel qui n'est pas loin du mien. En ce qui me concerne, pourtant, il est très loin.

J'assiste au récital de Gerhard. Il joue un programme Liszt où figure, entre autres, la pièce intitulée *Les Funérailles*. Après le récital, il me montre la partition. Je ne sais pas déchiffrer la musique et je ne comprends donc rien à ce que je vois. Mais je lis les commentaires de Cortot qui, d'après Gerhard, était un des plus grands pianistes de tous les temps. La pièce commence par des cloches : on entend littéralement des sons de cloches. Gerhard dit que les cloches retentissent souvent dans la musique russe. Effectivement, je me

souviens de *Boris Godunov* et des *Tableaux d'une exposition* où l'on entend des cloches à plusieurs reprises.

S'il y a des cloches, c'est qu'on enterre un personnage important, me suis-je dit en écoutant la pièce. DSK n'est pas encore mort. De qui s'agit-il ? J'entends un thème lyrique qui évoque les souvenirs de ceux qui assistent à cet enterrement grandiose. Les amis et les proches se disent qu'ils ont perdu un être cher et je pense à Anne Sinclair ; et pourtant son mari ne se suicide pas malgré tous ses revers de fortune. Je me rappelle une histoire russe. Une institutrice montre à ses élèves une brique et pose cette question : « Ça vous rappelle quoi, cette brique ? » Une fille dit que ça lui rappelle l'immeuble où elle habite. Kolia dit que ça lui rappelle les seins d'une femme. Ensuite l'institutrice montre aux enfants une feuille de papier en disant : « Ça vous rappelle quoi ? » Une fille lui dit que ça lui rappelle *Guerre et paix* de Tolstoï. Kolia dit que ça lui rappelle les seins d'une femme. « Pourquoi ? » demande l'institutrice. « Parce que tout me rappelle des seins. Je ne pense qu'à ça. » Moi, je ne pense qu'à DSK.

Il y a dans *Les Funérailles* un épisode qui, à mon avis, n'a rien à voir avec de vraies funérailles. On entend une bataille ou quelque chose de semblable. Cortot écrit à ce sujet : « Il est hors de doute que la signification du fragment suivant correspondait, dans l'intention de Liszt, à l'évocation du destin héroïque de son ami Batthyani, victime de ses opinions patriotiques au cours de l'insurrection de 1849. Ces fiers appels de fanfares solennelles, dispensés par la main droite sur la trépidation mouvementée du rythme de la basse, correspondent d'une manière évidente à un esprit de glorification nationale au travers duquel s'attestent les convictions de Liszt, partisan convaincu, lui aussi, de la liberté de son peuple. »

Je continue à penser à DSK. C'est lui que j'entends dans *Les Funérailles*. D'accord, il ne se suicide pas, ce qui n'empêche pas ses adversaires (et même ses amis) politiques de l'enterrer définitivement. Dans cette pièce il marche comme un conquérant. Il marche sur les femmes pour leur faire la guerre. Les femmes lui donnent des coups de pied, mais il continue à marcher. Rien ne l'arrête – ni la prison ni la résidence surveillée où sa femme le surveille, elle aussi. Et que faire du thème lyrique, des souvenirs qui reviennent vers la fin ? C'est moi, sans doute, le juif pauvre. Je suis seul ; les femmes ne m'aiment plus. Et celles qui s'intéressent à moi ne m'intéressent pas. Il n'y en a pas beaucoup ; une étudiante par-ci par-là. « J'irai avec vous jusqu'au bout du monde. » Le bout du monde est tout près : c'est leur hôtel où je les conduis sans cérémonie. Je ne suis pas si pauvre que ça, dira-t-on. Non, je suis pauvre, pauvre, pauvre.

C'est comme si je me souvenais de moi, comme si je n'étais plus réel. Ce thème est joué pianissimo. On m'entend à peine ; je ne respire presque plus. Je n'ai aucune raison de me suicider, mais j'ai l'impression que je me suicide. Il y a des suicides lents ; il y a des suicides courts. Non, ce n'est pas vrai. Parfois je bataille aussi contre le monde ; je livre de vraies batailles. On ne m'entend pas, mais je continue à parler. Gerhard donne un cours dans le château où Liszt vivait avec Carolyne von Sayn-Wittgenstein. « Dans cette salle on voyait Brahms, Berlioz », nous dit-on. Et maintenant ? Les étudiants cassent un piano de plus. Cette fois, il ne s'agit pas d'un piano de Liszt.

Je n'inviterais qu'une personne dans cette salle : Grigori Perelman. Il ne viendra pas. Noam Chomsky est aussi le bienvenu. L'humanité entière se limite à deux, trois personnes. Il y a beaucoup plus de monde dans le monde ; et il n'y a presque personne. Et DSK ? Qu'il reste dans sa prison dorée.

44

« La diffusion de la dopamine dessert l'ensemble du cerveau. L'aire tegmentale ventrale du cerveau archaïque est la zone de départ de la sécrétion dopaminergique. Après quoi la molécule suit une trajectoire qui l'emmène en trois points du cerveau. D'une part dans le *nucleus accumbens*, baromètre de la sensation, d'autre part dans le *cingulum* et l'orbito-frontal, baromètres de nos émotions, et enfin dans le cortex préfrontal, centre de nos décisions. » Je continue à lire *On ne pense qu'à ça*, mais je ne comprends plus rien. Il paraît qu'avant d'écrire *Bouvard et Pécuchet*, Flaubert a lu un millier de livres dans le but de ne pas les comprendre. J'écris un livre qui s'appelle *Strauss-Kahn et Anne* et je lis des livres que je ne comprends pas.

Je sais que cette maudite molécule se déplace. Elle monte en entraînant une quantité de molécules avec elle, puis elle descend et lâche toutes les molécules qui l'accompagnent, de sorte qu'il ne reste plus rien. Je ne sais pas si cela se passe dans mon cerveau ou ailleurs. Cela se passe partout, dans tout le corps, à l'intérieur de chaque nerf. La molécule est petite ; elle se faufile partout. Elle est peut-être dans une de mes dents actuellement. Que m'arrivera-t-il si je perds cette dent ? Je ne regarderai plus les jambes ; je serai tranquille, enfin tranquille. En perdant cette molécule, Sophocle a dit : « Enfin je suis tranquille. » Je ne suis pas encore tranquille, mais je ne sais que me mettre sous la dent. DSK le sait toujours. Il doit avoir des caries.

Il y a trois points dans le cerveau. Combien de points y a-t-il dans mon corps ? Parfois j'ai l'impression qu'il y a un millier de points, rien que dans mes orteils. Ils bougent tout le

temps et la molécule saute de joie. Mais les orteils ne servent à rien. Cela me rappelle *Unstern*, la pièce que Gerhard a jouée à la fin de la première partie de son récital. La mauvaise étoile. Je suis né sous une mauvaise étoile. Même s'il m'arrive d'avoir quelque chose de précieux dans mon organisme, cette chose s'installe dans le mauvais coin et prend une posture comique. Les émotions et les décisions changent de place et je prends une décision au lieu de ressentir quelque chose. Et puis je ressens quelque chose, mais je n'entreprends rien ; je demeure inactif. Une jolie femme se pavane devant moi et je ressens tout ce que l'on peut ressentir en un tel moment. Je ne fais rien, rien du tout. Ou, au contraire, je fais quelque chose. J'invite une femme chez moi et j'ouvre deux bouteilles de champagne ; je ne ressens rien du tout. Tout est sens dessus dessous ; ou vice-versa.

Il y a beaucoup de sécrétions dans tous les points sensibles de mon corps ; je ne connais pas leurs secrets. Par conséquent, je ne sais pas les utiliser. Et DSK ? Dit-il à la molécule : « Va par ici, faufile-toi par là. Déclenche une petite émotion. Ça va. À présent, déshabille-moi cette femme. L'autre, l'autre, pas celle-là. O.K. Mets un peu plus de tonus dans le *nucleus accumbens*, mais ne touche pas au *cingulum*. Vas-y, entre dans la bouche de cette femme. Oui, celle-là. N'aie pas peur de ses dents : j'ai un revolver dans la table de nuit. Tu peux sortir de sa bouche à présent. Tu veux y rester encore peu ? D'accord, mais ne t'éternise pas : j'ai d'autres chattes à fouetter. Tu veux y rester pour toujours ? D'accord. 'Ma chère, je vous offre ma molécule de plaisir. J'en ai d'autres à ma disposition.' »

Ainsi procède DSK. C'est un maître absolu de toutes les situations. Et cette molécule est la voix de son maître.

Il paraît que le désir masculin est peu contrôlé par le néocortex. O.K. Par quoi est-il contrôlé ? « Le désir masculin, motivé par des stimuli visuels, actionne des régions cérébrales proches des zones caractéristiques de l'esprit de conquête. » Où sont ces zones ? Je veux que mon désir soit à l'intérieur des zones caractéristiques de la conquête. Il faut que mon désir devienne identique à la conquête. Je désire donc vaincre toute résistance. Il faut d'ailleurs supprimer toute résistance, sinon on perd trop de temps. Il faut aller vite en besogne parce qu'il y a beaucoup de femmes autour de moi et j'ai trop de choses à faire en dehors de mes escapades amoureuses. Si je mets trop de temps pour vaincre toute résistance, quelle que soit sa durée et force, je ne pourrai rien écrire, même pas un petit poème. Même DSK sera plus productif dans ce domaine. Il m'a déjà battu dans le domaine de la séduction ; il ne faut surtout pas qu'il écrive plus de poèmes que moi. Il ne faut pas qu'il me dépasse sur tous les fronts.

Que dois-je faire pour le dépasser, ou au moins pour ne pas être en retard sur ses exploits ? Il faut que j'étudie le cerveau humain – ou plutôt les cerveaux car il y en a plusieurs, d'après mon livre. « Le cerveau le plus archaïque, dit 'archéocortex' perçoit nos sensations les plus primaires, les plus brutes, comme la soif, la faim ou le désir sexuel. » Le désir sexuel me convient très bien. Je ne sais combien de cerveaux il y a en tout ; je ne sais pas non plus ce qu'ils contiennent. Je sais que ce cerveau, quel que soit son nom imprononçable, me convient. Je n'ai pas besoin d'autres cerveaux.

Il paraît que ce cerveau est primitif ; autrement dit, il répond à des besoins fondamentaux. Le désir sexuel est fondamental ; c'est un fondement de notre vie. Le reste est un luxe superfétatoire.

Ce cerveau « n'a accès qu'à une mémoire à court terme et commande des actions stéréotypées. Une même stimulation produira invariablement le même effet. » Les auteurs proposent cet exemple : « J'ai soif donc je bois. » Pourquoi réfléchir dans ce cas ? Je bois, un point c'est tout. Quand je suis à l'étranger, j'achète deux bouteilles de Volvic tous les jours pour ne pas avoir soif pendant la journée. Je ne compte pas sur les bouteilles que je trouve dans le frigidaire de ma chambre ; il me faut de la Volvic, de toute façon. Je ne veux pas me sentir dépaysé.

Ce cerveau me convient ; je le garde. « J'ai envie de cette femme donc je la prends. » Un autre exemple. L'exemple me convient aussi. Je garde l'exemple et la femme qui s'y trouve. C'est ainsi que DSK procède. Il n'a qu'un cerveau ; l'euro s'y trouve aussi. L'euro n'a pas besoin de trois cerveaux pour circuler dans le monde qui est régi par un cerveau, selon certains. Mais je dois tout de même savoir si, un jour, les autres cerveaux pourraient me servir : on ne sait jamais avec les cerveaux.

« Le 'paléocortex' ou cerveau limbique est le centre physiologique de nos émotions, de notre affect, de notre sensibilité. Il agit comme un filtre, régule les informations reçues qu'il organise selon des critères d'intérêt, de sécurité, de plaisir, de motivation. » DSK n'a de filtre ni dans son cerveau ni dans son corps. Il saute sur *tout* ce qui bouge. Quelque chose bouge et il saute. Une autre chose bouge ; il saute de nouveau. Il ne se dit pas : « Cette chose bouge, mais je ne dois pas sauter parce que cette chose est sans intérêt. » Il obéit à une autre règle. Il se dit : « Je vois cette femme donc je la veux. » Il ne se dit même pas s'il la veut vraiment : il saute sans réfléchir, sans rien sentir. « L'artiste regarde le monde pour le filtrer », disait Malraux. (C'est la première fois que je cite Malraux, et sans doute la dernière.) DSK regarde le monde et il saute. « C'est le monde donc je saute. » Il ne se dit rien parce qu'il n'a rien à se

dire : il n'en a pas le temps. N'oublions pas que c'est un des hommes les plus occupés de la planète. Mais il a assez de temps pour sauter ; il faut tout de même qu'il fasse quelque chose.

« J'ai envie de cette femme. Si je ne l'ai pas, je sais par expérience que je vais souffrir. » Voici l'exemple que donnent les auteurs. DSK ne sait pas par expérience qu'il va souffrir : même une expérience négative devient positive dans son cerveau unique. Donc il se dit : « Si je ne l'ai pas aujourd'hui, je l'aurai demain. » Non, il se dit : « Si je ne l'ai pas cet après-midi, je l'aurai ce soir. » Puis il se dit : « Je l'ai, je l'ai », même s'il ne l'a pas. De cette façon, il a eu toutes les femmes du monde. Sur sa liste donjuanesque, il y a toutes les femmes du monde et toutes les femmes de chambre. Et moi, qu'y a-t-il sur ma liste ? Pauvre que je suis. Pas de filtres – c'est la solution. Surtout pas de filtres. Je filtre tout, sans arrêt. Je filtre mes émotions, mes impressions. Selon Malraux, je suis un artiste ; il faut mieux être DSK. Je filtre les mots et même les lettres. Trois lettres suffisent : DSK. Je n'ai pas besoin d'autres lettres. Qu'elles disparaissent de l'alphabet pour toujours !

« Le 'néocortex', enfin, est notre cerveau intellectuel. » Oh non, pas ça ! J'en ai assez des essais et de la philosophie. Laissez-moi vivre ! Je collectionne les points d'exclamation ! Je dis oui à la vie et non aux livres, aux idées, aux théories, aux visions du monde. Je vois le monde et je saute. Le monde est là pour que l'on y danse. L'on y danse, l'on y danse.

Ce cerveau « rend possible le calcul, la planification, la construction, la projection dans l'avenir. » Je connais déjà mon avenir : je sauterai jusqu'à la fin de mes jours. Je ne ferai rien d'autre. Je n'ai donc plus besoin de ce cerveau. Il m'a tout dit ; il a beaucoup travaillé pour moi. Maintenant ça suffit. Mon avenir est là et je n'ai rien à construire, sauf mes sauts. Faut-il les construire ? Il suffit de sauter n'importe comment. Ce qui compte, c'est le saut lui-même, le fait de sauter. L'essentiel est de participer aux sauts mondiaux. DSK saute donc je saute aussi. Je participe à ses sauts. De cette façon, j'aurai peut-être une partie des femmes qui lui appartiennent corps et âme.

« J'ai envie de cette femme donc je mets au point une stratégie adaptée pour la conquérir. » C'est un exemple qui se rapporte au troisième cerveau dont je me suis déjà débarrassé. J'ai élaboré trop de stratégies dans ma vie ; c'est le moment d'agir sans réfléchir. Je ne joue tout de même pas aux échecs.

C'est à DSK de réfléchir à présent : c'est son tour. Il doit répondre à un questionnaire qu'on lui a donné au commissariat de police. Voici ce questionnaire :

1. Que ressentiez-vous quand votre mère vous donnait un baiser sur la bouche ?

2. *Sentiez-vous que quelque chose bougeait à l'intérieur de votre corps et aussi à l'extérieur quand votre mère vous caressait ?*
3. *Caressait-elle vos organes génitaux ?*
4. *Pleuriez-vous quand elle le faisait ?*
5. *Pleuriez-vous quand elle ne le faisait pas ?*
6. *Vous donnait-elle un baiser sur vos organes génitaux ?*
7. *Le faisait-elle le matin ou le soir ?*
8. *Le faisait-elle tout le temps ?*
9. *Avez-vous un frère ou une sœur ou les deux ?*
10. *Que faisaient-ils avec vous ?*
11. *Connaissaient-ils (et votre mère) les points sensibles de votre corps ?*
12. *Aimez-vous quand on vous mordille les tétons ?*
13. *Aimez-vous les dents des femmes ?*
14. *Avez-vous peur de perdre votre pénis ?*
15. *Aviez-vous peur de perdre votre virginité ?*
16. *Aimez-vous quand on réveille vos zones endormies ?*
17. *Avez-vous des zones endormies ou toutes vos zones sont-elles réveillées en permanence ?*
18. *A-t-on abusé de vous sexuellement dans votre enfance ? dans votre adolescence ? combien de fois ? quel genre de femmes ? combien de femmes à la fois ? combien d'hommes à la fois ?*
19. *Achetez-vous régulièrement des revues érotiques, des films pornos ?*
20. *Combien d'heures par jour regardez-vous des films pornos ?*
21. *Préférez-vous les images aux corps tangibles ?*
22. *Aimez-vous les deux ?*
23. *Avez-vous écrit dans votre journal : « L'acte sexuel est une imitation pitoyable de la masturbation » ?*
24. *Ecrivez-vous des poèmes érotiques ou pornographiques ?*
25. *Que ressentez-vous quand une femme ouvre la bouche ? Voulez-vous qu'elle vous parle ? Voulez-vous qu'elle ne vous dise rien du tout ?*
26. *Pensez-vous que le silence est d'or ?*
27. *Vos parents ont-ils eu des problèmes sexuels ? Ouvraient-ils souvent la bouche ?*
28. *Quand vos parents ont-ils terminé leurs relations sexuelles ?*
29. *Avez-vous pris part aux orgies de vos parents ?*
30. *Vouliez-vous violer votre mère ?*

31. *N'aviez-vous pas d'autres femmes à votre disposition ?*
32. *Etes-vous souvent préoccupé par des pensées sexuelles ou préférez-vous agir ?*
33. *Combien de pensées sexuelles avez-vous par jour ? par minute ?*
34. *Seriez-vous prêt à mordiller les tétons d'une femme qui vous repousse ?*
35. *Seriez-vous prêt à frotter votre pénis contre ses tétons ?*
36. *Auriez-vous des pensées sexuelles à ce moment-là ? combien ?*
37. *Avez-vous le sentiment que votre comportement sexuel n'est pas normal ?*
38. *Pourquoi n'est-il pas normal ?*
39. *Est-il immoral ?*
40. *Avez-vous souvent envie de frotter votre pénis contre les genoux d'une femme qui ne vous aime pas ?*
41. *Une femme vous aime. Quelle partie du corps frottez-vous ? avec quoi ?*
42. *Vous frottez-vous contre les murs pour vous exercer ?*
43. *Est-ce que votre conjointe s'inquiète ou se plaint de votre comportement sexuel ?*
44. *Refuse-t-elle de vous donner de l'argent ?*
45. *Aimez-vous que l'on vous suce les doigts ?*
46. *Combien de doigts voulez-vous que l'on vous suce à la fois ?*
47. *Pensez-vous que votre pénis soit un doigt supplémentaire ?*
48. *Aimez-vous pointer votre pénis vers quelqu'un ?*
49. *Vers qui pointez-vous votre pénis ?*
50. *Avez-vous du mal à arrêter votre conduite sexuelle lorsque vous savez qu'elle est inappropriée ?*
51. *Savez-vous qu'elle est inappropriée ?*
52. *Vous sentez-vous mal à l'aise vis-à-vis de votre conduite sexuelle ?*
53. *Avez-vous mal au cœur ? Vomissez-vous souvent ?*
54. *Faites-vous pipi au lit à cause de votre conduite sexuelle ?*
55. *Que faites-vous au lit à part pipi ?*
56. *Votre conduite sexuelle a-t-elle causé des problèmes à vous-même ou à votre famille ?*
57. *Combien de dollars avez-vous perdus à cause de votre conduite sexuelle ?*
58. *Combien de femmes avez-vous trouvées à cause de votre conduite sexuelle ?*
59. *Faites-vous l'amour en dehors de votre baignoire ?*
60. *Qu'est-ce l'amour pour vous ? où se trouve-t-il ? dans la bouche ? dans le derrière ?*
61. *Avez-vous cherché un ou une partenaire pour commettre un délit sexuel ?*

62. Où avez-vous cherché son assistance ? dans un bar ? dans un hôtel ? dans une maison close ? dans la rue ?
63. Aimez-vous vous masturber sur une moquette ou préférez-vous un tapis persan, une planche à clous ?
64. Avez-vous eu peur que les gens apprennent votre conduite sexuelle ?
65. Montrez-vous votre pénis aux gens au moment de l'érection ? à d'autres moments ?
66. Aspergez-vous les gens de votre sperme ? dans quelles circonstances ?
67. Faites-vous pipi sur les gens ?
68. Savez-vous vous retenir ?
69. Comment vous retenez-vous ? en fermant votre braguette ? en fermant les yeux ? en vous bouchant les oreilles ? en vous bouchant le nez ?
70. Avez-vous fait mal aux autres émotionnellement par votre conduite sexuelle ?
71. Crie-t-on « au secours » quand on vous voit ?
72. Combien de cris entendez-vous par jour ?
73. Combien de vos activités sexuelles sont-elles hors la loi ?
74. Pensez-vous que c'est vous qui créez les lois ?
75. Combien de lois créez-vous par jour ?
76. Combien de dieux incarnez-vous par jour ?
77. Vous êtes-vous promis à vous-même de cesser certains comportements sexuels ?
78. Comment appelez-vous vos promesses ?
79. Comment vous appelez-vous ?
80. Où cachez-vous vos comportements sexuels ? dans une baignoire ? dans un placard ? sous les lits ? sous les moquettes ? sous terre ?
81. Avez-vous essayé de cesser certains comportements sexuels ?
82. Quand cesserez-vous de vous comporter de cette façon ?
83. Pensez-vous qu'il y ait des limites dans le monde ?
84. Pensez-vous que le monde soit infini ?
85. Pensez-vous qu'il y ait un nombre infini des mondes dans l'univers ?
86. Le sexe a-t-il été pour vous une manière d'échapper à vos problèmes ?
87. Combien de problèmes n'avez-vous pas résolus dans votre vie ?
88. Êtes-vous dominé par vos désirs sexuels ?
89. Vous flagellent-ils ?
90. Rampez-vous devant vos désirs sexuels ?
91. Jusqu'où êtes-vous prêt à ramper ?

92. *Pensez-vous qu'il y ait des pervers comme vous sur la lune ? sur Mars ? sur Vénus ?*
93. *Pensez-vous que l'univers soit pervers ?*
94. *Pensez-vous que tous les univers soient pervers ?*
95. *Pensez-vous que l'Arbre de la vie soit pervers ?*
96. *Pensez-vous que la vie soit pervertie par la mort ?*
97. *Pensez-vous que Dieu soit pervers ?*
98. *Pensez-vous que Satan soit pervers ?*
99. *Connaissez-vous le nom de Dieu ?*
100. *Savez-vous prononcer le nom de Dieu ?*

« Je dois réfléchir », a dit DSK. On lui a donné un mois pour répondre à ce test qui s'appelle SAST : le *Sexual Addiction Screening Test*.

DEUXIEME PARTIE

1

*Bien-aimée ! Ecoute-moi ! Je suis tout près,
 Je suis plus près que tu ne t'imagines.
 Imagine-toi que je suis déjà en toi, à l'intérieur de ton corps,
 De ton âme, de ta vie. Pourquoi me repousser ?
 Je suis la réalité du monde, de l'outre-tombe. Je suis
 Le centre et la circonférence. Tu t'enfuis du centre, mais
 Tu t'arrêtes à la circonférence et je t'enlace,
 Je caresse tes seins, ta bouche. Je caresse ta bouche
 Avec tous mes sceptres. J'en ai beaucoup :
 Tout est le sceptre du roi.*

*Je suis le roi ; tu es à moi. C'est par mon regard
 Que tu me vois et que tu te vois.
 Sans moi, tu n'existes pas, même pas
 Dans un miroir. Je suis la volonté établie
 Entre le Ciel et la Terre. Je t'appelle mais tu ne
 Viens pas. Tu te trompes, ma bien-aimée.*

*Pourquoi ne peux-tu m'atteindre à travers
 Les objets que tu palpés, que tu prends dans ta bouche ?
 Je suis déjà dans ton gosier, dans tes poumons.
 Ne sens-tu pas ma respiration, mon amour ?
 J'aime comme je respire. Me respires-tu à travers
 Les senteurs ? Je suis ton parfum préféré, l'objet que tu
 Tiens matin et soir. Je suis ta prière, ta maison.
 Partons, partons. Où veux-tu que je t'emmène ?
 En France, au Maroc, à la Martinique ?
 Dis-moi quelque chose. Parle-moi ! Tant de fois
 Je me suis fait parole pour que ta bouche me prononce.
 Pourquoi ne me prononces-tu pas ? N'as-tu pas assez
 D'air dans tes poumons ? Je suis ton air, je suis
 L'air de ton temps. Tu passes ton temps
 En moi, à l'intérieur de mes secondes, de mon éternité.*

*Bien-aimée ! Ecoute-moi ! Tout passe sauf toi et moi,
 A condition que nous soyons ensemble. Je suis tes yeux
 Et tes paupières. Je suis ta lumière, ton soir et ta nuit.
 Je suis tes doigts qui me caressent. Pourquoi refuses-tu
 De caresser mon corps ? C'est déjà fait, dans l'éternité.
 Le temps n'en est qu'un morceau sans importance.
 Je confirme ton existence par mon amour pour toi.*

*Bien-aimée ! Allons vers l'Union. La séparation
 N'est qu'un leurre. Si nous tombons sur la route
 De la séparation, nous y construirons un mur.
 Nous ne le franchirons pas, même pas dans l'au-delà.
 Entrons dans la Vérité, dans le Royaume de l'Amour.*

C'est ainsi que DSK aurait dû parler à Ophélie. Il suffit de lire quelques lignes d'Ibn 'Arabî, par exemple : « Je suis plus près de toi que toi-même, / Que ton âme, que ton souffle. » Ensuite, on n'a qu'à broder dessus et le tour est joué. Ophélie est très croyante. Elle aurait sans doute apprécié le ton mystique de la supplique que DSK ne lui a pas adressée, car il est trop pressé et trop impatient. Il s'agit en effet d'un grand mystique de la religion à laquelle Ophélie et tout son clan appartiennent. Mais DSK n'aurait pas renié ses origines pour autant car voici ce que dit Henry Corbin à propos de cet extrait d'un livre d'Ibn 'Arabî : « Si quelques mystiques au sein du judaïsme ont interprété le Cantique des Cantiques comme un dialogue passionné entre l'âme humaine et l'Intelligence angélique active (celle qui s'appelle encore Esprit-Saint, Ange Gabriel, Madonna Intelligenza), – c'est une adjuration d'une passion non moins intense que nous entendons ici. Nous pouvons percevoir en elle la voix de la Sophia divine, de l'Ange... »

Une fois le thème de l'amour abordé, DSK aurait pu lui parler de la fellation en mélangeant le style d'Ibn 'Arabî à celui du Cantique des Cantiques :

*Je ne suis pas loin de toi ; chaque partie de mon corps te désire.
 Ta bouche est pareille à la caverne d'Ali baba.
 Je veux plonger tout entier dans cette caverne pour n'en jamais ressortir.
 Ta bouche est pareille à un trou noir où une étoile disparaît.*

Puissé-je y disparaître pour renaître dans ton trou blanc.

Tu m'aimes trop pour me faire disparaître pour toujours.

Alors c'est une partie de moi qui disparaîtra, mon « moi » liquide.

Il arrosera tes plantes vertes, tes arbres, les racines de ton existence.

Il sera le fleuve qui t'emportera vers l'Ile des Bienheureux.

Sur ma couche, j'ai cherché ta bouche, mais je ne l'ai pas trouvée.

Je me lève et je marche dans les rues où se promènent les gardes.

Je leur demande : « Avez-vous vu la bouche de ma bien-aimée ? »

« Non, nous n'avons pas vu la bouche de ta bien-aimée. »

« N'avez-vous vu aucune bouche ce soir ? » « Non, pas ce soir. »

« Quand avez-vous vu une bouche pour la dernière fois ? »

« Nous avons vu une bouche avant-hier, ou la semaine dernière. »

« Pourriez-vous décrire cette bouche, s'il vous plaît ? »

« Elle était comme une barrique. » « Etait-elle pleine du vin ? »

« Non, sinon nous aurions bu le vin », répondent les gardes.

Je continue ma recherche et enfin je trouve ma bien-aimée.

Elle est dans ma suite au Sofitel, près d'une baignoire.

C'est toi, Ophélie. C'est à toi que je parle. Ouvre la bouche

Et avale cette eau qui vient de la fontaine de Jouvence !

Il en va de même pour la sodomisation.

Tu marches dans les rues. Je te suis, je te suis.

Je te vois de derrière, comme un voleur qui guette sa proie.

Je ne vois rien d'autre. Qui est le voleur ?

Qui est la proie ? La proie, c'est moi : tu as volé ma vie.

Ce que je vois est pareil à la caverne d'Ali baba.

Où est allé ton amant, ma belle ? Où est-il ?

Je suis là, fidèle au poste. Je suis derrière toi.

Toi, tu es devant moi. Ne te retourne pas.

Ça va comme ça, ça va comme ça, mon baba au rhum.

*Veux-tu goûter un peu de mon rhum, ma belle ?
 Mes effluves, un paradis de grenades, un paradis de vodka.
 Ne te retourne pas, ma belle. Surtout pas, surtout pas.
 Ce qui est derrière ne se trouve pas devant.
 Ne te retourne pas. Arrête un peu. Tu marches trop vite.
 Ne marche plus. Pourquoi tous ces mouvements ?
 Nous avons atteint le but. Le but est là, à portée de la main.*

DSK ne dit pas toujours : « A portée du sceptre de Vénus. » Il est plus subtil que cela ; il sait ce qu'est une métaphore.

2

Je suis toujours à Weimar où l'odyssée de mon ami se termine enfin. Combien de fois répétera-t-il le mot « enfin » avant de s'endormir aujourd'hui ? Je ne sais pas parce que je ne suis pas pianiste. Ces jeunes gens sont insolents ; ils démolissent le piano de Liszt et n'écoutent pas mon ami qui leur dit quelque chose d'utile, je présume. Nous assistons à la cérémonie d'adieux où l'on donne à chacun un diplôme et une fleur. Il y a une Coréenne qui n'est pas mal, mais elle ne comprend rien. Je lui envoie quelques signes et tous les signes tombent à l'eau. Décidément, nous n'appartenons pas à la même culture.

Même si une femme appartient à la même culture, au régime que j'ai connu dans ma jeunesse, elle ne comprend ni mes regards ni mes paroles. Je me rappelle ma visite en Allemagne de l'Est avant la réunification de l'Allemagne. C'était le bon moment pour faire des conquêtes : les Allemandes de l'Est étaient encore sous le joug communiste. Mais elles savaient qu'elles allaient bientôt en sortir pour devenir les citoyennes d'un pays libre. Il fallait se préparer à cet événement ; il fallait chercher un mari grâce à qui elles pourraient le faire confortablement, sans passer par les stades d'adaptation que la pauvreté impose la plupart du temps.

Je comptais sur cela : je venais d'un pays libre, d'un beau pays. Je pouvais compter sur un accueil chaleureux, une compréhension sans faille. À la réception de mon hôtel situé à Berlin-Est j'ai rencontré une jolie femme qui a fait monter toutes sortes de liquides et de sentiments dans mon corps. Pendant que cela montait, j'ai essayé de la persuader que Paris était la plus belle ville du monde et qu'il fallait s'installer là-bas. Elle m'a dit qu'elle aimait l'Allemagne. « Mais vous ne connaissez pas Paris, la France, lui dis-je.

- Je connais une partie de mon pays et ça me suffit.

- Vous savez, Joséphine Baker chantait : 'J'ai deux amours, mon pays et Paris.'
Personne ne vous défend d'aimer l'Allemagne, mais on peut aimer deux choses à la fois.

- J'aime l'Allemagne et la musique, dit-elle.

- On peut aimer l'Allemagne, la musique et Paris. Il y a beaucoup de concerts à Paris.

- J'aime Berlin, dit-elle.

- On peut aimer Berlin et Paris. Une ville n'exclut pas l'autre. Je suis prêt à passer six mois par an à Berlin.

- Pour quoi faire ? Vous n'êtes pas Allemand.

- Je peux le devenir. Voulez-vous que j'obtienne la nationalité allemande ?

- Je dois travailler, dit-elle. Je suis ici pour travailler. »

Après ce genre de dialogue, on n'a pas envie de continuer la conversation. Je l'ai continuée pourtant – un peu plus tard. Je lui ai parlé de ma cave, des restaurants, du château de Versailles. Elle ne répondait presque rien. Elle n'avait ni mari ni enfants, mais les femmes qui n'ont ni l'un ni l'autre ne sont pas toujours prêtes à vous suivre jusqu'au bout du monde. Elle ne m'a pas suivi ; j'ai passé check-point Charlie tout seul. On a tout sorti de mon portefeuille ; je n'avais même pas une photo d'elle. De l'argent, un permis de conduire.

J'aurais dû la toucher sans doute ; j'aurais dû lui effleurer la main posée sur ma note d'hôtel. J'aurais dû lui demander son numéro de téléphone. Il paraît que 12 % des femmes acceptent de le communiquer si le séducteur appuie sa demande d'un contact physique. Il n'y a que 6 % des femmes qui dévoilent le secret de leur contact téléphonique si vous ne les touchez pas. Je ne l'ai pas fait ; je ne l'ai pas touchée. Encore une bêtise, encore une gaffe. Encore un paragraphe qui témoigne de mon impuissance dans le domaine de la séduction.

Il faut plaisanter avec les femmes ; je ne l'ignore pas. Femme qui rit, à moitié dans mon lit. Je lui ai raconté quelques histoires drôles. Elle riait mais elle n'était pas dans mon lit – ni à moitié ni au quart. « Un pied dans le lit » est aussi un dicton ; hélas, il ne convenait pas à la situation. Je lui racontais des histoires que je n'avais pas inventées. Encore une gaffe. Je connais un homme – nous avons fait nos études ensemble – qui plaisante tout le temps. Je trouve cela fatigant. Il a eu plus de mille femmes au cours de son existence. Il n'est ni beau ni laid ; il n'a pas beaucoup d'argent. Ce n'est pas l'argent qui fait le bonheur ; c'est l'humour.

J'aurais pu jouer le rôle du père. Elle avait besoin de s'installer en Occident, dans un pays capitaliste. J'aurais dû lui prodiguer des conseils paternels que son père n'aurait pu lui donner pour la bonne raison qu'il n'avait jamais vécu dans un pays capitaliste ni même dans un autre pays du bloc soviétique. J'aurais dû lui parler des avantages fiscaux, des prêts

immobiliers, des sicav. Evidemment, elle aurait pu être ma fille ; même à cette époque lointaine, j'aurais pu déjà avoir une fille. Elle ne me prenait pas pour un père. Pour elle, j'étais un homme qui avait vingt ans de plus qu'elle.

Peut-être aurais-je dû me comporter comme un homard.

C'est en ayant recours encore aux signaux sonores que les mâles, explorant le territoire à la recherche des femelles, les convient à sortir de leur refuge rocheux et à les rejoindre. Ils lancent des appels sûrs, plus insistants et aigus, des frottis plus subtils, presque implorants, des glissements qui semblent ceux d'un archet sur une scie musicale. Le homard se produit en une danse bizarre de séduction, capte toute l'attention de la femelle et emplit toute la vision qu'elle peut avoir de lui. Il se démène, se soulève, remue en angles ses pattes, ses antennes ou ses pinces, bondit par des claquements de queue, tantôt à reculons, tantôt en avant, dans une audace de l'approche. L'exhibition se prolonge en une chorégraphie compliquée, qui a quelque chose des créations contemporaines, avec des élans brisés, des prises que l'on dirait d'assaut, des jeux de pinces qui semblent des menaces, et des tortillements sur soi-même.

Jean-Pierre Otte, *La Sexualité d'un plateau de fruits de mer*

Je ne sais pas danser. Je ne sais même pas si je sais me mouvoir sans paraître ridicule aux yeux de ceux qui me regardent. Bien sûr, je pourrais faire un essai à la maison, devant la glace que j'ai mise récemment sur une terrasse. Il y a assez de place sur cette terrasse pour que je puisse me démenier sans renverser les meubles et sans dégringoler du deuxième étage. Je peux remplir toute la vision de cette glace qui me regarde attentivement dès que je m'installe sur cette terrasse. Je suis sûr de pouvoir capter son attention. Mais une glace n'est pas une femme. Elle ne dira rien ; elle aimera peut-être ma prestation. Ce n'est pas la glace qui m'intéresse ; c'est là le problème. Je peux séduire n'importe quel objet ; les femmes me sont plus ou moins inaccessibles.

D'abord, j'envoie des signaux sonores ; je chante, je ris en laissant entendre que mes plaisanteries sont toujours très drôles. Je chante le fameux air que le duc chante dans *Rigoletto*. J'ai appris cet air par cœur dans mon enfance ; je l'ai appris en russe, hélas. Personne ne comprendra les paroles : il n'y a pas de femmes russes dans les parages. Mais il n'est pas nécessaire de comprendre les paroles : ce sont les signaux sonores qui comptent. Ce n'est pas le sens, c'est le chant que les femmes apprécient.

Et puis je me mets à danser. Le homard ne peut rien m'apprendre dans ce domaine. Il est vrai que sa danse rappelle certaines créations contemporaines –celles de Pina Bausch,

peut-être. J'ai vu ses spectacles assez souvent ; j'ai même quelques vidéos à la maison. Ils continuent à séduire le public. Séduisent-ils les femmes ? Je me demande si les danseurs de la troupe ont un harem à leur disposition. Peu importe : je vais danser. Mais il vaut mieux ne pas danser du tout que d'avoir l'air ridicule. Je peux remuer mes pattes ; je peux bondir. Les claquements de queue sont hors de ma portée.

« Il s'est rapproché, proche à la toucher, à l'effleurer, à la frôler, pour éveiller partie par partie toutes les zones sensibles de sa partenaire, tandis qu'il varie constamment de coloris, devenant à chaque revirement, à chaque secousse de l'abdomen, une sorte de homard kaléidoscopique. » Je peux me rapprocher d'une des femmes de mes rêves ; je suis même prêt à la toucher, le cas échéant. Ensuite cela se complique, vu mon incapacité à varier les coloris. Je peux me changer : j'ai assez de vêtements à ma disposition pour occuper l'attention de ma partenaire potentielle tout l'après-midi. À quoi cela servirait-il ? DSK enlève ses vêtements ; il ne rougit même pas quand il approche son pénis de la bouche d'une serveuse.

« Les antennes et les pattes commencent à jouer par tâtons un rôle important dans l'enlacement. » D'accord, ce n'est pas difficile. Je n'ai même pas besoin de m'entraîner devant une glace pour effectuer cet exercice. J'enlace très bien les corps humains. Donnez-moi un corps et je l'enlancerai. (Cette phrase me rappelle Archimède et son levier qui soulève la terre.) « Il arrive parfois que le mâle la soulève et la porte sur lui, en manière de triomphe, et dans l'agrément pour cette fiancée du moment d'être portée, enlevée, conduite comme une reine à travers les vitres mouvantes de la mer, les lueurs ivoirines de la lune. » Ça se corse, même si la femme que je suis censée porter n'est pas aussi lourde que la terre. Je ne sais porter ni les hommes ni les femmes, à l'exception de nains que je n'ai jamais portés non plus : je ne suis pas assez fort pour cela. Et mes bras sont trop fragiles. Je risque de laisser tomber ma bien-aimée. Je m'écroulerai moi-même par la même occasion – pour lui tenir compagnie. Nous nous retrouverons par terre. Peut-être me donnera-t-elle des coups de pieds pour me punir : les femmes n'aiment pas se retrouver par terre si elles n'en ont pas envie.

« Ses organes génitaux sont logés sur la face ventrale, au dernier anneau du thorax, tandis que son fiancé porte ses orifices sexuels à l'attache des dernières pattes thoraciques. Comme ils sont dépourvus de pénis, ce sont les pattes qui jouent le rôle d'organes copulateurs. » Mes organes génitaux sont logés partout ; ce n'est pas la peine de donner des détails. Il vaut mieux les avoir partout que nulle part : aucun homard ne me contredira. J'ai rarement éprouvé une sensation d'impuissance face à une femme que je désire – dans le cadre étroit d'un lit. Je peux être impuissant au moment de la séduction qui n'en est pas une, de *son* point de vue ; au lit je suis presque omnipotent, presque toujours. Il y a des exceptions à cette

règle et j'ai peur qu'elles ne deviennent de plus en plus fréquentes, étant donné mon âge. Si cela m'arrive, je peux toujours dire : « Ma chérie, aujourd'hui, pour t'amuser, je joue le rôle du homard.

- Ça ne m'amuse pas. Fais plutôt l'amour.

- Pas toujours, pas toujours, ma chérie. Il faut parfois faire semblant de ne pas faire l'amour.

- Tu fais semblant ou quoi ?

- Tu sais que les homards sont dépourvus de pénis ?

- Je m'en fous.

- Si on faisait l'amour avec des pieds ? Chez les homards...

- Je m'en fous.

- Tu aimes les pattes des homards ?

- Je veux faire l'amour.

- Veux-tu faire l'amour à un homard ? Ça ne te tente pas ?

- Non.

- Bon. Alors je redeviens homme. »

Et si je ne peux pas le redevenir ? Des pattes, Des pattes... Oui, mais seulement des Panzani. Elle ne veut pas de mes pattes. Tant pis pour elle. Il faut que j'apprenne à faire l'amour avec les pieds – *just in case*, comme disent les Anglais.

3

J'oublie l'Amérique ; j'oublie DSK. Comment peut-on l'oublier ? Je ne l'oublie donc pas. Je pense de nouveau à sa femme de chambre – aux femmes de chambre en général. La femme que j'ai vue à la réception dans un hôtel berlinois n'était pas une femme de chambre, mais la différence n'était pas énorme. Vous travaillez dans un hôtel ; vous servez des clients. Il est vrai que vous ne nettoyez pas les moquettes si vous travaillez à la réception ; vous ne soulevez pas les matelas non plus. Vous servez les clients et moi, je suis de l'autre côté du comptoir. C'est moi que vous servez ; alors servez-moi consciencieusement.

Les femmes de chambre ne travaillent pas toujours dans des hôtels. L'héroïne du film de Buñuel, Célestine, est engagée par une famille de la bourgeoisie campagnarde. Elle est pauvre et ambitieuse ; Ophélie, par contre, n'est pas ambitieuse. Célestine travaille chez les bourgeois riches ; Ophélie bosse dans un hôtel de luxe. On a dû lui dire à son arrivée : « Fais attention ! Ne casse rien dans notre hôtel de luxe. » On dit à peu près la même chose à Célestine, quoiqu'il s'agisse d'une maison et pas d'un hôtel. La fille du propriétaire lui dit :

« Cet objet coûte très cher. Ne le cassez surtout pas. » « Bien, Madame », répond Célestine. Elle n'a rien d'autre à dire à sa patronne. Comme d'habitude, Buñuel exploite les vices de la bourgeoisie pour créer un chef-d'œuvre. Qu'aurait-il fait de DSK ?

Supposons que Célestine débarque à Marrakech. Elle s'enfonce dans l'une des ruelles tortueuses de la médina. Comme d'habitude, il y a des gamins qui tapent dans un ballon et tapent sur les nerfs de quelques touristes égarés. À Moscou aussi, il y a des gamins comme ça. Autrefois ils interpellaient les touristes étrangers pour leur demander du chewing-gum. Maintenant c'est terminé : il y a des chewing-gums dans les magasins et ils ne coûtent pas cher. Même un gamin peut s'en offrir quelques-uns.

A côté d'une mosquée, Célestine voit une façade peinte en rose et blanc. Cette façade est plutôt discrète ; à la différence d'Ophélie, Célestine sait pourtant à qui elle aura affaire. Elle se dit : « La façade est plutôt discrète. Mais la hauteur de la porte en bois, à doubles battants, permet de supposer qu'elle s'ouvre sur une riche demeure traditionnelle, dotée d'un patio, avec fontaine et jardin arboré. » Voilà ce que se dit Célestine ; je lis la même chose dans *L'Express* où l'on parle du train de vie de DSK.

Il est impossible de savoir jusqu'où s'étend cette propriété, mais Célestine, aussi bien qu'un journaliste de *L'Express*, le sait déjà : on ne trompe pas les femmes de chambre et les journalistes de *L'Express*. C'est ici que se trouve l'entrée du paradis où DSK et Anne viennent se reposer, deux ou trois fois l'an, en famille.

Anne dit à Célestine : « Nous ne sommes pas ici tous les jours. Vous y resterez pour toujours. Mais il faut que vous plaisiez à mon mari. » La propriétaire de la maison où Buñuel a situé son intrigue, dit à peu près la même chose à Célestine I, sauf que c'est son père et pas son mari qui en est le propriétaire.

Michel Piccoli commence à draguer Célestine, alias Jeanne Moreau. Il lui demande de chercher sa robe de chambre, sa sortie de bain ; il est visiblement ému. Elle veut aller dans sa chambre. Effrayé par la rapidité de la conquête, Michel Piccoli lui demande pourquoi elle veut aller dans sa chambre. « Pour chercher votre robe de chambre. » En principe, les robes de chambre se trouvent dans des chambres, sauf si leurs propriétaires les portent un peu partout. Ou dit-elle « peignoir de bain » ? Piccoli lui demande ce qu'elle veut faire dans sa chambre. Elle aurait pu répondre : « Mais voyons, Monsieur. Vous ne voulez tout de même pas qu'on fasse l'amour dans le salon. » Elle ne le dit pas. Elle n'est pas aussi timide qu'Ophélie mais elle sait qu'il ne faut pas sauter sur l'occasion. Elle sait aussi que le monsieur ne sautera pas sur elle tant qu'elle le tiendra à distance.

La fille du propriétaire apparaît et demande à Jeanne où elle va. Jeanne dit qu'elle va dans la chambre de Monsieur. « Pour quoi faire ? demande la fille.

- Pour chercher un peignoir de bain.
- Mais les peignoirs de bain se trouvent d'habitude dans les salles de bain.
- Parfois ils s'égarent, répond Célestine.
- Comment ça ?
- Comme ça. »

Piccoli écoute la conversation de derrière la porte ; il est en train de se raser. J'imagine que la mousse dont son visage est recouvert lui donne un air fantomatique. Mais Célestine (ou Jeanne Moreau) doit aimer les fantômes. Tout ce passe bien. J'ai oublié le film. Je l'ai vu plusieurs fois ; je l'ai oublié. J'oublie même ce que je viens de voir. J'ai entendu le mot peignoir, peignoir de bain. Piccoli a dit « sortie de bain ». On entend plusieurs synonymes au cours de ce dialogue ; c'est cela le vrai jeu de la séduction. Un peignoir de bain, une sortie de bain, une robe de chambre. La salle de bain, la chambre. Célestine se déplace en tissant une toile autour de Piccoli. Lui, il est aux aguets. Elle a surgi du néant : il ne savait pas qu'elle était déjà là. Il pensait à une ancienne femme de chambre. Puis il entend une voix qu'il ne connaît pas. Quelques secondes plus tard, il voit une femme qu'il n'a jamais vue. Cette femme est belle. On sait ce que DSK a fait dans une situation semblable. Piccoli n'était pas nu, mais il se rasait ; il était dans la salle de bain. Il aurait pu se déshabiller en un rien de temps : rien de plus facile que de se déshabiller dans une salle de bain. Les salles de bain sont là pour ça, pour nous permettre de nous déshabiller sans en avoir honte. On se déshabille *naturellement* dans une salle de bain.

Il ne le fait pas. Il demande à Célestine son nom. Elle dit : « Célestine. » Il demande si elle s'est habituée à sa nouvelle maison. Il sait pourtant qu'elle n'est là que depuis une heure ou deux. C'est cela le vrai jeu de la séduction. Il entend la voix de la fille du propriétaire qui est peut-être sa sœur. Elle ne doit rien savoir. Donc, il sort précipitamment de la salle de bain en tenant une sortie de bain dans la main droite. « Je l'ai trouvée », dit-il. Non, il dit : « Elle était là. » Il pense à *une* sortie de bain, pas à *un* peignoir de bain. Le fait-il exprès ? Veut-il la contredire ? Célestine a dit « un peignoir de bain », mais il veut garder son indépendance. Il lui montre qui est le maître de la situation. Il veut lui cacher son émoi qui se peint sur son visage. Même son corps tremblote quand il est en face d'elle.

Célestine II – celle qui travaille chez DSK – ouvre une porte et voit un jardin. Elle ne pense pas que ce jardin soit digne d'un « conte des *Mille et une nuits* » : elle ne connaît pas ces contes. Toutefois, elle voit un jardin ou plutôt un immense parc où il y a un labyrinthe

d'alcôves – « toutes plus luxueuses les unes que les autres », écrit le journaliste de *L'Express*. Une autre porte s'ouvre et DSK fait son apparition dans le jardin. « Comment t'appelles-tu, ma petite ? dit-il.

- Célestine, Monsieur.

- Un très joli nom. Il faut que tu repasses ma robe de chambre.

- Où est-elle, Monsieur ?

- Sur moi.

- Quand pourrais-je la repasser ?

- Tout de suite.

- Mais Monsieur la porte.

- Peu importe. Enlève-là.

- Comment ?

- Déshabille-moi. Je ne veux pas qu'on dise que j'étais nu comme un ver. C'est toi qui m'as déshabillé.

- Je ne vous ai pas encore déshabillé, Monsieur.

- Tu vas le faire, sinon je te fous à la porte. C'est moi qui commande ici. »

Célestine déshabille DSK, mais elle repousse ses avances et il la met à la porte. Une autre Célestine arrive. Il pense que c'est toujours l'ancienne Célestine qui travaille chez lui et sa femme à Marrakech. Non, c'est une autre Célestine : il y a beaucoup de Célestine de par le monde, surtout si DSK le veut et le décrète. Elle apparaît dans l'embrasement de la porte de la salle de bain, mais DSK n'est pas nu pour une fois. Pour une fois il est tout habillé car il s'apprêtait à prendre un bain. Il était sur le point d'enlever sa robe de chambre ; il ne l'a pas encore fait. « Pardon, Monsieur, dit Célestine.

- Pourquoi dis-tu pardon, ma petite ?

- Parce que j'empêche Monsieur de se déshabiller.

- Au contraire, ma petite : tu m'aides à me déshabiller. Aujourd'hui, je ne me sens pas très bien, surtout quand je suis nu. J'ai décidé donc de prendre mon bain tout habillé. Mais ta venue change mes projets. Je vais me déshabiller tout de suite. Mais tu dois me tenir compagnie parce que je ne peux pas être nu tout seul. Il n'est pas poli de rester habillé en présence d'un homme nu. Tu serais chassée d'une plage de nudistes.

- Je viendrai quand vous aurez terminé, Monsieur.

- Reste, je te dis. Sinon je te chasse. »

Célestine III reste et DSK lui caresse les mollets. Elle se déshabille, mais DSK change d'avis. Il s'habille et ordonne à Célestine de s'habiller. Elle exécute l'ordre et DSK l'entraîne

vers sa chambre où il lui demande de repousser ses avances malgré ses cris de protestation. « Je crie mais tu continues à me repousser », dit-il. Elle repousse ses avances. Il la pousse sur son lit ; elle se lève et tente de s'enfuir. « Non, couche-toi par terre et donne-moi des coups de pieds. » Elle exécute ce nouvel ordre et DSK gémit de plaisir. « Attend, on recommence, dit-il.

- Je fais quoi ? demande-t-elle.

- Tu es venu pour une interview. Tu comprends ?

- Non.

- Tu travailles dans un journal.

- Non, Monsieur.

- Ne dis pas toujours 'non'.

- Mais je ne travaille pas dans un journal et je ne mens jamais. Ma religion ne le permet pas.

- Tu as raison. J'ai oublié. Tu es en train d'écrire un livre sur les hommes politiques. Tu es venue chez moi pour me poser quelques questions. Je te dis que je ne peux pas te répondre si tu ne me permets pas de tenir ta main.

- Je ne comprends rien, Monsieur.

- Tant mieux. Tu ne dois rien comprendre. C'est moi qui commande ici. Bref, je te mordille les seins et tu cries : 'Au viol !' Tu as compris ? »

Célestine se met à crier ; personne ne vient. Anne Sinclair n'est pas là et les domestiques sont habitués à ce genre de cris. Elle crie pendant dix minutes ; ensuite DSK la pousse et elle se retrouve par terre. « Donne-moi des coups de pieds », ordonne-t-il. Elle lui donne des coups de pieds. Il tourne son corps de façon à couvrir toute sa surface de bleus érotiques. On lui a demandé un jour qui était son cinéaste préféré. « Kieslowski. J'aime ses films sur les couleurs. » En effet, la peau blanche de DSK rougit pour devenir bleue un peu plus tard. Kieslowski a exploré tout le spectre des émotions humaines.

Un jour DSK demande à Célestine III d'écrire sur une feuille de papier : « Je crains que cet homme n'ait un problème qui, peut-être, le rend peu apte à diriger une organisation où travailleraient des femmes. » Elle écrit cette phrase : contrairement à Ophélie, elle n'est pas analphabète. « Je travaille dans une grande organisation, explique-t-il. Je suis le plus grand banquier du monde. Une de mes secrétaires a écrit cela pour m'humilier. Je vais gouverner la France. Il y a beaucoup de femmes en France. Que veux-tu que je fasse ? que je les chasse ? »

Une autre fois, il lui demande d'écrire : « Je me suis arrangée pour ne pas me retrouver seule avec lui dans un endroit fermé. » Elle écrit cette phrase : elle n'a toujours pas oublié

l'alphabet. « C'est une autre femme qui a écrit ça, dit-il. Veux-tu savoir son nom ? Aurélie Filipetti. C'était une députée du parti socialiste. Elle a écrit ça pour me rendre odieux aux yeux du monde. Elle ne m'a pas rendu odieux. D'ailleurs, quand elle se trouvait près de moi, je ne fermais jamais les portes. Au contraire, j'ouvrais toutes les portes pour qu'elle sorte le plus vite possible. Elle est assez laide et je ne voulais pas voir sa laideur. Tu es beaucoup plus jolie. Tu es une jolie fille, tu sais. Je suis bien avec toi. Que tu sois femme de chambre ou princesse, ça m'est égal. Je veux jouir de la vie. Avec toi, je jouis. C'est ça qui compte, tu comprends ? »

Il lui fait porter toute sorte de vêtements, sauf ceux que porte Anne Sinclair. Ses robes sont dans leur riad mais il n'ouvre jamais les placards où elles se trouvent. Est-ce un bon signe, un mauvais signe ? On dirait qu'il ne veut pas humilier sa femme en prêtant ses robes à une femme de chambre qu'elle connaît à peine. Même si elle la connaissait très bien, il ne ferait pas porter ses robes à n'importe quelle femme de chambre. L'honneur de la famille compte pour lui. Les mauvaises langues disent pourtant que sa femme ne l'excite plus. C'est pour cela qu'il n'a pas envie de voir ses robes, même si c'est une autre femme qui les porte. On prétend qu'il les jette à mesure que les femmes de chambre se succèdent dans son riad. Il jette trois robes chaque fois qu'une nouvelle femme de chambre fait son entrée dans sa somptueuse demeure.

Pauvre Anne Sinclair ! Il paraît qu'elle maigrit à vue d'œil. Un magazine a publié une publicité d'un goût déplorable : « Pour suivre un régime efficace, épousez DSK ! » Mais comment l'épouser ? Il faut qu'il obtienne le divorce, d'abord. Et Anne Sinclair n'est pas prête à le lâcher. Il est vrai qu'on peut devenir sa petite amie, mais c'est sans garantie. Il faut l'épouser pour être sûre de perdre quelques kilos quand on le mettra en prison. Non, ce n'est pas vrai. Même ses escapades peuvent vous faire maigrir à vue d'œil, surtout si le monde entier est au courant de ce qui se passe. Et si, tout d'un coup, il s'assagit et oublie ses frasques, si sa chair devient trop flasque, il faudra lui trouver des petites amies dans la rue. Vous lui trouvez une petite amie et vous la mettez dans sa chambre. Vous élargissez le trou de la serrure et un journaliste photographie la scène en toute tranquillité. La photo paraît dans les journaux ; DSK est menotté une fois de plus. Il s'habitue de plus en plus aux menottes.

Vous maigrissez, vous maigrissez ; il est facile de maigrir avec DSK. Il se sent tout le temps menacé et vous vous inquiétez pour lui. Il dit que le représentant de la Russie au FMI le surveille de très près. « Et vous savez ce qui se passe quand les Russes vous surveillent », dit-il en levant l'index. Ensuite il regarde autour de lui et s'il entend quelques mots prononcés en

russe, il dit : « Ils sont déjà là. Ils sont toujours là ! » Il dit qu'il voit des parapluies partout. « Quels parapluies ? demande sa femme.

- Tu ne sais pas comment ils agissent ? Tu n'as pas entendu parler des parapluies empoisonnés ? On vous fait une petite pique et vous mourez aussitôt.

- Je pensais qu'ils étaient bulgares, dit sa femme.

- Ils sont russes, ils sont russes. Tout ce qui est bulgare est russe. Les Bulgares sont de connivences avec les Russes.

- Et les Français ? dit sa femme.

- Les Français ont des parapluies, eux aussi. Et pourtant il ne pleut pas en France comme à Londres. Pourquoi portent-ils des parapluies ? C'est sûrement Sarkozy, c'est sûrement Sarkozy.

- Je croyais qu'il était hongrois et pas bulgare ? D'ailleurs, c'est son garde du corps qui tient ses parapluies.

- C'est lui qui me tuera. Ou il m'enverra une femme de chambre avec un parapluie en forme de balai.

- Tu penses qu'un balai peut être empoisonné ? dit sa femme.

- Même un aspirateur peut être empoisonné, répond-il.

- Alors ne crains rien », dit-elle tout en maigrissant.

Elle part pour Paris et cède la place à une femme de chambre qui fait la lecture à son mari.

4

DSK dit à la femme de chambre qu'il lui faut faire la lecture. « C'est une de tes obligations. As-tu vu le film *Le Journal d'une femme de chambre* ? Non ? Tu ne connais même pas Buñuel ? Tu ne sais rien, ma petite. Tant mieux, tant mieux. Tu sais lire – c'est l'essentiel. Lis-moi ça. » Il lui tend un livre. Elle l'ouvre et lit :

Tiens, me dit-il, en me faisant empoigner un outil si monstrueux que mes deux petites mains pouvaient à peine l'entourer, tiens, mon enfant, ceci s'appelle un vit, et ce mouvement-là, continuait-il en conduisant mon poignet par des secousses rapides, ce mouvement-là s'appelle branler. Ainsi, dans ce moment-ci, tu me branle le vit. Va, mon enfant, va, vas-y de toutes tes forces. Plus tes mouvements seront rapides et pressés, plus tu hâteras l'instant de mon ivresse. Mais observe une chose essentielle, ajoutait-il en dirigeant toujours mes secousses, observe de tenir toujours la tête à découvert. Ne la recouvre jamais de cette peau

que nous appelons le prépuce : si ce prépuce venait à recouvrir cette partie que nous nommons le gland, tout mon plaisir s'évanouirait.

« Alors, mon petit. Tu as tout compris ?

- Il n'y a rien à comprendre, Monsieur. Je sais tout ça.

- Ah bon ? Alors commençons. Mais ne dis à personne que tu as *fait* quelque chose. Tu as *lu* quelque chose, rien d'autre.

- Comment ça ?

- Si tu dis, par exemple : 'Il m'a fait empoigner un outil si monstrueux que mes deux petites mains pouvaient à peine l'entourer', je dirai que tu me faisais la lecture, que le marquis de Sade l'a écrit et je n'ai rien fait. Tu comprends ?

- Oui.

- Il n'est pas interdit de faire de la lecture et de lire le marquis de Sade. Je dirai : 'Je ne peux plus lire parce que ça me fatigue les yeux.'

- Oui.

- Tu dis 'oui', mais tu penses 'non', je parie.

- Non.

- Continuons.

- Quoi ?

- La lecture. »

Il lui montre un autre passage. Elle se met à le lire à haute voix :

J'y allais de si bon cœur et j'observais si bien tout ce qui m'était enjoint que le monstre, vaincu par des secousses aussi pressés, vomit enfin toute sa rage et me couvrit de son venin. Etienne alors parut transporté du délire le plus voluptueux. Il baisait ma bouche avec ardeur, il maniait et branlait mon con et l'égarement de ses propos annonçait encore mieux son désordre.

« Je m'appelle Etienne, dis DSK. Dorénavant, tu m'appelles Monsieur Etienne. Tu m'écoutes ?

- Oui, Monsieur.

- Oui, Monsieur Etienne.

- Oui, Monsieur Etienne.

- J'ai l'impression que nous sommes en retard sur la lecture. Tu lis et il ne se passe rien. Ce n'est pas pour ça qu'on lit des livres. Tu sais ce que disait Goethe ?

- Non, Monsieur.

- Non, Monsieur Etienne.

- Non, Monsieur Etienne.

- Il disait : 'Je déteste toute connaissance qui ne me pousse pas à l'action.' Tu comprends ?

- Oui, Monsieur Etienne.

- Tant mieux. Vas-y. »

Le spectacle commence. Elle empoigne tout ce qu'elle peut et secoue le corps de DSK. Il pense : « Je dirai que j'étais secoué. 'J'ai été secoué par mes amours', écrit Proust. C'est un grand écrivain. Il sait de quoi il parle. Il n'est pas interdit de lire Proust. Il n'est pas interdit non plus d'éprouver ce qu'il a éprouvé. Proust a été secoué, moi, j'ai été secoué. J'aime Proust. On ne vous menotte pas pour ça. »

Célestine V continue à secouer DSK. « Secoue-moi comme un prunier », dit-il. Elle le secoue comme un prunier. Elle continue à le secouer comme un prunier pendant une dizaine de minutes. Alors on passe au deuxième stade du processus. DSK vomit et dit n'importe quoi. Il prononce des mots séparés ; il parle sans rime ni raison. Ensuite il passe aux syllabes ; il n'y a que des syllabes que l'on entend. On entend : « To, tu, mu, zou, ro, pri, bi... » Célestine ne comprend rien, mais elle est censée ne rien comprendre. Elle attend la fin du processus qui se termine enfin.

La lecture reprend, comme s'il fallait toujours faire quelque chose ; comme si l'on ne pouvait pas dormir et faire de beaux rêves.

« Le beau visage, s'écria-t-il, la jolie petite figure de putain ! Comme je vais l'inonder de foutre ! A sacredieu ! » Et dans l'instant les écluses s'ouvrirent, le sperme éjacula, et toue la physionomie de ma sœur, et principalement le nez et la bouche, se trouvèrent couverts des preuves du libertinage de notre homme.

« Qu'est-ce que tu lis là ? dit DSK.

- Ce que vous m'avez montré, Monsieur Etienne.

- J'ai dû inverser l'ordre. Non, ce n'est pas ça. Il y a quelque chose qui cloche. Montre-moi ton visage. Oui, c'est un beau visage, mais je ne vois pas de traces de sperme sur ton visage.

- Monsieur m'a dit qu'il ne fallait pas laisser de traces de ce que nous faisons.
- J'ai dû parler de la moquette, de ton chemisier. Tu as confondu ton visage avec ton chemisier.
- Je ne sais pas, Monsieur.
- Monsieur Etienne.
- Monsieur Etienne.
- Je ne suis peut-être pas Monsieur Etienne. Qui suis-je aujourd'hui ? Tu as une petite idée ?
- Non, Monsieur.
- Mais tu m'as fait de la lecture pendant trois heures. Ne te souviens-tu pas de ce que tu as lu ?
- Non, Monsieur.
- Te souviens-tu de ce que tu as fait ?
- Oui, Monsieur. »

Le dialogue dure une bonne demi-heure. On se dit que le passe-temps de DSK est dégradant. Mais personne ne peut juger le temps ou ceux qui l'emploient sans connaître la nature du temps. Et personne ne connaît sa nature, pas plus que la nature humaine. De quoi peut-on parler dans ces circonstances ? Vous allez mourir, même si vous n'êtes pas en prison. Pourquoi ne pas mourir de cette façon ? Vous ne faites de mal à personne. Une femme de chambre vous fait la lecture. Ensuite elle passe à l'action. Elle consent à cette action, sinon elle passerait son temps autrement. Elle vous secoue, vous éjaculez et vous couvrez son beau visage de votre sperme. Il se peut que ce soit votre passe-temps ordinaire. Vous mourez et vous vous amusez comme vous pouvez. Il n'y a pas de mal à cela.

Mais les autres pensent autrement. On vous passe des menottes ; on vous emmène quelque part. Les enquêteurs du Special Victims Squad veulent savoir si les deux protagonistes se connaissaient avant les faits, dans l'hypothèse d'une relation consentie. « Oui, je connais ma femme de chambre depuis qu'elle est entrée à mon service.

- Quand est-elle entrée à votre service ?
- Je ne me souviens pas exactement. Ma femme doit le savoir.
- Votre femme est donc au courant ?
- C'est elle qui a engagé cette femme de chambre.
- Elle est donc votre complice ? »

On arrête Anne Sinclair. Elle ne comprend pas ce qui se passe ; elle ne croit pas une seconde à ce qui se passe. On ne lui passe pas de menottes ; on l'interroge tout simplement.

« Connaissez-vous cet homme ?

- Oui, c'est mon mari.
- Pourquoi avez-vous engagé une femme de chambre ?
- Parce qu'il faut que quelqu'un s'occupe de nos nombreuses maisons.
- Pourquoi cette femme de chambre et pas une autre ?
- Parce qu'elle m'avait l'air efficace.
- Dans quel domaine ?
- Elle ne casse rien.
- Et votre mari ? »

Le processus commence. Ce n'est pas encore le procès, mais il est en marche et il se passe beaucoup de choses. Alan Dershowitz dit : « A New York, il n'est pas simple de s'en prendre à une migrante qui a décidé de faire sa vie aux Etats-Unis ; de nombreux jurés s'identifieront davantage à elle qu'à l'accusé, un membre de cette élite politico-financière qui, depuis le krach de l'automne 2008 en particulier, a une image épouvantable.

- Ca n'a rien à voir, dit DSK. Elle me faisait de la lecture. Il n'est pas interdit de lire. Il n'est pas interdit d'écouter quelqu'un.

- Vous souffrez d'un handicap majeur : vous êtes français ! dit Alan Dershowitz.

- Et alors ? Il y a beaucoup de Français sur terre. Vous n'allez pas les mettre en prison – pas tous, en tout cas.

- Vous sous-évaluez la gravité des faits qui vous sont reprochés et le risque très réel d'aller en prison.

- J'ai déjà été en prison, dit DSK. J'en suis sorti.

- Si vous y allez encore, vous n'en sortirez plus. »

Les jurés s'identifient tantôt à Ophélie, tantôt à DSK. Ils se sentent beaucoup plus proches d'Ophélie et c'est pour cela qu'ils veulent s'identifier plutôt à DSK. À quoi bon s'identifier à une femme de chambre ? On s'identifie aux milliardaires, pas aux travailleurs. S'ils s'identifient à Ophélie, ils deviennent pauvres et on risque de les violer dans une suite occupée par un richard. Ils ne veulent violer personne, mais il vaut mieux tout de même s'identifier à celui qui domine la situation. Il y a des jurés qui se disent que pour rien au monde ils ne violeraient une femme de chambre ou qui que ce soit : le viol est un crime. D'après eux, il vaut mieux être violé que violeur : votre conscience reste en paix. Vous êtes en paix avec vous-même et c'est ce qui compte dans la vie. Ils se demandent pourtant s'ils seront en paix avec eux-mêmes en cas de viol. « Si on nous viole, nous serons sans doute traumatisés », se disent-ils. Ils se disent aussi qu'un choc pareil risque de se prolonger

indéfiniment. Il faudra beaucoup d'argent pour en venir à bout. Mais l'argent sera fourni par l'agresseur ou par sa femme. Pas de souci !

C'est ainsi qu'ils réfléchissent et la balance penche tantôt du côté de DSK, tantôt du côté d'Ophélie. On se dit : « Tiens, la balance penche du côté d'Ophélie. » Tout d'un coup, un mouvement imperceptible se produit et l'on constate que la balance s'est penchée du côté de DSK. Puis on oublie ce que cela signifie. « Si la balance penche du côté de DSK, cela veut dire qu'il est coupable. » disent les uns. « C'est le contraire », disent les autres.

Ophélie est pauvre ; DSK est riche. En France on dit que les riches doivent payer. En Amérique on dit que personne ne doit payer : ce sont les autres qui payent toujours. Vous ne dépensez rien et vous gagnez beaucoup d'argent. Cette vie plaît à tout le monde ; on l'appelle « le rêve américain ». Les gens rêvent tout le temps et DSK les rejoint pour rester « tendance ». Il rêve des lectures qu'il a entendues chez lui, dans son riad et ailleurs. Il ne peut tout de même pas demander à sa femme de lui lire le marquis de Sade à haute voix. Et même si elle s'exécute, il n'y aura pas de suite.

Au procès, on lit deux extraits du roman intitulé *Les 120 journées de Sodome* :

C'était un homme d'environ cinquante ans. À peine fut-il entré que, sans préliminaire, sans caresse, il fit voir son derrière à ma sœur qui, au fait de la cérémonie, le fait pencher sur un lit, s'empare de ce vieux cul mou et ridé, enfonce ses cinq doigts dans l'orifice et se met à le secouer d'une si furieuse force que le lit en craquait. Cependant notre homme, sans jamais montrer autre chose, s'agite, se secoue, suit les mouvements qu'on lui donne, s'y prête avec lubricité et s'écrie qu'il décharge et qu'il jouit du plus grand des plaisirs. L'agitation avait été violente à la vérité, car ma sœur en était en nage.

Il me retourna et leva méthodiquement mes cotillons par-derrière. En cette posture, me conduisant lui-même et tenant toujours mes jupes levées, pour voir les mouvements de mon cul en marchant, il me fit approcher du lit, sur lequel il me coucha à plat ventre. Alors il examina mon derrière avec la plus scrupuleuse attention, se garantissant toujours avec une main de la perspective du con qu'il me paraissait craindre plus que le feu.

« Je proteste, votre Honneur, dit l'avocat de DSK. Ces extraits ne se rapportent pas à la vie de mon client. Il est vrai qu'il aime la littérature française et Sade en fait partie. Il admet aussi qu'il aime le style de Sade, mais pas ce qui est écrit. Le style compte énormément pour les Français. S'ils aiment le style de tel ou tel écrivain, ils oublient le sens de ses œuvres. Mon

client aime le style et ne fait aucune attention au sens. C'est pour cela qu'il a demandé à sa femme de chambre de lui lire quelques extraits de ce roman.

- Je proteste, votre Honneur, dit le procureur. La lecture de ces extraits prouve que le style a eu trop d'influence sur le comportement de l'accusé. À un moment donné, il a oublié le sens moral. Et cet oubli va lui coûter cher, j'espère. Je vous demande de me permettre de continuer la lecture.

- Je n'ai rien contre la suite, dit l'avocat de DSK. L'auteur dit que son héros dissimule le vagin de sa victime. Ça n'est jamais arrivé à mon client. Il y a beaucoup de témoins qui sont prêts à confirmer ce fait indiscutable.

- Continuez la lecture, dit le juge. J'aime assez le style de cet écrivain. »

Enfin, m'ayant avertie de dissimuler tant que je pourrais cette indigne partie (je me sers de son expression), de ses deux mains il mania longtemps et avec lubricité mon derrière. Il l'écartait, il le resserrait, quelquefois il y portait sa bouche, et je la sentis même, une fois ou deux, directement appuyée sur le trou ; mais il ne se touchait point encore, rien ne paraissait. Se sentant pourtant pressé apparemment il se disposa au dénouement de son opération. « Couchez-vous tout à fait à terre, me dit-il, en voyant ma docilité. Et alors, prenant un tabouret, il le plaça entre mes jambes et vint s'asseoir dessus, de manière à ce que son vit, qu'il sortit enfin de sa culotte et qu'il secoua, fût pour ainsi dire à la hauteur du trou qu'il encensait. Alors ses mouvements devinrent plus rapides. D'une main il se branlait, de l'autre il écartait mes fesses, et quelques louanges assaisonnées de beaucoup de jurements composaient ses discours : « Ah ! sacredieu ; le beau cul, s'écriait-il, le joli trou, et comme je vais l'inonder ! » Il tint parole.

« Cette lecture est interminable et ne rime à rien, pensent les jurés. Il veut nous endormir ou quoi ? On sait qu'il l'a sodomisée. Qu'il le fasse comme ci ou comme ça, ça n'a pas d'importance. C'est le fait qui compte et le fait est là. » Puis les jurés se divisent en plusieurs groupes. Les uns disent : « La sodomisation n'est pas un crime parce que la procréation en est exclue. Seuls les enfants comptent dans la vie, et si un enfant ne peut pas naître sous cette condition déshonorante et malsaine, il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Bref, il n'y a pas de crime.

- Vous avez tort, disent les autres. Il l'a attaquée, il l'a violée. Qui plus est, il l'a violée par derrière. Un soldat honnête n'attaque pas son ennemi par derrière. Il lui fait face, sinon le combat est inégal. Il gagne, il tue son ennemi, mais il est déshonoré et ses camarades le

méprisent. Et puis il prend un tabouret, ce qui humilie encore plus sa victime. Sa victime, quelle que soit son origine, n'est pas un objet. On ne traite les êtres humains ni comme des objets ni avec des objets. Si on se limite à son propre corps, à l'un de ses membres – d'accord, c'est humain. Mais le tabouret nous choque.

- On ne peut pas dire que l'accusé n'ait pas de qualités, disent ceux qui appartiennent au premier groupe. Souvenez-vous de la dernière phrase ? Il a tenu la parole. Un homme qui tient sa parole n'est entièrement mauvais. »

Et puis un homme se lève et dit : « Vous venez de parler de l'importance que les enfants ont dans notre vie, dans la vie de la communauté. L'accusé s'intéresse au postérieur au détriment de l'organe qui nous assure l'immortalité par l'intermédiaire de nos enfants. Comment peut-on acquitter cet homme ? Il ne veut pas participer à la procréation, à la création de l'avenir. Il méprise l'humanité. Il ne doit pas vivre parmi nous.

- Rassurez-vous », dit le procureur. Et il lit un autre passage assommant :

Alors le vieux libertin, s'approchant de moi, me baisa deux ou trois fois sur la bouche. D'une de ses mains conduisant la mienne, il me fit sortir de sa braguette un engin qui n'était rien moins que bandant, et agissant toujours sans trop parler, il défit mes jupons, me coucha sur le canapé, ma chemise relevée sur ma poitrine, et s'établissant à cheval sur mes cuisses, qu'il avait placées dans le plus grand écartement possible, d'une de ses mains il entrouvrait mon petit con tant qu'il put, tandis que de l'autre il se manualisait dessus de toutes ses forces. « Le joli petit oiseau, disait-il en s'agitant et en soupirant de plaisir, comme je l'apprivoiserais si je pouvais encore ! mais je ne peux plus ; j'aurais beau faire, en quatre ans le bougre de vit ne roidirai pas. Ouvre, ouvre, ma petite, écarte bien. »

Alors les jurés ne savent plus que faire. S'ils le pouvaient, ils ne feraient rien du tout – en tout cas, pas dans la salle de l'audience. Ils iraient à la maison et regarderaient la télévision. Mais il ne leur est pas permis de quitter la salle. Et même quand le juge menace de faire vider la salle, cela ne les concerne pas. Ils restent où ils sont parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement. Alors ils réfléchissent : ils n'ont rien d'autre à faire. Ils ne pensent plus aux enfants ; ils pensent à la femme de chambre.

Quelques maisons et des cases perdues ; quelques falaises abruptes. Ni eau, ni téléphone, ni électricité, sans parler d'hôtel de luxe. Il n'y a pas de riads non plus. Qu'y a-t-

il ? Il y a un hameau isolé au nord de la Guinée. C'est là qu'Ophélie est née. Elle fait partie de la communauté peule ; moi, je n'ai jamais entendu parler de cette communauté. J'ai entendu parler de DSK mille et une fois, mais je n'ai jamais entendu parler d'aucune communauté guinéenne. Est-ce juste ? C'est grâce à DSK que j'ai finalement entendu parler de cette communauté. De plus, j'en parle moi-même, ne serait-ce qu'en passant.

Le hameau comprend sept maisons « en dur ». Je ne comprends pas ce que veut dire « en dur ». Il est dur de comprendre les communautés dont on n'a jamais entendu parler. C'est une des sœurs d'Ophélie qui a construit une de ces maisons. Elle ne l'a pas *fait* construire ; elle ne l'a pas achetée pour quatre millions de dollars. Elle l'a construite elle-même et les jurés le savent. L'avocat d'Ophélie insiste là-dessus : « C'est elle qui a construit cette maison. C'est elle qui a construit cette maison. Elle l'a construite de ses propres mains. »

Au bord d'une rivière, il y a une dizaine de cases en torchis. Par contre, il n'y a pas de route pour y accéder. Il y a une dizaine de cases, mais il n'y a pas de route. On vient à pied : la Porsche où DSK est monté un jour ne pourrait pas y parvenir. Par conséquent, les occupants de cette Porsche ne pourraient jamais voir ces cases, s'ils ne savaient pas marcher. Il va sans dire qu'ils n'ont aucune envie de voir ces cases parce qu'elles ne sont même pas pittoresques. Les occupants de la Porsche font du tourisme, mais pas à l'endroit où Ophélie est née.

Oui, elle y est née ainsi que son père et son demi-frère. Elle y a vécu jusqu'à treize ans. Son oncle dit qu'elle n'était pas turbulente. Quand un pilote parle d'une zone de turbulence, il ne pense jamais à Ophélie. Beaucoup de gens pensent à Ophélie actuellement, mais si l'on mettait tous ces gens dans un avion et si cet avion traversait une zone de turbulence, tous ces gens ne penseraient plus à Ophélie. C'est sans doute le seul moyen d'oublier Ophélie. Malheureusement DSK ne peut prendre un avion en ce moment ; il est donc poursuivi par ses cauchemars. Il est littéralement *hanté* par l'image d'Ophélie.

Jusqu'à treize ans elle vit dans cette cabane ; ensuite elle va à Labé, ville principale du Fouta-Djalon, située à environ 80 kilomètres. Elle y est allée à pied. Elle se marie à Tchiakoullé – qui me rappelle Tchaïkovski – avec le fils d'un riche marabout peul. Elle a 17 ans à ce moment-là ; elle n'est pas encore aux Etats-Unis.

« Peu importe où elle est, dit un juré. Son mari était riche. Il a dû lui laisser une fortune. Elle avait de l'argent, mais elle voulait en avoir plus. C'est un instinct compréhensible.

- Vous voulez dire qu'elle a violé DSK ? dit un autre juré.

- C'est peut-être lui qui l'a violée. Elle lui soutire de l'argent. Il la viole, elle le vole. C'est la vie. C'est la justice. »

Elle donne naissance à une fille, mais son mari ne survit pas à cet événement, comme si c'était lui qui devait mourir en couche. « Quelqu'un meurt toujours en couche dans ces contrées, dit l'avocat d'Ophélie. Cette fois, c'était son mari. » Elle part alors aux Etats-Unis avec son enfant qui, selon elle, doit avoir un avenir radieux. Et les Etats-Unis sont radieux – elle n'en doute pas. Donc, grâce à l'aide financière d'une de ses sœurs, elle part aux Etats-Unis.

« Elle n'était pas si riche que ça, dit un juré. Elle n'avait pas assez d'argent pour un billet d'avion.

- Elle voulait peut-être voyager en première classe, comme DSK, dit un autre juré. Moi aussi, j'aimerais voyager en première classe.

- Moi aussi, dit un autre juré. »

Tous les jurés sont d'accord sur ce point. L'espace d'un instant, ils oublient Ophélie. Puis un juré se souvient que le père d'Ophélie était pauvre. « C'est pour ça qu'elle n'avait pas assez d'argent pour s'acheter un billet d'avion », dit-il. Son père était un cultivateur pauvre, mort en 2009 à l'âge de 90 ans. C'était un dignitaire musulman respecté. À tout prix, Ophélie veut préserver l'héritage spirituel de son père. « Quand on n'a pas d'héritage matériel, on préserve l'esprit », dit un juré.

Ophélie fréquente l'école coranique de Tchiakoullé, où elle apprend et récite, en arabe, les versets du Coran. « Elle le fait sous une véranda, dit un juré.

- Et alors ? dit un autre juré.

- C'est un signe de richesse. »

Ophélie est la dernière de six enfants – trois garçons, trois filles. Elle est née d'un des mariages de son père qui avait deux épouses. Les jurés ne sont pas contents. Ils se disent que DSK n'avait que deux épouses avant d'épouser Anne Sinclair. Mais il n'avait pas toutes ces épouses en même temps ; elles ne partageaient pas son lit à la même heure. Elles se sont succédé dans sa vie sans se bousculer, tandis que le père d'Ophélie avait deux épouses en même temps. Ils déjeunaient ensemble ; ils couchaient ensemble. Quelqu'un dit que les musulmans peuvent avoir quatre épouses en même temps. Alors on discute des dimensions du lit et on se perd en calculs. Si j'étais un juré, je dirais que je suis frappé par les dimensions du lit de Liszt que j'ai vu à Weimar. On sait que Liszt avait beaucoup de petites amies qui l'adoraient et ne voulaient pas passer une seule minute loin de lui. Je ne suis pas sûr qu'ils aient couché tous dans le même lit, mais il est certain que le lit que l'on voit à Weimar est trop petit – même pour une seule personne. J'aurais peur de dormir dans ce lit parce que je n'aime tomber ni dans mon sommeil ni à l'état de veille. Liszt ne tombait peut-être pas, autrement il

aurait acheté un lit plus spacieux. Il ne se retournait peut-être jamais dans son lit ; il ne faisait pas de cauchemars. Sa conscience était en paix : il ne violait pas les femmes. Ce sont les femmes qui le violaient et il les laissait faire car il était très gentil.

Le demi-frère d'Ophélie ne parle plus à sa demi-sœur. Ils ne sont pas brouillés : on ne peut pas se brouiller avec Ophélie qui est la gentillesse même. Ils ne se parlent pas, c'est tout.
« C'est un mauvais signe, dit un juré.

- Pourquoi ? dit un autre juré.

- Ça ne veut rien dire, dit un autre juré. Voulez-vous que je vous raconte une histoire ? Une femme est enceinte. Elle donne naissance à un garçon. Le garçon grandit, mais il ne parle pas. Il a déjà quatre ans, mais il ne parle pas. Quand il a six ans, il se produit un accident pendant un dîner de famille. Un morceau du plafond s'apprête à tomber sur la tête de la grand'mère. 'Attention !' dit le garçon. C'est le premier mot qu'il prononce. La grand'mère évite le morceau de justesse. 'Pourquoi n'as-tu rien dit jusqu'ici ?' dit la famille. 'A quoi bon parler pour ne rien dire ?' dit le garçon. La plaignante et son frère se sont parlé après les décès de leur père. C'était une bonne occasion pour se parler.

- Son oncle ne communique pas avec elle non plus, dit un autre juré. Après son départ, il n'a jamais reçu de courrier, de photo, rien.

- Elle aurait pu lui envoyer une photo de DSK, dit un autre juré.

- Elle l'enverra peut-être, dit un autre juré.

- Elle lui enverra peut-être le fameux morceau de moquette, dit un autre juré.

- C'est trop lourd, ça coûte trop cher, dit un autre juré.

- Elle ne l'enverra pas par DHL, dit un autre juré. L'oncle peut attendre quelques jours de plus.

- Le temps passe », dit un autre juré.

Ils passent en revue les résidences de DSK et lisent son journal où elles sont décrites par le menu. Ensuite ils s'occupent une fois de plus d'Ophélie, de sa résidence, de l'appartement qu'elle loue à New York. Il paraît que la maison où elle habite est pleine de Sida : tous les habitants de cette maison souffrent de cette maladie. Tous les habitants sans exception, paraît-il. On ne vous laisse pas louer un appartement dans cette maison si vous ne souffrez pas du Sida. C'est une sorte de laissez-passer. Vous montrez le certificat et on vous dit : « D'accord, vous pouvez louer un appartement dans cette maison. D'ailleurs, cet appartement ne vous coûtera pas très cher. Mais attention – personne ne peut vivre avec vous dans cet appartement. Personne à l'exception de malades qui souffrent du Sida. »

Alors les jurés se disent que la fille d'Ophélie souffre du Sida, elle aussi. « Telle mère, telle fille », dit quelqu'un. O.K. Et DSK ? Souffre-t-il de la même maladie ? Après tout, il a approché Ophélie ; son pénis est entré en contact avec sa bouche. Sa bouche était pleine de Sida et le pénis de DSK était par conséquent en plein Sida. Ils se disent que ce n'est pas la peine de condamner un homme qui souffre du Sida car il va mourir de toute façon. En tout cas, il ne vivra pas 74 ans. Il ne vivra même pas dix ans. Alors les charges n'ont plus de sens. Ils se disent qu'il s'est condamné lui-même. C'est un suicide politique ; c'est un suicide tout court. Il ne voulait pas devenir président de la République ; il ne voulait pas vivre du tout. Il ne veut toujours pas vivre. « Mais il ne se suicide pas », dit quelqu'un. Cela ne veut pas dire qu'il n'est pas malade. S'il a le Sida, ce n'est pas la peine de se suicider. On ne se suicide pas deux fois, à moins qu'on rate le premier suicide. Il ne l'a pas raté puisque il a attrapé le Sida. Donc, il est déjà mort : ceux qui ne ratent pas leur suicide sont morts.

« Mais vous êtes sûr qu'il l'a violée ? Pourquoi a-t-il téléphoné alors ?

- Voleurs téléphonent tout le temps. Ces deux actes ne sont pas incompatibles.

- Je parle du coup de téléphone qu'il a passé à l'hôtel. Il a dit qu'il avait oublié son portable. D'ailleurs il ne l'avait pas oublié. Peu importe – il a téléphoné, c'est ce qui compte. C'est comme ça qu'on l'a trouvé.

- Je vois ce que vous voulez dire. Les coupables ne téléphonent pas aux hôtels où ils ont violé les femmes de chambre.

- Alors il n'est pas coupable.

- Alors il n'est pas malade.

- Alors il faut le condamner.

- Attendez, attendez. S'il n'est pas coupable, il ne doit pas aller en prison. Dans nos prisons il n'y a que des criminels.

- Attendez, attendez. Avez-vous entendu parler des femmes qui ont déjà contacté les enquêteurs à New York pour discuter de rencontres agressives ou potentiellement coercitives ?

- Quelles rencontres ?

- Des rencontres avec DSK.

- Ah bon.

- Condamnons-le. »

La balance penche une fois de plus. On sait de quel côté elle est actuellement ; on ne sait pas ce qu'elle deviendra dans quelques minutes. Mais ces minutes ne sont pas encore là. Donc, on regarde la balance et on pense que tout est terminé.

6

Je lis la description du riad de DSK dans *L'Express* et je me dis qu'elle ne correspond pas tout à fait à celle qu'en donne DSK lui-même dans son journal.

Je mets en ligne de compte de délices ses édifices somptueux, ses belles allées à se promener, ses étuves, et encore plus, ses tableaux et peintures, et ses statues, et la curiosité grande qu'il avait de tels arts et de tels ouvrages qu'il amassait de tous côtés à gros frais et grandes dépenses, abusant excessivement à cela de la richesse plantureuse et ample qu'il avait acquise dans les charges et guerres qu'il avait maniées ; tellement qu'aujourd'hui que la superfluité a pris depuis si grand accroissement, encore compte-t-on les jardins que fit faire Lucullus entre les plus somptueux et les plus délicieux qu'aient les empereurs. Et pourtant Tubéron le philosophe stoïque, ayant vu les superbes ouvrages qu'il faisait faire auprès de Naples le long de la marine, là où il y avait des montagnes percées à jour, et suspendues à voûtes, et de grands fossés cavés à force, pour faire passer et courir la mer à l'entour de ses maisons, et y nourrir du poisson, et des logis qu'il faisait fonder et bâtir dans la mer même, il l'appela Xerxem-Togatum, comme s'il eût voulu dire le Xerxès romain [parce que jadis Xerxès fit ainsi fendre le mont Athos, et y caver un canal pour passer ses navires].

Il est clair qu'il s'agit d'une autre maison et d'un autre empereur : les collaborateurs de DSK l'appelaient « l'empereur ». Mais nous ne savons pas combien de portes il y a dans le riad de DSK ; et nous ne savons pas ce qu'il y a derrière ces portes. Il y a peut-être la mer et des montagnes percées à jour. C'est pour cela qu'il note juste au-dessus de la citation que j'ai citée : « C'est mon riad, mon jardin, mes montagnes, ma mer, mes tableaux, mes objets d'art. Où sont-ils maintenant ? Dans ce livre, dans le livre de Plutarque. »

Il continue à citer Plutarque :

Il y avait bien aussi d'autres lieux de plaisance dans le territoire de Rome, auprès de Tusculum, où il y avait de grandes salles et galeries ouvertes à jour de tous côtés, dont on pouvait voir au loin tout à l'environ. Pompé, y étant allé quelquefois le voir, le reprit, disant qu'il avait bien devisé et accoutré son logis pour l'été, mais que pour l'hiver il était inhabitable. Lucullus s'en prit à rire, et lui répondit : « Estimes-tu donc que j'ai moins de sens et d'entendement que n'ont les cigognes et les grues, et que je ne sache bien, selon les saisons, changer de demeure et de maison ? »

Et DSK d'ajouter : « En effet, il y avait d'autres lieux. Notre maison à Washington, par exemple. Il y avait aussi un jardin et des terrasses. Il y avait une mer imaginaire. Mais on pouvait y nager. On changeait de résidence selon les saisons ; et les saisons changeaient d'après nos goûts et nos couleurs. C'est moi qui gouvernais les saisons et les paysages. Que font-ils sans moi ? »

« Pauvre homme, pauvre homme », disent les Français. Pas tous, pas tous. Certains ne disent rien du tout ; les autres disent des méchancetés. On rigole, on se moque de lui. On se souvient du *perp (perv) walk*. Certains ne savent pas ce que c'est ; alors on leur explique tout. On dit qu'il s'agit d'humilier les auteurs de « crimes en col blanc », les crapules et les requins de Wall Street. DSK est un requin, mais c'est un requin français. Peu importe, il marchait comme tous les autres, comme tous les criminels qui se font prendre à New York. Ainsi on renforce l'image et la stature de la loi. DSK ignore la loi ; et pourtant il est juif. Bon, on lui montre ce qu'est la loi. La loi, c'est la loi, comme dit Fernandel. Il sent la loi sur ses poignets : n'oublions pas les menottes. Il sent la loi dans ses orteils. Il marche le long de la loi vers le juge qui l'attend. Où est Kafka pour nous décrire cette scène ? Son héros attend pour être admis dans l'enceinte de la loi. DSK s'y promène, les mains derrière le dos. Qui est notre héros ? DSK, naturellement. Il a franchi la porte de la loi ; il connaît la loi. Et la loi le connaît. Ils se reconnaissent.

Les caméras sont là, les micros aussi. On livre au public le visage et la démarche de DSK qui est en train d'apprendre la loi. Son papa lui dit : « Mon fils, il y a différentes façons d'apprendre la loi. Ne te fais surtout pas prendre à New York où tu apprendras la loi à tes dépens. Apprend-là plutôt à la maison, à la synagogue. » Hélas, le fils n'a pas écouté son papa. Néanmoins, à la longue, il a appris la loi. Plus le suspect est riche, puissant ou célèbre, plus le *perp walk* est mis en scène. Le spectacle intitulé *DSK* est grandiose car sa femme est riche. Aujourd'hui elle est moins célèbre et puissante que lui, mais elle est beaucoup plus riche que n'importe quel juré. Donc, DSK marche à l'intérieur de la loi. (Il faut l'écrire avec un L majuscule.) Certains Français rigolent ; d'autres s'indignent.

Les indignés disent que DSK est présumé innocent, qu'il n'est pas encore coupable. Il l'est peut-être, mais il n'est pas reconnu comme tel. Il faut des mois et des mois pour le prouver. Alors foutez-lui la paix pendant ces quelques mois. On n'humilie pas notre gloire nationale de cette façon, disent les Français ou plutôt certains d'entre eux. Les gloires sont glorifiées, pas humiliées, rappellent-ils. Les Américains sont comme ça ; il n'y a rien à faire. Il leur faut toujours du spectacle ; ils veulent leur Hollywood partout, même en prison. Surtout

en prison, disent certains. Les accusés marchent, s'arrêtent devant les juges. Les caméras sont là ; on les montre dans le monde entier. Pas tous, pas tous, disent certains. On ne montre pas n'importe qui. On montre DSK et on se moque de DSK. On ne se moque pas de n'importe qui. Il vaut mieux ne pas être riche, célèbre et puissant.

DSK note dans son journal : « Je ne sais pas s'ils ont raison ou tort. Oui, ils veulent humilier publiquement toute personne notoire qui est sortie du droit chemin. Je ne suis pas sorti du droit chemin parce que j'ai mon chemin à moi. Et je n'en sors pas. Il serait ridicule de sortir de ce chemin parce qu'il est à moi : personne d'autre ne peut suivre ce chemin. Et je ne dois pas laisser ce chemin tout seul. Un chemin qui se perd dans les bois est un chemin perdu. Je n'aime pas les chiens qui rôdent dans les villes à la recherche de nourriture. Un chemin perdu est un peu comme un chien errant. Je ne sais pas très bien ce que je veux dire par là. Je ne sais plus grand-chose. Je ne sais peut-être rien du tout. C'est le moment de dire que je ne sais rien. Peut-être suis-je devenu sage enfin. Ils disent que les puissants sont traités sur pied d'égalité avec les faibles. Hypocrites ! On ne montre pas les faibles à la télévision ; on ne les montre pas du doigt. Ils disent que le peuple souverain doit avoir accès à tout. Mais le peuple n'a pas accès aux faibles alors que toutes mes portes sont ouvertes. Le peuple souverain regarde mon jardin, mes montagnes russes et françaises, ma mer. Tous ces gens inconnus regardent mes labyrinthes et s'y perdent. Mais ils ne se sentent pas perdus. On profite de chaque occasion pour se moquer d'un homme qui chute – même s'il chute seulement dans les sondages. Je chute ailleurs et ma chute est aussi longue qu'une ascension. Essayez d'atteindre le ciel ; il faut des siècles pour y parvenir. Ma chute a été courte et en même temps elle dure autant qu'elle peut durer pour faire durer le plaisir de la chute. Ma chute, elle aussi, se moque de moi. Un poème exprimerait cela mieux que ma prose boiteuse. Un *perp walk* de ma prose. »

DSK écrit un poème :

*Je marche comme n'importe qui. Tout marche et
Rien ne passe. Rien ne se passe comme il faut. Il y a des ruines
Qui ne sont pas des villes où l'on peut
Se reposer sur un banc, dans un jardin public.
Il y a des jardins qui me sont inaccessibles car mon chemin
Ne passe plus par eux. Où passe-t-il ? Là où je passe.
Je passe et je ne passe pas. Il y a des gens qui arrivent
À passer à travers un prisme – comme une lumière*

*Ou comme un ange. Silence, silentio. Je passe
Par le trou d'une aiguille, par le trou.*

J'ai l'impression que la dernière ligne ou plutôt le dernier trou se réfère au sexe, pas aux évangiles. Mais laissons cela de côté ; il faut laisser tant de choses de côté pour arriver à la vérité ou à un semblant de la vérité. La vérité se cache dans un trou : il n'y a que des trous dans le monde. On passe par les trous, on y tombe, on y cache la vérité.

Voici la vérité. 10h51 : DSK fait son entrée dans la salle d'audience. Le vice-consul et une cinquantaine de journalistes l'attendent. En l'attendant, il regarde le drapeau américain et la devise « *In God we trust* ». (Les avocats de DSK, eux aussi, ont confiance en Dieu.) L'attente est terminée : DSK vient de faire son entrée dans la salle d'audience en gabardine noire et chemise claire. L'air hagard, mal rasé, il exécute le *perp walk* ; tout le monde applaudit. Il est vrai que son *perp walk* est digne de la grande tradition chorégraphique que le ballet russe perpétue et fortifie. Le procureur déclare que les tests ADN confirment la version de la femme de chambre. Il relate cette version et les micros enregistrent le récit du procureur. Le procureur dit que DSK est un personnage important et qu'il a tout intérêt à quitter les Etats-Unis. Tout le monde s'étonne : personne ne veut quitter les Etats-Unis parce que tout le monde veut y venir pour s'y installer. Mais le procureur insiste : l'accusé veut quitter les Etats-Unis pour ne pas aller en prison. En outre, il a les moyens financiers de quitter le pays et le peuple souverain qui visite sa cachette où la vérité scintille comme un diamant. « La France n'autorise pas l'extradition de ses ressortissants », dit le procureur d'une voix tonitruante. Tout le monde applaudit de nouveau.

Telle est la vérité. Que peut-on dire du mensonge ? DSK ment sans doute quand il dit qu'il n'a pas touché Ophélie. Anne Sinclair ne dit pas la vérité quand elle dit qu'elle ne croit pas une seconde à ce qu'on raconte à propos de son mari. Mais elle croit ce que le *Wall Street Journal* a écrit : « L'arrestation de Dominique Strauss-Kahn est une humiliation personnelle pour l'homme politique français, mais c'est aussi une marque noire sur le FMI qui a choisi d'ignorer son comportement sexuel dans le passé. » Elle le croit parce qu'elle le voit de ses propres yeux. Elle sait que les yeux qui voient ce texte sont *ses yeux* : ils n'appartiennent à personne d'autre. Et ces yeux – les yeux qui se trouvent au-dessus de son nez – voient la suite de ce texte qu'elle n'aime pas beaucoup. « Les Français sont connus pour leur nonchalance légendaire à l'égard de l'appétit sexuel de leurs hommes politiques. Mais on doute que même les Français puissent rester blasés devant l'agression sexuelle d'une femme de chambre. » Le mot « blasé » me semble déplacé, mais on comprend le sens de la phrase : personne ne peut

rester indifférent face à ce crime. Et aucune traduction, si mauvaise soit-elle, ne peut effacer ce crime des annales de l'histoire.

L'avocat de DSK répète que son client n'a pas d'antécédent judiciaire. Oui, mais il y a un diction qui dit que la première fois est un bon début : tout commence un jour. Il y a tant de mondes possibles et ces mondes se matérialisent tôt ou tard. Le monde où DSK viole Ophélie a vu le jour au moment où elle est entrée dans sa suite. Certes, aucune femme de chambre d'origine guinéenne n'était entrée dans sa suite auparavant. Si, peut-être. Mais il n'était pas nu ; il n'était pas là. On nettoie ses suites tous les jours ; il n'est pas toujours là. Il loue des suites ; il y passe quelques heures, pas toute la journée. Il déjeune avec ses filles ; il dîne avec ses associés. Il fait toutes sortes de choses, cela va sans dire. Pourquoi devrait-il rester toute la journée dans sa suite ? Pour attendre une femme de chambre ?

L'avocat dit que son client a 62 ans. Et alors ? On est jeune à 62 ans. On vieillit plus lentement aujourd'hui ; on vit beaucoup plus longtemps. On vieillit, on vieillit, on vieillit, mais on reste étonnamment jeune. Tout est possible. On a trouvé du sperme un peu partout. À 62 ans on est capable de tout. Nous avons réponse à tout à cet âge que certains méprisent. Les femmes de chambre nous méprisent. Alors nous leur montrons de quel bois nous nous chauffons. « Nous nous chauffons de ce bois, disons-nous lorsqu'elles entrent dans notre suite. Voulez-vous voir ce bois ? Non ? Alors voyez ceci. » Nous leur montrons tout ce que nous avons. Voici notre réponse aux femmes de chambre.

L'avocat de DSK rétorque qu'il a quatre enfants. Et alors ? Bach en avait vingt-trois, si je ne me trompe. Bach n'aurait pas violé une femme de chambre, me dites-vous. Je n'en sais rien. Je sais que je ne sais rien, comme dit DSK. Mais je sais que Liszt aurait pu violer une femme de chambre, un millier de femmes de chambre. (Il faut que j'achète un livre sur Liszt pour pouvoir discuter à ce sujet.) Les compositeurs se ressemblent, donc Bach aurait pu violer une femme de chambre en Allemagne – pas au Sofitel, pas à New York.

L'avocat de DSK dit que son client est prêt à rester à New York chez sa fille. Est-il chez sa fille, notre cher DSK ? N'oublions pas sa prison dorée. Où est la vérité ? Ici, peut-être :

Une autre fois qu'il soupait tout seul, ses gens n'avaient apprêté qu'une table et moyennement à souper ; il s'en courrouça, et fit appeler celui de ses serviteurs qui avait charge de cela, lequel lui dit : « Pour autant, seigneur, que tu n'as envoyé semondre personne, j'ai pensé qu'il ne fallait déjà faire grand appareil pour le souper. – Comment, lui répliqua-t-il, ne savais-tu pas que Lucullus devait aujourd'hui souper chez Lucullus ?

C'est ainsi que DSK parlait aux gardes en prison.

7

Je cite *Le Point* : « La tension monte devant le commissariat. Pourquoi DSK est-il toujours à l'intérieur alors qu'il devait comparaître devant le juge qui doit décider s'il va être remis en liberté sous caution ou être placé en détention provisoire ? Il semble que le retard soit dû au fait que la police veuille un mandat pour effectuer des tests ADN sur ses vêtements dans le but de trouver du sperme et des poils. On dit qu'elle voudrait aussi un mandat pour examiner si DSK porte des traces de griffures. »

Je ne veux plus rien citer, sauf la Tora. Mais n'importe quel texte suscite des commentaires. Je vois le monde comme un texte ; je dois le commenter, l'interpréter. Il n'y a pas de création ; il n'y a que des commentaires. On n'usurpe pas les prérogatives de Dieu.

Je commente le paysage que je vois depuis ma fenêtre. L'affaire DSK est aussi un paysage que je commente. Je ne sais pas s'il y a beaucoup d'arbres dans ce paysage. J'espère qu'il y en aura beaucoup plus à la fin du récit. Je plante des arbres ; c'est pour cela que j'écris. Il n'y a que des arbres dans ce texte ; des arbres, des fleurs, le ciel.

« La 'caresse' soutient que l'unique vérité divine peut et doit se décomposer en une pluralité de vérités relatives que les hommes peuvent partager, écrit Marc-Alain Ouaknin. La relativité de la 'caresse' exclut la vérité totalitaire. »

J'essaie de suivre le chemin qui mène à la vérité divine. Je ne sais pas si DSK suit *son* chemin ou *le* chemin, si tant est que ce chemin existe. Mais il faut que le chemin que l'on suit coïncide parfois avec *le* chemin, sinon on risque de s'égarer. Ou bien il s'agit de lignes parallèles ; je n'en sais rien.

D'après Marc-Alain Ouaknin, la « caresse » supporte la relativité essentielle des choses humaines. Je caresse les humains, mon chat, les arbres que je vois depuis ma fenêtre et que je caresserai tout à l'heure en me promenant dans les bois. Je caresse chaque mot sans me demander si le mot que je caresse contient la vérité. La vérité est là ; elle n'est nulle part. Les jurés qui jugent DSK ne doivent pas réfléchir de cette manière ; ils ne doivent pas réfléchir du tout. C'est l'instinct qui doit les guider ou le sixième sens : cela revient au même. Tout revient au même, si l'on connaît le monde. Mais on ne le connaît pas et rien ne revient au même.

DSK quitte l'hôtel où il a vu une femme de chambre. Il l'a certainement vue ; il ne l'a peut-être pas touchée. Il voit une femme de chambre entrer dans la suite où il est en train de prendre un bain. En tout cas, il est nu dans cette suite ; il n'est pas ailleurs. Ailleurs, il devrait

être habillé, surtout s'il avait envie de se promener dans la rue. Il est chez lui, dans sa suite ; il a droit de se promener nu dans cette suite puisqu'elle est à lui l'espace d'un weekend.

Il s'y promène nu pour prendre l'air et il voit une femme de chambre qui n'est pas nue ; il n'y a pas de parité dans ce cas précis. De toute façon, les femmes de chambre ne se promènent pas nues dans les hôtels, ce que déplorent les Don Juan du monde entier. Elles ne s'y promènent pas, d'ailleurs ; elles y travaillent. Et elles y travaillent habillées, un balai à la main.

DSK voit une femme de chambre entrer dans sa suite. Ou plutôt, il sort de la salle de bain et voit une femme de chambre qui est *déjà* dans sa suite. Elle n'y entre pas ; elle est déjà là. Autrement dit, il n'a qu'à la violer. Elle s'avance vers lui. « Monsieur a besoin de quelque chose ?

- Non, merci. Je n'ai besoin de rien.

- Ah bon ? Nous avons toujours besoin de quelque chose. Nous sommes des êtres humains.

- Moi, je n'ai besoin de rien.

- N'êtes-vous pas un être humain ?

- Je n'ai besoin de rien.

- Ah bon. Et vos vêtements ? Ont-ils besoin de quelque chose ?

- Je ne crois pas.

- Ah bon. Vous ne voulez pas que je les lave et les repasse ?

- Non.

- Ah bon. Voulez-vous que repasse autre chose ?

- Quoi ?

- Voulez-vous que je *lave* autre chose ?

- Quoi ?

- Ah bon. Vous ne voulez rien.

- Rien du tout.

- Vous êtes sûr ? »

DSK décroche le téléphone, appelle la réception et dit : « Il y a une femme de chambre dans ma suite. Elle se comporte bizarrement. On dirait qu'elle me provoque. Pourriez-vous envoyer une autre femme de chambre à sa place ? » Ou bien il tolère ses avances pour ne pas l'humilier par un coup de fil à la réception ou à la direction. Il attend qu'elle sorte de la suite, fait ses bagages et descend pour régler la note. Il règle la note ; le directeur vient à sa rencontre. 'Vous avez une femme de chambre hors du commun, dit DSK.

- Tous les membres de notre personnel sont hors du commun, dit le directeur.
- Il y a une femme de chambre qui ressort du lot.
- Ah bon ?
- Oui. Elle m'a fait des avances ce matin.
- Ah bon ?
- J'ai été contraint de la repousser. J'étais mal à l'aise. On ne repousse pas les femmes parce que, en principe, elles ne vous violent pas. Cette femme a failli me violer.
- Ah bon ?
- Oui. Elle s'est précipitée vers moi. Elle a enlevé ses vêtements.
- Vraiment ?
- C'est une jolie femme et je me suis laissé aller. Au lieu de souiller mon pantalon, j'ai arrosé votre moquette et son chemisier.
- Vraiment ?
- Je vous demande de faire le nécessaire pour que ce genre de choses ne se reproduise pas. »

DSK n'a pas fait cela. Pourquoi ? Il connaît l'expression anglaise « *to be on the safe side* ». Le principe de précaution. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Par précaution.

Il est sur le chemin de l'aéroport. On ne sait pas trop si c'est son chemin, mais un fait est certain : il roule vers l'aéroport. Il appelle l'hôtel pour dire qu'il a oublié son portable dans la suite. Il aurait pu dire : « Je n'ai rien oublié. Mais je n'ai pas oublié le comportement de votre femme de chambre. Elle s'est très mal conduite, vous savez. Je sais que vous ne trouvez pas ça normal – c'est pour ça que je vous téléphone. Elle m'a demandé d'abord si elle pouvait changer les draps. J'ai dit : 'Oui, naturellement.' Ensuite elle m'a effleuré. Je ne suis pas un drap et je n'aimerais pas qu'on me change. Je suis bien comme ça, n'est-ce pas ? Bref, elle m'a effleuré et je ne suis pas habitué aux attouchements de ce genre. Seule ma femme me touche. Les autres me parlent. Donc, elle m'effleure ; elle me regarde. Je la regarde aussi, mais elle ne me comprend pas. Elle pense que je consens à ce qu'elle est en train de faire. Je n'y consens pas du tout – inutile de vous le dire. Elle continue ses manèges. Je la réprimande et je lui dis qu'un citoyen français n'est pas habitué à ce genre de chose. Elle me demande de quel genre de chose je parle. Je lui dis que je parle d'attouchements. Vous voyez ce que je veux dire. Je ne vous demande pas de la renvoyer, mais faites en sorte qu'elle fasse attention. » Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

DSK aurait dû poser sa main sur le monde pour donner une caresse à ce que nous éprouvons tous les jours. Il faut caresser le ciel et la terre ; il faut les embrasser. Pourquoi

essayer d'*obtenir* la vérité ? Prenez-là dans votre main, réchauffez-là un peu. Elle vous regardera dans les yeux comme un chaton mourant. La vérité a froid ; elle est à la recherche d'une main accueillante. Et puis une autre vérité sera là aussi sans contredire la première vérité. Elles peuvent vivre ensemble dans la paume de votre main. « Penser n'est pas nécessairement juger », dit le Talmud. Il faut trouver un mot, un angle de vision. Cette vision change tous les jours ; l'angle change aussi. Et tout le chemin est à portée de main ; la même main tient le chemin, la vérité et la vie. Ils ne sont pas si grands qu'on le pense. On pense trop. Tendez la main pour recevoir et pour donner.

« L'audience est suspendue jusqu'à 22h15. Le juge doit dîner. Aucune idée de l'heure de comparution. » Tweeter, information. DSK téléphone à l'hôtel pour dire qu'il a oublié un portable qu'il n'a pas oublié. Il l'a peut-être oublié, mais ce portable ne se trouve pas dans la suite. On l'attrape ; on attrape DSK, pas son portable qui se promène quelque part. Tous les portables se promènent quelque part. Ils sont portés par le vent ou par nos caprices. Ils se prêtent à tout puisqu'ils sont portables, mobiles, flexibles.

Contrairement au juge d'instruction français qui a pour mission de réunir les preuves à charge et à décharge, le juge américain a un rôle d'arbitre entre deux parties. Il est chargé d'apprécier les preuves qui sont produites de part et d'autre de la barre. Le juge est prêt, mais les preuves et les gens qui doivent apporter ces preuves ne sont pas prêts. Le juge reçoit des informations et les jurés sont perplexes car ils ne savent pas quoi faire dans ces circonstances. La situation est typique et personne ne se plaint à part la plaignante qui continue à se plaindre. On recommence une fois de plus.

8

La plaignante se lève de bonne heure pour aller travailler au Sofitel. Elle n'est jamais en retard et elle s'habille assez vite faisant en sorte que sa fille ne se réveille pas : elle ne fait pas beaucoup de bruit en s'habillant, en se lavant les dents. Les dents sont lavées ; Ophélie est habillée. Elle peut partir pour l'hôtel où elle ne séjourne pas dans la suite royale : il ne faut pas la confondre avec l'accusé. Les jurés doivent faire attention à ne pas les confondre, sinon ils risquent d'envoyer Ophélie sur la chaise électrique, ce qu'elle ne mérite pas du tout.

Elle part ; elle prend un bus pour qu'aucun chauffeur de taxi ne dise qu'elle était nerveuse au cours du voyage. Elle l'était peut-être, si la théorie du complot se confirme. On dit qu'on l'avait chargée d'une mission de haute importance : éliminer la tête du FMI pour que les Russes puissent y mettre quelqu'un correspondant davantage à leur façon de voir le monde. Ils veulent décapiter le FMI et DSK a peur parce que c'est lui qui est la tête (et le

corps) de cette organisation. Ophélie le sait très bien et c'est pour cela qu'elle a peur. Elle a assez d'argent pour prendre un taxi : ses frais de déplacements sont prévus par les Russes qui recourent à ses services. Mais on lui a dit qu'il fallait éviter les témoins susceptibles de témoigner contre elle, si elle se fait prendre, si on apprend qu'elle travaille pour les Russes. Donc, elle ne prend pas de taxi. Elle est fatiguée ; elle a mal dormi. Elle ne prend pas un taxi parce que la prudence est sa priorité absolue : elle passe avant la fatigue et le reste. Elle ne passe pas avant la fille qui continue à dormir dans l'appartement minable qu'Ophélie vient de quitter. Pour rien au monde elle ne sacrifierait la vie de sa fille pour une poignée de dollars. Mais elle sait que la vie de sa fille dépend de cette poignée de dollars qu'elle peut gagner grâce aux Russes qui veulent coincer DSK. C'est pour cela qu'elle prend un bus et va au Sofitel où DSK ne l'attend pas.

Il ne s'attend à rien. Il a eu plusieurs call-girls dans sa suite ; il en attend une autre, la dernière. Il a encore une demi-heure avant son rendez-vous avec sa fille. Il ne s'inquiète pas pour sa sécurité : personne ne veut la tuer et il a suffisamment de dollars pour sa fille et pour toutes les filles de sa fille, pour tous les enfants de sa fille à venir. Sa femme a suffisamment d'euros pour les enfants des enfants. C'est pour cela qu'il dort sur ses deux oreilles ; contrairement à Ophélie, il ne souffre pas d'insomnie.

La nuit dernière il a très bien dormi, malgré toutes les call-girls qu'il a reçues dans sa suite et ailleurs. Il aime se promener à New York, surtout s'il y a de jolies femmes qui l'attendent à tous les coins des rues. Et c'est toujours le cas. Il aime donc se promener à New York. Cette fois, il se promène dans sa suite qui n'est pas aussi grande que New York. Elle est beaucoup plus petite que Tokyo, mais il est content. Il attend une call-girl et c'est ce qui compte. Il se dit que même en prison il serait heureux s'il avait des call-girls à sa disposition – toutes les dix minutes. Il regarde sa montre-gousset ; dans dix minutes elle doit venir. Il l'attend ; il a suffisamment de temps pour préparer son sceptre dans la salle de bain. Il ne veut pas salir la moquette, sinon il aurait accompli le rituel dans le salon.

On sonne à la porte ; on frappe à la porte. Personne ne frappe car la porte est ouverte : le garçon d'étage prend le plateau du petit déjeuner sur lequel reste un petit croissant et quelques gouttes de café. Le garçon quitte les lieux car DSK ne s'intéresse pas aux garçons. Les garçons lui disent toujours : « Quel dommage que vous ne vous intéressiez pas à nous ! » Il leur répond : « Non, chers garçons. Je m'intéresse exclusivement aux filles.

- Mais vous pouvez faire les deux, disent les garçons.
- Je ne peux pas, répond DSK.
- Nous ne serons pas jaloux. Promis !

- Non, je ne suis pas homo.
- Personne ne vous demande d'être homo, disent les garçons. Soyez bi !
- Non, je suis fidèle aux femmes. Et à ma femme.
- C'est elle qui a l'argent, disent les garçons.
- C'est elle que j'aime », dit DSK. La discussion est close.

Le garçon d'étage quitte les lieux à regret. Il se retourne pour s'assurer qu'on n'a pas besoin de ses services. Il est prêt à tout ; il peut se déshabiller en un rien de temps. Il a gagné tous les concours de déshabillage au Sofitel et même dans les hôtels de Moscou. Mais personne n'a besoin de son art aujourd'hui et il quitte la suite en hochant la tête. « Tant pis, tant pis », répète-t-il et un écho lui répond. Il ne sait pas d'où vient cet écho, mais cela n'a pas d'importance. Ce qui compte est sa tête où « tant pis » résonne. Son corps compte aussi ; il ne sait pas ce qui résonne dans son corps. Mais cela n'a pas d'importance : on ne s'occupe pas des faibles.

Vers midi, Ophélie entre dans la suite 2806 qui reste gravée dans sa mémoire et dans la mémoire du monde, si tant est que le monde ait une mémoire. Elle pousse un petit cri que personne n'entend : personne n'est censé entendre ce cri à part les micros qui sont partout, comme d'habitude. Les Russes lui ont dit qu'il fallait pousser un petit cri ; elle le pousse sans franchir le mur du son ou plutôt le mur du silence. Tout est silencieux, par conséquent. Elle commence à nettoyer la suite en commençant par le salon où elle voit les restes des partouzes auxquelles elle est habituée : elle est habituée aux restes des partouzes, mais pas aux partouzes elles-mêmes car c'est une fille pieuse.

Elle nettoie donc le salon et la salle à manger. Il y a des restes dans la salle à manger, mais il ne reste plus rien quand elle en ressort. Elle sait que DSK est dans la salle de bain. Il doit y passer encore une dizaine de minutes pour se préparer à la visite de la prochaine call-girl. Ophélie est tranquille : elle a encore dix minutes pour se préparer à sa nudité. Elle a encore quelques minutes pour entrer dans la chambre séparée par une porte de la suite de 100 m². Il y a beaucoup de portes dans le monde de DSK ; elle le sait très bien. Elle a ouvert beaucoup de portes quand elle s'entraînait pour cette mission. On lui disait : « Ouvrez cette porte. Celle-ci aussi. Que voyez-vous ? » « Je vois un jardin splendide, disait-elle. Je vois des meubles Louis XV. » « Très bien, disaient les Russes. Continuez. »

Elle s'apprête à nettoyer la chambre où elle vient de pénétrer. Elle est tellement habituée à nettoyer quelque chose ou quelqu'un qu'elle a envie de nettoyer DSK : elle sait qu'il va apparaître d'un moment à l'autre. Elle sait aussi qu'il faut le noircir, le couvrir de boue ; il ne faut surtout pas le nettoyer. Donc, elle s'apprête à noircir la réputation de DSK ; pour ça, elle

a un stylo noir avec lequel elle trace quelques lignes sur une feuille que les Russes lui ont donnée. « Faites un petit dessin », lui a dit un général russe. Elle fait un petit dessin ; elle dessine sa fille.

Enfin DSK fait son apparition. Elle manque de lui dire : « Vous êtes en retard. » Elle se retient ; lui, il ne se retient pas. Elle se retrouve donc face à DSK nu. Les Russes lui ont dit : « Il se promène toujours nu dans les suites impériales.

- Et dans les suites royales ? a-t-elle demandé. Elle avait raison de poser cette question : il y a deux suites royales au Sofitel de New York.

- Il se promène nu partout », ont dit les Russes. Ils ne savaient pas si DSK allait s'installer dans une suite royale ou impériale. Ils ont demandé au directeur de l'hôtel de le mettre dans une suite, mais l'homme chargé de cette mission a fait une bêtise : il n'a pas précisé dans quelle suite il fallait placer DSK. Il a dit simplement : « Une suite. » On l'a foutu à la porte après l'opération : le succès de l'opération n'a pas influé sur son destin. Foutre, foutre, foutre, comme dit DSK. On fout tout le monde à la porte parce que DSK admire le style du marquis de Sade.

Ophélie s'excuse. Pourquoi s'excuse-t-elle ? Elle n'a rien à se reprocher, d'après les micros et les caméras. Mais les Russes lui ont dit : « Tu t'excuses, quoi qu'il fasse. » Elle s'excuse en pensant à l'argent qu'elle va recevoir ; DSK n'écoute pas ses excuses. Il n'écoute rien du tout à part son désir. Son désir est amplifié par des hauts parleurs installés dans sa poitrine et partout ailleurs. On entend son désir dans le hall de l'hôtel et les employés se régalaient en écoutant les solos et les duos de ses désirs.

Ophélie s'excuse en français, en anglais, en allemand, en espagnol. Il paraît qu'elle ne connaît pas le français. Elle connaît quelques mots d'anglais qui lui permettent de se débrouiller à New York et dans le Bronx où elle habite. L'essentiel est de pouvoir se débrouiller avant que la mort ne nous surprenne quelque part. Elle surprend certains ; les autres ne sont pas surpris. Ils se disent : « Je vais mourir. » Ils ont raison.

Elle s'excuse et DSK lui dit : « Vous êtes toute excusée, ma petite. » Il dit peut-être : « Vous êtes toutes excusée, ma grande. » Il ne faut pas oublier qu'Ophélie mesure 1 mètre 80 ; elle est beaucoup plus grande que DSK. Je suis presque sûr qu'il l'a appelée « ma grande », mais les jurés ne s'attardent pas sur ce point ; ils ont sans doute raison.

Ophélie s'excuse et s'apprête à ressortir. DSK lui dit : « Vous êtes là pour me piéger, j'en suis sûr. Pourquoi ressortir ? Piégez-moi, s'il vous plaît. Si vous pensez que ma carrière compte plus dans ma vie que votre beauté, vous vous trompez. Piégez-moi, violez-moi. C'est votre boulot. Faites votre boulot. Les Russes vous paient bien, j'imagine.

- Vous avez raison, dit-elle. Les Russes me paient bien. Mais vous devez jouer le jeu, sinon je ne serai pas payée convenablement. Vous devez m'attaquer. Qu'attendez-vous pour m'attaquer ?

- Je ne viole jamais les femmes. Elles se donnent à moi sans que je les sollicite.

- Je vous sollicite, moi. Baisez-moi dans cette suite. Cette suite n'aura pas de suite, je vous le promets.

- Je m'en fous. Faites ce que vous voulez. Vous êtes belle. La vie est un bonbon qu'il faut sucer. Sucez mon bonbon, s'il vous plaît.

- Je vais le faire. J'aime les bonbons.

- Je me demande où est la call-girl que j'ai engagée. Si elle vient, vous lui céderez la place, j'espère.

- J'aime les bonbons », dit Ophélie.

Elle le prouve. La call-girl est en retard : pour une fois, les Russes sont efficaces.

Ophélie s'excuse et s'apprête à ressortir. DSK ferme la porte d'entrée ou plutôt la porte de sortie. Il ferme toutes les portes, comme s'il n'y avait plus de riad, plus de jardins suspendus, plus de mers, de montagnes. Il n'y a qu'Ophélie et il la veut. Il ne se dit pas : « Je la veux. » Il le sait et ce n'est pas la peine de perdre du temps à discuter à ce sujet. Il la veut, un point c'est tout. Il voit ce point et se dit que c'est Ophélie. Il saute sur ce point sachant qu'il est plus facile de sauter sur un point que sur une ligne : il est plus facile de voir un derrière que cent derrières. Il veut voir cent derrières, mais pas en même temps : il y a des limites à son potentiel sexuel. Il y a des limites partout, se dit-il. La mort est la limite. D'accord, la mort est la limite ; il y en a d'autres. Toutes les limites s'accordent avec la mort.

DSK l'entraîne vers la chambre. Il y a peut-être plusieurs chambres parce qu'il y a plusieurs call-girls qui ne peuvent pas séjourner dans la même chambre, à moins que DSK ne leur ordonne de participer à une orgie, à une partouze. Cette fois, ce n'est pas le cas. DSK entraîne Ophélie vers la chambre destinée à elle seule puisqu'il n'y a pas de call-girls dans la suite. Elle jouit d'un traitement spécial parce qu'elle n'est pas une call-girl ; il y a une chambre pour elle seule dans cette suite. D'ailleurs, les Russes l'ont précisé quand ils donnaient leurs ordres. « Tu vas dans cette chambre et pas ailleurs, disaient-ils. Sinon, ta mission risque de foirer. » Elle est habituée au verbe « foutre », mais elle n'a rien contre le verbe « foirer ». Donc elle s'incline et part en pensant à DSK et ses inclinations.

DSK tente de la forcer à lui faire une fellation. Ce n'était pas prévu dans le programme ; comme d'habitude, les Russes se sont trompés. Ils ont pensé à un acte sexuel ordinaire et à une sodomisation – pas à une fellation, si étrange que cela paraisse. Les Russes ne peuvent

pas penser à tout ; personne ne le peut à part Jules César et autres supermen. Jules César aurait dit à Ophélie : « Tu seras obligée de pratiquer la fellation. Il faut que tu la pratique avant que cela n'arrive, avant que DSK ne te demande de pratiquer une fellation. S'il te le demande, tu le fais, quitte à exposer ton chemisier aux ravages de son désir. »

Jules César n'a rien dit ; il ne s'est même pas retourné dans sa tombe. Et Jules César est un personnage qu'Ophélie respecte, même si elle ne sait pas qui il est et quel rôle il a joué dans l'histoire de l'humanité. Il a dit quelque chose à propos du Rubicon ; c'est tout ce qu'il a fait. Tant mieux : on n'a pas besoin de mémoriser ses exploits car ils ne comptent pas dans notre histoire, dans l'histoire de notre monde. Et c'est notre monde qui compte.

Donc César n'a rien dit ; moi, je ne dis rien non plus. Ophélie dit quelque chose ; elle tente de raisonner DSK parce qu'il n'est pas raisonnable. « Vous n'êtes pas raisonnable, lui dit-elle.

- Savez-vous ce que c'est que la raison ? dit-il.
- Non, dit-elle.
- Alors soyez raisonnable, dit-il.
- Vous me montrez quelque chose, dit-elle.
- Oui, je vous montre quelque chose. Savez-vous ce que c'est ?
- Oui, je sais. J'ai été mariée. »

Il lui montre son sceptre, son bâton, son bonbon. Elle serre le sceptre et suce le bonbon. Tout va bien ; les Russes sont contents. Puis Ophélie tente de s'enfuir parce qu'elle ne peut pas s'éterniser dans la suite où elle pratique une fellation : ce n'est pas prévu dans le programme. La police l'attend et elle doit terminer son boulot. Elle crache le bonbon et se précipite vers la porte. DSK la rattrape ; il rattrape toujours tout ce qui s'enfuit. C'est un maître incontestable du rattrapage. Il la rattrape et elle lui dit : « C'est la dernière fois que vous me rattrapez. Nous n'avons plus le temps. Vous devez déjeuner avec votre fille ; moi, j'ai rendez-vous avec la police. » Il se résigne à son sort ; il ne la rattrapera plus. Mais il profite du moment que le destin lui octroie ; il frotte sa bouche de son pénis et asperge sa bouche, ses yeux, sa blouse et les tapis du liquide connu de toutes les prostituées du monde. On leur demande : « Reconnaissez-vous ce liquide ? » Elles le goûtent, crachent, goûtent de nouveau et disent : « C'est le sperme de DSK. »

Il essaie de la déshabiller et elle se déshabille en vitesse pour ne pas le décevoir : elle a beaucoup de sympathie pour sa victime. Lui, il l'aime déjà, mais il ne veut pas le reconnaître. C'est une femme de chambre, après tout ; une femme de chambre, une femme de ménage. DSK ne tombe pas amoureux des femmes de ménage parce qu'elles ne correspondent pas à

son statut. Certes, il rend justice à la tradition appelée « troussage des domestiques », mais il ne tombe pas amoureux des domestiques. Il les trousse ; il les tripote. Anne Sinclair le tolère. L'amour, c'est autre chose. Une femme tolère la situation où son mari tripote une autre femme, mais elle ne supporte pas l'amour que son mari porte à la femme qu'il tripote.

Elle s'échappe de nouveau en laissant ses vêtements dans la chambre où DSK l'a violée. Puis elle revient pour reprendre ses vêtements. DSK ne bouge pas ; il est fatigué pour une fois. Deux fellations, trois sodomisations. Il y a de quoi être fatigué. « Vous n'êtes pas trop fatigué, j'espère, lui dit-elle.

- Non, ça va, ça va.

- Les Russes ne veulent pas que vous soyez trop fatigué. Ils veulent que vous quittiez le FMI, mais ils ne veulent pas nuire à votre santé.

- Je sais, je sais.

- Bon, au revoir. Et au plaisir.

- Attendez, dit DSK. Il doit y avoir une lutte. Je vous oblige à faire une fellation. C'est déjà fait. Maintenant c'est le moment de la lutte. Vous me repoussez contre une armoire sur laquelle je me blesse. Quelle armoire choisir ? Il y en a trop dans cette suite.

- Je préfère cette armoire-ci, dit Ophélie.

- Ah bon ? D'accord. Ne soyez pas trop brutale. »

Elle repousse DSK contre l'armoire sur laquelle il se blesse. Il y a de quoi montrer aux enquêteurs. La blessure n'est pas énorme ; il ne saigne pas, mais il sait que les Russes et les Américains seront contents. Il est content aussi, malgré la douleur passagère.

Il n'y a pas de confusion, mais c'est dans la confusion qu'elle s'enfuit de la suite. Les jurés se demandent de quelle confusion il s'agit. Ils sont confus ; ils continuent à délibérer.

9

« Si un homme offense un autre homme, Elohim concilie. Que signifie Elohim ? Le juge. Mais si c'est Dieu lui-même qu'il offense, qui intercédera pour lui ? Si un homme commet une faute à l'égard d'un homme et l'apaise, Dieu pardonnera. Mais si la faute est commise à l'égard de Dieu – qui pourra intercéder pour lui ? Seuls le repentir et les bonnes actions. »

Je ridiculise DSK. Il n'est pas le Christ, même s'il porte une sorte de croix. On peut le ridiculiser comme le font les autres. Les autres sont là pour se moquer de nous. Dois-je le faire, moi ? Je l'offense par mes descriptions et mes élucubrations. Et Dieu ? Je ne sais pas si je L'offense. Dieu a dit quelque chose ; Il dit toujours quelque chose. On ne sait pas toujours

ce qu'Il dit ; on confond ses dires avec ceux des gens ordinaires. Mais on sait qu'Il dit toujours quelque chose, et il vaut mieux L'entendre quand Il parle.

« Mon fils, si tu t'es porté garant pour ton prochain, si tu as engagé ta parole pour un étranger, tu es pris au piège de tes promesses, tu es devenu le prisonnier de ta parole. Fais donc ceci, mon fils, pour recouvrer ta liberté, puisque tu es tombé au pouvoir d'autrui. Va, insiste avec énergie et livre un assaut à ton prochain. Si tu as de l'argent, ouvre-lui une main généreuse. » DSK n'a pas besoin de mon argent. Mais ne dois-je pas lui ouvrir une main généreuse ? Qu'y a-t-il dans cette main ? Pas une aumône. Il y a autre chose dans cette main. La compassion, peut-être. Ce n'est pas le moment de compatir. Chaque chose en son temps.

Ne commets-je pas une faute à l'égard de Dieu ? Que dit-Il ? Il dit ceci : « Le personnel du FMI doit suivre des règles claires quant à l'endroit où il a le droit de passer la nuit et le montant qu'il peut dépenser en déplacement professionnel, avec un système établi d'hôtels de référence et de tarifs déterminés, pour lesquels la négociation est centralisée. Le Sofitel n'est pas sur la liste des hôtels à New York. »

Est-ce Dieu qui l'a dit ou le FMI ? Quoi qu'on dise, c'est Dieu qui parle, disent certains. Le FMI est plus important que n'importe qui, que le premier venu. Si un réalisateur devait choisir entre le premier venu et le FMI – il cherche quelqu'un ou quelque chose pour incarner Dieu –, il choisirait le FMI sans doute. Le FMI a dit ceci ; le FMI a dit cela. Dieu a dit ceci ; Dieu a dit cela. On peut dire aussi : « Les Etats-Unis ont dit ceci ; les Etats-Unis ont dit cela. » Peut importe ce qu'on dit : ce sont les paroles de Dieu qui comptent.

Donc, Dieu a dit qu'Il ne protégeait pas DSK au Sofitel de New York. « Je le protège à Marrakech. Je le protège à Paris. Je ne peux pas le protéger partout. » C'est ainsi que Dieu parle, et nous devons écouter Ses paroles. Moi, je les écoute en tout cas. Je sais que je peux ridiculiser DSK au Sofitel parce que Dieu ne le protège pas au Sofitel de New York. Il le protège dans les Sofitel qui se situent en France. Mais Dieu n'est pas assez puissant pour affronter avec succès les juges de New York. Il cède donc Sa place aux avocats de DSK qui savent ce qu'il faut faire parce que c'est leur métier. Dieu ne se sent pas obligé de venir en aide à ceux qui violent les femmes de chambre. Dieu a tout à fait raison ; les avocats de DSK ont tort.

Dieu dispose ; Dieu écrit. Il écrit beaucoup de choses : Dieu est un écrivain prolifique. Moi, je corrige Dieu ; je brode sur ce qu'Il écrit. Est-ce un blasphème ? J'offense Dieu dans ce roman, dans n'importe quel roman. Il ne faut pas écrire ; il faut écouter Dieu. Il faut Le lire aussi. Qu'est-ce que je lis ? « La police de New York n'a donné 'aucune information ni résultat' concernant les prélèvements ADN effectués sur Dominique Strauss-Kahn et sur

Nafissatou Diallo, la femme de chambre de 32 ans qui l'accuse de crimes sexuels, a affirmé hier à l'AFP un porte-parole de la police. D'autres sources, citées de façon anonyme par l'agence américaine AP, ont cependant assuré que des traces ADN retrouvées sur les vêtements de l'employée du Sofitel incriminaient bien DSK. D'autres analyses seraient en cours, notamment sur un morceau de moquette découpé dans la suite 2806, là où se seraient déroulés les faits. »

La moquette que l'on découpe, est-ce une parole de Dieu ? A-t-Il dit à cette moquette : « Tu recevra un témoignage de ce crime. » On dit que c'est un fait, mais tous les faits ne sont pas des paroles de Dieu. Comment distinguer un fait de Sa parole ? On dit que la police refuse de commenter quoi que ce soit. Est-ce une parole de Dieu ? Est-ce Dieu qui se tait ou la police ? Je ne sais pas qui parle ou se tait. J'entends une voix, mais je ne suis pas sûr que ce soit la voix de Dieu. « Rien ne sera révélé avant le procès », dit le porte-parole du procureur. Ce n'est pas une parole de Dieu non plus : c'est une phrase prononcée par le porte-parole du procureur. Mais Dieu parle peut-être par la bouche de ce porte-parole qui n'est pas un porte-parole de Dieu ; autrement dit, ce n'est pas un prophète. Mais il parle et les autres l'écoutent ; les journaux rapportent ses paroles, comme si c'étaient des paroles de Dieu.

Dieu parle-t-Il d'Anne Sinclair ? Il parle de nous tous ; très peu de gens L'entendent. Par exemple, on dit qu'Anne Sinclair est en train de lâcher son mari ; elle ne peut plus tenir le rôle d'Antigone. D'ailleurs, elle a retiré son alliance, disent les journaux. Mais les journaux ne précisent pas si c'est Dieu qui l'a dit. Il y a un nom quelconque à la tête d'un article ; ce n'est pas le nom de Dieu. Et même si c'était le nom de Dieu, personne ne le saurait, à part quelques personnes. On signe « Dupont » ; c'est un signe. On se dit : « Bon, c'est Dupont qui a écrit cet article. » C'est Dieu qui l'a écrit ; personne ne le sait, à part quelques personnes.

Un ami m'apporte un article que j'ai raté pendant mon voyage à Weimar. Cet article concerne Ophélie et pas son adversaire qui reste dans l'ombre, pour une fois. Je crois qu'il n'aime pas trop le soleil ; l'ombre lui fera du bien. C'est *Le Journal du dimanche* qui parle d'une femme anéantie. Elle n'est pas simplement bafouée ; elle est vraiment anéantie. On vous dit : « Vous êtes bafoué. Tout le monde se moque de vous. » Vous ne devez pas répondre à ce genre de remarques ; vous tenez la tête haute et vous continuez votre petit bonhomme de chemin malgré tout. Mais si vous êtes anéanti, vous n'existez plus.

Voici ce que dit le frère d'Ophélie ou de Nafissatou. « Elle pleure tous les jours depuis un mois. » Quand vous êtes bafoué, vous pouvez rire. Aujourd'hui, je suis allé à Paris. Une voiture s'arrête en pleine rue ; je ne peux pas passer. Il y a deux filles qui en sortent ; elles disent au conducteur qu'il bouge la voiture qui bloque la route. Elles me jettent un œil avant

de lui parler de la route. Il tourne et il range sa voiture tant bien que mal. Je passe, mais mon rétroviseur frôle son rétroviseur et les deux rétroviseurs se replient, comme s'ils se préparaient à une attaque ou à une fuite éperdue. Ces comparaisons militaires me viennent à l'esprit sur le champ ; je les abandonne un instant plus tard.

Je cherche un endroit pour me garer. Je vois une voiture qui roule à côté de la mienne, comme si elle cherchait une place pour se garer. Pendant une minute je n'y fais pas attention : à Paris il y a trop de voitures qui cherchent à se garer. Si je faisais attention à toutes ces voitures, à tous ces conducteurs, je passerais ma vie au volant, à Paris ; je n'irais jamais à Deauville ou au Japon.

Cet accompagnement commence à m'ennuyer, à la longue. Je m'arrête et je regarde le jeune homme qui continue à me poursuivre. Cette fois, il me poursuit de son regard. Je tourne la tête légèrement ; lui aussi, il tourne la tête légèrement. On peut tourner la tête dans toutes les directions, à condition de ne pas avoir de torticolis. C'est un jeune homme ; et je ne crois pas qu'il ait un torticolis. Même s'il en avait un, il pourrait tourner la tête de la façon dont il la tourne. Ce n'est pas une question de torticolis ; c'est une autre question, et je me pose cette question. Pourquoi me regarde-t-il ? Il arrête sa voiture pour me regarder droit dans les yeux. Pourquoi ?

Je lui dis : « Quoi ? Que se passe-t-il ?

- Connard, dit-il. Vieux connard.

- Pardon ?

- Connard, connard. Tu ris ? Tu pleureras dans quelques secondes.

- Je ne ris pas.

- Tu ris. Tu va pleurer.

- Que voulez-vous dire ? Que voulez-vous ?

- Tu ne t'excuses toujours pas.

- Je m'excuse.

- Tu dois dire : 'Excusez-moi, s'il vous plaît.'

- Excusez-moi, s'il vous plaît.

- Tu veux que je te casse la gueule ?

- Non.

- Pour une fois, tu ne mens pas.

- Non.

- Tu ne veux pas que je te casse la gueule. Alors tu dois dire que tu es con – pour que je ne te casse pas la gueule.

- S'il vous plaît, laissez-moi tranquille.
- Je ne laisse personne tranquille. Tu avoues que tu es con.
- J'avoue que je suis con.
- Bien. Alors je te casserai la gueule une prochaine fois. »

Il est parti ; j'ai ri et j'étais au bord des larmes. Je ne pouvais pas me défendre. Si j'avais été rompu à la boxe ou à ces luttes japonaises qui vous projettent par terre dès que vous ouvrez la bouche, je serais sorti de la voiture pour affronter cet individu en pleine rue. Je ne l'ai pas fait ; j'ai été bafoué. Mais je n'ai pas été anéanti. La preuve – je continue à écrire sur DSK.

Selon son frère, Ophélie a été anéantie; et pourtant DSK ne lui avait pas dit : « Je te casserai la gueule si tu ne me fais pas une fellation. » Je peux avaler une insulte en pensant que celui ou celle qui m'insulte n'est pas digne de mon attention, de ma considération. Si on me casse la gueule, je ne pense plus. Je compte les dents qui me restent et je pleure en pensant aux dents que j'ai perdues. Ophélie n'a perdu aucune dent ; pourtant elle est anéantie, détruite. « Pourquoi notre famille est-elle frappée par une telle malédiction ? » s'interroge son frère ou plutôt son demi-frère. Est-ce Dieu qui parle ? Est-ce Lui qui a frappé leur famille de cette malédiction ou est-ce l'imagination du demi-frère ?

On ne sait pas ce qui est une parole de Dieu ou un caprice de l'imagination. Sa sœur pleure tous les jours. Moi aussi, je pleure tous les jours car je suis sentimental. Je regarde un film et je pleure ; j'écoute un opéra et je pleure. Il y en va de même pour les ballets et pour les livres. J'ai les larmes faciles, mais cela ne veut pas dire que je suis frappé par une malédiction. Le frère d'Ophélie dit que rien ne pourra jamais laver l'affront. Si Ophélie épouse un homme honorable, il pourra laver cet affront tous les jours. À la longue il réussira à enlever cet affront du corps d'Ophélie. Je suis sûr que beaucoup d'hommes seraient ravis de pouvoir laver son corps tous les jours. La photo que je regarde me dit que j'ai raison.

Ophélie ne s'intéresse pas aux indemnités, comme si sa vie n'en dépendait pas. Quelques millions de dollars peuvent changer sa vie ; ces millions que garde la poche d'Anne Sinclair peuvent changer la vie de n'importe qui – la mienne, par exemple. Ophélie ne s'y intéresse pas car c'est la vie spirituelle qui l'intéresse. OK. La vie spirituelle m'intéresse aussi, mais je ne dirais pas non si on me proposait dix millions de dollars. On ne me les propose pas ; personne n'a essayé de me sodomiser dans une suite quelconque. Donc, on ne me propose rien du tout ; tant pis pour moi. Je n'ai pas de frère non plus ; même pas un demi-frère. Personne ne dira : « Il pleure tous les jours. » Personne ne dira : « Pourquoi notre famille est-elle frappée par une telle malédiction ? » Mes parents sont morts il y a longtemps.

Ma sœur n'a pas été violée parce que je n'ai pas de sœur. Si j'en avais une, elle ne serait peut-être pas violée parce que je ne suis pas beau. Ma sœur n'aurait pas été belle non plus, si l'on pense aux gênes, à leur influence sur la beauté du genre humain.

Le demi-frère d'Ophélie dit qu'il ne peut rien faire pour elle. Sa vie est détruite, dit-il. Il parle de la vie de sa sœur. Elle est finie ; et pourtant sa vie commence à peine. Il n'y a plus rien à faire pour elle. Mais elle peut faire beaucoup de choses ; elle peut vivre et, d'après Montaigne, c'est l'essentiel. Sa conscience est en paix ; la paix règne dans son âme et dans son corps. Elle peut et doit vivre. C'est DSK qui doit se suicider ; elle doit vivre pour jouir de la vie et pour chanter les louanges de Dieu, de notre Dieu unique. Et notre Dieu ne dit pas que son honneur est sali : c'est son demi-frère qui le dit. Il dit : « Il n'y a que l'homme, Nafissatou et Dieu qui connaissent à vérité. » Dieu la connaît, mais cela ne Le rassure pas. Même Dieu ne supporte pas toujours la vérité, son poids. Parfois la vérité est plus lourde que Dieu.

A la fin de l'interview, le demi-frère dit : « Je soutiendrai ma sœur, car elle est ma sœur. Mais je ne suis pas très intéressé par le procès. Allah sait. Il a déjà jugé. » Dieu a jugé ; le tout est de savoir quelle est la nature de son jugement, s'Il dit « coupable » ou « non coupable ». Evidemment il ne s'agit pas d'une erreur de Dieu : ce qui s'est passé dans la suite 2806 n'est pas de Sa faute. Tout ce qui se passe sur terre et ailleurs est régi par Dieu, mais les fautes des hommes ne sont pas Ses fautes. Il ne faut pas imputer à Dieu les viols commis par les hommes – et par les femmes, ajouteraient les anglo-saxons qui observent la parité en toutes circonstances.

Les juges terrestres doivent écouter le juge céleste qui sait tout de toute façon. Et d'une façon ou d'une autre il nous fait savoir ce qu'Il sait. En l'occurrence, la vérité est connue de DSK et d'Ophélie qui nous la disent chacun à sa façon. DSK dit : « C'est ça. Je jure que c'est la vérité. » Ophélie dit : « Je jure que c'est la vérité. » On connaît leur vérité ou plutôt cette partie de la vérité qu'ils veulent nous confier. Ils en savent beaucoup plus sur ce qui s'est passé dans la suite, mais peut-on espérer la suite au prochain numéro ? Je ne sais pas s'ils dévoileront la vérité un jour, une nuit, à l'heure du déjeuner.

Aujourd'hui DSK comparaitra devant la justice américaine. Aucun détail n'a été fourni sur les raisons de cette comparution surprise. En principe, DSK devrait comparaître devant le juge le 18 juillet, après la fête nationale. On se demande ce qui se passera tout à l'heure. Il se peut que DSK dise : « J'ai décidé de vous dire tout la vérité.

- C'est une sage décision, dira le juge.
- Je deviens de plus en plus sage dans cette solitude que vous m'imposez.
- Ah bon ? dira le juge.

- Oui. Permettez-moi de vous réciter un texte que j'ai appris par cœur dans ma cellule.

- Dans quelle cellule ?

- Dans ma prison dorée.

- Je vois, dira le juge.

- « Nous devons nous isoler ; et de cette manière le plus vil se purifiera et proclamera hautement la gloire de l'homme supérieur, et l'homme supérieur se dérobera à l'impulsion qu'il peut recevoir de la part de l'homme vil et ne pensera qu'à l'isolement. Chacun attirera son prochain vers le côté où il se trouve. Le Solitaire cependant restera pur du contact de ses semblables, car il est de son devoir de ne pas se lier avec l'homme matériel, ni même avec celui qui a pour but le spirituel absolu, et son devoir c'est au contraire de se lier avec les hommes de science. Or, comme les hommes de science, nombreux en certains endroits, sont en petit nombre en certains autres, et quelquefois même manquent totalement, il est du devoir du Solitaire... »

- Je ne vois pas où vous voulez en venir, dira le juge. Il y a beaucoup d'hommes de science dans notre pays. Ils sont beaucoup moins nombreux en France.

- Ce n'est pas ce que je voulais dire, dira DSK.

- Alors dites ce que vous voulez dire, dira le procureur. D'ailleurs, il y a trop de citations dans votre journal. On le lit tous les jours, vous vous en doutez. Il y a trop de textes qui ne vous appartiennent pas. Nous n'avons pas de temps à perdre. Si vous n'écriviez que ce que vous pensez vous-même au lieu de copier les pensées des autres ?

- Nous autres, les juifs, nous respectons le texte. Pour nous, le monde n'est qu'un texte que nous commentons. Toute notre vie nous écrivons des commentaires à ce texte. La vie n'est rien qu'un texte et notre vie personnelle est un commentaire sur ce texte.

- Je vois, dira le juge. Qu'avez-vous à ajouter ?

- Donc le Solitaire doit s'éloigner totalement des hommes.

- On vous a éloigné des hommes, dira le juge.

- Je vous en remercie. 'Il doit les écarter de lui, et ne pas prêter l'oreille à leur bavardage afin qu'il n'ait pas besoin de démentir leurs mensonges, de poursuivre de sa haine les ennemis de Dieu...'

- Vous dites que la plaignante a menti, dira le juge. Voulez-vous démentir ses mensonges ?

- Je ne veux pas la poursuivre de ma haine.

- Nous perdons notre temps, dira le juge.

- J'ai tout mon temps, dira DSK.

- Moi pas, dira le juge. Je dois travailler tous les jours. Personne ne m'entretient : ma femme n'est pas riche. Je trime comme une bête.

- Je vois, dit DSK.

- Vous ne voyez rien du tout, dira le juge. Les riches ne comprendront jamais les pauvres. Comprenez-vous la plaignante, Monsieur le Solitaire ?

- Je comprends que je ne comprends rien, dira DSK.

- Tant mieux, dira le juge. Vous comprenez quelque chose. »

Malgré le coup de fil qu'Anne Sinclair a passé au directeur du *Figaro*, le journal continue à se moquer de DSK pour gagner un peu d'argent sur son dos. « J'ai un dos assez large, a dit DSK un jour. Trop de gens en profitent pour s'y installer. » C'est vrai. Maintenant c'est *Le Figaro* qui voyage sur le dos de DSK. Je ne sais pas si l'on peut vraiment parler de voyage : ces derniers jours, DSK ne bouge pas beaucoup.

« Alors que l'ancien patron du FMI doit comparaître devant la justice aujourd'hui, *Le Figaro* a reconstitué minute par minute la succession des événements au terme de laquelle il a été arrêté. » J'imagine qu'il faut être branché sur Internet pour avoir accès à cette information. Je le ferai tout à l'heure. Pour le moment je lis l'article consacré à notre prisonnier favori. Il s'intitule *L'heure qui a scellé la chute de DSK*. Je ne comprends pas très bien ce titre. Il y a un processus qui commence. Un homme entame une chute et puis cette chute est scellée par un événement qui rend toute résistance superflue. La chute devient irréversible. Mais DSK ne chutait pas avant de rencontrer Ophélie ; il ne chutait même pas dans les sondages.

Tout bien considéré, je crois que je comprends ce titre ; et pourtant je ne suis pas sûr que le journaliste ait voulu souligner le fait que DSK chutait depuis une belle lurette sans s'en rendre compte. Maintenant il s'en rend compte, à en juger d'après ce qu'il a dit au juge en récitant le texte d'Ibn Badja. « Convierait-il au Solitaire isolé de se faire le juge de ceux au milieu desquels il vit ? Certes, il vaut mieux qu'il se livre à son culte divin et qu'il rejette loin de lui ce fardeau en se perfectionnant lui-même et en brillant pour les autres comme une lumière. »

DSK ne juge plus personne, même pas la juge Melissa Jackson qui l'a fait souffrir en l'envoyant en prison. Il se retire des affaires et même de la vie qui le maltraite de plus en plus. Il devient de plus en plus sage de sorte que bientôt on s'adressera à lui pour avoir ses lumières ; ses yeux irradiant déjà la lumière divine si les photos que l'on publie dans la presse ne mentent pas. J'espère qu'on ne les retouche pas pour le faire passer pour un saint.

Quand on écrit un livre, il faut rester à l'écart de tout ce qui risque de perturber l'inspiration. D'un côté on s'informe ; de l'autre on demeure solitaire en se protégeant contre les faits malvenus. Je ne me suis pas protégé cette fois ; je n'ai pas résisté à la tentation que la télévision m'offrait. La télévision est une grande tentation qui nous guette sans arrêt. Même quand elle n'est pas allumée, son écran a l'air de nous dire : « Je cache dans mon sein beaucoup de choses sans lesquelles on ne peut pas vivre. Tu mourras si tu ne me regardes pas. » Je savais qu'à 17h30, heure française, DSK allait paraître à la télévision. Je me suis dit que mon devoir de chroniqueur m'obligeait à regarder et écouter la scène de l'audience. Je ne savais pas qu'on allait libérer mon accusé favori.

On ne l'a pas encore libéré, mais il peut circuler à travers les Etats-Unis et parcourir un pays où l'on ne se sent jamais en prison. Dans sa prison dorée, DSK pouvait se sentir en prison, d'autant qu'il ne pouvait aller où il voulait aller pour prendre l'air ou rencontrer des amis et des femmes. Maintenant il peut faire tout ce qu'il veut à l'exception de grands voyages. Il n'est pas censé quitter les Etats-Unis, sinon on lui aurait rendu son passeport. Mais il n'a aucune envie de quitter les Etats-Unis où tout le monde se sent chez soi et où les femmes de chambres sont heureuses, à quelques exceptions près.

Que s'est-il passé ? C'était à prévoir. Il se passe toujours quelque chose, et l'on pouvait prévoir que tôt ou tard on trouverait bien quelques détails peu sympathiques dans le passé d'Ophélie. « Celui qui est sans péché, jetez de la boue sur son visage. » Et les gens ont commencé à jeter de la boue. Elle est tout éclaboussée à l'heure où j'écris ces lignes qui n'ont plus beaucoup de sens. Certes, je n'ai pas inventé cet incident ou ce crime ; j'ai inventé le reste. Mon héros, mon très cher DSK – il m'est beaucoup plus cher que le vrai DSK dont je ne me soucie guère – a commencé son ascension vers le ciel, la sagesse, la bonté et l'immortalité. Tout est gâché par le passé d'Ophélie qui a menti pour obtenir le droit d'asile aux Etats-Unis. Elle blanchissait en outre l'argent de la drogue ; rien d'étonnant que son âme soit noire à présent. Personne ne veut la regarder ; c'est une criminelle. Elle n'a pas le droit de vivre aux Etats-Unis ; il ne lui est même pas permis de nettoyer des chambres, sans parler des suites impériales que les hôtels new-yorkais exhibent avec fierté et ostentation. Et DSK ne monte plus au ciel. C'est l'heure qui a arrêté l'ascension de DSK. Qu'il reste où il est ; qu'il continue à violer les femmes, les enfants et les animaux. Il y a d'autres sages dans le monde ; c'est vers eux que je me tourne en ce moment.

Mais le mouvement est entamé ; on ne peut pas tout abandonner à cause de quelques mensonges qu'Ophélie a proférés il y a quelques années, quelque part. Les mensonges n'abolissent jamais le style qui est au-dessus de tous les mensonges. DSK continuera à écrire

son journal ; il ne verra presque personne pour sauvegarder son indépendance et la paix de son esprit. Il y aura deux DSK dorénavant ; ou trois, ou quatre. Cela dépend du style et des événements qui continuent à se dérouler. Rien ne peut les arrêter – ni l’arrestation de DSK ni sa remise en liberté sur parole. Il dit : « Je suis libre.

- Vous n’êtes pas encore acquitté, disent ses avocats et tous les journalistes. Vous le serez dans quelques jours.

- Je vous crois sur parole, dit DSK.

- Nous aussi, nous vous croyons sur paroles, disent les autres. Quand vous dites que vous êtes libre, nous croyons que vous vous sentez libre. Vous vous sentez libéré, n’est-ce pas ?

- Je respire, dit DSK.

- Respirez. Vous en avez tous les droits. Même en prison personne ne vous a interdit de respirer.

- Les menottes me serraient trop. Je suis habitué aux vêtements et aux chaussures sur mesure. Ces menottes n’étaient pas faites pour moi.

- Bien sûr que non, dit tout le monde. Personne n’avait prévu une telle aventure.

- Il y a des rebondissements. Vous m’avez sali. Vous avez oublié que la vie ne s’arrête jamais. Vous avez oublié les rebondissements. En voici un. Je suis libre à présent. Où sont les journalistes qui m’appelaient ‘pervers’ ? Et si je me vengeais ? »

L’avocat d’Ophélie dit que l’accusation n’abandonne pas les charges. Ophélie a menti ; elle a blanchi tout ce qu’elle pouvait blanchir. Mais cela ne veut pas dire que DSK ne l’a pas violée. Il s’est dit peut-être : « Cette femme a dû mentir pour s’installer aux Etats-Unis. Si elle a menti une fois, ne serait-ce qu’une fois, je peux la violer sans problèmes. Je n’aurai pas de problèmes par la suite. Je passerai peut-être un jour en prison. Pourquoi pas ? Cette expérience me manque. Il faut tout essayer dans la vie. Les journaux parleront de moi. On m’éclaboussera ; puis on s’excusera. Je serai blanchi par Ophélie, par ses mensonges. Et j’aurai encore assez de temps pour présenter ma candidature à l’élection présidentielle. »

L’avocat d’Ophélie dit que DSK lui a fait mal ; il lui a déchiré un ligament. Elle se plaint de douleurs à l’épaule. Elle ne peut plus travailler. « Tout est fini pour elle », dit-il. Il a dû lire l’interview de son frère. Il parle même de l’honneur de la famille, comme s’il était un membre de cette famille. On dit qu’un bon avocat se sent si proche de son client ou de sa cliente, que même la mère de celui-ci ou de celle-ci lui dit parfois : « Vous êtes le père de mon fils (ou de ma fille). »

« C'est une femme pieuse, dit l'avocat. Elle est incapable de faire du mal aux autres. » Son frère a dit la même chose. L'avocat répète les répliques du frère mot à mot, mais il ne dit pas : « Allah sait. Il a déjà jugé. » Il ne peut pas le dire en présence du juge à qui il a affaire. Il parle de vagin et de DSK. Il dit que DSK a mis ses doigts dans le vagin d'Ophélie pour lui faire mal. « Elle ne peut plus marcher, dit-il. Et vous le laissez partir, dit-il, en cherchant DSK des yeux. Ses doigts criminels sont prêts à attraper une autre femme, une autre victime. »

Il parle aussi du sperme ; je commence à en avoir assez. Je ne lui fais plus confiance. Il perdra le procès ; il l'a déjà perdu. J'ai lu un article sur lui. On disait qu'il était assez connu – encore un ténor ! Il chante très bien, mais un musicien professionnel doit entendre les fausses notes, les mauvaises intonations. Je ne suis pas un musicien professionnel, mais l'air de ce ténor ne me plaît pas. Je n'aime ni l'air ni sa voix ni sa façon d'interpréter cet air. Cet opéra ne me plaît pas non plus. Il faut que je compose un autre opéra à la place de celui-ci.

Au milieu de cet air, il chante : « Le procureur est malhonnête. Sa fille est mariée à un des fils de l'avocat de DSK. Il y a eu des fuites. La fille disait tout au fils et le fils disait tout à son père. Il savait tout sur moi et ma cliente. Moi, je ne savais rien du tout. Je sais qu'elle a mal à l'épaule, qu'elle ne peut plus marcher. C'est pour ça qu'elle ne peut pas venir au procès. Le procureur l'a vue il y a quelques jours. Je n'étais pas là à ce moment-là. Il l'insultait, il criait. Sa fille était effrayée, elle a pleuré. Elle pleure toujours. Moi non plus, je n'arrive pas à retenir mes larmes. Mais personne ne croit aux larmes. On croit à l'argent. »

Le procureur s'appelle Cyrus Vance. Il a 500 employés et un budget de 75 millions de dollars. Cela lui permet d'insulter les femmes violées. Selon l'avocat d'Ophélie il a perdu plusieurs procès récemment. Il a peur de ce nouveau procès car il risque de le perdre. Il risque gros, autrement dit. Il s'est brouillé avec son protecteur et son tuteur ; il a peur d'affronter en première ligne un procès qui résonne à travers tous les Etats-Unis. Il vaut mieux accuser une pauvre fille noire qui n'a rien sauf ses mains. Elle n'a même plus ses yeux. J'ai vu sa photo dans *Le Journal de Dimanche* ; ses yeux étaient bandés ou noircis. On la détruit peu à peu ; et tout le monde applaudit. Je compte sur les femmes de chambre, sur leur élan de solidarité. On pense souvent que la solidarité n'existe qu'en Pologne. On se trompe.

« S'il réussit à faire condamner l'accusé, Vance deviendra aux yeux de l'Amérique le tombeur du riche 'satyre français', écrit *Le Figaro Magazine*. Le redresseur de torts des femmes pauvres et sans défense, un thème qui lui est cher. Une telle victoire serait susceptible d'ouvrir au procureur de 55 ans un nouveau mandat ; voire les portes de la mairie de New York vers laquelle son poste est souvent un tremplin. » Je ris en lisant cet extrait qui date de quelques semaines ; je n'ai pas envie de pleurer. Pas de nouveau mandat pour le procureur,

pour le redresseur de torts. Quel tort a-t-il redressé aujourd'hui ? Elle a menti, elle a menti. Et alors ? On peut violer les femmes qui mentent ? Les portes s'ouvriront peut-être et il verra le jardin de DSK.

11

Il y a quelque chose que je ne comprends pas. Il y a plusieurs choses incompréhensibles et même les journalistes français s'accordent pour dire qu'Ophélie est une femme énigmatique. Au lieu de crier : « Ça y est, on a gagné », on se pose toujours des questions. Il paraît qu'elle a menti plusieurs fois et pas uniquement à propos de son passé. Après avoir quitté la suite de DSK, elle a nettoyé encore une chambre en oubliant de déchirer ses vêtements et de pleurer à chaudes larmes. On ne l'a pas trouvée recroquevillée au bas d'un escalier ou dans une cave près des bouteilles de vieux bourgogne. Elle a eu assez d'énergie pour nettoyer une chambre avant de faire un cinéma auquel personne ne s'attendait. Cela ne m'étonne pas outre mesure. À la place des avocats de DSK, je n'évoquerais pas cet épisode qui témoigne plutôt de sa conscience professionnelle.

C'est une femme honnête et travailleuse. On la viole dans une suite, mais il y a d'autres chambres et d'autres suites à l'hôtel où elle travaille. Elle ne doit pas les nettoyer toutes : il y a d'autres femmes de chambre dans cet hôtel de luxe. Mais elle continue sur sa lancée : elle ne peut pas s'arrêter parce que quelqu'un l'a violée. Ce n'est pas un prétexte pour ne pas finir le travail. Elle ne veut utiliser aucun prétexte pour se tourner les pouces : ce n'est pas dans ses habitudes. Elle est travailleuse et rien ne doit arrêter son élan, son train-train. Elle ne fait pas de cinéma ; elle travaille. Quelques minutes plus tard, pourtant, elle se rend compte qu'elle ne peut plus travailler. Elle est épuisée physiquement et psychiquement. Son moral est à zéro. C'est la faute de ce monsieur qui l'a violée dans la suite voisine. Elle tombe littéralement de fatigue, d'épuisement nerveux. Elle se retrouve à terre et rampe jusqu'à un local technique où sont entreposés les chariots de ménage. Le local est situé au 28^e étage, pas loin de DSK et de la chambre qu'elle a essayé de nettoyer. Elle n'a pas la force de ramper jusqu'à l'ascenseur pour descendre et parler au directeur de l'hôtel. Elle est au bout du rouleau.

Elle aurait pu descendre au sous-sol. Il y a un vestiaire dans ce sous-sol ; elle y garde quelques objets personnels, notamment son parfum préféré. Quelques gouttes de ce parfum l'auraient remise d'aplomb en un rien de temps. Mais elle attend patiemment qu'on vienne la chercher. Toute seule elle ne peut lutter ni contre le temps ni contre l'espace. Ceux qui la trouvent là-bas ou ailleurs disent qu'elle est en état de choc. D'où vient cet état de choc ? De son talent d'actrice ou du pénis de DSK ? Si elle joue la comédie, on se demande pourquoi

elle ne l'a pas commencée plus tôt. Elle se donne la peine de nettoyer encore une chambre. En tout cas elle y passe et fait de son mieux pour la nettoyer. La comédie aurait pu commencer plus tôt : elle devait savoir qu'elle n'avait pas de temps à perdre. Le monsieur risquait de quitter l'hôtel pour toujours ou pour plusieurs mois.

Si l'on veut prouver qu'elle jouait la comédie d'un bout à l'autre, cela ne tient pas debout. Et puis il ne faut surtout pas oublier ce que je ne comprends pas du tout. À mon avis, DSK aurait dû appeler la réception ou le directeur de l'hôtel. Il le connaît personnellement. Pourquoi ne pas l'appeler ? Il voit une jeune femme qui entre dans sa suite ; son comportement est suspect. Il décroche son téléphone et dit au directeur : « Mon cher, il y a une femme de chambre qui se comporte bizarrement. Peut-on compter sur elle ? Je voulais te prévenir pour que tu saches qu'elle risque de m'accuser de viol. Elle a sans doute besoin de quelques millions. Je sais que votre personnel est bien payé, mais la soif d'argent n'a pas de limites : nous le savons tous. »

DSK a vu des actrices dans sa vie, même s'il ne s'intéresse pas vraiment au théâtre. J'imagine qu'il s'intéresse aux actrices, sinon il n'est pas digne d'être appelé coureur de jupons. Ce titre se mérite et sans actrices il n'a pas de sens. Donc DSK connaît de vraies actrices ; mais il doit connaître aussi de fausses actrices qui ne peuvent pas tenir le rôle d'Ophélie sur une scène de théâtre. Dans la vie, par contre, elles jouent la comédie ou la tragédie avec talent. DSK n'a pas vu Sarah Bernard : il est bien trop jeune pour cela. Nous sommes tous jeunes par rapport à quelqu'un ou à quelque chose. Moi, je suis un peu plus vieux que DSK ; je suis beaucoup plus jeune que le monde ou que Sarah Bernard.

Ophélie entre dans sa suite. Ne voit-il pas quelque chose de louche ? Elle cède trop vite à ses avances. Elle ne dit pas : « Monsieur, que faites-vous ? Je perdrai mon travail à coup sûr. » Elle sourit et répond aux caprices de DSK avec bienveillance. Il lui fait l'amour ; elle pratique une fellation deux fois de suite. Elle ne crache pas son sperme ; la suite reste propre, son état est impeccable. C'est comme si Ophélie l'avait déjà nettoyée au moins deux fois. DSK ne téléphone pas à la réception, au directeur. Par précaution il aurait dû le faire. Il faut être prudent en toutes circonstances – surtout aux Etats-Unis où l'on nous guette pour savoir si nous sommes prêts à violer les femmes qui se promènent autour de nous. « Non, nous ne sommes pas prêts » – c'est ce que nous devons répondre. Et nous ne serons jamais prêts pour ce genre de choses. Nous sommes paisibles et sereins ; nous ne ferons de mal à personne. De toute façon, vos menottes sont trop petites pour nos mains. Fabriquez d'abord des menottes plus confortables ; ensuite, nous aviserons.

D'accord, elle est perverse ; ce n'est pas DSK qui l'est, contrairement à ce que les journalistes américains pensent depuis le début de cette affaire. Elle est perverse et l'on se demande comment et pourquoi tout le monde disait qu'elle était honnête. Elle était peut-être honnête dans son enfance, mais sa jeunesse a été entachée de scandales : la drogue, l'alcool, etc. Et pourtant, John Turchano a dit : « Le Sofitel a déclaré qu'elle donnait toute satisfaction. Nous disons même que c'est une employée exemplaire. (John Turchano est le porte-parole du New York Hotel and Motel Trade Council.) Il l'a dit récemment ; il ne l'a pas dit il y a trente ans, quand elle était toute petite.

Ophélie entre dans la suite, sort de la suite, pleure, déchire ses vêtements comme cela se fait dans L'Ancien Testament et s'effondre à bout de forces. Un « supervisor » est informé ; le directeur est déjà au courant. « La quarantaine, brun et sympathique, ce manager doit tout de suite mesurer l'enjeu et l'étendue de sa responsabilité. S'il décide d'alerter la police, le scandale devient planétaire. Mais peut-il se taire ? » Il décide de ne pas se taire. C'est un grand admirateur de Tolstoï, et Tolstoï disait qu'il ne pouvait pas se taire. Il ne se taisait pas, d'ailleurs ; on entendait sa voix partout, même dans les pays lointains. On a même entendu sa voix aux Etats-Unis. Donc le directeur ne se tait pas ; il décide d'alerter toute la planète.

« Selon la direction, Jorge Tito, Portugais d'origine, manager parmi les plus appréciés de la chaîne hôtelière, n'aurait pas tergiversé longtemps. Il commence par écouter attentivement le récit de son employée. » Il l'écoute attentivement et n'entend rien de louche. Quelle actrice ! Elle ne cède en rien à Sarah Bernard, sauf qu'elle ne saurait jouer Hamlet sur une scène de théâtre. Mais dans la vie courante elle joue très bien le rôle d'Ophélie, employée modèle et modeste. Jorge Tito la laisse parler. Il connaît très bien DSK : ils dînent ensemble chaque fois que ce dernier descend à l'hôtel. « DSK est capable de tout, pense-t-il. Il a déjà dragué tout notre personnel féminin. Il l'a même fait devant moi. Il n'a peur de rien. Tant pis pour lui. Cette fois, il aura peur. »

DSK pense à présent : « Quel salaud ! Il m'a trahi parce qu'il a cru cette bonne femme. On laisse tomber un vieil ami pour défendre une employée qui se drogue et extorque de l'argent aux clients. Il était au courant, j'en suis sûr. Sinon, il ne vaut rien comme directeur. On verra ce qu'il dira quand je lui dirai tout ce que je pense de lui. Il a déjà perdu son poste, je parie. Il faut que je me renseigne à ce sujet. Il faut que je me venge aussi sur mes lieutenants, sur ces soi-disant mousquetaires qui n'ont pas voulu venir à New York pour me soutenir. Ils ont dit qu'ils avaient autre chose à faire. À bientôt, j'espère. Bon vent ! »

DSK doit se venger à droite et à gauche, mais la question du sperme reste intacte : le problème n'est pas encore résolu. Seul le procureur doit tout savoir. L'avocat d'Ophélie dit

que le sperme était partout, même sur les murs. Lady Macbeth ne croyait pas qu'un vieil homme pouvait avoir « tant de sang » ; elle pensait au roi assassiné par son mari et au sang qu'elle voyait sur ses propres mains. Je me demande si un vieil homme peut avoir tant de sperme. Espérons qu'on a réussi à laver tous ces murs, toutes ces moquettes ; les femmes de chambre sont sans doute plus efficaces que Lady Macbeth.

Gabrielle Rochard dit que c'était un autre liquide ; j'ai oublié lequel. Si, je m'en souviens à l'instant : le sirop d'orgeat. Je suis de nouveau en Touraine où je compte finir ce roman qui est fini, pour ainsi dire, étant donné les circonstances. Puis-je continuer à écrire au-delà de la vie de DSK ? Il ne s'est pas suicidé ; il a bien fait, d'après les journaux. Il vit sa vie dans laquelle il n'y a plus de place pour cette histoire qui se termine comme la plupart des histoires hollywoodiennes. Tout va bien, encore un happy end. Mais le sperme reste, ne serait-ce que dans les laboratoires où l'on continue à l'étudier. Non, on n'étudie plus rien ; l'affaire est close. Le sperme est jeté et se trouve actuellement dans les égouts de New York. Personne n'éprouve plus de dégoût en pensant à DSK. Au contraire, on dit que c'est un bel homme. « C'est un coureur de jupons, dit un vieil homme que l'on interroge à la télé. Et alors ? Je suis aussi un coureur de jupons. » Moi aussi. Et alors ?

Tout ça c'est pour des prunes : ces investigations, ces paroles, ces insultes. Le directeur alerte sans délai le NYPD (New York Police Department). Tout le monde se moque maintenant du directeur car il n'aurait pas dû le faire. Il faut se méfier de ses employées, surtout si elles prétendent avoir été violées par DSK. On sait que c'est un violeur de tout premier ordre et on en profite pour lui extorquer de l'argent. Quelqu'un a donné le feu vert au lieu de donner le feu rouge ; la machine est lancée. On consulte les vidéos que les caméras mettent à la disposition de la police. Les caméras balayent le lobby et le comptoir de la réception. On dit qu'elles balaient aussi les couloirs ; il n'en est rien. Aucune caméra ne voit Ophélie en train de sortir de la suite de DSK. On connaît plus ou moins la suite des événements, mais on ne sait rien à propos de sa sortie. On se demande même si elle est jamais sortie de cette suite ; peut-être est-elle toujours là, enfermée sur les lieux du crime présumé.

Hier, je suis allé dans un caveau où se trouvent quelques bouteilles et j'ai vu, j'ai entendu mon chat qui en sortait ; il y a été enfermé pendant une heure ou deux. Il va sans dire que je ne savais pas qu'il était là. Personne ne sait où est Ophélie ; en tout cas, moi, je ne le sais pas. Et dans le cadre de ce roman, je suis tout le monde ou personne. Cela dépend de ce que je raconte et de la façon dont je raconte ce que je dois raconter. Maintenant c'est mon devoir en quelque sorte. Je me dois de terminer ce roman dignement, quoiqu'il arrive le 18

juillet, lors de la prochaine audience de DSK. On nous annoncera un non-lieu ; tant mieux pour lui. Ce que j'ai écrit a lieu et aura lieu. Tant pis pour lui.

On parle déjà du retour de DSK en France ; on parle de sa candidature, de sa campagne présidentielle. Il a sans doute couché avec cette femme de chambre ; c'était un rapport consensuel et même conventionnel. « Cet homme ne peut pas devenir président de la République, dit Gabrielle.

- Pourquoi pas ? Les Français en feront un saint martyr, lui dis-je.
- Il va monter dans les sondages, dit-elle. Mais ça ne durera pas.
- Pourquoi ? C'est un héros de notre temps. Il est intelligent, il a supporté une épreuve terrible sans se couper la gorge.

- Un président de la République peut draguer une jolie femme. Même s'il drague une femme moche, personne ne trouvera ça anormal. Mais une femme de chambre...

- Voulez-vous dire que les femmes de chambre ne sont pas dignes de sa passion ?
- Les Américains ont raison. C'est un abus du pouvoir.
- Pouchkine draguait les femmes de chambre. Il couchait avec elles.
- Le troussage des domestiques n'est plus à la mode.
- Parce qu'il n'y a plus assez de domestiques », lui dis-je.

Dans *L'Assemblée des femmes*, Aristophane nous offre une parodie d'assemblée où les femmes, qui n'ont aucune existence politique à Athènes, s'invitent déguisées en hommes pour s'octroyer le pouvoir et mettre en œuvre une utopie. Maintenant c'est fini. Les femmes protestent, se collent une barbe, sortent dans la rue – pour des prunes. On leur dira : « Taisez-vous. Personne ne vous viole. C'est vous qui violez tout le monde pour vous faire entretenir. Vous n'avez pas honte ? Les ministres démissionnent à cause de vous. Vous foutez la pagaille partout. »

Il ne faut plus employer le verbe « foutre » : ce n'est plus de mise. Le marquis de Sade est oublié ; pas tout à fait. Mon DSK continue à écrire son journal où il le cite abondamment, car il est coupé du monde des femmes, de leurs assemblées. À propos, Sade a cru à ce que l'on disait d'Ophélie et de DSK tout au début de notre enquête. Voici ce qu'il en dit : « Il était chez lui, il était hors de France, dans un pays sûr, au fond d'une forêt inhabitable, dans un réduit de cette forêt que, par les mesures prises, les seuls oiseaux du ciel pouvaient aborder, et il y était dans le fond des entrailles de la terre. Malheur, cent fois malheur à la créature infortunée qui, dans un pareil abandon, se trouvait à la merci d'un scélérat sans loi et sans religion, que le crime amusait, et qui n'avait plus là d'autre intérêt que ses passions et d'autres mesures à garder que les lois impérieuses de ses perfides voluptés. »

Mon devoir est d'écrire des commentaires. En voici un. DSK se croyait chez lui lorsqu'il descendait au Sofitel. Pas au milieu de New York. Il était « dans un pays sûr, au fond d'une forêt inhabitable ». Sa suite était assez grande pour lui faire croire qu'il était au fond d'une forêt inhabitable : depuis l'entrée, on n'entendait même pas l'eau couler dans la salle de bain – dans les salles de bain. En effet, on n'entendait pas l'eau malgré la quantité des salles de bain qui rendaient la vie des visiteurs et des voyageurs encore plus agréable. Dans cette forêt il y avait des cascades pour rappeler les jardins japonais que DSK aime tellement. Seules les femmes de chambre – telles des oiseaux migrateurs – pouvaient arriver jusqu'à cette suite où DSK recevait aussi des call-girls, d'après des rumeurs que personne ne confirmera puisque DSK est blanchi. « Cent fois malheur à la créature infortunée... » Tout cela est périmé. C'est DSK que l'on décrit comme une créature infortunée à présent. Le crime amuse Ophélie et ses copains mafieux. « Ses perfides voluptés. » De qui parle-t-on ? Il n'y aura plus de rebondissements.

Il est 6 heures du matin. J'écris depuis presque trois heures déjà ; Gabrielle est en train de dormir. Je m'impose un régime qui me permet d'écrire une dizaine de pages par jour. J'attends les journaux, leurs balivernes, leurs revirements et leurs rebondissements. La comédie française d'Amérique continue comme il se doit. Le monde n'a rien d'autre à nous proposer. Ces phrases me fatiguent encore plus que le reste. Il n'est pas la peine de se lever de si bonne heure pour répéter avec Balzac que la comédie humaine nous poursuit partout sans engendrer une vraie tragédie. Et le cataclysme japonais, Fukushima, les morts ? Seuls les cataclysmes nous parlent sur un ton tragique. Seule Sarah Bernard joue *Hamlet*. Les autres femmes se contentent d'Aristophane. « Je souhaite, à l'égal de vous-mêmes, l'intérêt de ce pays, mais je souffre et je m'indigne de tout ce qui se passe dans notre cité. Je la vois toujours dirigée par des pervers ; et si l'un d'eux est honnête homme une seule journée, il est pervers durant dix jours. Se tourne-t-on vers un autre, il fera encore plus de mal. » Pervers, satire, pervers. Trop tard.

Dix mille femmes de chambre la soutiennent. Encore un titre. Combien en reste-t-il à présent ? Huit mille, cinq mille ? Je lis une interview de Peter Ward qui préside le *New York Hotel & Motel Trades Council*, le syndicat du personnel de l'hôtellerie de New York. Il dit qu'il choisit de croire Ophélie parce qu'elle travaille dur et élève seule sa fille. C'est une femme anonyme, tandis que DSK est connu dans le monde entier. Mais cela ne veut rien dire : on peut être anonyme et pervers. Beaucoup de criminels sont anonymes et Churchill est connu dans le monde entier. Ward dit que le dossier d'Ophélie est exemplaire. Il l'a dit le 26 juin ;

nous sommes le 2 juillet. Comme le temps passe ! Comme le temps casse les idées reçues et toutes les autres idées !

Il parle d'une prise de conscience. On est conscient de quelque chose ; on se dit : « C'est mal. Il faut interdire cela. » Ensuite on vous dit que la personne en question se drogue. « Ah bon ? dites-vous. Alors il ne faut rien interdire. Tout va bien. Il faut interdire la drogue. » On acquitte deux policiers qui ont violé une femme – parce que cette femme était ivre. Peut-on violer des femmes ivres ? Elle a tout inventé ; c'est une affabulatrice. Elle boit deux bouteilles de vodka par jour et deux bouteilles de gin par nuit. Elle a eu la berlue. » Et cela continue.

Peter Ward dit que l'hôtel n'a pas soutenu Ophélie comme il l'aurait dû. « Certes, la direction a immédiatement appelé la police. Que pouvait-elle faire d'autre ? » Elle aurait pu ne pas appeler la police. « Si une jeune femme m'aborde dans la rue en me disant qu'elle vient d'être violée, j'appelle la police. » C'est lui qui le dit ; moi, je ne le dirais pas. Plus maintenant, en tout cas. Que sais-je de cette femme ? Elle m'aborde dans la rue ; ses vêtements sont déchirés par endroits. Elle pleure, mais je pleure aussi ; j'ai les larmes faciles. Et j'ai assez de force pour déchirer mes vêtements. Je n'ai pas assez de force pour cogner sur un homme qui m'insulte dans la rue, mais les vêtements sont beaucoup plus fragiles.

Le directeur de l'hôtel pense qu'Ophélie est modeste et travailleuse. D'accord, elle travaille bien ; elle manie les draps mouillés avec dextérité. Elle trouve de l'urine et du sperme sur tous les draps et tous les murs, mais elle se débrouille pour que personne n'en voie les traces. Le directeur ne connaît pas sa vie privée ; il n'est pas allé chez elle. Il ne connaît même pas son frère, son demi-frère, sa demi-sœur, son demi-oncle et sa tante. Que peut-il dire d'elle ? Il ne dit rien, mais il la croit parce qu'il est habitué à croire ce qu'on lui dit. Et l'on change difficilement ses habitudes, surtout si l'on est directeur d'un hôtel de luxe. Donc, il ne change pas ses habitudes et croit Ophélie qui continue à pleurer. D'après son demi-frère, elle pleure tous les jours. A-t-elle pleuré hier ? Combien de temps a-t-elle pleuré ? Combien de larmes a-t-elle versées ?

Il paraît qu'elle a reçu mille dollars récemment ; ou dix mille dollars. Je regarde la télévision, mais souvent les chiffres passent inaperçus car les chiffres me concernent à peine. Je ne suis pas aussi féru des mathématiques que je l'étais dans mon enfance – jusqu'à douze ans. Et cet argent n'est pas dans ma poche, sinon je l'aurais compté il y a longtemps. Donc, elle a reçu de l'argent par la poste ou sur son compte en banque. Elle n'est pas si pauvre que cela. On se demande d'où vient cet argent. De la drogue ; ou d'un client généreux qui paie

mille dollars par fellation. Sa fille en profite. Bientôt, elle entrera dans un *Ivy League university*.

On lance un appel à « toute femme » qui aurait été agressée par DSK « en Afrique et en Europe. » Pourquoi pas aux Etats-Unis, en Australie ? C'est l'avocat d'Ophélie qui a lancé cet appel le 3 juin. Les femmes se précipitent vers lui ; elles sonnent à la porte de son bureau. « Il m'a touché les seins.

- Il m'a touché le vagin.

- Il m'a mis son membre entre mes seins.

- Il a mis son membre dans mon oreille gauche.

- Il a mis son membre dans mon derrière. Il m'a fait vraiment mal. Je sens toujours son membre à l'intérieur de mon corps.

- Il m'a toute déchirée.

- Il a fait des trous partout.

- Il m'a blessée à l'œil. Je ne vois plus rien.

- Il m'a tripoté le nez. Je ne sens plus rien.

- Il m'a dit qu'il me donnerait dix mille dollars. Il m'en a donné trois.

- Il m'a arraché tous les cheveux. Je suis chauve.

- Mon derrière, mon derrière. Qu'a-t-il fait de mon derrière ?

- Qu'a-t-il fait de votre derrière ? demande le procureur.

- Je n'en sais rien, mais il a fait quelque chose.

- Vous allez toujours aux toilettes ? demande le procureur.

- Oui, parfois.

- Vous n'êtes pas constipée ?

- Si, parfois.

- Vous n'avez rien à votre derrière, dit le procureur. Vous êtes une affabulatrice et une menteuse. Et vous avez blanchi beaucoup d'argent. Vous vous droguez tous les jours. Il n'est pas vrai que vous pleurez. Vous vous droguez. C'est différent. Je vous mettrai en prison. D'où venez-vous ?

- Je suis américaine.

- Comment avez-vous obtenu le passeport américain ? Vous avez menti. Vous avez dit que dans votre pays d'origine on vous violait tous les jours. Ce n'est pas vrai. On vous a violé quatre fois en tout et pour tout.

- Cinq fois.

- On ne peut obtenir l'asile aux Etats-Unis que si on vous viole six fois de suite.

- Je demanderai à mes amis de le faire. Ils le feront pour moi.

- Les amis ne comptent pas. Il faut que vous soyez violée par vos ennemis. Aimez-vous vos ennemis ?

- Pas tellement.

- Alors vous n'êtes pas une bonne chrétienne. Vous n'avez pas le droit de résider aux Etats-Unis.

- Mon docteur a dit que mon derrière...

- Votre médecin est un criminel, lui aussi. C'est un trafiquant de drogue notoire. Je l'ai vu en prison la semaine dernière. Ne me parlez plus de votre derrière. »

Les agents de police pénètrent dans l'avion où DSK boit du champagne en attendant le décollage. Il est déjà en France – en tout cas dans un avion d'Air France. « Puis-je voir votre passeport, dit l'inspecteur Diwan Maharaj. Nous souhaitons que vous nous suiviez. » « Pourquoi ? » demande DSK. « Ce n'est ni le moment ni l'endroit pour en parler. » D'accord. Maintenant c'est le moment. Parlons-en !

« Que voulez-vous ? demande DSK.

- Vous avez agressé une femme.

- Quelle femme ? J'ai agressé pas mal de femmes dans ma vie. Elles appellent ça 'agression'. Moi, j'appelle ça 'passion'. Ou 'amour', si vous préférez.

- Cette fois, il s'agit d'une femme de chambre.

- Quelle femme de chambre ?

- Celle qui travaille au Sofitel.

- Ah, celle-là. C'est du passé.

- Elle a porté plainte.

- Je savais qu'elle allait le faire. Savez-vous que c'est une menteuse ?

- Non.

- Vous le saurez tôt ou tard. Elle fréquente des mafiosi. Elle saute sur tout ce qui bouge. J'ai bougé un peu : je sortais de ma salle de bain. Elle a sauté. Que voulez-vous ? Quand on est riche, on s'expose au danger. »

A ce moment-là, le sergent Raymond DiLena se présente. « Que se passe-t-il ? demande DSK

- La police de New York souhaite vous interroger au sujet d'un incident qui s'est produit en ville dans un hôtel.

- Quel hôtel ? Je ne suis pas un hôtelier. Savez-vous à qui vous parlez ?

- Oui.

- Alors ne me parlez pas d'hôtels. Parlez-moi plutôt du FMI ou de la présidence de la République française.

- Nous voulons vous parler d'Ophélie.

- D'accord. Parlons de cette pièce de Shakespeare que je connais par cœur dans l'original. La connaissez-vous par cœur, vous ?

- Non.

- Alors ce n'est pas la peine d'en parler. Rentrez chez vous et apprenez cette pièce par cœur. Ensuite appelez-moi et nous en parlerons. Voici le numéro de mon portable que j'ai oublié dans ma suite. »

Au poste de police, on lui demande s'il souhaite s'expliquer. « Mon avocat m'a dit de ne pas parler.

- Ah bon ? Mais vous venez de prononcer quelques paroles. Autant continuer. De toute façon, vous n'avez pas suivi la consigne de votre avocat.

- Votre Néfertiti est une criminelle. Elle mentira sous serment. Vous êtes en train de vous ridiculiser. On me traitera de tous les noms. On se raillera de moi et de mon cher pays. Vous entendrez mon rire. Ce sera le dernier rire. Vous pouvez l'entendre maintenant, si vous y tenez. J'ai besoin de m'entraîner un peu. »

DSK rit et tout le monde le regarde en écoutant son rire.

12

Nafissatou Dialo. Qu'as-tu fait ? « C'est une honte terrible pour notre famille », dit son demi-frère. Hier j'ai lu ces paroles autrement. Je pensais à une bonne musulmane, à Allah, à l'honneur qui passe avant tout : avant l'argent, avant la gloire, avant l'immortalité. C'est l'honneur qui assure l'immortalité d'un homme pur, d'une femme sans tache. Il y a des taches partout à présent. Elle a même passé un coup de fil à un délinquant pour savoir comment extorquer l'argent et combien elle peut demander pour deux fellations et une sodomisation. Son consultant se trouvait en prison. Peut-on avoir des portables en prison ?

Une fois de plus, je ne comprends rien. Il est 8 heures 20 du matin. Gabrielle dort toujours, mais dans une heure nous irons à Montrichard pour acheter des journaux. Je saurai alors à qui elle a parlé et quel moyen elle a utilisé pour communiquer avec un prisonnier, un trafiquant de drogue notoire. Ils sont tous notoires lorsqu'ils sont en prison. Son demi-frère est-il au courant des activités de sa demi-sœur ? Est-ce pour cela qu'il parlait de honte ? Tout s'éclaircit, mais Ophélie demeure énigmatique. Peut-être *Le Figaro* dira-t-il qu'elle n'est plus énigmatique, que Dieu a parlé enfin ?

Anne Sinclair, notre héroïne. Pas de drogue, pas de coups de fil suspects. Elle n'extorque pas d'argent aux gens qui ne lui ont rien fait ; elle n'extorque pas d'argent du tout. Même ses ennemis peuvent dormir sur leurs deux oreilles. Elle dit : « Nous sortirons de ce drame ensemble, dignes et droits, main dans la main. » Jusqu'ici, tout se passait comme prévu : elle a tenu parole. Elle sortait et rentrait avec lui, main dans la main, habillée en noir. Hier, elle ne le tenait plus par la main – il a grandi depuis un mois. Il peut marcher tout seul, sans sa maman. Il marchait tout seul ; elle se tenait à ses côtés sans le tenir par la main. Elle était habillée en blanc. Il y a un film intitulé *La mariée était en noir* ou quelque chose comme ça. Cette fois, la femme mariée était en blanc.

Elle voulait montrer au monde entier que tout allait bien. Ils ne souriaient pas vraiment au moment où ils sont entrés dans le palais de justice – dans un bâtiment où il y a des juges et des témoins. Ils souriaient en sortant de ce bâtiment car DSK était déjà libre de ses mouvements. Il pouvait se mouvoir dans toutes les directions. Il pouvait même sauter de joie – sur place ou le long de la Cinquième avenue. Son corps se mouvait plus librement qu'auparavant : il marchait comme un matelot habitué au roulis. Ces mouvements latéraux étaient un signe tangible de sa liberté reconquise. Il était libéré sur parole, mais le mot « parole » prononcé dans ce contexte est vite oublié. À la télévision on dit déjà : « DSK est libéré. » DSK, lui aussi, oublie les mots « sur parole ». Il se dit qu'il est libre ; certes, il a prononcé quelques paroles devant le juge, mais c'était normal puisque son avocat ne lui avait pas demandé de garder le silence. Donc, il ne l'a pas gardé. Il a dit ce qu'il avait à dire et il ne s'en souvient même pas. Il pense qu'*Hamlet* est plus important et il a tout à fait raison.

Nous sommes allés à Montrichard pour acheter des journaux. Les journalistes n'ont pas écrit « l'ascension » à la place de « la chute », mais les articles et même les titres allaient dans ce sens. On dit que c'est loin d'être fini, mais on a l'impression que tout est fini depuis hier. Brafman a dit que la procédure n'aurait jamais dû aller jusque-là. Elle aurait dû s'arrêter tout de suite, avant même de commencer. L'avion aurait dû décoller en emportant DSK vers son appartement parisien et vers les micros devant lesquels il aurait parlé à Merkel, si Ophélie n'était pas intervenue pour gâcher la fête. Maintenant la fête de la vie reprend ses droits ; DSK dîne dans un restaurant italien où il dépense sept cents dollars.

Le procureur dit : « Aucun des chefs d'inculpation n'a été levé », mais tout le monde se lève pour le contredire. Tout le monde applaudit DSK et conspue Ophélie qui n'est toujours pas là. On se demande comment elle travaillait à l'hôtel ou plutôt pourquoi on ne l'a pas mise à la porte tout de suite : elle n'est jamais là. Kenneth Thomas réfute point par point les informations du New York Times ; il martelle qu'il est faux de soutenir que sa cliente a des

liens avec la drogue. Elle se drogue de temps en temps, mais elle ne blanchit pas d'argent. Si à l'aéroport on trouve un kilo de cocaïne sur vous, cela ne veut pas dire que vous êtes un trafiquant de drogue : quelqu'un a mis ce paquet dans votre valise. Un kilo de plus ou de moins – vous ne le sentez pas vraiment. Vous téléphonez à quelqu'un et ce quelqu'un est un trafiquant de drogue. Vous ne le savez pas ; vous faites un numéro et vous tombez sur un individu qui a une voix agréable. Il n'est pas stupide et vous lui parlez pendant une vingtaine de minutes. Cela ne prouve strictement rien.

D'après son avocat, Ophélie va bientôt dire au monde entier ce qui lui est arrivé. « Il a déchiré mes collants et mes ligaments. Je n'ai plus de collants ni de ligaments. Le goût de son sperme ne quitte pas ma bouche. Je me lave les dents quatre fois par jour. Je me rince la bouche toutes les demi-heures. Il n'y a rien à faire. Le goût persiste et signe, comme si c'était le sang sur les mains de Madame Macbeth. Il m'a projetée contre un mur qui a failli s'écrouler. Il y a des traces de mon corps sur ce mur. La direction de l'hôtel envisage de faire des travaux dans la suite. Mais personne ne se soucie de mon âme, des ravages qu'elle a subis. Je ne bois jamais d'alcool, mais je sais qu'il y a une bière qui s'appelle *La mort subite*. J'en ai vu quelques bouteilles-dans le bar de l'hôtel. Et bien, cette bière a un rapport direct avec mon âme. Mon âme est morte et c'est arrivé de but en blanc. Prenez soin de mon âme, je vous en supplie. »

Les chefs d'inculpation retenus contre DSK étaient de la plus grande gravité. À présent, il n'y a plus qu'un chef : lui-même. Les autres chefs ne sont plus là. D'après tous les avocats, le procureur se sent contraint d'abandonner l'affaire parce qu'il ne peut pas la gagner. Et si l'on ne gagne pas, on perd ; et personne n'aime perdre. Même les perdants n'aiment pas perdre, et pourtant ils sont habitués aux défaites. Mais ils ne tiennent pas tellement à cette habitude, malgré leur attachement aux habitudes en général ; ils aimeraient bien s'en défaire.

Si le procureur abandonne le procès, il sera permis à plaignante d'intenter une action au civil pour récupérer des indemnités financières. Elle n'a qu'à passer un autre coup de fil à son copain pour lui demander quelle somme elle doit exiger de son assaillant. Mais c'est peu probable, selon *Libération*. D'abord on dit : « Tout est possible. » Ensuite on se ravise : « Rien n'est possible. »

Anne et Dominique sourient ; c'est de nouveau le premier jour. Il y a beaucoup de premiers jours dans le leur vie ; on est tenté de croire qu'ils ne vivront jamais jusqu'au deuxième jour. Beaucoup de personnes se sont dépensées pour les aider à retrouver leur sourire qu'ils égarent parfois à Marrakech. Le *New York Times*, notamment, a dépêché sept journalistes sur les traces d'Ophélie. En Guinée, ils ont interrogé ses frères peuls ; dans le

Bronx, ils ont sondé ses voisins. « Elle est timide, modeste, travailleuse, croyante », disaient ses frères, ses sœurs et ses voisins. « C'est un vrai complot », disaient les amis de DSK qui ne comprenaient plus rien. Dans ses villages successifs, Ophélie n'a pas dit qu'elle avait été violée ; elle avait peur qu'on ne se moque d'elle. Mais aux policiers elle a dit qu'on lui avait mutilé les organes génitaux. Elle avait peur qu'on ne fasse la même chose à sa fille. Elle a toujours peur et on la mute régulièrement.

Grâce à ses mensonges elle s'installe aux Etats-Unis pour élever et éduquer sa fille ; et pour rencontrer DSK. « C'est un complot », disent les socialistes et la plupart des Français. Les Russes y passent une fois de plus. Même le parti socialiste serait d'accord pour avoir un héros tragique dans leur rang ; on se met en rapport avec Ophélie. Hamlet est un héros tragique et il est victime d'un complot. DSK n'est pas le seul à connaître la pièce de Shakespeare. On parle aussi d'un imposteur qui se serait introduit dans la suite de DSK pour prendre sa place. Il porte un masque ou il est le frère jumeau de DSK qui, à ma connaissance, n'a pas de frère jumeau. Il viole Ophélie, arrose la suite de tous les liquides en sa possession et disparaît sans laisser d'empreintes digitales.

Je suis las de tout cela ; je pense à Liszt, à ses amours. Je ne suis plus à Weimar, mais je continue de penser à Liszt, d'écouter sa musique. Et j'écris des poèmes à la place de DSK ; il n'en a jamais écrits, d'ailleurs.

*Une feuille blanche, une feuille de papier,
Un arbre blanc. Je ne pense pas aux cheveux de DSK ;
Je n'arrive pas à l'oublier car il est inoubliable.
Tout est inoubliable. La mémoire est surchargée
De toutes les histoires que l'on raconte,
Que l'on écoute. Je n'écoute plus
Rien. J'entends quelque chose : une note, une mélodie
Que je ne connais pas. Elle ne me parle
Ni de la mort ni de la vie ni des états intermédiaires.
Elle me parle d'elle-même. Il n'y a rien à part
La couleur blanche et ces notes que je ne reconnais plus.*

Le sourire de DSK à la Une des journaux, à la télévision, sur Internet. La fête recommence ; la fête ou la chute ? Plutarque compare la vie de Cimon à celle de Lucullus. Il dit que Cimon était vicieux dans sa jeunesse, mais que peu à peu il avait trouvé la bonne voie

et s'était bonifié comme un grand vin. Plutarque ne dit pas cela en ces termes. « Et alors ? », comme disent les protagonistes de mon roman. Dans mon roman, peu de choses sont dites exactement comme elles ont été dites. Je ne sais pas si j'ai le droit de le faire ou si j'insulte la réalité, Dieu ou ceux dont je parle. On ne blâme pas un peintre cubiste parce qu'il décompose la réalité, la vérité, en changeant les angles, en ajoutant les détails qui n'existent que dans son imagination. Dieu écrit l'histoire du monde ; je commente cette histoire. S'il y a quelque chose qui manque, je corrige cette histoire sans la modifier. J'espère que je ne serai pas puni pour cela.

Donc Cimon a été d'abord vicieux et ensuite vertueux. C'est le contraire qui s'est produit dans la vie de Lucullus. J'ai lu la description de sa vie et je ne trouve pas que sa fin ait été vicieuse. Certes, il menait un train de vie impressionnant, mais il dépensait l'argent comme bon lui semblait et je ne suis pas sûr qu'on puisse le blâmer pour cela. Cimon et Lucullus « se sont tous deux enrichis par les mêmes moyens ; mais ils n'ont pas tous deux usé semblablement de leurs richesses, dit Plutarque ; car il n'y aurait point de propos de vouloir comparer la fabrique de la muraille qui regarde vers le midi dans le château d'Athènes, avec les chambres délicieuses et les logis haut élevés pour voir de loin, et environnés de canaux d'eau tout à l'entour, que Lucullus fit édifier auprès de Naples des dépouilles des Barbares ; ni pareillement aussi ne fait à comparer la table de Cimon, qui était sobre et simple, mais ouverte à tout le monde, à celle de Lucullus, qui était somptueuse, et sentait son satrape. »

Je pensais que dans son journal DSK citerait abondamment cette œuvre de Plutarque, non seulement parce qu'à mon avis, un homme comme lui doit avoir envie de se comparer aux grands héros du passé, mais aussi en raison du style grandiose qui est dû à la patine du temps et à la traduction d'Amyot. Moi, en tout cas, je suis tenté de citer cette œuvre *in extenso* pour rendre justice à sa grandeur en comparaison de laquelle tout ce que l'on peut écrire aujourd'hui pâlit irrémédiablement.

Je respecte infiniment le travail d'un commentateur qui se borne à broder sur un texte qu'il a sous les yeux. Il n'y a pas de héros imaginaire dans l'histoire qu'il écrit. Le monde est un texte qu'il commente. « Je n'ai pas d'imagination », disait Proust ; il commentait le texte du monde. Il y a une autre tâche que je respecte et à laquelle je compte m'atteler dans un avenir proche : celle d'un copiste. J'ouvrirai des livres et je les copierai sans y changer une seule virgule. Je n'utiliserai pas mon ordinateur pour m'acquitter de cette tâche ; j'écirai le texte à la main.

Revenons à Lucullus que *mon* DSK a déjà cité dans son journal. Sur le tard, il s'est retiré des affaires pour s'adonner aux plaisirs au lieu de commander une armée et gagner des

guerres. Cimon ne l'a pas fait – peut-être parce qu'il est mort trop tôt. D'après Plutarque, lui aussi aimait le vin et les femmes, les fêtes, « mais les prospérités et heureux succès des affaires apportent des plaisirs aux hommes ambitieux de nature et nés à manier de grandes choses, qui leur font oublier les appétits des autres voluptés. » DSK faisait les deux et personne ne doit lui reprocher son train de vie, surtout qu'il ne volait pas l'argent qu'il dépensait et qu'il continue à dépenser aux Etats-Unis en se déplaçant d'un endroit à un autre. Plutarque ajoute : « Et pourtant si Lucullus fût mort en l'âge qu'il maniait les armes, et qu'il commandait à des armées, il n'y aurait homme, tant fût-il curieux ou subtil à rechercher et reprendre les fautes d'autrui, qui pût trouver un tout seul point à blâmer en lui. » Sans les femmes et les fêtes, DSK aurait été encore plus grand.

J'ai envie de m'écarter du style d'aujourd'hui, de la langue qui peut dire ce que disent les journaux. Les journalistes ne sont pas des peintres cubistes, ce qui ne les empêche pas de porter atteinte à la vérité, à la beauté du monde. Le théâtre de l'absurde est valable quand il naît sous la plume de Beckett. Je ne crois d'ailleurs pas qu'il aimait qu'on ajoute le mot « absurde » à ses pièces : il était réaliste, après tout. Moi, je respecte la réalité et certaines personnes dont je parle dans ce livre. Je respecte certainement DSK et Anne Sinclair ; bien plus, je les admire. Mais je fais leur portrait et c'est moi qui le fais, pas quelqu'un d'autre. J'écris mon histoire tout en écrivant la leur. C'est normal parce que je continue à vivre et je ne suis pas encore un simple copiste. Mais en tant que copiste, j'ajouterai mon écriture aux textes que j'aurai sous les yeux.

Je pense à la couleur blanche, ce qui ne veut pas dire que c'est la fin du livre ou que la fin approche. D'habitude, la couleur blanche couronne une œuvre, surtout si celle-ci parle d'une ascension. Voici un texte que j'ai trouvé dans le Zohar :

Il est bien connu des compagnons qu'il existe un feu qui dévore et détruit le feu car il est un feu plus fort que le feu. Mais viens et regarde : celui qui veut connaître la science de l'union sacrée contemple la flamme qui monte de la braise ou de la lampe allumée. Car cette flamme ne peut s'élever que si elle repose sur un substrat matériel plus grossier. Viens et regarde : dans la flamme qui s'élève il y a deux lumières, l'une est une lumière dont l'éclairage est blanc, et l'autre, une lumière dont le noir et le bleu font partie. Cette lumière blanche est au-dessus et s'élève de manière rectiligne ; la lumière bleue ou noire se trouve en dessous de la blanche et lui sert de trône ; la lumière blanche est posée sur ce trône et du fait qu'ils se touchent l'un et l'autre, ils ne font qu'un ; cette lumière noire ou bleue qui est en dessous fait office de trône de la gloire pour cette lumière blanche. Et c'est à cela que se

réfère le secret de tekhelet (c'est-à-dire la couleur bleue du culte biblique). Ce trône bleu-noir est ancré en bas dans une autre matière au contact de laquelle il s'enflamme et qui le pousse à s'unir à la lumière blanche supérieure. Quelquefois ce bleu-noir devient rouge ; mais la lumière blanche qui est au-dessus ne change jamais et reste au contraire constamment blanche. Cependant la lumière bleue change quelquefois pour devenir, par moments, noire et, par moments, rouge. Elle fait partie de deux régions : vers le haut elle participe de cette lumière blanche et vers le bas elle participe de cette matière qui lui est donnée. Car plus elle s'attache fortement à elle et repose sur elle, plus cette lumière bleue la dévore et la consume, parce que sa nature est de détruire et de consumer. Car c'est à elle que tiennent la mort et la destruction de tout ce qui existe. C'est précisément pour cela qu'elle dévore tout ce à quoi elle adhère. Cependant cette lumière blanche qui repose sur elle ne dévore ni ne détruit jamais, et reste immuable. Et c'est à ce propos que Moïse a dit : « Car l'Eternel ton Dieu est un feu dévorant qui dévore et détruit véritablement tout ce qui se trouve sous lui » ; c'est aussi pour cela qu'il dit : « ton Dieu » et non pas « notre Dieu » ! Moïse, quant à lui, appartenait à cette lumière blanche d'en haut qui ne détruit ni ne consume.

Je ne suis pas encore un copiste et en principe je ne dois pas insérer de longues citations dans mon texte – car j'écris un texte, moi aussi. Mais je voulais m'imprégner de cette lumière divine pour ne pas faillir à ma tâche, pour ne pas insulter Dieu. Que peut-on faire si l'on insulte Dieu ? Comment remédier à ce mal ? J'imagine qu'il n'y a pas de remède. C'est pourquoi il faut faire attention et réfléchir longuement avant de s'avancer.

Cette lumière me baigne l'espace d'un instant ; puis elle disparaît et je ne sais pas la retenir. Ce n'est pas en citant le Zohar que j'y réussirai. Je fais ce que je peux ; il faut être modeste et confiant. J'avance à petits pas et j'espère que je réussirai à la longue. Le cours de l'histoire est imprévisible, malgré tous les calculs que l'on fait tous les jours. Marx faisait des calculs, lui aussi ; il n'a pas bien compté et ces nombres se révèlent faux – aujourd'hui, en tout cas.

Personne n'a prévu le retournement auquel nous assistons – à part les avocats de DSK. Bravo ! Sa femme l'avait prévu, elle aussi. Il y a des prophètes de par le monde, ce qui nous donne un petit espoir. Nafissatou Diallo a beaucoup d'argent sur son compte bancaire ; personne ne le savait à part les prophètes. Hier, je me suis trompé. J'ai dit qu'il y avait 1 000 dollars sur son compte ; ou 10 000 dollars. En fait, il s'agit de 100 000 dollars en plus de son salaire au Sofitel. Cette somme lui a été versée ces deux dernières années. Les dépôts ont été effectués par différentes personnes depuis quatre comptes différents. Nafissatou dépense

plusieurs centaines de dollars par mois pour des factures émanant de cinq compagnies de téléphone. Que peut-on dire d'autre ? Elle n'est pas si pauvre que cela. Moi, je n'ai pas de mobile ; et je téléphone rarement.

Je n'ai pas envie de parler de Nafissatou, d'Ophélie ou de Diallo. Le *New York Post* prétend qu'elle est une prostituée qui a ses tarifs – comme n'importe quelle prostituée. En tout cas, elle n'est plus n'importe quelle prostituée. Je ne sais pas si je peux dire : « Tant mieux pour elle. » Elle risque d'aller en prison pour les mensonges qu'elle a proférés sous serment. Tant pis pour elle ; je ne la défends plus.

Je me tourne de nouveau vers mon couple préféré : DSK et Anne Sinclair. Gabrielle m'a dit hier qu'il faudrait peut-être changer leur nom pour que l'on ne me fasse pas un procès. Personne ne fera un procès à un modeste commentateur qui veut devenir un copiste. Je donne libre cours à mon imagination, mais je n'oublie pas la lumière blanche que je prépare pour mon couple préféré. Et pourtant rien n'est encore fait ; la libération ne fait que commencer.

La lumière blanche est immuable. Dans ma jeunesse j'ignorais mes origines ; j'en ai déjà parlé plus haut. Je voyais cette lumière de temps à autre ; je l'apercevais à l'horizon. Mais elle était à l'horizon, quasi inaccessible. On me demandait si j'étais juif ; je répondais « non ». Ma mère me l'a caché ; je ne veux pas la blâmer. Quelque chose n'allait pas ; je ne comprenais pas quelque chose dans le domaine où je vois plus clair aujourd'hui. Je comprends pourquoi je ne peux vivre sans le Talmud, la Cabbale, sans son livre principal Le Zohar. Je vois la lumière blanche ; elle est toujours à l'horizon, mais je sais qu'une de mes particules s'y baigne. « Avez-vous trouvé votre bonheur ? » me demande-t-on quand je cherche un livre dans une librairie. Je crois que oui – j'ai trouvé mon bonheur.

13

Je continue à penser à Liszt ; j'entends sa musique, même si je ne l'écoute pas, même si je ne la connais pas. J'entends des notes que je ne reconnais plus, comme je le dis dans mon poème. Je ne les connais pas, mais j'ai l'impression que je les ai déjà entendues quelque part. Il ne faut pas toujours parler de vies antérieures ; je n'ai rien contre ce discours aujourd'hui. Je suis de bonne humeur. De nouveau j'entends cette mélodie connue et inconnue. C'est peut-être la forme dont parlent Maïmonide et Goethe : la forme primordiale, la forme qui ne change jamais. Pour le moment je m'occupe des amours de Liszt, de ses douces amantes.

La marquise Le Vayer a pour nièce une élève de Liszt. Elle décide d'inviter le pianiste dont tout le monde parle. Parmi les amies de la marquise il y a une future amante de Liszt ; elle s'appelle Marie d'Agoult. Liszt entre dans le salon et voit une jeune femme de vingt-huit

ans. Il fait fi des convenances et s'assied près d'elle comme s'il la connaissait depuis plusieurs années. Il a dû rêver d'elle depuis longtemps. Comme dit une chanson russe : « Je rêve de toi depuis trois ans. Je t'ai rencontré hier. » J'ai déjà cité cette chanson dans un de mes livres, dans une de mes vies antérieures.

Liszt ne déshabille pas Marie ; il se permet beaucoup de choses, mais il ne dépasse pas les bornes. Il sait très bien où se trouvent les bornes ; il les voit, il les effleure, mais il ne les dépasse pas. Il tient des propos ardents et décousus à la jeune femme de vingt-huit ans. Elle l'écoute ; et pourtant il ne joue pas encore du piano. Liszt devait être beau parleur, mais surtout comme pianiste il était exceptionnel. Les femmes tombaient comme des mouches lorsqu'elles l'entendaient jouer sa musique ou celle de Mozart, de Beethoven.

Il ne demande pas à Marie de lui tenir la main. Il ne dit pas : « Je ne pourrai pas vous parler si vous ne me tenez pas la main. » Un peu plus tard, lorsqu'il s'installe au piano, il ne dit pas : « Puis-je vous toucher les seins ? Si vous voulez que je vous joue un morceau, je dois toucher un de vos seins. » DSK joue du piano ; il pianote plutôt. Pourquoi ne se sert-il pas de cette arme pour séduire les femmes ? Gerhard m'a dit que les pianistes n'attiraient plus les femmes autant qu'au siècle dernier, sans parler du siècle avant-dernier. C'est pour cela que DSK attaque les femmes ; il a des excuses.

On ouvre le piano ; on allume les flambeaux disposés de chaque côté du pupitre. Par la même occasion, on allume le cœur de Marie qui ne bat que pour Liszt dorénavant. Elle ne dort plus et madame Le Vayer la persuade d'écrire à Liszt. « Il faut que tu le voies à la lumière du jour. Les flambeaux mentent souvent. Quel feu ! quelle âme ! quel génie ! Il s'est surpassé hier. Il n'avait jamais joué ainsi, à en croire à ses élèves. C'est vous que ses yeux cherchaient. » Quel style, quel style !

DSK a lui aussi des marquises qui lui font la réclame. Elles disent aux femmes qui lui plaisent : « Quel génie, quelle âme ! Avez-vous admiré son discours ? Personne ne parle comme ça dans notre pays ni ailleurs. Il faut avouer qu'il n'a jamais parlé aussi bien qu'hier. Ses yeux vous cherchaient. Son cœur aussi. » Et les femmes se déshabillent d'elles-mêmes. Elles se disent : « Quel discours ! quel cœur ! », tout en se déshabillant. Parfois elles le font silencieusement.

Marie invite son cher Franz à son jour et il vient chez elle. C'est le moment de dire : « Puis-je vous tenir la main, toucher les seins ? Ils se trouvent tout près de votre cœur. » Il ne dit rien de tel. D'après Marie, il lui parlait de l'âme et de Dieu. Marie lui répondait en disant qu'elle croyait en Dieu et en l'âme. Elle lui disait que l'âme était immortelle. « Et l'âme des animaux ? demandait Liszt.

- Aussi, répondait Marie.
- Aimez-vous les chats ? demandait Liszt.
- Je les adore, répondait Marie.
- A cause de leur corps ou à cause de leur âme ? demandait Liszt.
- J'adore les deux », répondait Marie.

« Franz, écrit-elle, apportait un mouvement, une abondance, une originalité d'impressions qui éveillaient en moi tout un monde sommeillant et me laissaient, quand il m'avait quittée, dans des rêveries sans fin. » Quel style !

Ils jouent à quatre mains ; je me demande si Anne et Dominique le font. Je sais qu'ils jouent aux échecs, mais je me demande si les symphonies de Mahler font partie de leur quotidien. Jouent-ils les symphonies de Mahler à quatre mains ? à deux pianos ? Il y a un piano dans la prison dorée de DSK ; je ne sais pas s'ils ont acheté un deuxième piano pour pouvoir jouer *La Sonate en fa mineur* de Brahms. Il y a d'autres pièces que l'on peut jouer à deux pianos ; je ne sais pas s'ils le font tous les jours.

Franz et Marie jouent des pièces de Schubert, entre autres. Gerhard joue avec sa femme *La Fantasia en fa mineur*. Parfois ma vie coïncide avec cette musique ; c'est douloureux. Il vaut mieux ne pas écouter la musique trop souvent. Lénine l'a dit. Il a dit qu'en écoutant la musique il devenait trop doux, qu'il avait envie de caresser la tête des gens. Il ajoutait qu'il fallait donner des coups sur la tête des gens, ce qu'il a fait toute sa vie avec succès.

Marie achète, à Croissy, à dix kilomètres de Paris, le château du prince de La Trémoille. Elle écrit à Liszt : « A six lieues seulement de ce monde qui met tant de bruit, de faste et d'activité dans son ennui et dans son malheur, je suis seule, seule avec une grande pensée et cette pensée c'est vous. » Anne-Sinclair écrit quelque chose de semblable à DSK – depuis son riad de Marrakech. Plutarque aurait comparé ces deux amours ; moi aussi, je trace des parallèles. Mais je trouve que Liszt est plus fidèle à ses amours que DSK qui s'égare souvent. Et pourtant il a lu *Le Guide des égarés* écrit par Maïmonide en 1180.

A un moment donné, il y est question de la forme et de la substance. Maïmonide dit que les formes sont très stables et les corps sont sujets à la destruction à cause de leur substance car la forme n'y est pour rien. Les formes sont détruites accidentellement et cela se produit parce qu'elles sont liées à la substance. C'est pour cela que nulle forme ne réside en permanence dans une substance ; une forme s'en va et une autre prend sa place. Le roi Salomon compare la matière à une femme infidèle qui n'est jamais seule : elle cherche et trouve un nouvel homme tout le temps. Elle le séduit jusqu'à ce qu'elle obtienne ce qui lui

faut. Moi, je compare la matière à DSK qui fait ce que la femme décrite par le roi Salomon fait dans la vie où elle ne peut se passer de formes nouvelles.

Maïmonide et le roi Salomon disent que toute corruption et toute destruction viennent de la matière qui est toujours prête à recevoir une autre forme, une forme nouvelle, fraîche, inconnue. L'homme a des défauts et l'on voit ces défauts quand on regarde son corps, ses jambes, sa poitrine. Ses faiblesses et ses erreurs ont leur origine dans sa substance, pas dans sa forme. Toutes les créatures vivantes meurent et tombent malades à cause de la substance, tandis que la forme reste immortelle et saine. Donc, la connaissance du bien et du mal, le contrôle des passions et l'hygiène viennent de la forme qu'il faut chérir. Les idées se forment dans la forme, pas dans la substance.

Il est clair que la substance ne peut exister sans la forme ; la forme non plus ne peut exister sans la substance. Il était nécessaire que la forme noble de l'homme qui est semblable à celle de Dieu soit jointe à la substance, à cette misérable poussière, aux ténèbres, à la perte. C'est pour cela que Dieu a donné à la forme le pouvoir sur la substance ; ce n'est pas toujours le cas dans le cas de DSK. Il est censé choisir tout ce qui est noble et assurer l'existence de la forme. Selon ses amis, il cherche à acquérir la vraie connaissance des choses ; il cherche à s'unir au divin intellect. Et puis il succombe à une tentation et la substance prend le dessus. Il est guidé par les besoins du corps, par les désirs qui mènent à la destruction, pas à la connaissance. DSK oublie *Le Guide des égarés*. Il s'égare une fois de plus et la substance le guide le long de la voie de la destruction. Elle le guide droit au but et le but dont je parle est la mort. Il est embarrassé ; il a honte de la situation où il se trouve. Mais il se sent impuissant, ce qui ne lui arrive pas souvent.

Goethe aussi parlait de la forme – de la forme primordiale qui perdure malgré les métamorphoses de la vie. La plante originelle est un bon exemple ; elle nous fait comprendre ce que Goethe entendait par la forme pure et simple. L'amour est aussi cette forme, cette plante qui croît à l'intérieur de notre corps et dans notre âme. Il faut arroser cette plante, mais pas de la façon dont DSK le fait. D'ailleurs, ce n'est pas cette plante qu'il arrose. Très souvent il confond les choses et c'est là que ses malheurs prennent leur essor. Heureusement que Nafissatou passe des coups de fil compromettants. « Ne t'inquiète pas, dit-elle à son petit ami. Ce mec a beaucoup de fric. Je sais ce que je fais. » Elle le dit dans le dialecte de son village et pendant des semaines et des semaines les Américains cherchent quelqu'un qui pourrait traduire son discours en anglais. Plusieurs journalistes ont visité le village natal de Nafissatou ; ils ont interrogé ses habitants. Quelle langue parlaient-ils ? DSK doit faire attention : une prochaine fois on ne trouvera peut-être pas de traducteur.

« L'affaire continue jusqu'à ce que nous disposions de tous les éléments pertinents », dit le procureur. Les autres disent qu'il y aura un non-lieu d'ici quelques jours. DSK doit faire attention : une prochaine fois cela ne se terminera peut-être jamais. Tous les éléments pertinents sont rassemblés, mais l'affaire continue car DSK va en prison. Conclusion : il ne faut pas s'égarer en laissant la substance agir à sa guise. Il faut relire *Le Guide des égarés*.

« Nous voulons réévaluer cette affaire mais nous n'allons pas la rejeter pour autant. » Et s'il ne la rejette pas du tout ? On dit au procureur, alias Cyrus Vance : « Rejetez cette affaire. Vous n'avez rien à y gagner. Vous perdrez le procès à coup sûr. Vous ne serez pas réélu.

- Je n'ai aucune intention de rejeter cette affaire. Elle me plaît et d'habitude je garde ce qu'il me plaît. On ne change pas une équipe qui gagne et même si cette équipe doit perdre, je la garde malgré tout.

- Jetez cette affaire à la poubelle, lui dit-on. Elle sent mauvais, elle est sale. À quoi bon garder cette abjection ? Regardez vos mains ! Elles sont noires.

- Tant pis pour mes mains. C'est mon corps tout entier qui compte. J'obéis à mon corps, à ma substance. Sans mon corps je serais perdu. »

L'affaire dure, dure, dure. DSK célèbre sa libération dans un restaurant italien. Le jour suivant, il la célèbre dans un restaurant espagnol dont le chef est un adepte de la cuisine moléculaire. Le jour suivant, il célèbre sa victoire dans un restaurant chinois situé dans un quartier huppé : il aime la cuisine chinoise qu'il a découverte au cours de ses voyages à Hong-Kong. Il continue à célébrer sa victoire, son triomphe, ses mouvements qui sont devenus libres. L'affaire dure et perdure. DSK joue aux échecs, pianote *La Sonate en si mineur* de Liszt. Il recommence à écrire des poèmes.

Rien ne se termine. Il y a une ligne continue.

Cela continue à n'en plus finir : les nuits, les jours.

Je pianote, il y a des notes. Je me dis :

« Je n'en peux plus. » Puis le soleil se lève ;

Moi, je me lève aussi, comme si de rien n'était.

Il n'y a rien nulle part à part l'échiquier où

Je suis toujours le roi. Il vaut mieux être

Un roi sur un échiquier qu'un prince à Rome.

Il y a une manifestation de femmes de chambre. Elles manifestent leur colère en face du Palais de Justice. Elles crient : « Honte à vous, honte à vous » ou « Si on viole une femme de

chambre, on les viole toutes. » On ne les écoute pas, mais on les entend. D'ailleurs, elles portent des pancartes où leurs revendications sont écrites en toutes lettres. Il y a des sourds à New York, comme dans n'importe quelle grande ou petite ville du monde. Même ces sourds savent ce que les femmes de chambre veulent car ils ne sont pas aveugles. Ni les femmes de chambre ni les sourds ne sont aveugles.

Les jurés continuent leur discussion. « Cette femme est une prostituée et une menteuse. C'est elle qu'il faut envoyer en prison et pas l'accusé.

- Ce n'est pas elle que nous sommes en train de juger.
- C'est notre erreur.
- L'acte sexuel a eu lieu et je ne sais pas si elle a consenti à cet acte.
- Vous parlez de traces ?
- Oui, il y a trop de traces, trop de déchirures.

- En France, l'acte sexuel ne compte pas. J'ai vu une émission où un journaliste américain parlait à une journaliste française. Notre journaliste a dit : 'Il a fait l'amour avec elle.' Elle lui a répondu : 'Ça ne compte pas du tout en France. Aucune importance.'

- Nous ne sommes pas en France, Dieu soit loué !
- L'a-t-il violée ou non ?
- Nous n'allons tout de même pas le relâcher, ce pervers. Il a violé beaucoup de femmes. Avez-vous la liste ?

- J'ai la liste.
- Ajoutez-y les trois femmes qui ont téléphoné ce matin.
- Elle a menti. C'est un péché mortel. Notre système est basé sur la vérité.
- Personne ne connaît la vérité excepté Dieu.
- Notre système est basé sur Dieu. Les justiciables jurent sur la Bible. Ils jurent de ne pas mentir, y compris sur les affaires qui les mettent en cause. En France, au contraire...
- Je ne veux pas savoir ce qui se passe en France.
- Pour qu'un viol soit établi, il faut mettre au jour l'absence de consentement.
- Mettons au jour cette absence.
- Si la personne qui affirme ne pas avoir été consentante cesse d'être crédible, c'est fini.
- Mais ce n'est pas fini. »

Alors ils discutent du consentement et du viol. Où est la frontière au-delà de laquelle commence le viol ? Même moi, je ne le sais pas. Il est vrai que je ne suis pas un spécialiste dans ce domaine, mais je pourrais avoir une supposition, une idée. Je n'ai aucune idée à ce sujet. Dans ma jeunesse j'ai plusieurs fois forcé la note en essayant de faire comprendre à mes

copines que l'amour sans un acte sexuel ne valait pas grand-chose. Je comptais sur leur ignorance de l'amour chevaleresque, de Lancelot, etc. Pour une raison inconnue, elles tenaient à leur virginité au point de me refuser les plaisirs que je leur promettais. Tout cela était frustrant, mais je ne crois pas que mes actions amplifiées par la passion et par la déception pourraient être qualifiées de violentes. Autrement dit, je n'ai violé aucune de ces femmes. Mais elles pensaient autrement, peut-être. Non, certainement pas : elles n'étaient pas américaines. Et puis tout cela a eu lieu il y a très longtemps. À cette époque-là, le harcèlement sexuel n'était pas encore à la mode.

Quand Tristane Banon a crié « au viol ! », elle était déjà par terre. Aurait-elle prononcé les mêmes mots si DSK l'avait jetée sur un lit ? (Je suppose qu'il a plusieurs lits dans cet appartement parisien.) Un lit paraît plus ordinaire qu'un tapis. Et c'est sur un tapis que Tristane Banon s'est retrouvée en conséquence des gestes de DSK. Dans le contexte, un lit est peut-être plus dangereux et préjudiciable qu'un tapis. Sur un tapis, on peut montrer un exercice, une position de yoga. On se met dans la position du lotus et tout le monde se tient à l'écart pour vous admirer. Les lits – à l'exception de celui où Liszt dormait à Weimar – offrent d'autres possibilités et sont associés dans notre esprit à un autre genre d'activité.

Aujourd'hui, on ne peut même pas approcher une femme aux Etats-Unis. Si vous lui touchez un bras, vous lui violez la peau – même si elle porte une robe à manches longues. Si vous lui adressez la parole, vous violez ses oreilles et son cerveau ; les deux appartiennent à son corps. Et, comme tout le monde le sait, son corps est intouchable. Si vous lui dites : « Vous avez de beaux cheveux », vous violez ses cheveux et leur beauté. On vous annonce deux chefs d'inculpation et vous allez en prison.

Si vous déchirez les collants d'une femme de chambre, c'est un quadruple viol qui concerne ses collants, sa peau, ses jambes et son corps. Cela concerne aussi son vagin qui n'est pas loin ; il est peut-être même tout près. DSK a déchiré plusieurs choses, comme nous le savons. Le film qu'on a l'intention de faire sur cette affaire s'intitulera *Déchirures* – au pluriel, naturellement. Je ne sais si le rebondissement qui m'a perturbé dans mon travail facilitera la tâche du cinéaste, quel que soit le scénario.

« L'accusé l'a touchée, dit un juré. Il a violé sa peau, son bras. Il a porté atteinte à l'honneur de sa famille.

- Quelle famille ? demande un autre juré.
- Son demi-frère.
- Ce n'est pas son frère. C'est son petit ami.
- Pourquoi a-t-il dit qu'il était son frère ou son demi-frère ?

- Parce que dans leur village ils sont tous des frères et des sœurs.

- Dans leur pays aussi.

- C'est pour ça que leurs prêtres disent : 'Frères et sœurs.'

- Une chose me frappe : à partir du moment où des éléments défavorables, sulfureux, sont découverts dans la biographie de la plaignante, on en déduit que son témoignage ne tient plus. Vous pouvez la violer quatre fois de suite, on ne vous reprochera rien. On vous acquittera.

- Si vous la violez quatre fois de suite, vous ne la violez en fait qu'une seule fois. Le reste est de la routine.

- Il l'a violée pour se suicider.

- Comment ça ?

- Tout le monde s'étonne qu'il ne se soit pas suicidé.

- C'est un suicide politique – c'est à dire un suicide tout cours. Sans la politique, sa vie n'a pas de sens. Il ne sera jamais champion d'échecs ni pianiste.

- Alors, il ne faut pas l'empêcher de mourir. Ce serait inhumain.

- Il faut le mettre en prison.

- On achève bien les chevaux. »

Oui, d'après certains, il voulait se suicider politiquement, psychologiquement, moralement ; il ne voulait pas devenir président. Ce poids imposé par sa femme et ses propres ambitions était trop lourd. Une femme l'aide, comme d'habitude. Les femmes sont d'un grand secours quand on veut se suicider sans mourir tout à fait. Elles peuvent nous tuer à cent pour cent, mais elles jouissent en nous regardant mourir à petit feu. Il serait inhumain de priver Nafissatou de ce petit spectacle. Les jurés s'acharnent d'autant plus que personne ne leur prête attention.

DSK pense à un procès qui n'aura pas lieu, d'après ce que je lis dans les journaux. Mais DSK n'oublie pas son suicide manqué. On peut se suicider trente-six fois sans réussir, en manquant le coche. Le suicide reste à l'ordre du jour et un ordre est un ordre.

14

Un enfant joue dans le sable. Il construit des châteaux et son destin par la même occasion. Il prédit son destin car chacun est un prophète de sa propre vie. DSK étudie Le Talmud ; il ne sait pas ce qui l'attend. Un poème ne l'attend pas et il ne l'écrit pas. Et pourtant il est là ; il l'attend.

*Il y a du sable où l'on trouve tout ce que l'on veut :
 Un château, un corps et le temps qui coule
 Entre les doigts. Où est ce temps ? Dans le sable. On trouve
 Tout dans le sable, même les contours du monde qui
 N'existe pas. Il n'y a pas d'au-delà ; il faut vivre ici-bas,
 Sur une plage, dans le sable, dans la mer.
 La mère ne fera rien : nous ne serons pas nés. Tant mieux.
 Pas de suicide ; on se suicide avant de naître.
 Le sable coule comme de l'eau. Et l'eau ne coule plus.*

« Me suis-je suicidé avant de naître ? » DSK croit au karma, aux vies antérieures. Il traîne son passé derrière lui, devant lui – il n'y a aucun doute là-dessus. Et puis il y a sa biographie qu'il scrute pour savoir s'il a commis des fautes qui se reflètent dans cette affaire. Il sait que cette affaire est presque terminée et qu'on l'attend en France pour qu'il puisse présenter sa candidature à l'élection présidentielle. Certains disent que c'est prématuré, qu'il doit d'abord être blanchi et libéré ; les autres disent qu'il peut revenir tout de suite. « Mais il ne peut pas quitter le territoire américain, disent les autres.

- Il peut présenter sa candidature par internet.
- Il faut qu'il soit présent en chair et en os.
- On connaît sa chair et ses os. Ce n'est pas nécessaire.
- N'oubliez pas qu'il a un sosie – cet homme qui a violé la femme de chambre.
- Il portait un masque. On enlèvera le masque et le tour sera joué.
- Comment ça ? Il vaut mieux ne pas enlever le masque. Comme ça on pourra avoir le double de DSK parmi nous. Et ce double se présentera aux élections. Ensuite DSK viendra lui-même et tout ira bien.

- Alors, ce n'est même pas la peine de changer le calendrier. Ce sosie doit se trouver parmi nous.

- Vous parlez des idées ou du visage ?
- Les deux. On connaît ses idées. N'importe qui peut les développer.
- On connaît aussi son visage, mais personne ne peut avoir son visage.
- Il y a des masques pour ça.
- Et son embonpoint ?
- Ca ne pose aucun problème. Tous les jours vous mangez un triple déjeuner, un triple dîner... »

Personne ne se préoccupe de cette affaire, de la femme de chambre. L'affaire est terminée ; la femme de chambre a été violée peut-être, mais elle a menti à plusieurs reprises. « On en a déjà parlé, disent certains. Pourquoi revenir là-dessus ? » Ils ne veulent même pas savoir si elle a été violée ou non. Ils disent que non – cela va sans dire. Ils oublient qu'Ophélie a tout craché. Vous payez ses services et elle crache l'eau de jouvence dont vous remplissez sa bouche. C'est un manque de respect que l'on pardonne difficilement. De toute façon, c'est une prostituée professionnelle – tout le monde le sait à présent. Alors pourquoi crache-t-elle le sperme ? Même les amatrices ne le font pas. Elles conservent votre sperme à l'intérieur de leur corps parce que c'est bon pour leur santé. Et même si c'était mauvais pour leur santé, elles l'avalerait parce qu'elles sont payées pour ça. Il ne faut pas oublier qu'elles sont payées non seulement pour pratiquer une fellation, mais aussi pour avaler son résultat, sinon ça ne compte pas. Rien ne compte et vous ne comptez pas l'argent pour récompenser leurs efforts. Vous ne leur donnez rien et donc il n'y a rien à compter.

Supposons qu'Ophélie soit une prostituée professionnelle. Elle l'est, d'après les journaux. C'est certain. D'accord. Alors elle accepte de pratiquer la fellation car c'est son gagne-pain. Elle doit gagner du pain pour nourrir sa fille et elle-même. Elle a assez d'argent sur son compte en banque pour nourrir plusieurs familles guinéennes, mais elle ne le sait pas. On lui montre ses extraits de compte et elle hoche la tête. « Je ne sais pas ce que c'est.

- Mais c'est de l'argent, dit le procureur.
- Je ne sais pas lire, dit-elle.
- Vous connaissez les chiffres ? Savez-vous compter ?
- Un, deux, trois, quatre, cinq, dit-elle.
- Savez-vous compter jusqu'à cent mille ?
- Un, deux, trois, quatre...
- D'accord, d'accord. Savez-vous que vous avez cent mille dollars sur votre compte ?
- Non.
- Vous n'avez plus besoin de travailler où que ce soit. Pendant deux années, en tout cas.
- J'aime travailler. Je suis une grande travailleuse. »

La même chanson recommence et personne n'a envie d'écouter cette chanson. Donc Ophélie ne chante plus. On l'accuse d'avoir fait chanter DSK, mais c'est une autre affaire. La première affaire DSK a l'air d'être terminée. Mais avant de la clôturer définitivement, on se demande pourquoi elle a craché son sperme. On lui reproche son manque de professionnalisme. On en conclut qu'elle n'était pas consentante. Elle a peut-être été d'accord pour qu'on la sodomise : de ce côté-là, il n'y a pas eu de problème. Mais la fellation est une

autre paire de manches. Elle a dit : « Monsieur. Je suis d'accord pour que vous me fassiez l'amour par derrière. Mais ne me faites pas l'amour par devant.

- Mais la fellation ne s'inscrit pas dans la catégorie 'l'amour par devant', dit le monsieur. As-tu entendu parler de Clinton ? Il a été président des Etats-Unis.

- Non, je n'étais pas encore là. Je n'étais pas encore née.

- Si, si. Bon, passons. Clinton a dit que la fellation...

- Monsieur, je ne veux pas.

- Mais tu es une prostituée professionnelle, si je ne me trompe.

- Oui, mais je ne veux pas faire ça avec vous.

- Je te dégoûte ?

- Non.

- Veux-tu que je te déchire un ligament ?

- Non. Mais vous pouvez déchirer mes collants. »

Ce crachat prouve que le viol a eu lieu, mais personne n'en parle – même pas le procureur. Il prononce le mot « sperme » plusieurs fois de suite, mais il a oublié le mot « violer ». DSK ne l'a pas oublié. Il ne sait toujours pas s'il a violé Ophélie ou non : il n'arrive pas à tracer la frontière entre l'amour et la persuasion. Et il n'a pas envie de relire le roman de Jane Austin qui s'appelle *Persuasion*. La clé de son énigme se trouve peut-être dans ce roman. Il relit Le Talmud et il a raison. Qui plus est, il copie des pages du Talmud dans son journal.

On y trouve ceci par exemple : « Quand le Saint Unique (béné soit-il !) fut sur le point de créer le premier homme, il prévint que le bon et le méchant en descendraient également. 'Si je le crée, dit-il, des méchants sortiront de lui ; si je ne le crée pas, comment des justes lui devraient-ils le jour ?' Que fit-il donc ? Il éloigna de sa face la voie des méchants, s'associa l'attribut de la miséricorde et créa l'homme. »

On ne voit pas très bien où DSK veut en venir. Il n'y a aucun commentaire et il nous reste à supposer qu'il parle de la miséricorde divine et aussi de sa propre miséricorde. On l'a traîné dans la boue et il peut avoir envie de se venger. Veut-il pardonner à ses destructeurs ? Il ne le sait pas encore, à en juger par le nombre de textes qu'il copie et qui vont dans le même sens. Le problème du pardon n'est pas facile à aborder et si on l'aborde après maintes hésitations, on ne sait toujours pas quoi en faire. On ne peut pas pardonner à tout le monde. Si vous le faites, vous serez détruit. Tout le monde se dira : « Il nous pardonne tous. On peut donc le détruire impunément. Et pourquoi le détruire ? Ce n'est pas un adversaire redoutable, mais il y a trop de monde dans le monde. Il faut nourrir tous ces gens, il faut en tenir compte.

Et nous ne voulons pas en tenir compte. Il faut donc détruire ceux qu'on peut détruire impunément. Nous ne voulons pas aller en prison. »

DSK sait qu'on ne le détruira pas impunément, d'autant qu'il a l'intention de se retirer des affaires – de toutes les affaires et pas seulement de l'affaire DSK. Mais il se demande s'il serait sage de pardonner à ces malotrus, à ces ignobles individus qui ont failli le démolir au cours de ces six semaines. En guise de réponse, il nous offre un autre extrait du Talmud : « Lorsqu'Abraham adressa à Dieu son instance : 'Celui qui juge toute la terre usera-t-il de justice ?', cela signifiait : 'Si tu désires que le monde dure, il faut renoncer à la stricte justice ; si tu insistes sur la stricte justice, le monde ne peut subsister.' »

Cette fois nous avons un petit commentaire qui en dit long sur les intentions de DSK : « Dois-je me retourner contre cette fille ? et contre l'état de New York ? Faut-il renoncer à la stricte justice ? Justice doit être faite. Les Américains disent que la justice passe avant la vérité. Ils ne voulaient pas connaître la vérité ; ils voulaient que justice soit faite. Je peux les aider en l'occurrence. Justice sera faite si je porte plainte et je gagne le procès. Et je suis sûr de gagner sur toute la ligne. Mais je me demande si je le veux vraiment. Faut-il perdre son temps avec tous ces gens ? Ils m'ont donné une leçon ; je dois les remercier plutôt. Sans eux, je n'aurais jamais éprouvé les sensations et les sentiments que j'ai éprouvés au cours de ces dernières semaines. Si étrange que cela paraisse, je me sens rajeuni. J'ai vieilli sans doute au cours de ces semaines, à en juger par mes photos que je vois dans les journaux. Pour rien au monde je ne me regarderais de nouveau dans la glace. On peut se raser sans voir son visage, ses joues, son menton. Non, il faut que j'aie le courage de voir mon visage dans ma galerie de glaces. J'ai honte de toutes les aventures qu'on ne me reproche pas. On ne me reproche même pas d'avoir couché avec cette femme de chambre. Tout le monde trouve ça normal. Le troussage des domestiques, disent-ils. Moi, je ne trouve plus ça normal. Que les autres disent ou ne disent pas ce qu'ils veulent. Moi, je dois me juger plutôt que juger les autres. Autrement le monde ne peut subsister. »

Et DSK de citer Le Talmud une fois de plus : « Contrairement aux apparences, la plus grande manifestation de sa puissance consiste à subjuguier sa colère et à montrer envers les méchants une longue patience. » Cette fois, il n'y a pas de commentaire. Il écrit simplement : « *No comment.* »

Il y a beaucoup d'exemples de cette puissance qui consiste à ne pas répondre à une insulte, à ne pas se venger d'une humiliation. On reste au-dessus de tout cela et l'on devient plus grand, plus indépendant. On ne dépend plus des autres ; ils peuvent faire ce qu'ils veulent. Ils se comportent mal – tant pis pour eux. Qu'ils se punissent eux-mêmes. Dois-je les

assister dans ce travail ? Punir n'est pas très agréable et de toute façon j'ai d'autres choses à faire. Au lieu de punir, je vais lire. C'est ce que DSK se dit sans doute. C'est ce qu'il fait en tout cas.

Il y a un autre extrait du Talmud dans son journal qui est plein de citations, comme s'il croyait que la sagesse des autres passe avant la sienne. Pour acquérir la sagesse, il faut lire et aussi copier pour que le corps participe à la lecture grâce aux doigts, à la main. Sans le corps, le cerveau se sent démuni et la mémoire a l'air d'être suspendue en l'air – sans support, sans la nourriture de la terre. C'est pourquoi DSK continue à copier Le Talmud qui devient une partie de son corps, et pas seulement un morceau de son cerveau. « Que ma volonté fasse subjuguer ma colère par ma miséricorde, pour que je puisse régler sur celle-ci mon attitude envers mes enfants et intervenir en leur faveur sans m'écarter de la stricte justice. » De temps à autre, DSK parle au nom du Saint Unique.

Il lit aussi une biographie de Liszt pour apprendre à courtiser les femmes au lieu de les brutaliser. C'est la *Sonate en si mineur* qui lui inspire cette démarche. En la jouant, il sent la noblesse et la pureté des sentiments que Liszt éprouvait dans sa vie où les amours et les corps des femmes ne manquaient pas. DSK sent qu'il aurait été vaincu par son rival, s'il avait rencontré Liszt dans un salon du XIX^e siècle.

La biographie qu'il lit n'est pas très volumineuse. Elle est écrite par Frédéric Martinez qui s'attarde de temps à autre sur les amours de Liszt – pas au détriment de ses œuvres, d'ailleurs. Sans les amours de leur créateur, ces œuvres n'auraient pas existé. Dans la sonate, Marguerite devient Méphisto ; dans la vie aussi. DSK est bien placé pour le savoir. Il pense de nouveau à Ophélie et à sa tricherie. Elle est bien plus qu'une tricheuse, mais il ne veut pas être trop sévère envers elle. C'est ainsi qu'il amorce le processus du pardon.

Il note cette phrase : « Liszt est las de sa vie sublime et Marie sublime sa vie. » Où veut-il en venir ? Pense-t-il à Anne Sinclair ? Je ne veux pas dire ce qu'il en pense pour ne pas avoir un procès sur le dos. Une amie m'a dit : « Il faut changer les noms si vous ne voulez pas avoir des problèmes. » Je pourrais changer le nom de DSK. Pourquoi ne pas l'appeler « TSK » ? Je tiens absolument à ce que la dernière lettre soit un K parce que la sonorité des phrases où le nom apparaît dépend de cette lettre. Et le nom de DSK figure assez souvent dans ce roman qui lui est consacré et même dédié. Que faire d'Anne Sinclair ? Le problème de la sonorité se pose de nouveau. Je pourrais l'appeler Jeanne Eclair, mais ça m'a l'air plutôt stupide. De toute façon, tout le monde saurait de qui je parle. Ou bien il faut attendre une décennie pour que l'on oublie ce procès ou plutôt ce procès manqué. Je ne veux pas attendre.

DSK passe à Lola Montes et cite la description de sa beauté, fournie par Martinez. « Elle a la peau blanche, les cheveux ondoiyants, la bouche voluptueuse. Sa taille exquise semble appeler les étreintes. Ses pieds mignons foulent plus sûrement les tapis d'alcôve que les planches des théâtres. » Son stylo et ses doigts sentent la beauté dont il s'agit dans ce texte ; l'ordinateur ne lui donnerait pas accès à ces sensations subtiles. Cette manière de connaître une femme est bien plus discrète que celle décrite dans les lettres des femmes malmenées par DSK. Evidement elles ne portent pas plainte. En ce moment, un congrès de féministes se tient près de Paris ou à Paris même. Les participantes expriment leur mécontentement au sujet de l'affaire DSK qui se dirige dans la direction opposée de l'arrestation et de l'inculpation. Les femmes disent qu'il sera encore plus difficile de porter plainte après ce revirement. Les hommes diront : « Nous ne vous croyons pas. Toutes les femmes sont des menteuses. Seul l'argent vous intéresse. Vous êtes prêtes à nous envoyer en prison pour quelques euros. »

Ensuite DSK passe à Carolyn von Sayn-Wittgenstein. « Carolyn est petite, pas très belle, sportive, pieuse, richissime, passionnée, avisée, brune, un peu ronde, exaltée, cultivée... » Pense-t-il de nouveau à Anne Sinclair ? « Je pense toujours à elle », affirme-t-il dans son journal. C'est une entrée qui date d'il y a quelques années. Personne ne doute qu'il continue à penser à elle pendant cette épreuve pour la bonne raison qu'il ne voit pas beaucoup de femmes. Maintenant il commence à en voir – dans les restaurants où il dîne, notamment. Mais elles sont assises à d'autres tables ; Anne Sinclair, par contre, est en face de lui. Leur face-à-face dure pendant des semaines ; il ne cesse de penser à son visage.

Les photos de Carolyn que j'ai vues à Weimar contredisent la description donnée par Martinez : cette femme m'a l'air plutôt belle. Elle ne ressemble pas du tout à la femme dont j'étais amoureux dans ma jeunesse, quoique je ne l'aie vue qu'à la télévision et dans les salles de cinéma. C'était une actrice assez connue, mais pas suffisamment pour acquérir un statut de star. On la voyait dans les films inspirés par les opéras russes : *La Fiancée du Tsar*, *Iolanta*. Elle était très belle. Ce n'était pas elle qui chantait : elle ne faisait qu'ouvrir la bouche. Mais sa bouche était tellement belle qu'on n'avait pas besoin d'entendre sa voix, les paroles prononcées ou plutôt chantées par les héroïnes. Son visage était si ravissant qu'il convenait aussi bien aux femmes capables de tuer pour leur amour, qu'aux femmes pures, chastes – comme Marguerite dans la sonate de Liszt et dans l'opéra de Gounod.

Il y a un mois ou deux je l'ai revue à la télévision. L'émission était consacrée à son mari qui était plus connu qu'elle – en tant qu'acteur. Il venait de province et c'était un ours mal léché ; en tout cas, il ne convenait pas du tout à cette femme exquise. Si je l'avais vue il y a

quarante-cinq ans, je n'aurais pas osé l'approcher. Evidemment, j'étais jeune à l'époque. Mais même maintenant je n'oserais pas l'approcher pour la bonne raison que je suis vieux. Je sais parler aux femmes ; je sais leur faire la cour. Mais je suis trop vieux pour les séduire, surtout si elles n'ont que l'embarras du choix dans le domaine masculin.

Bon, supposons que mon corps soit jeune et mon cerveau mûr. En d'autres termes, je garde mon cerveau et j'échange mon corps contre celui du jeune Faust. Et bien, même dans ce cas je ne pourrais pas l'approcher si elle avait vingt ans, comme à l'époque de ses exploits cinématographiques. Je suis trop timide et je suis incapable de lutter contre cette disposition d'esprit. Aucune biographie de Liszt ne m'aidera dans ce domaine – dans le domaine de la timidité. Je ne mérite certes pas la femme que j'ai vue au cinéma dans le rôle d'Iolanta, mais son mari ne la méritait pas non plus. Pourtant il l'a eue et moi pas. Est-ce la justice ?

Dans le journal de DSK on tombe sur la phrase suivante : « Si l'on empêche quelqu'un de suicider, on le punit d'une façon inhumaine. Aucune punition n'est pire que celle-ci. » Pensait-il à la prison où on le réveillait tous les quarts d'heures ?

Voici une autre entrée qui suit l'entrée précédente : « J'ai envie de détruire le monde : il ne mérite pas de subsister. Tous ces journaux, tous ces mots horribles. Vous êtes présumé innocent, mais on vous traite comme si vous aviez détruit le monde. Il n'y a que quelques personnes qui ont survécu au carnage et elles vous démolissent pour vous punir. Il y a quelques caméras qui filment votre humiliation bien qu'il n'y ait plus personne pour regarder ce documentaire. Mais on continue de le faire, de monter ces spectacles, parce qu'on aime humilier les gens, on aime les démolir. Vous ne pouvez pas vivre sans démolir, sans anéantir vos semblables. Alors je vous rends la monnaie de votre pièce : je vous anéantis tous, à quelques exceptions près. Je garde les exceptions et je démolis le reste. » DSK sait qu'il a encore quelques amis qui l'ont défendu dans cette épreuve en s'exposant à la moquerie de leur semblables. On anéantit les semblables – qui font semblant de vous aimer quand vous prospérez – et on chouchoute les amis.

Cette note est suivie par un nouvel extrait du Talmud : « Durant trois heures, chaque jour, il siège pour juger le monde entier. Quand il voit que le monde mérite d'être détruit parce que le mal y prévaut, il se lève du trône de justice et s'assied sur le trône de miséricorde. »

Et encore : « Quoique neuf cent quatre-vingt dix-neuf anges attestent la faute d'un homme et qu'un seul prenne sa défense, le Saint Unique (béni soit-il !) fait pencher la balance en sa faveur. »

« Beaucoup va dépendre d'éventuelles autres charges contre DSK dans le dossier », dit un juriste. Quelles autres charges ? « Il y en a assez comme ça », pense DSK. Il se souvient du tremblement de terre du 29 février 1960 qui a changé sa vie. C'est le tremblement de terre le plus meurtrier de l'histoire du Maroc. Son enfance et toute sa vie en ont été marquées. Une femme qu'il n'a pas violée lui a écrit un jour : « J'ai lu votre biographie où vous parlez de la ville ou plutôt des maisons effondrées. Vous dites qu'à part les ruines on ne voyait rien du tout. Je crois que cette image vous a marqué à un tel point que vous ne voyez que des ruines autour de vous. Et si vous n'en voyez pas, vous ruinez la vie des femmes qui se trouvent à vos côtés, soit par hasard, soit parce qu'elles le veulent. Vous les projetez par terre, vous leur tripotez les seins. Vous voulez qu'elles ressemblent aux maisons effondrées, aux ruines que vous avez vues dans votre enfance. Freud parle des actes sexuels qu'un enfant voit et qui le marquent pour la vie. Je ne sais pas si vous avez vu beaucoup d'actes sexuels à travers le trou de la serrure. Dans votre cas, ce sont des maisons, c'est ce tremblement de terre. Un jour, vous aussi, vous serez comme une maison effondrée. Vous verrez que j'ai raison et ce jour-là vous vous souviendrez de moi. »

Non, il ne se souvient pas d'elle. Il feuillette sa biographie et se dit qu'elle sera réécrite bientôt. Il a un nouveau biographe à présent qui est prêt à réécrire sa vie, comme Freud l'a fait. Il faut aussi, à l'instar de Freud, brûler beaucoup de lettres, la plupart écrites pas des femmes qu'il côtoyait sans les violer. En tout cas, il n'est jamais allé en prison, sauf aux Etats-Unis.

En décembre 1999, DSK est mis en examen pour « faux et usage de faux ». Le chapitre consacré à cet événement s'appelle *La chute*. Combien de fois a-t-il chuté dans sa vie ? Quand on projette une femme contre un mur et qu'elle tombe sur un tapis, on peut dire qu'elle a effectué une chute. Mais ce genre de chute ne compte pas parce qu'ici il est question d'une chute psychologique ou politique. En aucun cas on ne parle des chutes physiques. Mais il ne faut pas oublier qu'une femme jetée par terre chute aussi sur le plan psychologique et diplomatique. Si elle se permet ce genre de choses parce qu'elle aime l'homme qui lui fait cela, elle chute dans son estime et dans sa propre estime. Elle ne doit pas lui permettre de l'humilier de cette façon. Si elle connaît à peine cet homme – elle est venue faire son interview – elle est coupable également : elle n'aurait pas dû venir. Elle aurait dû sentir que cet homme était capable de tout. Elle ne l'a pas senti. Où est son intuition féminine ? Nulle part. Elle a donc gravement chuté.

Faux et usage de faux. Je ne veux pas lire ce chapitre : je n'en ai pas le temps. J'ai déjà consacré trop de temps à DSK qui m'est de nouveau sympathique. Les gens sont des girouettes et pour pouvoir les décrire, il faut s'y prendre de l'intérieur. Autrement dit, il faut devenir une girouette. Je le suis devenu et je n'en suis pas très content. Mais que faire ? Il faut que je termine ce livre. Pour me justifier, je peux dire que je l'ai toujours trouvé sympathique avant qu'il ne tombe dans ce trou d'où il est en train de sortir, paraît-il. Pas tout à fait.

Le témoignage d'Ophélie était faux sur plusieurs points – nul ne le conteste actuellement. Même son avocat dit qu'elle a commis des erreurs. Mais il ajoute qu'elle est allée voir le procureur de son propre gré, qu'elle lui a raconté la vérité et rien que la vérité. Le témoignage de DSK était peut-être vrai, sauf sur un point. Il y avait déjà des faux dans sa vie. Il n'y a pas de faux dans la collection que possède Anne Sinclair, mais son mari ne fait pas partie de cette collection. Même si elle pense qu'il est la chose la plus précieuse qu'elle possède, il n'est pas un tableau pendu sur un des murs de leurs châteaux. Donc, il peut y avoir du faux dans ce qu'il raconte – rien que sur un point, peut-être. Mais ce mauvais point peut lui coûter la vie.

Je viens d'acheter *Le Monde* qui n'est pas très optimiste à ce sujet, sinon un des articles ne s'appellerait pas *Un « recul tactique » du procureur qui n'est pas forcément une reculade*. C'est tout simplement une boutade, paraît-il. Il est inhabituel de voir ce genre de recul de la part d'un procureur, mais il était obligé de le faire pour démontrer au monde entier sa bonne foi. « Il faut créditer M. Vance d'avoir agi si promptement », dit quelqu'un. Il y a toujours quelqu'un qui dit quelque chose ; et nous écoutons ce qu'il dit (ou ce qu'elle dit). Quelle conclusion en tirons-nous ? M. Vance reçoit une information et se rend compte que la plaignante n'est pas un ange. Elle n'est peut-être pas une prostituée, mais elle n'est pas angélique, tant s'en faut. Il réagit promptement, mais il ne rend pas à DSK son passeport. Il dit : « Vous voyez, j'ai agi promptement. Il y a un changement et j'en tiens compte. Mais ce changement n'est pas énorme, contrairement à ce que vous croyez. Donc, je ne vous rends pas votre passeport. Allez dîner dans les bons restaurants, mais ne quittez pas les Etats-Unis. Et ne vous éloignez pas trop de New York : je peux avoir besoin de vous. J'espère que vous avez apprécié mon geste. J'aurai pu vous faire pourrir en prison. Je ne l'ai pas fait parce que je suis un homme honnête et un très bon procureur. J'espère que vous voterez pour moi lors de ma réélection. Chez vous, en France, on recule pour mieux sauter. Chez nous aussi. Pour une fois, nous sommes sur la même longueur d'onde. »

Le procureur maintient les charges parce que l'acte sexuel a eu lieu ; en France on l'a déjà oublié, surtout les socialistes. On ne sait pas encore si DSK a accompagné sa demande ou

son ordre par un acte violent. Un acte sexuel est violent en soi, surtout quand il est bien fait, comme disent les spécialistes. De nombreux films pornographiques en témoignent. Mais il y a violence et violence. La femme peut crier de plaisir ou d'une douleur qui lui fait plaisir ; elle peut crier pour que quelqu'un lui vienne en aide. Ce quelqu'un peut se trouver dans la suite voisine ou même dans la rue. Non, la suite de DSK est située au 28^e étage : on n'aurait rien entendu dans la rue. On a pu entendre quelque chose dans le couloir qui mène à cette suite. On a pu entendre des cris du genre : « Aidez-moi, aidez-moi ! » Pour une raison inconnue, le correcteur d'orthographe a corrigé ce cri : « Aimez-moi, aimez-moi ! » C'est la différence entre une relation sexuelle où les deux parties sont consentantes et celle où elles ne le sont pas. Alors la question que l'on se pose est la suivante : Quels cris entendait-on dans le couloir ou dans les suites voisines ? Ophélie demandait-elle à DSK d'intensifier ses efforts ou voulait-elle qu'il laisse tranquille ses seins ?

« L'engagement de notre bureau est envers la vérité », dit le procureur. Alors, pour une fois, la justice et la vérité marchent ensemble, main dans la main – comme DSK et Anne Sinclair au début de leur mésaventure. Mais quand deux vérités s'affrontent « parole contre parole » sans témoins tiers, on ne sait pas quelle vérité ment et quelle vérité dit la vérité et rien d'autre. Une des vérités peut dire la vérité, mais la vérité qu'elle dit a de petits riens qui ne sont pas tout à fait vrais. Quand on demande à une vérité si elle est vraie ou non, elle répond : « Oui, je suis la vraie vérité. » L'autre vérité répond de la même façon à la même question. Que faire ? Tolstoï s'est déjà posé cette question, mais sa réponse n'est d'aucune utilité aux protagonistes de ce roman.

« C'est moi, la vérité, dit une vérité à l'autre. Que faites-vous là ?

- Vous mentez, dit l'autre vérité. Vous êtes un mensonge. Vous essayez de brouiller les pistes.

- Non, ce n'est pas vrai, dit l'autre vérité. Je suis la vérité absolue. On m'écrit d'habitude avec un V majuscule. Et vous êtes minuscule. Ophélie est très grande et vous êtes petite.

- Je suis malade. C'est pour ça que je suis petite. Mais même une vérité malade vaut beaucoup plus qu'un mensonge.

- Je suis en bonne santé, ce qui prouve que ma conscience est en paix, dit l'autre vérité. Vous, vous avez mauvaise conscience.

- Non, ce n'est pas psychologique, répond l'autre vérité. Je suis barbouillée. Je me sens vaseuse. J'ai dû manger quelque chose de pourri hier soir. Je me sens 'comique', comme disent les Allemands.

- Vous êtes comique de toute façon, dit l'autre vérité. Et moi, je suis tragique. La vérité est souvent tragique. C'est pour ça que les gens ne veulent pas connaître la vérité. »

L'inquiétude sur la crédibilité de la plaignante prédomine, paraît-il. Tout le monde est inquiet, sauf DSK et Anne Sinclair qui se croient déjà libres. Mais Coleen Balbert qui est un assistant du procureur a plaidé récemment que « même une prostituée ne mérite pas d'être violée ». Et la femme d'un trafiquant de drogue, notre Ophélie ? Non plus. Et une menteuse effrénée ? Non plus. On se demande alors qui mérite d'être violé. Personne, paraît-il. Alors personne n'a ce genre de mérite. Et si c'est DSK qui exécute cette mission ? N'est-ce pas un honneur d'être violé par lui ?

Le président guinéen Alpha Condé s'est dit « heureux » parce que DSK est plus ou moins libre. « J'espère qu'il n'a pas trop souffert, dit Alpha Condé. Nous connaissons tous les souffrances et parfois nous n'arrivons pas à nous défaire de mauvais souvenirs. Mais j'espère qu'il pourra tout oublier. J'espère qu'il a la mémoire courte. » Quant à la plaignante, l'une de ses concitoyennes, il se dit prêt à l'aider parce que « la Guinée se battra toujours pour ses enfants. » Il a dit qu'il soulagera les souffrances de DSK et se battra pour son enfant. Et si, lors de la bataille pour son enfant, il lui arrive d'infliger de nouvelles souffrances à DSK ?

DSK regarde les nouvelles et lit les journaux. Il écrit un poème pour oublier tout cela. La poésie est si loin des journaux qu'il lit, qu'il pense que c'est le seul moyen d'oublier ce qui se passe.

*Je dis que l'eau ne coule plus. C'est toujours la même vie,
La même épreuve qui ne rime à rien. Le sable coule – c'est le temps
Qui ne s'arrête pas quoi qu'il arrive. Mais il n'arrive plus rien.
Le temps ne s'arrête pas. Il ne fait pas attention
A ce petit rien. Tout est petit : les petits riens et l'univers qui
M'écrase, d'après Pascal. Rien ne m'écrase. Je continue
Mon bonhomme de chemin, comme si de rien n'était. Encore un rien, encore
Un chemin qui ne mène nulle part ; deux pensées et
Un trou dans la mémoire, rien d'autre.*

*Adieu, mes chers. Il vaut mieux dire « adieu »
Le plus souvent possible pour ne pas avaler une étoile.*

Et voici son commentaire : « Si on avale une étoile, on brûle à l'intérieur. On s'illumine d'une fausse lumière. Il n'y a pas de lumière à part la lumière divine qui nous illumine de l'extérieur. Mais Dieu est aussi à l'intérieur de nous. Comment distinguer Dieu d'une femme ? »

Le début de ce poème est un commentaire sur le poème précédent car il y est question du sable qui coule et d'un fleuve immobile. Est-ce un long fleuve tranquille ? la vie qui s'arrête sans s'arrêter pour autant ? Vous continuez à vivre, mais tout est immobile, comme dans la philosophie de Parménide. Je ne sais pas si DSK aime Parménide. Je crois qu'il préfère Héraclite qui n'entre pas deux fois dans le même fleuve. Son fleuve coule, par conséquent. Une femme remplace une autre dans la vie de DSK. Sa vie n'est pas encore immobile, tant s'en faut. Il lui faut une prison pour immobiliser sa vie, pour la rendre harmonieuse, parméniennienne.

Après le rebondissement, il reçoit beaucoup de lettres ; on lui écrit beaucoup après le retournement de la situation. La plupart des gens retournent tout ce qui leur tombe sous la main.

Une lettre lui arrive d'Allemagne. Son correspondant l'invite à un concert privé qu'un artiste célèbre donne dans son château. « Vous êtes le bienvenu, naturellement, puisque vous êtes libre de vos mouvements. Nous avons un beau château où vous pourrez vous reposer avant d'assister au concert de notre ami. Il y a plusieurs rangées de sièges dans notre salon. La première rangée est un divan – c'est notre première classe. Il va sans dire que cette rangée vous appartient. Vous êtes habitué de la première classe et l'on ne change pas ses vieilles habitudes, surtout quand on prend de la bouteille. Vous aurez du champagne ; les autres invités boiront du mousseux. Seule la première rangée est en première classe. Il n'y a même pas de *business*. Mais vous n'en avez pas besoin, n'est-ce pas ? Venez, cher ami. Nous vous attendons. »

DSK parle couramment la langue de Schiller et il accepte l'invitation en comptant sur la clémence du juge qui doit le libérer d'un jour à l'autre, ce que lui permettrait de se rendre en Allemagne.

Une autre lettre est carrément méchante et DSK la déchire avant de terminer sa lecture : « Je ne comprends pas très bien pourquoi vous n'aimez pas la prison. On s'y habitue et on y jouit de la vie beaucoup plus qu'à l'extérieur, dans le monde, dans les rues et même dans les clubs. Le tout est de pouvoir s'entretenir avec un ami dans les murs d'une prison. Il faut créer sa société ; c'est une question de temps. On peut le faire rapidement si on y tient. Et vous y tenez – j'en suis sûr. Vous trouverez donc un Français avec qui vous discuterez politique tout

en buvant un grand bordeaux. Vous discuterez bordeaux et bordels. Un vieil habitué peut inviter ses amis et même ses petites amies dans sa cellule. Vous organiserez une partouze avec votre ami français. Vous pourrez téléphoner à votre fille pour qu'elle amène une amie. Vous aimez les amies de vos filles, à ce qu'il paraît. D'après mes informations, Tristane Banon qui vous donnait des coups de pied et criait 'au viol' était une amie de votre fille. Votre fille viendra chez vous, accompagnée de son amie. Vous ouvrirez quelques bouteilles de champagne. Le gardien ne sera pas contre votre rituel si vous l'autorisez à filmer votre partouze. S'il n'a pas de caméra appropriée, demandez à votre fille d'en apporter une. La vie en prison peut être exquise. »

DSK se souvient des premiers jours qu'il a passés dans sa prison dorée où il était enfermé vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il pouvait sortir pour aller chez son médecin, chez le juge et à la synagogue, mais il fallait prévenir tout le monde à l'avance – six heures avant la sortie. Parfois il avait besoin de prendre l'air pour obéir à ses impulsions. Il disait aux gardiens : « Pourrais-je faire une petite promenade ?

- Non, disaient les gardiens.
- J'aimerais sortir.
- Vous avez plusieurs toilettes, disaient les gardiens.
- J'aimerais prendre l'air.
- Ouvrez les fenêtres. »

Cette vie était insupportable. Pourquoi veulent-ils qu'il retourne en prison ? Ils, eux, tous ces gens. Il se souvient de la prison où il a passé un jour. *Une Journée d'Ivan Denisovitch*. Il a lu cette nouvelle de Soljenitsyne dans sa jeunesse. À ce moment-là, il pensait : « Ça ne m'arrivera jamais. » Il avait tort ; il se trompait souvent dans ses calculs lorsqu'il sortait du domaine strictement économique. Il y avait une photo sur la couverture du livre : Soljenitsyne dans son uniforme de prisonnier avec son matricule. Il ne se souvient pas du matricule de Soljenitsyne ; le sien, il ne l'oubliera jamais. Le lundi 16 mai, à treize heures, il devient le matricule 1225782. Encore des chiffres. Mais il ne s'agit pas d'euros, cette fois. Cette situation se situe en dehors de l'économie, si tant est que quelque chose puisse se situer en dehors de l'économie. « Il n'y a que de l'économie dans le monde », disait-il en plaisantant. Il avait raison.

Pour son déjeuner, il reçoit un sandwich, une bouteille d'eau et un fruit. C'est aussi de l'économie dans tous les sens du terme. Les autorités new-yorkaises ont le sens de l'économie. À l'entrée de la prison il y a un panneau qui souhaite la bienvenue aux futurs résidents : « *Rikers Island, home of the New York's boldest* ». La maison des plus audacieux

de New York. La maison des plus audacieux de Paris. On se moque de lui tout le temps, mais il n'y fait pas attention. Il faut vivre et survivre partout – c'est cela la vraie sagesse. On peut même avoir des enfants dans cette prison : il y a des écoles, une clinique et une chapelle que l'on voit à travers les barreaux. Il y a une mosquée, mais il n'y a pas de synagogue. On le sortira de l'enceinte de la prison pour qu'il puisse assister aux services religieux.

Malgré le sens de l'économie qui règne partout, la nourriture n'est pas exécration. Il y a du pain à chacun des trois repas. Au petit déjeuner, des fruits, une pomme ou une banane, des céréales, du thé ou du café. C'est mieux que le petit déjeuner français : cette éternelle tartine de miel, ce café imbuvable. Au déjeuner, des lasagnes ou des spaghettis servis avec des boulettes de viande, une salade de thon ou une salade de pâtes, du jambon ou du fromage. Le cuisiner est italien d'origine et c'est en souvenir de ses repas servis en prison que DSK et Anne Sinclair sont allés dans un restaurant italien le jour de leur libération. D'ailleurs, DSK a peur de ne rien pouvoir manger d'autre dans les jours qui viennent, voire toute sa vie. Il est déjà allé dans un restaurant espagnol et aussi dans un restaurant chinois. Mais il a vomi ces repas, tandis qu'il a bien digéré le dîner italien.

Au dîner, c'est poulet ou dinde grillée ; avec des pommes de terre et des carottes. Il a choisi la dinde. Malgré ses craintes, il ne pense pas qu'il devra se passer de poisson pour ne pas dévier du rituel qui règne à Rikers Island. D'ailleurs, dans le restaurant italien où il a fêté sa libération, il a mangé du bar. Cela ne lui a pas plu ; toute la journée suivante il avait mal au cœur. Mais il n'a pas vomi et cela le rassure.

Il a l'impression qu'il n'a rien fait d'autre en prison : il n'a fait que manger. Ce n'est pas vrai ; il oublie ses poèmes et ses réflexions. Il a beaucoup réfléchi en prison où il était habillé comme un vrai prisonnier. Il ne restait plus rien du directeur général du FMI, sauf son visage et son embonpoint.

Il avait le droit de porter ses propres vêtements, mais il a préféré la combinaison carcérale bleu-gris sans ceinture ni boutons. Vous pouvez vous étrangler avec une ceinture ; vous pouvez avaler plusieurs boutons en espérant qu'ils vous étoufferont. En tout cas, vous êtes sûr de détraquer votre estomac et vos intestins pour le restant de vos jours. Et il ne vous restera pas grand-chose, si vous avalez une dizaine de boutons tous les jours.

Il porte des chaussures sans lacets à semelles de crêpe, plutôt que les siennes, en cuir. Avec les lacets, on s'étrangle facilement, mais les semelles de crêpe ne servent à rien. De toute façon, en prison les chaussures ne servent à rien : on peut se promener nu-pieds, sauf que le plancher n'est pas agréable. Au bout de quelques minutes, on a froid aux pieds et on se hâte de mettre des chaussettes. On peut s'étrangler avec une paire de chaussettes ; même une

chaussette suffit pour vous débarrasser de la vie. Mais vous ne voulez pas vous en débarrasser : qu'elle se débarrasse de vous, si elle veut !

Il voulait se mettre dans la peau d'un prisonnier qui passe toute sa vie en prison. Il fallait s'habituer à cette vie le plus vite possible. Il ne faut jamais se sentir dépaycé ; c'est un sentiment que DSK déteste. Parfois il a l'impression qu'il aime tout le monde, même ses ennemis. Mais il y a des sentiments et des sensations qu'il déteste et qu'il ne réussit pas à supporter malgré tous ses efforts. Ce sera la prochaine étape de son ascension : avec de la patience on arrive à tout.

Il se lève à six heures ; il prend son petit déjeuner à huit heures. Ce petit déjeuner est servi dans la cellule : on n'a pas besoin de traverser la cour et toute la ville pour jouir de son petit déjeuner. La prison n'est pas aussi inconfortable qu'il y paraît au premier abord. Il se promène dans la cour pendant une heure. La cour n'est pas un jardin ; c'est une cour et DSK n'a rien contre les cours. Il y a une cour d'honneur dans son château et on ne perd pas son honneur si l'on se promène dans une cour, quelle qu'elle soit. Donc, il ne perd pas son honneur. « Rien n'est perdu », se dit-il.

Il lit et regarde la télé ; il mange. La vie continue.

16

Les affaires avaient nécessairement besoin du souverain magistrat que l'on appelle en latin la dictature, et d'un personnage qui la sût exercer vertueusement sans épargner ni craindre personne, et que Fabius Maximus seul était tel, ayant la grandeur de courage et la gravité de mœurs égale à la dignité et autorité souveraine de ce magistrat, avec ce qu'il était en l'âge où la force du corps est encore jointe à la maturité de l'entendement et la hardiesse mêlée avec l'expérience et sagesse.

DSK copie ce passage qui apparaît au milieu de son journal ; il fournit aussi un commentaire pour nous éclairer sur le rapport entre Fabius Maximus et lui-même. Nous n'avons pas besoin de cet éclairage parce que tout est clair, si ce n'est que la présidence de DSK n'aurait pas été une vraie dictature : DSK n'est pas Staline et il ne tient pas à le devenir. D'ailleurs, l'occasion est ratée et ce n'est plus la peine d'y revenir comme le font les socialistes et leurs sympathisants.

« Cela arrive au bon moment, écrit DSK. Je suis mûr pour ce poste et j'ai assez d'expérience pour inaugurer une nouvelle ère dans l'histoire de France. Lui faut-il passer d'une ère à une autre ? On parle toujours de changement et on a raison : les changements sont

toujours nécessaires. On ne peut continuer comme ça, sinon on court à sa perte. C'est ce que je dirai aux électeurs. Il leur faut un dictateur doux – c'est la clé de la réussite. Mitterrand représentait la force tranquille. Il était trop tranquille et pas assez fort. Je suis tranquille, fort et je connais plusieurs langues étrangères. Mitterrand n'en connaissait aucune ; il pensait que le français était une langue universelle, comme au XIXe siècle. Il pensait que l'argent ne comptait pas dans la vie d'une nation. Il a même dit qu'il était indécent d'en parler. Donc, il n'en parlait pas. J'en parle et je sais de quoi je parle. Tout est argent. »

Et DSK de citer Marcel Mauss : « L'une des monnaies les plus curieuses est la monnaie de sel, éminemment fongible : la plaque de sel a cours dans toute l'Afrique, depuis la Guinée jusqu'à l'Abyssinie et la vallée du Nil. Monnaie de tabac ; alcool et vin de palme, unité de bière. Monnaie comptée par têtes de bétail. » Il n'y a aucun commentaire en-dessous de ce passage, ce qui ne me dispense pas de dire ce que j'en pense. Je crois que DSK est en proie à un double désir. D'une part il veut profiter de l'argent que sa femme lui fournit ; d'une autre part il comprend le danger que l'argent représente pour sa carrière socialiste et même pour sa vie d'homme. Il veut le garder et il veut s'en débarrasser. Voici le double désir dont il ne peut se défaire. C'est pour cela qu'il parle du sel qui se dilue dans l'eau ou dans n'importe quel liquide. Le sel est instable et DSK s'en rend compte. Tantôt il veut jeter l'argent dans l'eau pour qu'il n'en reste plus rien ; tantôt il veut le mettre dans son coffre-fort. Puis il pense à la vie. Il sait que les billets de banque ne sont pas des arbres, des fleurs. Alors il parle des palmes et du bétail. C'est beau, la nature, et il respire à plein poumons quand il en parle, au lieu de s'occuper de l'euro.

Puis il parle des insultes qui continuent à le poursuivre, comme si quelqu'un criait sans arrêt : « *Pig, pig, pig.* » Un homme a hurlé ces mots dans la rue et DSK a haussé les épaules. Qu'aurait-il pu faire d'autre ? Il aurait pu crier « porc » à son tour. Alors quelqu'un d'autre aurait crié « porc ». Toute la rue aurait crié « porc », comme si toute la rue avait été envahie par un troupeau de cochons. C'est ce qu'il pense maintenant. Au lieu du rhinocéros d'Ionesco, il voit des porcs. Puis il s'arrête. Il sait que les juifs ne supportent pas les insultes verbales. Même une insulte physique est préférable aux mots qui blessent, maudissent et tuent. Il a entendu beaucoup de mots de cette sorte et chaque mot avait plusieurs lettres. Les lettres sont puissantes dans l'histoire du judaïsme. Même une lettre peut vous blesser à mort. Il a survécu à ces insultes, comme il a survécu à plusieurs scandales qui continuent à hanter ses biographies qu'il compte expurger.

Dans sa prison dorée, il se fait livrer des plats chinois : soupe aigre-douce, poulet Siu Mi, porc grillé, crevettes à la sauce chili, riz à la vapeur. Il veut combattre les vomissements à

tout prix. Jusqu'ici, il n'a toujours pas réussi : il continue à vomir. Alors on téléphone à un traiteur italien.

Il boit du Coca light en espérant de pouvoir maigrir. Il ne sera pas président de la République ; il peut donc garder et chérir son embonpoint. Mais il vaut mieux qu'il se débarrasse de quelques kilos – *for the sake* de ma santé, précise-t-il. Il commence à oublier le français, mais il n'oublie pas sa santé.

Le coursier tend ses sacs et prend son pourboire. Quinze dollars. On sait tout ce qu'il ne faut pas savoir au sujet de DSK. On ne sait pas une chose essentielle. A-t-il violé la femme de chambre ? La question reste sans réponse. Parole contre parole. Il y a trop de paroles, mais dans la suite impériale ils ne parlaient presque pas ; ils n'en avaient pas le temps. Ils faisaient l'amour ; ils se battaient. Ophélie se débattait, griffait DSK, se dégageait de son étreinte. « Montrez-nous tout ça, dit le juge. Vous parlez trop et on ne comprend rien de ce que vous dites. Agissez plutôt ! Geste contre geste, coup contre coup, gifle contre gifle, fellation contre fellation. »

DSK et Ophélie commencent à agir. Ils bougent ; ils se cognent. DSK met sa main sur la bouche d'Ophélie. Elle ouvre le pantalon de DSK pour corriger son geste : ce n'est pas sa *main* qu'elle sentait dans sa bouche au cours de leur rendez-vous. Elle court à travers la cour d'assise ; il la rattrape en l'agrippant par les seins. La cour voit ses seins et oublie DSK, l'affaire DSK. Ou plutôt, on commence à le comprendre. Les jurés se parlent entre eux pour éclaircir la situation. « Pourquoi court-elle ?

- Parce qu'il risque de l'attraper.
- Et alors ? Il n'est pas repoussant.
- Elle le trouve trop vieux. Et il lui a promis trop peu d'argent.
- Non, il lui a promis trois mille dollars pour deux fellations.
- Oui. Mais d'après mon rapport, il lui a dit : 'Si tu me mords une fois, je ne te paie que deux mille dollars. Si tu me mords deux fois...' Bref, il ne l'a pas payée du tout.

- Ça change tout.
- Qu'est-ce que ça change ?
- Il l'a violée ou non ?
- Dans un sens oui, dans un autre non.
- Quel sens devons-nous choisir ?
- Ça n'a pas de sens. »

Toutes les délibérations se terminent par cette phrase : « Ça n'a pas de sens. » Les douze hommes en colère ne savent pas quoi faire. Entre-temps Ophélie s'enfuit par le couloir qui

mène à la salle de bain. Tous les chemins mènent à la salle de bain. Il s'agit donc d'une impasse. Un petit tour de passe-passe et elle se trouve à l'autre bout de la suite où il n'y a aucun DSK. Tout à l'heure, elle avait l'impression qu'il y en avait plusieurs. Une multitude de mains l'agrippaient, la poussaient tantôt vers le lit, tantôt vers la salle de bain. À présent il n'y a plus de mains. Il y a une salle de bain, deux salles de bain, un lit, deux lits, trois lits. Elle s'enfuit définitivement et se retrouve devant le juge.

DSK continue à copier Plutarque :

Il y avait un citoyen romain, nommé Titus Latinus, personnage de petite qualité, mais au demeurant, homme de bien, vivant doucement, sans superstition quelconque et moins encore de vanité et de mensonge. Il eut une vision en dormant, par laquelle il lui fut avis que Jupiter s'apparut à lui, et lui commanda d'aller signifier au sénat que l'on avait fait marcher devant sa procession un très mauvais et très déplaisant danseur...

Lorsque DSK daigne citer Plutarque, il choisit toujours des personnages de grande qualité : empereurs, dictateurs, consuls. Cette fois, il choisit un homme de petite qualité – on ne comprend pas pourquoi. Heureusement que DSK nous gratifie d'un commentaire exhaustif qui commence comme suit : « C'est moi le danseur. Je profane notre Dieu. Je danse devant l'Arche d'Alliance. »

Il continue à danser. Cette fois il danse avec Tristane Banon que l'on ne connaît pas aux Etats-Unis. Les journalistes de la télévision demandent aux passants : « Savez-vous qui est Tristane Banon ?

- Non, disent certains.
- Vous voulez dire Tristan et Iseult ? demande un intello.
- Non, on ne parle pas de l'opéra de Wagner.
- Alors vous parlez de l'œuvre littéraire, de la légende...
- Non, pas du tout.
- De quoi parlez-vous alors ?
- De Tristane Banon, une journaliste française.
- Je n'ai jamais entendu parler de cette journaliste, dit l'intello.
- On vient de prononcer son nom. Ne dites surtout pas que vous n'avez jamais entendu ce nom. Vous passerez pour un menteur. Cyrus Vance ne serait pas content. »

A présent les Etats-Unis connaissent Tristane Banon. On ne la confond plus avec Isolde, d'autant que la plupart des gens ne savent pas qui est Isolde. Mais ils savent qui est Tristane Banon. « C'est une femme à plaintes, disent certains.

- Vous-voulez dire 'une femme à plaindre' ?

- Non, une femme à plaintes.

- Mais ça ne se dit pas.

- Pourquoi pas ? On dit 'un homme à femmes'. DSK, par exemple. Il viole toutes les femmes qui passent devant lui. Tandis que Tristane Banon est une femme à plaintes parce qu'elle se plaint depuis huit ans sans jamais porter plainte.

- Cette fois, ça y est. La plainte est déposée. »

DSK dit que ce viol est un fruit de son imagination – de l'imagination de Tristane Banon, précise-t-il. Lui, il ne peut même pas imaginer une telle situation. N'oublions pas que c'est un homme doux qui caresse les femmes ; et les femmes tombent à terre sous l'influence de ses caresses. Après coup, elles se disent qu'elles ont été violées. « Pourquoi sommes-nous sur ce tapis ? » demandent-elles. En effet, elles ne connaissent pas le tapis et se demandent pourquoi elles se sont couchées dessus. Il n'est pas particulièrement doux, à la différence des mains de DSK. Alors elles se souviennent de ses mains et se disent qu'elles ont eu raison de tomber à terre. Et la vie continue ; les plaintes ne sont pas déposées.

« Le viol est imaginaire, disent les avocats de DSK. La plaignante est une vraie malade imaginaire. » Ainsi ils combinent l'imagination et la vérité qui leur paraissent incompatibles. Une fois de plus le procureur ne comprend plus rien. « Vous êtes un danseur, paraît-il, dit-il à DSK. Vous le dites vous-même dans votre journal. Alors dansez pour nous, s'il vous plaît. »

Et la danse recommence. Cette fois, la partenaire de DSK est Tristane Banon. Il l'agrippe et essaie de dégrafer son soutien-gorge. Ses doigts sont habitués au clavier des ordinateurs et des pianos ; ses doigts sont très agiles. Mais les seins de Tristane Banon leur échappent car Tristane Banon s'entraîne dans un club qui s'appelle « Mort aux violeurs ». Elle n'a pas l'intention de tuer DSK ; tout ce qu'elle veut est échapper à son étreinte. Elle y échappe et se retrouve par terre, sur le fameux tapis. Le procureur applaudit ; DSK se penche sur elle. Elle lui donne un coup de pied : elle a appris cela au club. Leur professeur lui a dit : « N'ayez pas peur des violeurs. Il suffit de donner un coup de pied au symbole de leur volupté. Ne ratez surtout pas votre coup. Il faut bien viser. »

Chaque jour, Tristane Banon joue aux fléchettes pour viser la cible à la perfection. « Puis-je utiliser une fléchette ou une vraie flèche au moment de l'agression ? demande-t-elle à son gourou.

- Un coup de pied suffit, dit-il.

- Et s'il ne suffit pas ?

- Donnez un deuxième coup de pied. »

Elle est par terre ; DSK aussi. « Pourquoi as-tu porté plainte ? demande-t-il.

- Parce que tu es un salaud.

- Pourquoi ce soir ? Ne sais-tu pas que cette plainte intervient fort opportunément pour toi au moment même où le caractère mensonger des accusations dont j'ai été objet aux Etats-Unis ne fait plus aucun doute ?

- Moi, je doute, dit Tristane. C'est un doute cartésien.

- Alors je te viole cette fois – pour de bon. »

Il commence à violer Tristane Banon. « Arrêtez, dit le procureur. On a compris. Il ne faut pas mettre les points sur les i. Mais DSK persiste et signe : il ne peut pas s'empêcher de mettre tous les points sur tous les i. L'acte sexuel se déroule sous les yeux des jurés qui ne savent pas quoi en penser. « C'est un complot, dit un juré. Les femmes complotent contre l'accusé.

- Dans mon rapport on dit que Tristane Banon n'est à la solde de personne, dit un autre juré.

Il y a douze jurés en tout et pour tout, et chaque juré dit quelque chose. Après tout, ils sont là pour parler, pour discuter de la chose.

- Pourquoi a-t-elle attendu si longtemps ? Huit ans. D'ailleurs, cette affaire ne nous concerne pas. Les Etats-Unis ne sont pas la France, Dieu soit loué.

- C'est toujours l'affaire DSK, me semble-t-il.

- C'est une autre affaire. C'est son affaire.

- Oui, exactement – c'est son affaire. Mais elle aurait pu attendre quelques jours. On le libère à la fin de la semaine.

- Ah bon ? Je ne suis pas d'accord.

- Nous sommes censés être d'accord. Tous. Pas d'exception, pas de voix discordante.

- Il ne faut pas chanter faux. Un chanteur qui chante faux risque d'anéantir les efforts de tout un chœur.

- Je n'ai pas l'oreille absolue.

- Tous les chiens ont l'oreille absolue.

- Alors laissons les chiens décider qui est coupable dans cette affaire. »

DSK réfléchit à propos de l'oreille absolue et de l'harmonie en général. « Le manque d'harmonie est un signe qui ne trompe pas. S'il n'y a pas d'harmonie, nous sommes dans la

réalité brute. Il faut travailler sur la réalité ; il faut l'harmoniser sans cesse. C'est notre tâche primordiale. Tout le temps il faut rétablir l'harmonie préétablie. Dieu a créé l'harmonie préétablie et nous devons la rétablir tous les jours, sinon le monde s'écroule. Les dissonances du monde sont insupportables. Harmoniser, harmoniser, harmoniser. C'est ce que je ferai si je suis élu président de la République. La France est un pays harmonieux qu'il faut porter au paroxysme de l'harmonie. Nos paysages sont harmonieux ; nos vins sont harmonieux. Nous-mêmes, nous devons les rejoindre dans l'harmonie préétablie. Il faut harmoniser nos désirs avec leur accomplissement et aussi avec les intentions de Dieu. Il n'y aura pas de viols si nos désirs coïncident avec ceux des femmes que nous convoitons. Il faut que nos corps coïncident aussi, leurs harmonies respectives – pour créer une seule harmonie. Dans le Paradis le désir coïncide avec le but. Il n'y a pas de buts parce que tous les buts sont contenus dans les désirs, en font partie intégrante. On ne distingue pas les désirs de leurs accomplissements. C'est pour cela qu'il n'y a plus de temps dans le Paradis. Il n'y a pas de hiatus qui permette à un désir de se matérialiser : on n'en a pas besoin. Tout coïncide, tout s'embrasse. Le Paradis est une éternelle étreinte. Tous les corps sont différents et en même temps pareils. Malgré la diversité des corps, il n'y a qu'un seul corps au Paradis. On n'a même pas le temps de désirer quelque chose car il n'y plus de temps. »

17

J'ai toujours dit que le Paradis n'était pas à portée de la main. Il faut le conquérir, marcher jusqu'au Paradis, pieds nus. Pas de chaussures à semelles de crêpe, à semelles de cuir. La route est cahoteuse, caillouteuse. Le paradis de DSK était artificiel parce que l'argent seul ne crée pas le paradis. En tout cas, le paradis que l'on obtient grâce à l'argent n'a rien à voir avec le Paradis. Quand on est au Paradis, on ne chute pas. DSK a chuté et ce ne sont pas les journaux qui m'en persuadent. Il y a d'autres indices ; les indices ne manquent pas ni ne mentent.

Quand on est dans la réalité, on franchit des obstacles. Les obstacles nous disent que nous ne sommes pas au Paradis où les routes sont lisses, où il n'y a peut-être pas de routes. Tout se trouve au même endroit, au même point. Le Paradis est un point qui est aussi grand que le cosmos. Plus grand encore, j'imagine. À ceci près que je n'arrive pas à imaginer quelque chose de plus grand que le cosmos.

On franchit les obstacles, on essaie d'obtenir quelque chose. Quand tout va bien, on vit dans un conte de fées. Mais c'est un faux conte de fées. Oscar Wilde en sait quelque chose. Il vivait dans un monde léger, pétillant, un peu superficiel. Il glissait sur une surface qui reflétait

les étoiles – de fausses étoiles. Il faut *devenir* une étoile – pas une étoile de ballet, pas une star. Il ne faut pas briller et déclencher des réactions malsaines. Il faut scintiller dans le ciel.

Oscar Wilde va en prison d'où il écrit à son ami une lettre poignante. *De profundis*. Il s'exprime avec profondeur sans le vouloir. La route qu'il suivait devient verticale, s'ouvre ; il y a des cavernes et le ciel sur cette route. À la fin de sa vie, après un séjour en prison, il commence à écrire des contes de fées car il sent la distance parcourue par son corps, par son esprit. C'est le Paradis qu'il attend, qu'il décrit sans parler du Paradis.

DSK passe peu de temps en prison. Mais cela suffit pour trouver le Paradis, à condition de ne pas retomber en enfer. Il y a en Allemagne un homme politique qui a entamé une ascension rapide, très rapide. Puis il s'est mis à descendre sans raison. Il descendait, il descendait et personne ne voulait ralentir cette descente. Elle était assez lente par rapport à ce qui est arrivé à DSK ; c'était une descente quand-même. Les gens qui voulaient qu'il continue à monter auraient dû l'empêcher de descendre. Personne ne l'a fait. Il est donc descendu jusqu'à la dernière marche de l'échelle de la réussite. Il a touché le fond, mais il n'a pas chuté.

DSK a chuté et sa chute est décrite par le menu dans des milliers de journaux. La distance entre son paradis et son enfer est gigantesque. Mais il faut comprendre que son paradis n'était pas le Paradis ; et son enfer n'est peut-être pas l'Enfer à moins qu'il ne tienne à vivre en Enfer. S'il ne se rend pas compte de ce qui se passe et de sa façon de se conduire, il est déjà en Enfer. Il ne le sait pas encore ; il le saura tôt ou tard, peut-être avant sa mort.

Il ne vivait pas dans la réalité ; même ses échecs n'en faisaient pas partie. C'était la première classe dans un avion, rien de plus ; ou un hôtel de luxe, une suite impériale. Et puis la réalité l'a frappé en pleine figure. Moi, je n'ai jamais touché le fond qu'il a touché ; je ne suis jamais descendu aussi bas. Il ne m'est pas facile de faire l'amour avec n'importe qui. Je n'ai pas envie de dévoiler les secrets de mon corps, de ma psyché. Je fais l'amour comme ça, mais personne n'est censé savoir comment je fais l'amour – à l'exception des femmes que je choisis, que je trie sur le volet. Il y en a très peu parce que je ne veux pas que tout le monde soit au courant de mes mouvements intimes.

Le corps de DSK est scruté par la police ; les analyses scrutent son sang, son ADN. Il est exposé dans le musée du monde comme un objet quelconque, comme la *Joconde* qui se retourne dans sa tombe. Et pourtant, on ne voit pas les organes génitaux de la *Joconde* ; on ne sait pas si elle violait les hommes. On sait à peu près tout sur les élans et le sperme de DSK. Moi, je me serais suicidé sans hésitation.

Heidegger utilise le mot « *Geworfenheit* » pour dire que nous sommes projetés dans le monde – n'importe comment, n'importe où. Jusqu'ici, DSK n'était pas jeté dans le monde par

le destin : le tremblement de terre au Maroc n'a pas suffi pour déclencher le processus qui commence à zéro, au néant. Il a vu les ruines des maisons ; il n'a pas vu pas les ruines de sa propre vie. Il ne sait pas que les ruines sont partout : on n'a pas besoin d'un tremblement de terre pour s'en apercevoir. Bouddha s'en est aperçu un jour et aucun séisme n'a précédé cette révélation. DSK n'est pas Bouddha ; il se peut qu'il ne s'aperçoive de rien même après sa chute de New York. Il lui suffit de quitter New York pour éviter les chutes. À présent, même à New York, DSK ne chute pas ; il se promène dans les rues et dîne dans les restaurants qui ne sont pas aussi luxueux que Tristane Banon se l'imagine.

Elle a dit à son avocat qu'elle ne supportait pas que DSK puisse se promener et aller dans des restaurants de luxe – après tout ce qu'il avait fait. Elle ne sait peut-être pas ce qu'il a mangé dans le restaurant italien le jour de sa libération : *prosciutto melone, raviolis aux truffes*... L'entrée est assez bonne, mais comme la plupart des plats italiens, elle rappelle la cuisine de notre grand-mère ; ou la cuisine d'un célibataire. N'importe qui peut acheter un melon et quelques tranches de jambon en choisissant un jambon espagnol de préférence. C'est le vin que lui, Anne Sinclair et leurs amis ont bu qui m'a fait rire aux éclats : pour rien au monde je ne boirais ce vin, même si je devenais aussi pauvre qu'Ophélie. À mon avis, Pinot Grigio est un des vins les plus exécrables de la création. Même le Soave est meilleur que cette piquette internationale. Il y a de grands vins en Italie – des vins rouges, surtout. Le vin blanc n'est pas leur fort. Mais s'il fallait vraiment choisir un vin blanc à l'occasion de cette première sortie – je crois qu'ils ont mangé du bar comme plat de résistance – j'aurais jeté mon dévolu sur un Arneis de chez Bruno Giacosa. À quoi bon être riche si l'on boit du Pinot Grigio !

L'addition n'était pas exceptionnelle non plus : sept cents dollars pour quatre personnes. Dans les restaurants de luxe on paie au moins quatre cents euros par personne. Bien sûr, le vin correspond au niveau du restaurant et à la signification du mot « luxe ». On me dira que le couple ne voulait pas irriter ses détracteurs par des dépenses vertigineuses. Alors pourquoi avoir loué la prison dorée ? On est logique ou on ne l'est pas. Quoiqu'il en soit, en lisant un compte-rendu de leur dîner, je suis au Paradis ; DSK et son épouse sont en Enfer. Ils n'ont rien fait de mal ; ils ont bu de la piquette.

Tristane Banon peut dormir tranquille. Mais elle ne dormira pas tranquille tant que DSK se promènera dans les rues et fréquentera les restaurants. Même s'il passe sa soirée dans un McDonald's, Tristane Banon sera furieuse et malheureuse. D'après son avocat, elle a beaucoup de problèmes ; elle ne sort pas de chez elle et reçoit peu d'amis. Même sur le plan financier, ça ne va pas très bien. Moi, je pensais qu'elle était déjà richissime grâce à son

aventure d'il y a huit ans : chaque livre devient un bestseller, chaque article jouit d'un succès d'estime.

Apparemment, ce n'est pas le cas. Elle est très solitaire ; elle n'arrive pas à trouver du travail. Et dès qu'elle en trouve un, on la met à la porte à cause de DSK. On se dit que l'on ne peut pas compter sur elle. Si on la touche, elle porte plainte et écrit plusieurs livres sur des femmes bafouées. Et puis, on ne veut pas avoir de problèmes avec l'équipe de DSK qui gagne toujours, sauf quand DSK attaque des femmes de chambre à New York. C'est la bande des quatre, comme on appelle ces mousquetaires, ces samouraïs. Ils démolissent tous ceux qui ont l'intention de salir DSK. « Salir » et « démolir » sont dans un bateau. Si vous voulez démolir quelqu'un, vous le salissez. Si vous le salissez, vous le démolissez par la même occasion. Ou bien c'est vous qu'on démolit.

Tristane Banon a décidé de porter plainte parce que tout le monde lui dit : « Tu es une menteuse. » Si l'on parle d'un viol, il faut porter plainte, sinon tout cela n'est que bavardage, affabulation. On raconte des histoires, des fables. De nos jours, on aime raconter des histoires. Il nous faut du suspense, une situation qui continue et se développe pour que nous puissions visiter d'abord l'Enfer et ensuite le Paradis. Pour Ophélie, c'est le contraire : elle rebrousse chemin. Elle était presque au Paradis, étant donné les quelques millions de dollars qui allaient alimenter son compte en banque. Elle aurait pu s'offrir quelques portables supplémentaires avec leurs lignes, leurs liaisons, leurs trafiquants de drogue. Maintenant elle n'est pas loin de l'Enfer où il y a peu de téléphones portables. C'est ainsi qu'on punit les damnés : ils n'ont qu'un seul portable. Et moi, je n'en ai pas du tout. Où suis-je ? Sans doute au Purgatoire.

A un moment donné j'ai voulu en savoir plus. Je voulais savoir où exactement DSK allait atterrir après la mort. J'ai consulté la *Divine comédie*. Je me suis dit que la *Comédie* devait être réécrite de toute façon et que l'ancien décor ne pouvait accueillir de nouveaux venus, faute de place, faute de rimes. L'Enfer d'aujourd'hui est écrit en prose et DSK y descendra le moment voulu. Au contraire de Dante, je ne veux pas usurper les prérogatives de Dieu ; je peux écrire un commentaire, pas un procès-verbal ou un livre des morts.

Je ne veux pas non plus écrire la vie d'un héros, à l'instar de Richard Strauss et des biographes de Strauss-Kahn. Je ne suis ni Dante ni Plutarque : personne ne peut être à leur hauteur de nos jours. Nos jours ne volent pas aussi haut. Je ne sais même pas s'ils volent quelque part. Ils ne rampent peut-être pas non plus. Ils doivent marcher droit au but et c'est cela qui ne me plaît pas : j'aime les détours.

Plutarque aurait écrit à propos de DSK :

Mais, arrivé que fut Denys en la ville de Corinthe, il n'y eut homme en toute la Grèce qui n'eût envie d'y aller pour le voir et parler à lui ; et y allaient les uns bien aises de son malheur, comme s'ils eussent foulé aux pieds celui que la fortune avait abattu, tant ils le haïssaient âprement ; les autres, amollis en leurs cœurs de voir une si grande mutation, le regardaient avec ne sais quoi de compassion, considérant la puissance grande qu'ont les causes occultes et divines sur l'imbécillité des hommes, et sur les choses qui passent tous les jours devant nos yeux ; car ce siècle-là ne produisit onques chef-d'œuvre, ni de nature ni de main d'homme, si merveilleux comme fut celui-là de la fortune, laquelle fit voir un homme qui peu devant avait été seigneur de toute la Sicile presque, dans la ville de Corinthe s'arrêter ordinairement à entretenir une vivandière, ou demeurer tout un jour assis en la boutique d'un parfumeur...

Il est vrai que notre époque ne produit pas de chef d'œuvres, à quelques exceptions près. Stockhausen a dit qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi grandiose que l'attentat du 11 septembre. Les deux tours de World Trade Center qui s'écroulent. Il a dit que c'était le plus grand chef-d'œuvre du XXI^e siècle. Je n'appellerais pas cela un « chef-d'œuvre ». On ne badine pas avec la destruction, avec la vie et les victimes de cet attentat. Mais je crois que l'affaire DSK est un chef-d'œuvre incontestable. La fortune nous montre à quel point l'art de l'intrigue peut être lié à la psychologie, aux entrailles, aux désirs humains. Le sujet d'un roman contemporain peut nous amuser, il ne nous bouleverse pas. Il n'y a ni enfers ni paradis aujourd'hui. Il n'y a même pas de purgatoires.

Plutarque écrit ce passage à propos de DSK. Et puis il se ravise et rature le passage parce que DSK est presque libéré. On attend sa libération définitive qui peut survenir aujourd'hui – il est cinq heures du matin – ou demain. (Nous sommes le 6 juillet 2011.) Non, la description de la fortune s'applique toujours à DSK, malgré ses rebondissements et ses caprices. Un avocat dit : « Il l'a peut-être violée, mais ça n'a plus d'importance. Soit on a tout, soit rien du tout. Le procureur ne peut plus gagner le procès. Il y renonce. »

Les Français pensent que la plainte de Banon peut influencer sur le déroulement de la procédure à New York. Ils se trompent : c'est un autre cas et un autre pays. Aux Etats-Unis il n'y a que les Etats-Unis ; les autres pays sont loin, pour ne pas dire inexistants. Tristane Banon n'existe pas. C'est pour cela qu'elle souffre, d'ailleurs. Il est difficile ne pas exister. Il vaut mieux être malheureux et humilié ; la non-existence tue sans tuer. C'est un supplice sans fin. Elle dit : « Il m'a violée.

- Que dites-vous là ? lui dit-on. On ne peut pas violer le néant.

- J'ai crié 'au viol !'.
- On n'a rien entendu. Le son ne se propage pas dans le vide.
- Je lui ai donné des coups de pied.
- Le vide n'a pas de pieds. Et même s'il en avait quelques-uns, il ne les utiliserait de cette façon. Le vide est magnanime.
- Mais vous me parlez. On ne parle pas au vide.
- Si. On parle très souvent dans le vide.
- Alors je parle dans le vide. Mais vous m'entendez.
- Il s'agit sans doute d'une voix intérieure qui nous parle pour nous distraire.
- Mais vous me répondez.
- Il faut être poli avec sa voix intérieure. Sinon, plus de distraction. »

DSK viole le vide et le vide pratique une fellation, deux fellations. Le vide ne porte jamais plainte et DSK demeure dans la salle de bain. Son dictionnaire définit le mot « masturbation » de cette façon : « Sodomiser le vide. »

La fortune : le hasard qui fait bien les choses. Ce jour-là, Ophélie n'était pas censée nettoyer la suite occupée par le patron du FMI : elle a remplacé au pied levé l'une de ses collègues. Le hasard intervient et DSK succombe à la tentation. L'autre femme de chambre n'était pas appétissante du tout. Mais elle bougeait, elle n'était pas paralysée. Donc, DSK saute sur l'autre femme de chambre et la viole. Elle porte plainte et le directeur de l'hôtel, Jorge Tito, dit : « Depuis cinq ans, elle donne entière satisfaction, tant dans son travail que dans son comportement. » DSK est arrêté ; ses avocats cherchent des poux dans la tête de la femme de chambre, mais n'en trouvent aucun. Que faire ?

Le procès a lieu. Les féministes se déchaînent. Une historienne dit : « Savez-vous ce qu'est l'université ? C'est un terrain de harcèlement sexuel assez grandiose où règne le chantage au diplôme et à la promotion. Une pianiste dit : « Savez-vous ce qu'est le monde musical ? C'est le terrain de harcèlement par excellence. Si vous voulez avoir des concerts, il faut pratiquer trois fellations par jour. Si vous voulez enregistrer des disques, il faut qu'on vous sodomise cinq fois par jour. » Une postière dit : « Notre chef d'équipe plaque ses larges mains sur mes seins chaque fois qu'il me voit passer devant lui. Tous les murs de son bureau sont recouverts d'affiches pornos. Un jour, je lui ai demandé de les arracher. Savez-vous ce qu'il m'a répondu ? Il m'a dit qu'il pouvait m'arracher les nichons. »

« Si une jeune femme de chambre noire a osé porter plainte contre le patron du FMI, pourquoi pas moi ? dit une journaliste. Je ne connais pas DSK, mais je peux dire que je l'ai connu il y a neuf ans. Je peux dire que je lui ai tenu la main pendant dix minutes. Il a failli

m'arracher les nichons. Si une jeune femme de chambre noire a osé mentir, pourquoi pas moi ?

- Parce que tu n'es pas une jeune femme de chambre noire, dit quelqu'un.

- Moi, je suis une femme de chambre, dit une jeune femme.

- Mais tu n'es pas noire.

- Et alors ? Il n'est pas interdit d'être blanc. »

« Il y a une prise de conscience, dit Aurélie Filippetti. Les hommes se sentent remis en cause. Mais combien de temps ça va durer ? » Jusqu'au jour où on libérera DSK. C'est déjà fini : il n'y a plus de prise de conscience. À quoi bon prendre quelque chose d'immatériel quand il y a tant de femmes autour de nous. On peut plaquer nos mains sur leurs seins, par exemple. Et il y a d'autres plaisirs en perspective.

« Où va-t-elle s'asseoir, cette petite ? dit un homme. Sur mes genoux ? » La jeune femme s'assied sur ses genoux et constate qu'il n'y a pas de genoux. « Où sont vos genoux ? demande-t-elle.

- Je les ai perdus à la guerre.

- Vous avez fait la guerre ? Vous n'avez rien perdu d'autre ?

- Non. »

La jeune femme sent que son interlocuteur n'a pas menti. À la guerre il n'a perdu que ses genoux. Et cela continue de plus belle. Si l'on veut obtenir quelque chose, il faut payer. Et si l'on ne veut rien obtenir, on paie quand-même. On paie toujours, quoiqu'il se passe. Il ne se passe rien sans une multitude de paiements. Et il faut payer tout de suite ; ici on n'achète pas à crédit. Le soleil noir descend sur la vie.

18

A côté de tout cela, il y a Anne Sinclair. Quand elle n'est pas là, elle écrit des lettres à son mari ; elle ne communique pas avec lui par l'intermédiaire de son ordinateur. À travers son écriture, il sent sa main, son cœur.

Elle écrit :

Et ce qui s'avance vers Lui c'est Moi. Pour cette raison Je suis grandement prisée et dotée d'une haute valeur, bien que Je sois dans un état d'infériorité par rapport à Toi. Et Je ne me soucie que d'être soumise auprès de Toi et dominée par Toi, ainsi donc, même si Je vais être davantage soumise à Toi, Moi et mes soldats « jubilons et réjouissons-nous à cause de toi », nous prenons plaisir et joie à être auprès de Toi et à ne pas nous séparer de Toi, car

il n'est de joie et d'agrément qu'avec Toi ; en effet, il n'est de joie et d'agrément pour une femme qu'avec son époux, et non pas avec sa mère et avec son père. « Le roi m'a fait entrer dans ses appartements » et Je n'ai reçu de joie et d'agrément qu'avec Toi.

Il reconnaît le Zohar, le Cantique des cantiques qui est un hymne à leur amour. Il fait entrer la reine dans ses appartements. Chaque jour il la fait entrer de nouveau – comme au premier jour. C'est la joie qui se renouvelle constamment ; ou plutôt, elle ne vieillit pas. Elle abolit le temps tous les jours et il est agréable de suivre cette abolition du temps. Il ne s'abolit pas tout seul ; c'est leur amour qui lui porte un coup fatal. Leur amour l'enlève de son piédestal et le désir devient son accomplissement. Elle est toujours avec lui.

Elle écrit :

Je sais ce que tu penses. Tu ne fais pas attention à ce qu'on dit sur ton compte parce que tu connais la vérité. Et personne ne te juge comme tu te juges toi-même. Tu sais ce que tu as fait et comment les autres réagissent à ce que tu fais. Tu souffres, mais ta vie ne te renie pas. Elle est toujours avec toi, quoi que tu fasses. Il y a tant de voix qui parlent pour dire n'importe quoi. N'écoute pas ces voix car tu as ta propre voix qui parle quand il faut qu'elle parle. Je sais que tu écoutes ta conscience et ton inconscient. Ne fais plus de détours. Suis ton chemin qui a toujours raison. La vérité est un chemin lumineux.

Il y a des zones d'ombres sur son chemin ; il le sait mieux que quiconque. Cela le fait souffrir. Il écrit dans son journal :

Comment distinguer les méchants des justes ? On ne peut tout de même pas porter une étoile jaune. Les Juifs ont trop souffert. Mais c'est pour cela que nous sommes les Juifs et pas les autres. C'est pour cela que nous sommes le Peuple Elu. Nous savons tout de l'homme – de l'extérieur aussi bien que de l'intérieur. Nous avons connus l'Enfer et nous connaissons le Paradis quand cela nous est permis. « 'Quand Dieu dit : Je fais grâce à qui je veux faire grâce', il pense : lors même que cet homme ne le mériterait pas, et de même quand il dit : « Je montrerai ma miséricorde à qui je le voudrai. » Je ne le mérite pas : je ne le sais que trop bien. Anne a raison : j'écoute ma conscience et ma conscience me parle. Ce n'est pas la peine de lui dire : « Tais-toi. » Je me rappelle l'opéra de Moussorgski Boris Godounov. Il y est question de la conscience malade. Quand votre conscience tombe malade, il est impossible de la guérir. On ne peut même pas la soigner. Boris Godounov a fait assassiner l'héritier du

trône, un petit garçon. Tous les jours, tout le temps, il voit de petits garçons ensanglantés. Je n'ai tué personne. Pourquoi vois-je des corps ensanglantés ? Est-ce la mauvaise conscience ou un cauchemar ordinaire ? Il n'y a pas de cauchemars ordinaires. Dieu va-t-Il montrer sa miséricorde ? quand ? comment ? Plus de femmes ensanglantées ? Plus de femmes du tout ? Dieu veut-il montrer sa miséricorde à moi, à son esclave qui ne le mérite pas ? A qui veut-Il faire grâce ? Comment le savoir ? Même en Enfer je ne le saurai pas. Ce n'est pas la peine de mourir. S'il fallait que je trouve une raison pour me suicider, je dirais ceci : « Voici la raison de mon désir de me supprimer. Je veux connaître la volonté de Dieu. Je ne suis pas digne de la connaître autrement. Il y a des saints qui connaissent la vérité de Dieu ici-bas. Moi, je dois aller dans l'au-delà pour apprendre ce qu'Il veut. » A quoi ressemble le méchant en ce monde ? A un arbre dont l'ensemble se dresse en un lieu impur, mais dont les branches atteignent une place convenable. Les branches coupées, le tout occupe un lieu impur. » Je me dresse dans un lieu impur, mais mes branches atteignent Anne, mon ange. Je coupe les branches sans arrêt. Elles repoussent et je les coupe de nouveau. Et si un jour elles ne repoussent plus ? Que ferais-je sans Anne ? Dieu n'a pas décrété cela, j'espère. J'espère toujours. Il y a trop d'espoirs différents dans mon corps, dans mon esprit. On dirait que j'ai plusieurs corps, plusieurs esprits. Où loger tous ces espoirs ? Il ne faut pas les confondre avec les désirs. Ils voisinent en moi, mais ce n'est pas la même chose. Mon espérance est liée à Dieu ; les désirs se rapportent aux corps. Certains prétendent que Dieu est androgyne. Il a donc un corps, Lui aussi. Il vaut mieux désirer Dieu qu'une pauvre femme terrestre.

DSK continue à citer Le Talmud. « Heureux l'homme que tu châties et que tu instruis par ta loi. » Tantôt il commente les extraits, tantôt il se contente de copier Le Talmud en espérant faire corps avec le livre sacré. Il enrichit d'un commentaire la citation suivante : « Ne viendra-t-il pas un temps où Israël n'aura ni tabernacle ni temple ? Quel sera son sort en ce temps-là, en ce qui concerne l'expiation ? – Je prendrai, répondit Dieu, un juste parmi le peuple, je ferai de lui un otage pour tous, et j'effacerai l'iniquité de tous. »

Voici le commentaire : « Je prie Dieu pour qu'Il fasse de moi un otage. Il l'a peut-être déjà fait. Non, il n'y aurait pas eu de revirement, si j'avais été cet otage. Cet honneur m'est refusé. On dirait que c'est Ophélie qui est l'otage en question. Elle ne peut pas l'être pour plusieurs raisons. Moi non plus : je ne suis pas digne de ce rôle, de cet honneur. J'espère que Dieu trouve ce juste assez vite pour que mes iniquités soient effacées. Mais le temps n'est pas encore venu car le mur du temple existe bel et bien. Il sera là jusqu'à la fin des temps. Mes iniquités seront là, elles aussi. »

Voici encore une citation, encore un commentaire : « ‘Quiconque se réjouit des souffrances qui te frappent en cette vie apporte au monde le salut.’ Je ne comprends pas cela. Beaucoup de gens se sont réjouis de mes souffrances. Ont-ils apporté le salut au monde ? Ils ont apporté la haine, le mépris. Ils ont apporté leurs sarcasmes et leurs plaisanteries de mauvais goût. Où est le salut dans tout cela ? La haine n’est pas le salut ; le mépris non plus. Dieu veut-Il dire que j’ai souffert davantage à cause de leurs railleries ? Il a raison : j’ai souffert encore plus. C’est l’intensification de mes souffrances qui apporte au monde le salut. Ce n’est pas pour rien qu’on m’appelle le bienfaiteur de l’humanité. »

Un poème s’intercale entre les extraits du Talmud :

*Le salut est le centre d’un cercle. Je suis
Sa circonférence. Je suis, cela suffit amplement.
Ne suis-je pas béni grâce au cercle ? J’en fais
Partie ; je suis là. Il faut être là, pas ailleurs.
Il n’y a pas d’ailleurs. Tout est là, tout
Est dit. Je t’en prie, efface-moi de Ton livre.*

19

Une affaire se termine, une autre commence. Non, la première affaire n’est pas encore terminée, quoi qu’on en disent les journaux. Et pourtant ils ont tout intérêt à continuer à nous divertir avec leurs niaiseries, leurs suppositions et leurs propositions – avec tout ce qu’ils débitent à propos d’une affaire qui passionne les foules. Les foules achètent les journaux et journalistes vont dans les restaurants de luxe. Tout va pour le mieux dans la meilleur des mondes – même DSK qui n’allait pas bien il y a encore quelques jours. Maintenant il va bien et il sourit, ce qui veut dire qu’il est heureux de nouveau. Il n’a jamais été malheureux, d’ailleurs : il est grand et il a beaucoup d’argent. Cela suffit pour le bonheur, même si l’on est impliqué dans une affaire de viol.

C’est Tristane Banon, cette fois. Elle ne se calme pas malgré toutes les années qui la séparent du moment où elle donnait des coups de pieds à notre ministre, directeur, futur président. Elle ne le tapotait pas sur l’épaule pour faire allusion à sa bonté, à sa générosité. Vous entendez : « Vous êtes mon protecteur » et vous sentez la main de votre protégée sur votre épaule. Non, c’est le contraire qui se produit en général. C’est vous qui tapotez l’épaule de votre protégée, disant : « Ça va me petite ? » Puis vous dégrafez son soutien-gorge et ainsi de suite – pas nécessairement dans une suite impériale.

Tristane Banon décrit la garçonnière où DSK l'a invitée. La première interview n'a rien donné parce qu'il n'y avait pas de lit dans le voisinage. « Il m'a servi de la langue de bois », dit Tristane. La langue de DSK se délie quand il y a beaucoup de lits dans les parages. Dans la garçonnière il y en a trois. « Quel lit préférez-vous ? » demande DSK.

- Si on se parlait d'abord ? suggère Tristane.
- On se parle déjà, répond DSK.
- Ce n'est pas de ce sujet que je voulais vous entretenir, dit Tristane.
- C'est le seul sujet qui compte, dit DSK.
- Quel sujet ?
- Le nombre de lits dans ma garçonnière », répond DSK.

« Je ne parle pas des détails sordides, de ses doigts dans ma bouche, de ses mains dans ma culotte », dit Tristane. Mais on ne parle que de cela : il n'y a pas d'autre sujet. Les doigts de DSK se promènent partout ; il a une douzaine de bras, une centaine de doigts. « De quoi parlez-vous ? nous demande-t-on.

- Des doigts de DSK.
- Mais non, on parle de la Grèce.
- Oui, précisément. Ce sont les doigts de DSK.
- On parle d'Angela Merkel.
- Ce sont les doigts de DSK. »

Quoi qu'on dise, ce sont les doigts de DSK qui parlent. On dirait que c'est un sourd-muet : il parle avec ses mains, ses doigts. Au lieu de dire : « Auriez-vous l'obligeance de dégrafer votre soutien-gorge et d'enlever votre jeans », il a recours à ses doigts. Il ne dit pas : « Je vous aime. » Il vous plaque les seins. N'est-ce pas la meilleure déclaration d'amour ? DSK est suffisamment intelligent pour connaître la déficience des mots. Donc, il ne parle pas. Le silence est d'or, surtout si vous avez les doigts agiles. Et c'est le cas de DSK.

Dans sa garçonnière il y a une machine à café car les femmes aiment prendre leur petit déjeuner au lit. Il y a aussi une table ronde sur lequel il pose de temps à autre des bouteilles de champagne – quand ça ne marche pas du premier coup. D'habitude ça marche et il ne s'inquiète pas outre mesure s'il n'y a pas de champagne dans la garçonnière. Ses doigts remplacent le champagne et les paroles. Les doigts parlent une langue universelle ; ce n'est pas la peine d'apprendre les langues. Si vous dégrafez un soutien-gorge, tout le monde sait de quoi vous parlez. Ce n'est pas la peine de le dire en français, en anglais, en allemand. Ce n'est pas la peine de téléphoner à Angela Merkel ou de parler avec ses oncles la langue de Goethe. Il vaut mieux parler la langue de bois pour avoir une deuxième interview dans sa garçonnière.

« Pour toute femme dans ce cas, c'est très dur », dit Tristane Banon. Elle parle du cas de DSK, cela va sans dire. Il n'y a pas d'autres cas au monde ; il n'y a pas d'autres affaires. Il n'y a que des affaires qui concernent DSK. Alors il suffit de dire : « C'est très dur. » « On vous demande de raconter minute par minute ce qu'il s'est passé, dit-elle, alors que vous, vous n'avez qu'une envie : oublier minute par minute ce qu'il s'est passé. » Elle essaie d'oublier les lits. Il y a en trois ; elle en oublie un, puis deux. Cela n'avance pas vraiment car il reste encore un lit ; et c'est le lit principal. On peut oublier tous les autres lits, y compris son propre lit. Ce lit-là, on ne peut pas l'oublier. Elle ne l'oublie pas : impossible n'est pas français, mais cette fois c'est vraiment impossible.

Il y a un lit qui reste, un seul, et pourtant rien ne s'est passé sur ce lit : ils étaient par terre, tous les deux. Mais DSK disait sans arrêt : « Ne voulez-vous pas qu'on s'installe sur le lit ? On y serait mieux, à mon avis. » Il avait raison, sauf qu'elle n'était pas de son avis. Nulle part elle ne se serait sentie mieux dans cette garçonnière. Elle essaie d'oublier la machine à café et pourtant sa machine à café est bien mieux que celle qu'elle a vue dans la garçonnière de DSK. Si cette machine à café était mieux, elle pourrait se dire : « Il faut que je m'achète une machine comme ça. Il faut que je retienne le nom de la marque. » Non, sa machine à lui était plutôt antédiluvienne ; c'est pour cela qu'elle s'en souvient. Elle s'est dit : « C'est un homme important. Pourquoi n'achète-t-il pas une autre machine à café ? » La réponse est très simple. Les femmes ne font pas attention à sa machine à café ; elles font attention à ses doigts. Ce sont ses doigts qui les fascinent et les paralysent. Elles sont paralysées à tel point qu'elles ne remarquent pas que sa machine à café est antédiluvienne.

Pour Tristane, après cet incident, tous les hommes étaient devenus des obsédés. Même moi, si je l'avais rencontrée il y a deux ans, elle m'aurait traité comme un obsédé. Elle m'aurait traité d'obsédé. Elle aurait crié : « Vous êtes un obsédé. Ne m'approchez pas ! » Et pourtant je ne l'aurais pas approchée, vu ma timidité. Je lui aurais peut-être dit : « Tristane, vous devez porter plainte. N'hésitez plus. Il faut clouer au pilori les gens de cet acabit.

- Vous êtes un obsédé, aurait-elle crié. Vous m'en parlez pour me persuader que vous êtes mieux que lui. Avez-vous une machine à café ?

- Non. Je ne prends jamais de café. J'y ai renoncé à cause de mon hypertension.

- Pourquoi avez-vous de l'hypertension ? Parce que vous sautez trop de filles ?

- Pas du tout. C'est héréditaire. Ma mère souffrait d'hypertension.

- Avez-vous des preuves ?

- Ma mère est morte. Elle ne pourra rien vous dire.

- Alors c'est parole contre parole. J'en ai assez. Je ne peux plus entendre les paroles. »

« Si la plainte de Tristane Banon est classée ou considérée comme irrecevable, ou si DSK est acquitté, on saura à quoi s'en tenir », dit l'avocat de Tristane Banon. Je sais à quoi m'en tenir. Je pense à Anne Sinclair qui est un exemple pour nous tous. Je suis son exemple ; je continue à écrire ce roman, même si l'affaire se termine et si ce n'est plus la peine d'en parler. On a tout dit. Mon amie Chantal de Salaberry dit que personne ne lira ce roman parce que tout le monde sait ce qui s'est passé. « Il n'y a plus de suspense. Vous lisez n'importe quel journal et vous savez tout. Ce n'est même pas la peine de regarder la télévision. En tout cas, votre roman n'ajoutera rien à cette histoire, à l'histoire tout court. » Elle a sans doute raison ; tout le monde a raison à part moi. Mais je reste fidèle à mon roman, quoi qu'il se passe. Ma fidélité est à toute épreuve car je suis l'exemple d'Anne Sinclair.

Je dis à mon livre : « Tu m'a fait entrer dans ses appartements, dans tes appartements. Chaque lettre de la Femelle appelle une lettre du Mâle et toutes les lettres sans exception sont recombinaisons en mâle et femelle. C'est toi, mon roman, mon œuvre. Chaque lettre appelle et dit : 'Entraîne-moi à ta suite, courons.' Je cours, je cours. Je vous suis, mes chères lettres. Ou c'est vous qui me suivez – je ne sais pas trop. Il y a une suite de lettres, de pensées, de louanges, de prières. Une suite française, comme aurait dit Bach. Ou une suite hébraïque, une suite américaine, une suite russe.

« A ta suite, courons » : prends l'agrément le premier, et après que Tu l'auras pris, Moi et toutes mes jeunes filles serons dans l'agrément, aussi « entraîne-moi ». De là nous apprenons que les agréments et les bénédictions ne se trouvent que dans un lieu où mâle et femelle sont unis ensemble, et pour cette raison « entraîne-moi » vers Toi au début, afin que Je reçoive un agrément du lieu où se trouvent tous les agréments.

Mes jeunes filles, mes jeunes filles en fleur. C'est sur une page que tout cela se trouve, pas dans ma vie. Courons, courons. Où, comment ? Les mots s'aiment, les lettres s'embrassent. Je suis seul, comme Tristane Banon.

Je regarde la télévision. On dit que les avocats de DSK ont vu le procureur. On ne sait rien de ce qui se passe, mais DSK peut être libéré d'un moment à l'autre. Le cas Banon n'influe en rien sur l'affaire DSK. Le procureur peut garder quelques charges : quatre ou cinq, au lieu de sept ou huit. On ne sait plus s'il y a des charges ou s'il n'y en a pas du tout.

On attend des nouvelles. DSK et Anne Sinclair entrent et sortent. Je viens de voir les nouvelles et je ne m'en souviens plus. Je ne sais même pas si je m'en suis souvenu pendant un instant. Peut-être, pendant un instant. Mais le temps continue à ramper, à flotter, à voler, à

violer. L'instant en question passe et je ne me souviens plus de rien. On abandonne les charges ; on abandonne une partie des charges. DSK fait quinze ans de prison, quinze jours de prison. Rien du tout ; DSK ne fait rien du tout. Je crois que c'est ce qu'il fera : il ne fera rien du tout dans son riad à Marrakech.

Que ferai-je en Touraine ? Je peux visiter Chenonceau ou même Chambord. Pourquoi parler de DSK ? Je peux déjeuner n'importe où, dans n'importe quel restaurant de luxe. Hier, j'ai vu une émission sur le meilleur restaurant du monde qui se trouve au Danemark. D'après cette émission, il faut attendre trois mois pour avoir une table dans ce restaurant. On y mange des algues – ce qu'on ne mange pas d'habitude, d'après cette émission.

Il faut retrouver le centre ; on ne peut courir le long de la circonférence tout le temps. Et le centre est DSK, sa femme, la femme de chambre et Tristane Banon. Tristane Banon n'est pas seule ; Ophélie est toujours là. Et DSK aussi naturellement. Ophélie ne peut plus vivre sans DSK ni sans son sperme. Elle crache son sperme dans trois endroits de la suite du Sofitel. Elle retourne dans la suite pour cracher de nouveau. Elle n'a plus de sperme dans la bouche ; elle prend une bouteille d'eau et crache cette eau dans la suite et aussi dans les rues. DSK dit qu'elle n'a rien craché en sa présence. D'accord. Elle ne dit rien et sort. Il sort aussi ; elle n'ouvre toujours pas la bouche. Pourquoi l'ouvrir ? Pour parler ? A qui ? à DSK ? Ils n'ont rien à se dire. Donc, elle n'ouvre pas la bouche. Il quitte la suite ; elle y rentre et crache le sperme dans trois endroits. Son collant est en lambeaux et ces lambeaux restent dans la suite, même au moment où elle la quitte.

Les réceptionnistes du Sofitel sont frappés par la mine tendue de DSK. Il ne réalise même pas qu'il porte une large trace de dentifrice sur sa lèvre supérieure. « Monsieur, vous avez du dentifrice sur le visage, dit un réceptionniste.

- Ah bon ? Je me suis lavé les dents avant de partir.

- Pourquoi ? Ce n'est pas vous qui avez pratiqué les deux fellations, dit un réceptionniste.

- Non. Mais je me lave les dents tous les matins.

- Il est midi et demi, dit le réceptionniste.

- Je me suis levé assez tard.

- Je comprends, dit le réceptionniste. La call-girl est partie à quatre heures du matin. »

« Nafissatou Diallo reste la victime d'un viol, quand bien même elle aurait commis des erreurs », dit l'avocat. « Vous êtes l'avocat du diable », dit le procureur. Nafissatou a déclaré qu'elle a un deuxième enfant à charge – pour ne pas payer trop d'impôts. « Ce n'est pas vrai,

dit le procureur. Vous n'avez qu'un enfant. Et vous ne devez pas entretenir DSK parce qu'il a assez d'argent. Il n'a pas besoin de votre aide. »

Nafissatou est coincée ; elle essaie de se décroincer. Pour obtenir le droit d'asile aux Etats-Unis, elle a dit qu'elle avait été victime d'un viol collectif par un groupe de soldats dans son pays d'origine. « Non, j'ai menti, dit-elle maintenant. Il n'y a que deux soldats qui m'ont violée. Mais il paraît qu'on peut appeler deux femmes de chambre une brigade. Donc, je n'ai pas menti. Deux soldats c'est un collectif. » Les mensonges de Nafissatou allument les signaux d'alarme du parquet de New York. Mais un signal s'éteint : un collectif commence à partir de deux soldats.

Elle dit n'importe quoi parce qu'elle est affolée. Elle s'affole depuis le jour du viol. Elle dit qu'elle a nettoyé une autre chambre après avoir pratiqué deux fellations. « Comment ? s'étonne le procureur. Vous avez eu assez de force pour nettoyer encore une chambre après deux fellations et une sodomisation ? » Et puis on constate qu'elle n'a passé qu'une minute dans l'autre chambre. C'était aussi une grande suite – pas une suite impériale, comme celle qui occupait DSK, mais une suite royale ou plutôt une suite princière. Mais on ne peut pas nettoyer une suite princière en une minute ; il faut au moins une demi-heure. Elle est affolée et elle continue à mentir. Elle ne ment pas ; elle dit tout ce qui lui passe par la tête. Une suite lui passe par la tête et elle le dit. DSK lui passe par la tête ; son sperme lui passe par la tête. Elle dit tout ; elle ne cache rien. D'ailleurs, il est impossible de cacher le sperme de DSK. Il est partout. Vous nettoyez un mur et vous le voyez sur un autre mur et sur la moquette qui est au bas du mur. Vous le voyez dans les plaines et dans les montagnes. Vous le verriez dans un lac, si l'on pouvait voir du sperme dans un lac. « On le peut, on le peut, disent les spécialistes. Regardez. » Vous regardez et vous constatez qu'il y a les traces de son sperme dans les eaux du lac.

En 2004, Ophélie doit raconter le viol qu'elle a subi dans son pays natal. Elle doit émouvoir aux larmes les rudes agents de l'immigration américaine. Alors elle répète son discours pendant des semaines avec l'aide d'une cassette audio fournie par un ami. « J'ai été violée par un collectif. Ils m'ont tout déchiré. Je n'ai plus de vagin, plus de collants, plus de ligaments, plus de nerfs, plus de veines, plus de capillaires. » Les larmes coulent le long des joues des agents.

Mais le procureur ne la croit toujours pas. Alors elle ouvre son corps et lui montre ce qui lui reste. Il ne lui reste pratiquement rien. Le procureur regarde et constate qu'effectivement les capillaires ne sont pas là ; les veines non plus. Il y a quelques ligaments,

mais ils appartiennent à une autre personne. « Je me suis fait opérer », dit Ophélie. Cette fois, le procureur la croit.

Un ami fournit une cassette et Ophélie répète sa déposition. Elle l'apprend par cœur, mais les jurés ne pleurent pas encore. Elle revient à la maison et se met au travail. Un ami vient pour l'écouter. Elle répète le texte devant lui. « Non, ce n'est pas ça, dit-il. Tu vois que je ne pleure pas. » Alors c'est elle qui pleure : quelqu'un doit pleurer, sinon la terre s'arrêtera de tourner. Elle pleure et son ami lui dit : « Très bien. Devant les jurés tu pleures deux minutes et dix secondes. Pas plus. Les gens se fatiguent très vite. Ils s'ennuient aussi. Ils diront que tes larmes sont ennuyeuses si tu pleure plus longtemps. Il faut s'arrêter au bon moment. Maintenant tu récites ton texte. »

Ophélie travaille d'arrache pied. Une petite larme apparaît dans l'œil de son ami. Elle continue à travailler. Son ami pleure à chaudes larmes. Hélas, il ne fait pas partie du jury populaire. Ophélie le fait pleurer en pure perte. Elle se fâche, gifle son ami et part. Personne ne peut la trouver, même pas son avocat. Elle se cache car elle a peur d'être assassinée par la bande des quatre de DSK. Les assassins sont partout et Ophélie le sait. C'est pour cela qu'elle cache ses yeux quand on la photographie pour publier sa photo dans les journaux. L'ovale de son visage est assez commun ; il y a des ovales comme ça partout. Mais ses yeux sont exceptionnels. Grâce à ses yeux, on peut reconnaître Ophélie dans n'importe quelle foule.

Il y a une foule sous les fenêtres de DSK. Le procureur lui dit : « Reconnaissez-vous Ophélie ? » DSK regarde et voit les yeux d'Ophélie. « Elle est là », dit-il, pointant son index vers les yeux d'Ophélie. « Si vous la reconnaissez, vous ne l'avez pas violée, dit le procureur. Vous avez téléphoné à l'hôtel pour dire que vous avez oublié votre portable. Vous n'avez rien oublié, d'ailleurs. Vous n'auriez pas téléphoné si vous aviez violé Madame Diallo. Vous êtes un homme intelligent et prudent. »

Ophélie récite sa déposition. Un magnétophone l'enregistre ; c'est le procureur lui-même qui appuie sur les boutons. On écoute sa déposition deux jours plus tard. Elle est toujours la même. « Mais c'est un enregistrement », dit un juré. Ophélie apparaît et récite le même texte ; même sa voix est la même. Les jurés pleurent ; ce sont les mêmes larmes. Tout le monde est ravi, mais on acquitte DSK parce qu'il n'y a pas de preuve. « Parole contre parole, dit le procureur. Et la parole de Madame Diallo est mensongère. »

Les paroles de DSK et d'Ophélie sont dans l'air. Elles se croisent et la parole de DSK pousse la parole d'Ophélie. La parole d'Ophélie tombe par terre. « Vous voyez ? Elle a menti », dit le procureur. L'avocat d'Ophélie ramasse ses paroles et les montre aux jurés.

« Regardez-moi ces paroles, dit-il. Ne les trouvez-vous pas belles ? Elles sont en cristal et le cristal est un symbole de pureté, de solidité. De telles paroles ne mentent pas. »

Le procureur Cyrus Vance ne peut se permettre un nouveau procès-fleuve promis à un fiasco quelque mois après une série d'échecs. Il raccourcit tout qu'il peut raccourcir. Ophélie se met à parler ; elle utilise quatre mots. « Trois mots suffisent », dit le procureur. Ophélie prononce trois mots. « Je ne comprends pas un mot de ce que vous dites », dit le procureur. Alors Ophélie prononce un mot. « Comprenez-vous ce mot ? demande l'avocat d'Ophélie. Parlez-vous l'anglais ? Voulez-vous que je vous prête mon dictionnaire ?

- Vous avez prononcé trop de mots, dit le procureur.
- Dictionnaire ? dit l'avocat.
- Quel dictionnaire ? dit le procureur.
- Mon, dit l'avocat.
- Votre ?
- M, dit l'avocat.
- N, dit le procureur.
- O, dit Ophélie.
- Je vous ai compris, dit le procureur. Vous avez menti de nouveau.
- Pourquoi ? demande Ophélie.
- Parce que ce n'est pas O. C'est P.
- P, dit Ophélie.
- Je vous ai soufflé la bonne réponse, dit le procureur. Ça ne va pas. Vous devez trouver la bonne réponse vous-même.
- Où voulez-vous que je la trouve ?
- Dans votre cœur, dit le procureur.
- Mais je n'ai plus de cœur. Je vous ai déjà montré l'intérieur de mon corps. Je n'ai plus de cœur, plus de capillaires.
- L'accusé lui a tout enlevé », dit Kenneth Thompson.

Personne n'a oublié qu'il est l'avocat d'Ophélie. Par conséquent il ne doit pas dire à chaque fois qu'il prononce un mot : « Je suis l'avocat de Madame Diallo. » DSK s'intéresse de très près à cet avocat. Est-il capable de lui faire du tort ? Il sait que quelqu'un a reçu huit millions de dollars parce que Thompson lui a obtenu des dommages-intérêts. Il peut payer huit millions, à condition qu'on le laisse tranquille.

DSK sait que Thompson a le visage d'un chérubin : il l'a vu à la télévision. Il se demande si les chérubins sont de bons avocats. « Dieu serait un très bon avocat », se dit-il. Et

les chérubins ? Il n'en sait rien. Il oublie que Dieu est aussi un très bon procureur ; Il n'abandonnerait pas l'affaire DSK. Il dirait d'une voix grave : « Oui, je sais qu'Ophélie a menti. C'est moi qui suis à l'origine de ses mensonges. Je savais qu'elle allait mentir et elle a menti. J'ai fabriqué ces mensonges au moment du big-bang. Elle ne pouvait pas ne pas mentir. Ce n'est pas sa faute.

- Je sais que mon client a violé la plaignante, dit Brafman. Mais ce n'est pas sa faute.

- Je vois où vous voulez en venir, dit Dieu. Vous oubliez le libre arbitre.

- N'avez-vous pas créé ce viol le jour de la création ? demande Brafman.

- J'ai créé pas mal de viols, dit Dieu. Mais pas celui-ci, pas celui-ci. J'ai créé un homme intelligent, brillant, vaillant. J'ai créé un président de la République. Il a tout gâché à cause du libre arbitre. Il ne faut pas vouloir ce qui est interdit. Sa volonté est trop grande. C'est une volonté de puissance. Et vous savez ce que je fais avec les puissants de ce monde.

- Je ne le sais que trop, dit Brafman. C'est pour ça que je suis devenu avocat. »

DSK lit *L'Express*. Il apprend que Thompson offre gratuitement ses services à Ophélie. « Moi, je paie des millions tandis qu'elle ne paie rien », se dit-il. Il continue à se parler pendant une dizaine de minutes et puis il s'arrête : il faut tout de même savoir de quel bois se chauffe cet avocat. Il apprend que Thompson est révééré à New York depuis 1999. Cela fait douze ans. Pourquoi ? Parce qu'il a joué un rôle dans le procès de trois policiers tortionnaires d'un immigrant haïtien. Quel rôle a-t-il joué ? Il a joué le rôle du procureur fédéral. Maintenant il joue le rôle de l'avocat. Bon. DSK se demande quelle sera la fin du spectacle. « Nous jouons tous des rôles – à tour de rôle, se dit-il. L'essentiel est de savoir qui gagne. »

En 1999, Thompson s'attèle « au réquisitoire contre les policiers ripoux de l'affaire Louima ». DSK n'a jamais entendu parler de Louima et de son affaire. Louima n'est pas aussi connu que DSK, conclut-il : tout le monde a entendu parler de l'affaire DSK. « Le Haïtien, victime d'une bagarre à la sortie d'un bar, avait été conduit au poste et soumis à des sévices affreux, sodomisé et éventré avec un manche de ventouse, dans les toilettes du commissariat. » Thompson stigmatise la bavure. Il fait beaucoup plus, mais DSK n'a plus envie de lire. Il se dit qu'il doit s'estimer heureux puisque on ne l'a pas éventré dans les toilettes du commissariat où il a passé quelques heures. On ne l'a pas éventré non plus dans la salle de bain où il a passé une heure. Conclusion : DSK n'est pas encore éventré. C'est déjà ça.

Tristane Banon revient sur le tapis. Pour quoi faire ? Pour accuser DSK, naturellement. « J'accuse, dit-elle. J'ai tout perdu : mon père, ma virginité, mon passeport, mon corps. On me dit que je suis détachée de mon corps. Oui, j'ai remplacé mon corps par le corps de

quelqu'un d'autre parce que mon corps se souvenait de DSK. Je voulais me débarrasser des souvenirs de mon corps. À chaque fois qu'un homme me touchait, je voyais et je sentais DSK. Il est omniprésent dans la presse. Il était omniprésent dans mon corps. Mes orteils étaient DSK, mes omoplates étaient DSK. Donc, j'ai remplacé mes omoplates. J'ai tout remplacé pour bannir DSK de ma vie. J'ai même remplacé ma machine à café parce que quand je suis rentrée à la maison, j'ai regardé ma machine à café. Je me suis dit : 'Sa machine à café est beaucoup moins bien que ma machine. Ce n'est pas la peine d'être milliardaire si on ne peut pas s'offrir une machine à café convenable.' Ma machine à café me rappelait le salaud. Elle est devenue DSK, elle aussi. Je ne pouvais pas la supporter. »

Dès que Tristane fait son apparition, Ophélie s'en va. Pourquoi ? Parce que l'avocat de Tristane, David Koubbi, se dissocie du cas américain. Il se dissocie d'Ophélie, de son avocat, du procureur et même de DSK. Il se dissocie de cette partie de DSK qui se trouve actuellement aux Etats-Unis. Je sais que tout DSK – son corps, son âme, son cerveau, tous ses sceptres – se trouve aux Etats-Unis ; il ne s'agit donc pas d'une partie. Ce qui intéresse l'avocat de Banon se limite à la partie de DSK qui se trouve en France. Mais si DSK tout entier est aux Etats-Unis, il ne peut être en France : aucune partie de DSK ne peut être en France. D'accord – il y a ses photos, ses appartements luxueux. Par contre, son corps, son âme et ses sceptres se trouvent aux Etats-Unis. Et c'est le sceptre de DSK qui intéresse l'avocat de Banon. Veut-il se dissocier de ces sceptres ? Pas du tout. Alors je ne comprends plus rien.

On recommence – comme d'habitude. David Koubbi dit qu'il se dissocie du cas américain, de DSK américain. DSK n'est pas américain, mais quand il est aux Etats-Unis, une partie de DSK est américaine. Tout cela est trop compliqué. Bref, cette partie-là – la partie américaine de DSK – n'intéresse pas Koubbi. La partie américaine de DSK a violé Nafissatou Diallo, mais cette partie ne concerne pas Koubbi. C'est la partie française de DSK qui l'intéresse. C'est quoi au juste ? La partie française de DSK est son passeport, dira-t-on. D'accord. Et quoi d'autre ? « C'est Banon, répond Koubbi. C'est ma cliente, son ex-corps, son ex-machine à café. Tout ça est le DSK qui m'intéresse au plus haut point.

- Ah bon ? disent les autres.
- Vous avez l'air étonnés, dit Koubbi.
- Mais oui. Après tant d'années...
- Oui. Mieux vaut tard que jamais.
- Qu'est-ce qui lui a pris ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi ne pas avoir associé sa plainte à celle d'Ophélie ?
- Parce que je voulais les *dissocier*, dit Koubbi.

- Pourquoi ? demandent les autres.
- Supposons qu'il y ait un *deal* entre les parties, comme le droit américain le permet.
- Et alors ? disent les autres.
- Supposons que le dossier de Nafissatou Diallo se révèle vide.
- C'est déjà fait, disent les autres.
- Vous voyez où je veux en venir ?
- Pas du tout, disent les autres.
- D'ailleurs, j'ai dit que le dossier de Nafissatou Diallo risquait de se révéler vide *avant* que cela n'arrive. J'ai prévu cette éventualité.
- Et alors ?
- Alors la parole de ma cliente en aurait été irrémédiablement affectée.
- Pourquoi ? Votre cliente n'est pas Nafissatou Diallo. Ou bien vous êtes aussi *son* avocat ? Elle a déjà changé d'avocat. D'abord c'était Shapiro. On se demande pourquoi il est parti. A-t-il senti que Nafissatou n'était pas aussi pure que ça ?
- Cela ne me concerne pas, dit Koubbi. Nous ne voulions pas participer au cirque médiatique outre-Atlantique.
- Mais vous y participez. L'affaire américaine n'est pas encore terminée. On parle de Nafissatou et de Tristane dans les mêmes journaux. On les voit côte à côte à la télévision.
- C'est un montage. Elles ne se sont jamais rencontrées. Leurs dossiers non plus. Le dossier de ma cliente est extrêmement solide et étayé. »
- DSK est fatigué ; moi aussi. Il passe un coup de fil à son nouveau biographe, Nathan Lieberman pour lui demander comment ça va. La santé de Lieberman l'intéresse dans la mesure où elle peut influencer sur son hagiographie. « Comment ça va ? dit-il.
- Ça va bien, répond Lieberman.
- Vous pensez à Plutarque ?
- Oui.
- Et le style ?
- Ça va.
- Mettez Plutarque partout. C'est sa grandeur qu'il me faut.
- Elle ne vous fait pas défaut. Il suffit de vous décrire.
- Merci. Mais les Grecs et les Romains étaient encore plus grands.
- Je ne crois pas.
- Puisque je vous le dis.
- D'accord.

- Je me connais mieux que quiconque.

- Oui.

- Alors pensez à Plutarque. »

Lieberman pense à Plutarque. Il est d'autant plus facile d'y penser que le journal envoyé par DSK en parle sans discontinuer. Il en parle ; il le cite.

Une autre fois, ainsi qu'il était à Corinthe, il y eut un étranger qui se moqua assez de sa seigneurie, il prenait plaisir à voir des gens de lettres et des philosophes autour de lui, jusques à lui demander à la fin de quoi lui avait servi le savoir et la sagesse de Platon. Il lui répondit : « Te semble-t-il qu'elle ne m'ait rien profité, à voir comme je supporte le changement de ma fortune? »

20

Nathan Lieberman continue à écrire une biographie de DSK. Chaque matin il s'attelle à sa tâche – sans enthousiasme. On ne peut pas dire qu'il n'aime pas, qu'il n'admire pas DSK. Il l'admire, il l'aime, mais il peut s'en passer. Il peut se passer de tous les politiciens, qu'il les admire ou non. Il y a des femmes qu'il aime. Aucune ne fait de la politique. Il écrit cette biographie parce qu'il faut gagner sa vie. Il la perdrait en partie s'il n'écrivait pas cette biographie. Anne Sinclair paie bien et il est content quand il reçoit de l'argent pour son labeur. En dehors de cela, il n'est pas très content, mais il se résigne : pour jouir dans la vie, il faut gagner de l'argent. Il en jouit parfois parce qu'il écrit cette biographie. Il y a une harmonie dans sa vie puisque ses efforts sont récompensés. Il se plaint, mais pas trop souvent.

C'est un juif pauvre. Dans les années trente, son père était membre des jeunesses communistes. Le Front populaire battait son plein et son père, ainsi que tous ses camarades, chantait en français des chansons soviétiques. On faisait grève à volonté et Maurice Torez disait : « Il faut savoir arrêter une grève. » On savait les arrêter ; on savait les recommencer. Il y avait des congés payés et pour la première fois les ouvriers voyaient la mer qui n'était pas très loin. Elle devenait toute proche et les ouvriers se baignaient, nageaient et jouaient au volleyball sur les plages.

Le petit Nathan a aussi joué au volleyball sur les plages, mais c'était beaucoup plus tard. Le Front populaire n'existait plus ; les plages n'en ont pas souffert. Il y avait toujours du sable ou des cailloux ; on pouvait construire un château ou jeter les cailloux en direction de la mer. Parfois ils tombaient sur la tête des vacanciers ; personne ne se plaignait.

Son père était un communiste pur et dur ; lui n'est ni pur ni dur. Il a adhéré au Parti socialiste parce qu'il fallait adhérer à quelque chose – à un parti, à une idée. Il a adhéré à un parti et il a laissé ses idées en paix. Il en avait suffisamment ; il n'avait pas besoin d'autres idées. Il ne voulait adhérer à rien, à part un parti. Il voulait avoir une carte : une carte bancaire ne lui suffisait pas.

Il a connu DSK par hasard ; cette fois, le hasard a plutôt bien fait les choses parce que Nathan est bien payé. Certes, tous les jours il se lève pour lire les journaux et écrire quelques mots sur ce qu'il a lu. Il est difficile de parler à DSK directement. Il lui parle donc indirectement : il lit les journaux où l'on publie les interviews de DSK. On publie aussi d'autres documents qui concernent son héros ; il les lit aussi. Il aimerait lire Platon ou Proust au lieu d'être mis au courant des escapades qui jalonnent la vie de son protagoniste. Il lit les journaux parce qu'il n'a pas d'accès direct à la vie de DSK qui est presque toujours en voyage, à part les quelques semaines qu'il passe à New York : en prison ou au Sofitel.

Comme d'habitude, ce matin il a acheté des journaux. Anne Sinclair le défraie de ses dépenses et il peut acheter autant de journaux qu'il veut. Il veut acheter autre chose : la correspondance de Proust, par exemple. Mais il ne le fait pas parce qu'il aurait mauvaise conscience s'il dépensait l'argent d'Anne Sinclair pour rien, pour acquérir les lettres de quelqu'un qui n'a pas connu son mari. Donc, il achète des journaux où l'on parle de DSK. Il n'achète pas d'autres journaux pour ne pas dépenser l'argent d'Anne Sinclair pour rien. Nathan est un homme honnête et, en lisant les comptes rendus de ce qui se passe à New York, il se dit qu'il serait une victime au-dessus de tout soupçon si quelqu'un l'avait violé dans une suite à New York. Le procureur irait jusqu'au bout et son agresseur serait condamné.

Nous sommes le 7 juillet 2011 ; il lit *Le Monde*. « Cette affaire me rend folle », dit une femme. Il ne veut pas savoir de quelle femme il s'agit : de toute façon, il ne mettra pas cette phrase dans sa biographie. La vie de DSK ne rend personne fou ; elle rend tout le monde optimiste et joyeux. Pourquoi s'intéresser à cette femme, à ce qu'elle dit ? Mais Nathan est curieux ; c'est quelqu'un qui veut tout savoir. Cette soif le poursuit depuis son enfance et il n'arrive toujours pas à l'étancher.

Cette femme travaille dans le *Crime Victims Treatment Center* (Centre de traitement des victimes du crime, CTVC). « Cela fait plus de quarante ans que je fais ce métier, et je n'ai jamais, jamais, vu une histoire pareille », dit-elle. « Je ne sais pas depuis combien de temps je fais mon métier, se dit Nathan, mais je n'ai jamais vu une histoire pareille non plus. » Et c'est lui qui doit écrire sur cette histoire, sinon Anne Sinclair ne lui donnera pas l'argent qu'elle lui donne. « La frénésie médiatique, les fuites dans les journaux, l'enquête elle-même... tout est

insensé. » Oui, tout est insensé, mais il doit écrire quelque chose de sensé. Pour une raison inconnue, il se souvient du film *Senso* qu'il a vu dans son enfance. Il l'a revu dans sa jeunesse et même plus tard. Il s'en souvient maintenant ; il rend justice à ses sens.

On emmène Nafissatou dans ce centre qui se trouve derrière une petite porte discrète. « Tout se trouve derrière des petites portes discrètes, se dit Nathan. Vous ouvrez une de ces portes et vous êtes perdu. Soit c'est la loi, soit une femme fatale, soit Satan. » Il a raison, mais il ne s'attarde pas à ces réflexions.

La femme continue à parler ; Nathan continue à lire. Elle dit qu'il est difficile de parler des crimes sexuels. Ni les victimes ni les agresseurs ne veulent en parler. Il faut parcourir le même chemin – celui qu'ils ont déjà parcouru. Les agresseurs cherchent une autre victime ; les victimes font de leur mieux pour oublier. « La plupart des victimes vivent leur traumatisme en silence. L'image surmédiatisée d'une femme violée qui aurait menti et serait en fait une prostituée est extrêmement dommageable. » Nafissatou a menti ; elle est une prostituée, d'après un journal américain contre lequel l'avocat de Nafissatou a déjà porté plainte. Tout le monde se plaint ; tout le monde gémit.

Nathan ne veut pas construire son propre mur des lamentations ; un mur suffit, pense-t-il. Mais il pense aussi aux humiliations qu'il a subies récemment. Il y a des défaites qu'il peut encaisser. Il y a d'autres défaites ; il ne les oublie pas. DSK l'a invité un jour chez lui ou plutôt chez sa femme. Nathan y a vu une partie des tableaux qu'Anne Sinclair a hérités de son grand-père. Il a été bouleversé et il n'arrive toujours pas à se défaire du choc que cette visite a produit dans sa constitution. Ce jour-là, il a décidé de collectionner des tableaux. Il aura sa propre collection et il la montrera à ses amis.

Un jour, il est invité dans un château en Bourgogne. Son propriétaire est un aristocrate norvégien qu'il connaît surtout par ouï-dire. Il accepte l'invitation et arrive au château à sept heures du soir. C'est un nouveau choc. Il voit une collection de tableaux qui n'est certes pas aussi impressionnante que celle d'Anne Sinclair. Elle est impressionnante quand-même. Le propriétaire s'appelle Konrad van Menneken ; il a du sang russe dans les veines. C'est pour cela qu'il collectionne les tableaux et les meubles russes.

Konrad van Menneken lui dit qu'il y aura une vente de charité où l'on vendra des tableaux russes. « Tu les achète pour rien et tu les vends quatre fois plus cher dans quatre ans. » Nathan croit ce qu'on lui dit ; il achète un tableau à cette vente. Il paie cinq milles euros – toutes ses économies – et espère en recevoir au moins vingt mille dans quatre ans. Avec cet argent il achètera quatre tableaux ; ce sera le début de sa collection.

Il peut récupérer la taxe, mais pour cela il faut que le tableau soit acheté par un Belge. Nathan est français ; il s'adresse à un ami belge en lui demandant d'acheter ce tableau pour lui. Cet ami est un aristocrate belge qui s'appelle Gefry de Brie.

Gefry perd le certificat ; comme DSK, il parle toujours de ses secrétaires. Nathan lui pose des questions et Gefry lui parle de ses conquêtes. À cause de lui, Nathan ne récupère pas la taxe. Gefry perd deux certificats, trois certificats. En principe, il doit récupérer deux milles euros. « Je te dois vingt euros parce que je ne paie pas d'impôts. Je ne travaille plus, tu sais. J'ai beaucoup de secrétaires, mais je ne travaille plus. En réalité, j'ai toujours travaillé pour avoir des secrétaires à portée de la main, si tu vois ce que je veux dire. »

Quand Nathan lui parle de la taxe, Gefry ne comprend rien. Il ne comprend pas ce qu'on lui reproche. Nathan ne veut pas l'accuser d'antisémitisme : Gefry de Brie aurait fait le même coup à n'importe qui, sauf à une célébrité. Il n'aurait pas traité DSK de cette manière. Nathan est humilié ; une fois de plus, il se rend compte qu'il est juif. Qui plus est, il est un juif pauvre. Sous l'influence des Anglais, Marx a divisé le monde en deux catégories : les riches et les pauvres. DSK est riche, Nathan pauvre.

Pour les anglo-saxons, il n'y a que la réussite qui compte. Si vous êtes un milliardaire, Dieu vous chouchoute ; vous êtes un chouchou de Dieu. Nathan n'est pas un chouchou de Dieu et il en souffre. Konrad le laisse tomber, lui aussi. Il fait plus que ça. Il lui vole le tableau. Nathan paie et Konrad vole. Konrad van Menneken est un aristocrate riche ; Nathan est un juif pauvre. Le tableau disparaît purement et simplement. Nathan demande à Konrad : « Où est le tableau ? »

- Je ne sais pas, dit Konrad.
- Le commissaire-priseur m'a dit qu'il était chez toi.
- Il n'est pas chez moi. Je n'ai jamais vu ce tableau.
- Le commissaire-priseur m'a dit que tu avais choisi ce tableau pour moi.
- Pour toi ? Je n'ai rien choisi pour toi. Veux-tu que je te choisisse une épouse ? »

Nathan sait qu'il doit se marier et avoir des enfants, mais son travail passe avant : il veut devenir un écrivain à part entière. Konrad a volé son tableau ; Gefry se moque de lui en lui parlant de ses secrétaires, en lui proposant vingt euros au lieu de deux mille. Il ne peut rien déduire de ses impôts parce qu'il ne paie pas d'impôts. Il aurait pu le lui dire avant d'accepter d'acheter ce tableau pour lui. Il n'a rien dit. À présent il se moque de lui ; un aristocrate riche qui a beaucoup de femmes à sa disposition se moque d'un juif pauvre. C'est normal. Et pourtant, Nathan ne l'accuse pas d'antisémitisme. Il n'accuse personne ; tout ce qu'il veut est vivre normalement.

Mais il ne vit pas normalement. Une amie l'invite à la campagne. Il accepte l'invitation parce qu'il pense qu'à la campagne il décrira mieux la vie de DSK. Il pense qu'il pourra y recréer l'atmosphère qui règne dans le riad de Marrakech. Mais dans le riad règnent DSK et son épouse. À la maison où Nathan compte séjourner un mois règne la famille de la femme qui l'a invité. Nathan se met au travail ; il écrit une dizaine pages par jour. Puis la propriétaire lui annonce que son frère vient dans quelques heures. Nathan n'en croit pas ses oreilles : il pensait que personne ne viendrait dans cette maison de campagne pendant son séjour. Il doit écrire ce livre sur DSK, sinon il n'aura pas de quoi manger. Et il a besoin d'être seul pour écrire ce livre. Il peut supporter la présence de son hôtesse, mais pas celle de son frère.

Le frère arrive ; il tond toutes les pelouses possibles et imaginables. Le bruit de la tondeuse est insupportable. Nathan souffre, comme d'habitude. Il n'arrive pas à se dissocier du bruit qui commence à s'infiltrer dans le livre qu'il est en train d'écrire. DSK ne tond pas les pelouses et pourtant il le fait dans la biographie de Nathan qui n'arrive pas à faire abstraction du bruit qu'il entend. Il se dit : « Pourquoi pas ? DSK passe le plus clair de son temps dans ses jardins. Il tond ses pelouses et soigne ses fleurs. Les empereurs du Japon le font. Pourquoi pas DSK ? Il veut que je le compare aux héros grecs et romains. J'espère qu'il ne sera pas contre les empereurs japonais. »

Lorsqu'il a DSK au téléphone, il lui parle des empereurs japonais. « Pourquoi pas ? dit DSK. Vous pouvez en mettre quelques uns à la fin du livre. Mais commencez par les empereurs romains. »

Le frère tond les pelouses ; il mange ses tartines. Nathan écoute le bruit des mâchoires et se dit qu'il ne pourra rien en faire car il n'est pas censé décrire les petits déjeuners de DSK. Il peut parler du Pinot Grigio et du jambon fumé, mais le reste est sans importance. Il écoute ce nouveau bruit et se dit que ce bruit ne sert à rien. Et les Anglo-Saxons veulent que tout serve à quelque chose : c'est ainsi que vous devenez riche.

Dans la vie de Nathan, peu de choses servent à quelque chose ; la plupart du temps, sa vie ne sert à rien. Il s'en rend compte et c'est pour cela qu'il commence à haïr le frère de son hôtesse. Il le hait sans raison : après tout, le frère a le droit de faire ce qu'il veut dans sa maison. Nathan est un invité ; il l'oublie parfois car c'est DSK qui règne dans la maison par l'intermédiaire de la biographie que Nathan est en train d'écrire. DSK éclipse le frère, mais le frère a son mot à dire parce qu'il est le propriétaire de la maison. Sa sœur la possède aussi, mais le frère est un homme et toutes les femmes sont menteuses, comme Ophélie l'a prouvé une fois de plus.

Pour une fois, DSK ne triomphe pas. Nathan part car il ne peut pas travailler dans ces conditions. Le frère regarde la télévision tous les soirs. Il s'endort devant la télévision et le son continue à harceler Nathan qui écrit dans sa chambre. La maison est assez grande, mais on entend la télévision partout, même dans la cave. Nathan boit un peu de vin ; il ne veut pas en boire trop pour ne pas nuire à son travail. Son travail n'avance pas ; le frère tond les pelouses. Nathan boit de la bière. Il ne supporte pas la bière, mais il ne peut pas faire autrement : la bière est mieux que le bruit de la tondeuse. La sœur du frère lui dit : « Mon frère vous respecte beaucoup. Avez-vous remarqué qu'il ne vous dérange pas pendant votre travail ? Mais il faut que vous mangiez avec nous. Nous nous connaissons depuis longtemps. Nos conversations ne sont pas très amusantes. Vous êtes très intelligent. Vous animerez nos conversations. »

Nathan anime les conversations ; son livre souffre d'anémie. Nathan ne dort plus, mais chaque matin le frère lui pose la question suivante : « Avez-vous bien dormi ?

- Oui, merci, répond Nathan.
- Avez-vous fait de beaux rêves ?
- Oui.
- Combien de rêves avez-vous fait cette nuit ? Je parle de beaux rêves.
- Trois beaux rêves et deux cauchemars. »

Nathan n'ose pas dire qu'il a fait cinq cauchemars. Il y avait trois pelouses dans ces cauchemars – trois pelouses et deux tondeuses. Le frère commence à tondre les pelouses. À mi-chemin, il s'aperçoit qu'une tondeuse lui manque. Alors il tombe par terre et commence à grignoter l'herbe. Le bruit de sa mâchoire est insupportable. Il mâche l'herbe et il la mange, comme un chat. Il claque les dents, mais Nathan continue à écrire. Le frère commence à tondre l'ordinateur que Nathan met à contribution pour écrire la biographie de DSK en respectant les délais prescrits par Anne Sinclair. Ensuite il grignote le clavier. C'était à prévoir ; Nathan ne l'a pas prévu. Tant pis pour lui. « Tant pis pour moi », se dit-il.

L'hôtesse lui dit : « Rasez-vous. Et puis, n'essayez pas de vous enfuir pendant les repas. Vous pouvez partir juste avant le dessert. » Nathan participe aux conversations. Il ne sait toujours pas s'il les anime ou non. Il anime quelque chose ; il ne sait pas quoi. Et DSK en souffre, naturellement. Pour beaucoup de gens ce serait naturel ; Nathan ne supporte pas cet état de choses. Il demande au frère quand il a l'intention de perturber son travail une fois de plus. Le frère répond : « Je reviens le week-end prochain. Ma famille arrive aussi. » Nathan commence à compter. « Nous sommes jeudi. Le week-end prochain est après-demain. Pourquoi n'a-t-il pas dit : 'Je reviens après-demain' ? »

On ne sait pas ce que les frères peuvent dire ou ne pas dire : si l'on n'a pas de frère, on ne peut pas juger d'une situation pareille. Et Nathan ne juge pas cette situation, mais il comprend qu'il ne pourra plus travailler dans cette maison de campagne où règnent les frères, les familles, les enfants, les nourrices. « Je n'ai pas de famille. Et alors ? »

Il parle à son hôtesse. Il dit : « Pourquoi ne vous m'avez rien dit ? »

- Vous aimez mon frère, n'est-ce pas ? Tout le monde l'aime.

- Je l'adore. Mais je dois écrire un livre sur DSK.

- Ecrivez-le. Personne ne vous empêche de l'écrire.

- Je dois être seul. Avec vous.

- Mon frère vous laisse tranquille. Il travaille de son côté.

- Je dois tenir tout le livre dans ma tête.

- Tout se passe dans notre tête. Il n'y a rien à l'extérieur.

- Je dois sentir la fin, la structure, la durée, chaque page. C'est un travail énorme.

- Vous avez l'air de la campagne. Que vous faut-il de plus ?

- Rien.

- Je cuisine bien. Que vous faut-il de plus ?

- Vous auriez pu dire à votre frère de venir trois jours plus tard. Je termine le livre dans cinq jours.

- On fêtera ensemble la fin de votre livre. »

Nathan n'a pas de datcha. Tous ses amis ont des villas en Italie, en Suisse ; ils possèdent des îles en Grèce. Lui n'a rien à part un ordinateur avec lequel il écrit une biographie de DSK. Il continue à le faire parce qu'il n'a pas le choix. Il a aussi une machine à café parce qu'il s'endort souvent quand il écrit cette biographie.

La femme insiste sur l'agitation d'Ophélie. Quelle femme ? Il s'en souvient vaguement : un centre, un hôpital, les victimes des viols. Il ne doit pas parler de cette femme dans sa biographie, mais il continue à lire le journal. Il n'est plus à la campagne ; l'air est pollué. Il est dans son studio à Paris ; il lit ce qui ne l'intéresse pas.

« Elle est arrivée en état de choc, très secouée, très affectée. Elle ne savait manifestement pas qui était la personne qui l'avait agressée lorsqu'elle est arrivée aux urgences. Elle était capable de parler et se montrait coopérative. » C'est toujours cette femme qui parle. Qu'elle parle tant qu'elle veut ; Nathan l'écoute malgré lui parce qu'il n'est pas obligé de l'écouter. Il se dit qu'Ophélie n'a pas menti : DSK l'a violée dans cette suite ou dans cette salle de bain. DSK le viole, lui ; il viole tout le monde. Mais les gens aiment être violés ; ils sont tous masos.

Ophélie dit quelque chose ; elle se contredit. Elle est en état de choc et elle n'attache pas d'importance à ses paroles parce que c'est son corps qui parle. Son corps est beaucoup plus éloquent que ses paroles ; son corps est un sophiste qui sait parler. Elle laisse parler son corps, les traces de l'agression. Il y a des griffures, des déchirures ; elles parlent. Elles parlent une langue que tout le monde comprend à part le procureur qui veut abandonner l'affaire DSK. Comment peut-on abandonner DSK ? On ne l'abandonne jamais. Soit on lui pratique une fellation, soit on écrit sa biographie.

Nafissatou a menti sur la vie ; elle n'a pas menti sur le viol. Le viol ne fait pas partie de sa vie ; il vient de l'extérieur. Il touche sa vie ; il la détruit peu à peu. Mais ce n'est pas sa vie : Nafissatou ne veut pas s'identifier au viol. Alors ils vivent séparément : le viol et Nafissatou. Le viol continue à vivre parce qu'il a eu lieu. Nafissatou veut tout oublier, mais elle doit condamner son agresseur pour que les autres femmes ne souffrent pas. Tout cela est trop compliqué et Nathan ne doit pas en parler. Il continue à lire des journaux.

« J'emporterai dans la tombe le souvenir de ce qui s'est passé dans cette chambre », dit Nafissatou. D'accord, elle l'emporte dans sa tombe. Le souvenir est couché à côté d'elle ; DSK aussi. Dans la tombe ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent. DSK la sodomise ; la fellation est toujours à l'ordre du jour. Rien ne change car l'autre monde est calqué sur le nôtre, sauf que l'on y fait ce qui est interdit ici-bas. DSK fait ce qu'il veut et personne ne l'arrête. C'est cela le Paradis.

Nathan ne doit pas décrire tout cela : c'est hors de sa portée. Il ne doit pas parler de l'au-delà qu'il ne connaît que par ouï-dire. Il continue à lire parce que quelque chose peut lui servir. Il ne sait pas quoi, mais il espère de tomber sur quelque chose qu'il mettra dans son livre.

Il tombe sur les yeux de Nafissatou. Pour la première fois on voit ses yeux, son visage tout entier. Oui, elle a de beaux yeux. On comprend DSK ; Nathan le comprend aussi. Mais cela ne l'aide pas parce qu'il ne parlera pas des yeux tristes de Nafissatou dans son livre. Il parlera des yeux de DSK qui ne sont pas tristes ; ils rient toujours. Non, ils étaient tristes au moment de l'arrestation, avant la libération. Il ne faut pas en parler ; il faut les oublier. La vie est belle, Nafissatou aussi.

Nathan lit *France-Soir*. « La vérité, dont tout le monde se réclame, risque de rester enfermée dans la chambre d'hôtel », dit le journal. Nathan n'a pas envie d'ouvrir cette porte. C'est DSK qui l'ouvre pour qu'il puisse y entrer. « Entrez, s'il vous plaît, dit DSK. Vous êtes chez vous. J'étais chez moi quand cette femme est entrée. Elle est jolie – je ne le conteste pas. Je lui ai dit qu'elle était jolie. Elle a pris ça pour une agression. D'après elle, mes paroles l'ont

sodomisée. Vous êtes un écrivain. Vous savez très bien que les paroles ne sodomisent pas. Il faut tourner ça habilement. J'espère que vous trouverez un moyen de le faire dans le style de Plutarque. »

Nathan lit Plutarque ; c'est plus intéressant que de lire DSK, ce qui est écrit sur lui et ses frasques, masques et bergamasques.

Mais quant à moi, par la continuation de lire les anciennes histoires, et d'en extraire ces vies que je rédige par écrit, en recevant toujours en mon entendement les choses dignes de mémoire des plus gens de bien, et des plus vertueux d'hommes du temps passé, je m'instruis moi-même, et me prépare à rejeter arrièr de moi et repousser toute mauvaise, lâche, déshonnête ou maligne condition...

DSK lui a fait comprendre que grâce à lui – grâce à DSK – Nathan pourra se débarrasser de ses mauvaises pensées ; il suffit d'écrire sa biographie. Mais Nathan n'a pas compris la leçon. Il l'a comprise parce qu'il n'avait rien à comprendre, mais il n'arrivait pas à se débarrasser de mauvaises pensées qui arrivaient par milliers. Quand on pense à DSK, on pense aux femmes. Quand on écrit sur DSK, on désire toutes les femmes de la terre. Nathan les désire, mais elles ne sont pas là. Il regarde par la fenêtre ; il se promène dans les rues. Les femmes sont là ; elles ne sont pas dans sa chambre. Certes, il ne séjourne pas dans une suite impériale. Les femmes sont-elles toujours dans les suites, dans les hôtels de luxe ? Non, pas toujours. Elles sont parfois dans les voitures de luxe, chez les bijoutiers. Elles ne sont pas dans la chambre de Nathan.

Dans *L'Art d'aimer*, Ovide évoque le mythe de Danaé, sa prison dorée. Son père l'emprisonne dans une tour de bronze ; Jupiter lui rend visite sous la forme d'une pluie d'or. Tantôt DSK suit l'exemple de Jupiter, tantôt il sort nu de la salle de bain en croyant que sa nudité remplace les diamants et les diadèmes. Elle les remplace parce que DSK est Jupiter : seule Nafissatou n'était pas au courant de cette métamorphose. Et Nathan est un esclave ; dans sa vie il n'y a ni pluie ni beau temps.

Il écrit une biographie de DSK qui est un homme vertueux ; il s'instruit tout en essayant d'oublier ce qu'il écrit. « Il ne s'exercita point à plaider les causes des particuliers en jugement, ni ne se voulut onques adonner à saluer, embrasser et caresser les hommes pour mendier leur faveur... » Nathan lit Plutarque. Il caresse DSK et attend que ses caresses produisent quelque chose. Il a obtenu le droit d'écrire cette biographie, mais cela ne lui suffit

pas. Il veut écrire un roman ; il veut être libre de ses mouvements. Maintenant il est attaché à DSK ; il est Nafissatou Diallo ou Tristane Banon. C'est à lui de choisir.

21

Il y avait deux fils et une fille, qui n'avaient pas grand sentiment ni guères de connaissance de leur calamité pour le bas âge auquel ils étaient ; ce qui faisait que les regardants en avaient tant plus de pitié, en voyant ces pauvres petits enfants qui ne connaissaient pas le changement de leur fortune, tellement que, pour la compassion que l'on avait d'eux, on laissait presque passer le père sans le regarder...

Les avocats de DSK voulaient que tous les enfants viennent à New York pour être là, pour implorer le juge, le procureur et les jurés d'être plus cléments, de libérer leur père le plus vite possible. Ce n'est plus nécessaire : leur père est presque libéré. En tout cas, on n'a pas besoin de leur présence pour disculper le père.

DSK a mis cet extrait dans son journal. Mais il a dit à Nathan : « Vous enlevez la dernière phrase parce qu'il faut toujours regarder le père. » Nathan enlève la dernière phrase ; il enlève tout ce qu'il faut enlever et il ne reste que des femmes. DSK lui dit qu'il faut enlever les femmes – toutes les femmes à l'exception d'Anne Sinclair. Et puis il se souvient du sang ; il faut enlever le sang qu'Ophélie a trouvé sur les draps de DSK. Il dira au juge qu'il s'est blessé avec un couteau pendant le dîner. Oui, il téléphone au room-service, commande un dîner – caviar, fois gras etc. – et se blesse avec un couteau. Le couteau tombe et sa cuisse saigne. Il n'y a pas prêté attention ; une petite blessure, rien de plus. Mais cela laisse des traces ; on ne met pas en prison pour cela.

Si on fait quelques tests ? Bon. Il a dû craquer une vierge, comme d'habitude. Il préfère les vierges parce leur odeur est plus captivante ; les femmes mûres sentent la viande pourrie. Cela ne l'empêche pas de les aimer, mais s'il voit et sent une vierge, il oublie la prudence. Il oublie la prudence de toute façon et quand on l'accuse d'exploits sexuels, il répond : « C'est vrai. Je reconnais que j'ai eu tort. Vous savez, j'oublié la prudence. Ma mémoire flanche. C'est la vieillesse. » Il rit et tout le monde comprend qu'il plaisante, qu'il n'est pas vieux du tout. Il peut encore devenir président de la République – deux fois, trois fois. Il jouera les prolongations parce qu'il n'est pas vieux.

D'où vient le sang ? On pense tout de suite aux règles. Nathan ne veut pas y penser pour la bonne raison qu'il n'aime pas cela. Pourquoi penser à ce que vous n'aimez pas ? Il y a tant de choses agréables dans la vie, tant de pensées disponibles. La tête n'est jamais vide ou

presque. Quand on est ivre mort, la tête se vide, puis se remplit de pensées désagréables. Nathan ne boit pas ; il peut tenir les mauvaises pensées à distance – ce qu’il fait la plupart du temps. Les règles se réfugient dans les mauvaises pensées et Nathan chasse le sang impur. Il sait que DSK saute sur tout ce qui bouge, et ce qui bouge peut avoir des règles de temps en temps. DSK n’y fait pas attention ; c’est son affaire.

Nathan enlève le sang et il lui reste le corps immaculé de DSK. Que faire de ce corps ? Nathan ne sait pas où le mettre : il est partout et nulle part. C’est un corps à part et Nathan le laisse de côté pour le moment ; il continue à lire des journaux à la recherche de l’inspiration.

Dans *Libération* il y a Tristane Banon ; huit ans après les faits, dit-on. Elle n’oublie pas aussi facilement ce qui se passe dans sa vie. Elle a peut-être oublié la prudence, ce jour-là : elle n’aurait pas dû aller voir DSK une deuxième fois. Qu’espérait-elle ? La première interview était banale et elle pensait que cette fois il lui dirait quelque chose de génial. Elle s’était trompée : il ne lui a rien dit sauf quelques mots qui n’étaient pas géniaux. « Puis-je vous tenir la main ? » Ce n’est pas génial ; on ne change pas le monde avec des mots comme ça. Donc le monde est toujours ce qu’il est parce que DSK prononce des mots triviaux.

« Dans ces dossiers de mœurs où les preuves ne sont pas irréfragables. » On contredit Banon ; on dit qu’elle dit n’importe quoi. Proust n’avait pas d’imagination ; elle en a. Elle est donc plus grande que Proust. DSK bloque la porte d’un tour de clé. D’abord elle entre ; ensuite il bloque la porte. Ce n’est pas la peine de bloquer la porte avant son arrivée. Il attend son arrivée, tapi derrière la porte. Elle arrive et il bloque la porte ; il connaît ses mouvements par cœur. Il se rapproche physiquement d’elle. Il l’assure qu’il s’est déjà approché d’elle psychiquement, spirituellement. Ils sont sur la même longueur d’onde, mais elle n’a pas l’air de savoir où se trouve cette onde. « Elle est là », dit DSK. Il lui montre l’onde ; elle ne le croit pas. Elle voit l’onde et dit : « Je ne connais pas cette onde.

- Mais vous êtes sur la même longueur. Vous ne pouvez pas le nier.
- Non, je ne suis pas sur la même longueur. Je n’aime pas cette onde.
- Vous l’aimerez, j’en suis sûr. Voulez-vous que je vous le prouve ?
- Non.
- Dommage. Vous perdez beaucoup. Mes ondes sont très belles.
- Ce n’est pas vos ondes qui m’intéressent. Ayez l’obligeance à répondre à mes questions.
- Etre ou ne pas être. Voici la question. Voulez-vous que j’y réponde ? Je suis là et vous êtes là aussi. Voici ma réponse. Nous sommes ensemble. Il reste à le prouver. »

Et patati et patata. Cette fois DSK ne prouve rien ; c'est pour cela qu'il n'y a pas de preuves. Tristane frappe, frappe et frappe pour laisser des traces de ce viol. Mais DSK met de la pommade et les traces disparaissent. Il remercie le patron de sa pharmacie et part pour New York. Tristane dit qu'elle est perdue, qu'elle sera perdue toute sa vie. Elle se retrouve parfois ; on la retrouve parfois. DSK la retrouve un jour et lui dit : « Je pense à vous. » Elle hurle. Il dit : « Pourquoi hurlez-vous ? Une pensée n'est pas un pénis. » Non, elle hurle plus tôt : huit ans plus tôt, six ans plus tôt. Tout dépend du jour où cette rencontre a eu lieu. Elle ne s'en souvient pas : elle n'écrit pas une biographie de DSK. Nathan le fait et il doit savoir de quel jour il s'agit. Il ne le sait pas. Il sait que Banon a hurlé le jour de la deuxième interview. L'interview en question est un long hurlement. Ce hurlement influe sur le comportement de DSK. Il arrête ses avances et même boutonne sa braguette. Banon ramasse ses affaires, parvient à ouvrir la porte et s'enfuit.

Elle fuit, fuit, fuit. D'abord elle frappe, ensuite elle fuit. Mais elle ne porte pas plainte. Ce n'est pas la peine de hurler, de frapper et de s'enfuir si vous ne portez pas plainte. Il faut toujours porter plainte. Vous portez une plainte, deux plaintes, trois plaintes. Ensuite vous commencez à courir, à hurler, à vous déshabiller. « Voilà ce qui s'est passé, dites-vous au juge qui vous écoute attentivement. Cet obsédé sexuel a tendance à coincer dans les ascenseurs.

- Dans quel ascenseur ? demande le juge.
- Dans n'importe quel ascenseur.
- Dans quel ascenseur ? insiste le juge.
- Dans cet ascenseur, par exemple. »

La plaignante entre dans un ascenseur, les portes se ferment et la scène se termine par un non-lieu.

Une autre scène se déroule quelque part ; une autre plainte est déposée. Une parole percute une autre parole ; les deux paroles tombent par terre. Elles se relèvent et commencent à se battre. Tantôt c'est une parole qui gagne ; tantôt c'est l'autre parole qui prend le dessus. Puis une parole couvre d'or l'autre parole et le procureur abandonne les poursuites.

« Son pénis brièvement dans sa bouche. » Quel pénis ? Celui de DSK, naturellement ; il n'y a pas d'autres pénis au monde. Même Nathan n'en a pas. Et s'il en a un, c'est le pénis de DSK. Que peut-il faire de ce pénis ? Peut-il avoir toutes les femmes que DSK a eues dans sa vie ? Certainement pas : il ne suffit pas d'avoir le pénis de DSK. Il faut *être* DSK ou, au moins, il faut avoir son embonpoint. Et Nathan est maigre comme la plupart de juifs pauvres.

DSK fait sauter un soutien-gorge sous un col roulé. Il y a encore un col roulé, encore un soutien-gorge. Tout s'enroule autour de DSK ; il s'enroule sur lui-même. Nathan décrit cette posture et Anne Sinclair lui donne trois cents dollars. Grâce à ces dollars il pourra vivre trois jours. Il ajoute une citation de Plutarque et Anne Sinclair lui donne encore cinquante dollars. Il est content ; il rayonne. Voici la citation en question :

Car ils disent que les soudards qui le gardaient, ayant conçu quelque dépit et quelque haine à l'encontre de lui, et en voyant qu'ils ne lui pouvaient faire autre mal ni autre déplaisir, l'empêchèrent de dormir, prenant soigneusement garde quand le sommeil lui venait, et le gardant de pouvoir clore l'œil, en le contraignant par tout voie et tout moyen de veiller et demeurer sans dormir...

« Pourquoi cette citation ? demande Anne Sinclair.

- Je veux décrire son séjour en prison. On l'empêchait de se suicider.
- Il ne voulait pas se suicider, dit Anne Sinclair.
- Je sais, je sais. Mais je crois que c'est la meilleure façon de décrire l'intervention des gardes. Il réveillait votre mari toutes les demi-heures.
- C'est vrai. Voici cinquante dollars. Une prochaine fois, trouvez des citations plus pertinentes. »

Nathan trouve une citation pertinente. La voici :

Mais pendant ce temps de son absence les Romains le regrettèrent souvent, et, étant assemblés aux théâtres pour voir l'ébattement des jeux, jetèrent par plusieurs fois des cris, par lesquels ils montraient avoir grand désir de le revoir. Parquoi étant le temps échu auquel il fallait nécessairement faire un certain sacrifice annuel, avec ce qu'il lui semblait qu'il se trouvait déjà assez bien de sa personne, il s'en retourna à Rome, où il fit un autre sacrifice particulier pour rendre grâces aux dieux du recouvrement de sa santé ; puis, le sacrifice achevé, il s'en retourna en sa maison, où il se mit à table...

« Votre mari se met à table, dit Nathan.

- Je vois. C'est très bien. Il a maigri un peu depuis une semaine. Mais il va très bien. Pourquoi parlez-vous de sa santé ?
- C'est une métaphore.
- Ah bon. Il retourne à Paris, pas à Rome.

- Naturellement. Et on l'attend à Paris. Tout le monde l'attend et crie pour qu'il revienne.

- C'est vrai. Voici cent dollars. »

Nathan choisit un autre passage pour gagner un peu d'argent : sa mère souffre de diabète.

Bien est-ce chose qui fait grandement à louer et magnifier en Paul-Emile, que, pour avoir conquis un si grand et si opulent royaume, jamais il n'en augmenta son bien de la valeur d'une seul drachme d'argent, ni n'en vit ni mania denier quelconque, combien qu'il en donnât et départît largement aux autres...

« C'est vrai, dit Anne Sinclair. Ni mon mari ni moi n'avons jamais accepté aucun cadeau. Nous donnons aux autres. Nous n'acceptons pas. »

... non que je veuille par cela dire que Timoléon mérite d'être repris de ce qu'il accepta une belle maison que les Syracusains lui donnèrent en leur ville, et une belle possession aux champs ; car en telles choses il n'est point déshonnête de recevoir, mais encore est-il plus honnête de ne point prendre...

« Pourquoi parlez-vous de cette belle maison que les Syracusains ont donnée à mon mari ? dit Anne Sinclair.

- Je pensais au riad, à Marrakech.

- Vous voulez dire que j'ai donné cette propriété à mon mari ?

- C'est une belle maison, dit Nathan.

- Oui, c'est une belle maison. Il faut que vous nous rendiez visite un jour.

- Avec plaisir, Madame. Je serais très honoré.

- Une belle possession des champs. Vous parlez des jardins ?

- C'est une métaphore.

- Il y a trop de métaphores dans votre récit. Ne pourriez-vous pas être un peu plus simple ?

... et est une excellence de vertu, qui montre qu'elle ne veut rien recevoir, prendre, ni accepter, encore là où justement elle le peut faire. Et s'il est ainsi que, comme le corps est plus fort et mieux composé qui supporte mieux les mutations de l'ardeur du chaud et de la

rigueur du froid, aussi l'âme est bien plus ferme et plus forte qui ne s'élève ni ne s'enorgueillit point pour aucune prospérité, ni aussi ne s'abaisse point pour quelque adversité...

« Bien, dit Anne Sinclair. J'aime cette phrase où vous parlez de la fermeté de l'âme, de la forteresse de l'âme. Adversité, prospérité – tout ça est très bien. Voici deux cents dollars, mais soyez plus simple la prochaine fois. Mon mari ne reçoit rien, ne prend rien. C'est bien compris ?

- Oui, Madame.

- Il est suffisamment grand pour subvenir à ses propres besoins.

- Naturellement, Madame.

- Continuez, Nathan. »

Nathan continue. Il écrit sur Banon ; il enchaîne sur Ophélie, les bâtons, les pénis. Il évoque Freud et ses symboles. « On est si imprégné de ses symboles, écrit-il, que souvent on prend un symbole pour la réalité. Quand DSK offre une barre de chocolat à une femme, celle-ci pense qu'il s'agit de son pénis qu'elle doit mettre dans sa bouche. »

Il renchérit sur Freud : « DSK avoue tout à sa femme : ils n'ont pas besoin de juge d'instruction pour communiquer en toute franchise. Il lui avoue avoir eu trois femmes entre le vendredi 13 mai au soir et le samedi 14 à 12h28, quand il a quitté l'hôtel Sofitel de New York. Mais il jure à Anne Sinclair qu'il s'agissait bien de relations consenties. Beaucoup s'étonnent qu'il parle de ses infidélités avec une telle franchise. Ces gens-là n'ont jamais lu Freud qui préconise l'infidélité. En effet, c'est le meilleur moyen d'éviter des névroses auxquelles on succombe après trois ans de mariage. Les enfants sont nés ; le boulot est fait. Les névroses se mettent en route. Le mari doit tromper sa femme s'il veut les éviter : c'est le seul remède. C'est donc avec le consentement d'Anne Sinclair que DSK la trompe aussi souvent. Elle préfère affronter les calomnies plutôt que voir son mari en proie à une hystérie inguérissable. Il s'agit donc toujours de relations consenties. Peu de gens connaissent le dévouement d'Anne Sinclair et les sacrifices qu'elle fait pour le bien de son mari. »

Il ne pense pas un mot de ce qu'il écrit. Tout le monde sait qu'Anne Sinclair ferme les yeux sur les escapades de son mari. À force de les fermer, elle risque de devenir aveugle. DSK dit à sa femme : « Ma chérie, ferme les yeux, s'il te plaît. » Mais au lieu de lui donner un cadeau-surprise, il viole une femme sous ses yeux qui ne voient rien. Non, cette fois encore il s'agit de relations consenties : il viole les femmes quand il est loin de sa femme. Elle ferme les yeux mais ne bouche pas les oreilles.

Elle doit savourer de tels moments, sinon elle l'aurait mis à la porte il y a longtemps. C'est sa porte, sa maison ; toutes les maisons où il séjourne sont à elle. Même les pays où il travaille sont à elle, de sorte qu'il serait expulsé de la terre, si elle le voulait. Elle ne le veut pas. Elle ferme les yeux et entend un bruit délicieux : une fois de plus, son mari est en train de faire l'amour avec une autre femme. Une trahison de plus. « Un peu plus fort : je n'entends presque rien. » Le bruit devient plus distinct, la respiration plus pressente. « Encore, encore », dit-elle comme pour imiter les actrices de pornos qui ne connaissent qu'un seul mot et un seul cri. Elle se met à crier, elle aussi. Tout le monde crie et gémit dans la chambre. Le bonheur d'Anne Sinclair.

Pourquoi en parle-t-elle ? On peut savourer son bonheur discrètement, d'autant que cette fois elle n'a pas entendu les ébats amoureux : elle était à Paris. Elle ne les aurait pas entendus depuis Marrakech non plus. Certes, elle n'en a pas parlé aux journalistes ; elle l'a dit à une amie, à deux amies qui ont compris qu'il fallait en parler pour que les journaux s'en emparent. Pourquoi ? Il y a des gens qui ne comprennent ni sa patience ni son indulgence : ces gens ne connaissent pas les plaisirs de la musique d'amour. Il y en a d'autres qui les connaissent et même en jouissent de temps à autre dans l'intimité de leurs palais. Mais ces derniers ne comprendront pas comment vous pouvez éprouver du plaisir en apprenant que votre mari vous trompe à des milliers de kilomètres de votre fauteuil où vous écoutez, d'habitude, les oratorios de l'amour. Vous pouvez être fière du potentiel masculin de votre mari et on se demande pourquoi Anne Sinclair n'est pas encore blasée. Vous êtes fière une fois, deux fois, trois fois. Pouvez-vous éprouver le sentiment de fierté quand votre mari vous trompe pour la centième fois ? Anne Sinclair a-t-elle besoin de preuves de la libido de son mari ? Se dit-elle à chaque fois qu'elle apprend une nouvelle trahison : « Il est toujours vaillant » ? Sourit-elle intérieurement, extérieurement ? Applaudit-elle à l'instar des Américains qui applaudissent quand un avion atterrit sans les écraser sur la piste ? (Après tout, elle est née aux Etats-Unis.) Elle ne se rend pas compte que chaque trahison de son mari l'écrase.

On peut applaudir ; on peut même crier « bravo ». Mais pourquoi parler de l'origine de vos applaudissements à vos amies qui, à en juger par certaines remarques, ne vous comprennent pas toujours ? Il y a quelques jours j'ai vu un film où Sherlock Holmes dit au docteur Watson : « J'aime les gens honnêtes. » Un jeune homme est soupçonné d'avoir tué son père. Au procès, il dit qu'il voulait le tuer, mais qu'il ne l'a pas fait. D'habitude, on ne parle pas de ses intentions au procès qui risque de mettre fin à ses jours.

Anne Sinclair veut que les gens admirent l'honnêteté de son mari. Il reconnaît qu'il a eu des rapports sexuels avec trois femmes. Il jure que ces rapports étaient consentis. On le croit parce qu'il aurait pu cacher ces rapports, ces trahisons. A-t-il remercié sa femme pour son soutien financier ~~et moral~~ : « Sans toi, ma chérie, je n'aurais pas pu me le permettre » ? Peu importe ; cela ne me concerne pas. Le but est atteint, pourtant : on croit à la sincérité de ses paroles et son serment privé – Anne Sinclair ne tenait pas La Bible – est pris en compte. Une fois de plus, Anne est heureuse.

« Toutes les femmes que DSK agressent sont heureuses, écrit Nathan. Il ne s'agit pas d'agression, d'ailleurs, mais si l'on veut garder ce terme à tout prix – pour satisfaire le goût du public et des procureurs – on peut soutenir que les femmes aiment quand on les agresse et détestent les hommes qui ne le font pas. Elles n'ont pas de temps à perdre ; une longue correspondance remplie de poèmes n'est plus à l'ordre du jour. Un SMS et l'affaire commence. Les femmes sont frustrées si vous passez devant elles sans les toucher, sans leur faire sentir que vous avez envie d'elles au point de braver les convenances. Même si elles disent « non », soucieuses de ces mêmes convenances, leur corps dit « oui » ; et c'est le corps qu'il faut écouter car c'est lui qui a raison. Sinon, bonjour les névroses. Ceux qui stigmatisent les soi-disant violeurs n'ont pas lu *L'Art d'aimer* d'Ovide – chef d'œuvre absolu, selon DSK. Ovide nie la possibilité même d'un viol ; il n'y a que des actes consentis. Les hommes qui n'agressent pas les femmes détruisent leur santé et portent atteinte à leur réputation. Une fois de plus, force est de conclure que DSK est un bienfaiteur de l'humanité. »

Nathan écrit : « DSK est très timide. Tous les grands hommes sont timides. J'aime la timidité parce que je me sens bien en sa présence, en la présence de la timidité. Elle n'a presque pas de présence. Un timide est plus ou moins absent. Il n'est pas là et pourtant il est là. C'est comme ça que je suis. »

Il faut à tout prix contrecarrer la thèse selon laquelle DSK serait un « chimpanzé en rut pathologique ». La timidité se trouve à l'opposé de ce chimpanzé : si un chimpanzé est en rut, il n'est pas timide. Nathan ébauche sa thèse en parlant de son absence, histoire de dire : « Je suis timide donc je sais de quoi je parle. Je suis bien placé pour savoir que DSK est timide. » Mais Anne Sinclair lui demande de ne pas parler de lui-même : « Vous n'écrivez pas une autobiographie. » Il efface les paragraphes ; il a déjà effacé la moitié de son livre.

Il expose une autre thèse et l'efface ensuite. « Il est vrai que DSK peut être entreprenant. C'est un séducteur émotionnel qui risque de vous agresser, emporté par son élan. C'est ainsi qu'il combat sa timidité. Il se demande : 'J'agresse ou je n'agresse pas ?' La réponse est invariablement « oui » parce que DSK affirme qu'un homme d'état – un président de la

République, à plus forte raison – ne doit pas être timide. Il ne peut pas se le permettre car il a de hautes responsabilités et il doit les assumer. Le destin d'un pays et même du monde dépend de ses décisions. On hésite quand on est timide. 'Je suis timide, mais je me soigne', dit DSK. Quand il agresse une femme, il fait une cure. C'est une opération chirurgicale qu'il subit. Comment peut-on accuser un homme allongé sur la table d'opération ? »

Cette fois, l'opération ne dure que quelques minutes. « La période très brève dans la suite de l'hôtel penche fortement dans le sens d'un acte non consenti. » DSK n'a pas le temps de soigner sa timidité : il a un rendez-vous avec sa fille. Heureusement qu'il est déjà déshabillé ; quelques secondes de gagnées. Nafissatou ne se déshabille pas assez vite ; il se voit dans l'obligation de l'aider. Elle a une fille, elle aussi ; elle devrait comprendre qu'on n'arrive pas en retard à un rendez-vous avec une fille que l'on aime. Elle ne comprend rien à rien ; au moins comprendra-t-elle quelque chose à l'issue de cette rencontre.

Elle a compris quelque chose, mais on ne la comprend pas. Elle s'exprime dans sa langue maternelle, le foulani. Le traducteur traduit une phrase et la tourne dans tous les sens. Il n'arrive pas à traduire le reste qu'il déduit par conséquent de la phrase qu'il tourne et retourne : il n'a pas le choix. « Ce type est plein de fric. » « Elle veut lui extorquer cet argent », conclut le traducteur, tandis que Nafissatou parle du Fonds monétaire. « Pourquoi parler de l'argent des autres si on ne peut pas l'extorquer ? se dit le traducteur. Tous ceux qui extorquent de l'argent savent ce qu'ils font car il n'y a rien de mieux à faire. Ce sont des gens avisés. Donc elle sait ce qu'elle fait. » « Cet homme a beaucoup d'argent. Je sais ce que je fais », écrit-il sur une feuille de papier qu'il tend ensuite au procureur.

Il y a des conversations téléphoniques qui ne sont pas traduites du tout : le traducteur ne comprend pas une seule phrase. Il ne peut même pas broder sur un mot. Il lui faut choisir un mot pour pouvoir broder sur quelque chose. Comme d'habitude, il choisit le mot « argent ». Nafissatou extorque encore un million ; elle devient de plus en plus riche pendant que le traducteur se bat avec des mots qu'il ne comprend pas. Elle n'a plus besoin de DSK pour éduquer sa fille et passer toute sa vie dans des suites présidentielles. Le procès est terminé une fois de plus.

Nathan réfléchit. « Un homme public a commis une erreur grave. Il est toujours en public, même s'il est enfermé dans sa suite au Sofitel. Il sait par conséquent ce qu'on peut faire pour entretenir de bonnes relations avec l'humanité. Comment a-t-il pu sauter sur Nafissatou ? Moi, je sors rarement de chez moi. Quand je le fais, je risque de faire des bêtises à chaque instant. Je ne sais pas quoi dire et quoi faire quand les gens m'entourent. Je ne connais ni ne prévois leurs réactions. Ils ne réagissent presque jamais en ma présence. Et en

présence de DSK ? Ils ne réagissent peut-être pas non plus parce qu'ils sont pétrifiés. C'est pour ça qu'il a sauté sur cette fille ? Il était sûr qu'elle serait pétrifiée pendant un quart d'heure ? »

Nathan réfléchit. « Je ne suis pas allergique aux corps humains, mais je n'arrive pas à entrer en contact avec ces corps sans préavis. Il faut que je voie le corps d'une femme. Il faut que le convoite, que je m'habitue à la possession de ce corps et même de l'âme qu'il le régit. Je m'habitue à ses contours, à son odeur. Je ne me jette pas sur n'importe qui, et même une jolie femme que je vois ne sera pas mienne avant que je ne m'habitue à cette idée, avant que mon corps ne s'adapte à son corps, ne serait-ce qu'en pensée. N'importe quel corps étranger est répugnant si on ne le connaît pas intimement avant de l'approcher. C'est le septième sens qui fait le boulot, le sens animal. J'ai deux chats. Ils ont mis du temps à s'habituer l'un à l'autre. Ma petite chatte hurlait en voyant le gros chat que je venais d'acquérir. Maintenant ils se reniflent et jouent, à défaut de faire l'amour. Il faut que je renifle le corps d'une femme avant de le pénétrer ; il faut que je joue avec lui, ne serait-ce que dans mes rêveries. Et lui, il saute sur n'importe quel corps sans se poser de questions, sans renifler, sans jouer. Il n'est pas digne d'être un chat. Un chimpanzé en rut peut-être. »

Nathan réfléchit. « Il fourre son pénis un peu partout, pourvu que ce soit la bouche d'une femme. Il n'est pas dégoûté. Je suis délicat au point d'être prêt à mourir de soif plutôt que de boire dans un verre de quelqu'un, même s'il s'agit de ma mère. Lui, il met son pénis partout, comme si le monde entier était sa femme, l'être qu'il chérit le plus au monde. C'est ainsi qu'il s'approprie le monde, j'imagine. Un conquérant, un gagnant. Faut-il conquérir le monde ? Que se passerait-il si le monde lui faisait une fellation ? Oublions le monde l'espace d'un instant : on peut vivre sans lui. Quant à la fellation, il faut ouvrir des écoles pour l'enseigner. On m'a offert ce plaisir une centaine de fois. Je n'ai joui qu'une fois. Un plaisir sur cent. C'est un art. Lui, il ne comprend rien à l'art – même dans ce domaine. N'importe quelle bouche, n'importe quelle langue. »

Nathan réfléchit. « Je sais que le Pino Grigio est un mauvais vin. Ils aiment les grands vins dans leur cave, pas dans les restaurants. Ils aiment les investissements et leur cave est un investissement. Un dîner n'est pas un investissement. On boit du vin et il disparaît, même si on ne fait pas pipi tout de suite. Vous ne pouvez pas payer une caution si vous buvez du vin dans un restaurant. Donc, vous buvez n'importe quoi ; ils boivent n'importe quoi. Et puis ils achètent une maison à Washington. Ils l'hypothèquent pour sortir de prison. Vous n'hypothéquez pas une bouteille que vous buvez dans un restaurant. »

DSK la traîne vers la salle de bain, met ses mains sous ses vêtements et lui touche l'entrejambe. De qui parle-t-on ? On parle de tout le monde, de toutes les femmes du monde. On parle des femmes du monde et des femmes de chambre. Nathan écrit « l'entrejambe » et se redresse : il est un peu fatigué. DSK le fatigue, comme il fatigue beaucoup de femmes. Nathan n'est pas une femme et DSK n'a jamais touché son entrejambe. Nathan connaît beaucoup de malheurs, mais il y a des malheurs qui lui sont épargnés.

DSK lui tient les cheveux, en lui contrôlant la tête avec force. Si on ne contrôle pas la tête des femmes, on peut s'attendre à tout. Toutes les femmes n'en font qu'à leur tête, c'est bien connu, mais elles font des choses *avec* leur tête – il ne faut pas l'oublier. DSK ne l'oublie pas. Il contrôle la tête des femmes quand il les force à pratiquer une fellation. Parfois il contrôle leur tête quand il les sodomise ; il n'oublie pas la prudence, quoi qu'il dise.

Nafissatou, Nassifata. Nathan joue avec ce prénom pendant une dizaine de minutes et s'endort. Il se réveille et Nafissatou se réveille aussi. Il faut qu'il écrive à son sujet. Il le fait pendant que les jurés s'interrogent sur les mensonges de Nafissatou. « Il l'a violée.

- Peu importe : elle a menti.
- Elle ne ment pas quand elle pratique une fellation.
- Elle aurait dû le faire tout le long du procès.
- Mais elle peut mentir quand on la sodomise.
- A-t-elle menti à cette occasion ?
- Je ne crois pas. Personne ne la sodomisait quand elle parlait au procureur.
- Elle ne pratiquait pas de fellation non plus.
- Elle manque de pratique.
- Je ne le lui demanderais pas.
- L'accusé s'est trompé.
- Il ne pouvait pas le savoir. Il s'en est rendu compte ensuite. C'est pour ça qu'il ne l'a pas payé. Il aurait pu lui donner une dizaine de dollars. »

Nathan se souvient vaguement des dialogues entre le corps et l'âme que décrivent les poètes. Il imagine un dialogue entre l'orgueil de DSK et sa mémoire. La mémoire dit : « Je m'en souviens.

- Non, il n'a rien fait.
- Il a violé cette femme de chambre, dit la mémoire.
- Non, il est trop grand pour faire une chose pareille.
- Elle est plus grande que lui. Elle mesure 1m. 80.

- Je ne sais pas quelle est sa taille. Je sais qu'il est grand. N'oublie pas que je suis son orgueil. Tous les grands hommes ont un orgueil démesuré.

- Tu ne connais donc pas tes mesures?

- Je suis démesuré, je te dis.

- Tu veux dire que tu n'as pas de mesure.

- Non. Je suis infini. Je suis immortel.

- Moi, je suis toute petite, dit la mémoire.

- Il n'a rien contre les petites femmes, dit l'orgueil. Tristane Banon est assez petite.

- Grâce à moi il pense souvent à elle, dit la mémoire. Surtout maintenant. »

« Ce dialogue ne vaut rien, dit Anne Sinclair. Il ne faut surtout pas le mettre dans la biographie.

- Je l'ai écrit pour moi, dit Nathan.

- N'écrivez rien pour vous-même. Il faut écrire pour l'humanité.

- D'accord. Ne pourriez-vous pas me donner cinquante dollars ?

- Pour ce dialogue ?

- Non, pour le reste.

- Vous n'avez rien écrit à part ce dialogue.

- Il y a encore une citation.

- Quelle citation ? »

Nathan lui montre ceci :

Il était riche et en biens opulent ;

Mais pour cela de rien plus insolent.

« C'est quoi ? demande Anne Sinclair.

- Oh, pardon. Je l'ai écrit pour moi-même. C'est Euripide qui a écrit ça. »

Si montra incontinent avoir volonté de secourir du sien ceux qui en avaient besoin, et qui en étaient dignes, pour donner à connaître qu'il était véritablement maître et seigneur, non point serviteur de ses biens ; à cause que de la plupart des hommes riches, les uns n'usent point de leurs richesses, parce qu'il sont avaricieux, comme dit Aristote, et les autres en abusent, parce qu'ils sont abandonnés à leurs plaisirs ; ainsi sont-ils serfs toute leur vie, les uns des voluptés, et les autres des négoes et du gain.

« Si vous écriviez quelque chose vous-même ? suggère Anne Sinclair.

- Que voulez-vous que j'écrive ? demande Nathan.

- C'est vous qui êtes le biographe de mon mari. C'est à vous de savoir ce que vous voulez écrire.

- Je veux écrire une biographie de votre mari.

- Ecrivez-là. »

Nathan lit des journaux. *Aujourd'hui*. « Qualification de la tentative de viol (...) La plupart du temps, on l'emploie pour une tentative de pénétration qui a été interrompue par un élément extérieur. » C'est quoi, l'élément extérieur ? se demande Nathan. Le pénis de DSK ? Non, ce n'est pas un élément extérieur ; c'est un élément intérieur. « Autre difficulté : aucun témoin extérieur n'était présent au moment des faits. » Ce n'est certainement pas le pénis de DSK : il était présent au moment des faits. Il leur faut un autre témoin. Ce n'est pas Nathan : il n'était pas là. D'ailleurs, il ne connaissait pas DSK à cette époque-là, en 2003. Aucun membre du parti socialiste n'était là. Ils connaissaient tous Dominique Strauss-Kahn, mais ils connaissaient à peine Tristane Banon. En tout cas, ils n'étaient pas là. Pour une fois, ils l'ont laissé tomber.

Le destin brisé, titre *Le Figaro*. Le destin de qui ? Il y a plusieurs destins actuellement, et tous ces destins sont brisés. Nathan se demande de quel destin on parle en l'occurrence. C'est sans doute DSK qui est au centre de l'intérêt, comme d'habitude. Mais Nathan se souvient d'un autre titre : *Il est maudit*. Cette fois, c'est DSK qui est maudit – il n'y a aucun doute là-dessus. Anne Sinclair peut sourire tant qu'elle veut ; c'est son mari qui est maudit. Comment peut-on mettre cela dans sa biographie ?

DSK est maudit parce que Tristane Banon succède à Ophélie. Si Ophélie ne réussit pas – elle n'a pas réussi, selon les journaux – c'est Banon qui prend le relais. Est-il maudit pour autant, notre cher DSK ? Nathan consulte *Le Talmud*. Au cours de leur dernière rencontre, DSK lui a posé cette question : « Lisez-vous *Le Talmud* ?

- De temps en temps. Pas très souvent.

- Vous devez le lire tous les jours. Voici un exemplaire. Vous pouvez le garder. »

Nathan prend le livre que DSK lui tend. Ce n'est pas *Le Talmud* en quarante volumes, en cinquante volumes. C'est un livre écrit par A. Cohen ; il s'appelle *Le Talmud*. C'est une traduction française d'un livre anglais. (DSK le lit dans l'original.) Nathan feuillette ce livre à la recherche de la malédiction de DSK. Il trouve ceci :

Il y a deux catégories d'hommes que Dieu abaisse jusqu'au grand abîme. Il abaisse les justes et les punit pour le petit nombre de mauvaises actions qu'ils ont commises en ce monde, de manière à leur assurer la tranquillité et une bonne récompense dans le monde à venir, et il assure en ce monde la tranquillité des méchants, il les récompense pour les rares actions méritoires qu'ils y ont accomplies, afin de les punir pour leurs mauvaises actions dans le monde à venir.

Nathan ne sait que faire du monde à venir. Il ne sait pas s'il viendra ou non ; il est peut-être là, mais on ne fait pas attention à lui. On ne fait pas attention à l'au-delà. Les méchants sont tranquilles ; Nathan le sait. Il n'est pas tranquille et il n'est pas méchant. Le fait qu'il ne soit pas tranquille ne veut pas dire qu'il n'est pas méchant, mais c'est comme ça. Il n'est pas tranquille ; DSK est tranquille à présent parce qu'Ophélie a menti. On dit qu'il est maudit, mais ce n'est pas vrai.

« On racontait que Nahoum de Gamzo avait perdu les deux yeux, subi l'amputation des deux mains et des deux jambes et que son corps était partout couvert de furoncles. » Nathan continue à lire Le Talmud ; ce qu'il lit ne concerne pas DSK. Donc, il lit *France Soir*. Il tombe sur Tristane Banon. Il y a une centaine de journaux dans son studio ; il tombe toujours sur Banon. C'est son destin.

Sa mère – la mère de Banon – dit qu'elle était une jolie fille à l'air fragile. Elle « produisait beaucoup d'effet sur les hommes. » D'accord. Elle produit un certain effet sur Nathan, mais il ne sait pas si c'est un effet positif ou négatif. Tout se passe par delà le bien et le mal. Le studio de Nathan se trouve par delà le bien et le mal. Il n'y a pas de bien, pas de mal ; il n'y a rien. DSK a détruit l'air fragile de Tristane. Ou il est encore plus fragile à présent. Nathan n'en sait rien.

Banon s'attend à être « détruite médiatiquement ». « Médiatiquement », écrit Nathan. Ensuite il ajoute : « Politiquement, psychiquement, physiquement, naturellement. » Il ne sait pas quoi ajouter à tout cela. Anne Sinclair ne lui donnera rien pour ces quatre adverbes. Il les efface pour gagner un peu d'argent avec quelques adjectifs.

Un vieil *Express*. *Le Scandale qui change tout*. Cela n'a rien changé : Nathan est toujours pauvre et DSK n'a rien perdu. On lui restitue la caution – tous les millions que sa femme a prêtés à la justice américaine. DSK ne sera peut-être pas président ; cela ne change pas la vie de Nathan. Il se demande pourquoi DSK parlait de sa judéité. Il disait que c'était un obstacle. Il s'envolait dans les sondages et personne ne pensait à ses origines ; on pensait au résultat de son travail. Pourquoi en parlait-il ? Pour excuser sa défaite ? « Vous savez, j'ai

perdu parce que je suis juif. La plupart des Français ne sont pas antisémites, mais ils ne sont pas les juifs. Donc je n'ai pas été élu. »

Nathan recommence à lire Plutarque : sa lecture est plus saine que ses cogitations. Nathan pense à sa santé ; c'est pour cela qu'il relit Plutarque. Et puis, Anne Sinclair lui donnera quelque chose pour une petite citation qui ne lui coûtera rien du tout – même pas un petit effort. Cinquante dollars ; c'est déjà ça.

...s'alla lui-même inconsidérément précipiter au milieu du danger, où il mourut non en capitaine, mais en cheval-léger et en avant-coureur, abandonnant ses trois triomphes, ses cinq consulats, ses dépouilles et trophées qu'il avait de sa propre main conquis...

Non, c'est une mauvaise citation ; Anne Sinclair ne donnera même pas cinq euros pour cela. Nathan écrit un poème. DSK écrit des poèmes ; Nathan suit son exemple pour mieux comprendre son héros, pour se mettre dans la peau de son héros.

*Il n'y a rien ; il y a tout. Un soir. Les fenêtres sont fermées.
Je suis fermé ; tout le reste est là. Donnez-moi quelque
Chose. Une chose est toujours une chose en soi : on ne peut l'avoir.
On ne pénètre pas les choses. DSK est un homme. Il est
Là et ailleurs. Je suis là ; je ne suis pas ailleurs.
L'heure sonne. C'est mon heure – pas celle de DSK.
Il n'a pas d'heure ; il fait ce qu'il veut.
Je connais le temps. Un sorbet aux framboises.*

Nathan se dit que le destin de DSK n'est pas exceptionnel. Un des voisins de Nathan a violé sa fille infirme et il continue à vivre, comme si de rien n'était. Quand ils se rencontrent, il regarde Nathan de travers – comme si c'était lui qui violait ses propres enfants infirmes. DSK n'a pas violé sa fille ; il a violé une amie de sa fille qui n'est pas infirme. Alors tout va bien.

On dit que DSK doit se faire soigner. Personne ne pense à Nathan, à son cœur. C'est son cœur qui doit être soigné. La mère de Tristane a sous-estimé le traumatisme que sa fille a subi. Sa mère n'a jamais été violée ; elle a donc sous-estimé le traumatisme. Elle aurait pu surestimer le traumatisme, mais elle ne l'a pas fait. On ne peut pas tout faire.

A l'ère gaullienne, on aurait essayé de récupérer DSK. De Gaulle aurait dit aux Américains : « Rendez-nous DSK ! » On aurait envoyé des avions, des espions ; on aurait assassiné tous les gardes. On aurait quitté l'Otan une fois de plus. Maintenant on ne fait rien ; qu'il pourrisse en prison ! Il ne pourrira pas en prison ; il ne pourrira nulle part grâce aux faux témoignages d'Ophélie. Merci, Ophélie.

Quand Ben Laden est mort, Angela Merkel a dit : « Je me réjouis. Je suis ravie. » Un pasteur a dit : « On ne peut pas être ravi quand quelqu'un meurt. » Merkel ne se réjouit pas du sort de DSK, mais il ne meurt pas. Donc, elle peut s'en réjouir.

Quand on est amoureux longtemps, on peut vouloir obtenir la femme de ses rêves – coûte que coûte. Une femme de chambre entre ; vous sautez sur elle. Cela ne rime à rien. Il n'y a pas de rimes ; il n'y a pas de poèmes. Même s'il y a des poèmes, il n'y a pas de rimes.

Un économiste américain a dit que les économistes ne violaient pas les femmes de chambre, qu'ils ne violaient personne. Les économistes ne commettent pas de crimes. Nathan n'est pas un économiste ; il ne commet pas de crimes non plus.

DSK lui envoie son journal. Il est rempli d'extraits de Plutarque et du Talmud. Nathan ne sera pas payé pour ces citations. Anne Sinclair donnera à son mari un million. Tant mieux pour lui. Nathan lit quelque chose ; il ne saute pas sur les filles. Il n'a même pas cinquante dollars pour cela.

Quand aux soudards privés, il les faisait tenir dessus les remparts de son camp, les uns après les autres, pour regarder les ennemis, et s'accoutumer à voir leurs visages, leur contenance et leur marcher, et ne s'étonner point d'ouïr leurs voix et leur parole, qui était merveilleusement étrange et bestiale, et aussi pour connaître la façon de leurs armes, et leur manière de les manier. En quoi faisant, il rendit à ses gens, avec le temps, les choses qui de prime face leur avaient semblé effroyables, si familières à leur entendement, par le moyen de cette vue ordinaire, qu'ils ne s'en émouvaient plus...

Nathan se dit que DSK pensait à Ophélie quand il a choisi ce passage. Il faut habituer les femmes de chambre à l'apparition d'un homme nu comme un ver. On les entraîne dans leurs hôtels respectifs. Elles entrent dans les suites et voient un homme nu – DSK de préférence. Elles ne reculent pas ; elles acceptent le fait. « Il faut accepter les faits », disent leurs chefs. D'accord, elles acceptent les faits. Mais il faut faire plus : il ne suffit pas d'accepter les faits. Il faut participer aux faits ; il faut les créer. « La vie serait vide s'il n'avait

plus de faits », disent leurs chefs. Alors les femmes de chambres créent les faits. Une fellation, deux fellations, une sodomisation. « C'est bien », disent les chefs.

Nathan est un juif pauvre ; il ressent beaucoup plus les malheurs que n'importe quel homme à l'exception des juifs pauvres. L'histoire du monde se repose sur eux. Ils ressentent toutes les guerres, tous les viols. Tout retombe sur eux ; ils sont malheureux. Les juifs riches planent au-dessus de tout cela. Ils savent qu'ils font partie du Peuple Elu. Nathan fait partie de l'humanité.

Mais celle qui ne laisse jamais les hommes jouir de l'aise d'une grande prospérité purement et simplement, et entremêle toujours en la vie de l'homme du mal parmi du bien, soit ou la fortune, ou l'envie de la destinée, ou bien la nécessité de la nature des choses terriennes...

DSK se plaint aussi. Un juif pauvre construit son mur des lamentations. Il y a déjà un mur ; il en ajoute un autre. Il ajoute plusieurs murs qu'il longe pour pouvoir les ressentir – comme s'ils étaient construits à l'intérieur de son corps. Il les longe ; il prie. Un juif riche – à quelques exceptions près – prend une pierre du Mur. Il la met sur une table et prie, mais le Mur n'est pas à l'intérieur de son corps. Il sait qu'il est juif ; il sait qu'il est élu. Il sait qu'il doit prier et qu'une pierre est sur sa table. Il prie et pense que tout va bien. Il ne connaît pas le mur des Lamentations ; il ne connaît pas la souffrance du monde.

Ce nonobstant, Marius, combattant trop ambitieusement, et en jeune homme passionné, contre sa faiblesse, et contre la débilité de sa vieillesse, ne faillait point à se trouver tous les jours au champ de Mars, et à s'y exercer avec les jeunes hommes, montrant son corps encore dispos et léger...

Le corps de DSK n'est pas léger, mais il est dispos. Son propriétaire veut qu'il soit léger et qu'il se débarrasse de l'embonpoint. Dans l'histoire géorgienne que j'ai racontée au début de ce roman, on jette par la fenêtre un jeune homme qui se conduit mal. « Il est fort mais léger », dit un sage. On ne peut pas jeter DSK par la fenêtre ; il n'est peut-être pas fort, mais il n'est certainement pas léger.

Nathan veut le jeter quelque part. Ses fenêtres sont ouvertes ; DSK n'est pas là. Nathan jette des feuilles de papier par la fenêtre. Puis il se dit que les voisins vont se plaindre ; encore une plainte. Il descend et ramasse les feuilles.

Il est profondément dégoûté. Cet affaire le dégoûte ; ce qu'il fait aussi. C'est une commande et il le fait pour l'argent, pas pour le plaisir. Le cœur n'y est pas ; le cœur est ailleurs. Il aimerait écrire à propos de l'amour ; la fellation et la sodomisation l'intéressent dans la vie, pas dans la littérature.

L'histoire devient de plus en plus sordide. La mère de Tristane Banon révèle qu'elle a été la maîtresse de DSK au moment où il voulait la violer. Ou plus tôt – cela n'a pas d'importance. Il n'a pas violé la mère : c'était une relation violente mais consentie. Nathan pense au caractère de son héros. Il veut violer une jeune femme qui est une copine de sa fille et la fille de sa maîtresse.

La mère de Tristane Banon dit aux journalistes : « DSK est un obsédé sexuel. Il ne séduit pas les femmes. Il les prend. » Nathan veut passer sous silence ces paroles. Et puis il commence à réécrire l'interview. « DSK est un vrai séducteur. Il ne contrait jamais les femmes. Le processus de séduction peut durer des années. Il caressait ma fille parce que c'était ma fille et parce qu'il m'aimait. » De guère lasse, Nathan abandonne la partie.

Conan Doyle abandonne son Sherlock Holmes pour écrire des romans sérieux. Tout le monde proteste ; il reçoit des lettres de menace. Nathan sera sans doute menacé par le couple célèbre. Cela lui est égal. Il veut écrire des romans sérieux. Que les socialistes et la France entière protestent ; qu'il meure dans la pauvreté absolue.

Les féministes protestent ; les Guinéennes aussi. Elles pensent qu'il sera plus difficile d'émigrer aux Etats-Unis après cette histoire : on les prendra pour des menteuses. Elles ont raison peut-être. Il y a une histoire juive qui parle de deux hommes qui viennent voir un rabbin. Abraham dit que Nathan lui doit mille dollars et ne veut pas les lui rendre ; Nathan dit qu'Abraham a démoli sa voiture. « La réparation coûte deux mille dollars. Pourquoi dois-je rendre mille dollars à Abraham ? Il m'en doit deux mille. » « Tu as raison, » dit le rabbin. « Mais tu ne connais pas toute l'histoire, dit Abraham. Il y a deux ans, Nathan m'a emprunté trois mille dollars. Il me doit cet argent. » « Tu as raison », dit le rabbin. Il y a un troisième juif dans la synagogue. Il écoute la conversation et dit au rabbin : « Comment peux-tu dire une chose pareille ? Ils ne peuvent avoir raison tous les deux. » « Tu as raison », dit le rabbin. Tout le monde a raison ; tout le monde a tort.

Les manifestants arrivent devant la maison de DSK, mais il n'est pas là. Il est parti dans le Massachusetts pour écouter de la musique classique. Qu'il écoute le *Requiem* de Mozart !

Cris d'indignation, insultes. La chute. *Dies irae*.

« L'heure de ma vengeance a sonné, dit Anne Sinclair. Je veux faire payer ceux qui ont sali mon mari : politiques, journalistes, ex-amis.

- Avez-vous une liste noire ? demande Nathan.
- Plusieurs listes noires, répond Anne Sinclair. Je vous demande de décrire les cris.
- Quels cris ?
- Leurs insultes, leur colère, leur trahison, leur opportunisme. »

Nathan se met au travail. Voici ce qu'il écrit : « Il y eut des corbeaux qui, par cas d'aventure, volant par-dessus le parc du théâtre, tombèrent dedans. Ce qui advint à cause que l'air se fend et se rompt par la violence d'une si forte voix, tellement qu'il n'a pas la fermeté de soutenir le vol des oiseaux : au moyen de quoi il est force qu'ils tombent à terre, comme traversant par un espace vague, et vide de tout soutien ; si nous ne voulions dire que ce soit plutôt pour la violence de la clameur qui fiert et frappe les oiseaux en passant par l'air, ni plus ni moins que si ce fussent coups de flèche, dont ils tombent en terre tous morts. »

« Pourquoi les corbeaux ? dit Anne Sinclair.

- Ils sont de la même couleur que vos listes.
 - D'accord, c'est fort. Votre palette n'est pas riche, mais elle est convaincante. Le moment venu, je solderai les comptes.
 - Je n'en doute pas, Madame.
 - Il faut que vous m'aidiez.
 - Comment ?
 - En décrivant leurs bassesses.
 - Je fais ce que je peux.
 - Faites plus. J'ai déjà amorcé la purge. Il faut que vous me suiviez.
 - Je vous suis.
 - Ces prétendus amis. Tout se paie. »
- Pour une fois, Nathan ne réclame pas cinquante dollars.

23

La police arrive dans l'avion. Un policier demande à DSK de le suivre. « Pourquoi ? » demande DSK. « Ce n'est ni l'endroit ni le moment d'en parler », répond le policier. Dans aucun endroit au monde il ne faut parler de cette histoire. Jamais.

On emmène DSK ; il ne résiste pas. A-t-il compris quelque chose ? Et son sourire que Nathan a vu à la télévision ? Anne Sinclair et son mari quittaient le tribunal où on leur avait octroyé le droit de voyager librement aux Etats-Unis. Elle souriait aussi.

« Il est triste de vivre dans ce monde, Messieurs », dit un personnage de Gogol ou de Tchekhov. Nathan n'est pas russe ; il ne s'en souvient pas.

Il ne veut pas se souvenir de l'affaire DSK. Par acquis de conscience, il regarde la télévision où l'on en parle. On montre des images. On montre le visage de Nafissatou qui parle enfin à la télévision américaine. Après le rendez-vous avec DSK, elle récupère son matériel dans la chambre voisine – elle n'essaie même pas de la nettoyer – et revient dans le couloir où elle se tapit contre un mur en attendant le départ du monstre.

Elle n'attend rien ; elle ne sait pas quoi faire. Elle sait qu'elle peut rester là pendant un certain temps sans être congédiée. C'est pour cela qu'elle y reste sans aller ailleurs, d'autant qu'elle ne peut pas aller ailleurs.

Son corps la guide vers un mur ; elle s'affaisse et attend. Elle ne sait pas ce qu'elle attend parce qu'il n'y a rien à attendre. Don Juan quitte la suite et passe devant elle. Sa tête se tourne, ses yeux la regardent ; il ne dit rien et disparaît. Il y a quelques minutes, il lui a dit : « Vous êtes très belle. » A présent elle est une mouche qui rampe sur une table. On prend un vaporisateur et la mouche se couche pour ne plus jamais se relever. Cette mouche n'est ni belle ni laide ; c'est une mouche.

Elle est déjà à moitié couchée ; elle ne se relèvera peut-être jamais.

Nathan continue à réfléchir, même si cela ne le concerne plus. Il ne peut s'empêcher de réfléchir et personne ne l'oblige à le faire ; à ne pas le faire. Pourquoi ne pas avoir dit quelque chose à Nafissatou ? « Désolé, j'ai été brutal. Mais vous êtes tellement belle. Je n'ai pas su me retenir. Je vous demande pardon. » S'il l'avait dit, elle n'aurait pas porté plainte ; elle se serait relevée.

Nathan ne veut plus citer les personnages de l'affaire DSK. Mieux vaut citer Plutarque. Il décide d'antidater la biographie. Il ne veut rien savoir de plus.

Aujourd'hui, 11 juillet 2011.

Mais de malheur, son corps étant affaibli de maladie, et déjà las du long chemin qu'il avait fait ce jour-là, se trouva pesant et malaisé, de manière que son cheval, venant à broncher, le versa par terre. La chute fut lourde, et lui froissa toute la tête, tellement qu'il en demeura sur la place longtemps tout étendu sans remuer ni parler, de sorte que les ennemis, pensant qu'il fût mort, vinrent retourner son corps pour le dépouiller ; mais quand ils lui virent lever la tête et ouvrir les yeux, ils se jetèrent adonc plusieurs sur lui, et lui prirent les deux mains qu'il lui lièrent derrière le dos, faisant tous les outrages et vilenies qu'il est possible de faire...

POSTFACE

S'il fallait choisir une phrase pour vivre avec elle sur une île déserte, je choisirais : « Il y a un monde ailleurs. » Coriolan le dit dans la pièce de Shakespeare ; il l'a peut-être dit avant. S'il fallait choisir un mot, je choisirais « ailleurs » – certainement pas « le monde ».

Quand on dit « l'Au-delà », on pense à un endroit. Je ne veux pas penser à un endroit ; « nulle part » m'effraie aussi. « Ailleurs » me convient parce qu'ailleurs est nébuleux. J'aimerais vivre sur une nébuleuse.

On peut écrire tout le temps sur le temps sans savoir de quoi on parle. Ou on sait de quoi on parle, mais on ne sait pas comment en parler. La femme de chambre crache le sperme. Elle aurait pu ne pas cracher pour ne pas offenser son client. Les jurés ne comprennent pas une chose très simple : on insulte un homme si l'on crache son sperme. Vous avez le droit – c'est votre droit le plus strict – de ne pas consentir à pratiquer une fellation. Mais si vous y consentez, il ne faut pas cracher.

Je détiens la preuve du viol. Ce n'est pas « parole contre parole », comme tout le monde le dit. La jurisprudence est impuissante dans ce cas ; l'intuition suffit. Le sens commun, pas le sixième sens. Elle n'a pas quitté les lieux pour cracher le sperme. Elle l'a craché à la figure de son agresseur ou c'est tout comme. Les philosophes français aiment le mot « signe ». C'est un signe légèrement déplacé : au lieu de cracher à la figure de DSK, elle crache sur la moquette, sur un mur. Mais le signe est là. À côté, la plupart des manifestations et des révolutions sont ridicules. On crie des slogans, on marche dans les rues, on tue les riches et les puissants. On ne crache pas leur sperme.

On revient à l'espace et au temps : les signes en dépendent. Supposons qu'elle garde le sperme dans sa bouche, qu'elle reçoive l'argent et sorte précipitamment de la suite. Elle se réfugie quelques instants dans une chambre voisine ; elle revient, la bouche pleine. Elle crache tout ce qu'elle ne voulait pas avaler. Elle ne l'a pas fait en présence de DSK pour recevoir sa rémunération. Est-ce cela le temps ?

L'espace est plus facile à manier : vous passez d'une suite à l'autre. Je vais dans la cuisine et je regarde la minuterie de mon four. Cette minuterie se moque de mes caprices, de mes allées et venues ; elle continue à marcher, comme si de rien n'était. Comme si DSK n'avait pas violé cette femme de chambre ; ou comme s'il ne l'avait pas épargnée. Et puis il y a le temps où elle garde le sperme dans sa bouche. Un instant peut-être : un instant est le

temps. C'est le temps personnel décrit par saint Augustin. Pour elle, c'est une éternité, étant donné le dégoût qu'elle éprouve.

Que faire du temps, de l'histoire, de la vie ? Cracher. Si votre fils unique meurt, crachez, comme le fait le père de Bazarov dans *Pères et Fils*. Mais il y a un instant où nous gardons le sperme – la vie, l'avenir – dans la bouche. Comme un dégustateur. Je ne crois pas que j'aimerais arrêter cet instant, à l'instar de Faust. Mais j'aimerais garder le sperme dans la bouche, l'espace d'un instant. Pour déguster la vie ; pour ne pas cracher Platon toute suite.

Cette postface est l'au-delà de ce livre ; elle ne reflète pas l'Au-delà. Ce n'est pas « l'ailleurs » dont je parlais tout à l'heure. C'est un au-delà. Et cet au-delà contredit ce que pense en ce moment. Je me dis que tout est ici ; autrement dit, il n'y a pas d'au-delà. Elle appartient au même livre. Il n'y a aucun au-delà ; il n'y a pas de voyages. On saute sur place ; on lève les bras. Il n'y a pas d'*elsewhere* – même la planète Venus où on n'ira peut-être jamais est là, près de mon lit. C'est mon lit peut-être.

Conclusion ? Faut-il tout avaler ? cracher ? L'espace d'un instant, on garde la vie dans la bouche ; et puis on crache.

Il n'y a qu'un thème et quelques métaphores ; c'en est un. Qu'il soit hollywoodien ou non m'est égal.

Il n'y a que cette suite ; il n'y a qu'une tache sur la moquette. Il y a quelque chose ; nous sommes des tachistes.

Ulysse n'est jamais parti. Pas de voyages. La tragédie humaine ? Un personnage de Dostoïevski dit : « Le pire c'est qu'on ne peut aller quelque part. » Il n'y a pas d'« ailleurs ».

Coriolan ne va nulle part ; il rentre à Rome. Pas tout à fait ; il se fait assassiner.

Il n'y a même pas de taches dans une autre chambre.

Le passé est ici, pas là-bas. Ophélie a menti il y a vingt ans et son mensonge est dans cette chambre, dans le présent. Le passé est au présent. Une tache sur la moquette, sur un mur. Quand un Nazi s'enfuit en Argentine et jouit de la vie en oubliant le sang de ses victimes – il ne s'est jamais donné la peine d'en charger sa mémoire –, on doit le traquer, le juger, le condamner, le pendre. La chambre toute éclaboussée de sang. Le mensonge d'Ophélie n'est qu'une tache et ce n'est pas une tache de sperme.

Un ami m'a dit : « Si je pouvais maudire Dieu, je le ferais tout le temps. » On ne peut maudire Dieu : on ne connaît pas Son nom. On peut maudire Rigoletto, pas Dieu. On ne peut cracher à la figure de Dieu : Il n'a pas de figure.

Les Chrétiens parlent de la bonté de Dieu. Cela consiste en quoi ? Dieu nous ôte le pouvoir de blasphémer.

